L7H3/6
RO 207

AUGUSTE VIATTE
Correspondant de l'Institut

LES SOURCES OCCULTES DU ROMANTISME

ILLUMINISME – THÉOSOPHIE

1770-1820

TOME PREMIER

LE PRÉROMANTISME

PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
7, QUAI MALAQUAIS

1965

NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY

Trent University Library

JUL 26 '82

DU MÊME AUTEUR

Le catholicisme chez les romantiques, Paris, de Boccard, 1921.

Un ami de Ballanche : Claude-Julien Bredin. Paris, de Boccard, 1927.

L'Extrême-Orient et nous. Montréal, les Editions de l'Arbre, 1942 (épuisé).

Victor Hugo et les illuminés de son temps. Montréal, les Editions de l'Arbre. 1942 (épuisé).

Histoire de la Congrégation de Jésus-Marie. Québec, 1952.

Histoire littéraire de l'Amérique française. Québec, Presses Universitaires Laval et Paris, Presses Universitaires de France, 1954.

Les Etats-Unis, la vie américaine. Paris, Flammarion, 1962.

Nodier, *la Fée aux Miettes*, Introduction et notes par Auguste Viatte. Rome, Signorelli.

AUGUSTE VIATTE
Correspondant de l'Institut

LES SOURCES OCCULTES DU ROMANTISME

ILLUMINISME – THÉOSOPHIE

1770-1820

TOME PREMIER

LE PRÉROMANTISME



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
7, QUAI MALAQUAIS
1965

PQ287.V5 1965 t.1

© Editions CHAMPION Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S. et les pays scandinaves.

PRÉFACE

A mesure que nous nous éloignons du romantisme, son ampleur nous paraît grandir : nous voyons mieux qu'il n'est pas né tout d'un coup, mais que ses racines plongent bien avant dans l'ère précédente ; et nous discernons en lui non seulement une révolution du style, mais une façon nouvelle de concevoir la vie. La fin du dix-huitième siècle, les vingt premières années du dix-neuvième, nous en offrent déjà les éléments essentiels. A ceux qu'ont relevés les historiens des lettres, j'en voudrais ajouter un : l'influence des exaltés qui, sous le vocable d'*illuminés* ou de *théosophes*, ambitionnèrent de créer une religion inédite.

On les connaît mal : en plus d'un cas, l'étude attentive des documents originaux m'a forcé de contredire l'opinion commune ; aussi ai-je cru nécessaire de donner à ce livre le caractère le plus synthétique possible, afin de fournir à la critique une base solide où s'appuyer. Bien des épisodes resteraient à pénétrer ; je ne puis me flatter d'avoir dit, sur toutes choses, le dernier mot. Mais je voudrais qu'après moi, la question ne se posât plus entièrement de même ; et je souhaite faciliter des investigations qui risqueraient fort de demeurer stériles dans l'état présent de nos connaissances.

Chacun tire à soi le romantisme : les uns y saluent un épanouissement du mysticisme catholique, d'autres, reprenant un mot de la duchesse de Duras, y discerneraient « le protestantisme de la littérature [1] ». Peut-être les uns et les autres omettent-ils trop volontiers de tourner leurs regards vers ces dissidents, qui tendent à quitter les deux Églises pour former un troisième groupe. La religiosité quiétiste, où M. Ernest Seillière, après P. M. Masson, voit une des sources principales de Jean-Jacques, n'est qu'un aspect des multiples sectes qui s'épanouirent en marge de l'orthodoxie : elles ne cessèrent pas d'exercer une action, après Rousseau et parfois contre lui ; nous voudrions en

1. L'expression se trouve en effet déjà dans une lettre de la duchesse de Duras à Rosalie de Constant, 6 avril 1823. (Ms. Bib. publique de Genève).

73662

examiner la portée, et mesurer à quel point, de 1770 à 1820, elles vinrent s'ajouter aux causes qui renouvelèrent les lettres françaises.

Gardons-nous de généraliser, et ne prétendons pas y réduire le romantisme. Comment veut-on qu'une doctrine qui mord sur le domaine des idées, mais demeure littéraire, ne varie pas avec ceux qui la représentent ? Il y a plusieurs romantismes, suivant les temps et les lieux : le romantisme jaillit de sources nombreuses, catholiques, protestantes, naturistes ; il revêt différents aspects suivant qu'il procède des unes ou des autres ; et la source *illuminée*, qui participe de toutes, lui a permis de les amalgamer d'une façon équivoque et bizarre.

Le scientisme, et peut-être aussi la difficulté de se bien renseigner, en détournèrent longtemps les historiens. Du dix-huitième siècle, ils ne connaissaient guère que le mouvement rationaliste. Ils traitaient l'autre par la dérision : certes, les théosophes y prêtent ; leur ascendant n'en demeure que plus remarquable. Ces hommes, qui paraissaient des maniaques et parfois l'étaient, prirent assez de force pour irriter et contrecarrer les successeurs de l'*Encyclopédie*. Alors des superstitions millénaires renaissent sous leurs anciens noms ; elles contribuent à l'affolement des esprits ; tous s'en préoccupent, pour y applaudir ou pour s'en plaindre. « Nous vivons dans un pays, écrit l'abbé Grégoire, où l'incrédulité antichrétienne a pour parallèle l'inconcevable crédulité même des gens de lettres aux rêveries de Swedenborg, de Jacob Boehme et d'autres songe-creux [1]. » Quelles sont ces rêveries ? comment influencèrent-elles ces « gens de lettres » ? et à quel point cette influence contribua-t-elle au renouveau de mysticisme, d'intuitionnisme, de lyrisme qui transforma du tout au tout la littérature du dix-neuvième siècle ? Nous voudrions l'élucider.

Dans ce champ immense, mais vierge, de l'ésotérisme, nous nous sommes imposé des limites. Nous en négligerons la valeur théorique, et n'irons pas ajouter un chapitre nouveau à l'histoire de la philosophie ; nous ne retiendrons du cadre politique que le nécessaire, et les sociétés irréligieuses ou simplement neutres ne nous arrêteront pas plus que l'orthodoxie : nous ne nous sommes intéressés aux loges qu'en proportion de leur mysticisme. Et le tout du point de vue littéraire : décrire ces doctrines et leur évolution, certes, afin d'en bien comprendre l'influence ; mais en venir, le plus tôt possible, à leur diffusion, dans le public, puis dans les lettres : elles y affleurent à peine sous l'Empire, avec Mme de

1. Grégoire, *Histoire des sectes*, édition de 1828, II, 49.

Staël et Joseph de Maistre ; mais cet ouvrage, qui s'arrête en 1820, sera suivi d'études ultérieures qui nous permettront d'étendre nos investigations aux plus grands écrivains du siècle.

***

Les difficultés abondent : le terrain est semé de chausse-trapes, et nous nous heurtons à des méprises redoutables. Si nous n'expliquions l'un par l'autre les vocables d' « illuminisme » et de « théosophie », ils prêteraient à l'équivoque. Pour le second, les fidèles de Mme Besant le détournent de son acception originelle. Et le premier n'éveille-t-il pas, depuis Weishaupt et Barruel, l'idée d'une entreprise révolutionnaire ? Les contemporains eux-mêmes s'y trompaient, et des hommes mieux avertis ne les prévenaient pas sans peine des distinctions nécessaires. Évitons, — ce conseil de Joseph de Maistre ne vaut pas seulement pour le roi de Sardaigne, — évitons de confondre illuminés et francs-maçons, et n'oublions pas surtout que « l'abus du langage » applique ce mot d'*illuminés* « à des systèmes entièrement différents [1] ». Ceux de Bavière, que les autres traitaient de « clique hideuse [2] », d' « aveugles fanatiques [3] », n'en avaient pris, dit Mme de Staël, « que quelques signes pour se reconnaître [4] ». Nous ne nous en occuperons pas : d'ailleurs, M. Le Forestier en a retracé scrupuleusement l'histoire ; et nous nous bornerons à ces autres sectes, qui prétendaient, par la contemplation intérieure ou par des procédés magiques, entrer en communication avec un monde supérieur. Là encore, des nuances se pourraient indiquer : eux-mêmes en marquent d'assez subtiles entre « illuminés », « mystiques », « inspirés », « théosophes [5] » ; et il est bien vrai que Saint-Martin ou Lavater méritent une tout autre considération qu'un Saint-Germain ou un Cagliostro [6]. Mais la différence ne réside que dans leur caractère, dans l'étendue de leur esprit [7], et leur renommée procède de causes analogues ; ils concourent à la diffusion des mêmes idées ; ce qui les sépare doit faire

1. J. de Maistre au comte de Vallaise, 25 avril 1816. *Œuvres*, XIII, 330. Cf. dans le même sens V, 228, et VIII, 325 ; ou encore Lavater, *Handbibliothek*, 1791, V, 165-166.

2. Kirchberger à Saint-Martin, *Correspondance*, 284.

3. Fabre d'Olivet, *Histoire philosophique*, I, 103.

4. *De l'Allemagne* : *Œuvres*, I, 502.

5. Cf. notamment Dutoit-Membrini, *Philosophie divine*, I, 192-195.

6. Cette distinction est bien marquée dans l'article de Saint-René-Taillandier sur Charles de Hesse (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1866).

7. Dans une lettre du 1er novembre 1796 à de Marsanne, Kirchberger me paraît classer fort bien les diverses sectes d'illuminés : « Le mot *illuminé* signifiait originairement un

le principe de la différenciation de nos chapitres, mais ne saurait en exclure aucun de ce travail.

Leurs ouvrages se déchiffrent malaisément, et comment en choisir les interprètes? Neuf livres sur dix, parmi ceux qui leur sont consacrés, manquent de valeur scientifique. Eux-mêmes nous avertissent que les adeptes seuls les comprennent : Lavater écarterait de son *Ponce Pilate* tout lecteur dépourvu d'enthousiasme [1], le quiétiste Fleischbein réserve dédaigneusement les écrits de Saint-Georges de Marsais à « ceux qui ont quelque expérience des voies secrètes et intérieures de l'Esprit [2] » ; et lorsqu'ils nous dévoilent quelques hiéroglyphes, nous voyons qu'en effet il nous serait fâcheux de nous fier au langage courant [3]. Qui nous donnera la clef du mystère? et qui suppléera à cette initiation verbale, par laquelle se comblaient les lacunes des textes? Nous n'y parviendrons sans doute jamais entièrement : même dans leur correspondance privée, il leur arrive de s'interrompre, car ils n'osent confier au papier des vérités supérieures que défigureraient nos lettres humaines [4]...

homme dont la raison et les connaissances naturelles étaient rectifiées, soutenues, éclairées et perfectionnées par l'Esprit-Saint; tels étaient les Apôtres, tels étaient tous les véritables saints de l'Église chrétienne, tels ont été et tels sont encore tous les hommes effectivement religieux, qui sont éclairés d'en haut, à proportion de la pureté de leur cœur et du sentiment profond de l'insuffisance et des bornes de leur propre raison...

« Qu'est-ce que les désorganisateurs et les adversaires de la religion chrétienne ont fait alors? Ils ont appelé illuminés des gens qui souvent de bonne foi se sont crus éclairés d'en haut, qui ne l'étaient pas et qui ne pouvaient l'être, et cela par leur propre faute, parce que leurs attachements, leurs passions, leur orgueil, leurs vices les lient à des choses périssables : au lieu d'appeler ces gens des illuminés, on aurait dû les appeler des visionnaires... Depuis est venue une troisième classe de gens qui savaient fort bien n'être pas illuminés, mais qui croyaient que, pour parvenir à leur but, il était convenable de le faire accroire aux autres; tels étaient les Cagliostros, les Serpellis, etc. Au lieu de les appeler des illuminés, on aurait dû les appeler des charlatans et des imposteurs.

« Mais la classe la plus dangereuse de toutes était la clique nombreuse qui inonde encore à présent une partie considérable de l'Europe, qui non seulement ne se croient pas illuminés, mais qui ne veulent pas le faire accroire, qui sont les antipodes non seulement de la superstition des visionnaires, mais encore de la religion des vrais chrétiens, et qui n'ont pris le nom d'illuminés, ou en allemand *der Illuminaten*, que comme un mot de guet, un terme de ralliement, pour donner le change aux curieux et pour jeter une nouvelle confusion dans les idées... Ce sont eux que l'on a chassés de la Bavière il y a quelques années, ce sont eux avec lesquels le comte de Mirabeau s'est lié pendant son séjour à Berlin... » (*Documents Leboime.*)

1. Gessner, *Lavater*, II, 339.

2. Fleischbein, Avis à la *Genèse*, de De Marsais, 3-4.

3. « Gesalbter Mench » : « Plein d'onction », traduit Lavater (lettre à Bombelles, 14 mars 1793). « Tout est magique », d'après William Law, signifie : « Soit dans Dieu, soit dans sa créature, la volonté est la racine première de toutes choses » (*Voie de la science divine*, trad. Divonne, 162), etc.

4. C'est le cas d'Eckartshausen s'adressant à Kirchberger, le 12 avril 1795.

Les journaux du temps ne nous serviront guère. Ils craignent la réprobation des « philosophes » ou des théologiens et ne s'occupent d'occultisme que si un épisode sensationnel les y contraint. Alors même, s'ils reflètent l'opinion publique, ils ne se targuent point d'exactitude. On répand sur Cagliostro des légendes identiques à celles qui couraient sur Saint-Germain : voilà un fait, dont la *Gazette d'Utrecht* témoigne, et que M. Funck-Brentano relève à propos [1] ; mais cette même gazette l'induit en erreur, en attribuant de telles vanteries à Cagliostro lui-même. Pareillement, si les pamphlets nous présentent d'aventure une assertion vraie, comment la démêlerons-nous de leurs inexactitudes? Ne nous fions pas davantage à de certaines biographies : des naïfs se sont égarés à croire Mlle Lenormand au sujet de son rôle mirifique au congrès d'Aix-la-Chapelle [2] ; et n'en voit-on point relever des fables comme ce prétendu voyage de Lavater à Paris, où il aurait prédit à Louis XVI sa destinée, d'après sa physionomie [3] ? On n'écoutera point sans preuve un romancier tel que Gérard de Nerval : il emprunte une partie de sa documentation à Nodier [4], on sait ce que vaut la source : à peu près autant que Nerval lui-même ; cela n'empêche pas des historiens d'ajouter foi à ses fictions et d'en assimiler la valeur à celle des manuscrits originaux [5]. D'autres en ont possédé d'intéressants ; mais leur enquête trop restreinte ne justifiait pas leurs généralisations ; et ils aboutissaient, comme Ad. Franck, à des exposés partiellement vrais, mais dont toutes les phrases ont besoin de corrections ou d'additions :

On ne se figure pas tout ce que le dix-huitième siècle a vu s'élever en Europe de sanctuaires mystiques, dont chacun avait son grand prêtre et son culte séparé. On distinguait l'école de Lyon, fondée et gouvernée par Cagliostro ; celle d'Avignon, qui fut plus tard transportée à Rome ; celle de Zurich, suspendue aux lèvres éloquentes de Lavater ; celle de Copenhague ou du Nord, qui ne jurait que par le nom de Swedenborg ; celle de Bordeaux, attentive aux oracles

1. Funck-Brentano, *l'Affaire du collier*, 90.

2. Comte de Résie, *Histoire et traité des sciences occultes*, II, 158-159. Pour juger de la véracité de cette illustre fille, on fera bien de se reporter au livre de M. d'Alméras, *la Célèbre demoiselle Le Normand*.

3. F. Girault, *Mlle Le Normand*, 34, note.

4. Telle est l'histoire de la longévité de Marion Delorme, que raconte Nodier, dans *Monsieur Cazotte*, et que répète gravement Gérard de Nerval.

5. Le Couteulx de Canteleu, *Sociétés secrètes*, 8. Au demeurant, Le Couteulx de Canteleu est un naïf : il admet sans critique les légendes maçonniques sur l'Égypte et la construction du Temple ; et il prétend posséder les manuscrits des successeurs des Templiers...

de Martinez Pasqualis; celle des Philalèthes de Paris, qui, cherchant sa voie entre Martinez et Swedenborg, empruntait également ses idées à l'un et à l'autre[1].

Ad. Franck avait connaissance du *Traité de la réintégration*, des papiers de Kirchberger, peut-être du *Journal intime* de Saint-Martin; il les a lus, sans les approfondir, et il étale fièrement une science malheureusement bien incomplète. Reprenons ce passage en détail. « L'école de Lyon » : Cagliostro la dirigeait-il plus que celles de Bâle et de Strasbourg? Mais Franck ignore le propre de cette ville, Willermoz et ses loges martinistes, âme de la maçonnerie mystique. « L'école d'Avignon » : je ne sache pas qu'elle ait jamais été transférée dans l'autre cité pontificale; les illuminés n'y entretenaient que des correspondants. Peut-on parler d'une « école de Zurich », comme si Lavater ne se montrait pas le plus individualiste des thaumaturges? Peut-on évoquer Swedenborg à propos de « l'école du Nord », et ne pas mentionner Charles de Hesse[2]? Il fallait plutôt le citer au sujet d'Avignon. A Strasbourg, je ne vois guère d' « école » boehmiste : à moins que deux personnes, Saint-Martin et Mme de Boecklin, ne suffisent à la constituer; mais j'y distingue des loges martinésistes, auxquelles préside Saltzmann, et des loges cagliostriennes. Peut-on, des écoles fondées par Martinez de Pasqualis, ne nommer que celle de Bordeaux, tôt éteinte, sans rien dire de Lyon ni de Strasbourg? Dans cet exposé, qui veut être neuf, c'est merveille que nous rencontrions, en tout et pour tout, une phrase exacte.

O les méfaits de l'histoire superficielle! Saint-René Taillandier, qui les évite le plus souvent, ne manque point de confondre le prince Charles de Hesse, général danois, avec le jacobin du même nom[3]; le comte Ducos, dans une biographie assez bien faite, émet cette énormité qu'en 1790, Saint-Martin s'était rendu à Strasbourg « pour s'y rencontrer avec Boehme[4] »; que dire de ceux qui se mêlent de polémiques? Ils accepteront comme pain bénit les réquisitoires de Barruel; révoquez-les en doute, ils vous suspecteront tout aussitôt de liaisons révolutionnaires.

1. Franck, *Philosophie mystique*, 9-10.

2. Matter, dans son livre beaucoup plus sérieux sur *Saint-Martin*, se rend coupable de la même omission; je le chicanerai aussi sur ce terme d' « école du Nord », qui ne se trouve que dans la correspondance de Kirchberger et n'a jamais désigné communément les Illuminés de Copenhague.

3. *Revue des Deux Mondes*, article cité, 922.

4. Comte Ducos, *la Mère du duc d'Enghien*, 261.

Les uns, que hante l'antisémitisme, verront un « judaïsant » dans Saint-Martin[1]; le nom du rabbin Falc revient-il quelquefois dans les papiers de Chefdebien, ils le souligneront et se tiendront assurés des origines israélites de l'occultisme[2]. D'autres formuleront les pires accusations sans même prendre la peine de lire attentivement les textes : ils mentionneront le philosophe inconnu parmi les congressistes de Wilhelmsbad; et — avec une légèreté qui confine à la falsification calomnieuse — ils assimileront aux philalèthes tous ceux qui en reçurent les circulaires, quand bien même ils les auraient jetées au panier[3]. Les vantardises de Louis Blanc, qu'enregistrent dévotement certains historiens, méritent un premier prix de bouffonnerie. La « cause active et intelligente » s'y transforme en symbole libertaire; les terroristes passent pour appliquer les principes des *Erreurs et de la Vérité*; un commentateur nous dépeindra la duchesse de Bourbon, tendre brebis, que trahit son hôte, le pervers Saint-Martin[4]... Tout récemment, M. Pougnet de Saint-André vient d'ajouter un chapitre inédit au sottisier de l'illuminisme : où puise-t-il sa documentation? quels méchants collaborateurs s'amusent à l'égarer? Il ingurgite tous les contes : l'existence de la maçonnerie, dès le troisième siècle; la présence de Saint-Martin et de Cagliostro à Wilhelmsbad; la suppression prétendue, par les éditeurs, de telle anecdote de Mirabeau, que chacun peut retrouver dans sa *Monarchie prussienne*; il dédouble Martines de Pasqually pour en faire « Paschales et Martines chefs des martinistes »; tout cela dans ses premières pages; et le reste les vaut bien : c'est ainsi qu'il confond le littérateur La Harpe avec le révolutionnaire suisse du même nom[5]!

A qui donc se fier? Nous lirons d'abord, mais sans parti pris, les

1. Copin-Albancelli, préface au livre de Benjamin Fabre, *Franciscus Eques a Capite Galeato*.

2. B. Fabre, *ouv. cit.* Il aurait pu citer bien d'autres noms, qui reviennent aussi fréquemment; pourquoi ne choisir que celui-là? Son livre ne vaudrait rien s'il ne reproduisait en phototypie les intéressants manuscrits du marquis de Chefdebien. D'ailleurs, il commet souvent des fautes de lecture : il lit *Garner* pour *Gassner*. C'est lui aussi qui, « par égard pour la famille », refuse de publier le vrai nom du marquis et ne reproduit que son nom de guerre : comme si toutes les histoires de la maçonnerie n'en énonçaient pas l'authentique! Mais il nous épargne la peine de l'y chercher, puisqu'il oublie, p. 102, de l'effacer de sa reproduction phototypique.

3. Dom Deschamps, *Sociétés secrètes*, I, 61-69.

4. Bournand, *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, 180-181. Pour qui connaît les personnages et les idées avancées de la duchesse, c'est cocasse. Cf. mon chapitre sur *l'Illuminisme révolutionnaire*.

5. Pougnet de Saint-André, *les Auteurs cachés de la Révolution*, 85.

écrits des théosophes ; leurs obscurités, leurs énigmes, nous en chercherons l'éclaircissement dans leur correspondance privée. Nous l'avons étudiée, de çà de là, dans les divers dépôts qui la recèlent. Ces « recoupements » la vérifiaient, et nous éclairaient sur le degré de crédibilité des historiens : ceux qui se révèlent exacts, les Matter, les Gustave Bord, les Dermenghem, d'autres encore, nous fournirent ensuite de nouveaux détails. Dans un ouvrage de ce genre, nous aurions cru manquer à l'impartialité scientifique si nous avions laissé offusquer notre esprit par une aversion ou des complaisances personnelles. Les faits parlent assez d'eux-mêmes : le lecteur de bonne foi verra bien quand il lui faut sourire ou s'indigner ; peut-être reconnaîtra-t-il aussi que, par moments, son étonnement ne doit pas exclure la sympathie. Cette complexité de l'illuminisme surprenait déjà les contemporains ; ils se demandaient comment l'on pouvait être « tout à la fois si fort et si faible, si admirable et si ridicule[1] » ; ils balançaient entre l'admiration pour les connaissances des nécromanciens, et le dédain de leurs extravagances[2]. La plupart des religions déviées comportent de semblables fluctuations ; l'on y rencontre des charlatans et des convaincus, des têtes faibles et des intelligences profondes, des âmes en voie de perdition et de progrès. Ceux qui jouissent de la paix au sein d'une conviction mieux affermie céderont surtout à la pitié[3] ; ils s'abstiendront de récriminations ou d'ironies trop faciles, et qui nuiraient à la lucidité de leurs recherches.

Reste à délimiter cet ouvrage dans l'espace et dans le temps. Il débute en 1770, alors que se multiplièrent à nouveau les mystiques ; il n'excède pas 1820 ; dans les lettres, cette période marque assez bien la durée du pré-romantisme. Nous verrons se propager et s'extérioriser la vague théosophique ; les écrivains s'y baignent davantage à mesure que diminue la faveur des idéologues ; elle jaillira dans l'œuvre d'un Victor Hugo, d'une George Sand, d'un Balzac. Pour le moment, nous n'en étudions que l'infiltration lente : trois générations, de Louis XVI à l'Empire, feront l'objet de notre examen. Nous nous arrêterons à l'heure où moururent Mme de Staël et Joseph de Maistre, tandis que les *Méditations* et les *Odes et Ballades* allaient consacrer la transformation du goût. Ballanche et Nodier seuls, qui chevauchent sur cette date, nous entraîneront au delà : mais leur centre de gravité lui reste antérieur, et nous esquisserons seulement les influences qu'ils subirent plus tard. On verra, dans mon dernier chapitre, que les nouvelles préoccupations de cette époque modifièrent aussi l'illuminisme.

1. Abbé de Villars, *Comte de Gabalis*, I, 94-95.

2. *Lettres d'un Indien à Paris*, II, 229.

3. C'est l'attitude où s'arrête l'abbé Christian Moreau au sujet de dom Gerle (*Suzette Labrousse*, 74) ; elle me paraît convenir, à condition de n'être point méprisante, à tous ceux qui veulent concilier la fermeté doctrinale avec la compréhension d'autrui.

D'autre part, il ne s'agit ici que de la France. Puisqu'on les y écouta, Swedenborg ou Lavater nous retiendront ; mais nous ne nous appesantirons guère sur Hamann ni sur Zinzendorf ; et nous n'insistons sur Charles de Hesse qu'en raison de ses relations parisiennes, et des rapports qui nous divulguent, à son sujet, les mystères de l'ésotérisme. En soi, le romantisme germanique nous demeure indifférent : mais il était nécessaire d'en retracer l'esquisse, pour bien faire sentir à quel point l'Allemagne de Werner et de Novalis forçait ses admirateurs à se préoccuper « de la religion et de l'enthousiasme ». Pareillement enfin, nous n'étudions les théosophes étrangers que dans l'ordre chronologique où nos contrées leur fournirent des adhérents : Swedenborg vient après Martinez, et Jung Stilling ne se révèle que postérieurement à la Révolution.

Terminons, en remerciant les nombreux conseillers qui m'aidèrent de leur expérience. Que MM. Fernand Baldensperger et Paul Hazard reçoivent ici tout particulièrement l'hommage de ma gratitude ; ils m'ont guidé, pour la documentation et la méthode, avec une bonne grâce inépuisable. Je prie aussi M. Georges Goyau de vouloir bien agréer l'expression de mon entière reconnaissance, pour les indications qu'il m'a fournies et l'appui qu'il m'a toujours prêté. Je n'ai qu'à me louer de l'accueil des bibliothécaires dont je consultai les dépôts de livres et d'archives ; et je n'achèverai pas cette énumération sans nommer MM. Albert Cherel et Pierre Moreau, mes initiateurs à l'histoire littéraire ; MM. le baron Seillière, Alfred Rebelliau, Émile Dermenghem, André Monglond, Martin Lamm, Aguettant ; ceux qui m'ouvrirent si généreusement leurs archives privées, Mme Robert, MM. Leboime, Gabriel et Joseph Willermoz, Charles Bredin, Lesbre, Louis Bergasse, Bridel, le docteur Eric Nordenskjöld ; à tous, ainsi qu'aux érudits qui me renseignèrent sur des points de détail, je dis sincèrement merci.

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Ce livre date de 1927. Il a été l'un des premiers à signaler l'importance des mouvements occultistes et théosophiques dans la genèse de la littérature moderne. D'autres ont suivi, pas toujours avec la même prudence : en pareille matière, il faut se méfier des analogies, et ne tirer argument que des rencontres ou des lectures attestées ; gardons-nous aussi d'oublier la réciprocité des interférences, et ce que les occultistes à leur tour doivent aux idées courantes. Dans la période ultérieure, nous commençons à bien connaître l'ésotérisme de Balzac, de Hugo, et depuis Jean Richer celui de Nerval ; j'ai moi-même esquissé, à propos de Hugo, un tableau des diverses variétés d'illuminisme en France jusque vers 1850. Certaines études ont éclairé des problèmes connexes, ainsi l'excellente thèse de Max Milner sur *le Diable dans la littérature française* (1961), celle de P. G. Castex sur *le Conte fantastique en France de Nodier à Maupassant* (1951), ou l'ouvrage remarquable d'Albert Béguin sur *l'Ame romantique et le rêve* (1937). La vogue récente de Hoelderlin ou de William Blake nous a aussi valu plus d'un aperçu suggestif sur le domaine allemand et anglais.

Des documents ont enrichi l'histoire du martinésisme et du martinisme. Il s'agit notamment des papiers de Willermoz, publiés par Alice Joly à la veille de la guerre *(Un mystique lyonnais et les secrets de la Franc-Maçonnerie,* Mâcon, 1938) : ils nous révélaient la magie, les évocations, les oracles des Elus Coëns. Mentionnons aussi les travaux de G. Van Rijnberk sur Martinès de Pasqually (1931 et 1938) et sur la correspondance Willermoz-Charles de Hesse ; rappelons que Le Forestier, après son grand livre sur les Illuminés de Bavière, en a donné un autre en 1928 sur *l'Occultisme et la franc-maçonnerie écossaise,* rappelons celui de Paul Vulliaud sur *les Roses-Croix lyonnais* (1928). Et surtout rendons hommage à M. Robert Amadou : depuis son étude de 1946 sur *Louis-Claude de St-Martin et le Martinisme,* il n'a cessé d'explorer, avec un zèle qui n'a d'égal que la sagacité de son esprit critique, tout ce qui touche à la vie et aux écrits du Philosophe Inconnu ; nous lui devons une préface à la réédition du *Crocodile* (1963) et la mise à jour de multiples inédits, lettres, *Pensées mythologiques, Cahier des langues,* version intégrale du précieux *Portrait* autobiographique dont nous ne possédions que le texte très fragmentaire de 1804.

M. Léon Cellier, de la même façon, a inventorié dans sa thèse de 1953 l'œuvre de Fabre d'Olivet. Et depuis l'*Etat présent des études sur Restif de la Bretonne* que donnait en 1948 Albert Bégué, l'auteur de *Monsieur Nicolas* a trouvé son meilleur biographe en Marc Chadourne *(Restif de la Bretonne ou le siècle prophétique,* 1958) : mais il

faut bien dire que son érotisme et ses autres excentricités ont suscité plus de commentaires que ses élucubrations « mystiques ». De même on ne voit guère que les récentes publications sur Mme de Staël aient apporté beaucoup de neuf sur son attitude religieuse : on notera que les premiers volumes de sa *Correspondance générale* n'indiquent chez elle aucune préoccupation de ce genre durant sa vie de jeune mariée, aucune influence par conséquent de son mari ; son penchant à "l'enthousiasme", sur ce plan, naîtra beaucoup plus tard.

C'est peut-être Nodier, et en particulier son conte de *la Fée aux Miettes*, qui a donné lieu aux interprétations les plus suggestives. Celle de Vodoz, en 1925, se basait sur la psychanalyse : c'était méconnaître la nature de cette œuvre d'art très consciente et calculée. M. André Lebois a vu plus juste lorsque, dans une brochure de 1961, il la définissait comme un "bréviaire du Compagnonnage". C'est cette signification initiatique — pas nécessairement limitée au Compagnonnage — que de mon côté j'ai cherché à démontrer dans une édition italienne, parue malheureusement trop tôt pour avoir pu discuter les vues de M. Lebois. Nodier grandit : il fait le lien entre son temps et le nôtre ; n'étaient ses dérobades et son affectation de badinage, il apparaîtrait, avant Nerval son disciple, comme le précurseur de cette poésie du rêve et de la folie qui mène au surréalisme.

Autant de travaux qui se sont greffés sur le nôtre et s'y réfèrent : nous espérons, en le reproduisant, donner satisfaction aux lecteurs qui le voudraient accessible ailleurs que dans les bibliothèques, et dont le nombre atteste l'intérêt croissant qu'inspire le sujet.

Mai 1965.

PREMIÈRE PARTIE

LE PRÉROMANTISME

(1770-1800)

CHAPITRE PREMIER

Aux sources de l'illuminisme

AVANT-PROPOS. — La théosophie définie par les théosophes.

I. — Comment on devient théosophe : des chrétiens évoluent graduellement vers un mysticisme indépendant des orthodoxies ; des incrédules cherchent anxieusement une vérité religieuse hors des Églises établies ; des sceptiques révoquent en doute l'ordre rationnel comme l'ordre surnaturel. — L'initiateur et ses promesses.

II. — *Les précurseurs.* Que lisent les Illuminés ? Devanciers hypothétiques et réels. Quatre œuvres émergent : chez les Anciens, Platon ; au moyen âge, l'*Imitation* ; au dix-septième siècle, Boehme et Mme Guyon.

III. — *Le véhicule de la doctrine* : la société mystique. Ses rites et ses légendes. Elles concordent avec la vogue du genre « troubadour » et ces aspirations au mystère que refoulent les salons du siècle.

IV. — A quelles doctrines communes ces diverses sources donnent naissance ; quelles influences, quelles superstitions parallèles les renforcent à la fin du dix-huitième siècle.

« Science de Dieu », lumière venant d'en haut : l'étymologie nous donne la meilleure définition de la théosophie et de l'illuminisme. Les mystiques qui professent ces doctrines croient posséder, par une révélation directe, les secrets du monde supérieur ; l' « inspiration », et, le plus souvent, l'association secrète les caractérisent[1] ; « tous ces hommes, peu satisfaits des dogmes nationaux et du culte reçu, se livrent à des recherches plus ou moins hardies sur le christianisme qu'ils nomment primitif[2] ». Ainsi les décrivait Joseph de Maistre ; on en voit d'ailleurs qui noient la transcendance du christianisme dans je ne sais quelle « reli-

1. Cf. Caro, *Essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin*, 11.
2. J. de Maistre, *Quatrième chapitre sur la Russie*. *Œuvres*, VIII, 329.

gion universelle ». Certes, nous ôterions toute consistance à ces notions si nous en amplifiions trop la portée : ce ne serait rien dire qu'opposer, avec Ballanche, « la religion catholique du théosophe » à « la religion naturelle du déiste[1] ». Fabre d'Olivet, Dutoit, Prunel'e de Lière, affirmaient que la théosophie commence où cesse la philosophie rationnelle[2] ; soit : mais elle finit alors où commence la théologie ; elle enveloppe les relations que l'on prétend entretenir avec le surnaturel, indépendamment de l'autorité ou du contrôle de n'importe quelle Église établie. Ainsi l'entendent les plus réfléchis des illuminés et les plus consciencieux de leurs historiens. Leurs définitions reposent sur la théorie de l'inspiration directe. Dégager, par l'initiation, ce « moi intérieur », cette « étincelle divine » existant dans la personnalité humaine[3] ; jouir de cette « intuition », de cette « intelligence profonde des choses qui repose sur une illumination spirituelle », de ces « relations d'un genre exceptionnel avec les habitants du monde invisible[4] » ; posséder la « vision intime du principe de la réalité du monde[5] », telles sont bien les espérances des adeptes. Ils obtiendront un jour, si le succès couronne leurs efforts, une « communauté immédiate avec la Divinité[6] » ; ils savent d'ailleurs que, dès auparavant, ils ne peuvent, sans révélation, avoir d'idées vraies de Dieu, de la nature, du ciel ni de l'enfer[7] ; mais ils souhaitent vivre ces moments « où le Seigneur nous *rend certains de Lui* d'une tout autre manière que nous ne le désirions ni ne le supposions, où nous *contemplons sans images*, de même que nous *parlons sans langage*[8] ». Plusieurs s'imaginent y parvenir : tout au moins, ils croient ouïr l'Esprit ; leurs écrits leur paraissent jaillir de la même source que les livres sacrés ; ils germent tout épanouis de leur subconscient, et, surpris de cette naissance inopinée, les auteurs se montrent près d'y adorer une manifestation du Verbe divin :

> Ce que j'écris, nous avoue Saint-Georges de Marsais, je l'écris donc comme il sort de mon fond, et c'est comme s'il y avait là un cabinet où fût un grand trésor et toutes sortes de choses rares : lorsque le Maître l'ouvre, il en tire ce qui lui plaît, et en fait ce qu'il veut, et puis le referme : veut-il que j'écrive ce qu'il en tire, alors il le montre, au moment qu'il doit être mis sur le papier, à l'intelligence qui, dans ce moment, le voit et le comprend distinctement ; alors, l'entendement le reçoit, et ne le voit ni le comprend qu'à mesure que la main le trace sur le papier ; c'est comme si quelqu'un lui dictait ce qu'il doit écrire, et ce quelqu'un n'est point hors de moi, il est dans mon fond.
>
> ...Ainsi, mon entendement, mon raisonnement n'agit, et ne réfléchit en aucune manière sur ce que j'écris ; je ne puis, et il ne m'est pas permis de réfléchir aucunement sur ce que j'écris, ni de rien chercher à écrire ; lorsque le fond cesse de fournir quelque chose, dès aussitôt, il faut que l'entendement cesse tout à coup ; comme celui qui écrit ce qu'on lui dicte, cesse aussitôt d'écrire après avoir mis sur le papier le dernier mot qu'on lui a dicté, et il ne lui est pas permis de poursuivre à écrire[1].

1. *Palingénésie sociale*, I, 368.
2. Fabre d'Olivet, *Vers dorés de Pythagore*, 91 ; Dutoit, *Philosophie divine*, I, 11, note ; Prunelle de Lière, dans Gence, *Entretien sur les principes de la philosophie*, 35.
3. Cf. Dermenghen, *Joseph de Maistre mystique*, 40.
4. Byse, *Prophète du Nord*, p. IX-X.
5. Augé, *Notice sur Wronski*, 15-16.
6. Gessner, *Lavater*, I, 344.
7. Law, *Voie de la science divine*, 206.
8. Lavater, *Handbibliothek*, 1792, II, 32.

Qu'en eût dit Boileau ? Et, pour peu que l'on transpose une pareille théorie sur le plan humain, ce contemporain de Montesquieu ne semble-t-il pas annoncer l'intuition poétique du dix-neuvième siècle ?

I

Cet élan mystique, que canalisent, en temps normal, les disciplines de la théologie, revêt un caractère plus impérieusement individualiste aux âges d'incrédulité. Bien des âmes, dédaigneuses des chemins battus, s'enquièrent de voies nouvelles ou ignorées. Nées sous l'ombre tutélaire d'une Église, ou dans l'absence de toute croyance, le doute se combine chez elles avec l'anxiété religieuse. Elles surgissent nombreuses aux époques où tout est remis en question, où l'humanité semble se reconstruire un univers, et rejette les entraves du passé. L'ère alexandrine, où les idolâtries se dévoraient l'une l'autre, et s'écroulaient devant le christianisme grandissant ; la Renaissance, qui découvrit, du même coup, le monde antique et le Nouveau Monde, s'ouvrirent à la fois aux négations les plus audacieuses et aux superstitions les plus folles. Ainsi du dix-huitième siècle. Assurément tous, même parmi les adeptes, ne participent pas d'une semblable inquiétude. Joseph de Maistre, Henry de Virieu[2], beaucoup d'autres catholiques sans doute, ne voient dans l'initiation que des recherches curieuses, ou qu'un moyen d'exalter leur foi, et demeurent soumis au dogme. Un Lavater aussi paraît évoluer sans

1. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 13-14.
2. Voir à son sujet Costa de Beauregard, *Roman d'un royaliste*, 26.

heurts : il nous retrace le schéma de cet acheminement[1] ; à sept ans déjà, nous conte son premier biographe, il éprouvait ce besoin d'aimer, que ne comble rien de terrestre[2]. Kirchberger, son ami bernois, avait reçu « pratiquement » dès sa onzième année ses concepts de la « religion intérieure[3] » : il ressentait des « impressions extrêmement vives et agréables de la représentation de notre Sauveur[4] » ; mais son mysticisme s'accroît avec l'âge. Vers 1763, d'où il date sa recherche de la vérité[5], il connaît Rousseau, et en subit le prestige ; il s'en vantera longtemps après[6] ; et les lettres qu'il adresse à Iselin, dans ce temps, nous le montrent presque sous les espèces d'un « philosophe ». Un peu plus tard, il fonde une société morale, où il convie Lavater[7] ; c'est déjà un pas vers l'ésotérisme : on y requiert le secret[8], et, bien qu'elle s'occupe aussi de bienfaisance, son objet principal, comme celui des institutions similaires, l'apparente aux conventicules piétistes[9]. Renoncera-t-il jamais, au surplus, à son « rousseauisme » ni à son piétisme ? Chez lui, ces deux états ne se repoussent pas, mais se superposent, comme viendront s'y ajouter des spéculations plus hardies ; on le verra, en 1785, solliciter les conseils de Cagliostro[10], et il agacera Saint-Martin.

1. Voici ce schéma, très intéressant, car il rend compte de la formation psychologique de toute une classe d'Illuminés. Lavater, au demeurant, en fait une règle générale : « Voici la généalogie de la béatitude chrétienne :
Aptitude originelle, organisation susceptible d'une plus haute destinée ;
Besoins supérieurs, que ne satisfait point le monde visible ;
Soif d'un mieux invisible, du Ciel, de la Divinité ;
Expérience de l'insuffisance de tout ce que l'on fait passer pour la religion et la Divinité ;
Lueurs annonciatrices du monde meilleur, qui excitent la soif, mais sans l'apaiser ;
Nostalgie plus profonde ;
Espoir, d'après des témoignages oraux, ou l'exemple d'autrui ;
(Enfin vient l') apparition souhaitée du monde invisible ; foi en elle.
Communion avec elle, et pouvoir, grâce à cette communion avec l'invisible, de dompter le monde visible : c'est-à-dire de vivre selon les lois des cieux ;
La vie d'après les lois des cieux ou la justice du Christ, c'est : ressembler au Christ, participer de son bonheur, jouir de lui ; c'est le salut, la liberté, la vraie vie céleste ». (*Kleinere Schriften*, III, 180-181).
2. Lavater, cité par Gessner, I, 21.
3. Kirchberger à Eckartshausen, 13 octobre 1795.
4. Kirchberger à Lavater, 26 septembre 1770.
5. Kirchberger à Eckartshausen, 14 mars 1795.
6. Kirchberger et Saint-Martin, *Corresp.*, lettre 48. Cf. dans les œuvres de Rousseau, éd. Houssiaux, I, 342, 347-348.
7. Kirchberger à Lavater, 4 janvier 1766.
8. Kirchberger à Lavater, 26 septembre 1765.
9. Kirchberger à Lavater, 23 avril 1766.
10. Kirchberger à Sarazin, 28 mai 1785.

par son insistance à lui conter les prodiges de la théurgie. D'autres illuminés sympathisèrent comme lui avec l'auteur de l'*Émile* : Lavater n'espérait-il pas le convertir[1] ? Et ses œuvres, si peu que ce soit, ne se ressentent-elles pas de la lecture de Béat de Muralt et de Marie Huber[2] ? Nul n'en ignore, en tout cas, les affinités quiétistes. Elles disposent les illuminés à partager l'engouement de l'époque : nous verrons les éloges et les restrictions de Saint-Martin ; la crise de la foi, chez plusieurs théosophes, s'accompagne d'une crise passionnelle, à la manière de l'*Héloïse*. Gence, à vingt ans, est « plein de la Sophie de Jean-Jacques Rousseau[3] » ; la duchesse de Bourbon mène longtemps une vie intense et coupable, jusqu'à ce que la mort d'un amant la rejette vers l'idée religieuse : mais Mme Guyon, qu'elle lit sur ces entrefaites, la détourne des consolations ecclésiastiques, et elle se crée son « Église intérieure[4] ». Combien d'angoisses analogues rencontrerions-nous, si nous pénétrions le secret des âmes ! Déracinés, non du sol, mais de la tradition ancestrale, ces hommes regrettent l'équilibre perdu : ils rencontrent un initiateur, qu'envoie la « Providence » ; un livre, *Des Erreurs et de la Vérité*[5], ou Swedenborg[6], les ramène à la Bible et à la foi, « mais pas à la foi romaine ». Ils suivent les adeptes dans leurs cénacles : souvent le réconfort les fuit ; mais d'autres mages se présentent, et ils espèrent derechef. Ils crient leurs tortures et supplient qu'on les en guérisse :

> Je n'ai trouvé dans les Saintes Écritures qu'incertitude, même souvent des choses contradictoires et peu dignes de la majesté d'un Dieu que l'on suppose les avoir dictées. Je me suis fait recevoir membre de plusieurs Loges maçonniques, espérant trouver dans les différents grades des lumières qui pouvaient m'amener à des vérités et je n'y ai trouvé que des promesses d'arriver à cette vraie lumière, sans qu'on m'ait tenu ces promesses.

1. Louis, duc de Wurtemberg, à Lavater, 16 novembre 1765. Cf. dans une autre lettre de ce prince : « J'aime Rousseau, oui, je puis dire que personne ne l'aime plus que moi, mais il s'en faut bien que j'épouse tous ses principes. Cet excellent homme voulait faire du bien et il en a fait, sans doute, il ne voulait pas faire du mal et cependant il en a fait aussi, et voilà précisément ce que je n'approuve pas en lui : car s'il avait un peu plus consulté la nécessité de son cœur et s'il s'était moins livré à l'orgueil de son jugement, il n'aurait fait que du bien. » (11 octobre 1765.) Par sa date, ce jugement amorce toute une série d'appréciations analogues, chez les « chrétiens » de l'époque romantique.
2. Cf. à ce propos l'article de Ritter dans les *Annales de la Société J.-J.-Rousseau*, 1907, III, 207-212 ; et P.-M. Masson, *la Religion de Rousseau*, I, 294 *sqq*.
3. Gence, *Biographie littéraire*, 8.
4. Duchesse de Bourbon, *Opuscules*, p. VIII. Cf. comte Ducos, *la Mère du duc d'Enghien*.
5. Körner à Lavater, 6 novembre 1780.
6. Berthelot à Lavater, Bordeaux, 30 septembre 1786.

...Si je dois en croire ce que l'on me dit de vos vertus, des vérités que vous avez découvertes et des communications que vous avez avec le Très-Haut, vous êtes à même de me tirer de mon incertitude en me donnant des preuves irrévocables de l'immortalité de l'âme. Ce serait le plus grand service que je puisse recevoir, car je préférerais cette conviction à tout ce que les hommes peuvent désirer, car à quoi peuvent servir la connaissance de la pierre philosophale, l'or potable, etc., lorsque l'on peut attendre dans l'autre vie un sort au-dessus de tous les bonheurs de celle-ci [1] ?

C'est vrai : mais, si les uns gémissent de l'incertitude de nos destinées, d'autres n'y voient qu'une énigme dont ils cherchent la solution avec un scepticisme amusé. Les mondains, les blasés qui font de l'illuminisme un jeu de salon, tout comme aujourd'hui du spiritisme, fournissent aux adeptes de nouvelles recrues, qui n'ont plus rien de commun avec Rousseau, mais se ressouviennent toujours de leur éducation voltairienne. En voici un exemple typique : le baron de Gleichen, auteur des *Hérésies métaphysiques* et de *Mémoires* qui renferment de précieuses anecdotes ; diplomate germano-danois, disciple jadis de Saint-Germain, puis ami de Saint-Martin, de Lavater, de Kirchberger, d'autres encore : insatiable de merveilleux, mais incapable de s'abstenir de sarcasmes dont les autres s'étonnent et se froissent : ses amis l'avouent « un peu hypocondre [2] » ; je l'estime, concède Lavater, mais « son cœur froid, son cœur cérébral, et son manque d'intérêt pour le grand œuvre de la vie empêchent nos effusions » [3] ; et Saint-Martin : « C'est un homme tellement habitué à voir du faux et de l'erreur, qu'il ne cherche que cela dans les meilleures nourritures ; ce qui me faisait dire dans le temps que c'était un homme qui donnerait trente vérités pour un mensonge » [4] ; ce baron de Gleichen, lorsqu'il vint à l'âge de narrer rétrospectivement ses expériences, le fit avec une pointe de mélancolie qui justifiait les suspicions des convaincus :

Le penchant pour le merveilleux inné à tous les hommes en général, mon goût particulier pour les impossibilités, l'inquiétude de mon scepticisme habituel, mon mépris pour ce que nous savons et mon respect pour ce que nous ignorons : voilà les motifs qui m'ont engagé à voyager durant une grande partie de ma vie dans les espaces imaginaires.

Bien persuadé qu'on ne peut être constamment heureux qu'en poursuivant

1. Le comte de Thiroux aux Illuminés d'Avignon, 2 août 1789. (*Recueil Corberon.*)
2. Brabeck à Lavater, 13 avril 1786.
3. Lavater à Heisch, 23 juillet 1794.
4. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 136-137.

de près un bonheur, qui s'échappe sans cesse, sans jamais se laisser atteindre, je suis moins fâché de n'avoir rien trouvé de ce que je cherchais, que de ne plus savoir où aller et de n'avoir plus ni conducteur ni compagnon de voyage [1].

« A être crédule, proclame Pernety, il y a plus à gagner qu'à perdre. La crédulité engage un homme d'esprit dans des recherches qui le désabusent, s'il était dans l'erreur, et qui toujours l'instruisent de ce qu'il ignorait [2]. » Lorsqu'un néophyte en vient à cette persuasion, il n'est pas loin de devenir un initié, puis un maître. On se chargera bien de l'y amener. La propagande « des hommes de désir ne s'étendait-elle pas jusqu'aux incrédules, qu'ils s'efforçaient de gagner au christianisme, puis à la théosophie, en invoquant au besoin *le Vicaire Savoyard* [3] ? « Étudiez un peu plus votre cœur, suggèrent-ils, et méfiez-vous davantage de votre esprit et de vos lumières, alors la religion entrera dans votre âme et vous deviendrez un véritage ange en esprit et en vérité. » Que si l' « ange » se rebiffe, s'il objecte, d'après les encyclopédistes, l'hypocrisie des prêtres et leurs crimes, son guide passera condamnation. N'est-il pas aussi individualiste, aussi ennemi du dogmatisme littéral que le plus obstiné des rationalistes [4] ? Il condamnera d'autant plus aisément le sacerdoce qu'il lui substitue sa chapelle « intérieure ». La décadence du christianisme, confesse-t-il, équivaut à celle du judaïsme sous le roi Josias [5] : mais des initiés l'ont prévue ; « ceux qui connaissaient la vérité ont dû la voiler [6] » ; il est possible, même aujourd'hui, de la retrouver sous le mystère des symboles [7] et des Loges. La véritable Église, qui n'existe pas encore visiblement [8], ne se perpétuerait-elle pas dans l'ombre ? J'aime à le croire, répond Gleichen : « J'aime à croire... que les trésors méconnus par des prêtres ignorants... se sont cachés d'abord dans le sein d'une branche de la religion chrétienne (les gnostiques peut-être), qui aura dû être déclarée hérétique, persécutée et détruite ; mais une petite société aura conservé des vérités dont le sort ne doit pas dépendre des hérétiques [9]. » Son nombre, certes, « a bien

1. Gleichen, *Souvenirs*, 120.
2. Pernety, *Dictionnaire mytho-hermétique*, p. XIX-XX.
3. La duchesse de Bourbon à Ruffein, *Corresp.*, I, 268. Toute cette correspondance est à consulter pour qui veut pénétrer la méthode des initiateurs.
4. Cf. au sujet des affinités entre le piétisme et le rationalisme, Guinaudeau, *Lavater*, 69.
5. Lavater, *Kleinere Schriften*, III, 159.
6. Willermoz, *Réponse aux assertions du F.·. a Fascia*, 56.
7. Cf. le passage déjà cité de Fleischbein, Avis à la *Genèse* de De Marsais, 3-4.
8. Sarazin à Nette Lavater, 1794.
9. Congrès des Philalèthes, réponse de Gleichen, *Monde maçonnique*, XIV, 270.

diminué depuis dix-huit siècles », poursuivront d'autres : mais l'heure approche où les mystères du royaume de Dieu s'accompliront : il faut les connaître[1] ; que l'on se rallie à ceux qui en conservent le dépôt. Car « il y a des prêtres spirituels, qui ne le sont pas par l'ordination commune, ni par l'imposition des mains des autres prêtres et évêques, mais ils sont faits et institués prêtres d'une façon immédiate par Dieu[2] ».

Parvenus à ce point, les habiles se garderont de dire : « Venez à nous ». Ils affirmeront : « Vous viendrez à nous, comme chacun de nous l'a fait lui-même, en vertu de la bénédiction de Dieu[3]. » Ils piqueront encore la curiosité en invoquant de mystérieux « Supérieurs inconnus », qui possèdent les notions les plus sublimes ; ils feindront d'en avouer, non la personnalité, certes, et pour cause, mais la résidence : « deux à Paris, le troisième en Saxe », note un néophyte[4]. Ils multiplieront les promesses et les objurgations : « Tâchez, mon fils, de vous rendre digne de recevoir les lumières cabalistiques ; l'heure de votre régénération est arrivée : il ne tiendra qu'à vous d'être une nouvelle créature... Vous allez apprendre à commander à toute la nature ; Dieu sera seul votre Maître, et les Sages seuls seront vos égaux[5]. Car nous possédons la connaissance d'un lien pour nous lier avec des mondes supérieurs et pour nous rendre sensibles des sons et des choses de ces mondes supérieurs ; tout le merveilleux de la nature est subordonné à la puissance de notre volonté qui est unie avec la Divinité[6]. Le temps est passé où les ministres de Dieu nous disaient avec juste raison qu'il *fallait croire*... Ce temps est remplacé par le temps actuel où chacun de nous peut dire : *Je vois*[7]. » Et pour peu que l'interlocuteur ne se rende pas encore, quelques initiateurs — non pas tous — recourront à des séductions plus vulgaires, laissant espérer « le secret pour guérir toutes les maladies[8] », l'élixir de longue vie, l'or philosophique, la divination, le commerce avec les esprits[9]...

1. Kirchberger à Divonne, 8 septembre 1798.
2. Fleischbein à Mlle de Fabrice, 10 octobre 1769.
3. Haugwitz à Lavater, 28 décembre 1776.
4. Corberon, *Journal*, IV, 396, 26 juillet 1777.
5. Abbé de Villars, *Comte de Gabalis*, I, 15, 20. Malgré ses railleries, l'abbé donne bien la note des discours des illuminés ; à la citation suivante, qui est d'un adepte, on voit que le ton n'a guère changé.
6. Eckartshausen, *Nahe zur le sanctuaire*, 81.
7. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 320.
8. Pernety, *Fables égyptiennes et grecques*, I, 30-31.
9. Abbé de Villars, *Comte de Gabalis*, II, 15. Cf. plus loin notre chapitre de l'*Illuminisme des Carrefours*.

Après quoi, le moment viendra pour eux de s'expliquer sur les origines réelles ou supposées de l'occultisme.

II

De leurs assertions, les unes heurteraient, d'autres rassureraient le disciple de Voltaire qui s'égarerait parmi eux. Il ne s'indignerait pas trop de les voir scruter les antiquités orientales : Volney, Dupuis, Boulanger, y cherchaient comme eux l'origine de tous les cultes[1]. Mais leur assurance le déconcerterait : il admettrait difficilement que leur ordre « vienne du Créateur et commence depuis les premiers temps sous Adam et de là jusqu'à nos jours[2] ». Les illuminés n'essayent point d'émousser les théogonies l'une par l'autre. Fidéistes, ils nient « la possibilité d'aucune idée d'une Divinité quelconque sans révélation » ; les idolâtries ne leur en semblent « qu'une défiguration, qu'une caricature[3] » ; ils retrouvent l'unité sous les allégories transmises par « Hermès et les autres sages[4] ». Ceux pour qui s'éclairaient les mythes anciens y découvraient le monothéisme, pensent-ils, et cette science des correspondances, clef de la magie. Zoroastre, Orphée, Minos, Erechtée furent de ces privilégiés ; longtemps les sanctuaires d'Eleusis en conservèrent la doctrine secrète[5]. Elle persista plus qu'ailleurs dans l'école égyptienne[6], que des profanes même avouent « la plus ancienne qui soit au monde[7] ». Lorsqu'elle y fut dégénérée, et que des opérations infernales l'y remplacèrent[8], Moïse, initié aux connaissances mystérieuses des Pharaons, en remit le dépôt aux sages d'Israël[9]. Loin d'ébranler l'autorité de la *Genèse*, cette filiation, où les « philosophes » eussent trouvé des armes contre elle, la grandit aux yeux des adeptes : tout comme ils vénèrent les livres

1. Cf. Besbecourt, qui, en interprétant la *Genèse* par le culte symbolique du soleil, semble former le trait d'union entre les deux exégèses.
2. Rituel de Martines de Pasqually. Papus, *Martines de Pasqually*, 226. Les commentaires historiques de Papus sont des plus discutables ; du moins avons-nous pu vérifier de visu l'authenticité des documents dont il donne le texte.
3. Lavater à Morellier, 23 juin 1797.
4. Pernety, *Fables égyptiennes et grecques*, I, 225.
5. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, II, 10-12.
6. Chatanier, trad. *Commerce entre l'âme et le corps*, 91.
7. Dom Calmet, *Apparitions*, I, 83.
8. Swedenborg, *Arcanes célestes*, XI, 159. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 225.
9. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, II, 227.

d'Hermès, ils admirent dans l'œuvre du patriarche hébreu un vestige de ce qu'enseignaient les sacerdoces ésotériques [1].

Les incrédules risquent de grommeler à l'énoncé de déductions aussi absurdes ; ils ne veulent de l'Orient que pour saper la Bible ; mais ils s'irriteront bien davantage s'ils s'entretiennent de précurseurs moins légendaires. Ils parlent Locke, on leur répond Platon. Dans tous les siècles, la sympathie des illuminés va d'instinct aux représentants de l'idéalisme. Un Aristote leur paraît déraisonner sur la nature de Dieu et sur celle de l'âme [2]. S'ils admettent une tradition divine parmi les philosophes gréco-romains [3], les seuls mystiques en bénéficient, ou ceux que la critique alexandrine permet d'interpréter comme tels. Lorsque, après 1800, le « classicisme » davidien, le primitivisme néo-païen viendront à la mode, beaucoup s'enticheront de Pythagore ; Fabre d'Olivet en traduira les *Vers dorés* ; dès auparavant, Dutoit-Membrini, qui ne révoque pas en doute la transcendance du christianisme, le place « au premier rang des martyrs entre les sages et philosophes païens, à cause de la suréminence de sa doctrine, qui surpasse toutes les autres [4] ». Quant à l'auteur du *Phédon*, nous le retrouverons à chaque pas. Bien supérieur à ses disciples, il n'en demeure pas moins le maître de toutes les sectes d'illuminés. Ses hypothèses les plus hardies, préexistence des âmes et des idées, monde archétype, mythe de l'androgyne, alimenteront leurs disputes. Le réveil de son influence, au seizième siècle, s'accompagne d'une efflorescence subite de la théosophie : c'en était l'extrême aboutissement ; et les systèmes à base magique reprendront, deux cents ans plus tard, une nouvelle vigueur, au moment où Rousseau vulgarisait le platonisme romanesque.

Mais « c'est Jésus-Christ, dira l'école de Saint-Martin, qu'il faut reconnaître comme le Père des lumières surnaturelles, le chef et le Grand-Prêtre des vrais Théosophes [5] ». Même s'ils croient aux attaches orientales des saintes Écritures, ils en sauvegardent la transcendance. La Rédemption demeure pour eux le nœud de l'histoire. S'il existe deux occultismes, un de l'Occident, un autre de l'Asie [6], ils appartiennent au

1. Fabre d'Olivet, *Langue hébraïque restituée*, I, 8-10.
2. Abbé de Villars, *Comte de Gabalis*, II, 220.
3. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 133 ; Swedenborg, *Doctrine sur l'Écriture sainte*, 209 ; etc.
4. Dutoit, *des Martyrs* (inédit).
5. *Recherches sur la doctrine des théosophes*, par un ami de Saint-Martin (Gilbert ?). Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 151.
6. Cf. Dermenghem, *Joseph de Maistre mystique*, 41.

premier. Fabre d'Olivet, plus disposé à confondre le Christ parmi d'autres « grands initiés », n'exprimera ces conclusions que sous l'Empire. Jusque-là, tous attribueront à la Bible une plénitude hors de pair. « Tout ce que le monde admire dans les livres des sages de l'antiquité, — ce qu'un Platon a de divin, ce qu'un Socrate a de sage, — ils le trouveront, uni avec bien plus de clarté, dans les livres de la religion, au sein du christianisme [1]. » Ils en liront plus volontiers telle ou telle subdivision, suivant leurs préférences individuelles : les uns recommanderont l'Ecclésiastique de Salomon [2], d'autres le Nouveau Testament, un plus grand nombre ces premiers chapitres de Moïse, ou cette Apocalypse, qui prêtent aux constructions allégoriques. Comme jadis les gnostiques, ils attribueront à chaque syllabe, à chaque lettre trois ou quatre sens superposés ; l'abbé Fournié, qui se résigne à ne les point connaître, conserve une prudence bien rare [3]. Ceux qui, vers le même temps, plaisantaient le byzantinisme des scolastiques, qu'eussent-ils pensé de leurs hypothèses ? Et cette vénération de la Bible, comme leurs préférences philosophiques, ne devaient-elles point choquer les « hommes du siècle » ?

Ils les scandalisaient encore en prônant les saints de l'orthodoxie. Dans les « ténèbres du moyen âge », dans la « barbarie » de l'antiquité chrétienne, ils se trouvaient d'illustres devanciers. Les Pères de l'Église n'utilisaient-ils pas les platoniciens [4] ? Tauler [5], Ruysbroeck, saint Jean de la Croix [6], la « sainte enthousiaste Brigitte [7] », et sainte Thérèse aussi, « connaissaient si bien le prix des jouissances intérieures [8] » ! Pourquoi pas saint Thomas d'Aquin ? Il « savait un peu de kabbale [9] ». Mais tous, sans exception [10], chérissent, plus qu'aucun autre ouvrage humain,

1. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 410.
2. Straub à Sarazin, 29 décembre 1784.
3. Fournié, *Ce que nous avons été....* 416.
4. Saint-Martin, *Ministère de l'homme esprit*, 378.
5. Lavater à Saltzmann, 23 août 1785.
6. Fleischbein, Préface à Saint-Georges de Marsais, *Discours spirituels*, I, 28-29, et lettre à Mlle de Fabrice, 16 octobre 1772.
7. Lavater, qui la nomme ainsi, en reproduit un ample extrait dans la *Handbibliothek*, 1790, IV, 59-66.
8. Magneval et Sarazin à Lavater, 17 septembre 1796.
9. Abbé de Villars, *Comte de Gabalis*, I, 194. La *Bibliothèque rosicrucienne* de l'éditeur Chacornac a réédité *le Traité de la Pierre philosophale*, attribué à saint Thomas.
10. Ou plutôt, à l'exception des néo-polythéistes d'après 1800 : mais nous n'en tenons que médiocrement compte dans ce chapitre, destiné surtout à étudier les sources de la théosophie, telle qu'elle se présentait vers 1775.

l'*Imitation de Jésus-Christ*. Jung Stilling, Fleischbein la vantent ; Dutoit l'édite ; Fournié lui emprunte l'épigraphe de son livre, Gence la commente inlassablement ; à Montbéliard, Lavater et la cour princière en font ensemble la lecture[1]. L'humilité, l'abnégation, l'abandon à la Providence charmaient des hommes fatigués de l'universelle ironie ; ils éprouvaient je ne sais quelle douceur dans les préceptes de ce moine ; et parmi ceux qui suivirent, ils distinguaient les apologistes dont les accents s'adressaient à leur cœur. En dépit de son ardeur combattive, ils écoutaient « au moins Pascal[2] », ce même Pascal contre qui s'acharnait Voltaire ; Saint-Martin le loue hautement[3], et peut-être, sans leur intolérance, songerait-il à tirer parti d'autres catholiques encore...

Mais un point l'en écarte. Le libre examen, cet individualisme banni désormais du protestantisme officiel[4], s'était réfugié chez les piétistes d'abord, et de là chez les théosophes. Chacun interprétait les Écritures sans nulle contrainte, selon que l'Esprit l'inspirait. Inspiration émotive, et non plus rationnelle, comme elle le demeurait dans les intentions de la Réforme : de là certaines divergences, mais qui n'excluent pas d'évidentes affinités[5]. « La vérité veut se légitimer par elle-même dans les cœurs, sans secours humain : toutes les autres autorités ou acquiescements ne sont pas bonnes[6]. » Le peu qu'ils connaissaient des hérésies du moyen âge faisait croire aux illuminés qu'ils y trouvaient des coreligionnaires. La duchesse de Bourbon, qui plaide pour le libre examen[7], se proclame d'accord avec les Frérots, les Albigeois, les Ménonites[8] ; et ces pauvres Vaudois, renchérit Jung Stilling, que la hiérarchie romaine persécuta « comme une Jésabel[9] » ! Boehme lui suggérait sans doute cette imprécation biblique ; car, si nous venons au seizième siècle, ce n'est pas Luther ni Calvin dont se réclament les mystiques, ils reconstruisirent trop vite une Église ; mais quels éloges ne fera-t-on pas du cordonnier de Goerlitz !

Certes, d'autres retenaient l'attention, en cette époque impétueuse et

1. Lavater, *Journal*, 22 février 1791 (*Handbibliothek*, 1791, V, 198).
2. La duchesse de Bourbon à Ruffein, *Corresp.* I, 90. N'oublions pas d'ailleurs que Pascal janséniste pouvait être considéré comme un représentant de la foi dégagée des contraintes officielles.
3. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 310.
4. Voir à ce propos Guinaudeau, *Lavater*, 59.
5. Cf. Caro, *Essai sur Saint-Martin*, 24.
6. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 231-233.
7. Duchesse de Bourbon, *Opuscules*, 226.
8. Duchesse de Bourbon, *Opuscules*, 3-5.
9. Jung Stilling, *Siegesgeschichte*, *Œuvres*, III, 80-81.

platonicienne. On vit rarement autant de théosophes. Jetant par-dessus bord l'arsenal vétuste des syllogismes, certains penseurs embrassaient d'emblée les utopies les plus audacieuses ; par delà le monde visible, ils entrevoyaient des énergies spirituelles, dépendantes elles-mêmes de Dieu ; par l'alchimie, l'astrologie, la magie, ils tâchaient de se les concilier ; ils s'efforçaient à l'intuition suprême[1]. Paracelse, Agrippa, Reuchlin, Guillaume Postel, Pic de la Mirandole, Valentin Weigel, Van Helmont, Kircher, Fludd[2] : leurs rêveries occuperont des générations entières : magnétiseurs, souffleurs, visionnaires en prétendront offrir la clef : ils n'abandonneront pas de sitôt l'espoir de la palingénésie et de la fabrication artificielle des hommes[3]. Jung Stilling, en 1760[4] ; Novalis, en 1797[5], se délectèrent de leurs « vieux papiers » : Gœthe put expérimenter lui-même les aventures qu'il mit en scène dans *Faust*. Mais les métaphysiciens recouraient surtout aux grandioses conceptions de Boehme. « Tour à tour naïvement panthéiste, luthérien avec fanatisme, rose-croix exalté ;... tantôt obscur, diffus, prolixe, monotone jusqu'à la plus assoupissante langueur ; tantôt lumineux, riche, éblouissant », il servit « de conciliateur et d'intermédiaire entre une doctrine de l'âme du monde qui touchait au panthéisme, et celle d'une Divinité créatrice, dans le sens du christianisme le plus élevé[6] ». Ces appréciations du baron d'Eckstein, d'ailleurs très exactes, montrent qu'on n'accepte pas tout Boehme sans réserves. Un Fleischbein l'accusera d' « erreurs foncières, qui mènent au manichéisme[7] » : mais il nous avoue que, plus jeune, il y voyait une « lumière angélique[8] », et, bien qu'il lui reconnût des lacunes, il en parlait comme d'un « prophète[9] ». Beaucoup se passionnèrent pour sa théologie. Ils dissertèrent, à son exemple, sur le néant originel[10], sur les attributs des personnes divines, le Père céleste

1. Cf. un bon exposé de M. Lichtenberger dans son *Novalis*, 126.
2. *Recherches sur la doctrine des Théosophes* (Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 154) ; Gence (et Mme d'Eldir), *Vérité du magnétisme*, p. x-xi ; Bord, *Franc-Maçonnerie en France*, ch. 1 ; Lichtenberger, *Novalis*, 129-130.
3. Rapprochez les recherches des alchimistes (*Franc-Maçonnerie*, 13) et les préoccupations d'Eckartshausen (*Aufschlüsse zur Magie*, II, 385-390).
4. *Stillings Lebensgeschichte*, *Œuvres*, I.
5. Lichtenberger, *Novalis*, 129-130.
6. D'Eckstein, *Catholique*, X, 139-140. Cf. Caro, *Essai sur Saint-Martin*, 37.
7. Fleischbein à Klinckowström, 4 septembre 1769.
8. Fleischbein à Klinckowström, 4 février 1769.
9. Fleischbein à Klinckowström, 7 décembre 1769.
10. Cf. un bon exposé du « boehmisme » dans Boutroux, *le Philosophe allemand Jacob Boehme*.

étant « feu et colère », le Fils « lumière et joie[1] » ; ils s'éprirent de la vierge Sophia, de l'éternelle Sagesse[2] ; ils crurent à l'homme primitif, androgyne et spiritualisé[3], ils en attendirent la réintégration[4] : héritage de Platon, mais qu'avait refondu le philosophe teutonique. On en goûtait « la langue imagée, et élevée, en dépit de sa simplicité[5] » ; on le jugeait « l'écrivain le plus fort, le plus clair, le plus intelligible et le plus capable de faire impression[6] ». Aujourd'hui, cette « clarté » ne nous éblouit guère ; aussi bien le déconseillait-on aux novices ; bien des admirateurs le réservaient aux « adultes spirituels[7] ». Les esprits moyens, tout en s'interdisant de « laisser perdre ou mutiler de telles révélations », les jugent « trop élevées », trop éloignées du vulgaire pour être comprises[8] ; il faut, « pour séparer l'or pur de sa gangue et de son alliage[9] », du talent et de la patience ; Saint-Martin même, le plus enthousiaste de ses disciples français, en détourne ceux qui lui paraissent assujettis à des recherches inférieures.

Boehme était mort en 1625. Ce dix-septième siècle, plus rationnel et plus discipliné, offrait néanmoins des vestiges d' « illuminisme » ainsi que de libertinage. Ne parlons pas des faiseurs d'or qui se terrent[10] ni, pour le moment, des Roses-Croix. Bornons-nous aux sectes mystiques qui surgissent, deçà delà, grandissent jusqu'à ce que les pouvoirs publics en prennent ombrage, se dispersent et renaissent ailleurs. C'est Gichtel, l'éditeur de Boehme, l'époux spirituel de la vierge Sophia, dont les prières, assurait-on, mirent en fuite les armées de Louis XIV[11]. C'étaient Pordage et Jane Leade[12], que l'on consulte, tout en leur préférant l'inspiration des auteurs germaniques. C'étaient des aventuriers comme ce « Borri, Milanais, enthousiaste, chimiste, hérésiarque et prophète[13] »,

1. Boutroux, ch. II, *l'Aurore naissante*, trad. Saint-Martin, ch. I ; et *De l'Incarnation du Verbe*. *Œuvres*, VI, 156.
2. *Trois principes*, ch. XII à XV.
3. *Trois principes*. *Œuvres*, II, 35.
4. *Chemin du Christ*. *Œuvres*, I, 122.
5. Jung Stilling, *Theobald*. *Œuvres*, VI, 10-11.
6. Law, *Voie de la science divine*, 115.
7. Jung Stilling à Kirchberger, 29 janvier 1797 (*Documents Leboime*).
8. Oberlin, cité dans Leenhardt, *Vie d'Oberlin*, 259.
9. Fabre d'Olivet, *Vers dorés de Pythagore*, 359-360.
10. Mais qui subsistent : cf. Jung Stilling, *Theobald*. *Œuvres*, VI, 17.
11. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 159.
12. Matter, *Swedenborg*, ch. VII, Saint-Martin et Kirchberger, *Corresp.*, *passim*. Jung Stilling, *Theobald*. *Œuvres*, VI, 22. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 230. Leenhardt, *Vie d'Oberlin*, 262. Divonne, lettre à Kirchberger, 30 juin 1798.
13. Saint-Félix, *Aventures de Cagliostro*, 159, note.

le même, assure-t-on, que l'abbé de Villars portraiture sous le nom de comte de Gabalis ; il se disait inspiré par les « esprits de l'air, de la terre et des eaux[1] », dont il donnait une classification[2], et qu'il prétendait être demeurés neutres dans la révolte de Lucifer[3]. En pays catholique, c'étaient les quiétistes, Marie d'Agreda[4], Antoinette Bourignon[5], Mme Guyon surtout. « Il est étonnant de constater l'ascendant passé et présent de cette femme », dit Jung Stilling[6]. Intellectuellement, certes, elle ne vaut pas Boehme ; Saint-Martin trouve son inspiration « faible et vague[7] », et les amis de la métaphysique l'approuvent ; encore n'en méprisent-ils pas toujours les dissertations sur l'Apocalypse[8], et quelle moraliste, pour des âmes assoiffées de béatitude et d'amour ! « C'est aux écrits de cette femme sublime, atteste Kirchberger, que je dois la paix et le bonheur dont je jouis au milieu d'une vie active et turbulente, c'est elle qui m'a fait connaître l'inexprimable de nos Saintes Ecritures[9] ». « L'amour » : ces deux syllabes, pour la génération de Jean-Jacques, jouissaient d'un prestige magique. Où les pères n'avaient reconnu que « l'échange de deux fantaisies », les fils saluaient je ne sais quelle irradiation suprême, quelle communication intime, quelle « Schwärmerei », disaient les Allemands, mêlée d'exaltation religieuse. Or, Mme Guyon subordonnait à cet unique principe de la morale tout l'effort de notre personnalité ; elle espérait la dissolution de notre être dans l'union affective de Dieu ; lui gagner notre *cœur*, annihiler notre volonté devant la sienne, chercher en notre fonds l'étincelle mystique : les douceurs qu'elle attribuait à cette somnolence du *moi* séduisaient ceux qu'avait désespérés l'insensibilité des analystes. On lui trouvait autrefois du

1. Bibl. de l'Arsenal, ms. 2498 : important pour la légende du comte de Gabalis, que ce livre, son dernier ouvrage prétendu, fait descendre « en ligne masculine, de Zoroastre, roi des Bactriens, et du côté maternel, d'Atlas »...
2. Sylphes, gnomes, ondins, salamandres (abbé de Villars, I, p. II-III). On sait la faveur que cette classification, reprise par dom Calmet (*Apparitions*, II, 324-325), trouvera chez Nodier, Hugo et autres écrivains fantastiques de l'époque romantique.
3. Abbé de Villars, I, p. II-III ; dom Calmet réfute sérieusement cette affirmation (*Apparitions*, I, 265).
4. Lenglet-Dufresnoy, *Apparitions*, II, 71. Saint-Martin et Kirchberger, lettre LIV. Fleischbein à Klinckowström, 1762, 12e lettre.
5. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 252. Fleischbein, Préface aux *Discours spirituels* de Saint-Georges de Marsais, I, 28-29.
6. Jung Stilling, *Theobald*. *Œuvres*, VI, 21.
7. Saint-Martin à Kirchberger, 29.
8. Jung Stilling la reconnaît comme son guide, au même titre que Bengel, dans l'interprétation de l'Apocalypse (lettre à Herder, 7 mai 1780 ; Bibl. nationale de Berlin).
9. Kirchberger à Gertrude Sarazin, 1er mars 1794.

mérite afin d'excuser Fénelon : maintenant, c'est elle qui le fait lire[1]. « Cruellement persécutée » de son vivant, « ridiculisée et calomniée[2] », elle possède sa récompense dans l'autre monde, les théosophes s'en persuadent : nos faibles lumières ne peuvent concevoir combien elle approche du Très-Haut[3]. Son nom la révélait prédestinée : n'est-ce pas celui d'un fleuve du Paradis[4] ? Les mystiques antérieurs l'annonçaient ; sa doctrine remonte haut ; Boehme, le Père de l'Église intérieure, ne réprouvait-il pas « jusqu'au moindre désir dans l'homme[5] » ? Leurs influences se combineront ; leurs disciples ne se contrediront guère ; « tâcher de conserver en nous l'amour dans toute sa pureté[6] », « mourir à tout ce qu'il y a de terrestre en nous et en dehors de nous[7] », « renoncer à toute notre volonté propre[8] », pour ne faire, comme Jésus-Christ, que celle de Dieu son Père[9] : nous retrouverons de ces formules par centaines. Plus molles chez d'autres, elles prendront, sous la plume d'un Swedenborg, une tonalité telle qu'elles font songer involontairement à l' « impératif catégorique » de Kant :

> Ceux qui font le bien en vue de la récompense ne font pas le bien par le Seigneur, mais par eux-mêmes ; or, tout bien qui vient de l'homme n'est point bien ; au contraire, il est mal en proportion de l'amour de soi-même et de l'amour du monde qui s'y trouve caché.
>
> ... (Mais) penser et croire que ceux qui font le bien vont au ciel, et qu'il faut faire le bien pour arriver au ciel, ce n'est pas avoir pour fin la récompense[10].

Enfin, vint le piétisme, précipitant ces diverses tendances. Spener, Arnold, Franke, Bengel, Zinzendorf surtout, transmettront et codifieront ce que leur léguait le dix-septième siècle. Les mystiques des pays réformés, Lavater, Oberlin, Kirchberger, leur doivent le *substratum* de leurs idées. Ils trouvent chez eux « un meilleur plan, plus de sagesse et

1. La duchesse de Bourbon recommande la lecture de Fénelon à Ruffein (I, 58) ; Kirchberger la conseille aux « gens du monde » (lettre V à Saint-Martin). C'est, dans leur pensée, une étape vers un état d'esprit plus sublime.
2. Kirchberger à Saint-Martin, 12.
3. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 23-24.
4. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 126.
5. Saint-Martin à Kirchberger, lettre 32.
6. Lavater, *Corresp. avec l'impératrice Marie*, 15 (18 août 1798).
7. Law, *Voie de la science divine*, 15.
8. Prunelle de Lière, *Pensées*, 17.
9. Ch. de Hesse à Bulow, 15 août 1789 (Archives royales de Danemark).
10. Swedenborg, *Nouvelle Jérusalem*, 103-104.

de politique, que dans les symboles des deux Églises protestantes réunies[1] » ; Jung Stilling considérera les herrnhutes comme le noyau de l'unité chrétienne[2]. Dans leurs écrits commençaient à se grouper les thèses de l'illuminisme ; elles évolueront sans discontinuité. Liberté individuelle, révélation intérieure, Église mystique, réintégration finale de tous les êtres : voilà, formulés trente ans d'avance, la plupart des principes que nous verrons éclore vers 1770 ; il y faut ajouter la « création de conventicules démocratiques où se réunissent et se groupent les élus[3] » : les piétistes concourent ainsi pour leur part à l'élaboration des sociétés secrètes, véhicules de la doctrine.

III

Est-ce un fruit de la vie de salon ? ou devons-nous y voir, au contraire, un asile contre les ébranlements qui menaçaient l'édifice social ? Jamais, plus qu'en ce siècle, les affiliations ne furent nombreuses ; jamais ne surgirent autant de loges, de clubs, de confréries plus ou moins secrètes ; à gauche, à droite, elles naissent comme par enchantement. Augustin Cochin nous a montré cette manie dans les ateliers révolutionnaires : peut-être les eût-il jugés moins dangereusement mécaniques, moins fatalement organisés pour la victoire, s'il eût vu la foule de groupements similaires à tendances occultistes ou simplement religieuses. « Sociétés morales », « sociétés chrétiennes », indépendantes des temples maçonniques, se proposent comme eux d'encourager la vertu, d'exercer la bienfaisance, d'étudier les lois[4] ; elles offriront à leurs adeptes les avantages d'une compagnie d'assurances ; après la Révolution, ceux des « vrais adorateurs de Jésus-Christ » qui se trouvent dans la gêne obtiendront des subsides de leurs frères[5]. Mais elles ne pouvaient guère coexister sans que l'on en tentât l'alliance : quelques-unes maintinrent leur autonomie ; les autres, tôt ou tard, finirent par s'agréger aux chapitres de francs-maçons ou de Roses-Croix.

Leur filiation commune en explique les rêveries. Ces audaces spéculatives, ces inductions superstitieuses, ces récits, que le dix-septième siècle traitait de fables, on y croyait, on les exagérait encore dans le

1. Jung Stilling, *Theobald. Œuvres*, VI, 59-60.
2. Kirchberger à Eckartshausen, 28 juin 1797.
3. Guinaudeau, *Lavater*, 88-89.
4. Cf. notamment la correspondance de Louis, duc de Wurtemberg, avec Lavater.
5. Kirchberger à Maubach, 13 août 1798 ; réponse de ce dernier, 16 septembre 1798.

secret des assemblées cabalistiques. N'en cherchons pas l'expansion universelle avant les romans d'Andrea (1617) : un Ordre s'y trouvait décrit, que Robert Fludd entreprit de faire passer dans le domaine du réel ; mais ses disciples ne distinguèrent plus la vérité de la fiction, et prétendirent hériter de Rosencreutz[1]. Ce fondateur mythique, après bien des voyages et des études, aurait vécu dans un ermitage jusqu'à l'âge de cent six ans ; sur son corps, découvert en 1604, on aurait retrouvé un rouleau contenant les statuts de la confrérie[2]. Elle ne semble pas s'être vite multipliée : Descartes, qu'elle intrigue, ne peut la rejoindre[3] ; Cyrano de Bergerac en parle comme d' « une certaine cabale de jeunes gens[4] ». Moins soucieux de philosophie que de prérogatives surhumaines, ils passent pour de grands sorciers, au sens le plus vulgaire ; alchimie, géomancie, cabale, magie, ils excellent dans toutes ces pratiques[5] ; leurs homonymes, cent ans après, s'en montreront les dignes continuateurs. « Ils sont destinés, nous dira-t-on, pour accomplir la réformation qui doit se faire dans l'univers ; en quelque lieu qu'ils soient, ils connaissent mieux toutes les choses qui se passent dans le reste du monde, que si elles leur étaient présentes ; ils peuvent commander aux esprits et aux génies les plus puissants[6]. » Appâts grossiers pour un siècle où l'ordinaire, le possible, le merveilleux, se trouvent classés en des compartiments munis de l'estampille officielle ; appâts qui reprennent une nouvelle attirance lorsque les philosophes révoquent tout en doute ; puisque l'ordre surnaturel s'efface de sa place traditionnelle, pourquoi certains esprits ne contesteraient-ils pas tout aussi bien la validité de l'ordre « raisonnable » ?

La franc-maçonnerie tiendra longtemps de ces origines. A quel moment le rationalisme y pénétra-t-il, nous le savons mal : vraisemblablement assez tôt ; dès 1682, affirme Eckartshausen[7] ; mais les sociétés mystiques subsistent, et, jusqu'à la Révolution, elles garderont leur prépondérance. « Elles constituent un ordre quasi religieux, mais placé en

1. Bord, *Franc-Maçonnerie*, ch. I.
2. Le Frêne, *Conjuration*, 214-215.
3. Matter, *Swedenborg*, ch. V.
4. *Voyage dans la lune*, 92-93.
5. La bibliothèque de l'Arsenal renferme plusieurs manuscrits attribués aux Roses-Croix : voir notamment 14778 et 14781 ; les ms. 4788 et 12302, dont la source n'est pas indiquée, en pourraient bien provenir aussi.
6. La Borde, *Lettres sur la Suisse*, I, 47-49. Cf. Jung Stilling, *Theobald*, *Œuvres*, VI, 180-184.
7. *Aufschlüsse zur Magie*, II, 215.

dehors de l'Église, une congrégation laïque, autonome, irrégulière, animée d'un esprit réformiste[1]. » Ajoutons : hétérodoxe. Sans doute, de nombreux prêtres s'y affilient sans penser à mal ; certains jacobites ambitionnent de reconquérir l'Angleterre[2] ; Ramsay, le converti de Fénelon, fonde les hauts grades dans ce but... Mais, en dépit de la « tolérance » qu'il affecte, ne demeure-t-il pas un peu théosophe ? Il respirait une atmosphère de quiétisme ; un curieux manuscrit de la Bibliothèque d'Aix-en-Provence nous le montre voisin des Roses-Croix. Ses doctrines forment un trait d'union entre le comte de Gabalis et le martinisme. Il y a, nous dit-il, « deux sortes de démons : les uns sont enfermés dans l'abîme... les autres, moins punis, parce qu'ils étaient moins pécheurs, errent dans les airs, dans les mers, et sur la terre[3] » : Dieu, les précipitant dans le corps des animaux, leur conserva d'abord leur intelligence, puis les en priva, lorsque le serpent en eut abusé pour séduire le premier homme[4] ; peut-être remonteront-ils graduellement à leur destination par une série de métamorphoses[5]. Qui nous dira combien de groupements d'apparence politique recélaient de pareilles idées ? « Il n'y a pas encore de religion, dira plus tard Novalis ; il faut commencer par fonder une loge, où s'enseignera la vraie religion[6]. » C'est le vœu, manifeste ou secret, de presque tous les initiés : il avortera par leurs zizanies[7].

Voluptueusement, à l'ombre des sanctuaires chevaleresques, on respire ce parfum de naïveté, que des bouffons éliminent du « siècle ». Le sentiment, la foi, le goût du mystère, l'attrait de l'obéissance, tout ce que ridiculisait la mode, y trouve refuge, et s'y réconforte. Les adversaires, après en avoir plaisanté, se verront obligés d'y prendre ce qui

1. Vermale, *F.-M. savoisienne*, 4. Ce caractère « catholique » de la maçonnerie à ses débuts a été constaté par de nombreux auteurs, non sans parfois quelque exagération. Citons d'Hauterive, *le Merveilleux au XVIII^e siècle*, ch. V ; l'abbé Brun, *l'Abbé J.-P. Lapauze*. M. Gustave Bord semble donner la note juste.
2. Thory, *Acta Latomorum*, I, 13. D'Hauterive, Bord, ouv. cit. Voir notamment dans ce dernier, p. 145, le récit de l'exécution du jacobite Radcliffe, premier chef de la maçonnerie de France.
3. *Anecdotes de la vie de M. de Ramsay* (ms. 1188), 159.
4. *Ibid.*, 137-148.
5. *Ibid.*, 151. Ramsay, remarquons-le, se dit nettement catholique. « Il n'y a nul milieu raisonnable entre le déisme et la catholicité » (p. 67) ; et il approuve Jacques II d'avoir préféré son salut à son trône. A elles seules, les allusions des *Voyages de Cyrus* à la métempsycose ne prouveraient rien, puisqu'elles sont placées dans la bouche de Pythagore. Pour tout l'aspect exotérique de son œuvre, cf. Chérel, *Fénelon en France au dix-huitième siècle*, et *Un Aventurier religieux au dix-huitième siècle : André-Michel Ramsay*.
6. Cité par Spenlé, *Novalis*, 287.
7. « Une religion avortée » : c'est l'expression de Lagrange (Caro, *Saint-Martin*, 21).

frappait les imaginations. C'était, au vestibule du temple, le cérémonial lugubre où figuraient des suaires, des poignards, des têtes de mort, d' « affreux serments » : tous les accessoires futurs des romans d'Anne Radcliffe[1]. C'était la pompe du discours, un symbolisme savamment dévoilé, et susceptible de se plier aux interprétations les plus diverses. C'était l'initiation graduelle, permettant de toujours espérer « les connaissances supérieures » : des chefs, mystérieux et redoutés, passent pour veiller aux destins de l'Ordre ; on les situe dans l'Archipel[2], dans l'île de Chypre[3], « sur le mont des Impénétrables[4] » ; dans l'attente des révélations dont ils disposent, on se plaît à cette sujétion totale qu'on refuse aux puissants de la terre. C'est le désir, habilement entretenu, de pénétrer des secrets grâce auxquels les adeptes domineront les éléments et les vertus spirituelles ; transmutation, élixir de longue vie, « magie, cabale, divination » ; « on rivalisait d'amour pour le merveilleux et de zèle pour la recherche de l'inconnu et de l'introuvable[5] ». Et quelles légendes, au moment où naît le genre troubadour ! Les uns, dans cette institution auguste, fondée par Dieu même aux origines du monde[6], vénèrent les débris de l'antique sagesse des Esséniens et des Thérapeutes[7] ; d'autres voient en saint Jean l'intermédiaire d'où l'Orient chrétien reçut la science divine[8]. Ils évoquent aussi l'Ordre du Temple, qu'ils se flattent de continuer, en attendant qu'ils en complotent la vengeance. Leurs inventions unissent le fantastique des *Mille et une Nuits*, l'horreur de certains mélodrames et le romanesque de *Tancrède*. Il y est question de précieuses archives, contenant les secrets magiques des chanoines de Jérusalem, et dont les chevaliers héritèrent[9] ; le dernier grand-maître les enfouit[10]. Qu'on se représente ensuite son neveu, visitant de nuit l'emplacement du trésor ; il le déterre, puis convoque les

1. Corberon, *Journal*, IV, 239. Cf. les auteurs cités au chapitre des *Ennemis de l'Illuminisme*.
2. Charles de Hesse à Haugwitz, 21 mars 1780.
3. Le Forestier, liv. II, ch. III.
4. Corberon, *Journal*, IV, 240 (16 juin 1777).
5. Voir les aveux pénibles de Caudet dans *le Monde maçonnique*, XV, 261.
6. Loos, *Diadème des sages*, 184-185.
7. Willermoz, dans Steel-Moret, *Archives secrètes*, XI, 105.
8. Foraisse, *Notice sur l'Ordre du Temple*. (Thory, *Acta Latomorum*, II, 139).
9. Version des Roses-Croix. Le Forestier, liv. III, ch. I.
10. Pour toute cette légende templière, voir surtout Le Forestier. D'autres documents, qu'il n'a pas utilisés, confirment pleinement les siens. Cf. notamment Corberon, *Journal*, 16 juin 1777 ; Steel-Moret, *Archives secrètes*, XI, 105-110 ; Foraisse (*Acta Latomorum*, II, 139).

derniers survivants dans une île de la côte écossaise. Là, parmi les landes brumeuses qu'Ossian va populariser, les proscrits délibèrent de l'avenir ; pour éviter le bûcher, ils se laïcisent et se dissimulent ; leur groupe se perpétuera, d'âge en âge, mystérieusement. Ainsi tout encourage l'enthousiasme des adeptes : joie de tenir la « clé secrète » de l'histoire, et, peut-être, d'exercer une influence occulte sur le monde contemporain ; orgueil d'une lignée quasi princière ; ambitions illimitées, espoir de pénétrer la véritable religion dans un moment où les abus des prêtres font douter de son existence ; certitude de vivre affranchis de la nature, sur un autre plan que le commun des hommes. De pareilles séductions pouvaient gagner tous les esprits, des conspirateurs aux mystiques. Aussi les loges essaiment rapidement : d'Angleterre, elles se répandent en France (1725), en Hollande, en Russie (1732), en Italie (1733), dans les pays scandinaves, en Allemagne[1] ; elles constituent le cadre uniforme dans lequel se développeront des doctrines aussi diverses d'apparence que de contenu.

IV

Ne cherchons rien de cohérent dans une doctrine provenue d'ancêtres aussi disparates. L'illuminisme forme plutôt un ensemble de tendances qu'un système arrêté : des analogies purement « littéraires » se substituent à l'unité philosophique. Médiocres logiciens, les mêmes auteurs s'accommoderont de principes que nous jugerions contradictoires. Cependant, ils disent s'entendre. Leur formation les met d'accord sur quelques idées essentielles. Caro, dans son *Essai sur Saint-Martin*, en formule plusieurs, desquelles il est rare qu'ils ne conviennent :

> A l'origine de toutes choses, l'unité... (Puis) l'émanation commence ; elle ne s'arrêtera plus. Alors naissent ces myriades de natures intelligentes... irradiation de la vie divine... L'homme est un de ces êtres émanés... La préexistence des âmes dans cet homme-verbe, sa séparation de l'unité ; sa corporisation, son exil, son retour à l'unité... ; sa transformation en Dieu... Le symbolisme et la théorie des nombres, la théurgie et la possession du monde invisible par la magie ou par l'amour, complètent cet ensemble de dogmes invariables... Le panthéisme est au terme de tous ces systèmes[2].

Cette dernière affirmation, logiquement déduite, ne traduit guère, notons-le, une vérité psychologique. Avec des tâtonnements, ceux des

1. Thory, Findel, Clavel, Jouaust, et, plus scientifiquement, Le Forestier.
2. Caro, *Essai sur Saint-Martin*, 298.

théosophes qui veulent décrire leur croyance ratifient assez bien le tableau. William Law, qui professe l'émanation, nous résume ainsi l' « Évangile » par rapport à l'humanité :

1. Que l'homme était destiné par sa création, à *participer à la nature divine*.
2. Que sa chute, malheureusement trop réelle, l'a fait tomber dans la vie animale, terrestre et impure, de la chair et du sang.
3. Enfin, que la nature divine elle-même, est venue se donner à lui dans le *centre de son être*, pour le ressusciter et le rétablir dans ses droits primitifs[1].

Weishaupt lui-même, pour éprouver ses postulants, leur propose un système identique, quitte à leur révéler ultérieurement ses visées révolutionnaires :

Se conformant à la tradition qui faisait de la Maçonnerie écossaise une héritière des doctrines gnostiques, l'Ordre (des Illuminés) aiguillait ses Chevaliers écossais sur cette fausse voie, se réservant de mettre plus tard dans la bonne route ceux qui sortiraient vainqueurs de l'épreuve. « L'homme tel qu'il apparaît aujourd'hui à nos sens, disait l'Instruction, est profondément déchu de sa haute dignité. Autrefois, sa nature était pure, spiritualisée, l'image de la Divinité. Émanation de la Source première, il était au plus haut degré de l'échelle des êtres, et jouissait de l'immortalité. » Mais, « à la suite d'une certaine révolution dans le monde des esprits », il fut corporisé. Il aurait pu se relever : ce fut le contraire. Il tomba en décadence. Seuls quelques rares élus conservèrent la vérité par des symboles. Le Christ la transmit à saint Jean. Les derniers dépositaires furent les francs-maçons, mais lors de leur corruption les Supérieurs fondèrent un nouvel Ordre : l'Illuminisme[2].

Déguisement, comme ce titre même d' « illuminisme » : croyance sincère des mystiques. Bien des points en varient ; tous en conservent quelques traits. Ils s'accordent à goûter dans l'Écriture « un trésor de notions cachées autant que de notions à la portée de tout le monde[3] ». Puisque le Christ appartenait à « un autre ordre de choses, que celui où il se trouvait placé momentanément », comment ne lui échapperait-il pas « naturellement et presque malgré lui, des phrases, des bluettes d'idées, qui appartiennent à cet ordre de choses-là, mais qui nous échappent, et qu'il ne pouvait pas lui-même nous expliquer, parce que nous n'avons aucune idée de cet autre ordre de choses » ? De même la Genèse et l'Apocalypse regorgent de symboles. On les interprétera, grâce aux

1. Law, *Voie de la science divine*, 5.
2. Le Forestier, *Illuminés de Bavière*, 308.
3. Cuninghame à Lavater, 1794.

« analogies de la nature[1] » ; « tout est type et image[2] » ; « il était digne de la grandeur de Dieu de se découvrir et de se cacher ainsi dans l'ordre emblématique de l'univers, comme il l'a fait dans l'Écriture, où sa sagesse se dérobe sous le voile des images et des allégories[3] ». L'homogénéité cosmique justifie les tentatives de la cabale : les nombres, « signe commun à toutes les choses qui forment ensemble une même classe[4] », résoudraient l'énigme de la création, si nous retrouvions cette mathématique orientale, dont l'Europe ne connaît que la technique[5]. Le nom de Dieu recèle des arcanes : les rabbins, qui en déterminent jalousement l'orthographe et la prononciation, en pressentent bien l'importance[6]. Et l'astrologie manque-t-elle de fondement ? « Dès que tout est enchaîné, dès qu'un mouvement général, unique, entraîne et nécessite à la fois tous les êtres matériels et sensibles, l'ordre physique et l'ordre moral suivent une seule et même loi ; l'instant des actions des hommes, comme celui des phénomènes célestes, est marqué ; et puisqu'ils s'accompagnent nécessairement, si les phénomènes célestes sont connus d'avance, les actions, ou les événements qui y sont liés, pourront l'être également[7]. » Mais plusieurs répugnent aux recherches aventureuses : ne s'égareront-ils pas, faute de point d'appui ? et ne risquent-ils pas, du moins, de n'aboutir à rien d'utile[8] ? Mieux vaut s'étudier soi-même : les mystères s'éclaircissent en nous ; le microcosme explique l'univers. « En nous se trouve la clef de la nature, de l'Écriture, des secrets divins[9]. » Le sort de l'homme résume celui du monde : quels falsificateurs le disent « formé nu de cœur et d'esprit, jeté au hasard sur la terre confuse et sauvage[10] » ? Rousseau verrait plus juste, en proclamant sa bonté originelle, s'il n'oubliait son indignité présente. « Déchéance et réhabilitation » : avant Ballanche, les théosophes apprécient ainsi notre destinée : croyance antique sans doute, mais où ils mettent leur note propre. Androgyne, spiritualisé, « copie terrestre du Messie céleste[11] », Adam commit ce

1. Lavater, *Handbibliothek*, 1791, V, 237-238.
2. Restif de la Bretonne, *Posthumes*, I, 207.
3. Gence, *Dieu, l'être infini*, 49, note.
4. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 48.
5. Novalis, *Schriften*, II, 148.
6. Kirchberger à Saint-Martin, lettre 75.
7. Bailly, *Lettre sur l'origine des sciences*, 72.
8. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 107.
9. Lavater à Burckhardt, 30 août 1779.
10. Ce sont les expressions de Volney (*Ruines, Œuvres*, I, 201).
11. Lavater, *Aussichten in die Ewigkeit*, II, 30-31.

crime primitif, qui le précipita dans la matière. Le « centre divin de notre être[1] » disparut : nous fûmes réduits à trois principes, corps, âme, esprit[2] ; mais la voie du pardon nous demeure ouverte. « Il s'agit dès cette vie de recouvrer les droits perdus depuis la chute, que ces dons de la grâce soient la jouissance de la présence divine, le commerce avec les esprits supérieurs, ou encore la domination directe sur la matière[3]. » Les vrais chrétiens éprouvent les « influx », comme dira Swedenborg, de puissances surnaturelles. La Bible le démontrerait au besoin[4]. En attendant que vienne la mort, ce bienheureux jour où nous participerons intégralement des merveilles divines[5], essayons de nous mettre en rapport avec les anges et les désincarnés. Sans se croire « ignorants » ni « superstitieux », les illuminés admettront le retour des âmes des morts[6]. Kirchberger, Oberlin, ayant perdu, le premier sa fille, l'autre sa femme, jugent possible d'outrepasser les barrières de chair qui les en séparent[7]. Ils personnifient la conscience, cet « ange », ce « guide, toujours à portée d'être consulté[8] » ; ils y voient un « démon de Socrate », ou, plus simplement, un « ange gardien » : mais combien cette notion, naturelle aux âges de foi, ne devait-elle pas surprendre au

1. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 43-44.

2. Cette division tripartite de l'homme est une des doctrines les plus universellement répandues. Comme il n'importe pas de la relever ailleurs, nous grouperons ici quelques-uns des textes qui la formulent. C'est Court de Gébelin (*Plan d'un cours de religion*), Dutoit-Membrini (*Philosophie divine*, I, 6), Eckartshausen (*Aufschlüsse zur Magie*, II, 57), Oberlin (Leenhardt, 277) ; ce sont des cagliostrieus (Magneval, lettre à Sarazio, 29 mars 1792) et des martinistes (Gence, *Stances aphoristiques*, 9 ; Prunelle de Lière, *Pensées*, 5) ; c'est Fabre d'Olivet (*Histoire philosophique*, I, 28). N'oublions pas que Boehme avait écrit un livre des *Trois principes*.

3. Dermenghem, *Joseph de Maistre mystique*, 197.

4. Lavater, *Kleinere Schriften*, III, 126.

5. « Je t'envie presque, dit l'archevêque à Motay dans *les Fils de la Vallée*, tu vas être *verklärt* ! » (Werner, *Œuvres*, V, 236.) Ce n'est pas une simple attitude littéraire : Jung Stilling tient des propos analogues à Lavater mourant, comme ce dernier l'avait fait à Félix Hess (Gessner, *Lavater*, I, 378). On en verra se réjouir d'approcher du terme de leur existence. « La fin de cette année approche à grands pas, écrit à Lavater une de ses pénitentes. Dieu merci ! bientôt une année plus proche du jour où je verrai mon Rédempteur ; du jour où finiront tous mes maux, et où je passerai de cette vie infirme dans une vie infiniment heureuse, où il n'y aura plus de larmes. Mon âme tressaille de joie, en pensant au bonheur qui nous attend là-haut ! » (Mlle Appenzeller à Lavater, 20 décembre 1787.) Saint-Martin éprouva des émotions pareilles lors des premiers symptômes du mal qui devait l'emporter. Très noble originairement, cette conception de la mort se viciera plus tard, en Allemagne surtout, et deviendra, chez Novalis, Tieck, et même Werner, le goût morbide du néant.

6. Mercier, *Tableau de Paris*, XII, 354.

7. Kirchberger à Saint-Martin, lettre 17 ; Leenhardt, *Vie d'Oberlin*, 252.

8. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 284.

siècle de la « philosophie » ? Ils n'excluent pas, d'ailleurs, une révélation plus solennelle : cette venue de l'Esprit que pressentent des hommes aussi différents que Lavater et le sénateur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ce millénaire attendu, ou peu s'en faut, depuis le Christ, ils l'imaginent désormais tout proche : bientôt les bouleversements révolutionnaires les encourageront dans cette idée, et ils ne prédiront plus à l'humanité qu'une durée infime[1].

Les encouragements profanes, au demeurant, ne leur manquent point. Après 1780 naîtra cette mode du merveilleux, où bien des gens du monde penseront en demi-théosophes : au moment où débute ce livre, nous n'en sommes pas encore là. Mais les piétistes, des catholiques, des rationalistes même, apportaient à certaines vues mystiques une précieuse confirmation. Qui mesurera l'influence d'un Charles Bonnet ? et pourquoi, depuis si longtemps, ne l'a-t-on plus approfondie ? Sa popularité subsiste pendant un bon quart du dix-neuvième siècle. Pieux, mais inaccessible aux rêveries trop exaltées, ce « sage, qui a pénétré si profondément dans les mystères de la nature[2] », possède un immense ascendant, jusqu'auprès de révolutionnaires comme Bonneville, ou, bien plus tard, des fouriéristes[3]. Nodier le cite avec Bernardin de Saint-Pierre, Buffon, Rousseau ; Ballanche déclare le continuer ; Bredin, son ami, le lit avec Confucius, Epictète, Rousseau encore ; « au pied du Jura, note l'écrivain russe Karamzine, nous avons vu Bonnet, et, à Königsberg, Kant, à côté desquels Platon, au point de vue philosophique, n'est qu'un enfant[4] ». Les magnétiseurs, qu'il n'aime pas, l'exploitent[5]. De son œuvre, ils retiennent la notion d'une chaîne universelle, qui va du moindre végétal, de la pierre brute même, jusqu'à l'animal, jusqu'à l'homme, jusqu'à l'esprit, jusqu'à Dieu[6]. Plusieurs s'attardent à ce qu'il en déduit au sujet de la vie future[7]. Sa renommée de savant, sa froideur réfléchie, qui le préserve des engouements inconsidérés, engagent les raisonneurs à ne point rire de lui. Parmi les protestants, d'autres encore, que ne satisfont ni la rigidité de l'orthodoxie, ni la petitesse des vues matéria-

1. Voir plus loin *l'Illuminisme révolutionnaire*.

2. Bonneville, *Esprit des religions*, I, 24.

3. Pellarin, *Notice sur Fourier*, p. IV.

4. Nodier, *Mélanges de littérature et de critique*, I, 25, II, 389 ; Bredin à Piestre, 1791 ; Karamzine, *Voyage en France*, 68.

5. Corberon à Puységur, 28 décembre 1785.

6. Cf. Sayous, *XVIII^e siècle à l'étranger*, II, 188, et les livres de Lemoine et du duc de Caraman.

7. Lavater, *Aussichten in die Ewigkeit* ; corresp. avec Mme de Breules-Chavannes.

listes, ajoutent leur autorité à la sienne. Béat de Murali, l'auteur des *Lettres sur les Anglais et les Français*, publie des *Lettres fanatiques* sur l'influence des esprits[1]. Albrecht von Haller, sans pousser aussi loin, admet les exaucements de prières[2] ou la pluralité des mondes habités[3]; il considère les mystiques de Berne ou de Zurich avec une sympathie qui les enhardit. Catholiques et réformés s'inquiètent aussi de la sorcellerie, qui survit en de nombreuses campagnes[4] : ils la rapprocheront volontiers des prestiges des « magiciens » modernes; à lire un ouvrage comme *Vathek*, on ne sait si l'on a affaire à un illuminé condamnant les opérations démoniaques, ou à un chrétien réprouvant, sans les distinguer toutes les pratiques occultes[5]. Dom Calmet, historien de valeur, pense agir scientifiquement en compilant une somme de légendes horrifiques et d'apparitions infernales; certes, il se défend « de fomenter la superstition ni d'entretenir la vaine curiosité des visionnaires[6] »; mais il s'éloigne tout autant « de ces prétendus esprits forts, qui rejettent tout pour se distinguer et pour se mettre au-dessus du commun »; il en « blâme et désapprouve la critique outrée[7] ». S'il admet, parfois, des illusions ou des supercheries, elles ne le dissuadent point d'autres récits. Les amoureux du fantastique recourront souvent à son livre. Il rend ses contes vraisemblables : un concurrent, Lenglet-Dufresnoy, lui reprochera de n'indiquer ses réserves qu'à la fin; « ainsi la narration historique, quoique fausse, a eu le temps de faire toute son impression sur l'esprit faible du lecteur, et son imagination est troublée avant que d'avoir lu les observations qui pourraient le détromper[8] ». N'adopterait-il pas volontiers certaines explications spirites? il favorise ouvertement l'hypothèse

1. Sayous, *XVIII^e siècle à l'étranger*, I, 144-145.
2. Kirchberger à Lavater, 14 octobre 1770.
3. Haller, *Révélation*, 166.
4. Cf. Eckartshausen, *Aufchlüsse zur Magie*, I, 274-275; et pour la France, Montlosier, *Mémoires*, I, 13-14.
5. Après avoir mené Vathek en enfer, Beckford conclut : « Tel fut, tel doit être le châtiment des passions effrénées et des actions atroces; telle sera la punition de la curiosité aveugle, qui veut pénétrer au delà des bornes que le Créateur a mises aux connaissances humaines; de l'ambition, qui, voulant acquérir des sciences réservées à de plus pures intelligences, n'acquiert qu'un orgueil insensé, et ne voit pas que l'état de l'homme est d'être humble et ignorant. » Cela semble clairement dirigé contre tout occultisme : mais le roman parle des luttes entre bons et mauvais génies, et nous rappelle ainsi la théurgie martiniste.
6. *Apparitions*, I, p. II-III.
7. *Ibid.*, I, p. XXI.
8. Lenglet-Dufresnoy, *Apparitions*, II, 95.

du corps astral[1]. Un autre ecclésiastique, allemand celui-là, Gassner, s'en allait chassant les maladies au nom du Christ : annonciateur d'une sorte de « Christian Science », il exorcisait les démons, et ses clients reprenaient leur vigueur[2]. Ceux qui n'admiraient pas, comme Lavater, cette persistance des dons promis par l'Évangile aux hommes de foi, songeaient à quelque fluide qu'un labeur attentif parviendrait à canaliser; à moins qu'ils ne vissent dans ce renouveau de miracles l'annonce de la fin des temps, consécutive au triomphe des incrédules. Certains évêques montrent qu'ils s'y attendent[3]; *a fortiori* des persécutés, Camisards[4] et convulsionnaires, se disent contemporains des derniers âges. Dans la masse des pamphlets jansénistes, les révolutionnaires puiseront force prédictions. Tous « s'accordent à déclamer contre le pape, les évêques, les prêtres, contre l'Église romaine en général, où il ne faut plus chercher ni la bonne doctrine, ni les bons sacrements, ni la bonne morale[5] ». Dieu parle sans intermédiaire au cœur de simples filles : le catholicisme officiel devient la proie de l'Antéchrist; tandis que cet infâme s'assoira sur le trône pontifical, le prophète Élie redescendra sur terre, s'il n'est déjà venu, pour guider le troupeau des fidèles[6]. Paris sera détruit, les Juifs se convertiront, et le Sauveur établira son règne visible[7]... D'un bout du siècle à l'autre, parmi les esprits les plus divers, ecclésiastiques qu'effraye l'impiété ou sectaires en rupture de ban, une vague de millénarisme se forme ainsi, grandit, en attendant qu'elle se déchaîne : la panique de 1790 lui donnera toute son ampleur.

« Enfin, dit Saint-Martin, il existe une *cinquième classe* de sciences, et c'est celle de l'abomination même... Elle conduit les hommes par des chemins inverses de ceux de la vérité[8]. » Ne rions pas, avec des critiques superficiels, de ce langage obscur et terrifié : la *magie noire*, sous quelque angle qu'on l'envisage, suppose une perversion foncière. Eckartshausen, qui déclare n'écrire son traité principal que pour la distinguer de la magie divine, paraît convaincu de son importance : « De certaines cérémonies et libations naît une sorte de rapprochement et de

1. Dom Calmet, *Apparitions*, I, 469.
2. Cf. la correspondance de Gœthe et de Lavater; et le livre de Sierke, *Schwärmer und Schwindler*, 260 (tendancieux).
3. Cf. les textes recueillis par Pontard dans le *Journal prophétique* du 27 février 1792.
4. Sayous, *XVIII^e siècle à l'étranger*, I, 89.
5. Abbé Gagnol, *Jansénisme convulsionnaire*, 19. Pontard, *Journal prophétique*, I, 36.
6. *Horoscope de J. C. jusqu'à la fin des temps*. (Bibl. d'Avignon, ms. 3100).
7. Grégoire, *Histoire des sectes*, 1828, II, 149.
8. Saint-Martin, *Tableau naturel*, II, 113.

lien entre l'homme et un être mauvais[1] »; c'est, renchérit ailleurs le Philosophe Inconnu, « le second degré de l'enfer actif », où les hommes servent sciemment le démon; « heureusement, ajoute-t-il, cette classe de prévaricateurs est la moins nombreuse[2] ». Ils se dissimulent avec soin : les rites par lesquels ils espèrent se concilier le Prince des Ténèbres les voueraient aux poursuites de tout gouvernement soucieux de la morale publique. Plus que les jeteurs de sort rustiques, ils héritent des sorciers du moyen âge. Des vicieux, des blasés, leur demandent le piment de sensations rares; débauchés et superstitieux, ils renoncent à leur vie future pour obtenir les jouissances d'ici-bas. Leur présence sera pour les illuminés tout à la fois un stimulant et un scandale : ils combattront leurs opérations criminelles en évoquant les bons esprits; des occultistes professent encore cette lutte des deux magies, des deux Églises, dont l'orthodoxie même ne repousserait pas une certaine interprétation. Quoi qu'il en soit, elle témoigne de la mysticité latente — fût-elle invertie — de ce siècle apparemment sceptique. Corberon apprend, le 26 juillet 1780, qu'un officier nommé La Mothe vient de conclure un pacte avec le diable; le Régent, le maréchal de Richelieu, le comte de Provence[3], le duc de Chartres[4], auraient participé à des cérémonies analogues. Pour ce dernier, le fait semble avéré. Nous reviendrons sur le cas plus particulier et fort curieux de M. de Caylus. Ainsi, même en dehors des cercles proprement théosophiques, une attention croissante se portait vers tout ce qui dépasse, d'en haut ou d'en bas, l'ordre naturel : le terrain était apte à recevoir de nouveaux germes; vers 1770, débute une recrudescence d'illuminisme, avec Martines de Pasqually, Swedenborg, Saint-Martin.

1. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*. Préface, et IV, 108-109.
2. Saint-Martin, *Ministère de l'homme esprit*, 177.
3. Comte Ducos, *la Mère du duc d'Enghien*, 224.
4. H. d'Alméras, *Cagliostro*, ch. v. Cf. *l'Illuminisme des salons* : la marquise de la Croix. — Voir aussi Bila, *Croyance à la magie*, 47.

CHAPITRE II

Le premier martinisme

I. — Le fondateur : énigmes et certitudes de sa destinée. Son origine, son caractère, sa vie.
II. — L'aspect extérieur du martinisme : la théurgie. Dans quelle mesure elle réalisait les espoirs des chercheurs de surnaturel.
III. — La doctrine : théorie des nombres; émanation; « crime primitif » de l'homme; la réhabilitation des êtres sera-t-elle universelle?
IV. — Les disciples. Le martinisme se scinde vite en diverses écoles : Paris, Lyon, Bordeaux. Quelques disciples marquants. Fournié, Saint-Martin : ce que ce dernier doit à son initiation; en quoi, dès lors, il tend vers une doctrine personnelle.

I

L'abbé Fournié, clerc tonsuré du diocèse de Lyon, nous conte une aventure peu banale. Presque illettré, les affres du doute le brûlaient, et son manque d'instruction le privait des moyens de s'en défendre; mais il souhaitait passionnément, sans trop oser y croire, que « tout ce qu'il entendait dire concernant Dieu, Jésus-Christ et ses Apôtres fût une réalité[1] ». Plusieurs mois s'écoulèrent dans ces incertitudes. Alors, dit-il, « Dieu m'accorda la grâce de rencontrer un homme qui me dit familièrement : « Vous devriez venir nous voir, nous sommes de braves gens; « vous ouvrirez un livre, vous regarderez au premier feuillet, au centre « et à la fin, lisant seulement quelques mots, et vous saurez tout ce qu'il « contient; vous voyez marcher toutes sortes de gens dans la rue, eh « bien! ces gens-là ne savent pas pourquoi ils marchent, mais vous, vous le « saurez. » Cet homme, dont le début avec moi peut sembler extraordinaire, se nommait don Martines de Pasquallys. »

Début extraordinaire, en effet, et l'on comprend que l'inquiet abbé prît cet initiateur bizarre pour « un sorcier ou même le diable en personne ». Dans sa manière d'être, dans ses écrits, tout nous étonne. Lui-même paraît favoriser certaines des légendes qui le concernaient. Du

1. Fournié, *Ce que nous avons été*, 354. Cf. Matter, *Saint-Martin*, 41.

moins se gardait-il de les démentir, et elles coururent de bonne heure. Franck s'en fait l'écho, lorsque, non sans aplomb, il accrédite l'origine hébraïque du thaumaturge : il va jusqu'à nier que Martines de Pasqually se soit jamais exprimé chrétiennement[1]; les documents qu'il connaissait eussent dû pourtant le faire réfléchir; et, sans une idée fixe, sans une méthode déplorablement superficielle, il ne les eût pu ramener à la cabale. D'autres écrivains, ses contemporains ou les nôtres, ont renchéri[2]. A vrai dire, ces affirmations remontent haut. Doit-on les attribuer au « grand nombre de manuscrits judaïques » que renfermait l'héritage du maître[3]? Le « don » qui précède sa signature montre qu'il affecte un air exotique. Cazotte l'appelle « juif espagnol », dans une lettre tendancieuse et qui renferme une contre-vérité caractérisée[4]. Sans en mentionner la religion, Joseph de Maistre le dit aussi « Italien ou Espagnol[5] »; Baader, en 1821, en parle comme d'un converti, fils d'un Israélite hispano-arabe[6]. De tels racontars s'amplifient, se déforment et finissent, au bout d'un demi-siècle, par tourner à la fantasmagorie :

> On a voulu dans le temps me persuader que Pascualis avait eu son manuscrit d'un auteur nommé Al-Rachid, que l'original avait été composé en chaldéen, et traduit ensuite en arabe et en espagnol. Un Juif, nommé Hirschfeld, mort il y a deux ans et qui avait aussi été lié avec le landgrave Charles (de Hesse), prétendait posséder une partie de ce manuscrit et en avoir parlé à M. de Saint-Martin, comme aussi que plusieurs passages des *Erreurs et Vérités* étaient tirés littéralement du *Parthes*, ouvrage classique des cabalistes[7].

Que croire, puisque ces disciples indirects ne se dépêtrent pas des hypothèses? Pourtant, ils se trompent. Le catholicisme de Martines n'est plus niable : accusé d'hérésie, ne dut-il pas se justifier devant l'autorité ecclésiastique? et ne possédons-nous pas la relation du baptême de son fils[8]? Un historiographe, qui n'indique malheureusement pas ses sources,

1. Franck, *Philosophie mystique*, 11.
2. Bésuchet, *Franc-Maçonnerie*, II, 194; Saïr, *Claude de Saint-Martin*, 13.
3. Gleichen, *Souvenirs*, 51.
4. A. Bourgeois, *Pages ignorées ou inédites sur Cazotte...*, 35. Dans cette lettre adressée, semble-t-il, au marquis de Lu het, Cazotte tend à se désolidariser d'avec les martinistes, qu'attaquait ce dernier. « En France, ajoute-t-il, cette secte n'a point jeté de racines » : on verra ce qu'il en est; et une telle affirmation doit suffire à nous faire suspecter tout le reste. Cazotte, initié au plus tôt en 1775, n'a pu d'ailleurs connaître Martines personnellement.
5. *Mémoire à Vignet des Etoles*.
6. Varnhagen, *Aus Franz von Baader's Gesprächen*. Cf. la lettre de Baader à Varnhagen du 1er septembre 1821 et ses *Enseignements secrets de Martines*, 4.
7. Turckheim à Willermoz, 4 août 1821.
8. Cf. Papus, *Martines de Pasqually*, 26.

le fait naître dans la paroisse Notre-Dame de Grenoble[1]. M. Bord suggère qu'il pourrait tirer son origine de Jean-Pierre Pascalis, professeur de latin de la même ville, à la même date : son nom, Martin Pascalis, semblerait alors très authentiquement français. Mais aucun registre paroissial ne le mentionne. Une similitude spécieuse ne dupe-t-elle pas l'ingéniosité de M. Bord? « Martin Pasqual » — ainsi le désigne le comte de Plessen, dans une lettre à Willermoz — ne se rattacherait-il pas plutôt à l'une de ces familles Pasqual, nombreuses en Dauphiné? Nous lui conserverons ici le pseudonyme qu'il se donne[2]. Et nous nous en tiendrons, quant à son origine, au témoignage de Willermoz, son élève immédiat, qui se moque de ceux qui le prennent pour un juif[3]: cette affirmation d'un homme bien informé doit faire loi, croyons-nous, jusqu'à preuve du contraire.

Comment, d'ailleurs, ne le jugerions-nous pas chrétien, si nous lisons son œuvre? Les critiques sérieux, tel Matter, ne s'y méprennent point[4]. Ne formule-t-il pas, à mainte reprise, le dogme de la Trinité[5]? Ne laisse-t-il pas ses disciples « dans les notions ordinaires de Marie et du démon[6] »? Et ne tend-il pas à exagérer les prérogatives divines du Rédempteur, au détriment, peut-être de ses mérites? « Le corps du Christ, dit-il, ne souffrait aucune douleur dans les tourments qu'on exerçait sur lui[7]... » L'oracle qui s'adresse aux siens accentue encore ces indications : « Jésus-Christ va être la seule voie où les Coëns invoqueront[8] »; il est l' « unique invocation des maçons[9] ». Mais les Hébreux, « plongés dans les ténèbres de l'ignorance[10] », « restent purement sous la loi cérémoniale et conventionnelle, sans pouvoir opérer le culte divin, la véritable loi étant sortie de leurs mains[11] »; « rien de plus indifférent et de plus rapineux que leur cœur[12] »; « assujettis par la cupidité des biens

1. *Nouvelle notice historique sur le martinésisme et le martinisme*, p. XII, note.
2. Martines de Pasqually, et non Martinez Paschalis : nous avons pu vérifier *de visu* l'orthographe que rétablit Papus.
3. Turckheim à Willermoz, 4 août 1821.
4. Matter, *Saint-Martin*, 19.
5. *Réintégration*, 234, 322; cf. Saint-Martin qui reprend sa doctrine, *Œuvres posthumes*, II, 156.
6. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 272.
7. *Réintégration*, 245.
8. *Livre des Initiés*, 31. Les « Élus Coëns » : titre que se donnaient les premiers martinistes.
9. *Livre des Initiés*, 37.
10. *Réintégration*, 115.
11. *Catéchisme des Élus de Zorobabel*, publié dans Papus, Martines de Pasqually, 281.
12. *Réintégration*, 193-195.

de la matière, ils ne sont conduits que par de faux principes et par le prince des ténèbres[1] ». Que dire, après cela, de la légèreté d'un Adolphe Franck, qui pouvait consulter ces textes, mais préférait dogmatiser, en abusant de l'autorité que lui conféraient ses recherches sur la cabale...

Convenons, d'ailleurs, que ses expressions peuvent nous déconcerter, comme sa personne scandalisait bien des adeptes. Il ne nous figure guère cet « homme d'une vaste et solide piété[2] », que des romanciers nous dépeignirent; et l'on se demande où finit en lui le charlatanisme, où commence l'excentricité. Un jour, avec de gros soupirs, il rendit grâces à Willermoz, dont les prières, assurait-il, lui valaient la rémission de ses fautes[3]; était-ce flatterie et désir de s'attacher un homme de confiance? Mais Bacon de la Chevalerie, brouillé avec lui pour l'avoir trop vivement sollicité d'adhérer à la franc-maçonnerie templière[4], en contait des extravagances qui nous semblent toutes gratuites :

> Il ne cessait de médire de Pasqualis et de ses successeurs. Il dépeignait le premier comme un homme plein de vices et de vertus, qui se permettait tout, malgré sa sévérité pour les autres, qui prenait de l'argent de ses disciples, les escroquait au jeu, et donnait ensuite leur argent au premier venu, quelquefois à un passant qu'il ne connaissait pas, il disait à ceux qui lui en témoignaient leur étonnement : « J'agis comme la Providence, ne m'en demandez pas davantage[5]. »

La question d'argent l'occupe fâcheusement. Il est naturel, sans doute, qu'un prêtre vive de son autel, mais on n'aime guère qu'il y insiste. Cet amour du lucre, et les contradictions de son attitude, excitent les plaintes de l'abbé Rozier. « Il a raison, conviennent d'autres, de blâmer la conduite apparente de D(on) M(artines), mais prenons garde de confondre ce qui tient à l'homme avec ce qui tient à la *chose*[6]. » Ses difficultés pécuniaires l'embarrassent durant tout son séjour à Bordeaux. Endetté de plus de deux mille livres, il implore vainement l'assistance de

1. *Réintégration*, 150.
2. C'est l'expression d'Anna-Marie (Mme d'Hautefeuille), dans *la Famille Cazotte* (p. 35), ouvrage écrit en partie d'après les souvenirs du fils de Cazotte, mais considérablement romancé.
3. Willermoz à Turckheim, 13-18 août 1821.
4. Cf. un article de Bricaud (*Revue d'histoire de Lyon*, 1905, p. 201), et la *Nouvelle notice historique sur le martinésisme et le martinisme*, p. XXXVII.
5. Gleichen, *Souvenirs*, 153.
6. Grainville à Willermoz, 11 novembre 1772.

Bacon de la Chevalerie et de Willermoz; il ne se libère qu'en 1771[1], et, dès le 4 mars 1772, il adresse une circulaire à ses dignitaires supérieurs, leur demandant cinquante écus par an pour son grand ouvrage[2]. Un héritage l'entraînera finalement en cette île de Saint-Domingue, dont les fièvres le tueront; à Dieu ne plaise que je le lui reproche; mais que de finances chez ce grand prêtre!

Venons à sa vie. Il surgit inopinément : d'où sort-il? Sur sa naissance, nous ne trouvions à relever que des indications confuses; de sa jeunesse, nous ignorons tout. Voyagea-t-il, comme on l'assurait un siècle après, a-t-il visité l'Égypte, l'Arabie et la Palestine[3]? On jurerait, à l'entendre, qu'il poussa jusqu'en Chine[4]. Par quelles circonstances embrassa-t-il la carrière théosophique? Tire-t-il sa doctrine de son fonds, ou la doit-il à ses initiateurs? Quels sont ces devanciers qu'il évoque par deux fois[5]? Les Roses-Croix, dit-on, puis Swedenborg, qu'il aurait rencontré à Londres[6]; des contemporains, tel Sébastien Mercier, parleraient pour cette affiliation[7]; mais doit-on les croire, et les propos qu'ils recueillent possèdent-ils quelque fondement? En 1754 seulement, nous y voyons clair : à Montpellier, il fonde les Juges Écossais, première ébauche du martinisme[8]. Six ans plus tard, il échoue dans sa tentative de les implanter à Toulouse[9]; sitôt après, à Bordeaux, il inaugure sa véritable propagande. Son rite des Élus Coëns essaime à Paris et à Lyon, malgré sa disette pécuniaire; Bacon de la Chevalerie, Willermoz l'y consolident, et bientôt le déformeront. En janvier 1769, un certain frère Bonnichon dénonce Martines de Pasqually comme hérétique; il riposte en l'accusant d'escroquerie, et, s'étant lui-même justifié, le fait expulser par la police[10]; c'est qu'il jouit de hautes protections et se montre très assidu « auprès

1. *Nouvelle notice historique sur le martinésisme et le martinisme*, p. XXXIV.
2. Saint-Martin à Willermoz, 4 mars 1771. Papus, *Saint-Martin*, 84-85.
3. Daruty, *Rite Écossais*, 227.
4. Les Chinois, dit-il, « vivent dans des craintes terribles des êtres hideux... et les regardent comme des dieux ou comme des démons. C'est ce que nous enseignent toutes ces relations et c'est ce que je ne puis ignorer, l'ayant *vu et le sachant par moi-même* ». (*Réintégration*, 210.)
5. Dans une lettre du 13 avril 1768, citée par Papus, *Martines de Pasqually*, 122, et dans le *Traité de la Réintégration*, p. 35.
6. Papus, *Martinésisme*, 44; cf. Béraldi, *Ramond de Carbonnières*, I, 40-41.
7. Mercier, *Tableau de Paris*, IV, 203.
8. Cf. Bésuchet, *Franc-Maçonnerie*, I, 36; Thory, etc.
9. Pour toute cette biographie de Martines, voir surtout la *Nouvelle Notice historique sur le martinésisme et le martinisme*, moins tendancieuse que les ouvrages de Papus.
10. *Nouvelle notice historique*, p. XXIX.

du prince de Rohan, archevêque de Bordeaux, qui le comble de ses bontés[1] ». Enfin, sa carrière s'interrompt brusquement à son fatal voyage de Saint-Domingue ; à peine a-t-il quitté la France, ses disciples biaisent avec lui ; Bacon de la Chevalerie passe au Grand Orient, Willermoz tend la main à la Stricte Observance que dirige en Allemagne le baron de Hund. Vainement, le maître proteste : le climat le mine ; il meurt le 20 septembre 1774, et son Ordre maçonnique ne lui survit guère.

Il en va tout autrement de sa doctrine : c'est le moment d'en étudier le caractère et de voir quelles ressources elle offrait aux âmes éprises d'inconnu.

II

« J'ai été chez D'Héricour, note le baron de Corberon, nous avons causé sur la maçonnerie ; il y en a une plus relevée qu'on appelle la maçonnerie des *Cohens*. Il croit aux choses surnaturelles, et il est dans l'étude de cette partie, étude qui ne se fait que dans les conversations avec gens instruits. Il prétend en connaître un qui est à Lyon[2]. » Ainsi les martinistes piquaient la curiosité de leurs interlocuteurs : ils affectaient un grand mépris pour les « maçons apocryphes » qui leur empruntent des emblèmes « dont ils ignorent la vertu, propriété et perfection[3] ». Par quelles merveilles éblouissaient-ils donc ceux qui les suivaient dans leurs temples ?

Certains accessoires — squelettes, linceuls, couronnes d'or ou de fer, épée flamboyante — n'eussent frappé que des néophytes ignorants du cérémonial coutumier des Loges[4]. Un adhérent de n'importe quel rite occulte y eût retrouvé ses premières terreurs. Mais d'autres détails l'étonneraient. Que signifient les grimaces de ces hommes étranges, groupés sur des tapis crayonnés, où se dessinent trois cercles[5] ? — Ils combattent les mauvais esprits, répondait-on. Et, suivant son tempérament, le profane rirait ou s'édifierait de ces sectaires qui « vivent dans la plus rigoureuse continence, jeûnent jusqu'à tomber dans le marasme, se procurent ainsi des rêves extatiques et éloignent toutes impressions terrestres, afin de

1. Saint-Martin à Willermoz, 8 juin 1771. Papus, *Saint-Martin*, 100. Il ne s'agit pas du « Cardinal Collier », mais de son homonyme l'archevêque de Bordeaux, démissionnaire en 1801, mort en 1813.

2. Corberon, *Journal*, I, 77-78 (29 janvier 1775).

3. *Catéchisme des apprentifs Elus Coëns*. Papus, *Martines de Pasqually*, 227.

4. Cf. Costa de Beauregard, *Roman d'un royaliste*, 357. Il s'agit du martinisme de Lyon, que Willermoz avait peut-être modifié sur ce point comme sur d'autres.

5. Gleichen, *Souvenirs*, 151-152.

laisser à l'âme une liberté plus entière et une communication plus facile avec le *centre de vérité*[1] ».

Nous naissons tous prophètes, affirmait Martines de Pasqually : chacun doit cultiver le don de vision[2]. Rendre ses disciples aussi savants que lui-même dans les choses surnaturelles, les faire bénéficier des lumières d'en haut, tel était son but ostensible. Il se trouvait « en communication avec des êtres différents de ceux qui habitent la terre[3] », et ses connaissances lui valaient des avantages immédiats, tels que la guérison de sa femme par la théurgie[4]. Ses anciens disciples lui attribuèrent toujours « des aperçus du grand œuvre[5] ». Il dédaigne les artifices trop aisés des cartomanciennes : « L'homme ne peut être instruit dans aucune connaissance des opérations de l'univers qu'en subissant de pénibles et formidables travaux[6]. » Mais, s'il les entreprend, il acquiert « l'évidence physique » sur les problèmes fondamentaux qui nous inquiètent : « A d'autres les plateaux électriques, les creusets, les vases en fermentation, les recherches sur l'air fixe[7] » ; il se réserve la magie la plus haute, la plus sacrée, et Saint-Martin, qui rejettera tous les procédés extérieurs au profit de la « voie intime », poussera jusqu'à leur conclusion logique les préceptes qu'il énonçait.

Lui-même n'y aboutit nullement : il use de prestiges peut-être moins populaciers, mais insolites autant que ceux qu'il blâme. Les indications de l'astrologie lui paraissent fort importantes : « Les corps de l'univers sont tous des organes d'êtres de vie éternelle », bons ou pervertis, « semblables à notre âme[8] » ; la lune, en raison de sa proximité, le soleil, qui vivifie le monde, agissent particulièrement sur nous. Il choisit donc les équinoxes pour ses « travaux » de plus grande envergure, et n'entreprend rien que pendant la lune croissante[9] ; d'autres époques seraient moins propices aux bons esprits. Car il faut « classer les puissances[10] », éviter les influences démoniaques, se défier des intelligences inférieures qui peuplent le domaine astral.

1. Mercier, *Tableau de Paris*, II, 228.

2. Baader, *Enseignements secrets de Martines*, 11.

3. Turckheim à Willermoz, 4 août 1821.

4. Cf. Papus, *Martines de Pasqually*, 101, et lettre de Grainville à Willermoz, 14 mars 1770.

5. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 45.

6. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 387.

7. Cf. Mercier, *Tableau de Paris*, IV, 207.

8. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 259.

9. Indications de Martines de Pasqually, transmises par Saint-Martin à Willermoz, 24 mai 1771. Papus, *Saint-Martin*, 94.

10. Cf. Matter, *Saint-Martin*, 26.

En évoquant les agents de la divinité, il entend molester leurs adversaires ; l'éducation qu'il impose aux siens les rend dignes d'en percevoir les corps glorieux[1]. « Aux Coëns, dit le *Livre des Initiés*, ils ont les esprits purs pour protecteurs, aux Grands Profès ils les réunissent » ; c'est-à-dire, sans doute, ils communiquent avec eux. Tout cela grâce à des commandements et à des passes que le maître pratiquait avec une force incoercible, en s'intitulant fièrement : « Moi, un des sept chefs des tribus d'Israël... [2] » Papus en retrace les évocations, telles que nous pouvons les reconstituer :

> Martines faisait venir dans la salle des séances ceux qui lui demandaient la lumière. Il traçait les cercles rituéliques, il écrivait les paroles sacrées, il priait avec humilité et ferveur, agissant toujours au nom du Christ.
>
> Alors, les êtres invisibles apparaissaient, toujours en pleine lumière. Ces êtres agissaient et parlaient : ils donnaient des enseignements élevés, invitaient à la prière et au recueillement, et cela, sans médiums endormis, sans extases ni hallucinations maladives[3].

Soulevant les voiles de chair qui nous dérobent le monde invisible, l'initiation fait paraître des créatures inaccessibles aux sens matériels. Les adeptes reprennent la tâche du premier homme, de la gloire duquel ils participent à nouveau, « toujours en aspect du mauvais démon, pour le contenir et le combattre[4] ». Une fois sanctifiés, ils voient les anges fidèles et pervers, Jésus-Christ et le « faux Dieu » Satan[5] ; ils s'entretiennent avec les défunts ; et, se purifiant davantage, ils aperçoivent les esprits diaboliques qui sortent physiquement « hors de leur individu corporel, sous la forme vivante des divers animaux terrestres pour lesquels nous avons le plus d'horreur[6] ». A leur gauche, ces intelligences malfaisantes les obsèdent de pensées iniques ; mais ils les sentent venues d'ailleurs, et plus d'attention leur permet de les « entendre auriculairement[7] » ; de la même manière, ils écoutent les conseils célestes. Le combat du Bien et du Mal leur devient presque visible[8] ; ils sont admis

1. Cf. sur l'existence actuelle des corps glorieux, Martines de Pasqually, *Réintégration*, 310.
2. Varnhagen, *Aus Franz von Baader's Gesprächen*.
3. Papus, *Martinésisme*, 7-8.
4. Martines de Pasqually, cité dans Papus, *Martines de Pasqually*, 123.
5. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 305.
6. *Ibid.*, 162-163.
7. *Ibid.*, 352.
8. Entretien de Lavater (2 août 1791) avec les martinistes strasbourgeois Trompowski et Heisch (*Handbibliothek*, 1791, VI, 25).

à contempler ces « esprits bienheureux[1] » et ces « légions sans nombre d'esprits méchants[2] », dont tous les exaltés contemporains attestaient à l'envi l'existence. Ils prennent leur part de cette lutte : leurs prières, leur théurgie, font avorter les attentats de la magie noire[3], et de Lucifer, ce prince des ténèbres, qui prétend « tenir, parmi les hommes, la place de l'Être puissant dont il est émané comme eux, et les attirer sous sa loi, afin de défigurer cette unité divine dont il s'est déclaré l'ennemi[4] »... Les bons anges mêmes leur enseignent par quels moyens ils le réduiront à l'impuissance.

Ainsi que jadis aux Roses-Croix, les génies protecteurs, fixés dans le cercle magique, montrent l'avenir aux initiés, et leur révèlent comment se garantir des périls qui les menacent[5]. « Aucun fâcheux ou heureux événement n'arrive à l'homme sans qu'il ait pu le prévoir, et qu'il lui ait été annoncé de quelque façon que ce soit[6]. » Divers procédés favorisent ces manifestations surnaturelles. Le bruit courait qu'un martiniste, M. d'Hauterive, se prêtait à « une espèce de désorganisation », d'ailleurs dangereuse, « dans laquelle il voyait son propre corps sans mouvement, comme détaché de son âme[7] » ; tel personnage de Restif de la Bretonne sort ainsi « tout le buste hors du corps, comme un escargot, pour converser avec les âmes[8] »... La vogue du mesmérisme se répercutera plus tard dans les Loges d'Élus Coëns : on consultera volontiers les somnambules ; preuve en soient une lettre de Saint-Martin[9] et les papiers de Prunelle de Lière. Mais ces expériences demeurent individuelles : l'ensemble de la secte, et surtout cette école que perpétuera Willermoz, recueillent les paroles d'un oracle, de cet « agent de Lyon[10] », dont Matter est intrigué, mais dont il n'ose déterminer l'essence. Les illuminés y vénèrent une intelligence supérieure, Dieu lui-même peut-être. « En nous dirigeant d'après ses voies, écrit Fournié, nous appren-

1. Cf. notamment Saint-Georges de Marsais, *Épître aux Hébreux*, 22.
2. Cf. notamment l'abbé Fiard, *Lettres magiques*, 57.
3. Le 24 mai 1771, Saint-Martin transmet à Willermoz une formule de prières contre les démons (Papus, *Saint-Martin*, 96). Cf. les œuvres apocryphes d'Albert le Grand, de Cornelius Agrippa, etc., très lues au dix-huitième siècle.
4. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, II, 113. (Opuscule sur *les Lois temporelles de la Justice divine*, dont plusieurs copies circulaient dans les Loges.)
5. Cf. le deuxième volume du *Comte de Gabalis*.
6. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 40.
7. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 19.
8. Restif de la Bretonne, *Posthumes*, II, 211.
9. Saint-Martin à Willermoz, 10 juin 1788. Papus, *Saint-Martin*, 204.
10. Matter, *Saint-Martin*, 125.

drons par notre propre expérience que dans tous les temps il a dû, ainsi que les livres saints nous le disent, se communiquer d'une manière sensible[1]. » Mais sous quelle forme ? S'agissait-il simplement d'une voix, ou des apparitions l'accompagnaient-elles ? Ne devons-nous pas prendre littéralement les expressions de l'abbé Fournié, lorsqu'il affirme que les vrais chrétiens « se voient et s'entendent auriculairement mener par un petit enfant que Salomon dénomme la sagesse[2] » ? Le nom de Philosophe Inconnu s'appliquait primitivement à cet oracle[3] : il aurait dicté, d'après Papus, cent soixante-six cahiers d'instruction, dont la moitié environ fut détruite, vers 1790, lors de la dispersion des Loges. Le fonds Prunelle de Lière, à la bibliothèque de Grenoble, conserve quelques-uns de ces « manuscrits donnés par l'agent inconnu ». Volontairement obscurs, farcis de vocables forgés de toutes pièces, il faut, pour en approfondir le sens, une patience à toute épreuve ; l'être dont ils émanent semble bien revêtir forme humaine. « S'il voit sa mesure parmi vous, dit-il, c'est une unité libre qu'une initiation sans condition assura à ses tristes jours dévoués infiniment à votre instruction ; il est inconnu et il veut l'être[4]... » C'est le comble du mystère : devant ces préceptes venus d'en haut, les martinistes s'inclinent superstitieusement ; ils attendent « que la chose ait parlé affirmativement[5] » avant que d'accepter les requêtes des néophytes ; homme, enfant, ou signe lumineux, ils y reconnaissent, ils y adorent presque une manifestation immédiate de la puissance divine. Quels enseignements en obtiennent-ils ? et quel édifice doctrinal justifie leurs opérations magiques ?

III

Le style bizarre de Martines de Pasqually, tout comme l'étrangeté de sa conduite, ne nous doivent point rebuter. Il se complait, ainsi que

1. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 184. Cf. Saint-Martin, *Tableau naturel*, I, 174-175 : « Nous apercevons la nécessité qu'il ait paru parmi les hommes des *signes* visibles, des *anges* substantiels et des êtres réels, revêtus comme nous de formes sensibles ; mais en même temps des êtres qui fussent dépositaires de ces *vertus* premières que l'homme avait perdues... Il se pourrait même que parmi ces signes, parmi ces agents, il y en eût qui eussent existé et qui existassent encore au milieu des hommes, sans que ceux qui sont ignorants ou corrompus s'en aperçussent. »
2. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 165.
3. Cf. Papus, *Martinésisme*, 14.
4. *Livre des Initiés*, 98.
5. Saint-Martin à Willermoz, 25 mars 1777. Papus, *Saint-Martin*, 147.

le lui reprochait Joseph de Maistre, dans un catéchisme travesti de mots étranges. Il ne dit point *le purgatoire*, mais « l'asile spiritueux où les mineurs décédés en ce bas monde iront accomplir, en privation divine, le reste de leurs opérations spirituelles simples[1] »... Il nous affirme gravement que « la terre a une forme triangulaire[2] » ; il se réfère à la première postérité de Noé, dont les descendants, *Noéchites* ou *Chinois* (*chi-noés*), adoraient l'être suprême sous le nom d'Abavin 8[3] (?) ; il nous conte par le menu la vie d'Adam, le meurtre d'Abel, et nous renseigne sur l'accident où périt Caïn, comme sur les enfances de Moïse[4]... Que ces apparences saugrenues ne nous masquent point sa pensée. Le *Traité de la Réintégration*, si nous le confrontons avec les premiers ouvrages de Saint-Martin et le livre de l'abbé Fournié, nous en livrera la substance.

A Lyon et à Bordeaux, en 1772[5], s'ébaucha l'œuvre inachevée qui devait constituer la Somme théologique du martinisme. Le maître la dictait à deux scribes, Grainville et Champoléon, en un mauvais français qu'il les obligeait à maintenir lorsqu'ils se risquaient à le corriger[6]. Il se proposait, comme tous les théosophes, de restituer la clef des mystères, égarée par les sacerdoces. Tandis que l'Église montre les premiers symptômes d'une défaillance qui sera complète à la fin des temps[7], il veut y suppléer, maintenir le contact avec le monde surnaturel, et il se pose en successeur, presque en rival. « Tu te souviendras, fait-il dire par Moïse au peuple juif, que ta disgrâce spirituelle est le véritable tableau des événements futurs qui surviendront à tes successeurs... S'ils ne sont pas plus exacts que toi, Israël, à conserver très soigneusement ce superbe héritage sans tache ni souillure de leur part, ils seront plus punis et plus à plaindre que toi[8]. » Or, les prêtres ne méconnaissent-ils pas la signification des mystères ? Au lieu d' « en annoncer le développement comme le fruit du travail et de la constance », ils en rendent la découverte « si impraticable que l'univers en est découragé[9] ». Sans doute, certains

1. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 219. Cf. *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1922, p. 445 *sqq*.
2. *Réintégration*, 287.
3. *Ibid.*, 199.
4. *Ibid.*, 75, 91, 244, etc.
5. Grainville est en train de recopier le traité, le 11 novembre 1771 (lettre à Willermoz).
6. Willermoz à Turckheim, 13-18 août 1822.
7. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 118.
8. *Ibid.*, 368.
9. Saint-Martin, *Erreur et Vérité* (1775), 228.

points, comme « le mode de notre émanation ou de notre génération dans l'unité divine [1] », nous demeureront éternellement impénétrables, mais il en subsiste beaucoup d'autres, que leurs correspondances nous aideront à déchiffrer.

Cette théorie des nombres, chère aux occultistes, à laquelle le Bavarois Eckartshausen va bientôt consacrer un volume, les martinistes y reviennent fréquemment, et en tentent la justification philosophique. Ils y voient des « signes représentatifs de l'idée [2] », dépourvus de valeur propre, et n'exprimant que « l'étiquette du sac [3] » : les exagérations d'autres mystiques discréditèrent, pensent-ils, des calculs qu'autoriserait leur interprétation plus humble [4]. Car s'ils énoncent les propriétés des êtres, les nombres en deviennent en quelque sorte l'enveloppe invisible [5] : leurs combinaisons expliqueront celles des réalités qu'elles expriment. Et s'il existe une similitude entre l'ordre divin, l'ordre spirituel et l'ordre naturel, l'arithmétique qui joue pour ce dernier, nous permettra de remonter, par analogie, aux deux autres [6]. D'*un* à *dix*, on peut dresser une liste typique représentant numériquement les principes de toutes choses : mais pourquoi faut-il qu'elle varie d'un théosophe à l'autre [7] ?

Qu'*un* désigne le Créateur divin, source commune et indivisible des êtres, on l'imagine trop aisément pour qu'ils n'en tombent pas d'accord. Tous admettent aussi que *deux* marque une séparation de cette unité primordiale : mais doit-on croire qu'elle s'effectua avec ou sans le gré de Dieu ? suivant que l'on adopte l'une ou l'autre hypothèse, on y voit « une émanation du grand principe », « création, science, amour », ou tout au contraire, la puissance perverse, la créature rebelle, Satan : « nombre de confusion », assurément, et que Martines de Pasqually

1. Saint-Martin, *Nombres*, ms. Grenoble, 16.

2. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 208. Cf. *Ibid.*, 59, 262 ; *Des Nombres* ; et Court de Gébelin, *Monde primitif*, I, 71. Les nombres se réduisaient, nous dit ce dernier, « à des formules générales qui ramenaient la plupart des sciences à des divisions communes, afin que l'on pût les saisir et les comparer plus facilement ; et les noms que les Anciens donnaient à ces nombres et toutes les qualités qu'ils leur attribuaient, étaient l'explication des objets mêmes auxquels on appliquait ces formules ».

3. Saint-Martin, *Ministère de l'homme esprit*, 221.

4. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 262.

5. Saint-Martin, *Tableau naturel*, II, 131.

6. Saint-Martin, *Nombres*, 7-8 (ms. Grenoble).

7. On trouvera de ces listes dans Martines de Pasqually, *Réintégration*, 78-79 ; Kirchberger, lettre à Saint-Martin, *Corresp.*, 259 ; Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 184-186 ; Fabre d'Olivet, *Langue hébraïque restituée*, II, 154. Cf. aussi les explications de Senancour, ironiques mais très conformes aux théories occultes (*Oberman*, II, 222-229).

apprécie à bon droit de la sorte. *Trois*, où d'autres vénèrent le ternaire sacré, ne signifie pour les martinistes que ce monde matériel, issu d'une triple opération [1] : aussi bien n'y a-t-il « que trois dimensions dans les corps, que trois divisions possibles de tout être étendu [2] » ; les *Erreurs et la Vérité* s'amusent à citer les mesures terrestres qui se rapportent au nombre *trois*. Mêmes contradictions pour le reste de la série : *quatre*, *six*, *huit*, *dix*, que Martines de Pasqually dote, chacun à sa manière, de vertus divines, possèdent ailleurs, tantôt les mêmes prérogatives, tantôt une valeur purement humaine ; exceptons-en pourtant le dernier, que sa place, à la fin du tableau, fait reconnaître, généralement, pour la plénitude des autres. Négligeons *six* et *neuf*, le premier divin, assurent les martinistes ; le second, matériel et démoniaque : mais il faut expliquer, s'il se peut, pourquoi *cinq* devient l'emblème du mal. *Deux*, nombre de confusion, le produit, si nous l'additionnons, à *trois*, nombre des créatures ; nous l'obtiendrons aussi, comme jadis Lucifer, en ajoutant une unité arbitraire à la « quadriple essence divine » ; enfin, le nombre *dix*, scindé contre le gré du Créateur, nous donne encore deux fois cinq [3]. Tous les théosophes du dix-huitième siècle — sauf, à ma connaissance, une seule exception [4] — affectent une profonde horreur pour ce signe de réprobation et de blasphème : mais, sans doute, trouvera-t-on leur mathématique bien subtile et peu digne d'un examen sérieux ? Que serait-ce, si je passais aux additions, aux multiplications de nombres plus complexes [5] ! Après Euler, après Newton, tandis que les nombres scientifiquement étudiés facilitaient des découvertes astronomiques, nos illuminés s'obstinaient à leur attribuer des vertus occultes, et voulaient en déduire le rythme universel... D'autres aspects de leur système surprendront moins nos habitudes de pensée.

« Tout n'est qu'épreuve et punition [6] » : cette formule, qui présage Ballanche, résume parfaitement leur cosmogonie. Au moment où les « philosophes » entonnaient l'hymne du progrès, un tel aveu de la misère humaine devait émouvoir les pessimistes, les découragés, qu'irritait le bonheur orgueilleux des savants. Le développement qu'en donne le

1. Saint-Martin, *Homme de désir*, 5.

2. Saint-Martin, *Erreurs et Vérité* (1775), 135.

3. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 324, 327.

4. C'est Alliette (*Sept nuances de l'œuvre philosophico-hermétique*, 7) ; mais son autorité ne vaut pas grand'chose.

5. Cf. Eckartshausen, *Zahlenlehre der Natur*, et Martines de Pasqually, *Réintégration*, 326.

6. Corberon à un anonyme, 23 mai 1788.

martinisme rappelle Boehme plus que ne le feraient croire les comparaisons de Saint-Martin. Il concorde avec la plupart des principes de la théosophie. C'est l'unité divine, qui renferme originellement toutes choses [1] : par l'émanation, elle s'accroît sans cesse ; et, de cette expansion indéfinie, Pasqually conclut à l'éternité du Créateur, comme des êtres émanés [2]. Ces derniers préexistent d'abord au sein de la Divinité, « sans distinction d'action, de pensée et d'entendement particuliers... ; ce qui, véritablement, ne peut pas se dire exister ; cependant cette existence en Dieu est d'une nécessité absolue [3] ». Notre langage échoue à reproduire de tels mystères : deux hypothèses qui se repoussent mutuellement paraissent écarteler notre théurge ; mais, répondrait-il, la vérité suprême les concilie ; notre logique, notre raison, s'évanouissent à ces hauteurs où s'harmonisent les contrastes. Nous démêlerons plus aisément le problème du libre arbitre. Il appartient à l'être émané dès que le Créateur l'*émancipe* en lui donnant une volonté propre [4] ; créant ainsi les causes secondes, Dieu se démentirait lui-même s'il les empêchait d'agir [5] ; par là s'explique l'origine du mal : « Quand bien même il aurait prévu l'orgueilleuse ambition des mauvais esprits, il ne pouvait, en aucune façon, contenir et arrêter leurs pensées criminelles sans les priver de leur action particulière et innée en eux, ayant été émanés pour agir selon leur volonté [6]. » Cette liberté, condition de leur vie personnelle, permit la chute de certains esprits ; encore aujourd'hui, l'homme, que suggestionnent également de bons et de mauvais anges, peut rejeter à son gré les uns ou les autres [7]... L'un des problèmes fondamentaux de la morale, que bien des contemporains inclinaient à trancher suivant les indications d'un déterminisme matérialiste, se trouve ainsi résolu par Martines de Pasqualis contre ce panthéisme auquel demeure étrangère sa doctrine de l'émanation.

Que si nous nous enquérons des circonstances du crime primitif, source de toutes nos infortunes, nous retombons dans les formules boehmistes ou guyoniennes, dont nous avons montré la ressemblance. Le Créateur seul possédait « la faculté de vouloir uniquement par lui-même ».

1. Cf. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 25, 83.
2. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 350.
3. *Ibid.*, 15.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, 29.
6. *Ibid.*, 20.
7. *Ibid.*, 18.

que tenta de s'approprier le génie prévaricateur [1]. Fournié nous en conte l'insolence avec plus de détails et de clarté que le commun des martinistes : mais son roman concorde avec le leur ; examinons-le donc, non sans l'éclairer par des comparaisons. L'Être suprême, avant que d'émanciper Lucifer, « se fit connaître à lui comme le Dieu unique existant de lui-même », et conditionna par cet aveu son libre arbitre [2]. Mais, loin de tenir ses promesses en l'adorant, cet esprit infidèle entreprit d'exercer lui-même la puissance créatrice [3]. Une justice rigoureuse l'eût anéanti : Dieu l'en préserva, dans sa miséricorde ; faisant « force de loi sur son immutabilité en créant cet univers physique [4] », il l'y renferma, de même que ses complices, et le garantit ainsi pour un temps des tourments de l'éternité. L'émanation de la matière, pure apparence [5], dépend donc de la révolte originelle [6]. Peut-être même, suppose Saint-Martin, les anges déchus la produisirent-ils, lorsqu'ils essayèrent d'usurper les opérations de leur Père céleste [7]. Elle ne contraignit pas l'homme : émané [8] lors de la catastrophe première, Dieu l'envoyait aux factieux, avec « la mission de faire en leur présence tout ce qu'eux-mêmes avaient refusé de faire... ; afin que ces révoltés, voyant que l'homme, créature de Dieu comme eux, était devenu plus puissant sur eux qu'ils ne l'étaient sur lui à raison de leur prétention d'égalité avec Dieu, ils vissent que Dieu est réellement le seul vrai Dieu existant en lui-même... ; et que par là ils se trouvassent engagés à confesser volontairement à Dieu leur faute, et à le prier par l'homme sa créature fidèle et chérie, de la leur pardonner et de les amener en son union éternelle ; dès lors, l'homme, déjà entré en l'union éternelle de Dieu, l'aurait prié de pardonner leur faute ; Dieu eût exaucé sa prière... ; enfin, pendant la durée du temps créé, ils seraient parvenus à faire leur réconciliation avec Dieu ; puis, à la fin de la durée du temps créé, Dieu les aurait réunis en son union éternelle, comme l'homme y eût été déjà réuni pour avoir fait tout de suite après son émancipation la volonté de Dieu [9] ». Telle était cette *résipiscence de l'être pervers*, à laquelle Adam

1. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 213.
2. *Ibid.*, 25.
3. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 11.
4. *Ibid.*, 12.
5. *Ibid.*, 149.
6. *Ibid.*, 300.
7. Cf. Saint-Martin, *Tableau naturel*, I, 20.
8. *Ibid.*, I, 69. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 312-313.
9. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 28-29.

eût dû travailler. Il résidait « en aspect de la Divinité[1] », et jouissait de facultés suréminentes ; son corps glorieux, semblable pour la forme au nôtre, s'en distinguait par l'incorruptibilité[2] ; il n'usait, pour sa reproduction, que « d'essences purement spirituelles[3] ». Maintenant encore, tant ses prérogatives l'exaltaient, nous demeurons « supérieurs à tout autre esprit spirituel, soit émané, soit émancipé[4] ». Mais Satan, cherchant à passer pour le seul Dieu réel, lui donna l'illusion de deux Dieux égaux[5] ; au vrai, le second principe, né d'une séparation illégitime, reste toujours inférieur au premier[6]. Adam, séduit, « répéta ce que les premiers esprits avaient conçu[7] », et voulut s'emparer des fonctions créatrices ; comme eux, il ne parvint qu'à susciter « une forme ténébreuse de matière[8] » ; précipité dans un corps semblable, il se repentit, reconnut le fruit de sa faute, auquel des attaches sexuelles le lièrent désormais[9], et ses regrets lui ouvrirent la voie de la réhabilitation.

On voit combien certaines maladresses d'expression abusent ceux qui voudraient faire du martinisme une hérésie manichéenne : rien de plus différent ; nous l'incriminerions plutôt de panthéisme, à l'exemple de Caro, de Franck et même de Matter. Mais, si l'émanation comporterait facilement cette conséquence, nous voyons que Martines de Pasqually chercha toujours à l'éviter, et que l'abbé Fournié, bien plus encore, loin de prêcher une âme du monde inconsistante, vénère un Dieu vivant et personnel. Boehme ni Schelling ne doivent nous imposer par leurs analogies. Le reste du système reflète la tradition chrétienne, pessimiste quant au présent, optimiste quant à la fin du monde. L'homme, qui jadis pensait par lui-même, ne peut plus désormais que choisir entre des suggestions extérieures : Martines le nomme *pensif*, ou passif quant à la pensée[10] ; mais, s'il n'accepte d'écouter que des propos conformes à la règle, il obtiendra sa réintégration dans ses propriétés premières. De grands élus, « Héli », Énoch, Noé, Mélchisédec, l'y aidèrent successivement ; ils conservaient la faculté de tirer leurs idées d'eux-mêmes ;

1. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 299.
2. *Ibid.*, 28.
3. *Ibid.*, 316.
4. *Ibid.*, 314-315.
5. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 31.
6. Saint-Martin, *Erreurs et Vérité* (1782), I, 30.
7. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 17.
8. *Ibid*, 29-30.
9. *Ibid.*, 53.
10. *Ibid.*, 36.

figures apparentes seulement, par lesquelles se manifeste le Christ[1]. Avec ce dernier, l'an 4000 du monde, la loi du pardon devint commune à tous les hommes[2] : des sept millénaires que dureront les créatures, sa venue occupe le point central ; il nous appartient, par l'initiation ou par une conduite soumise, de participer à cette réconciliation générale, qu'accompagneront le jugement final et la révélation du Paraclet[3].

Martines de Pasqually nierait-il l'enfer éternel ? Cette négation, s'il la professait authentiquement, anticiperait sur les épopées romantiques relatives à la « fin de Satan ». Plusieurs historiens la crurent sienne : Franck, par sa manie de le raccrocher à la cabale ; Papus, par le souci de le revendiquer pour devancier ; d'autres, par une mauvaise interprétation d'un passage de Saint-Martin. Les textes tranchent mal la question. Rien ne nous autorise, en dépit de Papus, à les interpréter sans nuances comme si « l'être pervers lui-même était réintégré par l'amour[4] ». Le passage relatif à sa *résipiscence*[5] ne se rapporte qu'à la tâche première d'Adam : demeuré fidèle, il eût converti les démons ; « en union avec Dieu, dit Fournié, il eût constamment porté Lucifer et ses adhérents à faire la volonté de Dieu[6] ». Mais depuis ? Ici les choses se compliquent. Faut-il admettre que les mauvais anges, qui repoussèrent l'occasion du retour, se voient à tout jamais privés des faveurs spirituelles ? ou peuvent-ils encore se repentir ? A lire Saint-Martin, il semble que non. Dès son premier ouvrage, il déclare que « l'auteur du mal, s'étant corrompu par le coupable usage de sa liberté, persévère dans sa volonté mauvaise..., afin que, selon les lois de la justice, ce soit dans l'exercice même de son crime qu'il rencontre sa punition[7] ». Il blâmera plus tard ces hommes « qui se bercent si aisément de l'espérance... du retour universel de tous les êtres vers leur principe dans l'autre vie » ; et qui « devraient bien plutôt travailler avec tremblement » à leur salut[8] ; enfin, « plus l'homme, dira-t-il, avance vers sa régénération spirituelle, plus l'être pervers éprouvera de rigoureuses molestations[9] ». Willermoz, de même, réfutera le baron de Turckheim, qui préconisait la réintégration

1. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 38-39.
2. *Ibid.*, 141. Saint-Martin, *Tableau naturel*, I, ch. XVIII.
3. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, II, 126.
4. Papus, *Martines de Pasqually*, 125.
5. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 272.
6. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 20.
7. Saint-Martin, *Erreurs et Vérité* (1782), 36-37.
8. Saint-Martin, *Nombres*, 33.
9. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, II, 198.

finale de tous les êtres[1]. Mais qu'en pensait leur maître ? Nulle part il ne s'exprime sans ambiguïté. Les démons, assure-t-il, « sont condamnés par un décret de l'Éternel à ne pouvoir agir qu'en privation divine pendant toute une éternité temporelle[2] » : que veut dire *éternité temporelle* ? Les pécheurs, explique-t-il ailleurs, en partagent les peines pour « un temps infini[3] » ; au dernier jugement, ils « reconnaîtront leur erreur et leurs abominations, en restant pour un temps immémorial à l'ombre de la mort et dans la privation divine[4] », et « feront un travail plus pénible et plus considérable qu'ils ne le font pendant la durée des siècles ». De tels passages confirmeraient les sévérités de Willermoz et de Saint-Martin ; mais alors pourquoi distingue-t-il entre « les esprits justes, sanctifiés les premiers, et les esprits qui ne seront sanctifiés et réconciliés que les derniers » ?

Cette distinction, insiste Martines de Pasqually, subsistera perpétuellement lors même que tous les êtres spirituels se seront réconciliés, et la sanctification des premiers sera toujours supérieure à celle des derniers. Les mineurs (hommes) qui, à la fin des temps, resteront à être réconciliés, seront appelés les derniers par l'Éternel, et la justice qu'il exercera contre eux sera infiniment plus forte que celle qu'Il a exercée et qu'Il exercera contre les démons, parce que le mineur avait été comblé par l'Éternel d'une autorité et d'une puissance supérieure à celles des esprits pervers, et que, plus le mineur a reçu, plus il lui sera demandé[5].

Comment harmoniser ces conjectures ? Fournié, qui nous en présente d'aussi dissemblables, en tente la conciliation. La miséricorde de Dieu, expose-t-il, s'étend même sur les cohortes infernales : il nous destine à les discipliner par notre exemple[6]. Jusqu'au déluge de feu dans lequel s'abîmera la matière, elles peuvent revenir à lui. Mais alors « le règne de Dieu... se manifestera en pur bien-être éternel pour ceux qui se seront trouvés dans sa morale chrétienne, et en pur mal-être éternel pour ceux qui seraient restés en dehors de cette morale[7] ». Se peut-il que beaucoup embrassent ce dernier parti ? Satan osera-t-il bien se décider contre la réalité de l'existence divine ? Son repentir effacerait sa faute. Et comment un révolté s'obstinerait-il en ce jour décisif ! Admettons cependant qu'il

1. Turckheim à Willermoz, 4 août 1821.
2. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 314.
3. *Ibid.*, 60.
4. *Ibid.*, 141.
5. *Ibid*, 341.
6. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 270-271.
7. *Ibid.*, 174.

le fasse. Il ne parviendra plus à Dieu qu'après de cruelles souffrances : il devra traverser « les peines de l'éternité », qui détruiront toutes souillures ; et sans doute cette définition d'une éternité d'où la succession n'est pas abolie résout-elle les discordances de Martines de Pasqually :

Si en ce jour terrible quelqu'un est trouvé s'être identifié avec son opposition originelle avec Dieu... ce quelqu'un n'entrera dans la jouissance de la bienheureuse vie éternelle que par les peines de l'éternité. Or ces peines, en brûlant et consumant tout ce qui est en lui diamétralement à l'opposé de Dieu, le brûleront aussi lui-même, mais sans le consumer, et cela jusqu'à la parfaite et entière satisfaction de la justice de Dieu, sur laquelle la miséricorde de Dieu prévaut ; et enfin, au moment où cette satisfaction sera complète, l'être dont il s'agit... jouira de la bienheureuse vie éternelle[1].

La candeur de Fournié, son ignorance, sa dévotion au martinisme, interdisent de croire qu'il l'ait modifié sciemment. Fions-nous au résumé qu'il en donne. Mais, on le voit : sitôt que le langage de Martines de Pasqually devient obscur, les interprétations des disciples divergent : elles se heurteront bien plus, lorsque la disparition du thaumaturge livrera ses initiés à eux-mêmes. L'Ordre primitif des élus Coëns portait en lui les germes d'une prompte dissolution ; mais les adeptes, devenus maîtres à leur tour, le continueront chacun suivant son caractère ; il convient donc de jeter un coup d'œil sur eux, afin de voir quelles promesses d'avenir ils offraient.

IV

Aux fidèles qui le sollicitaient de leur désigner un nouveau pontife, Martines de Pasqually répondait que le Tout-Puissant y pourvoirait lui-même. Longtemps, il tergiversa. « Il ne connaît pas encore son successeur, écrivait un disciple à la fin de 1772, mais, souvent inconséquent, il a flatté plus d'un de nous de l'être ; cela ne dépend pas de lui, que la volonté de l'Éternel soit faite[2]. » Enfin, l'oracle désigna Caignet de Lestère, falot personnage, qui mourut en 1778 et que remplaça Sébastien de Las Cases[3]. Sous la conduite de ces chefs, dont nous ne savons guère que le nom, l'organisation martiniste acheva de se disloquer. Sept maîtres, dont Saint-Martin, la dirigeaient, à ce que dit

1. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 216-223.
2. Grainville à Willermoz, 11 novembre 1772.
3. Papus, *Martines de Pasqually ; Nouvelle notice historique sur le martinésisme*, p. LXXXVI-LXXXVII.

Gleichen[1]. En fait, chacune des écoles fondées dans les principales villes de France vécut, dès lors, de sa vie propre. On n'entend plus parler de celle de Bordeaux ; recrutée, semble-t-il, surtout parmi les officiers de la garnison, elle prit fin lorsqu'ils se dispersèrent. De Grainville, de Champoléon, les initiateurs de Saint-Martin et ses collègues au régiment de Foix[2], les mêmes qui servaient de secrétaires à Martines, reçurent encore des convocations des Philalèthes, en 1786 ; mais le premier habitait à Lyon ou en Dauphiné, et l'on ignorait, quatre ans auparavant, la résidence du second[3]. A Lyon, à Paris, les élus Coëns ne subsistèrent qu'en abdiquant leur intransigeance pour s'allier à d'autres rites. Du moins, ces concessions ne portaient que sur des formules extérieures : encore en 1821, Willermoz s'inspire du *Traité de la Réintégration*, et ses amitiés lui permirent d'en implanter la doctrine dans la plupart des Loges de l'Est et du Sud-Est. Nous le rencontrerons plus d'une fois au cours de cette étude ; mentionnons dès maintenant ses principaux collaborateurs. C'est l'abbé Rozier, agronome connu, officier du Grand Orient en 1774, tué par une bombe au siège de Lyon[4] ; il appartenait au cercle d'Ermenonville que présidait le marquis de Girardin[5] ; sa mort, assure un biographe, lui avait été prédite par l'*Oracle des Sybilles*[6]. C'est encore d'Hauterive, associé de Saint-Martin pour ses premières expériences[7] ; le Philosophe Inconnu lui vouait à cette époque la plus haute estime : « Je ne suis auprès de lui que comme l'ombre d'un tableau pour en faire mieux ressortir la lumière ; c'est, sans contredit, le meilleur sujet de l'Ordre[8]. » Plus tard, ils se brouillèrent, à la suite, semble-t-il, de ses dédains[9] et de la négligence avec laquelle il « tenait boutique de la science à tous venants[10] » ; mais, son ancien ami, malgré ses blâmes, lui reconnaissait toujours du mérite[11]. A Paris, enfin, les transformations du martinisme le vulgarisèrent. Au début, il ne comprenait qu' « un petit nombre

1. Gleichen, *Souvenirs*, 151.
2. *Monde maçonnique*, XIV, 175.
3. Notes du marquis de Chefdebien (1789), publiées par B. Fabre, *Franciscus Eques*, 80.
4. Cf. Terme, *Notice sur Willermoz*, 12. Béuchet, *Franc-Maçonnerie*, II, 155.
5. Martin-Decaen, *Marquis de Girardin*, 179.
6. Cochard, *Notice historique sur l'abbé Rozier*, 21.
7. Cf. *la Nouvelle Notice historique sur le martinésisme*, p. LXI, et Matter, *Saint-Martin*, ch. V.
8. Saint-Martin à Willermoz, 30 juillet 1775. Papus, *Saint-Martin*, 133-134.
9. Saint-Martin à Willermoz, 15 janvier 1787. Papus, *Saint-Martin*, 197.
10. Gleichen, *Souvenirs*, 158.
11. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 30.

d'hommes, voués à la prudence et à la discrétion par les engagements les plus formels[1] ; Gleichen, insuffisamment occupé des biens spirituels, n'en reçut jamais que les premiers grades[2] ; les adeptes s'attirèrent bien des sympathies par leur tranquillité douce et pieuse[3]. Mais leurs ambitions les gâtèrent ; une scission se produisit en 1778. La Société des Grands Profès maintint une initiation rigoureuse, se cachant même des maçons ordinaires[4] ; ils continuèrent à suivre les mots d'ordre de Lyon, et la qualité de leurs membres en compensait le petit nombre, puisqu'ils se nommaient, à Strasbourg, Saltzmann et Tuckheim ; à Chambéry, Joseph de Maistre et Salteur ; à Grenoble, Prunelle de Lière et Virieu ; hors de France, Haugwitz et Charles de Hesse[5]. L'autre branche, celle des Philalèthes, tendit de plus en plus à une sorte d'éclectisme, combinant tout d'abord la doctrine de Swedenborg avec celle de Martines de Pasqually, puis se vouant à l'alchimie[6]. Ils finirent par convoquer une assemblée universelle où s'affrontèrent les sectes occultes. Mais, tout aussi bien que les Grands Profès, ils représentent une étape ultérieure du développement de l'illuminisme. Tenons-nous-en à ceux des martinistes qui, dès avant 1780, menèrent une propagande et composèrent des livres susceptibles de répandre et peut-être déjà de modifier leur philosophie initiale. Ils sont deux, d'importance inégale : l'abbé Fournié et Saint-Martin.

Le premier vénère trop la doctrine de son maître pour y rien ajouter. Le thaumaturge se fiait assez à lui pour le charger d'élever son fils[7]. Le premier volume de son traité, composé en 1776 et 1777[8], ne parut qu'en 1801, à Londres ; bien qu'il vécût encore au moins vingt-huit ans, le secret qu'il avait juré l'empêcha toujours d'en publier la suite. Saint-Martin admirait ses vertus qu'illustraient des faveurs exceptionnelles :

> C'est un ange pour la pureté du cœur et pour la charité, c'est un élu pour l'intelligence ; quant aux faveurs physiques, je ne sais si notre défunt maître en a jamais eu en aussi grand nombre et d'aussi directes... Sa mort lui a été figurée dans toutes les règles, ceux qui ne l'ont pas quitté pendant plusieurs semaines

1. Saint-Martin, *Erreurs et Vérité* (1775), p. IV-V. Cf. les déclarations de Cazotte à son procès (*Œuvres*, I), et les appréciations de M. Béraldi (*Ramond de Carbonnières*, I, 44).
2. Notes de Chefdebien : B. Fabre, *Franciscus Eques*, 88.
3. Mercier, *Tableau de Paris*, IV, 105.
4. Willermoz, cité par Dermenghem, *Joseph de Maistre mystique*, 55.
5. Steel-Moret, *Archives secrètes*, XI, 18-20.
6. Gence, *Notice sur Saint-Martin*, 6.
7. Notes de Chefdebien : B. Fabre, *Franciscus Eques*, 80.
8. Et non 1781, comme le dit Matter (*Saint-Martin*, 50), qui recule à tort la mort de Martines de Pasqually jusqu'en 1779. Cf. la date de la lettre de Saint-Martin citée plus bas.

l'y ont préparé. Tout le cérémonial funèbre s'est opéré sous ses yeux, si bien qu'il a cru pendant vingt-quatre heures être réellement dans l'autre monde, et jamais, a-t-il dit, il n'a connu de semblable félicité. Il a été ordonné, pendant sept heures, par nombre d'agents spirituels dont plusieurs avaient eu des liens très puissants avec lui pendant leur vie corporelle, tels que le maître, son père et sa mère, etc. Après avoir subi plusieurs autres épreuves en tout genre et qu'une lettre ne pourrait pas contenir, on l'a condamné à toutes les observances de l'Église sans exception; on lui a même prescrit d'entendre la messe tous les jours à six heures du matin et, en outre, de ne point boire du vin, si bien qu'il fut tancé l'autre jour de la bonne manière pour avoir mangé de la salade où il ne fit pas attention qu'il y avait du vinaigre qui vient du vin [1].

Au cours de ces apparitions, « je fus, dit Fournié, légèrement frappé sur mon âme par une main qui la frappa au travers de mon corps, me laissant une impression de douleur que le langage humain ne peut exprimer, et qui me parut moins tenir au temps qu'à l'éternité. O mon Dieu! si c'est votre volonté, faites que je ne sois jamais plus frappé de la sorte! Car ce coup a été si terrible que, quoique vingt-cinq ans se soient écoulés depuis, je donnerais de bon cœur tout l'univers, tous ses plaisirs et toute sa gloire, avec l'assurance d'en jouir toute une vie de mille milliards d'années, pour éviter d'être ainsi frappé de nouveau seulement une seule fois [2] ». Il voit en ces merveilles une annonce de la fin des temps, et se croit désigné pour prêcher « le second avènement de Jésus-Christ, comme les prophéties ont annoncé son premier avènement [3] ». Ajoutons à cela de l'anthropomorphisme, plus accentué même que chez Swedenborg; l'autre monde, jusqu'à la consommation des siècles, ne lui paraît nullement différent de celui-ci [4]; il professe que les morts gardent leur libre arbitre [5] et peuvent se convertir [6]. Ces précisions, et les relations qu'il entretient avec les âmes désincarnées, constituent la seule originalité de ce théosophe « remarquable », certes [7], mais surtout à titre de témoin d'une doctrine longtemps oubliée. Il en va tout autrement de Saint-Martin : dès l'abord, il possède une physionomie bien spéciale; s'écartant insensiblement du premier martinisme, il se constituera sa philosophie personnelle; nous n'en sommes pas là; marquons ici surtout

1. Saint-Martin à Willermoz, 6 juillet 1776. Papus, *Saint-Martin*, 153-154.
2. Fournié, cité par Matter, *Saint-Martin*, 44.
3. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 54.
4. *Ibid.*, 296.
5. *Ibid.*, 301-303.
6. *Ibid.*, 195.
7. Matter, *Swedenborg*, 94.

le caractère de ses premières œuvres, et les traits qu'il en retiendra toujours.

Le 15 décembre 1768, son chef suprême, Martines de Pasqually, et son initiateur personnel, Grainville, signalent à Willermoz qu'il vient d'être reçu commandeur d'Orient. Il avait vingt-cinq ans, et déjà on le jugeait digne de hauts grades. Pourtant, assurait-on, il avait faibli lors de son admission dans la secte : « J'ai laissé tomber mon bouclier », disait-il lui-même; et le maître appréciait médiocrement ses aptitudes à la théurgie [1]. Néanmoins, en 1772, il parvenait à la dignité suprême de Rose-Croix [2]. Son caractère le prédestinait à servir de propagandiste. « Jeune, aimable, d'une belle figure, doux, modeste, simple, complaisant, se mettant au niveau de tout le monde et ne parlant jamais des sciences, encore moins de la sienne, il ne ressemblait nullement à un philosophe, plutôt à un petit saint [3]. » Les hommes sensibles s'attendrissaient devant une telle aménité. C'est, chez les contemporains, un concert de louanges [4]. Puis il savait manier la plume. Tantôt il s'adressait aux « gens du monde », — à ceux, du moins, que n'effarouchait pas une certaine obscurité, — tantôt il écrivait des traités à l'intention spéciale des adeptes. Nous les connaissons maintenant presque tous : les *Œuvres posthumes* en recueillirent la majeure partie, et Matter publia ce *Traité des nombres*, maintes fois remanié, dont certaines pages datent de 1795 seulement [5]. Mais qu'est-il advenu du *Traité des formes*, auquel renvoie celui des *nombres* [6], et du *Manuel de Xépholius*, mentionné par Joseph de Maistre [7]? Ces ouvrages n'éveillèrent que la curiosité des cercles restreints qui se les passaient; au lieu que le livre des *Erreurs et de la Vérité* (1775) divulgua l'illuminisme au grand public.

On le commenta passionnément; ses énigmes, qui nous affligent, divertissaient les beaux esprits. Des contrefaçons, des réfutations [8], en attestent le succès. A ce « mystique à la tête échauffée », Sébastien Mercier reconnaissait « quelques éclairs de génie [9] »; Lavater immole à

1. Varnhagen, *Aus Franz von Baader's Gesprächen*.
2. *Nouvelle notice historique sur le martinésisme*, p. xxxviii. Ne pas confondre ce grade martiniste avec la société de Robert Fludd, qui existait encore au dix-huitième siècle.
3. Gleichen, *Souvenirs*, 153.
4. Cf. quelques autres de ces témoignages au chapitre de *l'Illuminisme des salons*.
5. Saint-Martin, *Nombres*, ms. Grenoble, 58.
6. *Ibid.*, 4.
7. Joseph de Maistre, *Mémoire à Vignet des Etoles*.
8. *Suite des Erreurs et de la Vérité*; *Clef des Erreurs et de la Vérité*; c'est aussi à le réfuter que se consacre en vain le comte de Lusi (*Diadème des Sages*, p. x).
9. Mercier, *Tableau de Paris*, II, 287.

sa gloire celle de Charles Bonnet et le met au niveau de la *Théodicée* leibnizienne[1]. « Quelle vérité! et quelle erreur! s'exclame Gœthe. Des plus profonds mystères de l'humanité vraie, il passe aux futilités de la vanité et de la sottise[2]! » Les purs martinistes, en revanche, s'inquiétèrent de ce qu'il ajoutait à la doctrine du feu maître[3]; ils y démêlaient des influences mondaines et n'ignoraient pas au milieu de quelles perplexités il avait rédigé son œuvre :

> Il aurait voulu dire beaucoup de choses importantes, mais lié comme moi et les autres par des engagements solennels, il ne le pouvait pas. Désespéré de ne pouvoir pas se rendre par cet ouvrage aussi utile qu'il le désirait, il le fit mixte et amusant par le ton de mystère qui y régnait; je ne voulus y prendre aucune part. Deux de nos amis et principaux disciples et littérateurs lui persuadèrent enfin de refaire son ouvrage; il le refit avec eux, à mes yeux, tel que vous le connaissez; aux hautes connaissances qu'il avait acquises de Pasqually il en joignit de spéculatives qui lui étaient personnelles. Voilà pourquoi tout n'y est pas élevé et qu'il s'y trouve quelques mélanges[4].

Toute sa vie, il conservera cette crainte de l'indiscrétion, que décèle même son style. D'ailleurs, bien d'autres la partagent; elle tourmente Eckartshausen[5], et même des penseurs d'apparence moins clandestine, tels que Fleischbein[6] et Lavater[7]. Saint-Martin pousse la réserve jusqu'à ne point ambitionner de disciples[8]. « Il faut de la patience avec lui, ne pas contester, et vouloir se laisser instruire; sans cela, il se retirera comme le limaçon dans sa coquille et vous n'en tirerez plus rien[9]. » Il éconduira plusieurs néophytes illustres, les uns — tel le prince de Carolath — parce que trop jeunes[10], d'autres — ainsi Lavater — par méfiance de leur sincérité[11]. Kirchberger dissimule la correspondance qu'ils entretiennent et prétend ne rien savoir de lui que par un ami commun[12]. Des allégories voilent ses croyances magiques[13]; il appelle le

1. Lavater à Diodati, 22 mars 1779. Cf. le texte au chapitre de *Lavater*.
2. Gœthe à Lavater, 9 avril 1781.
3. Lavater à Gœthe, 22 avril 1781.
4. Willermoz à Turckheim, 13-18 août 1821.
5. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 110.
6. Fleischbein, Avis à la *Genèse* de De Marsais, 3-4.
7. Lavater, *Handbibliothek*, 1791, V, 52 (entretien avec Cuninghame, 15 février 1791).
8. *Ibid.*, 13 février, p. 36.
9. La duchesse de Bourbon à Ruffein, 1800, *Corresp.*, I, 57-58.
10. Notes de Chefdebien. B. Fabre, *Franciscus Eques*, 89.
11. Körner à Lavater, 28 février 1782. Cf. cet épisode au chapitre sur *Lavater*.
12. Lettres à Sarrazin des 5 août, 23 septembre 1794 et 17 janvier 1795.
13. Gleichen, *Souvenirs*, 156-157.

démon « le chef quinaire[1] », et nous apprend « que la religion de l'homme dans son premier état... était de porter continuellement sa vue depuis l'Orient jusqu'à l'Occident et depuis le Nord jusqu'au Midi, c'est-à-dire de déterminer les latitudes et les longitudes dans toutes les parties de l'univers[2] ». Son vocabulaire, bien qu'inusité, se prête à la pensée la plus subtile; telle expression (celle de *puissances*, par exemple) désignera les esprits de toute nature; veut-il spécifier qu'ils sont bons, il les dénommera *vertus*[3]. Mais sa phrase, lumineuse pour qui en possède la clef, doit rester inintelligible au vulgaire. Car « les vérités sont de plusieurs ordres[4] », et leur révélation inopportune les rend nuisibles; « jamais on ne doit enseigner l'erreur aux hommes, mais on ne devrait aussi leur enseigner que des vérités proportionnées à leur force et à leur intelligence[5] ». Toutefois, des chrétiens éprouvés peuvent tout entendre, et le catholicisme les abuse en leur présentant des mystères inaccessibles. Saint-Martin lui oppose encore d'autres critiques qui désorientent les anticléricaux prêts à l'accuser de jésuitisme.

Adversaire des théologiens tout autant que des matérialistes[6], convaincu de la transmission secrète d'un culte universel, il dénonce l'abaissement de la foi romaine, qu'asservirent d'abord les empereurs, que les Papes plièrent ensuite à leurs ambitions et à leur despotisme, que les hérétiques et les incrédules achevèrent de défigurer[7]. Même parfaite, elle proscrirait à tort des croyances moins évoluées. « Si la Divinité a comblé quelques hommes de ses faveurs les plus précieuses et les plus gratuites, c'est une raison de plus d'imiter son exemple, en employant, envers leurs semblables, la même indulgence[8]. » Mais les fureurs de l'intolérance ne trahissent-elles pas l'erreur[9]? Tous les peuples sans exception reçurent la parole divine; on en peut « suivre les traces dans toutes les institutions religieuses[10] », et en déduire une religion éclectique, qui répondrait à celle des premiers âges; on la peut découvrir sous les images de la mythologie[11]; certaines nations, au Nouveau Monde par exemple,

1. Saint-Martin, *Lois temporelles de la justice divine*. *Œuvres posthumes*, II, 101.
2. Saint-Martin, *Erreurs et Vérité*, 241.
3. Kirchberger à Eckartshausen, 5 août 1795.
4. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 29.
5. *Ibid.*, I, 252.
6. Saint-Martin à Willermoz, 2 juillet 1776. Papus, *Saint-Martin*, 146.
7. Saint-Martin, *Tableau naturel*, II, ch. xx.
8. *Ibid.*, I, 184.
9. Saint-Martin, *Erreurs et Vérité* (1775), 216.
10. Saint-Martin, *Tableau naturel*, II, 203.
11. *Ibid.*, I, 266.

reçurent la communication directe de vérités qu'une tradition trop éloignée eût perdues[1]. Les idées innées ne nous révèlent elles pas quotidiennement l'essentiel de notre croyance ? Et Saint-Martin de s'en prendre à Condillac[2] ; dès 1775, il lui oppose ce « fidéisme », pierre angulaire de sa philosophie. Il nie la possibilité d' « acquérir ni de conserver aucune science sans ce pouvoir inné dans l'homme[3] » ; vingt ans avant Bonald, il réfute le sensualisme par des formules péremptoires : « Les hommes peuvent tout altérer... Ils peuvent tout corrompre, mais... ils ne peuvent rien inventer[4] » ; « au lieu d'apprendre, nous ne faisons que nous rappeler, pour ainsi dire, ce que nous savions déjà[5] ». Et les ennemis de l'*Encyclopédie* lui pardonnent, en faveur de ces attaques, ses préjugés contre l'Église. Son mysticisme déréglé les alarmerait, mais ils se rassurent lorsqu'ils l'entendent réprouver « la géomancie, la chiromancie, la magie, l'astrologie », « l'art hermétique[6] ». Ils pressentent en ce théosophe l'adversaire futur des tintamarres rituéliques ; ils devineraient que le martinisme ne le satisfait point, et que les réponses du maître ne peuvent apaiser ses doutes ; ils lui savent « un grand penchant pour la voie intime et secrète » de la méditation et de la prière[7], qu'il substitue de plus en plus aux pratiques extérieures. Sa piété les touche, comme son zèle pour l'Écriture sainte ou la Trinité ; il se propose de hâter le règne visible du Christ[8] ; loin de bafouer les dogmes et les rites traditionnels, il leur découvre une signification occulte. L'Eucharistie, que le Rédempteur dota de ses « vertus divines[9] » ; les anges gardiens[10], à qui, de même que ses maîtres, il refuse de connaître Dieu autrement que par l'intermédiaire de l'homme[11], le péché originel, et ce péché originel du second degré d'où proviennent les races sauvages[12] ; autant de points qu'il accentue tout spécialement, qui lui attirent la faveur

1. Saint-Martin, *Tableau naturel*, I, 198.
2. *Erreurs et Vérité* (1775), 54.
3. *Erreurs et Vérité* (1782), 59.
4. *Tableau naturel*, I, 194.
5. *Ibid.*, I, 104.
6. *Ibid.*, I, 242 ; II, 111.
7. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 15.
8. Mlle Frouteau, *Recueil de prédictions intéressantes*, II, 50, note (c'est l'œuvre d'une adversaire).
9. Saint-Martin, *Tableau naturel*, II, ch. XX.
10. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 199.
11. Saint-Martin, *Nouvel homme*, 17. On voit la persistance de l'enseignement de Martines de Pasqually chez son disciple, jusqu'en 1792.
12. *Des Erreurs et de la Vérité* (1775), 326 ; *Tableau naturel*, II, 37-38.

publique et le désignent à jouer bientôt le rôle d'un prophète mondain, d'un vulgarisateur de l'illuminisme. Nous le retrouverons alors ; qu'il nous suffise pour le moment de constater combien il se ressent de son initiation première ; chacun dans sa sphère d'influence, ceux que nous avons nommés avec lui jettent la semence du martinisme : elle mûrira, non sans s'être parfois mêlée de doctrines d'une autre provenance.

CHAPITRE III

Les Swedenborgiens

Swedenborg : sa vie ; son caractère placide ; rien d'un enthousiaste.

I. — Le théologien ; l'hérésiarque ; il attaque le catholicisme, le luthéranisme et l'Église chrétienne en général, qui se trompe sur la Trinité. L'heure de son jugement a sonné ; Swedenborg fondera la nouvelle Église.

II. — Il étudie le sens mystique de la parole, en déduit la théorie des influx et la morale quiétiste.

III. — Le visionnaire : « Croyez-moi sans preuves. » « Ce que mes yeux ont vu. » Ciel, enfer, terres astrales. La manière d'être des trépassés. Quelques verdicts sur des personnages illustres.

IV. — L'influence. Jugements des autres théosophes et des premiers disciples. Élie Artiste. Les premières Loges swedenborgiennes en France et à l'étranger.

V. — Les Illuminés d'Avignon. Naissance de la secte à Berlin et en Pologne. Les pérégrinations des chefs.

VI. — Les Illuminés d'Avignon : doctrine de la secte. La Vierge magnifiée. De l'alchimie à la théurgie : les cérémonies sur la montagne, les archanges et leurs oracles.

VII. — 1789 et les approches du nouveau règne. L'apogée de la secte. Les néophytes illustres : Henry de Prusse, la duchesse et les princes de Wurtemberg, Staël, Reuterholm. Échec des prédictions ; dissensions des adeptes ; les escroqueries d'Octavio Capelli. Fin de la secte et passage des derniers survivants au martinisme.

A l'heure où Martines de Pasqually, dans une ombre propice, recrute ses premiers adeptes, le bruit se répand qu'un naturaliste suédois jouit de faveurs extraordinaires. Une propagande habile, et les réfutations mêmes de ses ennemis, exaltent la gloire d'Emmanuel Swedenborg. Il envoie aux bibliothèques ses œuvres richement imprimées[1] ; lui-même paraît quelquefois en France[2] ; bientôt Pernety, Chatanier, Daillant de la Touche, le traduiront ou l'adapteront ; on apprend qu'il se vante de voyager quotidiennement dans le monde surnaturel ; quelques histoires surtout, que Kant prend la peine de discuter, mettent le comble à son renom. De Gothembourg, malgré les centaines de lieues qui l'en séparaient, le « prophète » aurait vu l'incendie de Stockholm ; à la reine

1. Cf. Sierke, *Schwärmer und Schwindler*, 44.
2. Humann, *Nouvelle Jérusalem*, 110.

Louise-Ulrique, il aurait dit un secret qu'elle se croyait seule à connaître ; sur les indications de feu M. de Marteville, il aurait appris à sa veuve l'emplacement d'une quittance que le défunt avait dissimulée[1]. Ces faits, pensait-on, démontraient tangiblement l'authenticité des allégations swedenborgiennes : à qui les contestait, on opposait la gravité du visionnaire, et la valeur de ses travaux scientiques.

Il ne bénéficia que sur le tard des prodiges qui le rendirent illustre. Né en 1688, troisième de neuf enfants, il avait, dans sa jeunesse, cultivé les belles-lettres, puis s'était voué aux sciences naturelles, et il tenait fort bien sa place dans les Académies. Son mérite l'avait fait anoblir ; ni ses voyages ni ses études philosophiques ne le mirent en contact avec des mystiques ; il lisait surtout Descartes et Bacon[2]. On ne voit pas qu'il se soit jamais préoccupé de Bœhme ni de Fénelon[3]. Par ailleurs, on le savait d'un caractère froid, et presque incapable d'enthousiasme[4]. Si l'on peut reprocher quelque chose à cette première phase de son existence, c'en serait la « trop constante placidité » ; il ne sort guère de son cabinet et manie les idées plus que les hommes ; ces mœurs retirées subsisteront toute sa vie. Mais on a souvent exagéré la soudaineté de son « illumination ». Son père, évêque luthérien, s'en tenait, dit Matter, à une religion naturelle voisine de celle de Rousseau ; les contemporains lui croyaient cependant « du penchant à se représenter certains événements comme ayant des significations singulières[5] ». Puis, n'aurait-il pas lu d'autres théosophes que ceux dont il nie connaître l'œuvre ? Sa doctrine, assurait un de ses disciples, reproduit la *Cabala denudata*[6] : nous lui trouverons aussi des ressemblances avec Saint-Georges de Marsais, et ne puisa-t-il pas à bien des sources qu'ignorait son siècle ? Enfin, — même indépendamment de sa ferveur congénitale et de ses habitudes méditatives[7], — une crise intense et qui dura plusieurs années stimula son

1. Ces anecdotes sont contées dans l'*Éloge de Swedenborg par M. de Sandel*, traduit par Pernety, en tête des *Merveilles du Ciel et de l'Enfer*. On les connaissait antérieurement en Allemagne, et Lavater mentionne la première, d'après Kant, dès les *Aussichten in die Ewigkeit* (III, 55). Cf. aussi Byse, *Swedenborg*, I, liv. I, ch. III, et Matter, qui les examine du point de vue de la critique historique (*Swedenborg*, ch. XII).
2. Cf. pour sa biographie, Matter, *Swedenborg*, et le livre récent de M. Martin Lamm.
3. Lui-même le niait (lettre de Cuninghame à Lavater, 16 mai 1791). Voir à ce propos Matter, *Swedenborg*, 96.
4. Entretien entre Lavater et Cuninghame, 15 février 1791 (Lavater, *Handbibliothek*, 1791, V, 49).
5. Pernety, *Éloge de Swedenborg par M. de Sandel* (*Ciel et Enfer*, I, 59-60).
6. Chatanier, trad. *Commerce entre l'âme et le corps*, 87.
7. Cf. Le Leu, *Loi d'amour*, 10. Cet auteur ajoute à de telles prédispositions « des qua-

instinct de visionnaire. A partir de 1736, des tentations l'assaillirent, sous la forme de rêves symboliques. « Il voyait des spectres épouvantables qui, bien que sans vie, se démenaient dans leurs chaînes. Tantôt il se trouvait couché sur une montagne, suspendu au-dessus d'un abîme, et sans force propre qui pût l'empêcher d'y tomber. Tantôt il se sentait attaqué par des animaux furieux ; une fois c'était un serpent, qui se transforma bientôt en chien[1]. » Enfin, un beau jour de l'année 1745, une voix l'avertit, au milieu de son repas, de ne pas manger tant ; la nuit suivante, le Christ lui apparut ; dès lors, ses hallucinations s'harmonisèrent en un système invariable, revêtirent le caractère d'une certitude ; et, se croyant le Messie d'une foi nouvelle, il s'attribua le devoir de la faire connaître aux hommes. Il prend la plume, pour ne plus la quitter ; aux dix-huit volumes des *Arcanes célestes*, il en ajoute quantité d'autres ; heureusement qu'il se répète, car son fatras ne rend pas la besogne agréable aux commentateurs, et l'on se demande avec stupeur comment il put susciter des enthousiasmes !

I

Il semblerait même que l'on dût s'en formaliser, et, n'était l'indifférence régnante, ses provocations l'eussent banni de la communauté chrétienne. Que ne lui réserve-t-il un peu de l'indulgence qu'il témoigne à celle de Mahomet ! « Cette religion, assure-t-il, a été suscitée par la divine Providence du Seigneur, et accommodée aux génies des Orientaux, afin de détruire les idolâtries de tant de nations et de leur donner quelque connaissance du Seigneur[2] » ; elle le dépeint comme « le plus grand des prophètes, le plus sage d'entre les hommes, et le Fils de Dieu[3] ». Swedenborg n'en saurait exiger davantage : son propre catéchisme, il le sait bien, se rapproche de la foi musulmane, par le monothéisme absolu qu'il enseigne, comme par les délices charnelles qu'il promet aux élus[4]. Il se flatte d'ailleurs que l'Asie et l'Afrique recèlent de véritables adorateurs du Tout-Puissant ; la religion des patriarches subsiste chez les nations de la Grande-Tartarie[5], et il prédit en termes voilés qu'un peuple du

lités affectives intenses », qui ne semblent pas correspondre au portrait que les contemporains nous retracent de Swedenborg.

1. Byse, *Prophète du Nord*, 36. Cf. du même, *Swedenborg*, I, 95 *sqq*.
2. Swedenborg, *Amour conjugal*, 367.
3. Swedenborg, *Sagesse angélique...*, 224-225.
4. « Votre nouvelle doctrine respire le mahométisme », lui dit un habitant de Gothembourg. (Swedenborg, *Vraie religion chrétienne*, I, 225.)
5. Swedenborg, *Vraie religion chrétienne*, I, 371.

continent noir favorisera merveilleusement les desseins de la Providence[1].

Il ne craint pas, pour l'heure, la concurrence du mahométisme ; c'est aux chrétiens qu'il en veut, et il les heurte complaisamment. Il bouscule les traditions catholiques et protestantes. A lire tel de ses ouvrages, on le prendrait pour un continuateur de Luther, plus audacieux. Il ampute l'Écriture sainte, n'y admettant qu'un certain nombre de livres de l'Ancien Testament, et, dans le Nouveau, seulement les Évangiles et l'Apocalypse[2] : « les autres livres n'ont pas le sens interne ». Les griefs qu'il formule contre les « papistes » semblent empruntés aux polémiques les plus haineuses des guerres de religion, à moins qu'ils n'anticipent sur celles de la période révolutionnaire :

> Babylone est chez les catholiques romains. Car ils remettent les péchés, ils envoient dans le ciel, ils précipitent dans les enfers, ils sauvent celui qu'ils veulent, ils vendent le salut ; ainsi ils s'arrogent tous les attributs qui n'appartiennent qu'à la puissance divine ; et comme ils exercent cette puissance, il s'ensuit qu'ils se font dieux, chacun à sa place par transmission, depuis le chef suprême, qu'ils appellent vicaire du Christ, jusqu'aux derniers d'entre eux... Outre cela, ils introduisent aussi des idolâtries de plusieurs genres, ils font des saints, ils les multiplient, ils voient et tolèrent leurs adorations... détournant tous les esprits du culte de Dieu, pour les porter au culte des hommes... Ils multiplient les monastères, dont ils tirent des espions et des surveillants qu'ils placent partout ; ils extorquent des confessions de cœur, qui sont aussi l'expression des pensées et des intentions ; et si on ne fait point ces confessions, ils répandent la terreur dans les esprits par la menace du feu de l'enfer et des tourments du purgatoire ; ils renferment dans les horribles prisons de l'inquisition ceux qui osent parler contre le trône papal et contre la domination du clergé[3].

Les rationalistes prodigueront à certains illuminés l'accusation de crypto-catholicisme : celui-ci ne la mérite certes pas. « Quoi de plus détestable, s'exclame-t-il, que de diviser le corps et le sang du Seigneur, ou le pain et le vin dans la sainte Cène, manifestement contre son institution ?... Quoi de plus détestable que d'établir le culte divin, les dimanches et jours de fête, dans des messes inintelligibles ?... Quoi de plus détestable que d'ôter aux laïques et au vulgaire la parole, qui est le divin vrai même, et de substituer à cette parole des écrits et des dogmes dans lesquels il n'y a pas le moindre réel de la parole[4] ? » Il atteste que, dans le ciel, le culte des saints cause de l'horreur, pour peu qu'on en

1. Swedenborg, *Dernier Jugement*, *ad finem*.
2. Swedenborg, *Nouvelle Jérusalem*, 173.
3. Swedenborg, *Dernier Jugement*, 56-58.
4. Swedenborg, *Apocalypse révélée*, II, 253-254.

parle [1] ; il a rencontré, sur la planète Jupiter, des âmes de Jésuites, qui « insinuaient d'affreux scandales » à propos de la passion du Christ [2]... Les conciles ne le satisfont pas plus que les Papes : il ne reconnaît l'autorité que de la seule parole divine [3], et ne se prive pas de la mutiler.

Mais les luthériens que charmerait l'énergie de cet adversaire de Rome déchanteraient en l'entendant vitupérer contre un de leurs dogmes essentiels. Il attaque un peu partout le principe de la « foi seule justifiante [4] » : assimilant amour et volonté, il nie que la science qui s'en isole puisse comporter aucun mérite [5]. Pour déplaisantes à ses coreligionnaires que soient de telles déclarations, elles n'en séduiront pas moins les mystiques [6]. Quant aux orthodoxes, il ne craint pas de les choquer, puisqu'il blâme un des fondements du christianisme. Avec les musulmans, avec Servet [7], il nie la Trinité des personnes divines ; y croire, c'est croire en trois dieux [8] ; il s'échauffe contre ce blasphème [9] ; tout au plus admettrait-il trois attributs en une personne, « la Divinité même qu'on appelle le Père, l'Humanité divine qu'on appelle le Fils, et le divin procédant qu'on appelle le Saint-Esprit [10] » ; attributs indissolubles autant que l'âme et le corps [11] ; et l'on ne peut dire que le Fils plutôt que le Père soit descendu sur la terre et mort sur la croix [12]. Pour toutes ces erreurs, dont chaque confession retient quelques-unes, le prophète du Nord désespère de l'Église : enchaînée au sens littéral, dépourvue de charité [13], sa dernière heure approche ; l'Esprit de Dieu s'en retire ; la Providence — atteste le touriste des plages surnaturelles — vient d'en ordonner la destruction :

> Le Seigneur, il y a quelques mois, a convoqué ses douze disciples qui

1. Swedenborg, *Vraie religion chrétienne*, II, 492 ; *Continuation du dernier Jugement*, 115.
2. Swedenborg, *Terres dans notre monde solaire*, 35.
3. Swedenborg, *Vraie religion chrétienne*, II, 270.
4. Cf. surtout sa *Doctrine de la vie*, consacrée particulièrement à ce point.
5. Swedenborg, *Ciel et Enfer*, 324-325, 368.
6. Cf. Lavater, *Kleinere Schriften*, III, 28 ; Saint-Martin, *Homme de désir*, 64 ; Oberlin (Leenhardt, *Vie d'Oberlin*, 179). Tous trois ont pu s'inspirer de Swedenborg : Lavater, dans sa jeunesse, en fait de grands éloges ; Oberlin l'imite sur plus d'un autre point ; quant à Saint-Martin, c'est l'époque (1790) où il entretient des relations amicales avec Silverhielm, neveu du théosophe suédois.
7. Ce dernier rapprochement est indiqué par Byse (*Swedenborg*, II, 284).
8. Swedenborg, *Vraie religion chrétienne*, I, 279.
9. Swedenborg, *Doctrine sur le Seigneur*, 120 et *passim*.
10. Swedenborg, *Nouvelle Jérusalem*, 187.
11. Swedenborg, *Doctrine sur le Seigneur*, 118.
12. Swedenborg, *Vraie religion chrétienne*, I, ch. 1.
13. Swedenborg, *Dernier Jugement*, 35. Cf. Matter, *Swedenborg*, 128.

> aujourd'hui sont des anges, et il les a envoyés dans l'universalité du monde spirituel, avec ordre d'y prêcher de nouveau l'Évangile, parce que l'Église, que le Seigneur avait renouvelée par eux, est aujourd'hui dans un tel degré de consommation, qu'à peine s'en montre-t-il encore quelques restes ; et que cela est arrivé, parce que les chrétiens ont partagé la divine Trinité en trois personnes, dont chacune est Dieu et Seigneur ; et qu'il est sorti de cette croyance comme une frénésie sur toute la théologie, et conséquemment sur l'Église qui, du nom du Seigneur, est appelée chrétienne [1].

Tel est ce dernier jugement qu'annoncent les Écritures, et qui se renouvelle pour la troisième fois, après le déluge et la ruine du judaïsme. Lorsque s'oublie le sens mystique de la parole, Dieu confie à de nouveaux apôtres le soin de l'interpréter [2] ; il restaure une Église, et procède, dans le monde des esprits, à la répartition suprême des peines et des biens [3]. On imagine à tort que ce grand acte s'accomplisse visiblement ; comme le devinait Saint-Georges de Marsais [4], l'univers spirituel en est seul affecté [5]. La Bible, sur ce point pas plus que d'autres, ne doit se prendre à la lettre. Les mille ans, pendant lesquels Satan sera lié, signifient une durée indéterminée [6] ; le ciel, la terre, qui remplaceront notre monde décrépit, représentent la fondation d'une Église ; et le jugement, réel pour les désincarnés, ne se traduit ici-bas que par cette substitution d'une hiérarchie à l'autre [7]. Lui, Swedenborg, a reçu la mission d'élever la Jérusalem nouvelle : en 1757, il lui fut donné d'assister au procès universel qui se débattit pour les anges et les démons [8] ; tous y prirent leur place définitive : désormais, il faut abandonner les anciennes confessions, en reconnaître la déchéance, et s'humilier devant la parole mystique que dévoile le prophète suédois.

II

Toute cette théologie n'amuse guère les contemporains ; les plus fervents swedenborgiens s'en écartent sans penser à mal ; il leur suffira

1. Swedenborg, *Vraie religion chrétienne*, I, 4.
2. Swedenborg, *Dernier Jugement*, 28.
3. *Ibid.*, 32.
4. « Je ne crois pas que ce règne de l'Esprit, que plusieurs attendent, et duquel il est prophétisé, apparaîtra extérieurement de la façon que nous l'imaginons... La créature en elle-même ne l'apercevra ni ne le saura point, je veux dire la partie sensitive ; et Dieu fera ceci, pour prévenir l'idolâtrie de ci-devant » (Saint-Georges de Marsais, *Discours spirituels*, I, 185-186).
5. Swedenborg, *Dernier Jugement*, 29.
6. Swedenborg, *Apocalypse révélée*, II, 357.
7. Swedenborg, *Arcanes célestes*, III, 195 ; *Ciel et Enfer*, 190.
8. Swedenborg, *Dernier Jugement*, 47.

d'admirer les visions de leur maître, sans en adopter les considérations doctrinales, auxquelles il tenait bien plus. Pourtant, elles s'accordaient avec l'ensemble du mouvement théosophique. Il attribue la plus grande portée aux correspondances, soutien des connaissances intuitives : pour en avoir perdu le sens, l'homme est passé de l'âge d'or à l'âge du fer[1] ; comment ne pas s'égarer, du moment qu'il délaissait l'unique réalité, spirituelle, pour les apparences de la matière[2] ? Jusqu'au moindre objet, tout ici-bas possède un analogue dans l'autre monde[3]. La Bible repose sur « de pures correspondances[4] » ; chacune de ses expressions renferme un sens mystique : et ne comprendra-t-on pas mieux la Cène, lorsque l'on saura que « le corps ou la chair du Seigneur est le bien de l'amour, de même que le pain » ; que « le sang du Seigneur est le bien de la foi, de même que le vin » ; que « la manducation en est l'appropriation et la conjonction »[5]. Voilà une merveilleuse façon de rendre le surnaturel intelligible ! Les images de l'Apocalypse se rapetisseront à la mesure d'une série de devinettes :

> Dans ce sens interne ou spirituel dans lequel sont les anges, par un nouveau ciel et une nouvelle terre, il faut entendre une nouvelle Église, tant dans le ciel que sur terre... Par la cité de Jérusalem, venant de Dieu et descendant du ciel, on doit entendre la doctrine céleste de notre Église. Par la longueur, la largeur et la hauteur qui étaient égales entre elles, on doit entendre tous les biens et toutes les vérités de cette doctrine dans leur ensemble. Par son mur, on doit entendre les vérités qui la défendent. Par la longueur de son mur, qui est de 144 coudées, mesure de l'homme, qui est la mesure de l'ange, on doit entendre toutes ces vérités qui servent à introduire ; et il en est de même des douze anges qui sont aux portes... (etc.). Tel est le sens spirituel de la parole, auquel le sens naturel, qui est le sens de la lettre, sert de base ; mais, néanmoins, ces deux sens, le spirituel et le naturel, n'en font qu'un seul par les correspondances[6].

Il est peu d'imaginations aussi prosaïques. L'épouvante de la fin du monde se mue en entités abstraites. « Par le *soleil qui sera obscurci*, on entend le Seigneur quant à l'amour ; par la *lune qui perdra toute sa lumière*, le Seigneur quant à la foi ; par les *étoiles qui tomberont des*

1. Swedenborg, *Terres planétaires*.
2. *Ibid.*
3. Swedenborg, *Ciel et Enfer*, 59 ; *Représentations et Correspondances*, 6.
4. Swedenborg, *Ciel et Enfer*, 4.
5. Swedenborg, *Nouvelle Jérusalem*, 138.
6. *Ibid.*, 2.

cieux, les connaissances du bien et du vrai qui doivent périr[1] ». Grâce ! lui crierait-on volontiers ; et puisque vous suivez Saint-Georges de Marsais[2], ayez le bon goût de ne pas insister plus que lui ! Heureusement, ses visions, d'ailleurs bien froides et sèches, permettent une « cristallisation » plus complaisante. Elles s'appuient, spéculativement, sur une doctrine émanatiste, et tendent à des conclusions guyoniennes.

L'unité cosmique justifie seule la science des correspondances : il l'admet, comme tous les théosophes, et n'évite pas toujours des formules panthéistiques. « Il n'y a qu'une source unique de la vie, déclare-t-il, et la vie de l'homme en est un ruisseau[3] » ; elle anime les bons et les méchants[4]. Nos sentiments, nos pensées en proviennent : rien ne subsisterait hors de son rayonnement ; mais les volontés perverses la dénaturent, et parfois la rejettent. « Cela peut être comparé à la lumière qui influe du soleil dans les objets ; elle y est modifiée et variée de différentes manières selon la forme des parties, et, par suite, elle est changée en couleurs ou tristes ou gaies[5]. » Mais il suffit que l'homme n'atteigne spontanément à rien de vrai[6], la révélation seule lui donne conscience des choses divines ou spirituelles[7] ; s'il ne la tient pas immédiatement de Dieu, les anges la lui transmettent. Car « une sphère spirituelle efflue de tout ange, de tout esprit et même de tout homme[8] » ; d'échelon en échelon, nous remontons ainsi à la cause première de la vie[9], à moins qu'il ne s'agisse d'esprits venus des régions infernales, pour nous induire en tentation. « Il y a eu très souvent chez moi de tels esprits, confesse ingénument le bonhomme, et ils étaient perçus dans la province de l'estomac répandant des anxiétés sans que je susse d'où ces anxiétés venaient[10]. »

De cette passivité, Swedenborg déduit son quiétisme. Dépouillons-nous de toute initiative, car nous ne sommes « point la vie, mais le

1. Swedenborg, *Doctrine sur l'Écriture sainte*, 30.
2. « Cette Église d'Éphèse, expliquait Saint-Georges de Marsais dès 1739 en paraphrasant l'Apocalypse, est celle où le feu et le zèle pour la gloire de Dieu prédomine, et se rapporte à l'odorat et à la planète Mars. » (*Explication de l'Apocalypse*, 40.)
3. Swedenborg, *Ciel et Enfer* 1, 10.
4. Swedenborg, *Représentations et Correspondances*, 13.
5. Swedenborg, *Arcanes célestes*, I, 383.
6. *Ibid.*, II, 65.
7. *Ibid.*, XIII, 339.
8. Byse, *Swedenborg*, I, 216.
9. Swedenborg, *Représentations et Correspondances*, 184.
10. Swedenborg, *Arcanes célestes*, X, 202.

récipient de la vie... ; c'est pourquoi Adam lui-même, quand, de son propre, il a voulu aimer et être sage, est déchu de la sagesse et de l'amour, et dès lors, il a été chassé du paradis[1] ». Par nos entreprises spontanées, nous repoussons les bienfaits célestes[2] ; nous ne possédons en nous-mêmes « que le domicile et le réceptacle des convoitises et des désirs libidineux[3] » ; il faut anéantir ce qui tient à notre nature[4], et ne pas agir égoïstement, mais « faire le bien pour le bien[5] ». Le péché, dans lequel nous naissons et dont chaque jour nous augmentons la somme, nous empêche de nous ouvrir à l'influence divine sans de pénibles déchirements ; les tentations, les combats spirituels, régénèrent notre âme en la rendant plus « molle » et malléable[6] ; ils nous fixent dans la lumière[7], et nous méritent le salut. Qu'importe de pénétrer les mystères du dogme ? « Le rationnel est nul sans l'affection[8] » ; « la vie de l'homme après la mort est conforme à sa partie volontaire et non à sa partie intellectuelle[9] ». Détruisons en nous ce qui nous empêcherait de nous baigner dans la vie surnaturelle ; faisons-nous la chose de Dieu : nous atteindrons à cette félicité, dont le théosophe a contemplé les mille nuances.

III

Que de merveilles il nous décrit ! et qu'il embarrasse le lecteur de sang-froid ! D'autres mystiques fondent leurs doctrines, leurs visions même, sur une apparence de raisonnement ; celui-ci — quoi qu'en aient prétendu des adeptes[10] — exige qu'on le croie sur parole. Il nous interdit de consulter nos sens ou notre raison sur les objets de notre foi[11], et ne nous laisse d'autre alternative que de le révérer comme un prophète, ou de le suspecter de mensonge et d'aliénation[12]. Les contemporains hési-

1. Swedenborg, *Sagesse angélique*, 54.
2. Swedenborg, *Nouvelle Jérusalem*, 58.
3. Swedenborg, *Amour scortatoire*, 25.
4. Swedenborg, *Arcanes célestes*, IX, 291.
5. Swedenborg, *Ciel et Enfer*, I, 11.
6. Swedenborg, *Arcanes célestes*, V, 399-500.
7. Chatanier, trad. *Nouvelle Jérusalem*, 128, note.
8. Swedenborg, *Arcanes célestes*, III, 38.
9. *Ibid.*, III, 16.
10. Byse (*Prophète du Nord*, p. xii). Les contemporains, en réalité, ne s'y trompaient pas, et cet autoritarisme est un des principaux griefs de Le Franc (*Conjuration*, 282).
11. Swedenborg, *Arcanes célestes*, I, 90-99.
12. Cf. les perplexités de Lavater : « Rien ne me paraît plus digne d'intérêt pour un philosophe et pour un chrétien, que les incroyables assertions de cet homme inexplicable. Si

taient déjà devant ce fâcheux dilemme ; il touche encore ses interprètes modernes, qui le disculpent de folie, en arguant de sa fécondité[1] ; lui-même « fait serment et atteste, dans toute la force de la vérité », qu'il n'invente rien, et qu'il s'est entretenu maintes fois avec les habitants de l'autre monde, « non dans aucun état d'âme assoupie, mais dans l'état de pleine veille[2] ».

Que l'on juge de l'impression que faisaient, sur les esprits crédules, les récits de ce vieillard qui prétendait converser avec les défunts, « non pas seulement un jour ou une semaine, mais des mois et une année presque entière[3] ». Bien peu de mystiques hausseront les épaules devant ce « roman[4] ». Des théologiens plus orthodoxes lui reprocheraient son matérialisme et son anthropomorphisme presque enfantin[5] ; mais ne pouvait-il se réclamer, sur ce point encore, du patronage d'illuminés antérieurs, et, comme toujours, de Saint-Georges de Marsais[6] ? On le laissera donc affirmer que Dieu, les anges, et l'ensemble même du monde spirituel, revêtent forme humaine[7]. Il y a, peut-être, dans la première de ces affirmations, une réaction contre l'iconoclasme de la Réforme débutante, et, dans la dernière, un ressouvenir de certaines notions cabalistiques. Mais la théorie des correspondances les explique mieux. Quant au fait des anges, il ne saurait nous étonner, puisque, d'après Swedenborg, leurs milices célestes « sont composées du genre humain[8] ». Dès maintenant, elles nous entourent à notre insu ; notre mort ouvre nos « sens internes » ; nous nous réveillons parmi les esprits. Tout d'abord, nous conservons notre figure et nos penchants terrestres ;

c'est un trompeur, le monde doit le savoir ; s'il est véridique, il faut croire en lui. » (Gessner, *Lavater*, I, 340.)

1. Byse, *Prophète du Nord*, 68. L'argument, croyons-nous, ne convaincrait guère les aliénistes.
2. Swedenborg, *Vraie religion chrétienne*, II, 512.
3. Swedenborg, *Arcanes célestes*, I, 39-40. Cf. *Dernier Jugement*, 14.
4. C'est pourtant ainsi que le qualifie Gence (*Vraie phrénologie*, 29). La plupart des autres chercheront des biais, que nous étudierons tout à l'heure.
5. Cf. Matter, *Swedenborg*, 400-407.
6. « Ce monde que l'on nomme spirituel, écrivait-il, n'est tel qu'en comparaison du monde composé ou formé de la matière grossière que nous voyons ; il est d'une matière subtile : je ne nomme spirituel que l'esprit qui est émané directement de Dieu, car *Dieu est esprit* » (*Réponse à quelques nouvelles questions*, 8-9).
7. Pour ce qui regarde Dieu, cf. *Terres planétaires*, 315 ; *Sagesse angélique*, 6. Pour ce qui regarde le monde spirituel : « Le ciel dans tout le complexe, écrit-il, représente un seul homme... le très grand Homme ou l'Homme divin » (*Ciel et Enfer*, I, 38-39). C'est l'Adam Kadmon de la Cabale : voir à ce propos Franck, avec la prudence qui convient.
8. Swedenborg, *Dernier Jugement*, 12.

peu à peu, ces derniers s'accentuent ; et selon qu'ils nous portent vers le bien ou le mal, nous quittons le vestibule de l'autre monde pour être élevés dans le ciel ou précipités dans les enfers[1]. Alors les hommes vertueux parviennent à la dignité d'anges[2]. Ne les imaginons pas trop différents de nous ; ils possèdent un corps spiritualisé, voire un sexe[3], et leur mémorialiste dépeint ces mariages ineffables où deux âmes aimantes fusionnent[4]. Ils jouissent d'une éternelle jeunesse ; les enfants morts en bas âge les rejoignent, après avoir acquis l'instruction nécessaire. Chacun, selon ses inclinations, habite sa résidence propre ; ils peuplent les planètes, et même le « ciel astral[5] », où d'ailleurs existent aussi des vivants ; « tout le genre humain n'est pas concentré et borné à la terre que nous habitons[6] ». Swedenborg s'y rendit maintes fois : que n'a-t-il pas visité ! Dans le monde spirituel proprement dit, il distingue trois cieux où sont admis les anges suivant leur perfection, et dont chacun renferme des sociétés innombrables[7] ; Dieu, soleil de cet univers, l'illumine ; l'auteur des *Arcanes célestes* prend à la lettre une métaphore chère aux mystiques[8]. Il détaille complaisamment les jardins ou paradis, les vêtements des anges ; il en atteste les divers régimes politiques ; il en conte la puissance, la gloire, le bonheur parfait, récompense de leur humilité soumise. Un mahométan l'approuverait. Et il dépeint aussi l'enfer, *de visu*, comme il dépeint toutes choses.

1. Cf. l'ensemble du traité sur les *Merveilles du Ciel et de l'Enfer*.

2. Mme Guyon offre quelque chose d'approchant : « Dans le ciel les hiérarchies sont composées d'hommes et d'anges. Les saints remplissent les places que les anges ont abandonnées par leur rébellion » (*Traité du Purgatoire*, *Opuscules*, II, 399). Saint-Georges de Marsais en était disciple. Cf. au chapitre des *Survivances* le parti que Jung Stilling tirera de ce « lieu d'instruction ».

3. Pour tout ce qui suit, voir *les Merveilles du Ciel et de l'Enfer* et *les Délices de l'Amour conjugal*.

4. Swedenborg, *Ciel et Enfer*, 245.

5. Swedenborg, *Terres dans notre monde solaire*, 4. Cf. plus loin des allégations semblables chez Oberlin, Jung Stilling, etc. Ici encore, Saint-Georges de Marsais devance Swedenborg, mais il fait des planètes un purgatoire, « où les âmes imparfaites qui sortent de ce monde achèvent leur purification, savoir : les âmes qui meurent en état de grâce et de soumission, de donation à Dieu, mais n'étant pas régénérées »... (Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 225.)

6. Swedenborg, *Terres planétaires*, 211.

7. Swedenborg, *Arcanes célestes*, I, 309.

8. « Le soleil a été regardé de tout temps comme représentant la Divinité », dit Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 306. Cf. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 264 ; Lavater, *Handbibliothek*, 1792, II, 303 ; Mme de Krudener, lettre du 16 novembre 1811 (Bibl. nationale de Berlin). Cf. aussi les allégations de Dupuis ou de Besbecourt, *Mystères du christianisme* (I, 87).

Cette géhenne « philosophique » ne rappelle guère celle de Dante : il s'en occupe moins que du paradis. Les peines y sont relativement légères, et il ne les inflige qu'à contre-cœur, sauf lorsqu'il y plonge nommément ses adversaires. Le « mal héréditaire », le péché originel, ne damne personne[1] ; les gentils — dont la tradition renferme les vérités de la religion naturelle[2] — « seront sauvés également comme les chrétiens[3] ». Il n'est pas besoin, pour appartenir à l'Église, de convenir de certains dogmes ; la charité suffit[4], et les bonnes œuvres ; la variété du culte plaît à Dieu[5]. N'en concluons pas cependant au salut universel des êtres : toutes les croyances comportent « des préceptes semblables à ceux du Décalogue » : qui s'y conforme obtient la vie éternelle, qui les rejette se voue aux supplices infernaux[6]. Ces derniers s'accompagnent d'une telle perversion de goût que les réprouvés se plongent avec délices dans ce qui nous paraîtrait répugnant. Aucun démon ne les tourmente[7] ; leurs sociétés, comme celles du ciel, se composent d'hommes ; ils ressentent, à défaut de joies véritables, les plaisirs tout sensuels en harmonie avec leur nature dépravée[8]. Qu'importe, après tout, si la miséricorde du Seigneur leur permet de s'illusionner ? Ses caprices seuls causent leur souci, lorsque sa lumière, comme un projecteur, les éclabousse et les montre tels qu'ils sont[9] : fort laids, assurément ; et leurs analogues terrestres provoqueraient notre nausée :

> Les choses qui correspondent aux mauvais usages, c'est-à-dire aux plantes vénéneuses et aux animaux nuisibles, sont les matières cadavéreuses, putrides, excrémentitielles et stercoreuses, infectes et urineuses. La seule expérience prouve que les matières cadavéreuses et putréfiées s'accordent avec ces insectes nuisibles et inutiles, et leur sont homogènes. La raison évidente en est que de semblables puanteurs et infections sont dans l'enfer, où paraissent aussi de tels petits animaux. C'est pourquoi ces enfers prennent de là leurs noms, et sont nommés les uns cadavériques, les autres excrémentitiels, quelques-uns urineux et de différents autres noms. Mais tous ces enfers sont couverts, pour que ces exhalaisons ne se répandent pas au dehors ; car pour le peu qu'ils s'entr'ouvrent, ce qui arrive quand des diables novices y entrent, ces exha-

1. Swedenborg, *Arcanes célestes*, IV, 128.
2. *Vraie religion chrétienne*, I, 375 ; *Doctrine sur l'Écriture sainte*, 201.
3. Swedenborg, *Ciel et Enfer*, 201.
4. Swedenborg, *Nouvelle Jérusalem*, 9.
5. Swedenborg, *Ciel et Enfer*, I, 35-36. *Arcanes célestes*, IX, 182.
6. Swedenborg, *Doctrine de la vie*, 32.
7. Swedenborg, *Ciel et Enfer*, 390.
8. Byse, *Prophète du Nord*, 343.
9. *Ibid.*, 334.

laisons excitent des vomissements et des pesanteurs de tête, et causent même la défaillance si elles sont aussi vénéneuses[1].

Les vicieux se pressent dans ces latrines spirituelles. Encore Swedenborg use-t-il d'indulgence, et autorise-t-il, par exemple, la « fornication » avec une seule maîtresse, ou le « concubinage » d'un homme marié, « pourvu que l'amour conjugal soit regardé, désiré et cherché comme principal bien[2] ». Mais il a rencontré dans son enfer « la plupart des saints de la religion catholique », qui ne pratiquèrent la vertu que par gloriole, et dans l'espoir de leur canonisation future[3]. L'amour-propre, cette pierre de touche, dans n'importe quelle confession, distingue les élus des réprouvés. Le visionnaire relate quelques verdicts inattendus. Il a rencontré des catholiques de bonne foi, confiés à la garde d'anges protestants, qui les préparaient à la vie céleste[4]; « celui qui a été pape à Rome il y a vingt ans (Benoît XIV, sans doute) a été mis à leur tête, par la raison qu'il a conservé dans son cœur le sentiment que la parole était plus sainte qu'on ne le croit, et qu'il fallait adorer le Seigneur. Mais celui-ci, après avoir rempli pendant plusieurs années les fonctions pontificales, les a abdiquées et s'est retiré auprès des Réformés, parmi lesquels il est encore, et jouit d'une vie heureuse[5] ». Pour les mêmes motifs, Sixte-Quint participe de l'éternelle béatitude et dirige une société « composée de catholiques qui excellent en jugement et en industrie par-dessus tous les autres[6] ». Swedenborg nous apprend encore que, dans l'autre monde, saint Xavier a le maintien d'un imbécile, en dépit de son intelligence[7]; qu'Aristote y figure « parmi les esprits sains, et plusieurs de ses sectateurs parmi les fols[8] »; que Jean Calvin habite le ciel « parce qu'il est honnête, et qu'il n'excite pas de troubles », tandis que Melanchthon, responsable de l'infâme hérésie de la « foi seule justifiante », se trouve plongé dans l'abîme infernal[9]... Des adversaires encore vivants, tel Zinzendorf, en subissent les tourments « quant à leur être spirituel ». Mais qu'il n'abuse pas de pareils arguments : les mystiques les rétorqueraient sans peine; et les martinistes, en butte à l'hostilité des disciples de Swedenborg[1], s'empresseront de le dépeindre, après sa mort, « en un état de vastation réelle, pour avoir, en divers endroits de ses *Arcanes célestes* ou de ses autres ouvrages, donné un trop libre cours au feu vif d'une imagination brillante, et parfois un peu trop exaltée[2]... ».

1. Swedenborg, *Sagesse angélique...*, 174-175.
2. Swedenborg, *Amour scortatoire*, 25, 32, 45-50.
3. Swedenborg, *Ciel et Enfer*, 381-389.
4. Swedenborg, *Dernier Jugement*, 73.
5. Swedenborg, *Continuation du dernier Jugement*, 113.
6. Swedenborg, *Apocalypse révélée*, II, 933.
7. Swedenborg, *Vraie religion chrétienne*, II, 493.
8. Swedenborg, *Terres dans notre monde solaire*, 90.
9. Swedenborg, *Continuation du dernier Jugement*, 113.

IV

Car les théosophes, prêts à vanter un visionnaire qui démontre si bien la possibilité de relations avec le monde surnaturel, s'affligent de ne pas le voir concorder en tout avec leurs doctrines respectives. Ils mettent donc une sourdine à leur admiration. Dans les contestations maçonniques, ils le loueront volontiers, pour légitimer leur mysticisme : des Élus Coëns, Maubach[3], Willermoz[4], le préconisent; mais ils pensent que parmi les esprits qui l'instruisirent s'en étaient glissés d'inférieurs. « Mille preuves dans ses ouvrages, s'exclame Saint-Martin, qu'il a été souvent et grandement favorisé! mille preuves qu'il a été souvent et grandement trompé! mille preuves qu'il n'a vu que le milieu de l'œuvre, et qu'il n'en a connu ni le commencement ni la fin[5]! » Dutoit-Membrini, successeur de Saint-Georges de Marsais, tout en lui reprochant sa négation de la Trinité, ainsi que « beaucoup d'autres erreurs et confusions », en juge la lecture profitable aux déistes et aux gens du monde[6]. Lavater s'adresse respectueusement à lui, puis s'effrayera de le voir considérer comme un apôtre, mais, tout en le combattant, persistera à le croire « organisé pour voir le monde moyen des esprits, quoique sans grand coup d'œil génial d'ensemble[7] ». Ceux qui n'ont pas de théories préconçues donneront plus libre cours à leur surprise émerveillée :

1. Le marquis de Thomé, leur premier propagandiste en France, dit à Corberon beaucoup de mal du livre des *Erreurs et de la Vérité* (Corberon, *Journal*, 6 juillet 1780).
2. Chatanier, trad. *Traité de la vie*, 109-110.
3. Le 21 avril 1785, il en recommande l'étude au Congrès des Philalèthes (*Monde maçonnique*, XIV, 532).
4. « Ce sera toujours un homme étonnant, dit-il, et qui a rappelé les principes de la plus saine morale : *la Nouvelle Jérusalem* surtout, si l'on en retranche le merveilleux du titre, contient des choses qui sont traitées d'une manière intéressante » (*Réponse aux assertions du F.·. a Fascia*, 71, note).
5. Saint-Martin, *Homme de désir*, 268.
6. Dutoit, *Philosophie divine*, III, 83, note.
7. Lavater, *Handbibliothek*, 1791, VI, 211. Cf. le détail de ses tergiversations au chapitre sur *Lavater*.

Comment ne pas s'enthousiasmer sur Swedenborg quand on ne lit que lui ? Que penser au surplus d'un homme qui, ayant joui toute sa vie d'une bonne et excellente réputation civile, ayant été d'abord célèbre dans les académies littéraires, célèbre dans celles des sciences, a terminé ses travaux de cabinet par trente volumes de théologie mystique qui sont écrits avec une simplicité sublime et une force de logique bien imposante? Quelle opinion prendre d'un système aussi consolant pour l'humanité que désespérant pour elle, quand on réfléchit sur quelles bases il s'appuie, des visions! sur quelle autorité il se fonde, sa propre assertion! Et qu'est-ce que l'assertion humaine?... Je ne sais si vous avez lu, Monsieur, une espèce de prologue sur le catholicisme, le luthéranisme et le calvinisme, qui sert de préface, je crois, à son *Apocalypse révélée*, sa *Vraie religion chrétienne*, etc. Il y a là un ensemble si séduisant pour le philosophe chrétien qu'on le saisit avec avidité. Car, d'un côté, il ôte au protestantisme son insuffisance de culte, de cérémonies, de croyance même; au catholicisme le despotisme des prêtres, le despotisme d'une foi aveugle, etc., etc., et il résulte de sa refonte des trois confessions un composé sublime de bonté et de justice, de mystères et de lois, de merveilles et de raison dont le tout ensemble fait désirer au chrétien philosophe que Swedenborg ait raison et que sa révélation ne soit pas mensongère [1].

Corberon, qui s'éprend ainsi d'un christianisme à la fois mystique et libéral, finira par s'en convaincre entièrement. Deux ans après, il prônera plus vivement les mêmes ouvrages : « Si, après cette lecture, vous traitez encore mon Suédois de visionnaire, je ne vous en reparle plus [2] » ; en 1790 enfin, nous le retrouverons parmi les swedenborgiens d'Avignon. Outre l'inquiétude commune à tout le siècle, cet ébahissement devant l'assurance du savant explorateur des cieux lui raillie de nombreux adhérents; son Église essaimera vite à travers l'Europe.

Elle n'emprunte pas aux préceptes du maître sa préoccupation dominante. On pouvait se targuer, à son exemple, de converser avec les esprits : mais comment ses disciples se vouèrent-ils à l'alchimie ? Ne les en dissuadait-il pas [3] ? Il conseillait cependant « de s'adonner plutôt à la vie pratique qu'à la vie spéculative [4] » ; on exploitera ce conseil, et, considérant qu'il éclaire suffisamment les mystères de l'au-delà, que d'ailleurs la dispute ne sied guère en ces matières ignorées, on s'appliquera plutôt « à chercher le remède aux maux qui nous accablent [5] ». Un certain Élie Artiste paraît le grand fauteur de la métamorphose.

1. Corberon à M. de Vauvilliers, 29 décembre 1785.
2. Corberon à M. de Hüttel, 30 juillet 1787.
3. Cf. à ce propos Chatanier, trad. *Traité de la Vie*, 17.
4. *Ibid.*, 15.
5. Pernety, *Fables égyptiennes et grecques*, I, 193-194.

« Homme du peuple, né pauvre et obscur, enrichi par l'industrie, et devenu possesseur d'une fortune colossale », il « était, du vivant de Swedenborg, son ami intime, son correspondant et en quelque sorte son trésorier ». Opérateur, et non plus théoricien, « il imagina diverses cérémonies d'initiation, et entoura les adeptes d'apparitions fantastiques [1] » ; en même temps qu'il aiguisait ainsi leur curiosité de l'au-delà, il les orientait vers la recherche du grand œuvre ; le traité qu'il écrivit à ce sujet semblait aux connaisseurs « plus clair qu'aucun de ceux qui ont paru depuis *Hermès Trismégiste* [2] ». Il s'était établi à Hambourg, où ses coreligionnaires le visitaient ; il leur remettait « des flacons de matière philosophique [3] », et son livre entretenait l'activité de leurs Loges [4]. Celles-ci parurent, presque simultanément, dans la plupart des capitales. A Stockholm, où les groupements swedenborgiens dataient du vivant du théosophe, se fonde, en 1787, la Société exégétique et philanthropique, qui étoffe les visions du maître au moyen de procédés mesmériens [6] ; la même année, on mentionne l'existence, à Moscou, d' « enfants de la Nouvelle Jérusalem [5] » ; en 1788, ceux de Londres, dont les réunions duraient depuis cinq ans, inaugurent leur temple [7]. L'Angleterre prend désormais la direction du mouvement : Swedenborg y prime n'importe quel mystique ; « ses disciples sont nombreux, ils ont un service public, et un culte et un rite particuliers [8] ». Les premiers que l'on rencontre en France viennent de là : Chatanier, qui fonde à Londres, en 1783, le *Journal Novi-Jérusalémite* [9], y avait reçu, dès 1766, « cette auguste Vérité [10] » ; bien que son influence s'exerce plus spécialement sur la colonie française de Grande-Bretagne, ses traductions font connaître le prophète du Nord à l'ensemble de ses compatriotes ; les notes qu'il y met le montrent fidèle à la doctrine des *Arcanes célestes*,

1. Cf. un article de la *Revue britannique*, février 1839, 324-325; et, dans les papiers de Corberon, sa lettre à M. de Hüttel du 20 juillet 1787.
2. Berthelot à Lavater, 30 septembre 1786.
3. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 138.
4. Cf. les demandes de Pernety du 23 janvier 1780. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 26.
5. Cf. Thory, *Acta Latomorum*; et Martin Lamm, *Upplysningstidens Romantik*.
6. Corberon à M. de Hüttel, 20 juillet 1787.
7. Cf. Byse, *Prophète du Nord*, 12.
8. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 175.
9. Cf. Sierke, *Schwärmer und Schwindler*, 50. Il ne s'agit pas là d'un « journal » tel que nous l'entendons aujourd'hui, mais d'une série de traductions des principales œuvres de wedenborg.
10. Chatanier, trad. *Dernier Jugement*, 171.

à laquelle il ajoute cependant, sous forme d'hypothèses, quelques dogmes hétérogènes, tel celui de la réintégration[1].

En deçà de la Manche, les sociétés de swedenborgiens paraissent d'abord à l'état sporadique ; leur nombre augmente jusqu'en pleine Révolution. En 1791, il s'en établit une à Rouen[2] ; le conventionnel Amar[3], et Quevremont, compromis dans l'affaire de Catherine Théot[4], en favorisent aussi la diffusion. A Paris, le marquis de Thomé, dès 1773, avait prêché le nouvel évangile[5]. Son « ton tranchant, exclusif et exalté », son manque de tolérance, impressionnaient désagréablement ses interlocuteurs[6] : il affichait un profond dédain pour le martinisme, de même que, plus tard, pour Cagliostro ; comme Élie Artiste, il s'intéresse surtout aux expériences pratiques, et à la pierre philosophale ; il s'inspire des chimistes de la Renaissance, et se persuade que la découverte du grand œuvre entraînerait celle des plus hautes vérités[7]. Mais ces recherches n'excluent pas des spéculations plus hautes : Corberon, auquel il les communique, n'en copie pas moins le journal d'un certain comte de C***, qui s'entretenait avec sa femme défunte, suivant les principes de Swedenborg[8] ; bientôt, il apprendra l'existence d'une secte qui combine les deux ordres de connaissances, et s'affiliera aux Illuminés d'Avignon[9].

1. « Tous les philosophes hermétiques, écrit-il, depuis Hermès lui-même jusqu'à Élie l'Artiste, et le bon sens et la raison, démontrent que le mal n'est qu'un *accident* ; et que tout accident ayant eu un commencement, doit aussi avoir une fin : donc il s'ensuivrait que le mal doit aussi en avoir une. » (*Traité de la Vie*, 15.)

2. Cuninghame à Lavater, 16 mai 1791.

3. Cf. à ce propos d'intéressantes considérations dans Fabre des Essarts, *les Hiérophantes*, 161 : « Nous trouvons un swedenborgien convaincu au sein même du Comité de Salut public, Amar, le farouche Amar, qui rédigea l'acte d'accusation des Girondins.... N'était-il pas mû au fond par une haine religieuse ? Les Girondins étaient, on le sait, les athées, les matérialistes de la Révolution. Le mystique Amar immolant l'épicurien Vergniaud, cela rentre dans la logique du fanatisme. »

4. Cf. d'Alméras, *Dévotes de Robespierre*, 190.

5. D'Alméras, *Cagliostro*, ch. v.

6. Corberon à M. de Vauvilliers, 22 décembre 1785.

7. Corberon, *Journal*, I (13-14 juin 1775) ; VI (6 juillet 1780).

8. Corberon, *Journal*, VI, 280 (8-10 mai 1782).

9. Les curiosités de Corberon l'empêcheront toujours d'être l'homme d'une seule secte, et le catalogue de sa bibliothèque (qui date apparemment de 1795 ou 1796) offre d'intéressantes indications sur ce qui constituait les lectures favorites des mystiques. On y voit *la Vie de Cagliostro*, *le Procès de Cagliostro*, *la Lettre sur la Révolution* de Saint-Martin, *la Vie de Mlle Brohon*, *le Secret de la Philosophie* de Crosset de la Haumerie, *la Conformité des cérémonies grecques, chinoises et romaines*, *la Philosophie divine* de Dutoit, *la Vie des prophètes* (de Saint-Georges de Marsais ?), *le Nouvel homme*, et *l'Homme de désir* de Saint-Martin.

V

Mon second séjour à Avignon, écrit l'émigré Dampmartin, me mit à portée de connaître une société surprenante dont les membres m'inspirèrent un respect mêlé de doute, de surprise et d'admiration. Sur un ordre qu'ils croyaient surnaturel et émané de la puissance suprême, ils étaient venus de différentes contrées de l'Europe se rassembler dans un même centre. Un seigneur polonais avait sur eux l'autorité de chef : Dom Pernety, ancien bibliothécaire du grand Frédéric, exerçait les fonctions d'apôtre, et plusieurs hommes connus se montraient des disciples zélés... On les vit, également tranquilles et fermes, pratiquer les vertus bienfaisantes, remplir les exercices de la piété, faire, en un mot, dans le sein de l'*abomination*, revivre les mœurs des premiers chrétiens. Une alliance d'hommes religieux, placée en parallèle avec une coalition de scélérats effrénés (les révolutionnaires du Comtat), offraient le contraste le plus sublime. Ces sectaires, égarés peut-être par leur amour même pour la Divinité, m'accueillirent avec un empressement qui me toucha... Ils me prédirent avec une surprenante clarté les événements dont je n'ai pas cessé d'être ou le jouet ou la victime[1].

C'est « dans le Nord » — lisez à Berlin — en 1779[2], que Méridionaux et Polonais se conjoignirent sous les auspices d'une doctrine scandinave. Le nom de Swedenborg en fit l'accord : mais chacun d'entre eux n'ajoutait-il pas à son illuminisme bien des expériences individuelles ? Pernety, leur chef, né en 1716, avait revêtu d'abord le froc bénédictin et, comme aumônier, suivi Bougainville dans son voyage autour du monde ; puis, renonçant à la vie religieuse, il s'était réfugié auprès de Frédéric II, dont il devint le bibliothécaire ; de ces milieux fort différents, il rapportait une érudition prodigieuse, et son activité brouillonne s'exerçait dans les domaines les plus divers : il publie indifféremment une relation géologique, géographique et ethnographique de sa randonnée aux îles Malouines ; une dissertation sur l'origine et le caractère de l'Amérique et des Américains, et, déjà, des recherches sur l'hermétisme, et une *Physiognomonie* par laquelle il s'efforçait vainement de concurrencer Lavater... Lorsque, ayant groupé quelques adeptes, il se sera mis en relation avec des êtres supérieurs, c'est lui qui se char-

1. Dampmartin, *Mémoires*, I, 306-308. Les meilleurs travaux parus jusqu'ici sur les Illuminés d'Avignon sont une brochure de Marc de Vissac, *Dom Pernety et les Illuminés d'Avignon*, et un article de Marcel dans *les Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 1922, III-IV.

2. Corberon, *Recueil*, 20 août 1789.

gera d'en consigner les reponses[1]. On le lui avait prédit : il deviendrait un jour, sur la terre, « l'oint de prédilection du Dieu qu'il devait adorer[2] » ; le 17 décembre 1780, une voix céleste l'établit prêtre du Tout-Puissant, et lui promit de l'oindre sous peu « du nouveau chrême[3] » ; il fut enfin « nommé pontife en arrivant à Avignon[4] », capitale de son Église. Dès Berlin, il avait consacré son frère cadet[5], et d'autres Français, Morinval, Borelli, Beloar[6]. Il s'y était aussi rencontré avec le gentilhomme polonais dont parle Dampmartin, un certain Grabianka, staroste d'Ostap en Podolie, qui l'avait mis en contact avec tout un groupe de mystiques. Il en recevait la relation de miracles annonciateurs de la fin des temps : des paysans n'étaient-ils pas ressuscités pour en confirmer l'approche[7] ? Avant même de connaître le théosophe suédois, le staroste avait reçu l'initiation d'un Danois nommé Levetzan, membre zélé de la Stricte Observance maçonnique et templière, et qu'une mort prématurée empêcha de jouer le rôle qu'annonçait sa prescience[8]. Encore au moment solennel où se consacrèrent les fondateurs de la nouvelle Église swedenborgienne, Grabianka reçut du ciel l'ordre de marcher le premier, avant même Pernety, « parce que son cœur était le plus pur[9] » ; au demeurant, il lui fournit de nombreuses recrues, sa belle-mère, la comtesse Stadnisca, sa sœur et son beau-frère, la comtesse et le comte Tarnowski, son ami Ronikin, et jusqu'à leur domesticité[10] ; des sociétés analogues, dont on contait merveilles, paraissent s'être multipliées dans les campagnes polonaises[11]. C'est encore lui qui réunit au bibliothécaire de Frédéric II celui du prince Henry, Louis-Joseph-Bernard-Philibert de Morveau, dit Brumore, frère du chimiste Guitton de Morveau, qu'il consacra le

1. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 25.
2. *Ibid.*, 5.
3. *Ibid.*, 42.
4. *Ibid.*, 136.
5. *Ibid.*, 143.
6. *Ibid.*, 22.
7. Cf. en appendice la lettre de Pernety à Nordenskjöld du 30 octobre 1784.
8. Corberon à Grabianka, 1789.
9. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 6 (1er avril 1779).
10. Toutes ces réceptions se font des années de 1779 à 1781 : *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 38 ; 108.
11. Chatanier parle d'un « noble polonais » swedenborgien, « qui est resté quarante jours sans boire ni manger » (trad. *Dernier Jugement*, 156). Cf. la correspondance de Pernety avec Nordenskjöld.

14-22 avril 1779, avec une demoiselle Bruchié, sa gouvernante[1]. Par ces affiliations, l'école de Berlin se préparait à devenir celle d'Avignon.

Comment les illuminés s'y décidèrent-ils ? Ils nous apprennent que, dès les 28 et 29 mai 1781, un oracle enjoignit à Pernety d'aller fonder une nouvelle cité ; deux ans plus tard, il lui prescrivit son itinéraire. Peut-être Frédéric II témoigna-t-il de la mauvaise humeur des folies de son bibliothécaire ; la dernière des lettres que Pernety adresse à Nordenskjöld le montre très préoccupé des conséquences qu'entraîneraient des indiscrétions[2]. Quelques années plus tard, sans doute les choses eussent-elles pris un autre cours. Les swedenborgiens se mirent en route isolément. En novembre 1783, s'il exécuta les consignes de son oracle, le chef de la secte se rendit à pied, par Gœrlitz, sans doute[3], et Prague, jusqu'à Valence, où l'accueillit sa famille ; de son côté, Morveau-Brumore, après avoir quitté le prince Henry, la veille de la Pentecôte, 7 juin 1783, se rendit avec Mlle Bruchié à Hambourg, où il rendit visite à Élie Artiste ; à Strasbourg, où il remit sa compagne à ses parents ; puis à Bâle, où Sarazin, banquier de Cagliostro, le rencontra le 12 septembre 1784[4] ; le 3 octobre, il quitte la Suisse pour Avignon, et il y parvient à la fin du mois. Un certain médecin, nommé La Richardière, qui s'y était établi en juin, séjournait à cette époque à Valence, où il fit la connaissance de Pernety ; ce dernier le chargea d'une lettre, qu'il remit à Brumore, à son retour, en janvier. Bientôt, l'ancien bibliothécaire du roi de Prusse les rejoint, puis viennent Grabianka et les autres ; une Loge se fonde, et peut-être essaime-t-elle dès lors à Rome ; Brumore s'y rend, du moins, en juin 1785, mais, le mardi 28 février 1786, il y meurt d'une fluxion de poitrine[5].

Son décès n'arrête pas l'essor de la société. Avignon se prêtait merveilleusement à l'occultisme. Sans remonter aux hérésies méridionales du moyen âge, on prétendait, dès 1775, qu'il s'y trouvait « une Loge particulière dans laquelle résidait le secret des maçons[6] ». De fait,

1. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 129.
2. Voir ce démenti à l'Appendice II.
3. Le cahier dit Goritz. Je ne vois pas de localité de ce nom entre Berlin et Prague. Mais la route qui relie ces deux villes passe non loin de Gœrlitz, où se trouvait la tombe de Bœhme.
4. Sarazin, *Journal*, 12 septembre 1784.
5. Tous ces détails, dont un petit nombre ont été publiés par Marcel (article cité, p. 85-86), sont tirés du *Cahier des Illuminés d'Avignon*.
6. Corberon, *Journal*, I, 392 (12 novembre 1775.)

Pernety collabora aux travaux d'une Loge préexistante[1]. Mais ils ne l'occupaient qu'accidentellement : le groupe qu'il avait ramené de Berlin constitua le noyau principal d'une secte dont les révélations, répandues au loin, augmentèrent vite le nombre. Le marquis Vernetti de Vaucroze lui offrit l'hospitalité dans son château ; une centaine d'adhérents s'y réunissaient, dès 1787[2], et cette même année, Grabianka, suivant l'exemple de Brumore, fit un voyage en Italie[3]. Deux ans plus tard, les illuminés d'Avignon, près de leur apogée, étendaient leurs affiliations jusqu'à Paris, où ils recrutaient deux hommes très répandus dans les milieux théosophiques, l'Anglais Bousie et le Français Gombault[4]. Ils en gagneront de bien plus marquants, mais, avant de narrer cette année 1789 qui leur fut à la fois glorieuse et fatale, voyons en quoi leurs doctrines et leurs pratiques séduisaient la crédulité du siècle.

VI

La retenue, la froide dialectique qui distinguaient le visionnaire suédois font place, chez ses disciples d'Avignon, à l'exaltation la plus insolite. Pernety se ressouvient toujours d'avoir pâli sur les traités des alchimistes de la Renaissance et des théurges d'Alexandrie ; ses amis accentuent le caractère pratique imposé par Élie Artiste au swedenborgisme ; le problème de l'or tient la première place parmi leurs manipulations[5]. A tout instant, ils se croient sur le point de découvrir la pierre philosophale. Les anciens ne la possédaient-ils pas ? Et l'esprit des modernes s'est-il donc affaibli, qu'ils ne la puissent retrouver ? « Les savants, dit-on, la traitent d'extravagance et de folie. Que conclure de là ? Ne serait-ce pas une preuve que ceux que l'on appelle savants sont bien éloignés de tout savoir[6] » ? La mythologie égyptienne, les fables grecques, l'épopée d'Homère, voilaient cette science oubliée[7]. Hermès, son fondateur, l'y déguisait, pour ne la transmettre qu'à une élite[8] ;

1. Cf. la brochure de Marc de Vissac. La biographie de Pernety s'oppose à ce que l'on admette les allégations de Clavel, dans son ouvrage, piteux bien que classique, sur *la Franc-Maçonnerie* (p. 172).
2. Marcel, article cité, 86.
3. Corberon à Grabianka, 1789.
4. *Ibid.*
5. Marc de Vissac, *Dom Pernety*, 16.
6. Pernety, *Dictionnaire mytho-hermétique*, p. XIX-XX.
7. Pernety, *Fables égyptiennes et grecques*, I, p. IX.
8. *Ibid.*, I, p. VII.

car « à quels dangers ne s'exposerait pas un philosophe qui ferait la transmutation ? Les adeptes ne manquent pas de bonne volonté pour faire du bien à tout le monde : mais ce monde « est si pervers, qu'il est dangereux pour eux de le faire[1] ». Le malheur, c'est qu'une vérité si bien masquée s'expose à périr, et, — Pernety ne le dissimule point — lui-même tâtonne et, loin de la posséder, espère simplement la reconstituer un jour.

Il en cherche le détail chez ces libres penseurs du moyen âge et de la Renaissance, qui la possédèrent en dernier lieu : Raimond Lulle, Arnaud de Villeneuve, Gerber, Paracelse, Van Helmont[2] ; il compulse Elie Artiste, Mardochée, Nicolas Flamel[3], et sa persévérance méritoire n'aboutit pas. Tantôt ses amis en escomptent la réussite[4], tantôt ils se lassent et se demandent « dans quel temps, enfin, le frère Pernety aura commencé son œuvre[5] » ; mais des encouragements célestes le décident à la poursuivre. Car il obtient des révélations directes d'êtres supérieurs : la « science divine des nombres[6] », où d'ailleurs il ne distingue pas de symboles mauvais[7], l'interprétation mystique des rêves[8], suppléent à cette science universelle que devait lui valoir la pierre philosophale. Et puisqu'il se vante de n'y pas rechercher un profit purement matériel, puisqu'il veut obtenir avant tout, avec la maîtrise de la nature, la compréhension des secrets divins, l'étude qu'il fait des auteurs hermétiques ne lui semble pas entièrement vaine ; il en déduit une philosophie qui lui permet de communiquer plus intimement avec le monde des esprits.

Swedenborg y paraît jouer un rôle moins important que les Grecs, et ce n'est pas sans raison qu'on accuse Pernety d' « avoir souvent défiguré son auteur[9] ». Féru d'antiquité, et parvenu à la doctrine des

1. Pernety, *Fables égyptiennes et grecques*, I, 30-31.
2. Pernety, *Réflexions sur les questions du chimiste inconnu* (20 juillet 1771).
3. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, I, 2, 145.
4. Corberon au comte de Brühl, 27 juillet 1787.
5. Question de Brumore, 15 août 1779. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 13.
6. Question de Grabianka, 25 mars 1779.
7. « L'unité, dit-il, est donc la source de l'amitié, de la concorde et de l'union des choses, comme elle est le principe de leur extension ; parce qu'une unité répétée produit deux... L'unité ajoutée au nombre deux fait trois, nombre sacré, très puissant et parfait... Tout dans la nature est composé de trois, et divisé par trois », etc. Voir la suite au *Dictionnaire mytho-hermétique*, 323-325.
8. Grabianka, *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 88 (19 avril 1782).
9. Chatanier, trad. *Commerce entre l'âme et le corps*, 47.

Arcanes célestes après en avoir parcouru beaucoup d'autres, il s'efforce de les concilier, en les rattachant toutes à la vieille tradition des mystères. Il s'approprierait volontiers les expressions par lesquelles un contemporain définissait les intentions du Trismégiste, fondateur de l'Église mystique :

> Il sentit bien qu'il n'était pas à propos de découvrir les mystères trop sublimes de la nature et de son auteur, à un peuple aussi peu capable d'être frappé de leur grandeur.
>
> Il fit choix, pour cet effet, d'un certain nombre d'hommes, qu'il reconnut les plus propres à être dépositaires de son secret, et seulement entre ceux qui pouvaient aspirer au trône; il les établit prêtres du Dieu vivant, après les avoir rassemblés, les instruisit de toutes les sciences et de tous les arts, en leur expliquant ce que signifiaient les symboles et les hiéroglyphes qu'il avait imaginés [1].

Moins discrets, en ce qui regarde la théologie et la physique, qu'au sujet de la pierre philosophale, les serviteurs d'Isis les communiquèrent aux Hellènes, qui nous les transmirent à leur tour avec une clarté suffisante [2]. Mais quelle théologie? Swedenborg, qui ne parle jamais cosmogonie, qui semble considérer le monde comme éternel, s'accommoderait-il des explications panthéistiques, et quelque peu burlesques, par lesquelles Pernety rend compte de l'action originelle de Dieu :

> Avant la création, il était comme replié sur lui-même et se suffisait. Dans la création il accoucha, pour ainsi dire, et mit au jour ce grand ouvrage qu'il avait conçu de toute éternité. Il se développa par une extension manifeste de lui-même, et rendit actuellement matériel ce monde idéal, comme s'il eût voulu rendre palpable l'image de la Divinité [3].

Un autre théosophe, celui de Gœrlitz, n'y eût-il pas bien plutôt reconnu ses doctrines? Et qu'eût dit Bœhme, s'il eût entendu Pernety déclarer qu'« il y eut dès le commencement deux principes, l'un lumineux, approchant beaucoup de la nature spirituelle; l'autre tout corporel et ténébreux; le premier pour être le principe de la lumière, du mouvement, et de la chaleur; le second comme principe des ténèbres, d'engourdissement et de froid [4] » ? Il ne s'agit que de principes créés et subordonnés

1. Loos, *Diadème des sages*, 72.
2. Pernety, *Fables égyptiennes et grecques*, I, 221.
3. *Ibid.*, I, 50.
4. *Ibid.*, I, 59-60.

à l'Être suprême ; néanmoins, que ce langage ressemble à celui du philosophe teutonique! Et pourtant Pernety ne le cite jamais ; il n'aligne que des références empruntées aux devanciers alexandrins de l'ésotérisme. Ses tendances catholiques l'écartent aussi de Swedenborg ; Chatanier les lui reprochera [1] ; et l'on dit qu'elles finirent par le brouiller avec Grabianka. A l'exemple de certains martinistes [2], il vénère tout particulièrement la Sainte Vierge, qu'il juge aussi puissante que son Fils sur le Père éternel [3], dont il professe l'Immaculée Conception [4], et qu'il estime très approchante de la Divinité [5] ; piété qui suffirait à effaroucher le luthéranisme de son prétendu maître, et dont l'exagération lui aliénerait même l'orthodoxie romaine, car il ne considère pas Marie « comme une créature ordinaire, mais comme un être faisant, avec son Fils, une chose à part et différente des individus de la postérité d'Adam [6] » ; peu s'en faut qu'il ne l'ajoute à la Trinité, dont elle ferait la quatrième personne [7] ; et les contemporains, qui le soupçonnent de l'adorer [8], eussent vu leurs accusations parfaitement justifiées s'ils eussent connu les préceptes que les illuminés d'Avignon disaient tenir de l'archange Raphaël :

> ...Invoquez-la (nous a dit Raphaël), cette grande et divine Mère dont le nom seul d'*Immaculée* donne l'épouvante aux enfers. Elle fut et sera toujours la Reine de l'univers, et elle prendra soin de l'âme de ceux qui la reconnaîtront telle. Placée dans le ciel, à la gauche de Dieu le Père, elle brille d'un éclat égal à celui de son Fils incarné qui se tient à sa droite...
>
> Elle vous a choisis pour abattre l'enfer et pour atterrer les ennemis de son nom, ainsi que dans son temps il vous sera déclaré...
>
> ...O mes enfants, la véritable foi est entièrement perdue. Votre protecteur vous engage à la faire revivre, par les vertus et le bon exemple. Ordonnez à vos autres nouveaux enfants de vous imiter et d'*adorer* [9], ainsi que vous le faites, la divine Marie, cette étoile resplendissante [10].

Car les anges les favorisent d'entrevues quotidiennes ; et ces oracles

1. Chatanier, trad. *Commerce entre l'âme et le corps*, 56.
2. Prunelle de Lière, ou plutôt l'auteur du *Livre des Initiés* (p. 38).
3. Pernety, *Vertus de Marie*, 210.
4. *Ibid.*, 332-333.
5. *Ibid.*, 13.
6. *Ibid.*, 331.
7. Renseignements fournis à Lavater par Cuninghame, 14 février 1791. (*Handbibliothek*, 1791, V, 36-37.)
8. Cf. Marc de Vissac, *Dom Pernety*, 15.
9. Souligné dans le texte.
10. Ferdinand de Wurtemberg à Lavater, 13 mai 1790.

que nous avons relatés ne s'effectuent pas dans l'intimité de leur conscience, mais publiquement et sensiblement. La magie remplace pour eux les sacrements de l'ancienne Église; on prétend à tort que « l'oraison mentale suffisait à leur pureté [1] », car la Cène et la consécration qu'ils s'administraient comportent des grâces ineffables. Ils ne proscrivent pas, d'ailleurs, les pratiques du catholicisme; à Mlle Bruchié, l'oracle enjoignait d'aller à confesse et de ne taire que « les mystères de son Dieu [2] ». L'initiation de Reuterholm commence par une messe que dit Pernety [3]. Mais, aux cérémonies traditionnelles, les illuminés ajoutent leur culte propre. La Bible y préside [4]; ils se rendent sur la montagne, où chacun d'eux se choisit une place [5], et, après une neuvaine de prières [6], ils procèdent à une consécration, « pour y interpeller leur ange [7] ». Alors s'adresse à eux « cet organe qui est celui de la puissance, le signe de la volonté et le souffle du Verbe; par lequel la volonté éternelle sera annoncée à la terre; par lequel son Verbe y sera glorifié au jour de la confusion, quand il viendra ouvrir à ses enfants le testament de ses promesses [8] ». En d'autres termes, ils obtiennent l'apparition d'esprits célestes, et le prince Ferdinand de Wurtemberg s'en ouvre à Lavater sans ambages :

> O mon cher et respectable frère! En recevant les richesses célestes par votre organe, je tombe aux pieds de l'Éternel, je m'abîme dans la reconnaissance, et je me persuade que son règne s'approche. Je le vois descendre sur la terre, y envoyer les anges pour instruire les nations, afin que sa volonté soit faite comme elle l'est au ciel, et que le Verbe triomphe enfin, et soit reconnu pour le souverain Roi, pour le Sauveur du monde et le véritable pasteur. Vous êtes, ou vous me paraissez du moins, un de ces esprits de lumière, choisis par le Tout-Puissant, pour nous prêcher son amour [9]...

Ce ne sont pas là des métaphores; il y a plus encore, car, à tout prendre, on pourrait interpréter ce passage comme si le prince ne songeait qu'à l'enseignement de grands initiés. Mais Swedenborg ne proclamait-il

1. Marc de Vissac, *Dom Pernety*, 15.
2. Réponse à Mlle Bruchié, 18 février 1781. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 134.
3. Journal de Reuterholm, 29 octobre 1789. Bergman, *Gustaf III og hans Tid*, II, 375.
4. Marc de Vissac, *Dom Pernety*, 16.
5. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 127 (26 mai 1782).
6. *Ibid.*, 19 (demande de Mlle Bruchié, 14 octobre 1779).
7. *Ibid.*, 129 (20 mars 1779).
8. Pernety à Nordenskjöld, 19 novembre 1781.
9. Ferdinand de Wurtemberg à Lavater, 13 mai 1790.

pas qu'auprès de chaque homme se trouvent deux anges gardiens et deux démons [1]; que par les uns il s'unit au ciel, par les autres à l'enfer, et que du balancement de leurs influences résultent son équilibre et sa liberté [2]? Un mystique n'en déduirait-il pas tout naturellement qu'ils se peuvent rendre visibles? Pernety s'empressera de témoigner que « l'Être suprême peut accorder à des âmes choisies, épurées par le feu de son amour, la grâce insigne de la communication des anges; mais elle exige une grande pureté de l'âme, une singulière netteté de conscience et un amour bien ardent de la Divinité [3] ». Il parle d'après son expérience, et les êtres qu'il évoque se chargent de l'y confirmer. « Je suis l'Ange de l'Éternel, dit l'un d'eux, qui suis envoyé devant la face de l'Agneau pour faire retentir la trompette sur la montagne de Babylone, en avertissement aux nations que le Dieu du ciel arrivera bientôt aux portes de la terre pour y changer la face du monde et pour y manifester sa puissance et sa gloire [4]. » D'autres se désignent comme les archanges Gabriel [5], Raphaël [6], Assadaï [7] : ils paraissent en robe blanche [8], au neuvième jour de la consécration [9]. Les illuminés en obtiennent des avis qu'ils observent religieusement, et ils n'entreprennent rien sans les consulter. Ces oracles leur confirment l'authenticité des visions de Swedenborg [10] et les encouragent à poursuivre leurs recherches. Tel d'entre eux en attendra l'autorisation de continuer son ouvrage sur la législation romaine [11], tel autre se verra désigner nommément sa future épouse [12]. Parfois leur obéissance leur brise le cœur. Le 14 août 1779, l'oracle exige de Grabianka qu'il remette à Brumore sa fille Annette, âgée de six ans, à laquelle le bibliothécaire du prince Henry servira de père et Mlle Bruchié de mère. Le

1. Swedenborg, *Arcanes célestes*, IX, ch. XLIV.
2. Swedenborg, *Ciel et Enfer*, 178-179.
3. Pernety, *Vertus de Marie*, 217.
4. Réponse au marquis de Serrières, *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 144.
5. Lavater à une Société religieuse anglaise, 4 août 1800 (citation reprise par Jung Stilling, *Œuvres*, VII, 422).
6. Ferdinand de Wurtemberg à Lavater, 13 mai 1790.
7. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 11 (4 mars 1779).
8. Ferdinand de Wurtemberg à Lavater, 13 mai 1790.
9. Grabianka, *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 73; de même, « le jour où le frère Pernety brûla son encens, il eut une apparition de deux anges sous forme humaine qui discoururent avec lui » (*Ibid.*, 20. 19 octobre 1779).
10. *Ibid.*, 15, demande de Pernety, 29 septembre 1779. Cf. Pernety à Nordenskjöld, 20 octobre 1781.
11. Demande de Borelli, 13 mars 1781. *Ibid.*, 107.
12. C'est Morinval, à qui l'oracle désigne ainsi « Montalivet, de Lyon » (15 juillet 1779, p. 114).

staroste s'y refuse, sa femme jette les hauts cris. Mais la voix divine insiste, et gourmande la pauvre dame : « Qu'es-tu donc pour opposer les cris timides de ton sang aux ordres de ton Père et à la volonté de ton Dieu?... Pour que l'arbre essaime, que les rameaux se dispersent [1]. » Et malgré ses répugnances, Grabianka se rend sur la montagne, le 10 mars 1780, et livre Annette « à Brumore et à la sœur Bruchié qui la gardèrent jusqu'en 1783, ayant eu ordre de remettre l'enfant à sa véritable mère [2] ».

VII

De tels prodiges ne subsistent pas sans se divulguer, et bientôt de grands personnages en demandent la participation. Le temps approche où cette cour de Prusse, que le vieux Frédéric transformait en un club rationaliste, va devenir la théocratie mystique des Wœllner et des Frédéric-Guillaume. Ce dernier connut certains adeptes, auxquels il empruntait de l'argent [3], sans que l'on puisse dire si leurs relations outrepassèrent cet échange tout pratique. Le prince Henry semble mieux informé; il charge son bibliothécaire d'interroger pour lui « la Sainte Parole [4] »; d'ailleurs, volontiers aventureux, il ne redoute pas les excentriques; le comte de Brühl, qui l'accompagne dans ses voyages [5], est un ami de Corberon et un enthousiaste des pratiques occultes [6]. Mais c'est surtout à dater de leur migration, et notamment dans les années où débutent les troubles de France, que les illuminés gagnèrent d'illustres adhésions.

Depuis longtemps, ils annonçaient que le monde vacillait « sur les derniers temps du troisième âge [7] ». Loin de croire, avec Swedenborg, que le jugement suprême s'opère uniquement dans le monde des esprits, ils attendaient le retour prochain du Messie. « Les siècles, présumaient-ils, n'ont plus longtemps à traîner l'accomplissement de ses promesses, et ils ne porteront plus à d'autres générations sa justice... Le temps est court, le terme approche; l'arc est bandé; l'ange bientôt descendra sur

1. 29 novembre 1779. *Ibid.*, 92. Autre réponse analogue le 23 janvier suivant. *Ibid.*, 11
2. *Ibid.*, 133.
3. Demande de Morinval, 10 septembre 1780. *Ibid.*, 108.
4. *Ibid.*, 135, 140-142.
5. Corberon, *Recueil*, 5 août 1788.
6. Il en est beaucoup question dans le *Journal* de Corberon; le musée du Vieux-Lausanne en possède quelques lettres à des quiétistes vaudois.
7. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 124 (10 novembre 1781).

la terre, et son sein s'ouvrira pour engloutir les morts... L'Éternel appelle le temps, et ce temps qui marche dans l'ombre sur des jours ténébreux, sans lumière et sans force, vient changer la face du monde et commencer son nouveau règne [1]. » Dès 1779, l'oracle les en avertissait. Lorsque Herschell découvre la huitième planète, ils y voient un signe de la fin des siècles [2]. Leurs prédictions se multiplient à mesure que les esprits fermentent. « Tous annoncent une prochaine réunion des Églises et une manifestation presque publique de la nouvelle doctrine [3]. » Quelle joie, lorsque les bouleversements populaires confirment leur attente! Au moment où le trône s'écroule, où l'inquiétude devient universelle, où les victimes se demandent le sens de cette catastrophe inopinée, ils relisent les messages qui la leur décrivaient, et gardent leur sérénité, convaincus d'une issue glorieuse. Dieu ne leur révélait-il pas qu'il marquerait son retour par l'épouvante et que Pernety l'illustrerait par des prodiges [4]? Ils entrevoyaient déjà ces derniers; voici que la crainte se répand; tout leur prouve « que l'accomplissement de toutes les prophéties est proche et très proche [5] ». Ils s'enhardissent à en faire connaître le détail : Pie VI sera le dernier Pape; bientôt les Turcs quitteront l'Europe, et les Juifs rebâtiront leur capitale [6]; alors les nuages charnels disparaîtront, tandis que s'ouvrira le véritable sanctuaire [7]... Bien des esprits, frappés de la réalisation de leurs premiers espoirs, prêtent confiance à ces présages.

Au début de l'année 1789, la « bonne duchesse » de Wurtemberg, qui hébergeait en sa résidence de Montbéliard des mystiques tels que Lavater et Saint-Martin, se rend « à Avignon avec deux de ses fils pour y puiser des sublimités [8] ». Ce qu'ils y voient les enthousiasme : le prince Ferdinand ne jure que par l'archange dont il recueille les propos, et s'efforce d'y convertir Lavater; le prince Jean refuse de se laisser dessiller

1. Cette réponse de l'oracle, consignée dans le *Cahier des Illuminés d'Avignon*, à la date du 22 mai 1779, se trouve reproduite dans la lettre de Pernety à Nordenskjöld du 19 novembre 1781, et dans celle de Ferdinand de Wurtemberg à Lavater du 13 mai 1790.
2. *Cahier des Illuminés d'Avignon*, 21 novembre 1781, p. 53. Cette nouvelle planète préoccupait aussi beaucoup Saint-Martin : cf. Matter, *Saint-Martin*, 265.
3. Réponses de Chatanier et de Grabianka au congrès des Philalèthes, *Monde maçonnique*, XV, 160.
4. Pernety à Nordenskjöld, 19 novembre 1781.
5. Tieman à Lavater, 30 juillet 1790.
6. Tieman à Lavater, 12 septembre 1792.
7. Reuterholm à Charles de Sudermanie, 12 mai 1790.
8. Kachelof à Lavater, 22 mars 1789.

les yeux, lors même que tardent les merveilles promises[1]. D'autres notabilités suivent leur exemple. Le baron de Staël, ambassadeur de Suède, n'entreprend pas le voyage du Comtat, mais Gombault et Bousie le persuadent, et tous les jours sa foi grandit[2]. Chez lui débarque Reuterholm, qu'envoie le duc Charles de Sudermanie, frère du roi, pour s'enquérir des mystiques ; et, dûment encouragée par les adeptes parisiens, cette nouvelle recrue arrive à la ville sainte, où l'accueillent La Richardière et Grabianka[3]. C'est jour de grande cérémonie, car il ne s'y présente pas seul ; il amène avec lui Silverhielm, futur ambassadeur à Londres, et les illuminés reçoivent en même temps la visite du jeune comte de Divonne, chevalier errant de la théosophie, qui sollicite l'initiation swedenborgienne. On procède donc solennellement : le 1er décembre, Reuterholm quitte Avignon et se rend sur la montagne, où il contracte avec le Ciel la plus sainte des alliances ; on le fait passer « par toutes les allégories du grade noir, par toutes les monstruosités de la terre » ; on lui montre, dans le livre secret, la page où les destins de son prince et ceux de la Suède sont écrits en d'autres caractères que ceux des hommes. Puis, après avoir entrevu leur chef, qui « domine de beaucoup tous les rois et tous les hommes », il se rend à Rome, où lui sont réservés de plus hauts mystères encore : car il y trouve « un homme comblé des bienfaits de Dieu », un initié « qui a plus de lumière à lui seul que tous les frères d'Avignon ensemble, qui est, pour mieux dire, la source d'où ils tirent leur lumière, et celle-ci ressemble à la Divinité[4] »... Cet heureux mortel, le même sans doute que visitaient Brumore en 1785, Grabianka en 1787, ce mortel que vénère à distance le duc Charles de Sudermanie, se nomme Octavio Capelli.

C'est de lui pourtant que partit le coup le plus rude que subirent les collaborateurs de Pernety. Ils croyaient triompher, et brusquement leurs espoirs s'effondrèrent. Au lendemain de cette année qui leur valait des conversions si flatteuses, diverses circonstances leur enlevèrent la confiance de leurs adeptes. D'abord, leurs annonces tardaient à s'accomplir : on

1. Tiemann à Lavater, 12 septembre 1792.

2. Cf. sa correspondance avec Ch. de Sudermanie, aux Archives royales de Suède ; et voir plus loin le chapitre sur Mme de Staël.

3. Ces détails sont empruntés au journal de Reuterholm, publié par Bergman à la fin de son livre sur *Gustave III et son temps* ; Geffroy l'a partiellement utilisé dans son *Gustave III*, II, 271, et dans une note d'un article de la *Revue des Deux Mondes*, 1856, VI, 53 ; nous nous référons aussi à la correspondance entre Reuterholm et le duc de Sudermanie.

4. Reuterholm au duc de Sudermanie, 20 janvier 1790.

voyait bien des troubles, mais de fin du monde, point ; et ils la disaient imminente. Toutes leurs précisions avortaient : les Turcs, concluant la paix avec la Russie, ne se disposaient point à franchir le Bosphore[1] ; désormais, si d'aucuns persistaient dans leur attente d'événements surnaturels, « ce n'était plus Avignon qui leur servait d'autorité ». Les illuminés encoururent deux échecs encore plus graves : on les crut « en opposition avec Swedenborg » ; nous avons vu combien, de fait, ils s'en écartaient, et les critiques de Chatanier portaient leur fruit ; Grabianka, qu'il ménagea toujours[2], finit, dit-on, par abandonner ses amis et par répudier le culte de la sainte Vierge[3]. Peu après, il quitta le pays misérablement, sans payer ses dettes[4] ; mais son schisme avait fort ébranlé le prestige des théosophes. Un autre échec les accabla : ce merveilleux Octavio Capelli, arrêté par la police pontificale, fut convaincu de charlatanisme et d'escroquerie[5]. On peut suivre, dans la correspondance de Divonne avec Reuterholm, leur désaffection croissante à mesure qu'avance son procès. Ils hésitent d'abord : « Je n'ai pas de preuves absolues contre, quoique j'aie des raisons de douter ; j'ai eu de fortes présomptions pour, quoique je n'aie jamais eu de certitudes ; dans cet état, je me dépouille de tout désir ou prévention pour cet objet, je m'abandonne entre les bras de mon Dieu, je cherche en lui seul des consolations et la vérité... Quant au fond de la chose, elle m'est plus démontrée que jamais, et je me garderai bien de l'abandonner : certainement, nous touchons à une grande époque[6]. » Puis ils apprennent le détail des fraudes qu'on lui reproche, et, malgré les objurgations de Gombault[7], ils se détachent même de la secte d'Avignon, dont « tout cela n'ébranle pas la foi » ; car, écrit Divonne, « tout ce qui y est vit dans la plus entière confiance, et j'en ai vu revenir, il y a quelques jours,

1. Extraits des Archives du ministère des Affaires étrangères (1790), publiés par Geffroy, *Gustave III*, II, 476.

2. Chatanier aux Philalèthes, 20 mars 1787. *Monde maçonnique*, XV, 166.

3. Cf. Marcel, article cité, 87.

4. Cf. M. de Vissac, *Dom Pernety*.

5. Geffroy, *loc. cit.* — L'impossibilité où se trouve le public d'accéder aux archives du Saint-Office nous empêche de connaître de ce procès autre chose que ce qu'en disent les papiers de Reuterholm. On y voit que Capelli, arrêté au début de 1790, fut relaxé en novembre de l'année suivante. « D'après le témoignage des personnes qui l'ont connu, écrit Divonne, il paraît qu'il était de bonne foi ; et il faut bien qu'il ait été envisagé sous ce point de vue par l'inquisition, sans quoi je ne comprendrais pas comment le jugement pourrait être aussi modéré » (lettre à Reuterholm, 13 février 1792).

6. Divonne à Reuterholm, 11 février 1790.

7. Il prend contre Reuterholm la défense d'Octavio Capelli, le 7 juin 1791.

un bien bon jeune homme que j'y avais envoyé autrefois, qui est tout plein de foi... et le pauvre garçon est dans un grand chagrin de voir son ancien maître si fort déchu[1] ».

Les illuminés, empêchés de l'excuser, se montrent avares de nouvelles[2], et peu à peu leurs illustres adeptes plaignent la candeur de ceux d'entre eux dont ils ne suspectent pas la bonne foi. Reuterholm se confine dans la politique, Divonne embrasse une piété moins tapageuse ; l'exaltation de Staël tombe à son tour, et le moment approche où le plus enthousiaste des princes, Ferdinand de Wurtemberg, fera parvenir au ministre de Charles de Sudermanie une rétractation piteuse, qu'il le priera de transmettre au Saint-Père :

> Mon amour-propre, profondément humilié, se trouve consolé par l'idée que Dieu, qui seul scrute le cœur de l'homme, connaît la pureté des intentions du mien. Dupe de sa trop grande crédulité, j'ai été entraîné par le sublime d'une morale qui voilait toutes les supercheries de fourbes adroits et l'enthousiasme de quelques dupes honnêtes... Grâces à Dieu, mes yeux se sont ouverts, et j'abjure pour toujours tout ce que son saint Évangile ne nous indique pas pour parvenir à lui[3].

Des mystificateurs ou des benêts ; voilà comme l'on juge maintenant ces obstinés qui prétendent encore bénéficier de l'entretien des archanges. J'aime mieux n'y pas penser, insiste Divonne, que « d'avoir une opinion fâcheuse sur des gens que j'ai connus[4] ». Si du moins les événements politiques les laissaient en repos ! Mais leurs manœuvres inquiètent les chercheurs de conspiration : on leur avait imputé le projet d'arracher le Comtat au Pape[5], et la police, avant les troubles d'Avignon, avait fait chez eux une première descente ; les jacobins s'en défient pareillement : ils incarcèrent Pernety, et lorsqu'ils le rendent à la liberté, le vieillard ne retrouve pas l'inappréciable substance philosophale qu'avait enfouie La Richardière pour la dérober aux perquisitions[6]... Depuis 1790, on cessait de procéder aux réceptions[7] ; faute de temps, l'aventureux Bénédictin ne peut recommencer son œuvre ; « à quatre-vingts ans, il mourut d'une

1. Divonne à Reuterholm, 13 février 1792.
2. Lettres de Divonne à Reuterholm, 17 avril et 6 juin 1791.
3. Ferdinand de Wurtemberg à Reuterholm, 23 janvier 1792.
4. Divonne à Reuterholm, 29 mars 1792.
5. Divonne à Reuterholm, 17 janvier 1791.
6. Cf. la brochure de M. de Vissac sur *Dom Pernety*.
7. « Depuis sept ou huit mois », écrit Gombault à Reuterholm, le 7 juin 1791.

chute, et finit ainsi sa vie avec le dix-huitième siècle dont il avait fait l'ornement[1] ». C'était le 16 octobre 1796[2].

Pernety mort, Grabianka jeté dans d'obscures conspirations à l'étranger, un grand nombre d'adeptes disparus, d'autres désabusés, tous dispersés par les troubles révolutionnaires, la principale école swedenborgienne échoue. En vain l'on tente de la reconstituer en 1804[3] ; de guerre lasse, Vernetti-Vaucroze, dont le château servait d'asile aux initiés, finit par s'adresser à Willermoz, sollicite et obtient son admission dans la maçonnerie martiniste, en invoquant l'amitié que lui vouait Martines de Pasqually, dont il tient les cinq premiers grades et le *Traité de la Réintégration*. Mais aussi ces sorciers brodaient trop sur la doctrine de leur maître ; ils la dénaturaient trop volontiers, et ils affichaient une trop grande extravagance pour réussir à d'autres époques qu'à celle où florissaient toutes les chimères. Les vrais swedenborgiens viendront plus tard et connaîtront une vogue plus durable : ceux-ci ne font que renforcer, pour une part d'ailleurs importante, le mouvement qui emportait la fin du dix-huitième siècle vers les superstitions les plus disparates.

1. Manuscrit du musée d'Arbaud à Aix-en-Provence.
2. Cf. Marcel, article cité, p. 91, qui rectifie la date de 1801 faussement indiquée par les historiens antérieurs.
3. Marcel, article cité, 87.
4. Vaucroze à Willemoz, 18 novembre 1809. Une copie de son acte d'affiliation au martinisme porte la date du 31 mars 1808.

CHAPITRE IV

Les Sociétés mystiques

I

I. — *La poussière des sectes* : Les tâtonnements du baron de Corberon. Pullulement et diversité des Loges. Évocations et oracles. Un exemple de ramifications internationales : Falc, Salvert de Thoux, Duchanteau. Toutes ces sociétés se ramènent à deux types :

II. — *Premier type : la société contemplative*. Exemple : les quiétistes vaudois. « Église intérieure » et crypto-catholicisme. Dutoit-Membrini et sa doctrine : « Théorie de l'astral », révélations divines à l'âme « passive », cosmogonie (Elohim, chute d'Adam, métempsomatose), règne de mille ans, réintégration. L'influence de Dutoit.

III. — *Deuxième type : la société de mages*. Exemple : les Illuminés de Copenhague. Charles de Hesse : sa piété, ses allures de Pape. L'image du Christ du maréchal Bulow. Lavater à Copenhague : l'oracle. La métempsycose et le petit jeu des réincarnations. Saint Jean apôtre. La défection de la comtesse Reventlow, la persistance de Charles de Hesse et les vicissitudes de la société de Copenhague.

IV. — *Les tentatives d'union*. Leur promoteur : Willermoz. Évolution du martinisme à Lyon et Strasbourg. Le christianisme exalté. « L'agent de Lyon ». Quelques adeptes.

V. — *Les convents*. Le convent de Lyon et les préparatifs de l'Assemblée de Wilhelmsbad. F. de Brunswick, Ch. de Hesse, Willermoz. Triomphe éphémère du martinisme. Manœuvres des vaincus : rationalistes et sectes mystiques dissidentes. Les Philalèthes essaient de reprendre l'œuvre d'union à leur profit, mais on ne les suit pas; ils doivent bientôt recourir à Willermoz lui-même. Échec final de toutes ces tentatives.

« Dès 1772, — écrit un adversaire de l'illuminisme, — dès 1772, et six à sept ans auparavant, la stupéfaction sur les nouveaux prodiges était à son comble [1]. » Deux lustres plus tard, les sociétés mystiques pullulent. Elles naissent et grouillent, sous toutes les formes, dans tous les milieux, avec les préoccupations les plus diverses : nécromancie, théurgie, prière, contemplation intime. On entrevoit des sectes se mouvant dans l'ombre, au nom de leurs maîtres ou de leur mission. « Les miracles se renouvellent, la révélation se reproduit [2] » : indice, pour les initiés, de la fin du monde, ou de quelque grande rénovation. En tout pays se dissimulent

1. Abbé Fiard, *la France trompée*, 134.
2. Magneval à Sarazin, 20 août 1796.

les partisans des sciences occultes [1] ; il faut une tête solide pour affronter leurs exaltations contradictoires ; les nerfs détraqués pour les avoir trop connues, tel adepte, les maudissant, s'ira soigner à la campagne [2].

Lesquelles retenir ? et comment les classer ? De la théurgie, par une gradation insensible, on descend à la sorcellerie, au charlatanisme, au blasphème [3]. Plusieurs contemporains cherchent à s'y reconnaître. En France, au lendemain de la Révolution, Lavater énumère sept genres d'assemblées pieuses [4] :

Des sociétés magico-religieuses, secrètes, parce qu'elles se livrent à des actes horribles. Elles se servent des choses les plus saintes dans les intentions les plus impies [5] ;

Des sociétés mystico-religieuses, qui en constituent le contraire ; elles vénèrent beaucoup la Bible et l'expliquent ordinairement d'après un sens interne, qui se rapporte à l'œuvre intérieur du salut ; à peu près suivant l'exemple de Mme Guyon, Bernières et Fénelon [6] ;

Des sociétés théosophico-religieuses qui ambitionnent le don des miracles et la communication d'esprits supérieurs ; elles font de la Bible ce qu'elles veulent, en lui attribuant les considérations les moins naturelles ; elles s'appliquent à la cabale, leurs adeptes se mortifient le corps et mènent une vie austère [7]... ;

Des visionnaires : il y en a de nombreuses classes, et toutes différentes, ainsi à Lyon et Avignon [8]...

Papistes, théophilanthropes et vrais chrétiens complètent la liste. Un peu plus tôt, au congrès des Philalèthes, un des participants distinguait semblablement sept « maçonneries » :

La première qui opère au nom des esprits terrestres ou infernaux, maçonnerie superstitieuse souvent abominable.

La deuxième qui opère par les principes des choses naturelles ; telles sont la physique, la médecine et la chimie.

1. *Lettres d'un Indien à Paris*, I, 241.
2. Saint-Martin à Willermoz, 8 mai 1781. Papus, *Saint-Martin*, 156-157. Il s'agit d'un M. de Tavannes.
3. Mme von der Recke à Lavater, publ. par Funck, *Nord und Süd*, octobre 1897, 52.
4. Lettre de Lavater à une Société religieuse anglaise, 4 août 1800, reproduite, avec de légères modifications, par Jung Stilling dans son roman *der Graue Mann* : *Œuvres*, VII, 421-422.
5. Les satanistes, voir plus haut, p. 43.
6. Les disciples du quiétisme, voir plus bas, p. 112 sqq.
7. Sans doute Duchanteau, bien que le dernier trait ne lui convienne guère, voir plus bas, p. 111.
8. Martinistes et Swedenborgiens.

La troisième qui opère par la médiation des esprits aériens; elle peut être dangereuse sans être criminelle.

La quatrième agit par la médiation des esprits qui président aux astres, exercée au nom du Grand Architecte de l'Univers; elle n'a rien de blâmable, mais il faut connaître l'astre nommé primitif.

La cinquième, la cabale ou la connaissance des propriétés des nombres; il faut l'exercer au nom des vertus qui tiennent le milieu entre les anges et les séraphins; la médecine spagyrique et l'alchimie sont de cette classe.

La sixième s'exerce au nom de Jéhovah; c'était celle des Hébreux, de Salomon, de Zorobabel, des chrétiens; elle exige un cœur et des mœurs pures.

La septième est l'union de l'homme avec son Créateur, par la médiation du Christ, le repos dans le Seigneur; la régénération par les mérites du nouvel Adam est digne de toute notre attention; elle peut se manifester à nous comme autrefois à Énoch et à Élie [1].

Faire de l'or; trouver l'élixir qui prolongerait indéfiniment la jeunesse; vivre, dès ici-bas, dans le monde surnaturel, percevoir l'intuition divine : ces préoccupations, ou d'autres analogues, absorbent les illuminés. Ils rivalisent « d'amour pour le merveilleux et de zèle pour la recherche de l'inconnu et de l'introuvable ». De combien d'excentriques un chercheur tel que le baron de Corberon n'approche-t-il pas! tous vantent leur secret, et se flattent d'opérer le grand œuvre. A Paris, en 1775, divers inconnus font miroiter devant lui leurs mystères : le 18 avril, un certain Gourgault promet de l'initier à la cabale; le 26 avril, il rencontre le futur magnétiseur Puységur; le 20 mai, Milleville, son ami, l'entretient encore de cabale. En juin, le sieur du Plix le fascine : ses conversations roulent sur les objets les plus élevés; il se dit au courant du but de la franc-maçonnerie et des merveilles de la transmutation. On rencontre chez lui d'étranges figures : le marquis de Thomé, futur introducteur du swedenborgisme, ou Barrière, « qui était jadis avocat à Rouen, et qui a tout quitté pour la chimie »; ce dernier éblouit Corberon. Ne connaît-il pas des audacieux, Le Mayran, Sainte-Rose, par qui la science d'Hermès se trouve reconstituée? Tel autre, à l'âge de cent dix-sept ans, en paraît seulement quarante-cinq. Du Plix les a vus, il l'affirme; son crédule interlocuteur enregistre avidement de telles fables; il en entend bien d'autres, même ailleurs. Accourez, lui dit l'abbé de la Croix, que je vous présente un cabaliste extraordinaire. Avant six heures, le 16 juin, Milleville le réveille pour lui montrer un traité de la pierre philosophale, et quatre jours plus tard, il lui communique « le dernier grade de la maçonnerie ». Bien

1. Réponse de Le Normand au Congrès des Philalèthes. *Monde maçonnique*, XIV, 361.
2. Claudet, *Monde maçonnique*, XV, 361.

entendu, Corberon, nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg, entend parler d'autres grades et d'autres rites, auxquels il s'affilie avec empressement; on le voit dans la Loge templière de Melerino, où figure Kachelof, ami de Saint-Martin [1]; nous sommes au 5 mai 1776; un an plus tard, le 23 juin 1777, admis dans l'association que préside le Danois Levetzan, il marche ainsi vers ses dernières amours : les swedenborgiens d'Avignon [2].

A chaque rite ses grimaces, à tous, une atmosphère commune. Dans le rameau de la Stricte Observance auquel préside Levetzan, on s'affilie par le partage du pain et du vin blancs au nom de la première personne de la sainte Trinité; et l'on obtient de « connaître le futur par une combinaison de points et de lignes [3] ». Dans la Late Observance, qui florissait à Vienne, il faut professer le catholicisme et posséder les grades templiers de la Stricte Observance; après quoi l'on commande aux esprits, en attendant de reconstituer la pierre philosophale et d'établir l'empire de mille ans [4]. Rêve-t-on du passé des Roses-Croix? En voici les continuateurs : ils interprètent Bœhme et d'autres occultistes tels que Sincerus Renatus; ils montrent à leurs néophytes l'Homunculus, fruit de leur chimie, et une lumière qu'ils disent incréée; ils prétendent se rendre invisibles à volonté, et tenir leurs assemblées dans les souterrains des Pyramides [5]. Que si l'on trouve leur enseignement insuffisant, d'autres se chargent de le compléter. Éprouvez-vous du goût pour « la théologie, la mystique, la philosophie, l'astronomie, l'astrologie, la chronologie, la politique, la cosmologie, la cosmosophie, la cosmométrie, la physiognomonie, la chiromancie, la sympathie, l'antipathétie, la géosophie, l'alchimie, la cabale, la théosophie, la magie »? Adressez-vous à Printzen et Rosa, qui s'engagent à vous les apprendre [6]; à moins que vous ne préfériez Gugomos; il offre une caution plus que bourgeoise, puisqu'il se réclame des moines et du Pape; à qui veut l'entendre, il explique

1. J'avoue ne pas comprendre comment Matter (*Saint-Martin*, 135) peut contester l'exactitude du nom de ce Kschelof. On le trouve en relations avec maints mystiques : il entretient notamment avec Lavater une correspondance qui permettrait de l'identifier par ses nombreux déplacements.
2. Corberon, *Journal*, I, 129, 142, 154, 185-189, 205, 394; II, 296-297; III, 303, etc.
3. Corberon, *Journal*, IV, 297, 386, 389.
4. Thory, *Acta Latomorum*, I, 91.
5. La Borde, *Lettres sur la Suisse*, I, 47-49; Jung Stilling, *Heimweh*, *Œuvres*, IV, 262-270. Le personnage de Saphienta, dans ce dernier ouvrage, représente les Roses-Croix.
6. Le Forestier, *Illuminés de Bavière*, 150. Ceux qu'intéresse le détail des compétitions des sectes allemandes doivent se reporter à cet ouvrage patiemment et minutieusement écrit.

comment l'Ordre maçonnique subsiste depuis trois mille neuf cent onze ans, et comment, successeur lointain de Melchisédec, l'archevêque de Nikosia, dans l'île de Chypre, en possède la grande maîtrise ; « il convoque une assemblée, promet des secrets, des visions, l'art de faire de l'or, la découverte des trésors des Templiers et autres merveilles de cette espèce[1] ». C'est dommage seulement qu'il vive d'escroqueries, et qu'on le lui prouve.

La curiosité, parfois incertaine, mais d'autant plus vive qu'elle se rapporte à des objets plus ignorés : c'est l'explication la plus généralement valable du foisonnement des sectes mystiques. Des mobiles plus vulgaires, sans doute, les favorisent : la vanité se mire dans les hauts grades ; le maître de danse Lacorne et le tailleur d'habits Pirlet, arborant le titre d'*empereurs d'Orient et d'Occident*, font la roue et méprisent les gentilshommes qui, péniblement, atteignent à la *maîtrise*[2] ; d'autres spéculent, et les Amis Réunis vendent si cher leur initiation que leur tarif en éloigne Corberon[3]. Mais que de néophytes, insoucieux de l'argent qu'on leur extorque, obéissent à l'attirance du mystère ! Parvenus au douzième grade de ces mêmes Amis Réunis, dont les degrés inférieurs semblent une pure camaraderie, ils éprouvent des « choses curieuses et intéressantes[4] ». Tantôt leurs investigations, que précisent de multiples expériences, leur ouvrent les arcanes de l'univers : Gleichen s'ingénie à combiner en une synthèse originale les divers systèmes qu'il traverse[5]. Tantôt — et le plus souvent — ils espèrent des résultats pratiques, et heurtent à la porte du surnaturel. Les oracles surgissent de toute part. Des familles, des réunions d'amis, jouent aux spirites. On raconte du marquis de Girardin qu'il réunit ses intimes en des agapes auxquelles

1. Thory, *Acta Latomorum*, I, 118.

2. Cf. à ce propos Bésuchet, *Franc-Maçonnerie*, I, 40.

3. Corberon, *Journal*, I, 75.

4. Il s'agit de Tieman : cf. les notes de Chefdebien, dans B. Fabre, *Franciscus Eques...* 108.

5. Il la consigne dans ses *Hérésies métaphysiques*, parues en allemand, sans nom d'auteur, en 1791. Il admet deux principes, un bon et un mauvais, que coordonne une puissance supérieure. Après avoir tiré le monde de sa substance, Dieu, lorsque les premiers êtres prévariquèrent, les enferma dans l'espace et le temps. Mais ceux qui devaient les combattre déchurent à leur tour : alors le Seigneur émana un « agent » plus sublime encore, que Moïse appelle Elohim, Platon et saint Jean le Verbe, les cabalistes le nom de Dieu. Tous nous étions présents lors de la chute originelle : enveloppés dans une même réprobation, nous nous relèverons ensemble. Et Gleichen d'attendre cette réhabilitation universelle des êtres, qui s'étendra d'abord au genre humain, puis enfin ramènera « les auteurs primitifs du mal dans leur état de perfection originelle ».

participent les défunts[1] : ce n'est qu'une légende, mais significative. Corberon fréquente une société du même genre, que patronnent les illuminés Seiffert[2] et Thomé : un certain Ruer la dirige avec sa femme ; swedenborgisme, interprétation magique de la nature, évocations calquées sur celles de Cagliostro, rien n'y manque[3], sauf le désintéressement ; mais ne faut-il pas de l'or pour se concilier les puissances et mener à bien l'œuvre divinatoire ? Les fureteurs, qui prêtent l'oreille aux murmures de l'autre monde, entendent de nombreux échos répercuter les fanfares des martinistes et des Illuminés d'Avignon ; ici, des esprits supérieurs à l'homme se manifestent ; la Divinité rend des oracles, sous l'apparence d'un soleil[4], les génies, dans un miroir magique, répondent aux questions des initiés[5] ; là, des ambitieux tirent les morts de leur silence ; mais leur nécromancie ne convient qu'aux habiles ; certain jeune homme s'en rendit fâcheusement compte, lorsqu'il entreprit d'interroger le spectre de son père au sujet de trésors qu'il avait enfouis :

> Le père parut, en effet, c'est-à-dire sa tête seulement comme dans le vague ; elle répondit aux questions et quand on voulut finir l'apparition, les deux évocateurs furent très effrayés de voir cette malheureuse tête flotter autour d'eux l'espace de trois heures ; et ç'a été avec une peine extrême qu'ils l'ont fait enfin disparaître[6].

Effroyable aventure, auprès de laquelle les déboires de l'*apprenti sorcier* de Gœthe semblent des enfantillages ! Des rumeurs semblables

1. Cf. cette légende dans Lacretelle, *Testament philosophique*, II, 90-91, et dans Barruel. M. Martin-Decaen la réfute, dans son *Marquis de Girardin*, 182-183, par des textes qui semblent prouver l'aversion du marquis pour « toute espèce d'ordres secrets ».

2. Sans doute le docteur Seiffert, dont nous reparlerons à propos de Nodier.

3. « Vers la fin du carême de 1787, écrit Corberon, et pendant toute la quinzaine de Pâques, il y avait eu chez le sieur Ruer des assemblées fort extraordinaires, dont une dame de mes connaissances avait été témoin ainsi que son mari ; à la vérité, sans voir ni entendre, si ce n'est ce que disait la petite fille, qui seule pouvait voir et entendre... Et qu'entendait-elle, que voyait-elle ? Des anges, des archanges, venant un à un, deux à deux, ensuite par pelotons, par sociétés, par légions. Paraissaient ensuite différents prophètes dont la dame de qui je tiens ce récit m'a dit avoir reconnu le style sur le rapport de la petite fille qui causait avec eux, et rendait compte de ce qu'elle voyait et entendait à son papa, lequel était aussi lui seul au milieu d'un cercle de fauteuils préparés ainsi que la chambre tapissée, pour recevoir cette assemblée auguste !... Je ne sais, très cher frère, ce que vous penserez de mon récit, ou plutôt de celui de la dame de qui je le tiens. Quant à moi, je ne puis m'empêcher de reconnaître les scènes de Cagliostro. » (Corberon, *Recueil*, lettre du 23 mai 1788 ; cf. d'autres détails dans la même lettre et au tome VI de son journal.)

4. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 135.

5. Cf. au chapitre sur Lavater ce qui regarde les Frères Initiés de l'Asie.

6. Corberon, *Journal*, II, 273 (1er mai 1776).

courent l'Europe : le réseau des sociétés mystiques, qui se les redisent, s'épanouit en des ramifications inextricables. Certains illuminés habitent des régions très éloignées : ils ne se rattachent pas à des groupements étendus, martinistes ou swedenborgiens; on ne songerait pas à les rapprocher, si tout à coup des documents imprévus n'établissaient entre eux une filiation. Prenons un exemple. En Angleterre vit un « réputé magicien », le « docteur Falc », grand rabbin, que l'on surnomme le Vieux de la Montagne, et que l'on croit « le chef de tous les Juifs[1] ». Venu de Hollande, il occupe de sa personne, durant trente ans, les annales cabalistiques; on en conte force merveilles; « presque inabordable », il a fermé sa porte au duc de Montmorency-Luxembourg[2]; de rares seigneurs trouvent grâce devant lui. « Il a eu des aventures avec le maréchal de Richelieu, grand chercheur de pierre philosophale ». Au chevalier de Luxembourg, il prête son élève Leman[3]; au même, devant le prince de Guéméné, il prédit la mort de Louis XV. — A Varsovie réside un gentilhomme français, Salvert de Thoux ou de Thoux de Salvertes; il s'inspire, en partie, des Élus Coëns et de Saint-Martin[4]; de l'alchimie simple, il mène ses adeptes « à la composée ou la parfaite, et de là à la sublime cabale »[5] : car « il croit à toutes les choses chimériques », et, dans un style d'Apocalypse, « il entretient ses disciples de l'espérance d'un grand événement qui va toujours arriver, mais jamais n'arrive[6]. » En 1775, ce vieillard, de l'âge du siècle, prédit à Corberon *qu'il y aurait une grande lumière à Varsovie et à Paris, et qu'il y serait* : en 1789, il vit encore, et préside la loge polonaise de l'Amitié à l'Épreuve[7]. — A Paris enfin, Duchanteau-Touzay, « professeur de rhétorique[8] », se fait juif pour s'initier à la science rabbinique; il recommande le jeûne, à l'exemple du Christ, et tout en même temps « est convaincu d'avoir les vices les plus

1. Il est nommé dans *la Vie de Joseph Balsamo*, 121; voir aussi Marc Haven, *Cagliostro*, 130. On trouvera sur son compte plus de détails dans B. Fabre, *Franciscus Eques*, 84, et Archenholtz, *Tableau de l'Angleterre*, I, 182-183. Sa secte est la seule à laquelle on puisse reconnaître une origine vive.

2. Fait cité par Archenholtz, qui ne nomme pas Montmorency; nous apprenons qu'il s'agit de lui par Corberon, *Journal*, VI, 6 juillet 1780.

3. B. Fabre, *Franciscus Eques*..., 80.

4. *Ibid.*, 106; Corberon, conversation avec la princesse de Montbarrey, 21 juillet 1784 (*Journal*, VI, 93).

5. Corberon, *Journal*, II, 272, 1er mai 1776; voir aussi I, 265-279 (21-25 juillet 1775).

6. B. Fabre, *Franciscus Eques*..., 106.

7. Corberon à Grabianka, 1789. Outre les passages cités ici, l'on peut consulter sur ce personnage les réponses qu'il adresse au Congrès des Philalèthes (*Monde maçonnique*, XIV, XV).

8. Ainsi le qualifient les convocations des Philalèthes, *Monde maçonnique*, XIV, 171.

bas et les plus honteux[1] »; il raille Saint-Martin, critique les martinistes; ceux qu'il approche demeurent étonnés des contrastes qu'il unit en lui. C'est, dit Lavater, « un homme d'un génie follement métaphysique, théosophique, polisson et religieux tout à la fois; qui, à côté de quatre pensées divinement vraies, en laisse toujours tomber trois abominables; qui parle tantôt la langue de l'inspiration, tantôt celle du diable; en une seule personne, c'est un pythagoricien, un anachorète, un mystique, un grand chrétien, un antéchrist; catholique de naissance, circoncis par excentricité, pythagoricien par amour du vrai : en un mot, un fou d'une grande lumière, et proche parent d'un vaurien[2] ». Imaginant qu'il réaliserait la pierre philosophale en passant quarante jours à ne se nourrir que de son urine, il meurt des suites de l'expérience, non sans avoir préalablement endoctriné les frères Lavater[3], le prince héréditaire Louis de Hesse-Darmstadt[4], et le baron de Staël[5]... Or, Duchanteau est l'élève de Salvert de Thoux, et Salvert de Thoux l'est de Falc[6].

Cependant, toutes ces associations se ramènent à deux types extrêmes : la communauté contemplative, disposée à se recueillir dans la prière ou dans la spéculation métaphysique; et la secte de magiciens, qui cherchent à capter les forces surnaturelles, visiblement ou tangiblement. Nous envisagerons l'une et l'autre; nous en étudierons le dosage chez les martinistes lyonnais; puis nous décrirons les congrès où les chefs de l'illuminisme perdirent leur peine à lui vouloir imposer de la cohérence.

II

Dans cette mosaïque de républiques et de principautés que constituent, au dix-huitième siècle, les États de l'Europe centrale, l'enchevêtrement

1. B. Fabre, *Franciscus Eques*..., 86. Cf. aussi *les Souvenirs* de Gleichen et les notes de la correspondance Gœthe-Lavater.

2. Lavater à Gœthe, 31 mars 1781, *Corresp.*, 167-168.

3. Il gagne un moment le docteur Diethelm Lavater, puis Savalette de Langes, fondateur des Philalèthes, reconquiert ce dernier. (B. Fabre, *Franciscus Eques*..., 96.) Quant à Jean-Gaspard, Duchanteau en obtient une lettre flatteuse, mais qui n'en constitue pas moins une fin de non-recevoir : « Mille, mille remerciements pour tout ce que vous m'avez communiqué. Pas un mot ne sera oublié. Tout sera mis à l'épreuve journalière. Vous m'avez beaucoup appris, mais pas assez! Vous ne me perdrez pas de l'œil. Je ne m'attacherai à aucun mortel, et aucun ne doit s'attacher à moi. Mais la Vérité éternelle, le Verbe même nous unira pour l'éternité. J'en suis sûr. Sa grâce soit avec vous! »

4. B. Fabre, *Franciscus Eques*..., 90.

5. Bord, *Franc-Maçonnerie en France*, 355.

6. Le 19 juin 1777, le baron d'Heycking révèle à Corberon la première de ces filiations (*Journal*, IV, 263); la seconde se trouve relatée dans les notes de Chefdebien (B. Fabre, *Franciscus Eques*..., 106).

des frontières détermine parfois celui des nationalités et des croyances. A Berne, les patriciens portaient des noms allemands, parlaient français et professaient la confession réformée, qu'ils imposaient à leurs bailliages. La plupart, peuplés de rudes paysans au dialecte germanique, l'avaient acceptée, non sans révolte, et, depuis deux siècles, s'en étaient faits les ombrageux défenseurs. Il n'en allait pas ainsi du pays de Vaud. Séparés de leurs dominateurs par la langue, et rapprochés de la Savoie, frondeurs à l'égard de ce que patronnaient Leurs Excellences, les riverains du Léman tendaient à un protestantisme moins violent, comparaient tristement leurs prêches à la magnificence du culte de leurs voisins, et souhaitaient le rétablissement de l'unité chrétienne. Une société qui se proposerait la formation de l'Église mystique, groupant les serviteurs de Dieu dans toutes les sectes, devait trouver chez eux un accueil favorable. Proscrits par Rome, hostiles à la discipline cléricale, mais plus sentimentaux et moins négateurs que les fils de Calvin ou de Zwingli, les guyoniens exercèrent, dans la région de Lausanne, une influence fertile en contrecoups. Certaines de leurs idées rejaillirent sur d'illustres littérateurs : Mme de Staël, Benjamin Constant, Joseph de Maistre au début de son exil, vécurent dans l'atmosphère qu'ils avaient créée.

« Tous les hommes, écrit l'un d'eux, avouent un crime primitif, tous avouent qu'ils se sont éloignés de la vérité... Mais, ô vérité divine, toujours vous avez eu des adorateurs secrets [1]. » Les quiétistes se croient ces vrais *gnostiques* pour qui les Écritures ne renferment point d'incertitude [2]; ils perpétuent, par l'initiation, le christianisme ésotérique; car « il est des hommes sur la terre, à chaque époque, à qui la scène de l'univers est presque entièrement dévoilée; mais il leur est dit, comme à saint Jean, de ne pas révéler de certains mystères qui leur sont manifestés [3] ». Conscients de la supériorité de cette illumination intérieure, ils n'attachent que peu d'importance aux dissensions doctrinales. « Ni protestants, ni catholiques », ils cherchent « à se confondre avec Dieu par-dessus toutes les barrières confessionnelles [4] ». Leur éclectisme, où les confirme l'exemple de leurs fondateurs, embrasse « tout ce qu'ils croient de bon et d'édifiant dans toutes les communions [5] »; suspects, à

1. Dampierre, *Vérités divines*, I, p. v-vi.
2. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 153, note.
3. *Ibid.*, III, 244-245.
4. Cf. Favre, *Jean-Philippe Dutoit*, 101.
5. Lenglet-Dufresnoy, *Apparitions*, I, 291.

Rome, d'individualisme protestant, à Genève, de crypto-catholicisme, ils lisent l'*Imitation*, saint Jean de la Croix, François de Sales, Catherine de Gênes, Armelle Nicolas, Ruysbroeck, Suso, sainte Thérèse, et tout à côté Jean Engelbrecht, Bœhme, Jane Leade, Arnold [1]; leurs principes mystiques seuls importent, et non leur culte extérieur [2]. Puisque ces « Pères spirituels » adhéraient presque tous à l'Église catholique, pourquoi leurs admirateurs la répudieraient-ils [3]? Et ne doit-on pas craindre que « Luther et Calvin n'aient terriblement été aveuglés par le diable [4] »? La purification de l'âme après la mort, la vénération des saints, l'Immaculée Conception [5], autant de vérités que les Réformateurs s'obtinaient à méconnaître. La continence religieuse aussi, qu'ils attaquaient, se justifie par d'antiques et profondes considérations [6]. En matière ecclésiastique, leurs ouvrages contiennent d'innombrables calomnies [7]. Ils répandent l'effroi de la papauté, stigmatisent l'obéissance, alors que « c'est par l'esprit divin de Jésus-Christ qu'est établie cette subordination, qui y incline des deux côtés, sans effort, sans rigueur, mais par l'attrait du cœur [8] ». Au vrai, nul, s'il ne communie avec les saints et la Vierge, ne parvient à la perfection [9]; et « l'Église catholique a raison en tous points, à l'exception de l'abus, du pouvoir outré, de la tyrannie et de la gêne de conscience que le clergé catholique s'arroge [10] ».

Mais cette réserve, et les persécutions qu'ils subirent, détournent les quiétistes de l'orthodoxie. Ils distinguent entre « l'Église papiste et la Romaine catholique mystique et intérieure [11] ». Lorsque, poussant à bout certains de ses principes, un de leurs premiers chefs, le comte de Metternich, abjura la Réforme à son lit de mort, Mme Guyon désapprouva Fénelon de l'avoir converti [12]. Ses disciples persistèrent à se tenir à l'écart du clergé. « La plupart des ecclésiastiques, jugeaient-ils, sont imbus d'une certaine vanité spirituelle qui fait qu'ils tiennent beaucoup

1. *Apologie de M. Dutoit*; lettre du comte de Brühl, 30 septembre 1797 (documents Bridel); Fleischbein, préface à Saint-Georges de Marsais, *Discours spirituels*, I, 28-29.
2. Lettre du comte de Brühl, 6 février 1798 (documents Bridel).
3. Saint-Georges de Marsais, *Discours spirituels*, I, 167.
4. Dutoit-Membrini, note de 1791 ou 1792.
5. Dutoit, *Philosophie divine*, III, liv. VI, ch. II.
6. Saint-Georges de Marsais, *De la magie*, 32, et traité inédit de Dutoit, *Sur les vierges*.
7. Fleischbein à Klinckowström, 4 août 1773.
8. Saint-Georges de Marsais, *Discours spirituels*, III, 171.
9. Fleischbein à Klinckowström, 10 mars 1767.
10. Fleischbein à Mlle de Fabrice, 10 novembre 1770.
11. M. et Mme Grenus à Fleischbein, 27 octobre 1766.
12. Fait mentionné dans la douzième lettre de Fleischbein à Klinckowström de 1769.

plus aux dogmes scolastiques, quelque défectueux et éloignés qu'ils soient de la vérité pure (puisqu'ils ne dérivent que d'institutions humaines), qu'à la doctrine unique et céleste de Notre Seigneur et de ses apôtres qui étaient dotés de son Saint-Esprit [1]. » Bientôt cette doctrine précieuse, qu'adoptait l'antiquité chrétienne, renversera les substructions humaines qui la masquent et la défigurent [2]; bientôt triompheront ces vrais croyants, « qui partout où ils sont dispersés dans toutes sortes de religions, composent l'*assemblée des fidèles ou l'Église* [3] »; et leur réunion, leur agglomération en une communauté visible, marquera la ruine de cette « Babel » qu'est devenu le catholicisme romain [4].

Malgré leur vie errante, les chefs du quiétisme se succédèrent en droite ligne. Ils se disposèrent très vite à corser leur doctrine par des emprunts à la théosophie. Il en va de celle-ci comme du catholicisme : certains s'y prêtent plus que d'autres ; mais tous en conservent des vestiges ; et comment, se croyant illuminés directement par Dieu, ne s'attribueraient-ils pas des prérogatives surhumaines ? Du temps même de Mme Guyon, le comte de Metternich ne laissait pas d'écrire une introduction à Pordage [5] : puis, la France conserva le pontificat dans la personne de Saint-Georges de Marsais. La lecture d'Antoinette Bourignon avait touché l'âme de ce dernier ; tandis que ses amis poussaient le mysticisme jusqu'à la folie, lui-même gardait plus de réserve :

> C'est Antoinette Bourignon, par les écrits de laquelle M. de Marsay, et, avec lui, le pasteur Baratier et un Suisse nommé Cordier, furent éveillés spirituellement. M. de Marsay et Cordier étaient lieutenants à l'armée en Brabant, lorsque, sur les indications de Mlle Bourignon, ils résignèrent leur engagement et se rendirent tous trois ensemble dans la principauté de Wittgenstein. Baratier devint ensuite pasteur près de Halle et correspondit de temps en temps avec M. de Marsay. Cordier, en Suisse et à Rome, parvint à un fanatisme complet, il gravit une montagne, pour devenir un pur esprit ; il voulait apprendre

1. Lettre du comte de Brühl, 4 mai 1798 (documents Bridel).
2. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 160-162, note.
3. Saint-Georges de Marsais, *Épître aux Hébreux*, 295.
4. « Comme on persécute tout ce qui ne s'assujettit pas pleinement de corps et d'âme au clergé... il faut que les enfants de Dieu dans l'Église catholique se tiennent cachés. Dieu leur enverra, il est vrai, encore de grands témoins de la vérité, mais ils agiront avec eux tout de même... ce qui obligera les vrais enfants de Dieu de fuir de cette Babel et de se joindre aux autres enfants de Dieu dans les pays protestants, où ils seront tous ensemble faits un pasteur et un troupeau. Mais l'Église catholique sera... détruite à fond... ce dont le peuple juif, leur ville et temple à la destruction de Titus, est la figure » (Fleischbein à Regina, 10 janvier 1762).
5. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 284.

> à vivre de l'air, sans prendre de nourriture : mais il ne supporta pas cette épreuve, et mourut [1].

Saint-Georges de Marsais ne se livra point à de semblables extrémités : s'il écrit un *Traité de la Magie*, il ne s'agit, pour lui, que de s'ouvrir passivement à l'influence divine. Il entend « se détourner de soi-même, de ses manières de voir et de concevoir, pour s'abandonner à l'aventure, à la conduite seule sage et bonne de l'esprit de grâce [2] ». Sous la dictée divine, et sans rien tirer de son fonds, il compose de nombreux ouvrages. Ses pérégrinations le mènent à Genève, puis à Vevey, chez le piétiste Magny, à Berlebourg enfin, dans la société philadelphienne [3]. Il y publie ses traités, de 1738 à 1742, et son mariage avec Claire-Élisabeth de Callenberg l'attache à sa nouvelle patrie ; il meurt, en 1755, à soixante-sept ans, et Fleischbein le remplace. Ce dernier, renonçant aux spéculations hardies, se confine dans une piété plus humble : question de tempérament ; rien n'indique qu'il modifie tant soit peu la doctrine de son prédécesseur ; cette continuité, fort rare parmi les mystiques, caractérise l'école guyonienne. Tout comme ses devanciers, Fleischbein perçoit les appels de l'autre monde ; dans la nuit du 15 septembre 1770, à onze heures, une intuition, qu'il n'ose garantir certaine, l'avise de l'entrée des Russes à Stamboul [4] ; au demeurant, il se plaint d'avoir « de rudes épreuves, des combats, et de fortes souffrances, à soutenir de la part des esprits magiques [5] ». S'il n'imprime rien, ses lettres pèsent des volumes : il dirige toute une communauté de Vaudois ; à sa mort, Dutoit-Membrini transporte à Lausanne le siège de la secte.

Bien des circonstances préparaient ce retour vers des pays de langue française. Le caractère mixte des bailliages du Léman séduisit plus d'un visionnaire. Mme Guyon y entretenait des correspondants ; Zinzendorf, un peu plus tard, y fonda des groupes herrnhutes ; en 1719, Saint-Georges de Marsais y séjourna [6]. Trente ans après, la lecture des *Torrents spirituels*, et la propagande du Français Vallobrès [7], convertirent Jean-Philippe Dutoit. Né en 1721, il était fort jeune ; mais son zèle, et sa bonhomie, en faisaient un merveilleux propagandiste. « J'avais dans

1. Fleischbein à Klinckowström, 1762, 7e lettre.
2. Saint-Georges de Marsais, *Épître aux Hébreux*, 22.
3. Cf. une esquisse de sa vie dans Favre, *Jean-Philippe Dutoit*, 28-29.
4. Fleischbein à Klinckowström, 18 septembre 1770.
5. Fleischbein à Mlle de Fabrice, 26 octobre 1772.
6. Favre, *Jean-Philippe Dutoit*, 28-31.
7. *Fragments chronologiques pour la vie de M. Dutoit.*

mon jeune âge, écrit un disciple, une vénération pour ce M. Dutoit et je lui trouvais un air de sérénité, de calme, de douceur, de contentement, qui me faisait croire qu'il logeait le paradis en lui. Quelquefois, il était d'une gaieté si extraordinaire, qu'il nous faisait mourir de rire, et quand il voulait s'évertuer, il disait plus de bons mots qu'on n'en peut trouver dans l'*Esprit de Gui Patin*[1]. » Quant à sa doctrine, une contemporaine la résume, non sans raillerie :

Figurez-vous un homme qui, dans son système philosophique, est tout à la fois platonicien, origéniste, leibnizien et malebranchien, qui voit dans la Bible le système de Copernic et celui de la métempsycose, un homme qui entend des voix, qui a des visions et des révélations... Cet homme-là a converti — qui ? Devinez ? Pas moins que le baron de Klinckowström. Ils sont en correspondance intime, le baron fait imprimer ses ouvrages et a aussi des révélations[2].

Plus érudit que la moyenne des théosophes, Dutoit-Membrini tient compte, plus qu'eux, des raisonneurs. On le voit combattre telle hypothèse de Hobbes sur l'état de guerre naturel à l'homme[3] ; il ne craint pas de s'approprier des théories aristotéliciennes[4]. Conformément à l'éclectisme religieux de Fleischbein et de Saint Georges de Marsais, il recueille dans sa bibliothèque les œuvres de saint François de Sales et de Massillon. Mais il réserve la place d'honneur à l'*Évangile du Saint-Esprit*, c'est-à-dire aux commentaires bibliques de celle qu'il nomme « sainte madame Guyon ». La quatrième génération quiétiste divinise presque la prophétesse. Sur le calice dont ils se servent pour la Cène, ses disciples en inscrivent le nom, qu'ils associent à ceux de Jésus-Christ, de Marie, de Joseph[5]. La *Philosophie divine*, œuvre maîtresse de Dutoit,

1. Agassiz à Coste, imprimeur (documents Bridel).

2. Julie de Bondeli à Zimmermann, 29 août 1762. Bodemann, *Julie von Bondeli*, 236. En réalité, ce baron de Klinckowström, diplomate danois, avait été converti par Fleischbein, avec lequel il entretenait une volumineuse correspondance. Mais, résidant à Lausanne, rien d'étonnant à ce qu'il soit entré en relations intimes avec Dutoit.

3. Dutoit, *Philosophie chrétienne*, IV, 4.

4. « C'est donc l'imagination, la mémoire et les sens qui, depuis la chute, d'accord avec la lumière astrale, ont fourni au point indivisible et simple de l'esprit tous les matériaux, pour ainsi dire, de ses idées, de ses pensées et de ses connaissances... C'est pourquoi on a établi ce principe de philosophie : *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu* » (Dutoit, *Philosophie divine*, I, 34).

5. Calice conservé au musée du Vieux-Lausanne, où se trouve reconstitué l'oratoire de Dutoit.

se présente comme une introduction aux livres de l' « épouse du Verbe[1] » : mais elle renferme bien d'autres choses.

Un reste des superstitions du moyen âge fonde sa théorie de l'Astral, pierre de touche d'après laquelle il juge des révélations. Outre l'illumination divine, outre l'expérience sensorielle, il distingue un troisième ordre de connaissances, issu des influences sidérales[2]. Car notre âme vient de la substance des astres, « de même que le corps ou l'homme extérieur a été formé de la poudre de la terre » : ces astres agissent donc sur elle[3] ; et l'on ne connaîtrait « presque rien de plus noble ni de plus spirituel », si le démon ne les avait corrompus par ses malignes influences[4]. Certes, les étoiles fixes subsistent dans leur « pureté originelle », mais les planètes, comme la terre, sont « infectées du venin répandu par Lucifer et ses anges[5] » ; nous n'y puisons qu'illusion décevante. Dans les visions qu'elles procurent se meuvent quantité de créatures disparates : là règnent ces êtres intermédiaires, « qui ne sont ni anges ni démons, agissent sur l'imagination des hommes et peuvent les favoriser de songes, de visions, parfois même de divinations de médiocre importance[6] ». Leurs cohortes — les mêmes dont l'abbé de Villars énonçait les diverses catégories — « peuvent, par les grandes connaissances et sympathies magiques des astres, faire des miracles en apparence, prophétiser, et faire d'autres merveilles[7] ». Mais les extases qu'elles occasionnent n'offrent que « la ressemblance inférieure des extases pures qui ont eu lieu en beaucoup de saints[8] » ; « l'on ne doit pas s'y arrêter, mais suspendre tout cela, si l'on veut éviter les tromperies de Satan qui y a un grand accès » ; mieux vaut « l'attrait du fond, la foi obscure[9] ». Rien ne nous dupe aussi lamentablement que ces prestiges, en raison même de leur perfection intermittente :

Je dois encore avertir ici que le plus haut degré de cet esprit astral et le moins impur touche presque à l'Esprit de Dieu. Il n'y a qu'une ligne qui les sépare ; voilà pourquoi, lorsque ces extases astrales ont lieu dans un sujet moins impur et plus dégagé des passions, elles peuvent recevoir et communiquer aux

1. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 243, note.
2. *Ibid*, I, 12.
3. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 35.
4. Saint-Georges de Marsais, *Discours spirituels*, II, 119-120.
5. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 105 ; Dutoit, *Philosophie divine*, I, 163.
6. Lavater, *Handbibliothek*, 1799, II, 176.
7. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 65.
8. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 31, note.
9. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 69.

autres d'étonnantes vérités... Ces cas de pureté astrale sont infiniment rares, et il s'y mêle toujours de l'impur en rapport à l'état d'impureté où est l'homme, ou récipient passif de ces extases. Mais les derniers degrés sont horribles, et comme on verra, peuvent être du pur domaine de l'ennemi[1].

Les quiétistes se rebiffent donc contre le merveilleux. Car « ni les prophéties, ni le miracle ne sont une preuve d'adoption ou de sainteté : les païens ont eu l'un et l'autre[2] » ; l'ennemi, le mauvais ange, Satan, en abuse lui-même[3]. Et cet esprit astral comporte « une infinité de reflets de lumière ; il a la connaissance des analogies inférieures ; il peut suivre toutes les formes et les pouvoirs de l'air primitif ou de l'éther ; et par le moyen de ce fluide animé, mis en jeu par la volonté déréglée de l'homme..., il peut occasionner les prestiges, les phénomènes les plus étonnants aux yeux de ceux qui n'ont pas la clef de cette série inférieure, et en partie diabolique ; phénomènes moitié physiques, moitié du domaine de l'ennemi qui a le pouvoir de s'y glisser, et qui s'y glisse. C'est ainsi que de la postérité, et par la postérité de Caïn privée de l'Esprit de Dieu, on vit descendre toutes ces pratiques d'astrologie, de divinations, d'oracles, de prophètes, d'esprits de Python, d'enchantements[4] ». Les fantasmagories qu'attestent les anciens s'éclairent ainsi : « le démon de Socrate touchait, pour ainsi dire, au vraiment bon ange, mais il ne l'était pas tout à fait[5] » : Apollonius de Thyane, Pythagore, « magiciens, mais de la moins mauvaise magie », opérèrent « des miracles astraux et des prophéties astrales[6] » : et pareillement les prêtres égyptiens ou persans[7]. Seul des théosophes, Saint-Martin, dans son *Ecce Homo*, tance aussi vertement les entreprises superstitieuses. Pour Dutoit-Membrini, les hérésiarques possédèrent « des mélanges de foi et d'esprit astral[8] » ; Mahomet, un mélange d'astral et d'imposture[9]. L'instinct de la brute s'explique de même[10]. Preuve de plus que cette lumière, bien qu'irraisonnée, n'implique aucune supériorité. Les quiétistes en blâment toutes les applications récentes. Le somnambulisme, dont la pratique

1. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 34, note.
2. *Ibid*, I, 170.
3. *Ibid*., I, 14, note.
4. *Ibid*., I, 50.
5. *Ibid*., I, 295-296, note.
6. *Ibid*., I, 52, note.
7. *Ibid*., I, 53, note.
8. *Ibid*., I, 57.
9. *Ibid*., I, liv. III, ch. VIII.
10. *Ibid*., I, 35, note.

attira la colère divine sur Chanaan, « commence les degrés inférieurs de toutes les horribles diableries[1] ». L'alchimie, bien que ses manipulations analogiques « montrent les mystères de la religion[2] », ne poursuit que la transmutation des métaux, et la prolongation de notre vie terrestre : buts fallacieux, et peut-être coupables ; « au nom de Dieu, qu'on se défie de l'alchimie, quand on y verrait les plus grandes choses[3] ! » Et que dire de ces inspirés, toujours « suspects aux vrais chrétiens[4] », bien qu'un petit nombre reçoivent « des communications assez pures[5] » ? Ils prennent « quelques lumières astrales et qui ont de l'apparence, pour la vraie conversion[6] ». Dutoit-Membrini ne contestera pas l'authenticité de leurs prodiges, mais se gardera d'en rien conclure :

> Cette foule d'*Illuminés*... protestent voir les mystères de la nature, et font même des choses étonnantes... mais ces choses n'en sont pas moins sûres... Je connais leurs *Emancipés*, comme il les appellent, et tout ce qu'ils peuvent savoir et opérer[6]... Ils peuvent voir ces choses merveilleuses, et ces mystères, par ce que j'ai appelé l'*esprit astral*, qui les leur montre en *analogie inférieure*... A la vérité, je ne nie pas que parmi eux il ne puisse y en avoir qui aient une teinte de *régénération* par l'Esprit de Dieu ; et c'est alors les meilleurs. Mais encore tout cela peut être suspect de mélange de la nature exaltée avec la grâce ; et tôt ou tard, parmi la vérité, il s'insinue de l'illusion, même dans ce cas[8].

De là, ses réserves concernant Swedenborg, qui voit les mystères par intuition, se les peint *en lumière astrale*, et ne laisse pas d'y mêler des erreurs[9] ; de là, ses regrets à propos de Saint-Martin, « qui d'ailleurs a du bon », mais a « souvent fait filtrer la divine vérité de l'Écriture à travers son imagination[10] ». Leurs dires ébranlent les incrédules : cela

1. Dutoit, *Philosophie divine*, I, liv. IV, ch. X.
2. *Ibid*., I, 159.
3. *Ibid*., I, 109, note.
4. *Ibid*., I, 170.
5. *Ibid*., I, 192.
6. *Ibid*., I, 153-154, note.
7. Chez les martinistes, ce mot désigne les esprits doués du libre arbitre. Cf. p. 58.
8. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 156-157.
9. *Ibid*., I, 154, note.
10. *Ibid*., I, 345, note. On voit combien M. Joanny Bricaud, « patriarche des Gnostiques », abuse ses lecteurs bénévoles, lorsque, dans un ridicule petit livre, il présente Dutoit comme un « disciple de Saint-Martin ». Sa brochure contient d'ailleurs nombre de fantaisies semblables : il prétend notamment que l'auteur de *la Philosophie divine* « eut une correspondance étendue avec plusieurs savants et hommes célèbres, entre autres avec Ch. Bonnet, Lavater, Swedenborg et Claude de Saint-Martin ». Je n'ai trouvé aucune lettre de Dutoit dans les archives des deux premiers : de la manière dont Lavater en parle, en 1790 et 1791, il est clair qu'ils ne se connaissaient pas personnellement. Quant aux deux autres, les preuves manquent : disons à tout le moins qu'il est très improbable, d'après ce qu'en dit Dutoit,

seul les rend utiles[1] ; mais que mieux vaut la simplicité, la puérilité de la « voie intérieure » ! « Pour que l'homme arrive à la lumière de Dieu, il faut que ce qui est astral disparaisse[2] » ; les miracles ou les prophéties de la Bible même ne peuvent donner la vraie foi, « qui s'injecte au dedans par le Saint-Esprit seul[3] ». A plus forte raison, « les manières merveilleuses, et qui frappent sensiblement les sens, sont peu conformes à la manière dont il plaît à Dieu d'opérer et de conduire les âmes[4] ». Eux aussi, les quiétistes, et Dutoit, se pourraient targuer de visions : mais ils les prennent pour des épreuves diaboliques :

C'était l'hiver de 1776 que le démon lui intenta une rude persécution, le démon la commença en se présentant devant lui un jour après midi, en plein jour, étant bien éveillé, devant son lit, sous la forme d'un monstre le plus effrayant et le plus horrible que l'imagination soit capable de le figurer, ayant la figure (en plus affreux) d'un crocodile, avec des écailles horribles, lequel monstre s'approcha de son lit à la distance d'un pas ; la frayeur le saisit, cependant, il fallut se résoudre, s'abandonner et se délaisser à sa merci, cela le fit arrêter et disparaître[5].

Ils se défient aussi des « sciences humaines », dont on « enfle beaucoup trop les avantages[6] » : et leur obscurantisme évoque celui de ces Roses-Croix prussiens qui, dans le même temps, incitaient Frédéric-Guillaume II à pourchasser les « philosophes ». Ils n'apprécient le raisonnement que dans la vie quotidienne, et dans les études physiques et biologiques : encore n'en faut-il pas abuser[7]. Mais une religion « raisonnée et raisonnante » leur paraît « dès lors fausse » : « ces deux mots, *Religion naturelle*, s'excluent l'un l'autre et sont non seulement une idée confuse, mais une contradiction[8] ». Certes, la croyance comporte un élément rationnel : mais la foi « anime par le cœur[9], et lui seul importe[10]. Dieu nous présente « trois miroirs, l'univers, l'homme et la révélation, en qui sont peints les prototypes éternels, les originaux,

qu'ils aient jamais échangé avec lui une seule lettre et à plus forte raison une « correspondance étendue ».

1. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 202.
2. *Ibid.*, I, 71.
3. *Ibid* , I, 191.
4. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 387.
5. Notes biographiques sur Dutoit, 11 novembre 1792. Cf. aussi Favre, *Jean-Philippe Dutoit*, 66.
6. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 92-93.
7. *Ibid.*, liv. II, ch. I-II.
8. *Ibid.*, I, 112-113, note.
9. *Ibid.*, II, liv. VI, ch. I.
10. Dutoit, *De la superstition et de l'idolâtrie*.

les modèles primitifs d'après lesquels l'univers et tous les mondes ont été créés[1] ». Ouvrons-leur notre intelligence, notre sensibilité ; nous en saurons plus que tous les sages.

A ceux qui jouissent du baptême, « l'Écriture sainte apprend tout et la vérité sans mélange... elle n'est pas seulement le trésor de toute sagesse, mais encore de toute science[2] ». Elle « renferme des secrets inépuisables ; il faut que ce soit le Saint-Esprit qui l'explique, et les découvre à ceux-là seulement qui se laissent régénérer[3] ». Les quiétistes admettent donc « l'usage des interprétations mystiques », sans toutefois « adopter les abus des allégories sans fin[4] ». Les deux acceptions de la parole divine, sens littéral et sens mystique, concourent à une seule vérité, de même que l'univers matériel, image de l'autre monde, s'y résorbera finalement[5]. La Bible comme la nature s'épanouissent en symboles : « Tout l'univers est semblable à un instrument monté par le plus habile artiste, et qui forme tous les tons, sans qu'il y ait la plus petite dissonance[6] ». Les païens en peuvent déduire quelque idée de la Divinité. Ils possèdent « un grand supplément à la Révélation, en voyant des vérités analogues, soit dans la nature, soit en eux-mêmes[7]. Remontant ainsi de l'ordre physique à l'ordre moral, à l'ordre spirituel[8], ils perçoivent même ce mystère de la croix, « répandu et gravé dans toute la nature[9] » ; et pour peu qu'ils connaissent « le nombre de l'être (non infini) », ils obtiennent la notion de cet être, notion analytique au demeurant, et très inférieure[10]. Pour ce qui regarde les « correspondances », Dutoit s'exprime en pur théosophe, et il préconise « la belle théorie des nombres de Pythagore, que Pythagore lui-même n'a pas percée dans toute sa profondeur[11] ».

Sa métaphysique offre des contours plus nets que celle des premiers quiétistes. Assez instruit de la science moderne, il la concilie avec les traditions occultes, et telle de ses hypothèses fraie la voie à la restauration

1. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 219.
2. *Ibid.*, I, 7, note.
3. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 177.
4. Dutoit, *Philosophie divine*, II, 135.
5. Cf. Favre, *Jean-Philippe Dutoit*, 88-89.
6. Dutoit, *Philosophie divine*, II, 272.
7. *Ibid.*, I, 289.
8. *Ibid.*, I, 176, note.
9. *Ibid.*, I, 342.
10. *Ibid.*, I, 364, note.
11. *Ibid.*, I, 351.

du polythéisme. Déjà les martinistes, et Court de Gébelin, vénéraient les *Elohim*, intermédiaires dont se servit l'Être suprême pour créer le ciel et la terre [1]. Il y avait là comme un ressouvenir du démiurge et des Eons du gnosticisme. Dutoit-Membrini, qu'ils préoccupent, ne les mentionne exotériquement que dans un seul endroit de sa *Philosophie divine* :

> Ces morphismes supérieurs... qui sont contenus dans le Verbe Fils unique, y sont en lui (*sic*) sans bornes et d'une manière incompréhensible ; car il ne peut y avoir dans ce Verbe infini rien de borné ; mais ils sortent de lui en distinction... Ces *Elohim* sont les morphismes ou modèles que la sagesse de ce Verbe unique et infiniment adorable a tirés de son intelligence pour les ennaturer et en faire des ordres supérieurs aux descendances des créations. Le Verbe infini, leur Père, vit *dans* l'instant (simple et *un*), et il les émane par le principe de sa fécondité *dans* l'instant, et les ordres inférieurs sont ou émanés *dès* l'instant ou créés. Qu'on observe bien ces deux mots et leur différence, *dans* l'instant ou *dès* l'instant [2].

Les Elohim, « innombrables en dehors, et souverainement un dans le Verbe », participent de Dieu, mais s'individualisent dans leur action. Les créations s'opèrent par, à travers et avec eux ; ils manifestent le Quaternaire divin [3]. A chacun d'eux correspond une Vierge : entendons par là « le fond primitif, le néant sous néant, un vide vorace, une étendue de capacité, ou du moins un être propre à pouvoir recevoir l'opération de l'Esprit Saint pour la formation de l'univers, et la reproduction des êtres. C'est le fond primitif sur lequel les espaces, et les cieux ont été étendus ; la Sainte Vierge a été le type et tout à la fois la représentante des Vierges supérieures et aussi la Vierge, l'épouse et la mère de la dernière des descendances de l'Elohim ou Adam supérieur qui est Jésus-Christ [4]. » Pour former les mondes, « le Verbe laisse écouler sur le néant soumis ces idées toujours unes quant à leur principe... Ainsi les mondes des esprits se trouvèrent appareillés pour y être peuplés [5]. » A l'émanation se mêlent ici des spéculations nouvelles ; nous en constaterons la fortune. On y voit poindre le *polythéisme* de Fabre d'Olivet, et cette cosmogonie dualiste et sexuelle que développe outrageusement Restif de La Bretonne.

1. Ils sont mentionnés dans *le Livre des Initiés* appartenant à Prunelle de Lière (p. 53) ; voir au chapitre sur Fabre d'Olivet ce qui regarde Court de Gébelin.
2. Dutoit, *Philosophie divine*, II, 232.
3. Note de Dutoit, 14 décembre 1791.
4. *Ibid.*, 20 novembre 1792.
5. Dampierre, *Vérités divines*, I, 56.

Inférieures aux Elohim, les hiérarchies des anges furent émanées par leur intermédiaire, du moins quant à l'esprit, car Dieu tira du néant « leur être astral [1] ». Après Saint-Georges de Marsais, Dutoit n'y devait plus insister : son précurseur en décrivait avec force détails les attributs et les fonctions [2]. De même, il résumait cette insurrection primitive, par laquelle le mal s'introduisit dans le monde et le matérialisa :

> Lucifer, un grand prince des anges, fit la même chute que l'homme l'y ayant précédé ; se complaisant en sa beauté dans le temps d'épreuve ou de libre choix que Dieu avait donné aux anges après les avoir créés, il voulut subsister par lui-même dans cette beauté et puissance, qu'il avait reçues de Dieu, et cela causa sa chute ; il fut précipité du haut des cieux, des demeures magnifiques des étoiles fixes qu'il habitait, dans le centre de toutes les choses visibles. Par cette chute fut produit le chaos, qui fut la matière grossière dont ce monde fut formé, selon que Moïse le décrit (Gen. I). De ce chaos effroyable qui était le lieu où Lucifer et ses anges furent précipités, Dieu créa ce monde et le mit en ordre, il relégua Lucifer et ses anges dans le centre de la terre comme dans une prison, et purifia et mit dans un ordre admirable le reste de ce chaos confus, et en forma les planètes et le ciel où elles se meuvent, ou ont leur cours, l'air et le globe de la terre, qu'il posa à côté du centre universel de ce ciel, auquel centre il plaça le soleil. Il créa tout cela pour en faire la demeure magnifique de l'homme, cette noble et rare créature qu'il forma, après avoir mis en ordre le logis magnifique qu'il lui avait préparé, pour se glorifier en lui, en réparant, par la création de l'homme et de sa génération, la perte des anges rebelles, dont ils devaient reprendre les places, pour glorifier Dieu d'une manière beaucoup plus excellente qu'eux, selon les qualités qu'il a données à l'homme pour cela, l'ayant créé de corps, d'âme et d'esprit, qui, toutes trois parties, doivent glorifier Dieu à leur manière et selon leurs qualités [3].

Mais, désormais, la nature manque d'unité : « c'est un combat et un choc du domaine ténébreux et du chaos contre le vrai intelligible des êtres et des raisons [4] ». A l'action divine s'oppose une « contr'action » diabolique. Car les anges rebelles, loin de profiter de ce délai « durant lequel ils pouvaient encore revenir à résipiscence », « sont allés de chute en chute [5] » : la justice céleste en précipita la plupart dans le chaos,

1. Saint-Georges de Marsais, *Réponses à quelques nouvelles questions*, 13.
2. « L'archange Uriel est le chef de la hiérarchie, dont le principal caractère se rapporte à la mémoire... L'archange Michel a pour caractère principal la force de l'amour pur... L'ange Gabriel est la parole et l'annonciation de l'incarnation : son caractère particulier est la charité qui s'humilie » (*Vie des saints patriarches*, 44-45). « Les connaissances qui sont communiquées à l'entendement se font par les chérubins ; l'ardeur et le feu sensible de l'amour qui se fait sentir dans le cœur est communiqué par les séraphins » (*Genèse*, 230).
3. Saint-Georges de Marsais, *Vraie religion chrétienne*, 11-12.
4. Dutoit, *Philosophie divine*, III, 17.
5. *Ibid.*, III, 115-116. Cf. Dampierre, *Vérités divines*, I, 57.

« dégradation, excrément de l'être[1] ». Et c'est merveille que Dieu « trouve le moyen de faire, des plus affreux débris, ce palais de toute magnificence où il place l'homme pour en être le dominateur et le roi[2] ». Il répartit à nouveau ce domaine entre les élus et les réprouvés. Ceux qu'il juge encore susceptibles de vie sont astreints seulement à séjourner dans la matière, tandis qu'il relègue les chefs de la révolte « dans des lieux d'obscurité éternelle[3] ». Quant aux hiérarchies fidèles, elles résideront dans les étoiles fixes. Saint-Georges de Marsais en dresse la topographie avec une fantaisie bizarre : dans la constellation de la Poussinière habite le corps glorieux du Christ ; la bienheureuse Marie vit « dans les sept étoiles que nous nommons le Char » ; saint Michel règne sur l'Orion, saint Paul l'ermite sur Saturne, saint Paul apôtre sur Jupiter, saint Étienne sur Mars, Antoinette Bourignon et Bœhme sur Mercure[4]... Au centre de la terre se creusent les abîmes infernaux[5] ; mais ils ne renferment pas toutes les intelligences déchues :

> Quand la Toute-Justice de Dieu foudroya et dégrada les anges dégénérés et révoltés là-haut, elle en enferma une partie sous les liens d'obscurité de la matière première ; car toute la matière première est des esprits dégénérés et qui ont été là enfermés sous l'opacité et rendus capables de devenir corps. 2° De cette matière première une partie a été renfermée sous le chaos... 3° Une troisième partie de ces anges révoltés a été mise dans le vrai enfer de feu, et de là, ils peuvent sortir les uns après les autres, et s'insinuer dans les êtres de l'univers physique... Le monde physique, l'homme et tous les êtres sont établis dans les ruines des démons. Ils sont élus pour le domaine du monde et le remplir, tandis que les démons sont rejetés et haïs, quoique tous ils aient la même origine, c'est-à-dire tous issus d'anges révoltés. Ainsi il est juste que les démons aient permission de rôder, chercher à tenter pour attirer les élevés sur leurs ruines à leur place et s'en dégager[6].

Méfions-nous de ces êtres pervers, dont une partie conserve « une spiritualité de déraison » et des corps glorieux[7] ; leur pouvoir nocif s'étend jusqu'à la lune[8] : là résident « les âmes qui meurent avant d'avoir achevé la première purification ou bien la première conversion ; de là, elles sont emmenées par les anges dans les autres planètes, où la

1. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 108.
2. *Ibid.*, III, 117.
3. Dampierre, *Vérités divines*, I, 67.
4. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 47, 224, 275, 279, 336, 370, 375.
5. *Ibid.*, 280.
6. Dutoit, *De la superstition et de l'idolâtrie*.
7. Dutoit, *Philosophie divine*, II, 285.
8. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 357.

seconde purification se fait[1] ». Notre ancêtre commun ne sut pas résister à la tentation, cette épreuve nécessaire. Pourtant, que de prérogatives le soutenaient ! Dieu, l'instruisant par le Saint-Esprit même[2], ne l'avait point formé « comme nous sommes à présent ; mais il lui avait donné un corps glorieux, transparent, agile, et d'une beauté, force et clarté sans égale, de même que la terre était transparente, claire, et très belle[3] ». Les quiétistes insistent beaucoup sur sa nature androgyne : « ce lui était un grand honneur de pouvoir sans douleur, sans plaisir charnel ou grossier, concevoir dans l'union divine[4] ». Mais il souhaita la création d'Ève, déviant ainsi de l'amour exclusif qui devait l'attacher à Dieu[5]. Alors « ce qui n'était qu'un seul type a été divisé pour en faire deux : l'homme le type de l'intelligence, et la femme celui de la sensibilité[6] ». Puis vint la chute définitive : et nous perdîmes notre essence supérieure, « l'Esprit ou Homme-Dieu », que seule « la nuit obscure de la foi » restitue ; nous n'avons conservé que « l'homme astral, formé de la quintessence des astres », et ce « troisième homme, formé de la quintessence (glorieuse) des éléments » ; un corps les revêt, semblable à la terre matérielle[7] ; de trois, nous devons *refaire quatre*, en reconquérant notre nature primitive. Les correspondances de notre être changent d'objet. Avant la prévarication, « on aurait pu l'appeler le *Microthée*, ou un petit Dieu... Depuis la chute, il n'a plus ou du moins presque plus été que le *Microcosme*, comme l'appellent les philosophes, rassemblant en soi et en miniature les traits du grand monde[8]. » Cette chute ouvrit aussi définitivement la geôle des mauvais esprits, qui obtinrent « le pouvoir de rôder dans la matière des éléments, dont le corps de l'homme, les planètes et la terre ont été formés[9] ». Nous traversons une

1. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 245. Un peu plus haut (p. 225) le théosophe énumérait ces lieux de purification : « Chaque âme, selon le péché ou l'inclination vicieuse qui l'aura le plus déterminée, trouvera un lieu conforme à ce en quoi elle s'est comme empreinte : l'avaricieux en Saturne, le luxurieux en Vénus, le colère en Mars, le vain et le volage en Mercure, le changeant, incertain, douteux, etc., dans la Lune : les esprits qui ont ces qualités habitent ces lieux, et les Démons y ont beaucoup de pouvoir, selon qu'il leur est permis de Dieu, de tourmenter ces âmes. »
2. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 4-6.
3. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 91.
4. Saint-Georges de Marsais, *De la magie*, 31.
5. Dutoit, *De la superstition et de l'idolâtrie*.
6. Dampierre, *Vérités divines*, I, 88.
7. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 44-45.
8. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 29-30.
9. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 340.

vie « pénible et dangereuse, où il y a un combat continuel du bien et du mal[1] », et les atteintes de Lucifer nous trouveraient désarmés, si la Providence ne nous secourait. Dans ce domaine astral, que hantent les démons, elle envoie ses milices, et « nous serions ravis en admiration, si nous voyions ces Esprits bienheureux, qui sont si occupés autour de nous, à nous garder, enseigner, consoler et reprendre[2] ». Ils peuvent se communiquer aux hommes par leur corps astral, « composé de la matière la plus subtile de l'univers, et si subtile qu'elle est censée spirituelle, par rapport à notre corps élémentaire[3] ». Mais leur intervention ne suffirait pas, si le Verbe lui-même, le Fils de Dieu, ne s'était incarné parmi nous. Tout le drame du monde se noue autour de ce grandiose sacrifice. Il était décidé dès l'origine : si notre premier père n'avait pas succombé, Jésus-Christ serait descendu, non comme expiateur, mais pour nous élever « jusqu'à la divinisation et à la gloire du prototype de l'homme au portrait de l'homme peint dans l'Homme-Dieu ou Adam céleste[4] ». A son intention, Dieu se fit connaître de Seth, afin que le Sauveur germât d'une lignée moins corrompue[5]. Pour en étendre les mérites à tous, il décréta la *métemsomatose*, par laquelle « plusieurs corps des Justes, Saints, Prophètes et Patriarches de l'ancienne Loi... ont été transportés et disséminés dans et parmi les plus sages et les plus vertueux d'entre les païens, par parcelles ou lambeaux... C'est là... un des moyens de l'entrée des païens dans la Jérusalem d'en haut[6]. » Enfin s'accomplit cet holocauste incomparable, que reproduisent les symboles de l'alchimie[7].

« Il ne peut y avoir ni dans le temps ni dans l'éternité, aucun vrai salut qu'en Jésus-Christ[8] » : hors de lui, nous ne trouverons que des succédanés, des dérivatifs, parfois des mensonges ; que ce principe dicte notre conduite et nous enseigne la « désappropriation ». « Plus l'homme se sera détruit lui-même, plus il sera près d'être conforme à Dieu[9]. » Mais Dutoit-Membrini n'atténue-t-il pas quelque peu le quiétisme ? On le voit professer que le dépouillement requiert une longue préparation

1. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 79.
2. Saint-Georges de Marsais, *Épître aux Hébreux*, 111.
3. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 345-346.
4. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 30.
5. *Ibid.*, liv. I, ch. VIII.
6. *Ibid.*, I, 292-293, note.
7. *Ibid.*, I, 238.
8. *Ibid.*, 70.
9. Favre, *Jean-Philippe Dutoit*, 100.

active[1] ; si, par ailleurs, la *Philosophie divine* prône le *cœur*, elle tance les passions, et veut forcer les hommes à convenir « qu'il est très possible en soi que tout ce qu'il y a de beau, de grand, d'utile et d'avantageux dans toutes les sciences et dans tous les arts, se fît, s'exécutât sans les passions, et subsistât avec le pur amour de Dieu et du prochain[2] ». La « passivité » qu'il prêche ne se rapprocherait-elle pas de l'abnégation recommandée par tous les mystiques, par tous les guides spirituels ? Cependant il annonce le primat du sentiment : « c'est du cœur, où Dieu a sa demeure, qu'il darde ses rayons sur l'intellect qu'il illumine[3] » ; l'homme « a toujours assez de lumière (et il n'a jamais assez d'amour), et il en a même toujours trop, lorsque l'amour ne marche pas de compagnie[4] » : mais si nous nous offrons à la charité divine, après avoir « entièrement dépouillé tout ce qui est de la dépendance de la propriété, alors nous serons remis dans notre premier état de vrais enfants de Dieu, et il nous remettra en possession de lui-même, et de toutes choses en lui[5] ».

Nous avons déjà quelque aperçu du sort de « ceux qui, à leur mort, ne se sont pas encore renoncés eux-mêmes : « le feu de leur purification leur devient une peine et une douleur insupportable[6] ». Les quiétistes n'admettent guère les réincarnations, bien que certaine note de Dutoit en suggère l'idée[7] ; tout au plus jugent-ils que les âmes imparfaitement libérées reviennent parfois hanter les vivants. Il s'agit alors soit de damnés, qui « font le mal qu'ils peuvent », soit de « ceux qui rôdent, étant dans l'état de purification, d'où ils veulent se tirer par d'autres moyens que de s'abandonner à la divine justice » ; soit encore de ceux « qui ont pour punition pendant un temps d'être en un lieu dans ce monde[8] ». Ce ne sont donc jamais que des âmes souillées ; elles peuvent devenir malignes, et les quiétistes en déconseillent l'évocation. Les saints, au contraire, se perdent éternellement en Dieu, et l'on ne les saurait revoir[9]. Quant aux

1. Dutoit, *Philosophie divine*, II, liv. VI, ch. VI.
2. *Ibid.*, I, 53-54.
3. Saint-Georges de Marsais, *Discours spirituels*, II, 93.
4. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 58, note.
5. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 9.
6. *Ibid.*, 47.
7. « La métempsycose est un principe éternel, tout ce qui est hors de Dieu s'exécute par métempsycose pour les esprits qui émanent de Dieu, par métemsomatose pour le corps et par métamorphose pour l'un et l'autre ce qui est la consommation finale. » (Note du 6 décembre 1792.) Mais est-ce bien clair ?
8. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 249-251.
9. C'est le cas de *M. de Tisbei* (Fleischbein ?) qui avait averti Dutoit de sa mort, dix-sept jours à l'avance. (Note du 14 novembre 1792.)

répouvés, « ils sont incorruptibles, ils vivent dans la mort et meurent dans la vie[1] » ; toujours, même après leur conversion finale, ils se distingueront des élus ; tandis que ces derniers se partageront les royaumes célestes, les autres, « à mesure qu'ils se seront soumis à Dieu », devront se contenter d'habiter la terre[2] ; entendons la terre renouvelée après la consommation des siècles. Car « tous les événements, toutes les prophéties contenues dans l'Apocalypse, quoiqu'elles puissent et doivent même s'entendre aussi mystiquement, ont un sens littéral et seront littéralement accomplies[3] ».

Et cet accomplissement approche. « Les jugements de Dieu sur le monde pervers et corrompu ont commencé[4]. » « Le commencement de l'*abomination de la désolation* est déjà dans le sanctuaire[5]. » « L'abîme de la méchanceté est ouvert, le diable est en furie à cause qu'il ne lui reste qu'un peu de temps, et Dieu veut édifier le règne de son saint Esprit au milieu de ce monde corrompu où Satan a toute la puissance[6]. » De là vient le renouveau des prophéties : l'Église intérieure doit préparer les voies au second avènement du Christ, qui ne saurait tarder. Dès 1783, Dutoit en énumère les symptômes : les « nombreuses catastrophes » survenues cette année l'en avertissent ; d'autres présages se manifesteront, « et même dans un temps bien plus proche qu'on ne le croit[7] ». Ils n'annoncent pas la fin du monde, mais le millénaire : « Le Seigneur descendra sur la terre avec les saints qui ont eu ou auront part à la première résurrection[8] » ; la nature, non encore glorifiée, sera déjà régénérée, car « nos corps grossiers ne sont pas susceptibles d'une véritable béatitude ; il faut qu'ils soient auparavant transmués[9] ». Cet âge d'or, que prédisent tous les quiétistes, durera jusqu'à la consommation universelle ; enfin, la « matière crasse » disparaîtra, « et les principes plus nobles qu'elle cache, enferme et englue pour ainsi dire, dégagés de cette matière qui n'est qu'un *caput mortuum*, et rassemblés, feront notre corps glorieux et une matière brillante de splendeur[10] ». L'enfer et le mal s'effaceront ; « le morphisme de l'homme sera tout entier repompé, pour ainsi dire, sera remonté et reflué dans le Verbe qui l'a ennaturé » ; il reconquerra ses prérogatives, qui le rendront « bien supérieur aux anges[1] » ; chacun de nous est appelé « à redevenir un petit Dieu, ou Jésus-Christ lui-même ou, comme l'Écriture l'explique, un des membres de ce Jésus[2] ».

1. Dutoit, *Philosophie divine*, II, 75.
2. Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 374.
3. Dutoit, *le Signe du Fils de l'Homme*.
4. Fleischbein, préface à Saint-Georges de Marsais, *Discours spirituels*, I, 3.
5. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 116, note.
6. Fleischbein, Avis à la *Genèse* de Saint-Georges de Marsais, 4.
7. Dutoit, *le Signe du Fils de l'Homme*.
8. Dutoit, *Du règne de mille ans*, *Philosophie divine*, I, 115, note.
9. Saint-Georges de Marsais, *Épître aux Romains*, 300.
10. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 6.

Par ce millénarisme, comme par sa cosmogonie, — par les deux termes de l'antithèse mystique, *déchéance et réhabilitation*, — Dutoit, tout en conservant son originalité, s'incorpore à la théosophie. Aussi ne laissa-t-il pas d'exercer une certaine influence. Le quiétisme, après lui, subit un dernier avatar, sous l'influence du chevalier de Langallerie ; il inclina de plus en plus vers le catholicisme romain ; et ses adeptes formèrent longtemps un groupe assez considérable pour agir sur la société lausannoise. Le livre où se résumait sa doctrine captiva les illuminés ; Kirchberger en paraît imbu, jusqu'à proclamer l'impossibilité, « pendant les moments de la présence aperçue, de faire quelque chose qui puisse déplaire à la cause active et intelligente[3] » ; outre cette conception purement guyonienne, il use de la théorie de l'astral, par laquelle il explique les prestiges de Cagliostro[4]. Saint-Martin, sur lequel nous savons ses réserves, le critique un peu[5] ; mais leurs continuateurs, sans en nier les dissentiments, associeront leur mémoire[6]. Lavater, à qui Sarazin recommande la *Philosophie divine*, en parle comme d'un ouvrage « qui contient beaucoup de choses originales, singulières, révoltantes, incomparables, instructives[7] ». La duchesse de Bourbon y choie « un de ses auteurs préférés[8] », bien que les attaques de Dutoit contre le somnambulisme contristent sa manie du merveilleux[9]. Jusqu'où s'étend, par ricochets, sa renommée ? Frédéric de Stolberg, passant à Pétersbourg, rencontre « deux personnes qui l'ont particulièrement connu et le vénèrent comme un saint[10] » ; il le lit, y trouve « de très belles choses,

1. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 373-375.
2. *Ibid.*, I, 222.
3. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 17.
4. *Ibid.*, lettre 21.
5. Saint-Martin à Kirchberger, lettre 10.
6. Cf. *les Opuscules théosophiques* de 1811, 86-87, note.
7. Lavater, *Handbibliothek*, 1791, V, 372-373.
8. La duchesse de Bourbon à Ruffein, *Corresp.*, 157.
9. Un de ses fidèles charge Mme Schweitzer de demander à Lavater ce qu'il en pense (Finsler, *Lavaters Beziehungen*, 40).
10. Sans doute le comte de Divonne, et Mme de Razoumof-ski, qui l'hébergeait à cette époque ; ou peut-être le comte de Brühl.

un très noble esprit, mais aussi mainte bizarrerie » ; cependant « il faut, dit-il, respecter et aimer profondément l'auteur[1] ». Une notoriété qui se divulgue aussi loin mérite qu'on y prenne garde.

III

Quittons ces mystiques, confits en dévotion, et voués à l'approfondissement d'une métaphysique étrange, mais savante ; abandonnons cette Église intérieure, qui manque de logique, mais non d'élévation d'esprit ; transportons-nous aux bords de la Baltique : nous y trouverons le type de la société de « mages » la plus opposée au recueillement intime ; une secte dont les sorcelleries nous impressionnent et nous inquiètent, incertains que nous sommes d'y reconnaître une duperie, une aberration collective, ou l'intervention de forces mystérieuses... Charles de Hesse révèle aux dignitaires danois un oracle issu de Dieu même ; en des conciliabules secrets, il les affronte au monde des esprits ; soulevons, autant qu'il se peut, le voile qui nous dérobe leurs arcanes, et que leur exemple nous instruise de ceux qui les imitent.

Cet homme de guerre, dont la fille avait épousé l'héritier du trône de Copenhague, brillait par la ferveur et témoignait de propensions aux recherches extraordinaires. Le comte de Saint-Germain, ce « fameux alchimiste », banni de la plupart des capitales, était venu finir ses jours chez lui : début fâcheux, qui suscita de longues défiances. « Ce bon prince ne cherche que de l'or, notait Corberon en 1780, et il est bien loin de trouver ce qu'il désire[2]. » En fait, il visait plus haut. Il aspirait à grouper, sous sa conduite, les sectes maçonniques en une nouvelle Église, et à légitimer ce pontificat par l'assentiment explicite des puissances surnaturelles. Il ne manque pas une occasion d'exprimer sa piété dans un style emphatique. Le comte de Bernstorff, qu'il gagne, se défend de modifier l'Évangile[3] ; « me consacrer tant que j'existerai au service de Notre-Seigneur et maître Jésus-Christ, atteste Charles de Hesse lui-même, voilà ma religion, dans laquelle je vivrai et mourrai s'il plaît à Dieu[4] ». Des voyageurs lui demandent comment acquérir des connaissances

1. Stolberg à la princesse Galitzine, 29 mai 1797. Janssen, *F. L. Graf zu Stolberg*, 413.
2. Corberon, *Journal*, VI, 236, 31 juillet 1780.
3. Cf. Bobé, *Lavaters Rejse til Danmark*.
4. Ch. de Hesse à Plessen, 31 décembre 1780 (archives Willermoz).

surhumaines ; mais il ne leur saurait conseiller « que de chercher le Seigneur, et vous *Le* trouverez, ajoute-t-il, et tout en Lui. Le reste est facile[1] ». « C'est Lui seul qu'il faut prier, et par Lui seul vous trouverez la vraie entrée dans notre temple de lumière[2] ». Et le prince de Hesse de bénir ceux qui se disposent à l'entendre, solennellement, sérieusement, comme un Pape[3].

Des privilèges merveilleux le confirment dans son assurance. A l'exemple de Swedenborg, les illuminés de Copenhague « cherchent le ciel sur la terre, ils pressentent qu'une communion doit exister entre les habitants spirituels du premier et les habitants matériels de notre planète ; mais l'esprit humain ne peut contempler les influences spirituelles du royaume des cieux, aussi longtemps que les sens internes demeurent enfermés dans la matière[4] ». L'ascétisme, la prière, éveilleront les facultés mystiques ; puis des rites spéciaux évoqueront les êtres célestes. Charles de Hesse en garde jalousement le secret ; nous les ignorerions, sans le *Journal* du maréchal Bulow, et sans un rapport confidentiel de Lavater, que ce dernier bannit de ses archives[5] ; et ces documents, que séparent quatre ans à peine, se rapportent à des opérations fort différentes. Bulow, en 1789, conservait dans sa chambre une image du Christ : au moment des travaux, elle s'éclairait, et les esprits se montraient auprès d'elle. De mauvais anges tentaient de le troubler ; ils lui soufflaient dans le nez ou formaient une colonne noire, entre la lampe et l'image ; mais sa persévérance les dispersait et il contemplait Amakaël, saint Jean-Baptiste, le prophète Élie[6]...

Tout autres paraissent les merveilles que l'on fit voir à Lavater. L'affaire vaut qu'on l'examine de près ; malgré le silence prescrit, elle

1. Ch. de Hesse à Reuterholm, 14 juillet 1790.
2. Ch. de Hesse au maréchal Bülow, 3 août 1787.
3. Voici un spécimen tiré d'une lettre au duc de Sudermanie : « J'implore le Seigneur, la Parole, le Grand Architecte de l'Univers, de vous accorder, Très cher Frère, Sa Sainte Bénédiction. Je Vous la donne en Son Saint Nom ; à Vous principalement mon Frère, +.·. aux Frères unis à Vous, et choisis par Vous ; +.·. / : Puissent-ils être aussi les Élus du Seigneur :/ et en particulier au cher Frère, qui La reçut de moi, pour Vous ; +.·. Que le Nom du Seigneur soit béni en Éternité !!! Je vous embrasse du fond de mon cœur en Son Saint Nom » (16 juin 1789).
4. Ch. de Hesse, cité par Bobé, *Lavaters Rejse til Danmark*, 134.
5. Du moins ne s'y trouve-t-il pas catalogué ; il ne peut m'avoir échappé que dans le cas peu vraisemblable où Lavater l'aurait inséré dans sa correspondance. Je l'ai trouvé dans les papiers de Kirchberger (archives de M. Leboime).
6. *Journal* de Bülow, 26 août, 17 décembre, 24 décembre 1791. Cf. Holm, *Danmark-Norges Historie under Kristian VI*, vol. III, t. I, 367.

retentit au loin : comment Charles de Hesse pouvait-il espérer la discrétion du Zurichois ! Ils se connaissaient de longue date : à Wilhelmsbad, où d'abord ils se rencontrèrent, les conversations du prince sur la prière charmèrent son interlocuteur [1]. Mais il attend jusqu'en 1793 pour se départir de sa réserve et convier Lavater à se rendre compte des faveurs que lui octroie la « cause active et intelligente ». Aussitôt l'imagination du pasteur prend feu : « Les lettres que je reçois de Copenhague me donnent l'idée la plus sublime de ce phénomène unique. Aussi je suis presque résolu de faire l'impossible pour en être témoin [2]. » Sur les indications de Bombelles, il se fixe un itinéraire [3] ; et le voilà parti. Chose curieuse, le premier contact le déçoit : il juge les idées du prince « trop artificielles [4] » et ne se trouve nullement convaincu :

> Je quitte le domicile d'un visionnaire (il l'est, certes), honnête, mais assurément peu élevé. Je renonce à tout espoir d'être persuadé que *c'est le Seigneur*, mais je suis persuadé qu'il y a quelque chose d'entièrement inexplicable et d'inouï, qui, si le récit est vrai, pourrait séduire les *élus* eux-mêmes; car cela serait tout autre si cela devait séduire seulement les *appelés* [5].

Puis il se reprend, et médite. La tranquillité des visionnaires l'impressionne : sans lui rien enjoindre, ils se déclarent certains de sa conversion [6]. Et quels phénomènes étranges se manifestent dans cette Loge ! « Une lumière, d'apparence phosphorique, qui donne des réponses précises aux questions qu'on lui pose, par deux signes dont l'un signifie *oui* et l'autre *non* [7]... » Il n'y tient plus, et, sous le sceau du secret, confie à ses amis l'ensemble de la « chose ». Comme elle rappelle bien des « choses » analogues auxquelles les initiés font allusion en termes sybillins, je crois utile de reproduire la majeure partie du document qui la concerne : document précieux, échappé à la destruction par le plus grand des hasards, et le seul peut-être qui nous révèle intégralement les pratiques magiques de l'illuminisme :

> 1. La lumière que l'on voit est — d'après les assertions très dignes de foi et de confiance de mes amis du Nord — d'espèce *phosphorique*, d'un blanc éclatant, semblable à la lumière des étoiles; il y a aussi un nuage, blanc de neige lorsqu'il repose sur la paroi, brillant, lorsqu'il vient sur le visage et la main. *Il est aussi doux au toucher.* La lumière n'est pas rougeâtre, comme celle que, d'après leur expérience dans les manifestations secrètes des esprits, ils prétendent particulière aux esprits mauvais ou trompeurs.
>
> 2. Toutes les questions, autrement dit les *travaux*, commencent par la question respectueuse, mais nullement craintive : « Plaît-il au Seigneur que nous l'interrogions? » Une réponse qui leur est claire s'ensuit immédiatement, *oui* ou *non*. Ce n'est pas une voix, mais un signe visible, conique, brillant, qui se légitime incessamment comme *oui* et *non*, le prouve, et peut s'élever au-dessus de toute ambiguïté.
>
> 3. Souvent la réponse est donnée avant que la question soit posée ostensiblement. L'on répond parfois à la pensée déjà.
>
> 4. Si la réponse — ce qui arrive souvent — est imprécise, ou signifie *oui et non*, cela veut dire :
>
> « Poursuis tes demandes! Développe, précise encore plus la question! » Cela se passe alors ainsi, et le questionneur habile simplifie alors sa demande, jusqu'à ce que s'ensuive un *oui* ou un *non* décisif.
>
> *N. B.* Il arrive souvent que l'un ou l'autre, lorsque tous sont réunis, doit se retirer, et cela leur prouve la délicatesse du cœur du Seigneur. Il peut avoir quelque chose à dire à l'un d'entre eux, sans que nul autre le doive savoir; quelque chose, peut-être, à châtier en lui... Ils ne peuvent assez louer l'extrême délicatesse du Seigneur en pareil cas.
>
> 5. Il advient que leur soient dictées des sentences entières, des enseignements, des avis, qu'ils obtiennent mot à mot par leurs questions. Alors les mots qu'ils doivent demander leur viennent souvent comme d'eux-mêmes aux lèvres.
>
> 6. Les questions se posent sans aucune espèce d'effort ou de tension — rien qui ressemble à des conjurations magiques! disons même sans aucune préparation religieuse, — à l'exception du recueillement silencieux et rapide vers le Seigneur, car ils croient pleinement à sa présence comme à son omniscience.
>
> 8. ...Eux-mêmes affirment que cette sorte de manifestation du Seigneur est une des inférieures, et qu'il pourrait aisément advenir qu'un jour ils obtiennent des réponses beaucoup plus faciles et plus immédiatement explicites. On leur a promis encore mainte grande chose qu'ils attendent avec une humilité soumise et un espoir confiant. En outre, cette manière lente d'interroger leur vaut une nourriture substantielle, elle a vraiment, dans certains cas, quelque chose de particulièrement réconfortant et de fortifiant pour la foi.
>
> 10. Il faut que je le répète et le confirme encore : la facilité des interrogations et la liberté de s'adresser au Seigneur, et la simplicité, enfantine et sans crainte, dépassent toute imagination. En tout temps, en tout lieu, dès qu'une chose les préoccupe, dont ils pensent qu'elle en vaut la peine, ils osent et peuvent demander. Ils n'entreprennent rien d'important sans demander d'abord « s'ils peuvent interroger »? et puis « s'ils doivent l'entreprendre, et comment ».
>
> 16. [Si l'oracle refuse de leur répondre, c'est qu'ils ont péché contre la charité; lorsqu'ils se repentent et réparent, ils reçoivent un signe visible du pardon du Seigneur.]

1. Lavater à Gœthe, 10 août 1782. *Corresp.*, 217.
2. Lavater à Sarazin, 10 mars 1793 (archives Sarazin).
3. Bombelles à Lavater, 22 mars 1793.
4. Lavater, *Tagbuch : Voyage à Copenhague*, 15 juin 1793.
5. *Ibid.*, 15 juin 1793.
6. Lavater, *Nachtrag zu dem Resultat meiner Reise*, 79.
7. Kirchberger à Eckartshausen, 4 avril 1795.

17. [L'oracle répond souvent par énigmes.]

20. Il y a un signe particulier de bénédiction, visible et de même forme que l'autre; ils y croient avec le plus entier abandon; et sur la simple demande : « Seigneur, donne-nous ta bénédiction ! » il apparaît. Je me représente cela comme un mouvement de la lumière en forme de croix.

22. ...Tout ce qu'ils entreprennent après avoir reçu la bénédiction, avec la soumission, la conscience et la prière nécessaires, tout cela réussit, et l'emporte sur tous les obstacles... Cette bénédiction subsiste, d'après leur persuasion, jusqu'à ce que, suivant leur habitude, ils la redemandent et l'obtiennent de nouveau, le soir avant de s'endormir. S'ils négligeaient d'implorer la bénédiction, les conséquences en seraient sensibles.

23. Toute autre manifestation se distingue essentiellement de l'oracle lumineux.

Ils voient des étoiles, des chiffres, des lettres, des nuages, d'autre espèce; parfois aussi des fantômes, mais jamais cela ne se confond avec l'objet principal auquel ils adressent leurs demandes. Ils ne voient pas non plus tous en même temps les choses accidentelles qui l'accompagnent; alors que la lumière principale, celle qu'ils nomment le *Seigneur*, et qui leur répond immédiatement, est vue en même temps de tous les assistants à toute place.

25. Ils assurent textuellement que tout ce qui entoure la *Chose* qu'ils nomment le *Seigneur* (ils ne veulent pas entendre parler de confondre avec lui ces accessoires), que tout cela se trouve sous la dépendance absolue du Seigneur. Par exemple, une lumière se montre; ils savent qu'elle signifie la présence d'un esprit. Ils demandent : « Lui permettez-vous de rester? » La réponse décide par *oui* ou *non*; ils prononcent ce *oui* ou *non* qu'ils ont obtenu, et l'esprit obéit.

27. Un autre point sur lequel ils fondent leur persuasion que le Seigneur lui-même les favorise de cette réponse : c'est qu'il accepte et exige leur *adoration*, — ce que ne pourrait faire aucun esprit créé, du moins au nom de Jésus. Ils prétendent qu'aucun esprit, bon ou mauvais, n'ose se nommer *Jésus*, — et ils savent, directement et intuitivement, que tous s'inclinent devant ce nom[1].

33. Ils vivent aussi dans la persuasion qu'il existe encore sur terre quelques hommes très élevés, très éclairés, qui reçoivent du Seigneur des réponses et des révélations plus précises encore, plus explicites, plus claires, plus complètes, et qui se tiennent plus près de lui. Ils sont en correspondance avec eux. Ils prétendent que ces surhommes leur confirment les révélations qui leur sont données. Ils parlent spécialement d'un homme qui possède des aperçus et des connaissances presque illimitées, et que l'on ne pourrait expliquer sans révélation positive, en admettant, comme je n'en doute pas, la véracité de leurs récits. Ils m'en ont raconté des choses qui — s'ils ne les inventent pas entièrement, ce qu'il est impossible de penser — sont aussi décisives que s'il avait fait réellement des miracles.

34. Ils continuent à prétendre que tout ce qui leur est communiqué, de même qu'à leurs frères plus favorisés, se rapporte à la *venue prochaine du Seigneur*. Tout arrive dans ce but, et ne vise qu'à lui préparer les voies[1].

1. Que l'on me permette de me départir de la réserve que j'observe intentionnellement quant à l'appréciation des faits, et de souligner le danger de pareilles évocations qui touchent à l'idolâtrie. Il y a là un déplacement de l'adoration que l'on jugerait volontiers diabolique. Ou bien il s'agit de tromperies conscientes, comme certains détails du rapport du Lavater le laisseraient supposer : dans les deux cas, quelle utilisation blasphématoire du sentiment religieux!

Et Lavater de conclure en affirmant son attrait grandissant pour les illuminés de Copenhague. Aussi, malgré ses répugnances initiales, tenait-il sérieusement compte des idées de Charles de Hesse à propos de métempsycose. « Tous les hommes qui vivent actuellement, lui disaient les membres de cette école de nouveaux pythagoriciens, ont déjà vécu sous plusieurs formes et plusieurs noms différents; les hommes les plus saints sont obligés de paraître encore une fois dans ce monde sous la forme des hommes les plus communs[2]. » Ils en trouvaient la preuve dans le quatorzième verset du onzième chapitre de saint Matthieu[3]; et Dieu sait quelles précisions saugrenues ils donnaient! C'est un petit jeu de société que celui des « réincarnations »; on prend, au hasard, dans un dictionnaire, les personnages les plus disparates; puis on persuade un des assistants qu'il a revêtu ces multiples avatars. Lavater apprend qu'il fut « le roi Josias dans le Vieux Testament; dans le Nouveau, Joseph d'Arimathie; et Zwingli, en dernier lieu[4] ». Sa femme dispute à la comtesse Reventlow d'avoir été celle de Ponce Pilate[5]. Que Louis XVI, dans ses existences antérieures, ait pris la forme d'Henri III, puis de Mazarin; que Marie-Antoinette se soit incarnée dans Catherine de Médicis et dans Anne d'Autriche[6]; on le conçoit, à la rigueur. Mais en quoi, diantre, Frédéric II fait-il revivre saint Luc[7]? Le prince Christian de Danemark réincarne Brutus, et la princesse Marie la mère du Christ; Gustave III n'est autre que Judas, et son grand ancêtre, Charles XII, reparaît sous les traits de l'officier Borgenstjerna[8]. Lui-même, Charles de Hesse, se réserve les rôles à panache : il fut, dans le monde païen, César; puis il

1. Lavater, *Nachtrag zu dem Resultate meiner Reise oder Verschiedenes zur Erläuterung und Bestätigung des Nordischen Sache*, document daté du 9 au 12 février 1794.

2. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 111.

3. *Ibid.*, 127. Lavater, *Nachtrag*, 8. Dans le texte visé, Jésus parle de saint Jean-Baptiste : « Si vous voulez comprendre, dit-il, lui-même est cet Élie qui doit venir. » Les illuminés voyaient là un indice de réincarnation...

4. Gleichen, *Souvenirs*, 149.

5. Muhlenbeck, *Sainte-Alliance*, 119, note.

6. Bülow, *Journal*, 20 septembre 1792.

7. Gleichen, *Souvenirs*, 149.

8. Holm, *Danmark-Norges Historie under Kristian VI*, vol. III, t. I, 368-369.

passa dans le corps de saint Pierre, où, sans doute, il prit le goût de pontifier[1]. Il faut avoir la tête solide pour résister à ce tourbillon de fantaisies : Lavater, de retour à Zurich, tombe sur un Hollandais, Cuninghame, qui l'affole en lui confirmant les théories de Copenhague. Parfois, il les contredit dans le détail ; « la Devonshire, objecte gravement Lavater, ne peut pas être la Magdeleine, puisque la Bernstorf prétend l'être[2] ». Mais comment n'être pas touché par la componction de cet homme, qui s'accuse de fautes commises en d'autres existences ?

Car il est impossible d'avoir une notion confuse et ténébreuse et en même temps plus tenace que je n'en ai depuis de très longues années (chose inexplicable autrement que par ce système), d'avoir été un vilain personnage, quoique fameux dans l'histoire, que je rougis quasi de dire, enfin Louis XIV lui-même. Mes souvenirs ne vont qu'à cela, mais ils sont d'une force étonnante. La La Vallière surtout est pour moi comme un objet de *remords*, tandis que la Didon d'Enée ne m'affecte que comme toute autre aventure étrangère[3].

Aussi voit-on Lavater, après son voyage, enclin à croire cette permanence des âmes, qui lui garantit le progrès[4]. Mais les révélations de Charles de Hesse ne se bornent pas là. Nous l'avons entendu mentionner de *grands initiés*, avec lequels il correspondrait mystérieusement. Il en vénère un surtout, « plus haut qu'eux, mais qui doit encore rester inconnu[5] ». A sa grande joie, Lavater obtient l'aveu qu'il s'agit de saint Jean l'Évangéliste lui-même : il se trouve ainsi confirmé dans « une de ses idées bizarres et favorites[6] ». Dès 1781, sur les indications d'un nommé Kaufmann, il observait « les figures des personnes qui passaient devant lui, espérant y découvrir les traits de saint Jean, que déjà, selon son habitude, il se représentait avec une grande précision[7] ». L'année suivante, il félicitait son ami Burckhardt d'en admettre la survivance[8]. On conçoit dès lors que cette nouvelle lui parût « la plus importante »

1. Nette Lavater à Sarazin, 23 janvier 1794.
2. Lavater à Cuninghame, 4 septembre 1793.
3. Cuninghame à Lavater, 25 août 1793 ; le 29 août, il ajoute : « Il y a de même un autre personnage d'une antiquité beaucoup plus reculée, à l'égard duquel j'ai à peu près la même sensation. »
4. Lavater à Marelier, 23 juin 1797.
5. Nette Lavater à Sarazin, 23 janvier 1794.
6. Gleichen, *Souvenirs*, 146. Cf. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 127.
7. Lettre à Jacobi, 1781, commentée dans Bossert, *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*, 287-288 ; ouvrage d'ailleurs très superficiel et exagéré, en ce qui concerne Lavater.
8. Lavater à Burckhardt, 27 avril 1782.

de celles qu'il reçut à Copenhague[1]. Charles de Hesse affirmait que l'apôtre le visitait fréquemment ; vous l'avez déjà rencontré, poursuivait-il, mais pas chez nous, ailleurs ; et, dans ses lettres, il ne manquait pas d'en transmettre les salutations. Raisonnant sur l'Évangile, Lavater y trouvait la preuve de ses assertions :

Lorsque le Christ dit à Jean : « Ainsi je le veux, qu'il reste » — ainsi je le crois, quant à moi, avec une entière tranquillité : Jean se trouve, je ne sais comment ? encore sur terre, jusqu'à ce que Lui, le Seigneur, vienne. Il prend part aux affaires du Seigneur ; il fait le bien, visiblement ou non, connu ou non[2].

Il l'attendra, jusqu'à la fin, sans résultat, mais sans perdre courage. Ses amis danois l'entretiennent dans cet espoir[3]. Il accepte bientôt sans contrôle tout ce qui s'y rapporte. Dès l'été de 1794, il héberge le jeune Hermann, dont les visions rassurent son impatience : « Beaucoup de choses doivent se décider en huit jours, car dans ce temps, Jean doit venir à nous, dit Hermann, il doit nous donner sur toutes choses des conclusions et des enseignements[4]. » La semaine passe : point d'apôtre ; mais Lavater demeure inébranlé. Deux ans après, malgré le mutisme des illuminés de Copenhague, il déclare « voir et apprendre chaque jour des faits qui concordent de tout point avec ce qu'ils lui écrivirent et lui racontèrent, et qui le lui rendent irréfutables[5] ». « Notre-Seigneur est proche, écrira-t-il au cagliostrien Magneval, et son bien-aimé m'entoure *inséparablement*. J'en ai de *nouvelles* preuves — et preuves les plus *palpables* — et je n'ose pas dire ce qui m'a été promis : mais *silence* et *patience* !... Le Seigneur s'humanise incroyablement. Il se Lavaterise adorablement[6]. » Cependant, rien ne vient : ce retard, et le silence du prince le tourmentent[7] ; mais la moindre lettre suffit à l'apaiser[8]. A peine gagne-t-il en circonspection ; il gémit : « Toujours un passage lumineux voisine avec une page obscure[9]. » Mais il se fie toujours en Charles de Hesse, et son délire, dans ses dernières lettres, s'exalte encore :

1. Lavater à Sarazin, 12 janvier 1794 ; cf. les lettres du 20 janvier et du 12 mars de la même année. Toute cette correspondance se trouve aux archives Sarazin, bien plus complète qu'aux archives Lavater : le pasteur semble avoir détruit les documents trop ésotériques.
2. Lavater, *Handbibliothek*, 1793, VI, 240-241.
3. Sarazin à Kirchberger, 5 mars 1794.
4. Nette Lavater à Sarazin, 4 août 1794.
5. Lavater à Stolberg, 31 juillet 1796.
6. Magneval à Sarazin, 7 septembre 1796.
7. Lavater à Magneval, 31 décembre 1796.
8. Lavater à Charles de Bade, 18 janvier 1797.
9. Lavater à Cölle, 1er avril 1797.

Je pourrais donner à saint Jean une chambre telle que nul ne l'y verrait, hors des repas. Je lui voudrais obéir aveuglément en tout, pour peu qu'il m'ait donné la preuve que j'ai bien affaire à lui [1].

Son entourage n'approuvait guère une telle obstination, et traitait les Danois en excentriques. Nette Lavater, qui suivit son père à Copenhague, en revint déconcertée ; la franchise, la dévotion des visionnaires l'auraient séduite, et elle aimerait donner au pasteur la joie de son assentiment : mais que d'artifices, que d'étrangetés la surprennent et lui répugnent [2] ! Et comment doit-elle juger ce prince indiscret et bavard qui ne peut se tenir, à table, de narrer son commerce avec les esprits [3] ! Les autres mystiques, Saint-Martin, Kirchberger, Divonne, blâment ouvertement une théurgie où se manifestent des puissances « astrales » inférieures, et peut-être mauvaises. Un jour, enfin, la comtesse Reventlow, une des adeptes les plus fidèles, quittera la partie : les quiétistes parvenaient à gagner son « âme céleste [4] » ; et, « dégoûtée par les combinaisons et contradictions qu'elle trouvait dans l'école de Copenhague, elle chercha mieux et du plus simple, et trouva la véritable route [5] ». Sa défection ruina la secte.

Mais rien n'amende Charles de Hesse : il vit vieux, et récidive jusqu'au bout. En 1821, Gerber lui dédie son livre sur la réforme de la franc-maçonnerie, qu'il accepte de grand cœur. Puis il recommence à jouer au Pape, et fonde une petite Église, intermédiaire entre catholiques et protestants, et caractérisée par l'attente du millénaire [6]. A quatre-vingt-treize ans, il s'occupe encore d'alchimie [7]. Mais son oracle, populaire un moment en France, s'était effacé depuis longtemps jusqu'à disparaître même du souvenir.

1. Lavater à Ch. de Hesse, 29 juillet 1800. Cité dans Waser, *Lavater*, 56. Nous insistons sur cet épisode : les biographes du Zurichois ne peuvent s'expliquer cette lubie; on voit qu'il la tenait d'ailleurs.

2. Nette Lavater à Gertrude Sarazin, 1er janvier 1794. Voir en appendice des extraits de cette lettre.

3. Nette Lavater à Jakob Sarazin, 23 janvier 1794.

4. Le 8 janvier 1794, le comte de Brühl demande à un autre quiétiste d'envoyer *l'Économie divine* de Poiret à la comtesse Reventlow.

5. Gertrude Sarazin à Kirchberger, 29 juin 1795.

6. Saint-René Taillandier dans *la Revue des Deux Mondes*, 15 février 1866, p. 943.

7. Ch. de Hesse au professeur Forschhammer, 31 janvier 1833 (Bibl. royale de Copenhague).

IV

La plupart des sociétés mystiques amalgamaient les sorcelleries de Copenhague avec le recueillement des « âmes intérieures ». Ces deux tendances se contre-balancent dans la principale des écoles françaises, celle qui parut les devoir cristalliser autour d'elle : le martinisme lyonnais, que présidait Willermoz. Ses affiliés n'attiraient-ils pas l'attention du chef sur les affinités doctrinales qui le rapprochaient de Charles de Hesse ?

Plus je réfléchis, plus je me convaincs que vos doctrines essentielles sont puisées dans la même source, et que les modifications individuelles proviennent de l'influence des différentes communions chrétiennes : mais je ne puis assez vous répéter combien ce prince est respectable dans son caractère, dans son cœur aimant, dans la résignation absolue de tout son être à la volonté de Notre-Seigneur. Vous enseignez au reste tous deux le besoin d'une expiation, ou purification, avant de pouvoir soutenir la présence de Dieu ; lui y arrive par la rotation, vous par le purgatoire ; je ne vous dissimule pas que votre mode me plaît mieux, dégagé de ce que l'intérêt des prêtres y a ajouté, et que plusieurs protestants des plus éclairés et des plus religieux y croient aussi [1].

Pourtant, ce même texte indique leurs divergences. Outre que Willermoz adopte les principes de Martines de Pasqually, un catholicisme ombrageux l'anime : il y mêle bien des enjolivements ; mais cette union des Églises, qu'il poursuit, comme tant d'autres, sous le couvert de la maçonnerie, il l'envisage volontiers sous les espèces d'un retour à la discipline romaine. « Ce qui le caractérisait particulièrement, a-t-on pu dire, c'était cette foi vive, cette conviction profonde des vérités de la religion, qu'il cherchait sans cesse à faire pénétrer dans le cœur de ceux qui l'écoutaient [2] ». A qui faut-il s'en prendre, s'il naquit Lyonnais, et si les brumes du Rhône envahissent l'intelligence de ceux qui les respirent dès le berceau ?

Tous ces Lyonnais sont volontiers rêveurs, imaginatifs, *irrels* et mystiques. Ce sont nos Allemands... L'obscurité des idées ne les effraye pas, si l'on ne peut pas dire qu'elle les attire et les retient. Ils sont graves et lents, et d'une très forte vie intérieure. La clarté et la vivacité françaises ne leur agréent jamais

1. Turckheim à Willermoz, 4 août 1821.

2. Terme, *Notice sur Willermoz*, 14.

qu'à moitié. Très intelligents et infiniment amoureux des idées, ce sont des intelligences de seconde vue, à qui manque parfois la première [1].

De là, ses flottements, ses contradictions irraisonnées. « Il croit à la Divinité du Christ et à la Rédemption, mais il n'admet pas l'autorité du Pape ; c'est un pseudo-janséniste, mélangé de gallican et de martiniste... Brave homme naïf, dont l'esprit avait été déréglé par des recherches folles qui n'étaient pas à la portée de ses connaissances scientifiques [2] », d'aucuns le classent parmi ces « catholiques, ayant plus d'attrait pour les curiosités mystiques que pour la dévotion réelle », et livrés par leurs initiateurs à des « superstitions absurdes [3] ». Mais une certaine rouerie native le préparait à manœuvrer les sociétés secrètes ; sa piété, l'élévation de ses pensées, lui gagnaient les sympathies ; moins érudit que Saint-Martin, il offrait « beaucoup plus d'onction, d'aménité et de franchise, au moins apparente. Il parlait au cœur beaucoup plus qu'à l'esprit ; il était estimé de tout le monde pour ses qualités, et adoré de ses disciples, à cause de ses manières cordiales, amicales et séduisantes [4] ». Au rebours de son premier maître, il travaille à réorganiser la hiérarchie maçonnique : car il espère, moyennant des concessions de forme, y faire triompher l'esprit martiniste.

Dès sa vingt-troisième année (1753), il fonde une Loge nommée la Parfaite Amitié : lors de son admission dans les Élus Coëns, il en exerce les fonctions de vénérable. Les deux autres Loges lyonnaises, la Sagesse et les Vrais Amis, auxquelles président respectivement son frère Pierre-Jacques Willermoz et son ami Paganucci, s'inspirent des mêmes tendances [5]. Elles professent ce « christianisme exalté, appelé en Allemagne christianisme transcendantal... mélange de platonisme, d'origénianisme et de philosophie hermétique, sur une base chrétienne [6] ». Willermoz ne recourt pas à l'argument d'autorité, mais souligne la convenance de son système avec les exigences du cœur et de l'esprit. Dieu seul, et non les hommes, en persuadera ses adeptes :

> Dès que vous admettez du fond du cœur les dogmes de l'existence de Dieu, de la spiritualité et immortalité de l'âme, vos doutes sur les autres points s'effaceront peu à peu d'eux-mêmes, par le secours des instructions qui vous seront remises lorsque vous en aurez pu faire une étude plus approfondie. C'est donc à une lecture réfléchie et réitérée de cet ouvrage, c'est-à-dire des deux instructions secrètes et surtout de la dernière, que je vous renvoie, car elle ne contient pas un seul mot qui n'ait besoin d'être médité avec la plus grande attention. Mais pour faire cette lecture avec fruit, mettez-vous au-dessus de tous préjugés acquis ou naturels : ne vous servez des notions que vous avez acquises ailleurs que comme de points de comparaison qui ne retiennent point la balance de pencher du côté qui vous paraîtra le plus raisonnable... Fermez les yeux sur la voie, la main ou le moyen par lequel cette doctrine est parvenue jusqu'à vous. Supposez que quelqu'un l'a perdue et que vous l'avez trouvée sous vos pieds, en vous promenant, et ne jugez absolument que la chose comme si vous vouliez la bien juger. Supposez encore qu'elle n'est qu'un système inconnu, mais comparez ce système sans aucune prévention avec tous ceux que vous avez pu connaître auparavant. Si tous ensemble laissent des vides qui affligent et tourmentent l'homme, ils ne tiennent donc pas à la vérité ; car si elle existe, comme on ne peut pas en douter, puisque nous existons nous-mêmes d'une manière positive et constante, elle doit être connue et sentie par la classe d'êtres qui lui doit un hommage libre et réfléchi. Si, au contraire, celui qui vous est présenté, de quelque part qu'il vienne, vous offre une chaîne dont tous les chaînons sont liés à leur place et vous présentent un ensemble qui explique et démontre à votre intelligence tout l'univers intellectuel et physique, s'il vous démontre votre propre existence comme homme avec tous les rapports qui vous lient en cette qualité au reste de l'univers et à son auteur, convenez qu'il remplira tout ce que la vérité promet et qu'un être doué de raison ne peut pas se refuser longtemps de l'adopter, s'il a du goût pour la vérité. N'attendez rien, mon très cher frère, des hommes pour votre conviction. Il leur est impossible de vous rien donner ; celui qui promet est un fourbe. Le feu qui doit vous éclairer, vous échauffer est en vous ; un désir *pur*, *vif* et *constant* est le seul soufflet qui puisse l'embraser et l'éteindre ; et quand il l'est à un certain point, l'homme sent quel est le seul être auquel il peut et doit s'adresser avec confiance pour obtenir son entière conviction ; et cette confiance persévérante lui procure toute la certitude dont il a besoin ; mais s'il y met un grain de curiosité, il retombe dans de plus épaisses ténèbres qu'auparavant. Le premier soin est donc d'examiner sans illusion la nature de son désir et le bien épurer [1].

Il conseille donc de s'abandonner à la Providence ; il blâme toute « curiosité » : qui l'eût cru ! Mais il admet que « le christianisme était dans son origine une véritable initiation [2] », et se propose de retrouver les secrets que perdirent les prêtres. La maçonnerie donnera ses cadres au nouveau sacerdoce. C'en est ravaler le but que de la borner à la

1. Faguet, *Politiques et moralistes*, II, 135.

2. Bord, *Franc-Maçonnerie*, 35. Pas si naïf, dirait-on volontiers, lorsque l'on considère son influence, et qu'on le compare à nombre de contemporains...

3. Mme de Créqui, *Souvenirs*, III, 227-228.

4. Gleichen, *Souvenirs*, 159.

5. Papus, *Martinésisme*, 13 ; Louis de Combes, *Notes sur les Illuminés martinistes* ; Bricaud, article de la *Revue d'Histoire de Lyon*, 1905, 201.

6. Joseph de Maistre, *Mémoire à Viguet des Étoles ; Soirées*, XI. *Œuvres*, V, 248.

1. Willermoz à Joseph de Maistre, 9 juillet 1779 ; lettre communiquée par M. Dermenghem, qui l'analyse en son *Joseph de Maistre mystique*, 59.

2. Joseph de Maistre au comte de Vallaise, janvier 1816. *Œuvres*, XIII, 220.

bienfaisance, ou même à la restauration des Templiers[1]; lorsqu'il y réfléchit, Willermoz lui trouve un premier idéal : le rapprochement entre les Églises.

Une institution qui a évidemment un but religieux, et qui cependant ne permet pas de discuter sur les mystères de la religion; qui réunit des hommes divisés, il est vrai, d'opinions sur quelques points, mais d'accord sur la base essentielle de leurs croyances; opinions qui ont trop souvent fait couler le sang de leurs frères; une telle institution, dis-je, aurait-elle pour but unique, ainsi que quelques-uns l'ont pensé, de calmer ces guerres allumées par le fanatisme aveugle? Si elle se bornait à ce seul bien politique, elle produirait un autre mal, celui de persuader aux hommes que toutes les religions sont indifférentes; car la même opposition subsistant dans les dogmes, il en résulterait que l'institution, en tempérant le zèle afin de mettre une barrière aux excès, le détruirait absolument, et que des chrétiens finiraient par être amenés à ce que les philosophes modernes appellent la *Religion naturelle*; et malheureusement, il n'est que trop certain que beaucoup de maçons, en voyant cette tolérance et cette loi du silence si rigoureusement recommandée, en ont déjà porté ce jugement.

Il faut nécessairement que l'institution, pour être bonne et vraiment utile, ait un autre but. Je ne vois *que des chrétiens* dans le temple maçonnique; elle n'admet donc pas l'indifférence en matière de religion, puisqu'elle repousse *tout ce qui méconnaît la loi de l'Évangile*. Elle commande à tous de rendre au Grand Architecte de l'Univers le culte qu'ils lui doivent, et j'ai lieu de croire qu'elle leur présente, dans ses mystères, des vérités fondamentales et primitives, et des moyens propres à les accorder entre eux sur un sujet aussi important. La vérité est une : l'*Institut primitif* expliquerait donc d'une matière positive ce qu'il y a de plus obscur; ainsi disparaîtraient, pour ceux qui auraient approché du but essentiel, toutes ces interprétations diverses d'où est provenue la multitude des sectes qui ont troublé la religion chrétienne et qui lui ont porté des coups si funestes. Ceux à qui elles rendraient ce service important, offriraient un hommage plus pur à l'Être infini qui a rendu l'homme capable de pénétrer les mystères les plus ineffables; et réunissant ainsi les chrétiens les plus éclairés, elle étendrait le règne de l'Église de Jésus-Christ, de manière que cette sainte Église pourrait, un jour, voir tous ses enfants rassemblés dans son sein et unis par les liens d'une charité fraternelle et toute divine[2].

Joseph de Maistre s'exprime-t-il autrement, dans son *Mémoire au duc de Brunswick*? Mais Willermoz croit à « des connaissances précieuses et secrètes qui découlent de la religion primitive et sont même la base du christianisme[3] ». Les premiers chrétiens les voilèrent, « afin d'en dérober l'éclat à ceux qui ne pourraient en soutenir la vue sans en être aveuglés, et pour que ceux qui sont indignes de la contempler ne puissent

1. Willermoz, *Réponse aux assertions du F.·. a Fascia*, 41-44.
2. *Ibid*, 47-48.
3. *Ibid.*, 45.

en abuser[1] ». Les symboles, les emblèmes de la maçonnerie en déguisent la perpétuité[2]. Si l'on en cherche les sources, on aboutit à des apôtres, saint Pierre, saint Jean[3]. Willermoz juge donc possible « de se mettre en communication avec le monde spirituel, d'avoir un commerce avec les esprits et de découvrir ainsi les plus rares mystères[4] ». Mais il n'admettra point de révélation qui contredise l'enseignement de l'Église. « Lorsque l'on se dispense de certains devoirs religieux et qu'on veut se soustraire à l'obéissance aux puissances, les voies spirituelles sont dangereuses et peut-être même l'ange des ténèbres s'y glisse-t-il pour retarder notre marche en déviant notre zèle, notre piété et nos bonnes œuvres[5] ». Les martinistes lyonnais invoqueront donc le Verbe, la « Mère de Dieu fait homme », l'ange gardien[6] : ils apaiseront leurs deuils en méditant sur Jésus crucifié, et sur le psaume *Exsurgat Deus*[7]; et la prompte réunion des Églises, qu'ils espèrent, ne les dispense point de propager individuellement le catholicisme. Au baron de Turckheim, qui, tout en se disant crypto-catholique, repoussait l'idée d'une conversion par trop bruyante, Willermoz déclare qu'il n'aime guère, lui non plus, les abjurations publiques, mais, ajoute-t-il, « croyez-vous, par exemple, que je puisse vous approuver quand je vous vois dire dans votre dernière : *mais je n'imiterai pas l'exemple de Stolberg, Senft et Haller, parce que, etc., etc.*, comme si déjà quelqu'un à vos trousses vous sollicitait de le suivre. Quoi! un chrétien qui ne connaît point encore la volonté de son Dieu, qui dit n'en vouloir point faire d'autre, être pleinement résigné à la sienne, ose cependant dire qu'il fera ou ne fera pas telle chose; cela fait pitié[8] ». Sa *magie* — le mot lui déplaît — se réduit pour une grande part à croire sensibles matériellement les fruits des sacrements et des prières. Il invoque Dieu pour les morts, et pour leur obtenir ainsi de « monter plus ou moins rapidement les degrés d'expiation[9] »; il se met en rapport avec les âmes du purgatoire durant les messes qu'il fait dire pour elles[10]. Aucun dogme ne le dissuadera jamais des hypothèses

1. Willermoz. *Réponse aux assertions du F.·. a Fascia*, 46.
2. *Ibid.*, 50.
3. Bord, *Franc-Maçonnerie*, 41.
4. J. de Maistre, *Soirées*, XI. *Œuvres*, V, 248.
5. Vaucroze à Willermoz, 14 mars 1811.
6. *Règle du jour anniversaire* (16 avril 1786), dans les papiers de Prunelle de Lière.
7. Willermoz à Verges, 19 mai 1808.
8. Willermoz à Turckheim, 13-18 août 1821.
9. Turckheim à Willermoz, 4 août 1821.
10. Ces expériences, auxquelles s'allaient des pratiques somnambuliques, sont consignées dans *le Cahier des Sommeils* de Jean-Baptiste Willermoz, en possession de sa famille, et

de Martines de Pasqually[1] ; au-dessus des supérieurs *ostensibles* de la franc-maçonnerie, il vénère des maîtres étrangers à notre essence, et qui, « *dans une autre hiérarchie*, ne se dirigent plus par des lois *purement conventionnelles*[2] » ; un oracle, qu'il prend pour le Verbe[3], régira longtemps ses Loges. Cependant, il les oriente dans un sens plus conforme à l'orthodoxie, dans cette direction même où s'avancera Joseph de Maistre, jusqu'à le laisser loin derrière lui.

Son influence excède les frontières du martinisme. Il intervient dans tous les essais de réorganisation de la maçonnerie. Chef des illuminés lyonnais, il subjugue la plupart des Loges de l'est et du sud-est. Des adeptes lui viennent de Suisse et d'Allemagne : « M. Dupans, mon compatriote, écrit une Genevoise, est membre de la Société de Lyon et fort distingué par le célèbre docteur Willermoz, un des chefs[4]. » S'agirait-il de Mallet du Pan ? Tieman, un de ces commis voyageurs en illuminisme, dans le genre de Gleichen et du comte de Divonne, un de ces hommes qui se mêlent à toutes les sectes, que l'on trouve en relations avec Lavater et les swedenborgiens d'Avignon, Tieman, hôte et confident de la duchesse de Wurtemberg, éprouve des visions que Willermoz commente avec attention, « a beaucoup d'analogies avec lui, et se persuade, à son exemple, de la possibilité des communications des esprits[5] ». De toutes les Loges affiliées, celles de Strasbourg seules paraissent originales : elles possèdent, en Saltzmann, un chef habile ; de ce carrefour où se coudoient les mystiques de toute nuance, elles rayonnent au loin. Lavater en reçoit des invites[6] ; des disciples de Cagliostro seront initiés dans les premiers grades[7]. Mais la réciproque ne semble pas vraie, et le contact d'autres illuminés ne déteint guère sur leur doctrine. Martines de Pasqually la contresignerait aisément[8].

publié par M. Emile Dermenghem, à la Connaissance (1927) ainsi que la correspondance de Willermoz avec Turckheim et Joseph de Maistre.

1. Détails sur la prévarication d'Adam, dans sa lettre à Turckheim des 13-18 août 1821.

2. Willermoz, *Réponse aux assertions du F.·. à Fascia*, 95.

3. Jung Stilling, *Der graue Mann*. *Œuvres*, VII, 452.

4. Mme Pigott à Lavater, 20 juin 1788. Ce docteur Willermoz n'est point Jean-Baptiste, mais son frère et collaborateur Pierre-Jacques, déjà mentionné.

5. Savalette de Langes à Chefdebien, 1782. B. Fabre, *Franciscus Eques...*, 76-78.

6. Lettres de Matthaei à Lavater. Le Zurichois, qui rend visite aux illuminés de Strasbourg, en porte le jugement suivant : « Parmi les francs-maçons, j'ai rencontré quelques hommes ardents, non point entièrement purs d'exaltation peut-être, mais d'ailleurs de noble caractère. » (Lavater, *Kleinere Schriften*, III, 316.)

7. Matthaei annonce à Lavater, le 31 décembre 1781, l'admission du cagliostrien Schlosser.

8. En dépit de Matter, pour qui Saltzmann est un pur mystique, teinté de guyonisme, mais nullement occultiste (*Saint-Martin*, 160), Saltzmann expose un système tout voisin de ceux que nous avons étudiés. « Le règne de Dieu, écrit-il, se compose uniquement de bons esprits. L'homme y participait aussi ; il y avait sa place et sa mission propres. Au lieu de combattre et de vaincre l'ennemi, il se laissa surprendre et assujettir par lui, et devint ainsi non point son allié, mais son esclave. Il tomba plus bas que Satan, non sous le rapport de la méchanceté ni de la liberté de redevenir habitant du règne de Dieu, mais sous le rapport de la force. Il devint l'esclave des éléments, par son corps grossier et élémentaire. Satan est maître des éléments pour autant que Dieu ne le contraint pas. De ce règne de Satan, l'homme doit sortir ; ou plutôt Satan et son règne doivent sortir du monde des hommes, afin que s'y étende le règne de Dieu, le règne du Christ, représentant et premier envoyé de Dieu. Par l'union avec le Christ et les anges, nous nous rendons dignes de redevenir participants de ce règne, nous pouvons même le devenir dès maintenant par une communion spirituelle, avant que vienne le jour, le grand jour, où se produira une séparation *totale* du bien et du mal. Telles sont mes idées du règne de Dieu. » (Saltzmann à Lavater, 23 septembre 1784.)

V

A l'étranger, les Convents maçonniques rehaussent le nom de Willermoz. Le nombre, la dispersion des sociétés secrètes, leurs divergences, l'envahissement de certaines d'entre elles par l'esprit révolutionnaire, nécessitaient une réforme. Faute d'unité, les frères se dresseraient contre les frères, les rites contre les rites, et l'on aboutirait à l'anarchie. Était-il temps encore, pour les mystiques, de se fédérer et de reprendre leur ascendant sur ces Loges que travaillaient les idées nouvelles ? Se traitant mutuellement d'hérétiques, leur tolérance de principe créerait-elle l'Église intérieure ? Et pourtant, le péril rationaliste écarté, quelle tâche glorieuse s'offrirait aux élus, groupés sous la conduite immédiate du ciel, et mis en possession du sacerdoce ! L'espoir de fonder la vraie religion, de retrouver le christianisme primitif avec son cortège de prérogatives surnaturelles ; la nécessité d'exclure de l'Ordre ceux qui n'en admettraient pas la mysticité ; enfin, chez tous, le rêve d'une fusion des confessions chrétiennes, chez quelques-uns, celui d'un retour universel au catholicisme, enrichi de grâces plus visibles : tout amenait Willermoz, et Charles de Hesse, et ces autres croyants dont le recueillement ne diminuait pas le zèle, à chercher un terrain qui pût réaliser l'accord des sectes ésotériques.

La franc-maçonnerie leur offrait ses cadres : presque tous y adhéraient ; son mystère abritait commodément les palabres des inventeurs d'Églises. Pour en faciliter l'entente, Willermoz s'affilie à la Stricte Observance : répandue surtout outre Rhin, elle tenait de France une partie de ses origines ; son fondateur, Carl Gotthelf, baron von Hund und Altengrotkau, né en 1722, initié dans la Loge de Francfort en 1742, avait, l'année suivante, reçu les hauts grades du Grand Chapitre de

Clermont[1]. En mars 1774, passant outre à l'hostilité de Martines de Pasqually, le chef des Élus Coëns lyonnais en obtient le titre de grand-maître de la province d'Auvergne[2]. Bientôt Hund meurt : on s'en dispute la succession ; Ferdinand de Brunswick, soutenu par Charles de Hesse, l'emporte sur le duc de Sudermanie[3] ; leurs brigues, en déterminant des rencontres entre adeptes de rites divers, favorisent l'élargissement du débat.

Bornons-nous à ce qui regarde la France. En 1778, Willermoz convoque à Lyon de nombreux frères, dont le baron de Turckheim, et Beyerlé, préfet du Chapitre de Lorraine : ils s'entendent sur un programme d'allure martiniste, « l'homme, son origine, sa destination, la contemplation aveugle de la vérité, un *Sacerdoce primitif*, quelques esprits privilégiés, des asiles écartés, les *Symboles écorce des vérités précieuses*, la Maçonnerie plus ancienne que l'Ordre du Temple, cette société dénaturée en attachant un *sens exclusif* à ses allégories *dont le mérite est d'en renfermer plusieurs*[4] » : mais les Philalèthes, bien qu'issus des Élus Coëns, contrecarrent cette unité dont ils ne bénéficient pas[5]. Willermoz change alors ses batteries : plus que jamais, il recourt aux deux princes qui dirigent théoriquement la maçonnerie allemande, Ferdinand de Brunswick et Charles de Hesse. Leur émissaire, le baron de Plessen, lui rend visite, du 9 au 14 octobre 1779, pour le convaincre de leurs sympathies[6]. Haugwitz, leur inspirateur, possède, assurent-ils, les connaissances mystiques des martinistes[7] ; Ferdinand de Brunswick, d'accord avec Hund, avait accrédité l'origine templière des Loges[8] ; il travaillait à les unir : ses démarches et ses voyages occupent toute l'année 1776[9]. Charles de Hesse, dont nous connaissons les lubies pieuses, demandait « qu'il n'y ait bientôt qu'un pasteur et qu'un troupeau[10] » : au Congrès futur, sans le dissuader de sa besogne administrative, il recommandait de « diriger notre esprit vers notre Maître et notre Sauveur[1] ». Mais leurs subordonnés, par des querelles vaniteuses, devaient annihiler leur bon vouloir.

1. Blum, *Starck et le Crypto-Catholicisme*, 2.
2. *Nouvelle notice historique sur le martinisme.*
3. Convents de Leipzig (1777), de Wolffenbüttel (1778). Cf. pour le détail de ces négociations compliquées, Le Forestier, *Illuminés de Bavière*, liv. II, ch. III.
4. Willermoz, *Réponse aux assertions du F.·. a Fascia*, 64.
5. *Nouvelle notice historique sur le martinisme.*
6. Lettres de Plessen à Willermoz.
7. Plessen à Willermoz, 17 mars 1781. Haugwitz lui-même, dans une lettre à Ch. de Hesse (26 novembre 1781), fait le plus grand éloge du chef des martinistes lyonnais.
8. Thory, *Acta Latomorum*, I, année 1754.
9. Gustave III au duc de Sudermanie, 5 juillet 1777 (archives royales de Suède).
10. Ch. de Hesse à Haugwitz, 21 mars 1780.

Ce désordre, qui hâtait le Congrès, en compromettait d'avance l'œuvre. « Je ne vois qu'un chaos devant moi en ce qui regarde la future Assemblée générale », gémissait Ferdinand de Brunswick[2]. La Stricte Observance, affaiblie par ses dissensions, menaçait ruine ; le système mystique de Zinzendorf, corrélatif à son Église herrnhute, envahissait l'Allemagne du Nord ; les superstitions des Roses-Croix attiraient les âmes crédules ; rationalistes, illuminés de Bavière, jouaient sur le velours en qualifiant de jésuitiques les Loges de théosophes[3]. Willermoz connaissait ces difficultés. « En Allemagne, lui écrivait-on, l'Ordre est dans la plus triste situation. Une désunion et méfiance dans tous les chapitres. Le sérénissime frère a Victoria (Brunswick) méprisé. Le sérénissime frère a Leone Resurgente (Charles de Hesse) point assez estimé. Ainsi le tout se trouve sans conducteur, et chacun cherche ses connaissances à droite et à gauche[4]. » Mais la découverte d'un remède en devenait-elle moins urgente ?

Le 16 juillet 1782, quarante délégués[5] de toutes les contrées d'Europe se réunissent à Wilhelmsbad. Willermoz, âme du Congrès, s'y trouvait depuis cinq jours : ses adversaires, qu'il traite de calomniateurs, l'accusent d'avoir mis ce temps à profit pour endoctriner Ferdinand de Brunswick et Charles de Hesse[6]. On assurait — bien qu'il le niât — que nombre de participants reçurent de lui le *Tableau naturel* de Saint-Martin. Ses idées prévalurent, mais non sans exciter de vives résistances. Beyerlé, préfet de Lorraine, s'en prit à sa théosophie, lui reprocha de mentionner la triple nature de l'homme, et, s'appuyant sur Swedenborg, taxa d'hérésie tout système calqué sur Bœhme. Les formules du Lyonnais n'en passèrent pas moins dans les rituels. Il ne négligea rien pour soutenir la cause du mysticisme : il obtint que l'on étudiât Zinzendorf, et circonvint même Lavater, bien que ce dernier l'avertît qu'il n'adhérerait jamais aux Loges. Le Zurichois, à Wilhelmsbad, charma les

1. Ch. de Hesse à Haugwitz, 12 décembre 1782.
2. Ferdinand de Brunswick, à Haugwitz, 1er mars 1782.
3. Cf. Le Forestier, *Illuminés de Bavière*, 192.
4. Plessen à Willermoz, 15 mars 1782.
5. Willermoz, *Réponse aux assertions du F.·. a Fascia*, 19.
6. On trouvera des comptes rendus de ce Congrès dans le livre de Beyerlé, *De conventu latomorum apud Aquas Wilhelminas*, et dans la *Réponse aux assertions du F.·. a Fascia*, rédigée sur les instructions de Willermoz lui-même.

représentants de la France. Chefdebien lui reconnut « un genre d'instruction bien sublime », et n'oublia jamais les « deux heures délicieuses » qu'ils passèrent ensemble[1] ; Saltzmann le revit[2] ; Charles de Hesse, plein de componction, gagna son cœur. Leur ferveur l'attendrit. « Certes, dit-il, je n'aurais pas supposé parmi les francs-maçons un esprit aussi authentiquement chrétien... Eussiez-vous cru qu'en deux ou trois heures j'y dus dire plus de choses sérieuses, religieuses, chrétiennes, que je ne le fais en dix jours au sein de ma chère paroisse, qui n'est assurément point mauvaise[3] ? » Les meneurs du Congrès cherchèrent à proscrire le rationalisme. Ils fermèrent leur porte au Grand Orient[4] et prodiguèrent leurs encouragements aux pratiques religieuses :

Il arriva qu'un dimanche, à l'heure de la messe, on avait entamé une discussion intéressante. Les catholiques voulurent lever la séance, pour aller à la messe. Des protestants étaient fâchés de cette interruption ; mais le prince de Brunswick, luthérien, prit la parole et dit en propres termes : « Il faut laisser aller les frères catholiques, parce qu'il y a dans leur culte *quelque chose de plus substantiel que dans le nôtre* qui ne leur permet pas, comme à nous, de se dispenser du service divin[5]. »

Un révolutionnaire, qui tenta de passer à l'attaque, se vit exclure de l'assemblée :

Le F.·. *ab Orno* savait, tout aussi bien que moi, et même avant moi, qu'il y aurait au Convent tel membre qui se jouerait de l'engagement de discrétion après l'avoir signé, et qui de temps en temps irait répéter dans sa société particulière hors de Wilhelmsbad tout ce qui aurait été agité au Convent. Il savait tout aussi bien que moi, et même avant moi, que tel y rejetterait par un long discours toute recherche du but fondamental de l'Institution maçonnique, que le même aurait la hardiesse d'entreprendre dans une assemblée de chrétiens, d'attaquer, de la manière la plus scandaleuse, tout principe de religion ; de ridiculiser amèrement ce qui s'y rapporte ; de rabaisser au niveau de tous les états de la société civile, les rangs et les titres des princes ; enfin d'y proposer de fonder une nouvelle maçonnerie sur ces principes destructeurs de tout ce qui existe de vrais liens entre les hommes, laquelle n'aurait pour base que la nouvelle philosophie de ce siècle. Il sait tout aussi bien que moi, puisqu'il y a été présent,

1. Chefdebien à Harnussen, 22 novembre 1806. B. Fabre, *Franciscus Eques...*, 407. Chefdebien (1753-1814), fondateur, à Narbonne, d'un « Rite primitif » inspiré du martinisme, mais hostile à Willermoz.
2. Lavater à Saltzmann, 1783.
3. Lavater, *Kleinere Schriften*, III, 320-321.
4. B. Fabre, *Franciscus Eques...*, 232.
5. J. de Maistre, *Mémoire à Vignet des Etoles*.

que ce qui devait être fait et dit, l'a été sans pudeur ; et quoique la charité fraternelle ait interdit au protocole de faire aucune mention du discours scandaleux et déshonorant qui y fut lu, il est trop bon observateur pour ne s'être pas aperçu combien la hardiesse naturelle de l'auteur de cet écrit fut déconcertée et anéantie à l'aspect de la réclamation générale qu'elle excita dans l'assemblée, lorsqu'il vit l'indignation peinte sur tous les visages, et le dessein qui se formait par acclamation de chasser ignominieusement de son sein celui qui venait de souiller le Convent par un mémoire si scandaleux[1].

Et Willermoz, et Charles de Hesse, et Ferdinand de Brunswick, et même Chefdebien, de porter des coups redoublés aux rationalistes, et à ces Illuminés de Bavière, « système inique, qui avait beaucoup de rapports dans son principe au jésuitisme, et surtout au jacobinisme... Je n'avais accepté d'être le chef du Nord, dit Charles de Hesse, que pour arrêter le progrès de cette monstrueuse société. Dieu soit loué, elle ne fit plus un pas dans le Nord, au moins de mon su[2] ». Le rêve d'une alliance mystique et réactionnaire, que forment les congressistes de Wilhelmsbad, hantera, bien plus tard encore, Jung Stilling[3]. Ainsi « le martinisme, qui avait sourdement provoqué ce Congrès, y exerce une grande influence ; ses doctrines dominent dans les nouveaux rituels[4] et le nom même de sa Loge mère figure dans le titre du nouvel Ordre ». « Ce triomphe ouvrit l'ère des persécutions gouvernementales contre les éléments révolutionnaires[5]. » Il enhardit ces théocrates de Prusse, de Bavière, d'Autriche, qui pourchassaient les idées nouvelles. Mais les vaincus — illuminés de Weishaupt et rationalistes français — ne renoncèrent pas à la revanche. Ferdinand de Brunswick et Willermoz n'imposèrent les directives du Convent qu'aux Loges gagnées d'avance ; cet échec amoindrit leur prestige ; Chefdebien, Savalette de Langes, d'autres mystiques, jaloux de leur prédominance, les contrecarrèrent ; l'œuvre qu'ils patronnaient sombra, et Joseph de Maistre de constater l'insuffisance des délibérations humaines[6].

1. Willermoz, *Réponse aux assertions du F.·. a Fascia...*, 10.
2. Ch. de Hesse, *Mémoires de mon temps*, 137-138.
3. Lettres de Köster à Kirchberger, 1795. Cf. le chapitre *des Ennemis de l'Illuminisme*.
4. Daruty, *Rite Ecossais*, 250. On voit, par une lettre de Ch. de Hesse à Haugwitz (12 décembre 1782) que Willermoz lui-même chargea de les mettre en ordre.
5. Spenlé, *Novalis*, 249. Cf. pour tous ces détails le chapitre des *Ennemis de l'Illuminisme*. On se demande par quel esprit de falsification haineuse Le Couteulx de Canteleu peut écrire, après avoir constaté l'influence du martinisme et de Willermoz sur le Congrès : « Ils se reconnurent bien vite, les illuminés (de Bavière) et eux, et résolurent de s'appuyer, quitte à se trahir ensuite. » (*Sociétés secrètes*, 149.)
6. « Toute assemblée d'hommes dont le Saint-Esprit ne se mêle pas, ne fait rien de bon. On ne voit pas que celle de Wilhelmsbad ait produit rien d'utile. Chacun s'en retourna avec ses préjugés. » (*Mémoire à Vignet des Etoles.*)

Mais les dissidents renouvelèrent à leur profit la grande pensée de Willermoz. Ils lui tenaient rigueur de ses dédains. Les Amis Réunis, Court de Gébelin, négligeaient de répondre à ses lettres[1] ; Chefdebien le critiquait aigrement[2]. Plusieurs d'entre eux adhéraient à ce rameau parisien des Élus Coëns d'où provenaient les Philalèthes. L'opposant aux illuminés de Lyon, ils crurent pouvoir y rallier la majorité des sectes mystiques. Car les fondateurs des Philalèthes représentaient tous les occultismes. On y voyait Court de Gébelin, théosophe à l'érudition presque rationaliste ; l'alchimiste Clavières ; le vagabond et sceptique Gleichen ; Chefdebien, dont le Rite Primitif s'inspirait de croyances martinistes[3] ; Roëttiers de Montaleau, qui devait, après la Révolution, galvaniser le Grand Orient ; Charles de Hesse, Savalette de Langes, et, dit-on, Pernety[4], tous aussi dissemblables qu'illustres. Éviteraient-ils l'intransigeance qui perdait Willermoz ? Leurs enquêtes, leurs convocations, les montrent désireux de n'écarter aucun système inspiré de l'idée religieuse. Ils s'informent de Martines de Pasqually, de Gugomos, de Johnson, de Hund[5] ; ils convoquent des martinistes, Saint-Martin, Bacon de la Chevalerie, Tieman, Turckheim, d'Héricourt, Milannois, de Grainville, de Champoléon, l'abbé Rozier, Virieu, Joseph de Maistre ; des notabilités alliées avec eux depuis Wilhelmsbad : Ferdinand de Brunswick, Charles de Hesse, Haugwitz, Waechter ; des swedenborgiens, Corberon, Thomé, Grabianka, Chatanier, l'Anglais Bousie ; d'autres encore, le duc de Luxembourg, Louis de Hesse, Salvert de Thoux, Duchanteau, le prince de Carolath, d'Éprémesnil ; ils s'adressent même aux illuminés de Bavière, qui délèguent Bode[6]... Ils souhaitent de « former de véritables

1. Willermoz à Tassin de l'Etang, 28 janvier 1783. Il les avait exclus de Wilhelmsbad. (Cf. *Réponse aux assertions du F.·. a Fascia*, 13.)

2. Lettres de Willermoz à Chefdebien, 23 février et 12 juin 1783.

3. Preuve en soient ses *Actes constitutifs* : « Pur souffle de l'Eternel, embarrassé dans des organes hétérogènes à ta nature primitive, égaré dans ta voie par l'usage erroné de ta volonté, fournis avec résignation la carrière temporelle qu'il t'est donné de parcourir ; subis sans murmurer ton épreuve expiatoire... Image et lieutenant de l'Eternel dans ce vaste univers, manifeste en tout temps, autant qu'il est en toi, par tes œuvres et par tes paroles, que tu es l'instrument et l'organe de la divinité, jusqu'à ce qu'ayant accompli ta loi temporelle-rétabli dans ta voie première et tes droits primitifs, tu puisses de nouveau te dire le Fils de Dieu, purifié, et te confondre sans obstacle dans le sein ineffable d'où tu es émané. » (B. Fabre, *Franciscus Eques...*, 69.) Nous étudierons individuellement les autres Philalèthes cités ici.

4. C'est une affirmation de Papus (*Martinésisme*, 12). Les autres sont mentionnés dans *la Nouvelle notice historique sur le martinésisme et le martinisme*.

5. *Monde maçonnique*, XIV, 739.

6. *Ibid*, XIV, 95-97 ; 106-110 ; 170-175.

maçons ou hommes de désir » capables de chercher la vérité, car « le plus grand nombre des maçons de ce siècle ne la cherchent pas, ne la méritent pas, ne la trouveront jamais[1] ». Mais, si trop de rigueur détruisit l'œuvre de Wilhelmsbad, celle des Philalèthes avorta faute d'un plan. Saint-Martin, devant cette « cohue de chercheurs, rassemblés des quatre coins du monde », haussait les épaules et se promettait de n'y « mettre pas les pieds[2] ». On l'approuve, on en suit l'exemple ; bien des participants blâment la proscription qui pèse sur le chef des martinistes lyonnais[3] ; il le faut convoquer, « faisant abstraction des malentendus qui ont séparé le F.·. Willermoz de quelques-uns de ses frères[4] » ; il remercie « par une longue lettre très intéressante, mais sans répondre directement aux *Proponenda* : la commission a été chargée de le presser avec instance d'y faire une réponse détaillée et de lui offrir en échange, quelle que soit sa réponse, part active et passive aux opérations du Convent[5] »... On interroge aussi Lavater : ce dernier « ayant déclaré qu'il n'était pas franc-maçon, ni même dans l'intention de le devenir, mais ayant cependant remis à son frère une suite d'idées théosophiques très intéressantes sur les objets des *Proponenda*, la commission a été chargée de lui écrire pour lui faire les remerciements du Convent ; mais en même temps le presser avec instance de donner plus de développement aux principes qu'il a mis sous les yeux du Congrès, qui n'ont pas été parfaitement compris, et de lui demander un résumé de ses observations sur Gassner, Schröpfer, Mesmer, et le comte de Cagliostro[6] ». On accueille avec empressement ses lettres ultérieures[7] : qu'importe son indépendance,

1. Thory, *Acta Latomorum*, I, 1786.

2. Saint-Martin à Willermoz, 29 septembre 1784. Papus, *Saint-Martin*,, 179. On lit, dans la première séance, la lettre par laquelle il exprime son refus (*Monde maçonnique*, XIV).

3. Le 7 février 1786, Savalette de Langes, d'Héricourt, Tassin de l'Etang, de Paul et Lezay-Marnésia font insérer la note suivante au procès-verbal : « Plusieurs des convoqués présents ont formellement annoncé au Convent l'opinion la plus favorable sur la pureté des vues, l'étendue des lumières et la profondeur des connaissances du T. R. F. de Willermoz, ancien maçon de Lyon, très célèbre et très connu parmi les Français, et même, depuis le Convent de Wilhelmsbad, parmi les Allemands ; ils ont engagé tout maçon voyageur qui s'approchera de l'Orient de Lyon à ne rien négliger pour obtenir et mériter la confiance de cet excellent et respectable Frère. » Le 11 mars, Starck « refuse de prendre part au Convent, annonce qu'il le croit plus dangereux qu'utile, et conseille aux chercheurs français, vraiment Philalèthes, de donner leur confiance aux Frères de Willermoz et de Saint-Martin ». (*Monde maçonnique*, XIV, 669, 730.)

4. *Ibid.*, XIV, 108.

5. *Ibid.*, XIV, 695.

6. Séance du 23 mai 1785 : *Ibid.*, XIV, 606.

7. Cf. *Ibid.*, XIV, 348, 412 ; XV, 47. Je n'ai point retrouvé de traces de cette correspondance dans les papiers de Lavater.

s'il augmente le nombre des congressistes? Les dérobades déciment l'assemblée ; en vain l'on convoque des hâbleurs tels qu'Alliette et Cagliostro ; ils la bafouent, et ceux qui les mandent se ridiculisent. Sans doute on formule quelques principes : on « admet qu'il existe une science secrète maçonnique, et la majorité des votes affirme que la source de cette science doit être cherchée dans les sciences hermétiques et en partie dans la théosophie chrétienne[1] ». Mais quelles affirmations vagues, et quel piètre résultat ! Les derniers congressistes travaillent dans le vide ; leurs enquêtes n'intéressent personne ; et leur collège s'éteint lentement. L'union des mystiques demeure une chimère ; bientôt la Révolution achèvera de la déchirer ; mais ces congrès et la multiplicité même des sectes populariseront l'illuminisme : avant 1789, les mœurs s'en imprègnent, et des prédicateurs élégants ou charlatanesques y gagnent toute une société.

1. Le Forestier, *Illuminés de Bavière*, 666.

CHAPITRE V

L'illuminisme des salons et des carrefours

PREMIÈRE SECTION

Le premier vulgarisateur : Lavater

I. *Le chrétien.* — Intransigeance et tolérance simultanées. Un crypto-catholicisme conditionnel. Individualisme religieux. L'Église intérieure. Les Élus. Métaphysique unitaire et « tolérante » : les correspondances ; la réintégration de l'être pervers ; le millénaire et la béatitude des justes.

II. *Le mystique.* — Théorie de la perpétuité des dons et de l'intuition mystique. Les expériences : Swedenborg, Saint-Martin, Cagliostro, Mesmer, les Frères initiés de l'Asie, etc. Il n'adhère pleinement à aucune secte, mais ses enquêtes les divulguent.

III. *Le prophète.* — Physiognomonie et prescience. Étendue de son rayonnement. Attaques des rationalistes ; réserves de certains mystiques. Dirigés, correspondants, visiteurs. L'Ami des hommes, la Providence des émigrés.

I

Les profanes, que leur inquiétude ou leur curiosité religieuse aiguillent sur les voies de l'occultisme, narrent volontiers leurs expériences. Ils traversent mainte secte, sans s'y arrêter, et leurs récits créent autour d'eux une atmosphère de légende. Les mystères des sociétés secrètes se divulguent : d'élégants propagandistes en instruisent les raffinés, et des bateleurs éblouissent la foule. L'illuminisme perd en désintéressement, en intimité, peut-être en ferveur ; ses conciliabules se grossissent d'un cortège bigarré ; avant que cette cohue ne le ridiculise, elle attire sur lui l'attention, et l'impose aux lettres. De tous les chercheurs dont les récits stupéfient leurs contemporains, le plus important — plus que Gleichen, que Tieman, que le comte de Divonne — est ce pasteur de Zurich à qui la *Physiognomonie* crée un auditoire européen. Crédule et retors à la fois, indiscret, vaniteux, mais débordant d'une générosité inépuisable et d'une bonhomie qui lui conquiert les sympathies, Lavater combat l'athéisme, prêche l'Église intérieure, et, par sa philanthropie comme par son mysticisme, séduit ses innombrables visiteurs.

Son intransigeance chrétienne devait surprendre en une époque où les âmes les plus dévotes s'abandonnaient. Il évite même ce panthéisme qui double trop souvent la théosophie. Certaines expressions aventureuses ne doivent pas nous tromper[1]. Sa piété remonte haut. Si nous l'en croyons, il en aurait éprouvé les premiers mouvements dès sa septième année. Une sorte de « vague des passions » l'y préparait : « Plein du besoin d'un plus haut objet, à tout le moins d'un ami... quel refuge me demeurait-il, sinon Dieu? J'aspirais à un amour invisible, suprême, qui me rassasierait[2]! » Jugeant les autres d'après lui-même, « il ne comprenait pas qu'un homme pût vivre et respirer sans être chrétien[3] », et, très rapidement, il propose le dilemme : « Ou chrétien ou athée[4] ». Car il rejette, comme contradictoires, la religion naturelle aussi bien que les interprétations rationalistes de certains pasteurs[5] : à ses yeux, le Christ demeure le Médiateur, dont la mort ne peut se comparer à celle même des apôtres ou des martyrs[6]; unissant notre nature à celle de Dieu, Jésus entend seul nos demandes et les transmet à son Père[7] : « Celui à qui le Christ n'est pas aussi indispensable que la nourriture et la boisson, le vêtement et le gîte, l'air et la lumière, celui-là ne le connaît pas, ni ne se connaît soi-même[8]. »

Cette piété, plus tendre que celle de ses coreligionnaires, le rapprocherait-elle du catholicisme? On le crut, et pourtant, s'il se délecte à lire sainte Brigitte ou l'*Imitation*, il les associe à Marc-Aurèle, Herder et Jacobi, Zinzendorf et Sébastien Franke[9]... Mais, pour l'accuser d'être un suppôt des Jésuites, il suffisait à ses adversaires qu'il comptât des amis dans l'Église romaine, qu'il ne méprisât la messe ni le rosaire, qu'il suspendît un crucifix dans sa chambre et qu'il portât une calotte[10]! Certes, peu de protestants admettraient ses concessions[11]; il va jusqu'à

1. « De même, écrit-il en 1777, que chacun de mes membres n'est pas moi, mais exprime cependant et représente immédiatement quelque chose de ma force, de ma manière d'exister, de même chaque partie de la création est une section de l'image de Dieu » (Gessner, *Lavater*, II, 177).
2. Gessner, *Lavater*, I, 22.
3. Gœthe, *Mémoires*, 520.
4. *Ibid.* Cf. Lavater à Gœthe, *Corresp.*, 51, et Gessner, *Lavater*, II, 96.
5. Cf. Lavater, *Kleinere Schriften*, III, 160.
6. Lavater, *Œuvres posthumes*, II, 6-23.
7. Lavater à Gœthe, 28 juillet 1782. *Corresp.*, 206.
8. Lavater, *Handbibliothek*, 1793, II, 21.
9. Cf. Lavater, *Handbibliothek*, 1790, IV, *passim*; 1791, II, 36-37; V, 42-43; *Freymüthige Briefe über das Deportationswesen*, II, 59.
10. Gessner, *Lavater*, III, 9-23.
11. Lavater à Sulzer, 15 mars 1794.

renvoyer « à la bonne Mère, l'Église catholique, tous ceux qui ne peuvent trouver la paix dans la confession réformée[1] » : et ce ne sont pas là de vaines paroles, puisque, son frère s'étant converti, il recommande aux Bénédictins d'en faire, autant que possible, un bon catholique[2]! Il compose des poèmes en latin sur la sainte Vierge[3], et intervient en faveur d'une jeune fille à qui sa mère ne pardonnait point d'avoir embrassé « le papisme[4] ». « Je tiens le catholique conséquent, ajoute-t-il, pour un des produits les plus honorables et les plus heureux de l'humanité, pour le miracle le plus merveilleux... Quelle force et quelle humilité, quel ennoblissement et quel anéantissement de soi-même, s'unissent en lui! Quelle puissance magique possède un prêtre! Combien proche de Dieu doit-il se trouver dans le sentiment de sa dignité! Quelle heureuse foi dans sa puissance magique possède celui qui croit à la dignité du prêtre! Quelle tranquillité trouve-t-il dans son abnégation pieuse sous l'oracle d'une Église crue infaillible! Dois-je ravir cette jouissance à un croyant si heureux?... Loin de moi[5]! » Et Stolberg, lors de sa conversion, en recevra des encouragements explicites :

> Deviens l'honneur de l'Église catholique!... Vous avez des saints — je ne le nie pas. Nous n'en avons point, — du moins, pas de semblables aux vôtres... Je vénère l'Église catholique comme un vieux bâtiment gothique, richement orné, majestueux, qui renferme d'antiques et précieux documents. La chute de ce bâtiment serait la chute de tout le christianisme ecclésiastique... Je ne serai jamais catholique... Une Église intolérante ne peut me paraître une élève exemplaire de celui qui versa les larmes les plus aimantes sur les pires ennemis du bien... Demeure catholique! Demeure-le de tout ton cœur! Sois, pour tous les catholiques et les non-catholiques, un exemple éclatant de la vertu la plus digne qu'on l'imite et de la sainteté chrétienne[6].

Pourtant, il refuse d'en suivre l'exemple. Son piétisme, sa tolérance, qui l'engagent à respecter les convictions d'autrui, l'écartent de toute inflexibilité dogmatique. « J'admire votre fidélité à votre religion, mandera-t-il à l'un de ceux qui le prêchent : je vous aime, je vous honore; mais vous ne m'avez pas rapproché de votre Église, ne fût-ce que de la distance d'un cheveu[7]. » « Plût à Dieu, ajoute-t-il, que se présentât un

1. Lavater à Sulzer, 15 août 1794.
2. Cf. Guinaudeau, *Lavater*, 677.
3. Lavater à Sturmfeder, 23 juillet 1790.
4. Lavater à Straub, 6 septembre 1795.
5. Lavater, *Handbibliothek*, 1791, II, 264-265.
6. Gessner, *Lavater*, III, 516-518.
7. 30 novembre 1787. *Handbibliothek*, 1790, IV, 225.

oracle démontré divin, qui prononçât et mît fin à tout raisonnement! Nul, plus que moi, ne peut le souhaiter, le désirer, le chercher; la question est seulement : Lequel[1] ? » Il ne s'accommodera jamais d'une hiérarchie qui doute d'elle-même; sur soixante-douze cardinaux, imagine-t-il, dix à peine croient en Dieu[2]. La vertu, qui n'exclut pas l'erreur, ne saurait le déterminer[3]; il s'adresse aux consciences droites, en dépit des préjugés confessionnels[4]. Son « crypto-catholicisme » ne provient que d'un individualisme conséquent : « A quoi me servirait le nom de protestant, si je n'ose voir avec mes propres yeux[5] ? » Il entend prendre la vérité où elle se trouve, sans jamais en rougir, et ne « veut conduire ni être conduit, sinon par Dieu, par des amis religieux et par son sens chrétien[6] ». Il se refuse à toute contrainte :

> On doit être sûr, autant qu'on peut l'être de quelque chose au monde, que je ne suis ni ne serai jamais d'aucune secte, d'aucun parti, d'aucune espèce de société secrète. Ni les herrnhutes, ni les ménonites, ni les collégiants, ni les inspirés, ni les francs-maçons ni les Roses-Croix, ni les spirites, ni les théosophes, ni les concordiants, ni les illuminés, ni les adeptes, ni les mages, ni quelque autre confrérie de cette espèce que ce soit, ne me compteront jamais comme adhérent[7].

« Jamais, assure-t-il, je n'approuverai ni ne rejetterai entièrement une communauté ni une secte. Je les comparerai toutes avec l'antique, l'inaltéré, l'universel Évangile[8]. » D'après cette norme, il jugera des sociétés secrètes, louant celles qui se vouent à la bienfaisance, condamnant celles où règne le charlatanisme, celles qui cherchent à bouleverser les nations et à renverser l'ordre établi[9]. Pour rien au monde il n'approuverait les efforts qui visent à concrétiser l'alliance des âmes de bonne volonté. « Langue universelle, monarchie universelle, religion universelle, médecine universelle, sont pour moi, jusqu'à ce que vienne le grand Conciliateur, autant de synonymes de la faiblesse et de la témérité humaines[1]. » Aucune Église ne possède vraiment le Christ[2]. Va-t-il donc suppléer à leur insuffisance et fonder, ainsi qu'on l'en accuse, le *lavatérisme*? Dieu l'en garde! Certes, « depuis des siècles nous ne connaissons aucun écrivain chrétien qui envisage la chose de la même manière que lui, entendez *entièrement* de la même manière; ni Luther, ni Calvin, ni qui que ce soit de leurs devanciers, ni Augustin, ni Origène, pour autant qu'ils veuillent parler de la force de la prière... Cependant, une telle constatation, qui paraît lourde contre lui, ne lui prouve rien mais suscite en lui l'espoir qu'il plaît à Dieu de l'éveiller, de le guider, de telle sorte que cette doctrine germe en son âme[3] ». Chacun doit garder « sa propre religion d'esprit et de cœur[4] ». Lavater n'aimerait guère que Saint-Martin partageât entièrement ses idées; car « chacun doit avoir sa foi individuelle comme son propre visage[5] ». Tels sont les desseins de la Providence. Elle veut « des protestants comme des catholiques et des non-catholiques de toute espèce, des kantiens, des luthériens; mais, pour l'amour de Dieu, pas de lavatériens! Non! il doit y avoir un seul Lavater, et, pour Dieu, non pas deux qui pensent comme lui, cela gâterait au ciel tout son jeu[6] ». Après ces doléances étranges, — qui ne sont pas toute humilité, mais laissent poindre une certaine infatuation, une conviction de jouer un rôle unique dans l'œuvre du salut, — on comprendra qu'il proteste « n'être même point *tolérant* envers ceux qui pensent autrement. Le mot de *tolérant*, explique-t-il, m'est déjà une injure. Je me réjouis de ce que l'on pense autrement[7] ». Si l'accord entre les croyants demeure souhaitable, il ne faut point oublier que « les cœurs, et non les têtes, se peuvent réunir[8] ».

Aucune Église extérieure n'est la vraie : elle existe pourtant et constitue « l'agrégat de toutes les âmes animées par le Christ[9] ». L'hérésie de Lavater, à parler théologiquement, consisterait à nier le *corps* de l'Église, au profit de son âme. Un jour, cependant, les fidèles s'uniront

1. Lavater à Sulzer, 28 mars 1794.
2. Tangl le réfute sur ce point, le 7 novembre 1787.
3. Lavater à Bahrdt, 25 novembre 1783. *Kleinere Schriften*, III, 77.
4. Lavater, *Œuvres posthumes*, II, 4.
5. Gessner, *Lavater*, I, 262-263.
6. Lavater à Campe, 30 septembre 1785.
7. Gessner, *Lavater*, II, 359-360. Cf. sa lettre à Brissot du 4 février 1787 : « Vous prenez, à ce que vous me dites, la défense de l'illumination et de l'enthousiasme. Qu'est-ce que vous appelez illumination et enthousiasme?... Je ne suis d'aucune société ni de maçons ni d'illuminés. Je ne veux jamais être ni disciple ni maître d'aucun mortel qui que ce soit... Vous ne pensiez pas certainement, Monsieur, de vous adresser à l'homme le plus isolé, le plus éclectique, qu'il est sur la terre, en vous adressant à moi. »
8. Lavater, *Handbibliothek*, 1790, IV, 179-180.
9. *Ibid.*, 1791, II, 26-35.

1. Gessner, *Lavater*, II, 361.
2. Lavater, *Kleinere Schriften*, III, 134.
3. Lavater, *Œuvres posthumes*, II, 216-217.
4. Lavater à Mme Schweitzer. Finsler, *Lavaters Beziehungen*, 31.
5. *Ibid.*, 34. Cf. *Handbibliothek*, 1792, II, 228.
6. Lavater, *Handbibliothek*, 1792, IV, 48-49.
7. *Ibid.*, 1791, II, 273-274.
8. *Ibid.*, 1792, II, 228.
9. Gessner, *Lavater*, III, 24.

autour de la foi au Christ vivant ; mais Lavater — que préoccupe une attente quasi messianique — pressent « que pour la plénitude et la maturité de cette doctrine, la présence et l'activité d'un homme croyant, élu, plein du Christ, est au moins aussi nécessaire que la présence et l'activité d'une sage-femme lors d'un accouchement difficile [1] ». Partout, il cherchera cet homme. Ne présume-t-il pas « la ruine simultanée de l'orthodoxie et de l'athéisme, que remplace la foi en l'Être unique qui est tout en tous [2] »? « Dieu veut maintenant habiter des temples vivants..., se révéler par Jésus-Christ dans tous les cœurs croyants [3]. » Catholiques et protestants ne s'opposeront plus : « Les âmes droites des deux partis doivent s'unir pour sauvegarder l'essentiel du christianisme, la foi au Christ, qui comporte la charité chrétienne [4]. » Dès aujourd'hui, certains êtres favorisés jouissent du Sauveur plus intimement que la foule :

> Et, maintenant, qui connaît ce Christ? qui le possède? Ce Christ universel, unique, Lui et non pas un autre? Qui vit de la croyance en Lui, qui jouit de Lui, de Lui-même, de Lui avec certitude, et de rien autre que Lui? J'en embrasserai les genoux, je baiserai la poussière de ses pieds... Beaucoup d'appelés, peu d'élus. Des millions d'appelés obtiendront la béatitude, tout comme des millions d'hommes, qui ne sont point des génies, peuvent trouver leur morceau de pain. Il ne peut jamais exister que peu de rois pour beaucoup de sujets. Les élus sont les rois de l'autre monde [5].

Ces élus sont « régis par un principe invisible, qui aspire et conduit aux choses éternelles. La soif et le pressentiment des choses éternelles en sont le *sceau* », et Lavater, qui ne possède point encore ce sceau, ne désespère point de l'obtenir [6]. Dieu ne destine-t-il pas tous les hommes à vivre dans une communion immédiate avec lui [7]? Mais « le jour n'en est pas encore venu... Seuls les élus (âmes d'amour, divinatoires et magiques) ont le monopole de croire en un Dieu vivant, *qui ne rougit point d'être nommé leur Dieu*... Ces âmes enfantines et royales ne raisonnent pas sur leur dignité. Elles la connaissent, la ressentent plus intimement que leur vie animale [8] ». Ces « âmes royales, sacerdotales, prophétiques,

1. Lavater à Burckhardt, de Londres, 19-20 juillet 1780.
2. Lavater à Ströhlin, 21 janvier 1774.
3. Lavater, *Kleinere Schriften*, III, 158.
4. Gessner, *Lavater*, III, 295-296.
5. Lavater à Burckhardt, de Londres, *s. d.*
6. Lavater au même, 27 avril 1782.
7. Gessner, *Lavater*, I, 344.
8. Lavater, *Handbibliothek*, 1792, IV, 54-58.

possèdent ce que nous n'avons pas, et que nous souhaitons avoir... De tels hommes doivent venir à nous, nous prendre à leur école, devenir pour nous les médiateurs du Médiateur. Ils nous apprendront à converser humainement avec le Seigneur »... Lorsque notre désir s'épurera, s'avivera suffisamment, Dieu leur donnera l'ordre de nous dispenser leur lumière [1]. Cette manifestation du christianisme mystique, cet avénement de l'Église intérieure, et l'aplanissement des barrières confessionnelles, ne sauraient désormais tarder : en 1783, Lavater prédit à un catholique, « presque avec certitude, que dans dix ans ils seront d'une même foi, sans que le catholique devienne réformé, sans que lui, Lavater, devienne *papiste* [2] »... La vérité suprême et fraternelle les conjoindra.

Ses croyances personnelles ne nous offrent que des vestiges de la théologie future. Il compte trop sur les manifestations extérieures pour se permettre individuellement d'approfondir. Mais ses tendances le rapprochent nettement des théosophes. Il professe l'unité cosmique et croit au symbolisme universel. « La Bible lui paraît la nature écrite, et la nature, la Bible non écrite [3]. » L'homme lui semble « un miroir aux mille facettes, où Dieu se voit lui-même, et par lequel il peut jouir de son œuvre, la nature [4] ». Cette continuité des êtres, dont il puise la notion dans Charles Bonnet, fonde sa *physiognomonie*. Tout l'univers ressort d'un même code :

> Il est *une seule* loi, qui traverse toutes les natures, qui les unit toutes en un tout, et cependant les sépare les unes des autres, et fait de chacune un tout particulier, un individu autonome. Chaque nature, par suite, constitue l'idée, le miroir, la copie floue ou précise de toutes les autres natures... La nature est le grand texte, la révélation essentielle de Dieu... mais un livre scellé sans la lumière des Écritures, que, prises ensemble, nous appelons la *révélation divine* [5].

Par ailleurs, la tolérance, une piété joyeuse, caractérisent sa doctrine. Il traite Dieu « comme un ami, sur les traces duquel on marche avec dévouement et sans envie, dont on reconnaît, dont on exalte les mérites, et que l'on s'efforce par conséquent d'imiter et même d'égaler [6] ».

1. Lavater, *Handbibliothek*, 1790, IV, 208-211.
2. Lavater à Tangl, 6 février 1783.
3. Lavater à Mme Brancon, 8 juin 1779.
4. Lavater, *Handbibliothek*, 1790, IV, 205.
5. Lavater à Burckhardt, de Londres, 30 août 1779. Cf. sa lettre à Bonnet du 21 août 1779, que j'ai publiée dans la *Revue de littérature comparée*, 1924, p. 665.
6. Goethe, *Mémoires*, 525.

L'amour, animant notre désir d'un monde supérieur, lui paraît l'essentiel de la religion[1]. Aussi ne peut-il se résoudre à parler de la « colère de Dieu », qu'apaiserait le sacrifice du Calvaire. « Dieu est amour, était amour, avant que l'homme eût péché ; demeurait amour, après la faute » : mais les remords détournaient la vue du pécheur de sa miséricorde inaltérée[2]. Et l'idée de l'enfer lui brise le cœur. Il n'ose conclure, autrement que par une prière, les pages qu'il lui consacre[3]. Plusieurs de ses correspondants — Klein, de Strasbourg, ou Kirchberger — mandent leur persuasion qu'un jour Dieu « soumettra tous les rebelles[4] », que l'holocauste du Christ profitera, non seulement au genre humain sans exception, mais aux mauvais anges[5]. Lui-même scrute la Bible, sans y trouver cependant aucun argument contre l'éternité des peines infernales ; peut-être, songe-t-il, le Christ use-t-il de cette menace afin d'ôter l'espérance aux damnés : mais ne serait-ce pas une feinte bienfaisante[6] ? Lavater présume que Dieu, par l'intercession de son Fils, accordera le Paradis aux demi-chrétiens et même aux réprouvés[7]. Seulement, les saints jouiront d'une béatitude plus grande.

Il envisage, en effet, — et c'est, dans sa jeunesse surtout, un des points sur lesquels il se risque à des méditations personnelles, — il envisage le millénaire, non comme une fiction, mais comme une réalité théologique[8]. La création vise à ce but[9]. Les justes, rendus à la vie en premier lieu, habiteront la plus belle des étoiles[10], et régneront sur terre avec le Christ. Ils s'occuperont de convertir les Juifs et de réprimer les impies. Puis viendra la résurrection générale. Les défunts, dès maintenant, ne s'éloignent guère de nous. Nous habitons visiblement un monde qui nous demeure invisible[11]. Aussi certaines des apparitions que l'on narre paraissent fort vraisemblables, et l'on doit regretter qu'aucune tête philosophique ne les ait encore observées[12]. Après la mort, notre âme

1. Lavater à Bæhme, pasteur au Frankenthal, 20 octobre 1779.
2. Lavater, *Œuvres posthumes*, II, 91.
3. Lavater, *Aussichten in die Ewigkeit*, III, 263-264.
4. Klein à Lavater, 18 décembre 1786.
5. Kirchberger à Lavater, 4 septembre 1765.
6. Lavater, *Handbibliothek*, 1791, IV, 202, 1793, VI, 241-251.
7. Gessner, *Lavater*, I, 322.
8. *Ibid.*, I, 331.
9. Lavater, *Handbibliothek*, 1792, II, 190.
10. Lavater, *Aussichten in die Ewigkeit*, I, 259. Conception suggérée par Kirchberger, dans une lettre du 11 janvier 1766.
11. Lavater à l'impératrice Marie, 16 décembre 1798. *Corresp.*, 28-29.
12. Lavater, *Aussichten in die Ewigkeit*, I, 157.

reçoit un corps spirituel ; elle monte au ciel ou s'effondre en enfer, selon ses mérites ; les bienheureux forment une auréole autour de la tête de l'homme vertueux, et répondent à sa pensée, sans qu'il les reconnaisse. Leur état diffère du nôtre « à peu près comme l'état du papillon voltigeant dans l'air diffère de son état de chrysalide[1] ». Rappelez-vous les *influx* de Swedenborg : c'est la même théorie ; mais elle s'inspire aussi de Charles Bonnet, et prétend s'appuyer sur Leibniz[2]. Lors du jugement suprême, « la voix majestueuse du Messie parcourra toutes les régions où séjournent des âmes humaines, qui, revêtues d'un corps subtil, se sont arrachées au monde visible[3] ». Les bons et les méchants s'agglomèreront en sociétés, « par une sorte d'instinct naturel[4] » ; peut-être même les embryons, et les myriades de germes infécondés, trouveront-ils leur place dans la Jérusalem future... Et Lavater de peindre, en vives couleurs, la félicité des élus, dont le corps lumineux deviendra grand et petit à volonté, ce qui leur permettra d'explorer les merveilles de la création, et de s'entretenir avec des êtres que leurs dimensions nous rendent inaccessibles[5]...

Il dissertait ainsi, dès sa jeunesse, et ses précisions l'apparentaient déjà aux illuminés ; mais une autre théorie se développera chez lui jusqu'à la hantise, et, tout en le mettant à la remorque d'autres penseurs et d'autres thaumaturges, le jettera dans les aventures les plus bizarres.

II

Dès l'origine, il répugnait aux spéculations abstraites, et souhaitait greffer l'expérience mystique sur son christianisme piétiste. Toujours, même dans ses heures d'humilité, même lorsqu'il se déclarait « pécheur, des pieds à la tête », il élevait ses aspirations vers « un Être, auprès duquel tout ce que nous nommons *êtres* ne paraît que la lumière d'une lampe auprès de celle du soleil[6] ». Il n'admettait pas que l'on s'en tînt à la « voie intime » indépendante des manifestations isolées[7]. Puis, méditant certains textes de la Bible (« la vraie foi transporterait des

1. Lavater à l'impératrice Marie, 16 septembre 1798. *Corresp.*, 19.
2. Cf. ses *Aussichten in die Ewigkeit*, I, 163.
3. *Ibid.*, I, 223-224.
4. *Ibid.*, I, 165-166.
5. *Ibid.*, II et III, *passim*.
6. Lavater à Burger, 27 mars 1791.
7. Lavater à Jung Stilling, 1er juillet 1797. *Corresp.*, 42.

montagnes », etc.), et, très encouragé par ses amis, il se persuada d'une vertu magique de la prière, qui contraindrait presque la volonté de Dieu. Kirchberger inclinait à l'approuver, tout en faisant de grandes réserves sur les demandes dont l'accomplissement violerait les lois de la nature [1] ; tel autre correspondant, Christman, assurait que Dieu rendrait une nouvelle force à ce pouvoir miraculeux des apôtres, qu'il avait éteint au moyen âge, de peur de favoriser la superstition [2] ; tel autre, Kämpf, affirmait l'abondance encore actuelle des prières exaucées, des demi-prodiges, et se proposait en exemple ; Haller, le grand Haller, parlait de même [3]. Cuninghame atteste qu'une vue plus ou moins confuse de l'avenir se rencontre « dans presque toutes les âmes désignées à de grandes actions [4] » : comment ne pas se rendre à tant de témoignages ? Lavater s'affermit dans ses idées. Il se convainc d'une « force de pressentiment et de divination dans l'âme humaine, aussi certaine que la mémoire et la raison [5] » ; depuis longtemps, il savait, par expérience personnelle, « qu'il y eut à toute époque des prédictions immédiates et symboliques, surtout dans les rêves [6] » ; et les visions que relate l'Écriture Sainte le lui confirmaient [7]. Où l'homme n'atteindrait-il pas, s'il cultivait ces facultés mystérieuses ?

Naturel et merveilleux à la fois, le don des miracles paraît traduire l'amitié de Dieu. « Jouissance anticipée de la vie future, force du monde supérieur, amitié des anges, amour fraternel du Christ, justice, paix et joie dans le Saint-Esprit, commerce avec Dieu, expérience de Dieu : la vie, sans tout cela, me devient insupportable en toute heure sombre... Exister dans le monde invisible, quelle existence ! Sans lui, qu'est-ce que l'homme ? Une bête, ou un démon [8] ! » Lavater éprouve cette « soif des miracles », bien supérieure à la vaine curiosité, cette soif que le Christ, pense-t-il, ne se refuse jamais à satisfaire [9]. En quoi, d'ailleurs, son assouvissement contrarierait-il la nature [10] ? « Ce qui est dans n'importe quel homme, et par suite aussi dans le Christ, est en moi,

1. Lettres du 3 juillet 1770 et du 14 juin 1771.
2. Christman à Lavater, 30 janvier 1770.
3. Kämpf à Lavater, 20 janvier et 26 avril 1776.
4. Entretien du 14 février 1792 : *Handbibliothek*, 1791, V, 35.
5. *Ibid.*, 1792, V, 244.
6. Lavater, *Aussichten in die Ewigkeit*, III, 56.
7. Lavater, *Pontius Pilatus*, III, 152.
8. Lavater, *Kleinere Schriften*, III, 132.
9. Lavater, *Pontius Pilatus*, III, 76-77.
10. Cf. Lavater à Campe, 20 décembre 1785.

dormant ou veillant, vivant ou mort. Et ce qui est en moi est en tous. Il n'est presque point d'homme dont les forces, à de certains moments, ne se puissent réunir, élever, concentrer, au point qu'il devienne une sorte de thaumaturge [1]. » L'amour du merveilleux, bien que l'on en mésuse, confirme cette spontanéité du miracle [2]. Rien de plus naturel chez celui dont la force magique et divinatoire mûrit jusqu'à un certain point [3]. Et puis, « qu'est-ce que le miracle ? qu'est-ce que le non-miracle ? Tout est miracle pour nous, rien pour le Christ [4] ». « Tout ce qui nous paraît incompréhensible et unique nous est un miracle. L'Assemblée nationale au 14 juillet 1790, la somnambule qui prédit un fils à une femme de cinquante-trois ans et dont la prédiction s'accomplit au délai fixé [5], ce sont des miracles pour moi [6]. » « Le Christ voulait faire des prophètes et des thaumaturges, comme des bienfaiteurs La nature humaine donne la raison des uns comme des autres [7]. » Ces grâces perdues des premiers chrétiens, voilà le Nouveau Monde dont Lavater se propose d'être le Colomb [8]. Il trouve dans la Bible la preuve de la magie noire des prêtres égyptiens, comme celle des prodiges célestes de Moïse [9]. Contrairement à l'avis de Jung Stilling, mais en plein accord, sans qu'il s'en doute, avec de notables martinistes [10], il admet que la foi réelle, celle des disciples primitifs de l'Évangile et de leurs véritables imitateurs, nous doit accorder une puissance surnaturelle. Que ne redevenons-nous pareils aux saints

1. Lavater à Burckhardt, de Londres, 30 août 1779.
2. Entretien de Lavater avec les précepteurs du prince de Wurtemberg, 20 février 1791. *Handbibliothek*, 1791, V, 144-145.
3. Entretien de Lavater avec Cuninghame, 15 février 1791. *Handbibliothek*, 1791, V, 45.
4. Lavater à Jung Stilling, 1er juillet 1797. *Corresp.*, 42.
5. Anecdote contée à Lavater par sa nièce, la fantasque Mme Schweitzer. Cf. Finsler, *Lavaters Beziehungen...*, 30.
6. Lavater, *Handbibliothek*, 1790, IV, 196.
7. Lavater, *Pensées (sur le magnétisme)*, inédites.
8. Lavater à Campe, 3 novembre 1785.
9. Lavater, *Pontius Pilatus*, III, 355.
10. Cf. Gleichen : « Les cérémonies du culte romain portent un caractère magique... (or) les prêtres ne font plus de miracles ; l'Esprit Saint ne se donne plus ; la doctrine secrète qui expliquait tout ne résout plus de doutes », etc. (Réponse au Congrès des Philalèthes, *Monde maçonnique*, XIV, 270). E. Fournié : « Si Dieu ne s'est pas encore manifesté à nous d'une manière sensible, comme les livres saints disent qu'il s'est manifesté aux hommes des temps passés, c'est parce que nous nous sommes ravalés de caractère, d'affection et d'action, à la ressemblance des animaux... ; mais en nous dirigeant d'après ses voies, nous apprendrons par notre propre expérience que dans tous les temps il a dû, ainsi que les Livres Saints nous le disent, se communiquer d'une manière sensible à tous ceux qui, loin de ravaler leur être d'homme sorti immédiatement de lui, se sont dirigés par ses voies. » (*Ce que nous avons été...*, 183-184.)

dont nous entretiennent les Écritures ! « Dieu, avec ses armées et ses puissances invisibles, leur était aussi présent que le monde visible avec ses armées et ses puissances. Ils étaient conscients des esprits, des forces et des influences invisibles, autant que de l'influence du soleil sur notre terre[1]. » Ouvrons nos sens internes et nous percevrons l'œuvre des bienheureux[2]. Lavater invoque les anges et les anges gardiens, voire des génies comme celui de Socrate[3]. Il juge que le combat des esprits peut se manifester presque tangiblement. Et il cherche partout ce véritable chrétien, cet homme sublime, qui perpétue le don des miracles ; à gauche, à droite, il s'enquiert de la vertu magique de la prière[4], et cette curiosité l'entraîne à des aventures insolites.

Ses meilleurs amis maugréent de le voir « toujours ballotté par toutes les nouvelles apparitions qui se présentent[5] » ; il repousse néanmoins le grief d' « enthousiasme », et se pose en pur expérimentateur[6]. On croirait ouïr le plus sage et le plus réservé des savants : « Aussi indescriptiblement bienvenu me sera chaque rayon du monde invisible, aussi sacré me doit être chaque phénomène du royaume qui n'a rien à voir avec l'espace et le temps, la chair et la matière, la mort et la dissolution. A moins de motifs très pressants, je ne ferai plus un pas vers quoi que ce soit qui me paraisse appartenir au monde spirituel. J'ai appris à attendre *ce qui doit apparaître* et ne peut venir autrement que par *apparition*[7]. » Mais il croit trop à la permanence des grâces mystiques pour que les duperies des évocateurs l'ébranlent :

> Je méprise, comme un homme lamentable, celui qui peut mépriser cette haute force magique dans l'homme, qui la peut confondre avec l'art piteux d'évoquer péniblement de la terre, à minuit, des esprits ou des fantômes qui soient représentants de tels esprits, et qui les peut mépriser tous deux comme également utopiques et superstitieux. Lorsque, à un homme plein de nobles aspirations qui s'élève à des êtres meilleurs par une discipline et un perfectionnement journaliers, et qui, par la vertu et l'esprit religieux, se rapproche des anges et des saints; lorsqu'en des heures de tristesse, de nécessité pressante, de délaissement universel, d'abandon même des meilleurs, des plus sages, auxquels il s'était confié; lorsqu'à ce moment lui paraît une vision pure, lumineuse, céleste; lorsqu'il est averti par des voix du monde spirituel, oh ! je me garderai bien de rire, de railler, de mépriser[1].

1. Lavater, *Kleinere Schriften*, III, 126.
2. Lavater, *Handbibliothek*, 1793, VI, 243-244.
3. *Ibid.*, 1791, V, 199. Lettre à Charles de Bade, 19 décembre 1788.
4. Lavater, *Handbibliothek*, 1791, VI, 25.
5. Gertrude Sarazin à Kirchberger, 13 avril 1795.
6. Lavater, *Kleinere Schriften*, III, 305.
7. Lavater, *Handbibliothek*, 1792, IV, 68-69.

Et Lavater de prier Dieu, publiquement, de lui rendre les privilèges apostoliques ; il espère ne pas mourir sans être ainsi favorisé : ses ennemis en font des gorges chaudes, et le ridiculisent[2]. Il épie les moindres rumeurs qui semblent annoncer un thaumaturge. On le voit s'inquiéter de visionnaires campagnards, Catherine Niederknecht, Martin de Schlierbach, et de cette femme de Bienne qui lisait l'avenir dans un verre d'eau[3] ; à peine apprend-il les exorcismes de Gassner, qu'il y court, en tourmente Gœthe, et revient d'ailleurs mécontent[4]. Il s'adresse, par écrit ou de vive voix, aux plus fameux illuminés : ainsi prélude une série d'enquêtes qui démontre aux contemporains le renouvellement des prodiges bibliques.

Il sollicite d'abord Swedenborg, avec cette candeur finaude qui le distingue ; dès 1768, il lui demande ses idées sur le monde à venir, dont il promet de tenir compte ; il implore des renseignements sur feu son ami Félix Hess, et sur la possibilité de le revoir, indépendamment de toute nécromancie ; n'obtenant pas de réponse, il récidive et mande au Suédois un cryptogramme afin d'éprouver ses dons divinatoires[5]... L'autre, flairant un piège, se tait ; et Lavater conclut négativement. Il faudra, pour l'amener à parler du swedenborgisme, que les instances de ses correspondants lui en prouvent la vogue[6]. Fidèle à sa méthode, il ne nie point les visions que relatent les *Arcanes célestes*, mais les juge d'un ordre inférieur ; quelle différence d'avec les apôtres[7] ! Un système qui contredit l'Écriture sainte paraît inacceptable[8] : plus on le prône, plus notre

1. Lavater à Charles de Bade, 18 décembre 1788.
2. Voir ses aveux dans les *Kleinere Schriften*, III, 264. On l'accuse d'avoir tenté, par la prière, de transporter le mont Albis de l'autre côté du lac de Zurich (cf. Bossert, *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*, 286) : mais « contre ces exagérations ridicules, Lavater n'a pas assez de mots et d'énergie pour protester » (Guinaudeau, *Lavater*, 671).
3. Cf. Guinaudeau et Gessner, *passim*, et la correspondance de Lavater avec Kirchberger.
4. On trouvera son jugement définitif dans Gessner, *Lavater*, II, 208. Outre cet ouvrage et celui de Guinaudeau, on consultera utilement sa correspondance avec Gœthe. Notons que Mme von Stein, future amie du grand poète, n'était pas la dernière à s'extasier sur les prodiges du prêtre bavarois (lettre à Lavater du 15 novembre 1774).
5. Lavater à Swedenborg, 24 août 1768 et 29 septembre 1769.
6. Boltschhausen à Lavater, s. d. Lavater à Sturzenbecher, 17 mai 1788. Ch. de Bade à Lavater, 31 janvier 1785.
7. Lavater, *Handbibliothek*, 1791, II, 77.
8. *Ibid.*, 1791, IV, 192 ; 1791, V, 37 (entretien avec Cuninghame) ; 1791, VI, 228.

pasteur s'en irrite : « Oh! les esprits swedenborgiens sont des esprits fatals! » s'exclame-t-il [1].

Autre passe d'armes avec Saint-Martin : leurs analogies établissent entre eux des relations durables. Le livre des *Erreurs et de la Vérité*, que Lavater vient à connaître en 1779, le frappe, et il s'informe immédiatement du nom et de la résidence de l'auteur [2]. Il ne le comprend guère, mais lui trouve une dignité impressionnante :

J'ai maintenant lu d'un bout à l'autre — que ne puis-je dire entièrement compris — le livre des *Erreurs et de la Vérité*. Je ferai pour lui ce que je fais pour très peu de livres : le lire deux fois et le méditer trois fois. Il en vaut assurément la peine, tout comme il est certain que cet ouvrage, toujours original et très bien écrit, ne peut avoir que très peu d'amis, — et fera de tous les lecteurs, soit des amis, soit des ennemis, — destinée propre à tout grand caractère et à tout grand produit en ce monde. Je vous conseille vivement de lire cet ouvrage, mais en secret, pour vous seul, et de ne pas vous laisser arrêter par certaines assertions, tantôt mystérieuses, tantôt révoltantes. Ce que vous comprendrez vous inspirera du respect pour ce que vous ne comprendrez pas. Je n'ai point encore vu de livre écrit avec cette *dignité soutenue*; Bonnet même, quoique un modèle de dignité, lui paraît inférieur. L'auteur est un franc-maçon de premier ordre, et cela restreint son auditoire, *per se*. Je ne suis pas franc-maçon, mais cela ne me retient pas de compter ce livre *étoffé* parmi les *premiers* livres qui me soient connus, et mille journalistes ne modifieraient nullement mon opinion. Oui, même si tout le livre, d'un bout à l'autre (ce qui n'est pas et ne peut être), ne constituait qu'une poésie philosophique, cela reviendrait à ce que je pense de la *Théodicée* de Leibniz, que je n'interprète guère autrement, et que j'admire pourtant comme un chef-d'œuvre. Mais, encore une fois, ne dites à personne que vous le lisez, car le livre est un vrai *émétique* pour tout ce qui tient à la philosophie du siècle, bien que nul philosophe ne puisse contester à l'auteur une science très précise, une vraie subtilité, de profondes connaissances et un style convenable et noble [3].

Gœthe le confirme dans son jugement favorable, que n'atténuent pas les sarcasmes de Duchanteau [4]. Qu'importe même l'attitude ambiguë d'un certain Körner, qui se prétend disciple de Saint-Martin, en promet la visite, pourvu que Lavater le rejoigne à Strasbourg, puis rétracte ses engagements, et finit par mander sa brouille avec son maître [5]? Des amis

1. Lavater à Cölle, 10 juillet 1797.

2. Lavater à Mme Branconi, 31 mai 1779.

3. Lavater à Diodati, 22 mars 1779. Jugement analogue dans une lettre à J.-R. Burckhardt, 11 novembre 1783.

4. Lavater à Gœthe, 22 avril 1781. *Corresp.*, 173.

5. La correspondance de Lavater et de Körner s'échelonne entre 1780 et 1783. La rupture entre Körner et Saint-Martin se serait effectuée au cours d'un voyage à Strasbourg et Francfort, en 1782 : ou bien il s'agit d'un fait nouveau à insérer dans la biographie du Philosophe Inconnu, ou — ce qui est plus probable — son prétendu disciple ment effrontément. La supplique que lui adressait Lavater n'en est pas moins intéressante : « De tous les hommes que je désirerais connaître, à l'école de qui je souhaiterais d'aller, le premier serait l'auteur sage, paisible, digne des *Erreurs et de la Vérité*. Oh! puisse-t-il, en votre compagnie, avoir la grandeur d'âme de s'abaisser jusqu'à un ami de la vérité profondément ignorant, mais plein de zèle et de loyauté... Que cette lettre témoigne en ma faveur auprès de votre maître. S'il peut la supporter, s'il comprend mon amour de la vérité et ma bonne volonté d'apprendre, alors qu'il fasse la démarche, si digne d'un homme sage et bon, de venir à ma rencontre, de Paris à Strasbourg... » (Lavater à Körner, 9 janvier 1784.)

plus sûrs le mettent en rapport. Tieman, de la part du Philosophe Inconnu, offre au Zurichois l'*Homme de Désir* [1]; Lavater vante l'ouvrage, dont il goûte moins telle ou telle pensée, que « l'esprit de piété, de zèle, de hardiesse, de prudence et de religion... On y entend parler un homme qui, du monde visible, aspire au monde invisible, et vit dans un tout autre élément que l'esprit frivole du monde et du siècle [2] ». Saint-Martin, flatté, ne manque point de louer son correspondant avec délicatesse :

Lavater, ministre à Zurich, est un de ceux qui ont le plus goûté l'*Homme de Désir*. Il avoue ingénument qu'il ne l'entend pas du tout, et dans le vrai, Lavater eût été fait pour tout entendre, s'il avait eu des guides. Mais, faute de ce secours, il est resté dans le royaume de ses vertus, qui est peut-être plus beau et plus admirable que celui de la science [3].

Mais, dès que les indiscrets le pressent, il se retranche dans son individualisme. A la comtesse de Vassy, il objecte que le style de Saint-Martin ne lui semble pas assez évangéliquement simple, et que son système repose sur des faits, faute desquels on ne peut le juger [4]. Le Philosophe Inconnu saisit pourtant chaque occasion de le complimenter [5], et Lavater, que charment ses progrès vers un mysticisme plus recueilli, répond à ses bonnes grâces en traduisant, dans la revue qu'il rédige, de larges extraits de l'*Ecce Homo* [6]. Ils sympathisent, comme deux frères, deux égaux; mais l'homme de Zurich rêvait d'un maître, d'un thaumaturge, qu'il ne trouve pas encore.

2. Lavater à Stolz, 22 septembre 1790; à Sturmfeder, 30 avril 1791; entretien avec Cuninghame, 15 février 1791 (*Handbibliothek*, 1791, V, 57).

3. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 19.

4. Lavater, *Handbibliothek*, 1791, VI, 273 (14 août 1791).

5. Il lui transmet ses salutations le 4 septembre 1788, par Kachelof; le 21 avril 1792, par Mme Schweitzer, etc.

6. *Handbibliothek*, 1793, VI. Lavater avait reçu cette brochure le 18 juillet 1793, par les bons soins d'un certain Böhmer; Kachelof lui fait part, le 1er septembre 1793, du plaisir que lui en cause la simplicité.

Sera-ce Cagliostro? Nous assistons, dans leurs rapports, aux mêmes fluctuations : tantôt Lavater paraît sur le point de s'abandonner à l'enthousiasme, et ses adversaires l'en blâmeront cruellement; puis la méfiance l'emporte. Même en public, il considère le Sicilien comme « une physionomie telle que la nature en forme à peine tous les siècles[1] ». Mais leur première entrevue le surprend plus qu'elle ne l'éblouit, et, suivant son usage, il burine un portrait où saillent les contrastes :

Cagliostro est un homme très original, puissant, peu élevé, et, sous certain rapport, inexprimablement commun; un astrologue à la manière de Paracelse : un philosophe hermétique, un arcaniste, un antiphilosophe... Les sept esprits de Dieu sont à son service, dit-il, il les peut voir, entendre, toucher comme moi... Il n'a pas répondu à mes questions et paraît les avoir mal comprises[2].

De fait, Cagliostro le traite sans aménité; interrogé sur la nature de ses secrets, il émet la phrase sibylline : *In herbis, in verbis, in lapidibus.* « Aussitôt qu'il raisonne, constate Lavater, c'est comme Gassner. Il doit agir[3]. » Plaise à Dieu qu'il encoure ce seul reproche! Des témoins — entre autres la poétesse Élise von der Recke — ne l'inculpent-ils pas de satanisme[4]? Comment Sarazin ose-t-il lui confier le soin de guérir sa femme[5]! Mais la malade se rétablit : changement de décor; le pasteur implore les bons offices de cet homme singulier; il l'emmène à Zurich, où Mme Lavater souffre de troubles prolongés; ses démonstrations crédules se multiplient, jusqu'à la prochaine rechute. Son frère Diethelm, médecin et franc-maçon, dont il serait curieux d'élucider le rôle, recourt aussi à Cagliostro, qui lui fait envoyer « quatre rouleaux d'emplâtre rouge[6] ». Puis leurs relations s'espacent; déjà Lavater embrasse des prodiges nouveaux, mais il demeure l'intime de Sarazin, et d'autres cagliostriens, espérant toujours l'initier, projettent « de lui parler avec plus d'ouverture et même d'abandon », lorsqu'il comprendra les avantages d'une conduite discrète[7]. Il mourra, bien entendu, avant que ce jour ne luise; mais les maçons égyptiens le pleureront en des termes qui montrent leur intimité :

1. Cf., pour tout cet épisode, un article de Funck, dans *Nord und Sud*, octobre 1897.
2. Lavater à Gœthe, 3 mars 1781. *Corresp.*, 152-153.
3. *Ibid.*, 155.
4. Cf. Funck, article cité, 55. — Lavater à Sarazin, 11 août 1781 (archives Sarazin).
5. Lavater à Sarazin, 17 août 1781 (archives Sarazin).
6. Sarazin à Lavater, 31 décembre 1782.
7. Magnevol à Sarazin, 20 août 1796.

Il avait usé envers nous d'une si grande confiance, et cette confiance, à laquelle nous ne pouvions correspondre comme vous savez, était si gratuite!... Puisse-t-il avoir reçu la couronne des mains du Bien-aimé qui l'avait tant favorisé dans les dernières années de sa vie! Tout ce qu'il nous disait de ce saint protecteur, de sa mission, de sa bonté, a acquis pour nous plus de développement et d'évidence, et, je vous le répète, ce bon et aimant Lavater a été singulièrement favorisé[1].

D'autres thaumaturges les supplantent pourtant, et c'est le tour du mesmérisme. Les premières nouvelles trouvaient Lavater sceptique[2]; mais, comme toujours, ses doutes font place à une exaltation qu'il transpose bien vite de la médecine à la foi. Lui-même traite sa femme par le magnétisme : elle se sent mieux; qu'importe, dès lors, s'ils deviennent la fable de la ville? Et lorsque des philosophes, Bonnet, Marcard, Spalding, repoussent le magnétisme *a priori*, sans procéder à des expériences, peu s'en faut qu'il ne les accuse de mauvaise foi[3]. Mais aucune de ses affirmations ne les ébranle; ils le plaignent de s'abandonner à des enquêtes qui lui gâteront l'intelligence[4]; ils préfèrent son cœur à son esprit; et son gendre avouera lui-même « que Lavater eût pu courir du danger, s'il ne s'en fût tenu si fermement à la simple vérité de l'Évangile[5] ». Si d'ailleurs il s'enthousiasme à ce point, c'est qu'une fois de plus il croit avoir prouvé la survivance des prérogatives apostoliques : « Le magnétisme devient à ses yeux la forme moderne de l'imposition des mains... Lui, Lavater, magnétiseur heureux, est enclin à se tenir pour un apôtre... En tout cas, par le magnétisme, il croit avoir enfin obtenu la relation directe avec Dieu qu'il souhaite si ardemment[6]. » Mesmer, le froid Mesmer, lui paraît « un homme de tête[7] »; mais ces adulations, qui mortifient les incrédules, plaisent aux mystiques : combien d'entre eux s'y joignaient!

Cependant, les rationalistes, qui ne le peuvent sentir, profitent de ses imprudences. Ils lui soustraient un jour le « protocole » dans lequel il consignait les étrangetés des Frères initiés de l'Asie. En vain, le pauvre

1. Magneval à Sarazin, 4 mars 1801.
2. Lavater à Bombelles, 8 juin 1784.
3. Lavater à Campe, 30 septembre, 3 novembre 1785; à Butini, 20 août, 30 septembre 1785; cf. ses lettres à Bonnet, publiées dans la *Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1924. « Je voudrais bien savoir, écrit-il à Butini, si Bonnet a assez de force d'âme de croire à votre honnêteté, contre son système. »
4. Fr. Stolberg à sa sœur, 25 avril 1786. Janssen, *F. L. G. zu Stolberg*, 187-188.
5. Barbier de Tinan à Sarazin, 19 octobre 1785.
6. Guinaudeau, *Lavater*, p. XXII. Cf. dans ce livre un exposé de l'ensemble de l'affaire.
7. Lavater à Brissot, le 10 juillet 1787.

homme s'indigne : « Vingt narrations pareilles, provenant d'athées, de déistes, d'enthousiastes, de herrnhutes, de mystiques, de théosophes, se trouvent parmi mes manuscrits, et l'on en peut conclure ce qu'on veut pour ou contre moi... Du moment que le bon comte Thun m'apprit cette histoire, je tins la chose pour possible en soi... qu'il y ait une sorte d'esprits intermédiaires, de démons, d'oracles qui se peuvent révéler à l'homme de quelque manière, ou bien communiquer des choses cachées ou futures[1]. » On l'accable de quolibets. Pourtant ces mystiques faisaient bien d'autres dupes. Ils provenaient d'un schisme des Roses-Croix. « Le but des sectaires était l'étude des sciences naturelles et la recherche d'une panacée propre à prolonger la vie au delà du terme ordinaire. Ils employaient des procédés magiques et alchimiques, mais ils s'interdisaient de faire de l'or[2]. » Le comte de Thun, un de leurs chefs, narrait à qui voulait l'entendre l'histoire merveilleuse du génie Gablidone qu'il évoquait dans un miroir magique[3]. En affirmant l'existence des esprits familiers, d'où s'inspirent les grands hommes[4], il empruntait à ses devanciers, les occultistes du dix-septième siècle, une de leurs fictions principales. Son anecdote, digne des *Mille et une Nuits*, dépasse les bornes de l'invraisemblance. « Gablidone se donnait pour l'esprit d'un cabaliste juif, mort dès avant la naissance du Christ, et qui avait prédit, grâce à la science magique, que le Messie se nommerait Jésus de Nazareth et serait mis à mort. » Il tua son père par inadvertance, en brandissant une épée magique dont l'aspect seul ôtait la vie : et la justice divine l'obligea de servir successivement huit magiciens; six autres esprits partagent sa destinée : « L'un d'eux fut la colombe de Mahomet, un autre présidait à l'oracle de Delphes. » Que de sornettes ne débite-t-il pas à son *medium*, qui les transcrit, comme les spirites modernes, par l'écriture automatique ! Il révèle à ses admirateurs le vrai nom des rois mages : Casapharmion, Melchisadech, Ballatsiresaron ; il leur remet trois parcelles de la Vraie Croix, douées de vertus curatives, et leur dénonce l'inauthenticité de celles que l'on vénère dans les églises ; il leur apprend que « chaque individu, même l'insecte ou le brin d'herbe, se trouve sous la protection positive d'un esprit... Ainsi l'âme de feu l'empereur François, sans qu'elle se ressouvienne de sa dignité, a été chargée de l'inspection de toutes les coquilles d'escargot depuis le Nord jusqu'au Sud, ce dont elle s'acquitte

1. Lavater à Ch. de Bade, 18 décembre 1788.
2. Thory, *Acta Latomorum*, I, 296.
3. Il la conte notamment à Corberon. (*Journal*, II, 274; III, 388.)
4. Lavater, *Protokoll über Gablidone*, 56.

avec toute la dextérité possible[1] ». Ces balivernes, ces folies insignes entretenaient les Loges viennoises. Lavater les communique, sous le sceau du secret, à Sarazin et à Pfeffel[2] ; mais on peut le croire lorsqu'il dit « n'avoir jamais souhaité voir de tels esprits[3] », et avoir « oublié cette histoire, dont il avait pris note parmi des centaines d'autres[4]... ». La crédulité des Frères initiés de l'Asie légitime son intérêt, ne fût-ce qu'au point de vue psychologique ; et ses amis, qu'irrite le bruit fait à ce propos, y puiseront une leçon de prudence[5].

Si jamais il dit vrai, c'est lorsqu'il représente le Protocole sur Gablidone comme une « expérience », une enquête entre cent autres. Tout mysticisme l'attire. Il lit Restif de la Bretonne[6] : en connaîtrait-il les romans « illuminés » ? Il s'entretient dix jours avec Duchanteau, en écoute volontiers les instructions, mais refuse de se mettre à son école[7]. La duchesse de Bourbon correspond avec lui[8]. Dutoit lui plaît[9]. Et nous ne reviendrons pas sur l'aventure de Copenhague, qui l'occupe des années. Cette avidité de merveilleux, qui croît avec l'âge, contriste ses amis ; ils lui reprochent de sacrifier le but de la vie à ses accessoires[10].

Mais ses exagérations, que méprisent les voltairiens, fascinent les pionniers du mystère ; il cherche un maître, et trouve des admirateurs ; sa popularité grandit, ses récits volent de bouche en bouche, et, n'était son individualisme incorrigible, il fonderait une religion.

III

L'œuvre la plus connue de Lavater, — celle qui le popularisa dès

1. *Protokoll über Gablidone*. Ces détails, — le dernier notamment, — sont relevés par le marquis de Luchet, dans son *Essai sur la secte des illuminés*, 227-228.
2. Lavater à Sarazin, 8 septembre 1781 (archives Sarazin) ; Sarazin à Lavater, 20 septembre 1783. Pfeffel connaissait déjà l'affaire par feu Wartensleben.
3. Lavater, *Handbibliothek*, 1790, IV, 213.
4. Lavater à Heisch, 4 février 1787.
5. « Que dis-tu de la publication de ta *Gablidoniade* ? Au premier moment, la chose m'a irrité. On apprend ainsi combien difficilement l'on peut se confier, sans danger, même à de prétendus amis. Pour moi, je m'isole chaque jour un peu plus. » (Sarazin à Lavater, 19 janvier 1788).
6. « Le célèbre Lavater a lu plusieurs de vos ouvrages et m'a beaucoup questionné sur votre compte... M. Lavater me retint près de quinze jours à Zurich, et nous avons souvent parlé de vous, dont il fait grand cas, et qu'il appelle le Richardson des Français. » (Grimod de la Reynière à Restif, cité dans Paul Cottin, préface à *Mes Inscripcions*, p. LXX-LXXI.)
7. Gœthe et Lavater, *Corresp.*, 412. Cf. p. 110.
8. Cf. plus bas, p. 176.
9. Cf. plus haut, p. 129.
10. Sarazin à Kirchberger, 5 mars 1794.

le dix-huitième siècle, et qui, seule aujourd'hui, perpétue sa renommée, — la *Physiognomonie*, ne l'occupait que de façon minime et passagère. Il est même curieux que l'on n'y puisse délimiter sa part, et que, devant les nombreuses collaborations auxquelles il recourut, son plus récent biographe se soit dispensé d'en tenir compte[1]. N'y verrons-nous pas avant tout un instrument de propagande, une amorce aux lecteurs irréligieux[2] ? Bien des axiomes, qu'il formule avec aplomb, semblent destinés à divertir la galerie[3]. Qu'au surplus, il ait envisagé dans ses recherches un « avantage pour des objets plus importants[4] » : que, dans ses dissertations sur la physionomie du Christ, se cache une arrière-pensée religieuse, cela ne fait point de doute[5] ; l'art de deviner, non plus seulement les caractères, mais la destinée, au moyen des traits du visage, appartenait d'ailleurs au bagage ordinaire des sciences occultes ; Eckhartshausen ne se vantait-il pas de percevoir l' « intérieur » des hommes, au point d'être obligé d'imposer silence à ce sentiment qui lui devenait intolérable[6] ? Les contemporains ne verront pas en Lavater un ingénieux observateur, mais une manière de sorcier. Schimmelmann trouve que son talent, poussé jusqu'à une certitude presque scientifique, constitue « une espèce de phénomène[7] » ; Mercier joue au devin, après l'avoir quitté, en se basant sur ses principes[8] ; un nommé Tulleken, de Leyde, auquel le physiognomoniste accorde une consultation, l'appelle : « Vous qui démêlez les secrets des cœurs[9]. » Son attitude, surtout après Copenhague, touche à celle d'un visionnaire. « J'ai des raisons toutes particulières, écrit-il à un émigré, d'espérer bientôt, c'est-à-dire en deux mois, la paix. J'ai des raisons toutes particulières de vous assurer que vous aurez des expériences d'une providence toute particulière pour vous[10] »... Le 7 juillet 1796, il prédit la paix avant le 15[11]...

1. Cf. Guinaudeau, *Lavater*, 251.
2. Kirchberger l'interprète ainsi (lettre à Lavater du 9 janvier 1771).
3. « Toute disproportion entre les deux lèvres est un signe de folie ou de méchanceté... » (*Œuvres posthumes*, IV, 50.) On relèverait cent affirmations du même genre.
4. Kirchberger à Lavater, 28 décembre 1770.
5. Cf. sa correspondance avec Calandrini, sénateur de Genève.
6. Eckhartshausen à Kirchberger, 18 août 1795.
7. Schimmelmann au duc d'Augustenburg, 5 juillet 1793. Bobé, *Efterladte Papirer fra den Reventlowske Familiekreide*, VII, 26-27.
8. Cf. Nodier, *Souvenirs et portraits* (*Œuvres*, VIII, 334), et Béclard, *Sébastien Mercier*, 461.
9. Tulleken à Lavater, 26 décembre 1789.
10. Lavater à Vassau, 24 juin 1796.
11. Magneval à Sarazin, 7 juillet 1796.

Mais, de même que rien ne lui demeure indifférent, son activité force l'attention des personnages les plus divers. Partout on le rencontre : il se mêle de toutes les questions, de tous les débats[1] ; il « n'est guère moins prôné dans l'Allemagne catholique soumise au despotisme spirituel des pères de la Compagnie de Jésus, qu'influent et vénéré parmi les protestants ascétiques, dont il est l'oracle et la lumière[2] ». Depuis Luther, aucun Allemand n'avait entretenu pareille correspondance[3].

Que de lettres ! et comme elles prouvent son ascendant ! Ses ennemis s'en indignent. « J'ai vu, s'exclame Mirabeau, des lettres de lui à des souverains sous ce protocole : Mon cher, mon très-cher ! J'ai vu des souverains lui répondre, l'admirer, lui obéir, se rendre ses tributaires ! J'ai vu ses partisans le révérer comme un Dieu sur la terre[4] ! » Ses manuscrits, à la bibliothèque de Zurich, témoignent que Mirabeau n'exagère rien. En 1775, la princesse de Neuwied, qu'il dirige, lui envoie son portrait[5] ; en 1782, il reçoit la visite du prince et de la princesse de Russie ; la même année, il voyage avec le prince de Dessau ; en 1785, lorsqu'il se rend à Genève pour étudier le magnétisme, le prince de Reuss l'accompagne ; en 1787, il reçoit le prince Edouard d'Angleterre ; inutile de dire que la famille ducale de Wurtemberg, dont nous avons relaté les complaisances pour l'illuminisme, le flagorne assidûment[6]. Même après 1790, lorsque les événements contrarient le tourisme, l'affluence demeure grande chez lui. Et presque tous ses visiteurs le quittent charmés. Pour un Cambry qui le qualifie de « pythagoricien dans l'ancienne Italie, sectateur des Orphées de la Thrace, essénien chez les juifs, martyr sous Dioclétien, brûlé comme hérétique en 1200, fakir chez les Hindous, jongleur chez les Lapons et fou dans tous les siècles[7] », pour un mauvais plaisant, combien d'enthousiastes ! « Vous êtes un prophète inépuisable[8] », dira l'un ; « le Saint-Esprit est tout en toi[9] », proclamera l'autre : pour lui trouver des adversaires, il faut recourir à ceux qui ne le virent jamais, ou bien à ceux qui le virent

1. Cf. Guinaudeau, *Lavater*, p. 1.
2. Mirabeau, *Œuvres*, IV, 482-483.
3. Muncker, *Lavater*, 38.
4. Mirabeau, *Œuvres*, IV, 510.
5. Kämpf à Lavater, 26 juillet 1775.
6. Cf. les détails dans Gessner, *Lavater*, II et III.
7. Cambry, *Voyage en Suisse*, II, 315.
8. Carl Matthaei : cf. Langmesser, *Jakob Sarazin*, 161.
9. Fuchslin à Lavater, 26 novembre 1778.

trop et qu'excédèrent ses prêches inopportuns ; mais cela même ajoute à sa gloire.

Certaines rêveries singulières, et les folies d'autrui, qu'il divulgue, lui nuisent. Ses *Vues sur l'éternité* déroutent des esprits positifs, telle Julie de Bondeli : « Je suis véritablement affligée du tour que prend la bonne, l'excellente tête de M. Lavater ; vraiment, voilà une belle avance pour la vérité contre les incrédules que d'aller leur parler du règne de mille ans [1] ! » Les mêmes critiques redoutent une intolérance qui, pourtant, ne l'affecte guère [2] ; son insistance de convertisseur les agace, et causera sa brouille avec Gœthe [3]. Lorsque ses ennemis publieront *Gablidone* et divulgueront son désir d'héberger l'apôtre saint Jean, on le traitera d'insensé [4]. Nous devons à Mirabeau lui-même le plus brillant des pamphlets dirigés contre lui : sans lui refuser la bonne foi [5], il lui impute des « manœuvres aussi peu exemptes de reproches aux yeux de la morale qu'à ceux de la raison [6] » ; accusations odieuses, mais que rehausse le mordant du style, et pour lesquelles on se passionne. D'autant qu'elles provoquent de vives répliques. Brissot, dans son *Examen critique du voyage de M. de Chatellux*, insère, à propos des Quakers, « une défense de l'illumination et de l'enthousiasme [7] » : il conteste les allégations du futur tribun et ne demanderait qu'à poursuivre, si notre homme ne l'en dissuadait. La renommée de Lavater, vers 1790, se présentait avec l'éclat de discussions que l'on n'accorde pas aux adversaires négligeables ; les griefs mêmes, si peu communs, que l'on articulait contre lui, ne pouvaient manquer d'allécher la curiosité publique ; les Français, qui parcouraient la Suisse le recherchaient ; son prestige agissait, et les inclinait au mysticisme.

Les penseurs — nantis de leur système personnel — subissent peu son influence. Son autorité trouve les mêmes limites que celle de tout vulgarisateur. Les rationalistes le repoussent ; mais ceux d'entre eux

1. Mme de Bondeli à Usteri, 1er octobre 1768. Bodemann. *Julie von Bondeli*, 342.
2. Mme de Bondeli à Usteri, 7 janvier 1773. Bodemann, *Julie von Bondeli*, 361.
3. Cf. l'introduction de Funck à la correspondance Gœthe-Lavater, et la thèse de M. Guinaudeau.
4. Cf. l'introduction de l'éditeur du *Protokoll über Gablidone*.
5. Le marquis de Luchet, qui tire un grand parti de l'écrit de Mirabeau, le suit également sur ce point et reconnaît la sincérité du seul Lavater. (*Essai sur la secte des illuminés*, p. 8.)
6. Mirabeau, *Lettre sur MM. Cagliostro et Lavater*. *Œuvres*, IV, 495.
7. Cf. Brissot, *Examen de Chatellux*, p. 48 et suivantes ; Mirabeau, *Mémoires*, IV, 311 ; et dans les archives de Lavater, sa correspondance avec Brissot, surtout la lettre de ce dernier du 28 janvier 1787.

que n'embrase pas un fanatisme irréligieux accueillent ses dissertations avec plus de surprise que de malveillance. Kirchberger nous apprend les dispositions d'Isaac Iselin. « Il m'arrive comme à vous, écrit-il à ce dernier, je ne puis ni recevoir ni rejeter son système ; mais je ne puis m'empêcher de souhaiter qu'il fût vrai Quoiqu'il renverse toutes les idées que je m'étais formées sur la providence générale, il établit la providence particulière avec une force que je n'ai rencontré nulle part [1]. » Le voltairien Bonstetten n'hésite pas à solliciter de Lavater un livre de religion et de morale à l'usage du peuple bernois ; seulement, « je n'ai pas besoin de vous dire de vous préserver d'une manière trop sublime, qui vous a fait accuser de vision, et que j'aime aussi peu que j'aime le Lavater qui se met à ma portée [2] ». Quant aux mystiques, si certains d'entre eux, Oberlin, Jung Stilling [3], le vantent autant qu'un mystique en peut vanter un autre, la plupart formulent des réserves [4], et ses meilleurs amis, après l'avoir vainement mis en garde contre les entraînements de sa curiosité, le jugent « gâté dès sa jeunesse par les applaudissements qui ont exalté son amour-propre [5] ».

Son véritable auditoire, ce sont les âmes faibles ou légères, qu'il aide de ses conseils, et chez lesquelles il éveille des résonances inaccoutumées. Beaucoup de femmes se jettent à ses pieds comme à ceux d'un saint [6]. A l'une, qui s'est mariée contre le gré de sa mère, il dit comment se faire pardonner [7] ; il atténue la douleur de telle autre, qui vient de perdre son amant, et qui redoute pour lui les peines infernales [8]. Ses directives témoignent d'une psychologie experte. Il encourage une de ses pénitentes à lutter contre la colère :

> Confiance et confidence, âme de l'amitié. Droiture, âme de confiance et confidence. Faisons notre possible, et Dieu fera l'impossible. Commencez au commencement, et ne finissez qu'à la fin. Le premier moment, où la colère se veut mouvoir, lui impose un profond silence, et ainsi de suite.
>
> Après sept victoires, venez chez moi [9].

1. Kirchberger à Isaac Iselin, 25 octobre 1767.
2. Bonstetten à Lavater, 28 février 1786.
3. Leenhardt, *Vie d'Oberlin*, 262. Jung Stilling, *Der graue Mann*. *Œuvres*, VII, 435 *sqq*.
4. Cf. notamment une lettre de Collenbusch à Hasenkamp, conservée aux archives Lavater.
5. Kirchberger à Gertrude Sarazin, 14 avril 1795.
6. Cf. la thèse de Mlle Waser sur *Lavater*, 102.
7. Lavater à Mme de Bose, 25-26 février 1795.
8. Correspondance de Lavater avec Renée de Castellane.
9. Lavater à Mlle Appenzeller, 4 décembre 1789.

Détachée de cette cour féminine, sa propre nièce, Madeleine Schweitzer, le vante au monde parisien. Cette fantasque personne, intime de Bergasse, s'exalte, avec une crédulité maladive, pour tous les récits extraordinaires; elle fréquente les milieux mystiques les plus bigarrés, cependant que son époux, philanthrope, « ami des lumières » et dépensier, papillonne autour des instigateurs de la Révolution [1]. Et les pèlerins français d'affluer vers le prophète de Zurich. Chaque jour, ou peu s'en faut, il en reçoit [2], et des plus huppés. « Nous sommes faits l'un pour l'autre, et je ne puis mourir sans le voir », gémit Bergasse, désespéré de ne point trouver le temps d'un voyage [3]; et sa collaboratrice en magnétisme, l'amie aussi de Mme Schweitzer, la duchesse de Bourbon, projette de se rendre à Zurich, dès 1787 [4]; n'y parvenant pas, elle envoie plus tard à Lavater un billet si fraternellement humble qu'il en rougit, lui qui ne s'étonne de rien [5]. A cette princesse du sang s'ajoutent d'autres visiteurs, plus ou moins aristocratiques, plus ou moins notables. Que servirait de les énumérer? Ne mentionnons que ceux dont s'occupe l'histoire littéraire ou politique. C'est Bombelles, qui se lie intimement avec le pasteur, ne se lasse pas de lui recommander ses amis, et proclame que « le Pape n'intéresse pas tous ceux qui vont à Rome, mais que Lavater, l'excellent Lavater, fait désirer sa connaissance à tout ce qui va à Zurich [6] »... C'est la jeune et déjà célèbre épouse du baron de Staël [7]; c'est un académicien en herbe, Ramond de Carbonnières, alors disciple de Cagliostro, que Lavater fascine presque [8]; bientôt se présente sous ses

1. Cf. sur ces deux personnages les livres de David Hess, *Johann Caspar Schweitzer*, et de Barbey, *Suisses hors de Suisse*; le chevalier de Pougens mentionne Mme Schweitzer dans ses *Mémoires*, p. 161; Saint-Martin mande à Kirchberger, le 6 janvier 1794, qu'il l'est allé voir, mais qu'elle « n'est pas assez forte sur le français pour lui être utile ». (*Corresp.*, 195.)

2. Voir notamment son journal pour l'année 1791. (*Handbibliothek*, 1791, VI.)

3. Mme Schweitzer à Lavater, 23 décembre 1789. Finsler, *Lavaters Beziehungen...*, 27.

4. Mme Pigott à Lavater, 29 août 1787.

5. Lavater à Divonne, 23 mars 1791. Voici le billet : « Je me suis toujours unie d'intention dans mes prières, à celles d'un frère qui veut bien me reconnaître pour sœur, depuis l'instant où j'en ai reçu la preuve touchante par le petit billet qu'il m'a écrit. J'avais espéré que ma bonne maman (la duchesse de Wurtemberg) lui parlerait de moi, et que mon âme se ferait sentir à la sienne; je n'ai point été déçue dans mon attente : j'en rends grâce à l'Être suprême par qui je reçois tant de grâces, puisse-t-il me réunir un jour dans la céleste Jérusalem avec ce frère que j'ai tant désiré de connaître ici-bas. Je le prie de se ressouvenir de moi chaque fois qu'il se mettra en présence du Seigneur, et qu'il lui demande d'achever son ouvrage dans une âme qui s'abandonne à lui. » 20 mars 1791.

6. Bombelles à Lavater, 23 septembre 1789.

7. Cf. le chapitre sur Mme de Staël, et leur correspondance, que j'ai publiée dans la *Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1923.

8. Cf. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, X, 461; et voir plus loin *l'Illuminisme des Carrefours*.

auspices un « jeune homme fort aimable et fort instruit », M. le chevalier de Pange [1]. C'est Camille Jordan, avec lequel Lavater correspond, sous le couvert d'un certain Ulrich, et qu'il entretient de ses vues sur la préexistence des âmes [2]. Ce sont de futurs révolutionnaires, Roland, Mme Roland, Hérault de Séchelles, qui vénèrent son libéralisme [3]. Des encyclopédistes même le fréquentent : Grimm lui recommande Mme de Vandeul [4]; et, bien que Lavater n'aime pas Raynal, il se croit assez de pouvoir sur l'abbé philosophe pour lui recommander le comte de Verrières [5]. Ces relations dans un monde incrédule le préparent à jouer le rôle d'intermédiaire charitable entre les vainqueurs et les victimes de la Révolution.

Car tous les partis, après 1789, cherchent à capter son influence : Bombelles, devenu l'agent du comte d'Artois, lui adresse une missive de vingt pages, pour l'engager à conseiller à la Suisse, à la Suède, au Danemark, de se joindre aux coalisés [6]. Lorsque les troupes du Directoire envahiront les cantons helvétiques, il prendra nettement parti contre l'agresseur; cela n'empêche point les officiers généraux de la République de rechercher la société de celui qui demeure pour eux « l'Ami des hommes [7] »; il ne les écarte nullement, et c'est à l'un d'eux qu'il dédie ces vers de mirliton, — les seuls, croyons-nous, — qu'il ait écrits en notre langue :

1. C'est ainsi qu'il le présente à Sarazin, le 7 mai 1786; le Bâlois reçoit sa visite le 21 mai. Le 7 mai aussi, il écrit à Lavater le mot suivant : « Ramond vous demande la permission de se rappeler à votre mémoire. Le chevalier de Pange, porteur de la présente, vous saluera de ma part si vous avez la bonté de l'agréer. C'est un jeune homme d'espérance, il va parcourir le pays de la liberté, muni des conseils que j'ai pu lui donner, moi, homme de peine et d'esclavage. Si votre indulgence lui accorde un petit nombre de vos moments, j'aurai ce grand plaisir-là qu'il aimera la personne de Lavater comme il respecte son nom. En proie à ces peines qu'amènent les vicissitudes de la vie, et lié au sort d'un patron aussi malheureux qu'illustre (le cardinal de Rohan), je ne jouis en ce moment que de ce que je ne suis pas tout à fait au-dessous de mes devoirs, et je ne vis que dans l'espérance du futur, ou que dans la connaissance que ceux que j'aime et vénère sont mieux que moi. »

2. « Je crois bien, lui écrit-il le 27 janvier 1794, qu'il n'y a en toute amitié quelconque, que de la reconnaissance, qu'un souvenir obscur d'une coexistence peut-être antérieure à l'apparition du grand phénomène que nous appelons Monde visible. » Ses lettres à Camille Jordan sont classées sous le nom d'Ulrich.

3. Cf. Finsler, *Lavaters Beziehungen*.

4. Grimm à Lavater, 31 août 1786; le 7 octobre, Mme de Vandeul remercie Lavater de son accueil.

5. Lavater à Raynal, 18 février 1784.

6. Bombelles à Lavater, 31 décembre 1793.

7. L'adjudant-général Boissier à Lavater, 13 pluviôse an VIII.

Je t'aime, citoyen, mon cher et bon Pequet —
Tu aime ce que j'aime — le bon, le grand, le vrai !
Tu es un honnête homme — modeste, brave, aimable ;
Un soldat comme il faut — un homme incomparable —
Et qui ne t'aime pas — qu'il aille au Diable !
Ne mépris, bon Ami, ces rimes pitoyables —
Ce sont les premiers vers que ma plume exécrable
Va dérober en hâte à l'encre misérable [1].

S'il les repoussait, que de services il perdrait l'occasion de rendre ! Barthélemy, l'ambassadeur de France, fréquentait volontiers les mystiques ; à Londres, il avait connu Bousie et Saint-Martin [2] ; Lavater l'appelle « un homme que je ferais roi de France si la France était digne d'avoir un roi [3] ». Cette amitié permet au Zurichois d'intervenir efficacement en faveur de prisonniers et de proscrits. Aussi devient-il bientôt la Providence des émigrés. Dès le début ils l'assaillent ; leur exil, qu'ils espéraient court, ne leur semblait qu'une villégiature improvisée ; ils entendaient, comme les excursionnistes d'autrefois, visiter toutes les curiosités de la Suisse ; ils se rendent chez Lavater, attirés par sa réputation de philanthropie, de sagacité, de bizarrerie, un peu comme ils iraient voir les ours de Berne. Ils le renseignent au besoin sur l'état de la question mystique [4]. Mais bientôt, la nécessité venant, ils recourent à ses aumônes : certaines lettres témoignent d'une détresse lamentable ; le pasteur est vite débordé, bien « qu'en vrai chrétien il ne sût ce qu'était le tien et mien, et qu'il prît et donnât ce qu'il pensait appartenir à la Providence [5] ». Force lui était de s'avouer impuissant :

La quantité des émigrés qui s'adressent à moi ; l'impossibilité, dans laquelle je me trouve de leur procurer du travail, ou du soutien, et mon empressement de leur être utile, me causent un grand combat et grand'peine. Je ne sais plus que répondre !... aucune demande, aucune recommandation, ne me fait tout-puissant [6]...

Du moins s'ingénie-t-il à les soulager par des expédients. Eux-mêmes

1. Lavater à Pequet, 7 octobre 1798.
2. Saint-Martin à Kirchberger, 21 mai 1788.
3. Lavater à Barthélemy, 11 septembre 1796.
4. Ainsi le marquis de Marxillac et le comte de Mandelot, qui l'entretiennent, le 12 août 1791, de Mirabeau et du magnétisme (*Handbibliothek*, 1791, VI, 358.)
5. Schweitzer à Hess, 19 juillet 1805. Si l'on veut se rendre compte de la misère où s'engloutirent certains émigrés, qu'on lise certaines de ces lettres, vraiment pathétiques, celles entre autres du baron de Monbreuil.
6. Lavater à Mlle de Bruel, 13 septembre 1795.

les lui suggèrent. La marquise de Lavenie lui envoie « une montre qu'un de ses amis, ecclésiastique, lui a confiée pour vous prier de vouloir bien tâcher de l'en défaire. Il voudrait en avoir quinze louis. Je prends la liberté de vous l'envoyer, ajoute-t-elle. C'est sa dernière ressource [1] »... Il emploie d'autres émigrés à l'illustration de sa *Physiognomonie* [2]. Et son prestige, cette espèce de fascination que sa personne irradie, lui permet de remonter quelque peu le moral de ceux qu'il ne peut aider matériellement. « Quel est donc l'ascendant de M. Lavater ? écrit un de ces infortunés. Nous arrivons chez lui avec le sentiment intime de nos malheurs, livrés à la plus douloureuse incertitude, tant sur notre destinée que sur celle de tout ce qui nous est cher... Notre position est certainement aujourd'hui ce qu'elle était hier et depuis que nous avons vu M. Lavater, elle nous paraît moins alarmante [3] ! » Prestige étonnant, qui dépasse les barrières confessionnelles et qui, dans les mêmes élans, réalise pour un jour « l'Église intérieure ». Rien de plus curieux et de plus touchant que de voir ce « Pape protestant » s'imposer, malgré ses naïvetés, par la force de ses vertus et de sa foi, à la vénération de hauts dignitaires du clergé catholique : « Je trouve tant de consolations, écrit le vicaire général de Nancy, je puis dire aussi (passez-moi le terme) tant d'édification, dans votre correspondance avec moi, qu'il me semble que quelque chose me manque, lorsque je ne reçois rien de vous. Votre inépuisable charité, digne et sensible ami, me fournit chaque jour de grands sujets d'actions de grâces envers la divine Providence ; mais je vous assure avec toute la sincérité dont je suis capable, que je la remercie mille fois plus encore des vifs et puissants secours qu'elle offre à ma piété dans vos discours et dans vos exemples, que des bienfaits qu'elle répand par vos mains sur mes respectables et malheureux compatriotes [4]. » « Que tout cela me plaît bien ! s'exclame l'évêque d'Anvers, après avoir lu la *Handbibliothek*. Et que je regrette de n'avoir pas connu vos ouvrages plus tôt ! ils m'auraient fait marcher bien plus vite et à pas de géant encore dans ce monde invisible, où je tâche d'habiter depuis longtemps... Comme mon cœur a tressailli en voyant les louanges de la mère de Dieu, de la *Théotokos*, chantées à Zurich, à Genève [5]. » Le nonce Caprara, dès 1788, ne lui demandait-il pas de lui envoyer le *Souvenir aux voyageurs*

1. Antoinette Le Gronier, marquise de Lavenie, à Lavater, 15 juillet 1794.
2. Correspondance avec Camus.
3. Du Bergier à Lavater, 17 décembre 1792.
4. Camus à Lavater, 30 décembre 1794.
5. Nelis, évêque d'Anvers, à Lavater, 10 décembre 1790.

chéris pour son instruction personnelle[1] ? C'est le triomphe de Lavater, c'est la meilleure garantie de sa noblesse d'âme, que cette influence unique, rayonnant sur plus de milieux que n'en atteignirent jamais Voltaire ni même Gœthe. Il aurait assuré la victoire de l'illuminisme, si l'illuminisme eût été viable ; son échec prouve l'impossibilité de fonder une Église sur des aspirations indépendantes de tout corps dogmatique ; du moins contribua-t-il plus que nul autre à la diffusion du mysticisme, en ces dernières années du dix-huitième siècle où tant de prédicateurs s'improvisaient.

DEUXIÈME SECTION

I. *L'exemple des cours.* — Quelques témoins de la vogue du mysticisme. — Peu de choses à dire de l'Angleterre. — La Prusse de Frédéric-Guillaume II. — Les petites cours allemandes et scandinaves. — D'une manière générale, toute l'Europe non catholique adopte les tendances de l'illuminisme. Mais il se répand aussi à la cour de France, surtout par l'intermédiaire des princes d'Orléans.

II. *Littérateurs et savants.* — Symptômes d'illuminisme chez Sébastien Mercier. Que penser de Hérault de Séchelles et de Volney ? — Bernardin de Saint-Pierre, Beaumarchais. — Un théosophe érudit : Court de Gébelin. — La vogue de l'orientalisme, la science comparée des religions, et leurs rapports avec certaines recherches mystiques.

III. *Saint-Martin, prédicateur mondain.* — Le galant homme ; ses dissertations sur Pascal, sur les « philosophes », sur Rousseau. — Sa conception du poème philosophique tient de la versification voltairienne ; mais par son admiration de la Bible, par son amour de la nature, il annonce le romantisme.

IV. *Cazotte et la marquise de la Croix.* — Cazotte martiniste. — Le salon mystique de la marquise. — La théurgie contre-révolutionnaire. De la *prophétie de Cazotte* et de son degré d'authenticité.

I

Est-ce un fruit imprévu de l'*Encyclopédie* ? Ses lecteurs, qui possèdent en vingt volumes l'abrégé du savoir humain, pensent-ils étendre leurs investigations à l'autre monde ? Ils ne doutent pas d'en résoudre les énigmes, après celles d'ici-bas ; et, sans doute, y puiseront-ils de quoi suppléer à l'indigence de leur philosophie. Les recherches magiques, apanage, jusque-là, de sociétés mystérieuses, attirent l'attention des beaux esprits ; ils espèrent drainer sur terre les énergies spirituelles, de même que le paratonnerre capte la foudre. Leur audace même, leur avidité de s'instruire, profite aux sciences occultes[2]. « Ce goût pour les choses voilées, à sens mystique, allégorique, devient général dans Paris et occupe

1. Brabeck à Lavater, 7 juillet 1788.
2. Mercier, *Tableau de Paris*, IX, 40.

presque tous les gens aisés[1]. » « Jamais, dit la baronne d'Oberkirch, jamais les Roses-Croix, les adeptes, les prophètes, et tout ce qui s'y rapporte, ne furent aussi nombreux, aussi écoutés. La conversation roule presque uniquement sur ces matières ; elles occupent toutes les idées, elles frappent toutes les imaginations, même les plus sérieuses, et si ces Mémoires en offrent de nombreuses traces, c'est qu'ils sont la représentation fidèle de cette époque[2]. »

Les cours, arbitres du bon ton, donnent l'exemple. Luchet, en 1789, évalue à trente les princes illuminés[3]. Sans doute, leur flamme ne brûle pas uniformément. Bien que le bruit courût d'apparitions qui se manifestaient à la reine d'Angleterre[4], sa patrie demeure à l'écart. « Ce n'est pas qu'il y manque de sectes, de sectaires et de gens extraordinaires ; mais rien n'est plus rare que d'y rencontrer des hommes de *poids* et de *mesure*. » Divonne, qui le remarque, s'avoue « frappé de la pauvreté de ce pays[5] ». Le swedenborgisme emprunte la voie des Iles Britanniques pour se répandre en Occident ; Bousie, négociant londonien, déjà cité, jouit de la considération des Loges françaises ; mentionnons encore William Law, quiétiste et bœhmiste ; voilà toutes les influences mystiques qui passent le détroit jusqu'en 1820. Elles n'atteignent qu'un milieu restreint et volontairement fermé.

Mais l'Allemagne s'exalte pour toutes les initiations ; « le cabinet de Berlin ne se conduit et ne conduit son roi que par là[6] ». Après Frédéric II, théocrates et mystiques prennent leur revanche. De son vivant, la contagion gagnait ses proches à son insu. Le prince Henry consultait l'oracle de Pernety ; sa belle-sœur y recourut aussi, lorsque, par deux fois, une « dame blanche » l'eut troublée[7]. Frédéric-Guillaume II s'abandonne aux illuminés. Trois ministres, Haugwitz, Waechter, Wœllner, le mènent à des séances de magie. Le premier, intime du duc de Brunswick, avait favorisé le martinisme à Wilhelmsbad. Waechter, autre maçon « réformé » selon Hund et Willermoz, Waechter, connu des adeptes sous le nom de frère *a Ceraso*, « soutient avoir la vraie Bible, qui

1. *L'Antimagnétisme*, 4.
2. Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*, II, 402. Cf. Eckartshausen. *Aufschlüsse zur Magie*, I, 8.
3. Luchet, *Essai sur la secte des illuminés*, p. VII.
4. Lavater, *Handbibliothek*, 1791, V, 154 (20 février 1791).
5. Divonne à Kirchberger, 9 décembre 1794.
6. Saint-Martin à Kirchberger.
7. « La reine avait eu cette vision le 17 janvier 1781, et elle a vu de nouveau la nuit du 20 au 21 février. » (*Cahier des Illuminés d'Avignon*, 134.)

diffère beaucoup de la nôtre ; de même, il croit que le diable, ou les mauvais esprits, n'a plus aucune influence sur les actions de l'homme depuis la venue de Jésus-Christ dans le monde... ; ce qui surprend, c'est qu'il ne prêche pas une vertu austère et se permet, de même qu'à ses disciples, d'aller dans les mauvaises maisons et de jouir des femmes [1] ». Quant à Wœllner, il s'efforce d' « encourager le mysticisme dans toutes ses manifestations, afin de trouver un contrepoids moral à la propagande révolutionnaire [2] ». Leur triple volonté rétablit la censure et fait proscrire Nicolaï, émule prussien de notre d'Alembert : ils sévissent contre les incrédules ; tous les illuminés envient cette Prusse révolutionnaire. « On reparle beaucoup d'une réunion des confessions chrétiennes, mande à Lavater un de ses correspondants ; il s'agit de Frédéric-Guillaume II, il en serait le promoteur. On le croit volontiers, car on entend et on lit beaucoup de bien et de divin de ce roi, qui abat le monstre de l'incrédulité, du socinianisme et de l'irréligion [3]. » « Oh ! si Frédéric-Guillaume II vivait encore ! s'exclamera Werner, au moment où il tentera de ressusciter les Loges mystiques. Il serait excellent comme moyen... car, sans l'appui d'un prince, aucun particulier ne réussit une réforme [4]. »

Bien des principicules l'imitent. Nous avons déjà parlé de Ferdinand de Brunswick et de Charles de Hesse, les deux plus fortes têtes de la franc-maçonnerie. Ajoutons-y Ernest et Auguste de Saxe-Gotha, Charles-Auguste de Saxe-Weimar, le baron de Dalberg, le prince de Dessau, Charles de Bade [5] ; ajoutons-y le prince de Neuwied, dont la mère, dévote de Lavater, s'applique à déchiffrer le traité magique d'Eugène Philalèthe [6] ; ajoutons-y Charles de Mecklembourg et ce Louis de Hesse, qui vogue de Starck à Duchanteau [7] ; ajoutons-y surtout les membres de la très mystique famille ducale de Wurtemberg, swedenborgiens, lavatériens, et qui, par l'intermédiaire de la princesse Marie, épouse du tsar Paul, portent l'illuminisme sur le trône de Russie [8]. Ajoutons-y les monarques scandinaves, dont les États prolongent vers le Nord la bigarrure des petits pays germaniques. Charles de Hesse, Bernstorff et Schimmelman ne représentent pas seuls l'occultisme danois : le prince d'Augustenbourg et le futur Frédéric VI s'en mêlent tous deux [1]. Et que dire de la Suède ! C'est « le pays des revenants, des apparitions, des miracles [2] ». La sorcellerie, au dix-septième siècle, y avait revêtu un caractère épidémique [3]. Gustave III et son frère, le duc de Sudermanie, se vouent aux expériences occultes, à la fois par politique et par attrait. Imaginant que Charles-Édouard, prétendant au trône d'Angleterre, possédait la grande-maîtrise de la franc-maçonnerie, le roi de Suède cherchait à capter sa bienveillance ; il revendiquait les provinces baltes, héritage des Templiers ; mais sa crédulité valait son astuce. On le vit solliciter un horoscope et consulter une devineresse qui montrait l'avenir dans le marc de café ; on l'entendait narrer l'affreuse vision de Charles XI ; il ne dédaignait pas de « porter au cou, dans une boîte d'or, un sachet contenant une poudre précieuse qui devait éloigner les mauvais esprits [4] ». Quant à son frère, « défiant et sournois, toujours la larme à l'œil et l'oreille au soupçon, d'une ambition intraitable autant que puérile, esprit obtus, la faiblesse morale personnifiée, c'était l'homme qu'il fallait aux magnétiseurs et aux nécromanciens [5] ». On l'accuse d'avoir préparé, sous prétexte d'occultisme, l'assassinat de Gustave III. Reuterholm, qu'il prit comme ministre, aurait été son complice [6]. Leur parti s'oppose assurément à celui du feu roi ; Reuterholm voit dans l'assassin « un instrument de la vengeance divine [7] » ; mais nous n'oserions l'affirmer coupable, d'autant que l'événement le surprend à Rome [8].

Si les nations catholiques, dont le culte satisfait mieux notre mysticisme inné, cèdent moins facilement à de pareilles invites, la décroissance

1. Plessen à Willermoz, 21 juillet 1780.
2. Spenlé, *Novalis*, 250. Cf. Benjamin Constant, *Lettres*, 451-452 (21 novembre 1811), et Vierling, *Zacharias Werner*, 38, note.
3. Goffaux à Lavater, 8 décembre 1786.
4. Werner à Scheffner, 29 janvier 1805 (*Blätter für literarische Unterhaltung*, 9 octobre 1834, p. 1171).
5. Cf. Mühlenbeck, *Sainte-Alliance*, 96-97.
6. Lettres de Kämpf à Lavater, 16 septembre 1774 et 29 mars 1775.
7. Cf. Blum, *Starck et le Crypto-Catholicisme*, 47.
8. Lavater dédie à cette impératrice son épopée de *Jesus Messias* et correspond avec elle sur l'état des âmes après la mort.

1. Cf. Bobé, *Efterladte Papirer fra den Reventlouwske Familiekreds*, VIII, 44, et les papiers du prince Frédéric et du maréchal Bülow, à la bibliothèque royale de Copenhague.
2. J. de Maistre au roi Victor-Emmanuel, 4 mai 1809. *Œuvres*, XI, 261.
3. Cf. Byse, *Swedenborg*, I, 95.
4. Cf. Geffroy, *Gustave III*, II, ch. x, et Léouzon Le Duc, *Gustave III*, 101-103, 256-259.
5. Geffroy, *Gustave III*, II, 261.
6. Le plan de ce livre nous dispense d'approfondir ce point d'histoire. Cf. les accusations portées contre Ch. de Sudermanie dans Geffroy et Léouzon Le Duc. D'après le colonel Schinkel, que cite Geffroy, le prince se serait fait prédire la mort prématurée de son frère. « Et le Seigneur me dit ensuite : Va dire à Charles : Ceins tes reins, car tu seras un homme puissant. Tu deviendras un grand roi sur la terre de Suède ; la Norvège sera sous tes pieds... Tu seras un autre Salomon sur la terre. Les esprits te serviront, et tu seras leur Seigneur, et les anges seront prêts à t'assister. » (Schinkel, *Souvenirs*, III, 329, cités dans Geffroy, *Gustave III*, II, 264.)
7. Reuterholm à Lavater, 28 octobre 1792.
8. Reuterholm à Lavater, 25 avril 1792.

des convictions religieuses les dispose pourtant aux recherches indépendantes. Mais ceux qui s'y livrent se cachent : parfois ils mêlent à leur magie un piment de satanisme. Que devons-nous croire des cadrans sympathiques, destinés à transmettre la pensée, et qu'expérimenta « l'un des premiers princes après les rois Louis XV et Louis XVI[1] »? Que faut-il penser des récits d'après lesquels Monsieur, comte de Provence, aurait évoqué le diable et lu dans un livre magique son avènement[2]? Du moins, la maison d'Orléans pratique-t-elle avec continuité l'œuvre luciférienne; on découvre, après la mort du Régent, « l'énorme et sinistre appareil dont il s'était servi pour ses mystérieuses expériences : grimoires indéchiffrables, instruments inconnus, têtes de mort, squelettes d'animaux, herbes et poudres[3] »... Son petit-fils, Égalité, passe pour s'adonner à des sciences « d'une très mauvaise espèce[4] »; il raconte, devant M. d'Allonville, comment, au Raincy, un Juif l'attira dans un fourré où lui apparut un fantôme. « Il avait eu une conversation de plus d'une heure avec cet être réel ou fantastique, dont la main lui scella au cou un anneau de fer. Il nous fit voir cet anneau, mais ne poussa pas plus loin la confidence sur ce qui lui avait été prédit, se contentant de nous dire : « La chose est de la plus haute importance, mais c'est un mystère[5]. » Le Juif en question, assurait-on, n'était autre que Falc, et le talisman devait obtenir à son possesseur la couronne royale. Mais la marquise de la Croix, qui en eut vent, le brisa par ses prières, pensant contribuer puissamment à cette contre-révolution par laquelle elle mobilisait les puissances surnaturelles[6].

II

Pour faire leur cour, ou par curiosité, des hommes de lettres embrassent les bizarreries qui passionnent les grands seigneurs. Vers 1780, un renversement total s'opère dans les esprits : autant, jusqu'alors, le sarcasme blasé paraissait élégant, autant la nécessité s'imposera de peser mûrement

1. Abbé Fiard, *la France trompée*, 144.
2. Comte Ducos, *La mère du duc d'Enghien*, 224.
3. *Ibid.*
4. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 74.
5. D'Allonville, *Mémoires*, I, 145. Cf. Capefigue, *Louis XVI*, III, 17; B. Fabre, *Franciscus Eques...*, et les *Souvenirs* de Gleichen.
6. Une lettre, malheureusement illisible en partie, adressée le 6 juillet 1789 à la marquise de la Croix, semble se rapporter à ce conte, et confirmer ce qu'en dit Gleichen (papiers de Cazotte).

les fables même étranges. Il n'est que d'ouvrir une histoire bien renseignée pour constater l'acuité de cette révolution en Allemagne[1]. De même, en Suède, Linné veut établir l'existence des présages, signes visibles de la Providence[2]. En France, le mouvement se trahit moins visiblement. Les idéologues, maîtres de l'Académie, disposent des réputations; malgré le triomphe de Rousseau, l'on hésite à s'écarter de l'orthodoxie matérialiste; et ceux qui s'y risquent s'en tiennent à l'*Émile*. La critique officielle étouffe ou ridiculise les écrits mystiques. Néanmoins, plusieurs littérateurs indépendants s'en éprennent : c'est Restif de la Bretonne, dont nous étudierons les sornettes; c'est encore un autre bohème dont les paradoxes ravissent la société de Mme Fanny de Beauharnais : Sébastien Mercier, ce précurseur dépourvu de génie, polygraphe infatigable et diffus, amateur de toutes les nouveautés, intime de ce même Restif, familier d'Anacharsis Clootz et de Cazotte[3], enthousiaste de Lavater[4]; tous ses livres fleurent la théosophie, mais s'achèvent en un déisme tolérant; on l'entend prêcher l'utilité d'une religion secrète[5], vanter les martinistes, formuler des notions quasi swedenborgiennes[6], mais il se garde de les développer; Jean-Jacques souscrirait à ses tirades imprécises. Et que de prudence l'historien doit observer en ces matières! Dirait-on pas, à certaines expressions de Volney, qu'il s'inspire du langage des initiés? Ne trouverait-on pas dans sa vie des vestiges de superstitions, à commencer par cette « terreur des revenants » qui l'étreignit enfant[7]? Mais ni l'allégorie des *Ruines*, ni ses dissertations mythologiques ne reflètent autre chose que le pur rationalisme. Il ne suffira pas non plus, pour que nous suspections Hérault de Séchelles, qu'il ait rendu visite à Lavater, ni même qu'il se soit institué le mécène d'Antoine de la Salle; un témoignage supposé de Mme de Staël n'autorise pas les occultistes à revendiquer Bernardin de Saint-Pierre[8]; et, bien que nous sachions Restif de la Bretonne en relations avec Beaumar-

1. Cf. surtout l'*Histoire des idées religieuses en Allemagne*, de F. Lichtenberger, t. I.
2. Geffroy, *Gustave III*, II, 253.
3. Béclard, *Sébastien Mercier*, 754.
4. Cf. Béclard, *Sébastien Mercier*, 461.
5. Mercier, *Tableau de Paris*, V, 178.
6. « Mon âme ne peut se dérober à la puissance universelle de la Divinité qui remplit, anime et conserve l'univers... L'idée que je me fais de l'Être suprême est à mon âme ce que le soleil est à l'égard de ma vue » (Mercier, *Jezennemours*, 16-17.) Et pourtant l'essentiel du livre est une apologie de la « tolérance ».
7. Cf. la *Notice* sur Volney, dans ses *Œuvres*, I, p. IV.
8. Lacretelle, *Testament philosophique*, II, 89.

chais[1], nous hésiterons devant son témoignage, lorsqu'il nous décrit l'origine étrange de l'opéra de *Tarare* :

Beaumarchais, depuis quelque temps, travaille à un *Opéra* dans *le Prologue* duquel il introduit les âmes non corporées des personnages qui doivent paraître corporées dans l'Opéra. On assure que, pour n'y rien mettre que de vrai, il a employé tous les secrets de l'art chimique, pour tirer l'âme de son corps, et la faire monter au séjour des âmes décorporées et prêtes à se recorporer. Voilà comment il a tracé le sujet de son prologue, d'après l'illuminé *Bœhmer*, dont il avait pris les leçons[2].

Du moins des influences indubitablement mystiques favorisent-elles la vogue de l'orientalisme et de la science comparée des religions. Court de Gébelin, dont les ouvrages, malgré leurs fantaisies, passèrent longtemps pour des modèles d'érudition ; Court de Gébelin, l'auteur du *Monde primitif* et l'agent officieux des réformés, appartient à des Loges telles que les Neuf Sœurs, où, conjointement avec Franklin, il devait accueillir Voltaire[3]. Il collabore avec Saint-Martin[4], et le *Cours de religion* dont ses papiers renferment l'ébauche montre les arrière-pensées que dissimulait une science d'aspect rationnel. Certains contemporains s'en doutaient : ils évoquaient le souvenir de Guillaume Postel et de Pythagore[5], et baptisaient cette métaphysique « le système du grand ordre[6] ». Son révélateur, Court de Gébelin, en attend le bonheur de l'humanité, et comme une nouvelle rédemption :

Nous avons eu l'avantage d'être aidés par une philosophie pleine de sens et de raison, que nous avons heureusement rencontrée sur notre chemin... Le plus simple énoncé de cette sublime philosophie fut pour nous un flambeau divin... Ce système seul peut sauver les nations ; lui seul peut faire de l'Europe une Assemblée de Frères, et de l'Univers, un Tout lié par les mêmes droits, soutenu par les mêmes devoirs, heureux par les mêmes jouissances, ayant ainsi le même langage, celui de l'ordre, sans lequel rien ne peut subsister, et base essentielle de toute législation[7].

Fidèle au christianisme, il insiste sur l'harmonie qu'établit la Providence ; et cette universalité des lois cosmiques ne laisse pas de rappeler quelque peu l'égalitarisme révolutionnaire. « Il existe un ordre éternel et immuable, qui unit le ciel et la terre, le corps et l'âme, la vie physique et la vie morale, les hommes, les sociétés, les empires, les générations qui passent, celles qui arrivent, qui se font connaître par une seule parole, par un seul langage, par une seule espèce de gouvernement, par une seule religion, par un seul culte[1]. » Les prophéties nous manifestèrent ce plan, que la divinité se prescrivit dès le début pour le bonheur universel des hommes, et qu'elle ne perd jamais de vue[2]. Se révèle-t-il aussi par le langage ? Disons du moins que « l'homme étant un être intelligent, était nécessairement un être pensant, puisque la parole est le miroir de l'intelligence, son organe propre, son véhicule[3]. La science des hiéroglyphes, celle des nombres, permettaient de déchiffrer l'allégorie universelle[4]. De là naissent les mythologies : elles ne renferment que des symboles ; « en examinant attentivement les noms de ces *Hélion* (de Sanchoniaton), de ces *Bérouth*, de ces *Jupiter*, de ces *Coelius*, etc., on avait précisément la même histoire que celle que donne Moïse[5] ». Une telle similitude la prouve : nous devons croire que l'homme, longtemps souverain de l'univers, en perdit la maîtrise par sa faute ; nous devons croire que cette maîtrise fut transférée à Jésus-Christ, représenté par le chérubin d'Eden[6]. Notre raison s'insurgerait à tort contre les miracles. « Il faut de toute nécessité qu'ils reviennent : 1° pour la conversion des juifs ; 2° pour contre-balancer les faux miracles destinés à séduire les élus ; 3° pour accomplir l'Écriture qui ne l'est pas dans les temps apostoliques ; 4° pour soutenir le christianisme ébranlé par la corruption qui doit aller en croissant[7]. » Une fois la *science* véritable restaurée — et Court de Gébelin se flatte que ses travaux en hâteront l'heure — rien n'empêchera l'âge d'or que prépare le progrès des connaissances humaines :

On peut dire que notre siècle est riche en belles découvertes pour l'humanité ; il faut les prêcher en temps et hors de temps ; certainement, ce sera une semence qui germera en son temps, et on est déjà bien payé de ses peines à cet

1. Cf. à ce propos Paul Cottin, Préface à *Mes Inscripcions*, p. LXXVII.
2. Restif de la Bretonne, *Posthumes*, I, 323.
3. P. Schmidt, *Court de Gébelin à Paris*, 151-152 ; Findel, *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, I, 274 ; Amiable, *Neuf-Sœurs*.
4. Cf. la lettre de Saint-Martin à Willermoz du 10 mai 1782 (Papus, *Saint-Martin*, 160).
5. Cf. *l'Année littéraire*, 1784, n° 8.
6. Le Gros, *Analyse de Rousseau et Gébelin*, 210.
7. Court de Gébelin, *Monde primitif*, VIII, p. LXI.

1. Court de Gébelin, *Monde primitif*, VIII, p. XIX.
2. *Ibid.*, VIII, 107.
3. *Ibid.*, VIII, p. XXXVII.
4. *Ibid.*, VIII, 97-98.
5. Court de Gébelin, *Plan d'un Cours de Religion* (inédit). Ce travail, postérieur à son œuvre imprimée, nous révèle le dernier état de sa pensée.
6. Court de Gébelin, *Cours de Religion* inédit.
7. Court de Gébelin, *Plan d'un Cours de Religion*.

égard par l'espérance d'y avoir contribué ; c'est ce qui me soutient dans mes recherches qui ne sont pas aussi utiles que *la science*, mais qui le deviendront par la faculté qu'elles donneront pour acquérir celle-ci[1].

Alors s'accomplira l'œuvre de miséricorde prévue dès le commencement. L'homme réhabilité pourra recouvrer ce qu'il a perdu : la lumière de l'esprit, sa supériorité sur l'âme et le corps, l'union avec Dieu. Il doit simplement « reprendre sa première tâche malgré les obstacles : le rétablissement moral sera suivi du rétablissement glorieux dans le ciel en corps, âme et esprit ». Et ce sera le double règne de mille ans, au ciel et sur terre[2].

Les dissertations étymologiques et archéologiques sur lesquelles s'appuie cette construction obtiendront un grand succès, même en dehors des cercles mystiques. Non seulement les cagliostriens « cultivent ceux qui ont suivi et connu l'auteur du *Monde primitif*, et qui seuls peuvent servir utilement leur application à la recherche des anciens symboles et de leur signification[3] », mais toute une école de savants tient en grand honneur Court de Gébelin. Bailly s'en inspire pour attester la sagesse première des Hindous, dont les allégories, symbolisant les vérités physiques, furent prises à tort pour des fables[4] ; il cherche le peuple initiateur, les mystérieux Atlantes d'où proviennent nos connaissances traditionnelles. Le baron de Bock, semblablement, montre dans le sabéisme l'idolâtrie primitive[5] : et pourquoi cet allégorisme ne se refléterait-il pas dans les systèmes d'un Volney même ou d'un Dupuis? Ils substituent le symbole astronomique au symbole agraire, et se plaisent à faire de Moïse un disciple des Égyptiens[6]. A force de remuer ainsi les cendres des civilisations et des cultes les plus disparates, les hommes du dix-huitième siècle s'accoutument à ne s'étonner de rien : ils cajoleront ces prophètes de l'illuminisme, dont les discours rehaussent l'agrément de la conversation mondaine.

III

Le plus notoire est Saint-Martin. L'adepte des Élus Coëns, le théurge de Lyon, l'auteur abstrus de livres incompréhensibles, devient « l'élégant

1. Court de Gébelin à Isaac Iselin, 3 février 1776.
2. Court de Gébelin, *Plan d'un Cours de Religion*.
3. Magneval à Sarazin, 1er-10 février 1799.
4. Bailly, *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie*, 56-64, 252.
5. Baron de Bock, *Essai sur l'histoire du sabéisme*, 85.
6. Volney, *Ruines*, *Œuvres*, I, 210.

théosophe[1] », chéri de la société polie ; il y fera fureur, en attendant de s'isoler pour développer en lui les grâces de la prière. Tous les contemporains nous disent son charme[2]. Il les séduisait par sa modestie, son amabilité, son absence de forfanterie[3]. Je bénis Dieu, dit un de ses disciples, de « la connaissance de cet homme si plein de candeur, de religion et d'onction, dont l'apparition dans mon domicile, où se trouvaient présentes ma femme et ma pieuse mère émue jusqu'aux larmes, fut une bénédiction pour nous[4] ». D'autres admireront son intelligence :

Ölsner me racontait qu'il avait très bien connu le mystique Saint-Martin, désigné sous le nom de Philosophe inconnu... Sa conversation était extrêmement spirituelle et aimable, son maintien souvent d'un charme attirant.

Il avait de nombreuses connaissances approfondies, notamment dans les langues ; il savait parfaitement l'hébreu et très bien l'allemand, de sorte qu'il lisait et traduisait facilement les Odes de Klopstock. A propos des écrits de Bœhme, il sollicita l'aide d'Ölsner, car la langue de cet écrivain offre beaucoup d'idiotismes. Ölsner comprenait alors toujours fort aisément le mot à mot, mais le contenu lui demeurait obscur ; en revanche, Saint-Martin était familier avec celui-ci, et disait : « Du moment qu'il s'agit de comprendre, laissez-m'en le soin, je comprends parfaitement ce qu'il veut dire, les mots seuls dont il se sert ont besoin pour moi de quelque explication[5]. »

Aussi gagne-t-il bien des cœurs virils et féminins. « Il eut un succès à nul autre pareil dans les salons. » La marquise de la Croix l'héberge : bientôt « la maréchale duchesse de Noailles, la marquise de Lusignan, la marquise de Chabannais, la marquise de Clermont-Tonnerre en vinrent à distancer par leur émulation, la ferveur de la marquise de la Croix[6] ». C'était encore la spirituelle Mme de Coislin[7], et des ecclé-

1. Joseph de Maistre, *Soirées*, I. *Œuvres*, IV, 56.
2. Cf. Findel, *Franc-Maçonnerie*, I, 281.
3. « De mœurs fort douces et infiniment aimable, écrivait de lui Joseph de Maistre, on n'aperçoit rien d'extraordinaire dans ses manières ni dans sa conversation. » (Dermenghem, *Joseph de Maistre mystique*, 48-49.) Où donc Costa de Beauregard a-t-il puisé de quoi l'appeler « figure sombre et pédante, plat et creux professeur d'illuminisme »? (*Roman d'un royaliste*, 59). Dans Louis Blanc, peut-être?
4. Gence, *Biographie littéraire*, 18.
5. Varnhagen, *Notice sur Saint-Martin*.
6. Comte Ducos, *la Mère du duc d'Enghien*, 205.
7. Chateaubriand connaissait bien Mme de Coislin, qui ne mourut qu'en 1817. « Au moment où elle était prête à passer, on soutenait au bord de son lit qu'on ne succombait que parce qu'on se laissait aller ; que si l'on était bien attentif et qu'on ne perdit jamais de vue l'ennemi, on ne mourrait point : « Je le crois, dit-elle, mais j'ai peur d'avoir une dis- « traction. » Elle expira. » (*Mémoires d'outre-tombe*, II, 477.)

siastiques, l'évêque de Meung, le curé de Saint-Sulpice[1], et des grands seigneurs, français et étrangers. Le prince Alexis Galitzine, avec qui, en 1787, il entreprit le voyage d'Italie, dit plus tard « à M. le marquis de Fortia d'Urban, qu'il n'était véritablement homme que depuis qu'il avait connu M. de Saint-Martin[2]. D'autres Russes encore lui composent un cercle de thuriféraires : Kacheloff, Basil Zinowief, et la comtesse de Rasoumowski, future hôtesse de Divonne[3]. Son influence s'étend jusqu'à des princes, parmi lesquels on ne s'étonnera pas de retrouver la duchesse de Wurtemberg et la duchesse de Bourbon. Mais aussi le Philosophe inconnu savait renoncer au jargon des Loges et n'en garder qu'une petite pointe, suffisante à stimuler, sans la fatiguer, la curiosité publique : il parlait des lettres profanes, avec un léger dédain qui le rendait « intéressant » ; son bon ton, ses belles manières, son instruction forçaient l'audience des marquises.

Oh ! qu'il n'aime guère les sophistes du siècle ! « Mandrin était un brigand moins funeste que ne le sont les philosophes pris dans le sens moderne[4]. » Ils ravagent les cœurs en leur enlevant la foi ; leur œuvre est un monstre ; mieux valait cette littérature du dix-septième siècle que l'incrédulité ne contaminait point[5]. Saint-Martin y goûte surtout Pascal. « De tous ceux qui n'ont pas eu le mot de l'énigme, il est celui qui a été le plus loin ; mais n'ayant pas toujours la clef pour discerner le vrai d'avec le faux, il s'est épuisé à tout défendre[6]. » Le Philosophe inconnu, qui dissimule cette clef, n'y fait allusion qu'en passant ; il préfère insister sur les points qui le rapprochent de l'auteur des *Pensées* :

> Lisez les *Pensées* de Pascal. Vous n'accuserez pas cet homme d'être un petit génie, vous ne l'accuserez pas d'ignorer les sciences exactes. Eh bien, il a dit en propres termes ce que je vous ai dit et ce que j'ai imprimé, savoir : que le dogme du péché originel résout mieux nos difficultés que tous les raisonnements des philosophes... tenant à la fois de vous et de moi, je ne crois pas pouvoir vous proposer de meilleur médiateur[7].

1. Saint-Martin à Willermoz, 9 juillet 1775, 23 mars 1777. (Papus, *Saint-Martin*, 138, 147.)
2. Gence, *Antoine Lassalle*, 43.
3. Cf. Matter, Saint-Martin, *passim* ; et Saint-Martin, *Corresp. avec Kirchberger*, 63.
4. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 321.
5. *Ibid.*, II ; chapitre sur Rousseau.
6. *Ibid.*, I, 320.
7. Saint-Martin à Clément de Ris, 27 fructidor-13 septembre 1791. (Communiqué par Mme Robert.)

Langage courageux, à l'époque où Voltaire tournait en dérision l'apologiste de Port-Royal. Mais Saint-Martin déteste Voltaire. Il se rattacherait plutôt au courant sentimental mis à la mode par Jean-Jacques. Encore faut-il y mettre bien des nuances[1]. Le Philosophe Inconnu s'avoue frappé des ressemblances de caractère que lui révèle une lecture des *Confessions*[2] : il trouve dans l'*Émile* « des éclairs heureux et bien consolants », et lui tient compte d'avoir reconnu publiquement la divinité du Christ[3] ; la partie affirmative de la *Profession de foi du Vicaire savoyard* éveille son enthousiasme :

> Ce que j'ai remarqué de plus beau dans l'ordre philosophique, c'est la première partie de la *Profession de foi du Vicaire savoyard ;* je ne connais rien parmi les modernes, ni parmi les anciens, de mieux pensé que cette première partie.
>
> Il n'a pas été aussi heureux dans la seconde partie qui traite du christianisme ; il avait peut-être le christianisme dans son cœur, mais il n'était point assez éclairé pour l'avoir dans l'esprit. Heureusement que Dieu n'y regarde pas d'aussi près que nous[4].

Ses formules, parfois, semblent prises du Genevois. « Tout est complet sortant des mains du principe de tout[5] » : n'est-ce point un démarquage de la première phrase de l'*Émile* ? Mais il garde son indépendance. Il veut que l'on enseigne la religion aux enfants[6]. Et s'il se juge lui-même inférieur à Rousseau[7], s'il en admire le cœur, il n'en déplore pas moins le manque d'éducation qui fausse tant de qualités. « Si cet homme rare et doué de si grands dons avait eu le bonheur de tomber en des mains éclairées, quel fruit n'aurait-il pas produit[8] ! » Saint-Martin amorce ainsi le jugement des catholiques de la génération suivante : eux aussi déploreront que le « siècle » ait perverti cette âme naturellement

1. Cf. quelques indications dans P.-M. Masson, *Religion de Rousseau*, III, 107-109.
2. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 9.
3. *Ibid.*, I, 251.
4. *Ibid.*, II, 329-330.
5. Saint-Martin, *Homme de désir*, 3.
6. *Ibid.*, 195.
7. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 59.
8. *Ibid.*, II, 327. — Jugement partagé par d'autres philosophes situés sur les confins de l'idéologie officielle et de l'illuminisme. Ecoutons Azaïs : « J.-J. Rousseau avait reçu de la nature tout ce qu'il faut à l'homme pour voir la vérité, pour la saisir dans toute son étendue, et se passionner pour elle ; mais il n'avait reçu de son éducation et de ses contemporains que des idées obscures, des vérités incomplètes ou déguisées par un très grand mélange d'illusions et d'erreurs. » (*Jugement philosophique sur J.-J. Rousseau et sur Voltaire*, 16-17.)

chrétienne. Mais une telle œuvre demeure forcément incomplète et berce nos désirs plutôt qu'elle ne les satisfait :

> Jean-Jacques lui-même, dont le cœur et la plume étaient si propres à faire descendre la vérité sur la terre, ce Jean-Jacques que je regarde comme un envoyé, comme un prophète de l'ordre sensible... avait beau disposer les avenues de la vérité avec une régularité imposante, les orner de points de vue ravissants, et les animer d'un magisme enchanteur, il ne nous amenait point jusqu'à cette habitation plus belle et plus délicieuse où cette vérité fait sa demeure[1].

Il se peut que Rousseau nous émeuve : mais « le mot émotion devient dangereux, s'il demeure vague, et toute émotion n'est pas indifférente[2] ». Saint-Martin reste étranger à l'idolâtrie du sentiment. « Rien n'éclaire l'esprit comme les larmes du cœur[3] » ; il le reconnaît en une formule propre à charmer ses belles pénitentes ; l'intuition prime la dialectique ; mais elle ne doit pas s'émanciper des cadres rationnels. « Cœur de l'homme, si tu marches seul, tu t'exaltes, tu t'évapores, ou tu fais place à l'orgueil... Esprit, esprit, c'est toi qui conduis l'homme à son terme[4]. » Cette prudence empêche le Philosophe Inconnu d'aimer l' « enthousiasme » profane. Les descriptions idylliques de Bernardin de Saint-Pierre lui semblent pécher par excès de complaisance :

> Il faut louer vos intentions, écrivains ingénieux et sensibles, qui peignez, avec tant de charmes, les lois et les harmonies de la nature; mais cette nature désavoue elle-même la plus grande partie de vos délicieux tableaux.
> Elle n'ignore pas les taches que le crime a faites à la beauté[5].

Il y a chez Saint-Martin quelque chose de sec, de théorique, qui l'apparente aux versificateurs de l'école de Saint-Lambert. Sa métaphysique nuit à son lyrisme. Il dédaigne l'amour et le sentiment de la nature ; les lois suprêmes offrent une matière plus noble à notre inspiration[6]. Et, bien que l'usage nous asservisse aux règles de la prosodie, « le vrai poète les compte pour rien. La pensée commande et domine sous la forme, la forme n'ajoute rien à la pensée, si ce n'est sur des esprits du second étage[7] ». Que si les difficultés qu'il rencontre lui

1. Saint-Martin, *Lettre sur la Révolution*, 33.
2. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, II, 271.
3. *Ibid.*, I, 193.
4. Saint-Martin, *Homme de désir*, 242.
5. *Ibid.*, 301.
6. Saint-Martin, *De la poésie prophétique, épique et lyrique.* (*Œuvres posthumes*, II.)
7. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, II, 280.

suggèrent des innovations, elles annoncent peut-être Victor Hugo, mais rappellent plutôt La Mothe-Houdart :

> C'est Racine qui a fixé la langue poétique en France, comme c'est Pascal qui a fixé la langue de la prose. Quel service ce poète si doux, si délicieux, n'eût-il pas rendu à la nation, s'il avait pris sur lui de briser la moitié de nos chaînes, de ne pas s'astreindre à la régularité de nos rimes, de se permettre plus de liberté dans l'emploi des mots que la délicatesse de notre langue ne peut plus supporter; enfin, de ne pas redouter certains *hiatus* qui auraient été peu choquants pour nos oreilles, puisque nous supportons les diphtongues, et qui auraient rendu la poésie versifiée bien plus facile[1].

Va-t-il « mettre un bonnet rouge au vieux dictionnaire » ? Hélas! sa hardiesse demeure platonique ; il implore seulement de la « facilité » ; s'il ébauche un hymne religieux, sa gaucherie le fige, et qu'il paraît maladroit lorsqu'on le compare aux sémillants interprètes de la galanterie !

> Je lis à la splendeur de ce feu qui m'éclaire
> Que je suis émané de sa propre lumière :
> Que des célestes lieux citoyen immortel,
> Mes jours sont la vapeur des jours de l'Éternel[2].

Lamartine mépriserait ces balbutiements ; et pourtant, n'y discernerons-nous pas quelques expressions originales auxquelles nuit le rythme de l'alexandrin ? « La vapeur des jours de l'Éternel » ; il abonde en images de ce genre, mais ne sait pas les mettre en valeur. On comprend qu'un débit nuancé les ait pu rendre agréables. Beaucoup moins gêné dans la prose, Saint-Martin sait flatter les tendances nouvelles, avec une délicatesse d'autant plus persuasive qu'elle s'ignore. Féru de Bœhme, il oppose la « profondeur » des Allemands au « goût » de ses compatriotes[3]. Il n'eût pas fallu renchérir, à cette époque. D'ailleurs « souvent frappé d'admiration à la lecture d'Young et de Klopstock[4] », il se plaît à la poésie septentrionale ; mais il savoure encore plus les Écritures, leur fougue, leur spontanéité, ce qu'aimaient le moins les idéologues, ce qui séduira les romantiques :

> Sectateurs de la poésie, si vous lisiez les Écritures saintes, combien de merveilles ne vous offriraient-elles pas!...
> ... Ouvrez les prophètes; quel feu, quelles transitions, quelle foule d'idées et

1. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, II, 281.
2. *Ibid.*, I, 342.
3. *Ibid.*, II, 348-349.
4. *Ibid.*, I, 59.

de sentiments qui se pressent les uns et les autres! C'est du désespoir, c'est de la charité pour le peuple choisi, c'est de l'amour et des cantiques, c'est l'ennui que le sein de leur mère ne leur ait pas servi de sépulcre!

Poètes humains, vous seriez plus méthodiques, parce que c'est vous qui commandez votre enthousiasme [1].

Son style en tient; l'*Homme de désir* surtout se modèle sur les psaumes; de ce lyrisme pénétrant et neuf, notre littérature n'offrira plus d'exemple jusqu'aux *Paroles d'un croyant*. Son poème rythmé devance d'un siècle les cadences de Claudel; il charrie les images riantes, car ses versets, qui ressemblent à ceux de Lamennais, n'en ont point les fureurs d'Apocalypse :

Les merveilles du Seigneur semblent jetées sans ordre et sans dessein dans le champ de l'immensité.

Elles brillent éparses comme ces fleurs innombrables dont le printemps émaille ses prairies.

Ne cherchons pas un plan plus régulier pour les décrire. Principe des êtres, tous tiennent à toi [2].

Chateaubriand pouvait trouver dans Saint-Martin une ébauche de son apologétique. C'est la contemplation de l'univers, d'où le poète s'élève au Créateur :

L'homme insouciant et inattentif traverse ce monde sans ouvrir les yeux de son esprit.

Les différentes scènes de la nature se succèdent devant lui sans que son intérêt se réveille et sans que sa pensée s'agrandisse.

Il n'était venu dans ce monde que pour embrasser l'univers par son intelligence, et il laisse continuellement engloutir son intelligence par les moindres objets dont il est environné [3].

Elle s'accompagne même de sentiments proprement « romantiques » : la nature sauvage le séduit; il « trouve communément quelque chose de solennel et de majestueux dans les lieux solitaires, couverts de forêts ou arrosés de quelque vaste fleuve; ces tableaux sérieux et imposants semblent accroître leur empire sur lui quand il les contemple dans l'ombre et le silence de la nuit [4] ». Sans doute des signes de confusion l'affligent, en lui rappelant que le péché trouble l'harmonie primitive du

1. Saint-Martin, *Homme de désir*, 200-201.
2. *Ibid.*, 1.
3. *Ibid.*, 5.
4. Saint-Martin, *Ministère de l'homme esprit*, 75.

monde [1]; mais alors il se réfugie au pied des autels. Autre thème cher à Chateaubriand : la douceur des sanctuaires chrétiens. « N'y sentez-vous pas les passions se calmer, l'esprit s'éclairer, le cœur se réchauffer? Les choses du monde s'y plongent dans leur néant. Les rayons de la vérité nous y remplissent de lumières vives et de joies qu'on ne saurait peindre [2]. » Et lorsqu'enfin les romantiques revendiquent la mission divine du poète, ils se trouvent encore devancés par le vertueux théosophe : « Le droit des poètes (comme dans la Bible) marche d'un pas égal à celui des prophètes [3] »; « l'homme est la lyre de Dieu même [4] »; Victor Hugo contresignerait ces formules ambitieuses.

Elles lui valent l'estime des beaux esprits; dans maint salon, il promène sa plaisanterie douce, sa poésie gracieuse, son recueillement : on en chuchote des aventures prodigieuses; moins il parle, plus on soupçonne de mystères. Mais ces relations vagabondes ne suffisent point; les illuminés veulent avoir leurs salons à eux, où se retrouveraient artistes et mondains désireux de collaborer au grand œuvre; la duchesse de Bourbon leur ouvre une demeure princière; dès auparavant ils fréquentaient celle de Cazotte et de la marquise de la Croix.

IV

Avant que d'être martiniste, avant que de s'isoler dans son mysticisme individuel, Cazotte traduisait les *Mille et une Nuits*, et les imitait dans ses propres contes. Il écrivit antérieurement à son initiation les plus connus de ses ouvrages. Même ailleurs, ses souvenirs se distinguent malaisément de ses écrits imaginaires. « Son imagination, rapporte Nodier, était un conte oriental perpétuel dans lequel il s'attribuait volontiers un rôle, soit qu'il eût réellement pris part aux événements dont il parlait, soit qu'il ne pût s'empêcher de s'identifier, en racontant, avec un de ses personnages. Je n'ai conservé aucune idée de ce qu'on appelait ses visions, parce que je les confondais probablement avec ses histoires, mais j'en ai souvent ouï parler à mon père [5]. » Comment nous y retrouverions-nous mieux? Heureusement, sa correspondance, et divers

1. Saint-Martin, *Tableau naturel*, I, 18.
2. Saint-Martin, *Homme de désir*, 233.
3. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, II, 307.
4. *Ibid.*, II, 316.
5. Nodier, *Dernier banquet des Girondins*, 198. Témoignage tant soit peu suspect, comme tous ceux de Nodier, mais que nous reproduisons, car il exprime joliment le caractère, que nous pouvons vérifier, des écrits de Cazotte.

témoignages, permettent de reconstituer ses discours et son influence.

Le Diable amoureux (1776), œuvre toute fantastique, se trouvait rappeler étrangement les évocations que pratiquaient les sociétés secrètes. Un martiniste vient trouver l'auteur, lui révèle la modernité de l'illuminisme, et le résout à s'affilier : tel est du moins le récit traditionnel, que renferme déjà l'édition posthume des *Œuvres* de Cazotte. Toute sa vie se ressentira de cette initiation, même après qu'il aura quitté l'Ordre [1]. « Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon roi ! » s'écriera-t-il en gravissant l'échafaud [2] : n'y cherchons pas malice, mais cette phrase ne rappelle-t-elle pas singulièrement la devise : *Deo et regi fideles*, en-tête des correspondances officielles des Élus Coëns ? Il professe la théorie martiniste de la déchéance et de la réhabilitation [3] ; peut-être même, avant Joseph de Maistre, parle-t-il de la vertu purificatrice du sang [4] ; ces idées, qu'il publie avec exaltation, lui valent la notoriété d'un visionnaire : les uns en sourient, d'autres l'écoutent curieusement. Il renonce vite aux entreprises théurgiques : « l'Évangile devient sa règle [5] » ; il s'en tient là ; comme Saint-Martin, il redoute les initiations. Il voit le salut dans le repliement, le dépouillement, la contemplation intime [6] ; il détourne ses auditeurs de la connaissance des choses occultes, « mer orageuse d'où l'on ne voit pas le rivage [7] ». Encore un pas, et tous les adeptes lui deviendront odieux [8] ; ses répugnances augmentent avec celles du Philosophe Inconnu ; leur évolution concorde ; tous deux, sous l'influence d'une femme, abandonnent les sociétés mystiques.

1. Cf. son interrogatoire (*Œuvres*, I), et Matter, *Saint-Martin*, 59 *sqq*.

2. Scévole Cazotte, *Témoignage d'un royaliste*, 107.

3. « L'homme pécheur, après sa chute, a été couvert, dit la Genèse, d'un vêtement de peau de bête pour cacher sa nudité, c'est-à-dire sa faiblesse... Cette peau grossière, nous la quittons en mourant, et nous renaissons à l'autre vie dans ce corps primitif qui nous avait été donné d'abord si beau ! » (Anna-Maria, *La famille Cazotte*, 64.) Ce livre de Mme d'Hautefeuille, présenté d'une manière romanesque, n'en retrace pas moins avec exactitude les doctrines et les préoccupations de Cazotte ; son fils en reconnaîtra la véracité. Nous croyons donc pouvoir en tenir compte, jusqu'à un certain point.

4. « Dans les grands châtiments, les maux frappent en masse ; mais pour les uns ils sont une punition, tandis que pour les autres ils deviennent une récompense. » (Anna-Maria, *La famille Cazotte*, 208.)

5. *Notice historique* sur Cazotte, *Œuvres*, I, p. VIII.

6. « Nous venons de Dieu, ma Zabeth, nous devons retourner à Lui et devons nous aimer en Lui, voilà le vrai... Il faut rentrer dans soi-même pour chercher à connaître son âme et la purger des maladies qui pourraient la conduire à la mort. » (Cazotte à sa fille : Armand Bourgeois, *Pages inédites ou ignorées sur Cazotte*, 32.)

7. Cazotte, *Corresp.*, *Œuvres*, I, p. 1.

8. Cazotte au marquis de Luchet. A. Bourgeois, *Pages inédites*,..., 34.

Celle qui subjugua Cazotte se nomme la marquise de la Croix. « Geneviève-Félicité-Élisabeth de Jarenthe, veuve de M. de la Croix, lieutenant-général des armées d'Espagne, et vice-roi de Galice [1] », donnait « dans les choses extraordinaires ». Enthousiaste du livre des *Erreurs et de la Vérité*, elle sollicita son admission parmi les Élus Coëns ; on la rencontrait dans l'escalier de Cagliostro [2]. Puis elle ouvrit une école personnelle. Bientôt la renommée clame les mérites de cette personne « dont l'âme était si noble, l'esprit si éclairé, le cœur si parfait [3] » ; tout le monde l'honore : « elle est pieuse et bienfaisante ; elle a des idées religieuses exaltées, bien loin de toute intolérance [4] ». De Versailles, on se rend à Paris « pour profiter de ses lumières [5] ». Car on n'ignore point les manifestations dont elle jouit : même en public, assurait-on, elle « suspendait la conversation pour écouter ce que disaient ses amis d'un autre cercle [6] ». Cazotte, qu'elle entretient dans ses idées mystiques, en vient à ne plus « distinguer au premier moment ceux qui vivent de leur chair de ceux qui en ont dépouillé les apparences grossières [7] ». Il troque la magie collective contre les sortilèges individuels. Car on pense bien que la marquise utilise activement ses révélations. Voit-elle, dans le titre de son époux, une indication divine ? Toujours est-il que « son système consiste à faire tout avec le signe de la croix [8] ». Elle combat ainsi les démons. Comme les martinistes, elle admet la lutte incessante des esprits, et ses dévotions tendent à dissiper la magie noire. Au nom de la Trinité — qu'elle augmente bénévolement d'une quatrième personne, Melchisédec [9] — elle exorcise les influences perverses. Lorsque le fils de Cazotte va

1. Ainsi la qualifie un certain Mozel, dans une lettre adressée à Cazotte.

2. Cf. pour le premier fait, une lettre de Saint-Martin à Willermoz, 23 mars 1777 (Papus, *Saint-Martin*, 147) ; et pour l'autre le *Journal* de Corberon, VI, 6 juillet 1780.

3. Scévole Cazotte, *Témoignage d'un royaliste*, 43.

4. Baronne d'Oberkirch, *Souvenirs*, II, 246-247.

5. Jance à Cazotte, *s. d.*

6. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 19.

7. Anna-Maria, *La famille Cazotte*, 62-63.

8. Corberon, *Journal*, VI, 236 (31 juillet 1780).

9. Gleichen, *Souvenirs*, 167. — Lavater est aussi de ceux qui divinisent presque Melchisédec. C'est, affirme-t-il, « un homme religieux, adorateur de l'unique Monarque au nom d'une société qui l'institua son intercesseur, son prêtre, son sacrificateur consacré :

« Très vraisemblablement un maître instruit par Dieu même ;

« L'être le plus semblable au Fils de Dieu... Un prêtre éternel, c'est-à-dire incapable de succession — sans doute au nom de tous les adorateurs indépendants d'Abraham ;

« Plus grand qu'Abraham... un vivant — peut être immortel — retourné comme Enoch à Dieu — le type de tous les prêtres non lévites — sur terre, il réalise ce qu'est le Christ au ciel. » (Lavater à Ileisch, 15 avril 1785.)

partir pour l'émigration, elle lui impose une croix[1] ; par « l'application de la croix », elle cherche à rendre à sa fille les bonnes grâces d'un mari volage[2]. Rien ne lui paraît vain pour se concilier les puissances supérieures : elle voue des messes « à Sara, à l'ange Raphaël, à la Vierge[3] » ; elle « fait le commandement » magique[4], persuadée que toutes les afflictions privées ou collectives se doivent attribuer au Malin. Une belle-mère persécute-t-elle la fille de la marquise, point de doute, c'est une sorcière, et quelle joie lorsque la victime l'apprend :

Mon Dieu, mon Dieu! que de grâces, de louanges, de remerciements à l'auguste Trinité! Oui, chère maman, je suis pénétrée de reconnaissance pour toutes les grâces que je reçois... Comment cette vieille femme est sorcière... je suis désolée de n'être pas à Sarrebrück pour mettre en pratique ce que vous m'avez envoyé. Il est impossible de vous exprimer, ma chère maman, toute la force que Dieu m'a donnée, je le prie tous les jours d'armer mon bras pour combattre en son saint nom, et de mettre sous mes pieds les infâmes qui tourmentent les pauvres créatures[5].

Les imaginations de Jacques Cazotte ne pressentaient-elles point cette démonologie ? Chez Mme de la Croix, il s'exerce à combattre toutes les incarnations de Lucifer. « Elle croyait, comme le P. Gassner, dont elle faisait grand cas, que le diable était cause de presque toutes les maladies, lesquelles avaient toujours leur source dans quelque péché, qui avait soumis la partie malade aux influences du démon. Elle opérait par des prières et par l'imposition de ses mains arrosées d'eau bénite et de saint chrême ; mais quand elle rencontrait un possédé, et elle en nourrissait quelques-uns à la brochette, c'était alors qu'elle se croyait à sa véritable place[6]. » Pareillement, l'enfer inspire les jacobins, ainsi que le démontrent les prophéties de l'illuminisme révolutionnaire[7]. Car l'homme évoque les esprits pervers aussi bien que les anges : ils l'y poussent même[8]. Dans les troubles de France, « on reconnaît partout l'œuvre du diable[9] » : c'est la *magie noire* dont s'effraie Joseph de Maistre. Mais la Providence triomphera. La marquise, son pieux ami, et les collaborateurs, connus ou non, qui prêtent leurs concours aux cohortes

1. Scévole Cazotte, *Témoignage d'un royaliste*, 114-115.
2. La fille de Mme de la Croix à sa mère, 21 mars (1791 ?).
3. *Ibid.*, 5 mars (1792 ?). — 4. *Ibid.*, 20 juin (1791 ?). — 5. *Ibid.*, 4 mai (1792 ?).
6. Gleichen, *Souvenirs*, 167. Cf. Oberlin : les malades ne doivent point s'adresser aux médecins, mais à Dieu, et reconnaître « qu'il faille qu'ils aient manqué. On ne donne point la verge à ses enfants sans raison ». (Leonhardt, *Vie d'Oberlin*, 192.)
7. Cazotte à Pouteau, 9 décembre 1791.
8. Anna-Maria, *La famille Cazotte*, 94.
9. Cazotte à Pouteau, septembre 1792.

célestes, réussiront où les moyens naturels échouent. « La contre-révolution ne pouvait s'opérer que par la prière[1] » ; épisode de cette guerre des esprits, que peignait l'aimable conteur[2]. « Tout va bien, s'écriera-t-il encore en 1792 ; et je vous le certifie autant qu'un aveugle dont les bras sont employés à mettre en jeu les ressorts d'une importante manufacture peut certifier ; car tel mon rôle. Je vous ai prévenu que nous étions huit en tout dans la France, absolument inconnus les uns des autres, qui élevions, mais sans cesse, comme Moïse, les yeux, la voix, les bras vers le ciel pour la décision d'un combat dans lequel les éléments eux-mêmes sont mis en jeu[3]. » Il charge son fils « de lutter contre l'esprit des ténèbres[4] ». « Va combattre les enfants de l'air, lui dit Mme de la Croix, repousse-les dans l'abîme d'où les crimes des hommes les ont fait sortir, et que ma force et celle des élus soit l'égide dont je te revêts[5]. » Avant d'agir plus matériellement et de s'engager dans l'armée de Condé, ce jeune homme s'approche de la sainte Table, puis se rend à l'autel de la patrie, et « fait sur les quatre côtés les communications nécessaires pour mettre le Champ de Mars sous la protection des anges du Seigneur » ; il passe ensuite à l'Assemblée « pour en assujettir à Jésus-Christ les membres et leurs corrupteurs[6] ». Accomplissant tout ce qu'il peut « pour le service du Seigneur », soutenu par les prières de son père et de la marquise[7], comment n'espérerait-il pas ? Et qu'il jouirait, s'il entendait certains hurluberlus qui, dans l'autre camp, attribuent à des sortilèges les progrès de la contre-révolution[8] ! Cazotte ne perd jamais courage. « Nos maux extrêmes finiront dans trente-quatre jours », ose-t-il déclarer avant le 10 août, avant la Terreur ; et il tient Louis XVI pour invulnérable[9]. Quelle créance mérite, dès lors, la « prophétie » que rapporte La Harpe ?

Tout n'y est pas apocryphe, cependant. La Harpe invente cette

1. *Procès de Cazotte* (*Œuvres*, I, p. CXV).
2. Cf. entre autres son Conte du *Chevalier*.
3. Cazotte à Pouteau, 14 mai 1792.
4. Scévole Cazotte, *Témoignage d'un royaliste*, 110.
5. Anna-Marie, *La famille Cazotte*, 93.
6. Scévole Cazotte à son frère, *s. d.* — 7. Du même au même, 21 juillet 1792.
8. Nodier parle d' « un certain Pillé, qui croyait fermement aux esprits, et qui attribuait les progrès de la contre-révolution aux stratagèmes des lutins et des sorciers. Il convenait avec sincérité que le démon familier de Babeuf l'avait soumis... mais les sortilèges du Directoire prévalaient depuis quelque temps, et Pillé s'en apercevait mieux que personne aux tourments que lui faisaient éprouver toutes les nuits des follets aristocratiques déchaînés contre son sommeil ». (*Souvenirs et portraits*, *Œuvres*, IX, 293-294.) L'anecdote est un peu postérieure, mais qu'importe ? Ces gens n'évoluent guère.
9. « Quand je pense à la douleur de notre infortuné maître, je n'y tiens pas, mais je n'ai point de frayeur pour lui ; à mesure qu'on lui enlève sa garde visible, l'invisible est

prédiction dans les détails qui la rendent troublante ; mais il ne choisit pas sans motif le bonhomme. Convaincu du triomphe de la cause royale, Cazotte se plaisait à scruter l'avenir ; des amis consultent ses « talents divinatoires[1] » ; plusieurs en ouïrent des « anticipations » analogues à celle qui le rendit célèbre[2]. « Il n'y avait rien de plus aisé que de faire accepter à sa génération de merveilleuses prédictions de Cazotte, car ce digne homme était presque toujours sur le trépied, et la plupart des choses qu'il annonçait se réalisaient dans leur temps de la manière la plus naturelle[3]. » Qu'on se le représente en sa campagne de Pierry ou dans l'hôtel de la marquise : le maréchal de Richelieu, les Montbarrey, les Cossé, les Schomberg, épient ses propos[4] ; il badine agréablement, et bien des littérateurs se délectent à ses contes ; sa bonté, sa familiarité, son goût les émerveillent ; sa distinction pare l'illuminisme ; le ridicule en disparaît ; pourquoi des bateleurs, simultanément, en exploitent-ils les formes les plus basses !

TROISIÈME SECTION

I. — *Précurseurs de Cagliostro.* La vie énigmatique du comte de Saint-Germain.

II. — *Cagliostro.* Ses aventures, ses procédés, sa doctrine n'offrent rien qui le distingue essentiellement de la plupart des illuminés. Par là s'explique sa gloire, et l'ardeur avec laquelle les mystiques le défendront, même après son procès.

III. — *La légende de Cagliostro ; ses disciples.* Leur évolution, à Lyon, Paris, Strasbourg et Bâle. — Ramond de Carbonnières. — Cagliostro, victime de l'Inquisition, est divinisé. — La rencontre d'Aarau, où Lavater transmet à ses disciples la bénédiction de saint Jean l'Évangéliste.

IV. — *Alchimistes, nécromanciens, guérisseurs, tireurs de cartes.* Les apparitions de saint Jean-Baptiste. — La folie de Mme d'Urfé. — Les prétentions d'Alliette.

V. — *Le magnétisme.* Théorie purement médicale au début, il devient bientôt, pour la foule, une interprétation de l'univers, la preuve de son unité, l'explication des miracles, et comme une révélation nouvelle. Les polémiques accentuent ce caractère. Bientôt les somnambules prêcheront une religion universelle.

I

Tous les mémoires, toutes les correspondances le constatent : « Le

doublée ; et si quelque malheureux s'armait pour le frapper, saisi d'aveuglement, il tournerait son poignard contre lui-même. Croyez, mon ami, que je ne vous parle pas sans fondement. » (Cazotte à Pouteau, Fête-Dieu, 1792.)

1. Cazeau à Cazotte, *s. d.*

2. Cf. le témoignage — suspect — de Mme d'Oberkirch, *Souvenirs*, II, 398 ; et celui d'un ami de Cazotte, que rapporte et commente Jung Stilling, dans sa *Theorie der Geisterkunde* (*Œuvres*, VI, 570-583).

3. Nodier, *M. Cazotte. Contes de la veillée*, 42. — 4. Cf. Gleichen, *Souvenirs*, 167.

plus beau temps de l'incrédulité philosophique est devenu l'époque de la crédulité la plus aveugle pour les évocations, les apparitions, les divinations et autres jongleries des plus effrontés charlatans[1]. » En se vulgarisant, le mysticisme perd toute retenue et réveille d'antiques superstitions. Les carrefours grossissent les rumeurs du monde élégant. Ici, plus de dissertations érudites ou polies, mais un bagout de mauvais aloi ; au mystère discret succèdent des expériences tintamarresques. Souvent les deux auditoires fusionnent : les mêmes personnes applaudissent Saint-Martin et Cagliostro ; Saint-Germain brille à la cour ; des savants s'exaltent pour le magnétisme ; et quelles extravagances dépasseront jamais celles de la marquise de la Croix ? Mais les prophètes des rues crient plus fort ; ils s'affichent impudemment ; leurs clameurs achèvent de populariser l'illuminisme, et bientôt le discréditeront. Un nom, Cagliostro, résume cette période ; on oublie ses émules et ses prédécesseurs. Le dix-septième siècle déjà n'ignorait point ses procédés. « Ne consulte-t-on pas tous les jours les oracles aquatiques dans des verres d'eau ou dans des bassins, demandait l'abbé de Villars ; et les oracles aériens dans des miroirs et sur la main des vierges ?... N'apprend-on pas ainsi des nouvelles des pays lointains et ne voit-on pas les absents[2] ? » Hydromancie, intervention d'une « pupille », vision à distance, rien ne manque dans ce passage, de ce qui caractérise la magie du Grand Copte. Au duc d'Orléans, une fillette montre dans un verre d'eau les événements qui surviendraient à la mort de Louis XIV[3]. Et la tradition subsiste. A ses débuts, Lavater s'occupa longuement d'une femme de Bienne, la Tüscher, qui prédisait ainsi l'avenir et discernait les choses cachées[4]. Cagliostro n'inventa donc pas les éléments de son inspiration.

A Malte — l'un des premiers théâtres de ses exploits — le nommé Kohner avait, dès 1771, établi « un Rite fondé sur la magie, la cabale, la divination et les évocations[5] ». Ailleurs, combien d'aventuriers joignent l'alchimie à l'art des guérisseurs ! Deux Allemands, Schroepfer et Schroeder, acquièrent, par leurs fantasmagories, une renommée européenne. Le premier, en 1768, promet d'évoquer les morts, et son échec l'acculе au suicide. L'autre fonde à Sarrebourg une école de magie, de

1. Decourchamps, *Souvenirs de Mme de Créqui*, III, 221.
2. Abbé de Villars, *Comte de Gabalis*, I, 64-65.
3. Cf. les *Mémoires* de Saint-Simon, XIII, 459-463.
4. Correspondance de Lavater avec Kirchberger et Ch. Bonnet, 1770.
5. Thory, *Acta Latomorum*, I, 100.

théosophie et d'alchimie[1]. Nous voilà bien près de Saverne et du cardinal de Rohan. Mais un exemple plus illustre traçait d'avance à Cagliostro le programme de sa carrière. La science mystérieuse du comte de Saint-Germain, et ses hâbleries, lui avaient valu, jusqu'à la fin, des amitiés princières.

Que d'énigmes planent sur ce personnage[2]! Ses multiples avatars nous le déguisent. Balsamo n'a pu, comme lui, nous taire son identité. Les uns l'appellent « le marquis d'Aymar ou Belmar[3] », d'autres Welldon[4]. Ses interlocuteurs le crurent parfois espagnol ou portugais, car il parlait ces langues sans accent ; il leur décrivait son enfance comme celle « d'un roi de Grenade au temps des Maures[5] » ; ne le disait-on pas fils d'un banquier juif et de la reine d'Espagne, veuve de Charles II[6]? Ailleurs, il se prétendait issu des Ragotsky de Transylvanie, et recueilli par le dernier des Médicis[7] : Charles de Hesse, le protecteur de sa vieillesse, croit cette assertion vérifiée ; nous ne mentionnerons que pour mémoire l'opinion qui le fait venir de Leutneritz, en Bohême, et lui donne pour père ce *Comes cabalisticus* que raille l'abbé de Villars[8].

Son grand art était de jouer au « philosophe » tout en surexcitant la curiosité. « Il n'annonçait jamais, comme les autres charlatans, des connaissances surnaturelles. Sa philosophie était celle de Lucrèce[9]. » Matérialiste, mais sans aigreur[10], il se donnait comme un observateur des merveilles de la nature. Sans doute possédait-il quelques recettes industrielles. Il s'entendait à la préparation des couleurs ; c'est aussi, dit un contemporain, « le plus grand homme dans le genre des connaissances

1. Thory, *loc. cit.* Voir aussi Clavel, *Franc-Maçonnerie*, 182-183 ; B. Fabre, *Franciscus Eques...*, 102 ; et les ouvrages de J. Blum et de Le Forestier.

2. La plupart des textes relatifs à Saint-Germain ont été recueillis par G. Bord, *Franc-Maçonnerie*, I, et par F. von Oppeln-Bronikowski, *Der Graf von Saint-Germain*, Dresde, 1924.

3. C'est une affirmation de Lamberg, *Mémorial d'un mondain*, I. 117. Mais que vaut ce témoignage ? Un correspondant de Lavater lui mande de Gœrlitz, où se trouvait Saint-Germain : « Le comte de Schagmann lui dit qu'il avait lu beaucoup de choses à son sujet dans le *Mémorial d'un mondain* de Lamberg. Saint-Germain répondit : « C'est un fou, il n'a pas l'honneur de me connaître. » (Anton à Lavater, 20 août 1778.)

4. Anton à Lavater, 20 août 1778.

5. Gleichen, *Souvenirs*, 128.

6. D'Alméras, *Cagliostro*, ch. v.

7. Ch. de Hesse, *Mémoires de mon temps*, 134.

8. Eliphas Lévi, *Histoire de la magie*, 420. Cet auteur fallacieux ne mérite que peu de créance.

9. Gleichen, *Souvenirs*, 128.

10. Ch. de Hesse, *Mémoires de mon temps*, 134.

de fabriques de soie[1] ». A Charles de Hesse, son dernier hôte, il livra ces secrets, tout en lui laissant espérer la transmutation des métaux et des pierres[2]. Son irrespect épargnait l'alchimie. Il passait pour connaître l'art de fabriquer les diamants[3]. Des aventuriers, qui se prétendaient ses disciples, exhibaient la pierre philosophale[4]. Et l'on devine à quels propos cette attitude donnait lieu dans une atmosphère aussi surchauffée.

Il vit longtemps : jusqu'à quatre-vingt-douze ans, assure Charles de Hesse[5] ; cela suffit pour qu'on lui attribue un âge invraisemblable et le secret de ne jamais mourir. Et les nouvellistes de publier mainte sornette. Ils dépeignent le domestique, qui « n'est à son service que depuis mille cinq cents ans » ; ils assurent que le comte narre la Passion du Christ en témoin oculaire ; ils racontent qu'une soubrette, lui ayant dérobé l'eau de Jouvence, se trouva ramenée à la première enfance[6]. Saint-Germain laisse dire : ces légendes le flattent et lui servent. Sans doute hausse-t-il les épaules lorsqu'on l'accuse de s'entretenir avec le diable[7] ; mais de telles hâbleries le font cajoler. Ses prosélytes renchérissent : en 1790, ils le réputeront « encore de ce monde, et très bien portant[8] ». Car il gagne des adeptes, volontairement ou non ; d'aucuns lui attribuent cet ordre de Saint-Jakin, ou de Saint-Joachim, qui « faisait jurer aux récipiendaires de croire à la sainte Trinité, et de ne jamais valser[9] » ; on crut même qu'il avait initié Cagliostro, dans le Holstein, en 1774[10]. A coup sûr, le roi des aventuriers s'inspira de son exemple, mais aussi des nombreux manuscrits hermétiques et théosophiques qui couraient les Loges[11].

1. Plessen à Willermoz, 17 mars 1781.

2. Ch. de Hesse, *Mémoires de mon temps*, 133.

3. Lamberg, *Mémorial d'un mondain*, I, 122. Cf. la correspondance de Ch. de Hesse avec Haugwitz, à la Bibliothèque nationale de Berlin.

4. Cf. l'œuvre d'Etteilla, et Corberon, *Journal*, VI, 221.

5. Ch. de Hesse, *Mémoires de mon temps*, 133.

6. Cf. ces légendes dans Funck-Brentano, *L'affaire du collier*, 90.

7. Corberon, *Journal*, IV, 501 (13 janvier 1779).

8. Alliette, *Cours théorique et pratique du livre de Thot*, 33.

9. Thory, *Acta Latomorum*, I. Eliphas Lévi, *Histoire de la magie*, 420.

10. Cf. cette légende dans les pamphlets de Luchet et de Barruel, et dans Saint-Félix, *Aventures de Cagliostro*, 54.

11. Corberon nous parle d'un « manuscrit, *Alchimie philosophique*, que je possède par don depuis 1778, et que j'ai porté, en 1781, à M. le cardinal de Rohan, ainsi qu'au comte Cagliostro... » (Lettre à Vergennes, 27 mars 1786.) On peut être assuré que le Sicilien puisa à plus d'une source de genre.

II

Curieuse destinée ! Et sans doute arrive-t-il rarement « d'avoir été à la fois condamné par l'Inquisition comme franc-maçon et exécuté par la franc-maçonnerie comme imposteur[1] ». Jamais les Scapin, les Mascarille ne se montrèrent plus roués. Cagliostro n'invente guère, et n'exploite que les procédés de ses devanciers : mais, avec une maëstria sans égale, il les assemble en un faisceau chatoyant. Quel homme ! Ses années d'apprentissage le mènent partout ; il revêt tous les costumes, avant d'adopter celui de Grand-Cophte ; il s'assimile lentement les recettes dont il jouera. Il rôde en Italie, en Angleterre, en Allemagne : la Stricte-Observance l'accueille ; déjà, ses relations avec le grand-maître de l'Ordre de Malte l'avaient renseigné sur la crédulité du siècle. Il élabore définitivement ses rites, lorsqu'en 1780, il parcourt les provinces baltes, la Russie, la Pologne ; on le voit se targuer de Supérieurs inconnus[2] ; il se donne, à Pétersbourg, pour un certain Gualdo, âgé de cinq cents ans[3] ; à Varsovie, il ouvre sa première Loge égyptienne, promet de fixer le mercure, de créer la pierre philosophale et l'eau de Jouvence[4] ; bien qu'il paraisse « craindre les gens très instruits », il s'acquine avec Salvert de Thoux, qu'auparavant il évitait[5]. Mais des imprudences, et pis encore l'obligent à déguerpir : accueilli par l'archevêque de Strasbourg, il inaugure en France cette carrière de thaumaturge que clôt, cinq ans plus tard, un scandale fameux.

Il choisissait bien son milieu : nous avons vu comme Strasbourg se prêtait aux expériences mystiques ; et nous savons qu'un autre Rohan « comblait de ses bontés » Martines de Pasqually. Cagliostro se présentait surtout comme guérisseur : excellente façon de s'insinuer, et de forcer la confiance[6]. Il affichait d'ailleurs le plus grand mépris pour la Faculté : envoyé par le cardinal à Paris pour soigner son oncle, M. de

1. Béraldi, *Ramond de Carbonnières*, I, 8. Nous n'entrerons pas dans le détail de la carrière de Cagliostro, que l'on peut consulter dans le livre de Béraldi, dans le *Cagliostro* de Henri d'Alméras, etc. Voir une bibliographie complète dans l'ouvrage italien de M. Pericle Maruzzi (Turin, 1914). Nous nous contenterons de souligner la parenté du rite égyptien avec les autres formes de l'illuminisme.

2. Funck, *Nord und Süd*, octobre 1897, 46.

3. Corberon, *Journal*, V, 394-395. (25 septembre 1780.)

4. Thory, *Acta Latomorum*, I, 146. Funck, *Nord und Süd*, octobre 1897, 55. Cf. aussi la publication de M. von Oppeln-Bronikowski, *Der Schwartzkünstler Cagliostro*, Dresde, s. d.

5. Corberon, *Journal*, VI, 6 juillet 1780.

6. Cf. les papiers de Sarazin, notamment les lettres de Straub, de Hotze, de Diethelm Lavater, d'Imbert von Berseth.

Soubise, il refuse de s'en occuper tant que le malade recevra d'autres médecins[1]. D'où vient cette assurance ? Ceux qu'il remet sur pied l'admirent, et c'est alors qu'il leur propose le grand œuvre de la régénération physique et morale :

> L'homme, expose-t-il, créé à l'image et ressemblance de Dieu, est le plus parfait de ses ouvrages ; tant qu'il conserva son innocence, il commandait à tous les êtres vivants, même aux anges. Mais, après la chute, l'harmonie de l'univers fut corrompue et l'homme plongé dans la matière. Son travail, pour retrouver l'originelle pureté et la puissance qui étaient son apanage, est devenu ainsi considérable, et le but de l'initiation est d'amener l'homme déchu à reconquérir sa dignité perdue[2].

On reconnaît, dans cette profession de foi, les doctrines chères aux occultistes : l'entraînement qu'il impose, les rites qu'il prescrit, s'inspirent également d'eux, et l'Inquisition ne se trompait guère en le rapprochant de Schroepfer, de Swedenborg, « et de M. Falc, pontife des Juifs, qui sont tous regardés comme docteurs de la loi chez les Illuminés[3] ». D'une enquête à laquelle se livra Kirchberger, « il résulte que tout se passait bien comme en témoigne le procès de Rome », et que le thaumaturge « ne pouvait agir que par l'abus du nom de Dieu[4] ». « Nous avons très indignement mêlé le sacré au profane », avoue Sarazin[5]. Suivant les circonstances, Cagliostro s'inclinait devant le mystère de la magie divine, parlait de subjuguer les esprits élémentaires, ou faisait allusion aux ressources du satanisme[6]. Il attribuait les plus heureuses conséquences à des exercices insolites :

> Les épreuves auxquelles il fallait se soumettre pour opérer la régénération morale, consistaient à s'enfermer dans un pavillon placé sur le sommet d'une montagne et à s'y livrer, pendant un temps déterminé, à divers exercices mystiques. L'opération terminée, on acquérait la faculté de communiquer visiblement avec les sept anges primitifs ; on était doué d'un esprit rempli du feu divin, d'une pénétration sans bornes, d'un pouvoir immense ! Quant à la régénération physique, par elle le sujet acquérait un corps aussi pur que celui de l'enfant le plus innocent, pouvait arriver jusqu'à la « spiritualité de cinq mille

1. Jakob Sarazin à Lavater, juin 1781 ; Corberon, *Journal*, VI, 122-124 (30 juin 1781).

2. Rituel de la maçonnerie hermétique de Cagliostro, publié dans Marc Haven, *Cagliostro*, 153.

3. *Vie de Joseph Balsamo*, 121.

4. Kirchberger à Eckhartshausen, 4 avril 1795.

5. Sarazin au cardinal de Rohan, 5 février 1791.

6. Lettre de Mme von der Recke à Lavater, publiée dans Funck, *Nord und Süd*, octobre 1797, 53.

cinq cent quatre-vingt-sept années », ou prolonger sa vie saine et tranquille jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'appeler auprès de lui [1].

Rien de bien neuf dans ces promesses. Cagliostro apprend de Saint-Germain à laisser entendre qu'il en éprouve l'entier accomplissement. Il se dit âgé de trois siècles [2], et même, à l'occasion, prétend avoir vu les noces de Cana [3]. Les anges s'entretiennent avec lui familièrement ; il passe pour donner des soupers où s'assoient Voltaire et d'autres défunts illustres ; un enfant, dans un verre d'eau, lit à son intention les choses lointaines ou futures. Ramond de Carbonnières, ce futur académicien qui lui sert de garçon de laboratoire, paraît admettre sa prescience :

M. le Comte, mes chers amis, écrit-il à Sarazin, a reçu, avant-hier, vos lettres du 14 et du 17 à la fois, celles du 17 lui faisaient hommage des couches heureuses de Mme Sarazin. Dès mardi soir 21, M. le Comte avait eu la bonté de m'instruire du détail de cet accouchement et des heures de trois heures à six heures du matin qui en avaient été le commencement et la fin, et il aurait eu du plaisir que vous lui en fassiez parvenir la nouvelle *physique* d'une manière plus prompte que celle accoutumée [4].

Comment un visionnaire aussi privilégié ne se croirait-il pas le droit, non point de construire une religion nouvelle, mais de restaurer la véritable ? Il n'atteindrait guère à ses fins s'il prêchait le pur déisme [5]. Ceux mêmes qui lui reprochent d'avoir ouvert ses Loges aux Juifs avouent qu'il « affectait une grande religiosité, combattait l'athéisme et s'opposait à ce qu'on tournât les saints en ridicule [6] ». Ses disciples de Bâle entreprennent de « propager le christianisme [7] » ; un cagliostrien de Lyon, fervent catholique, annonce le baptême de sa fille, « que voilà membre de la grande famille », et qui recouvre ainsi « son innocence primitive [8] ». Il y a là plus qu'un mysticisme indéfini. Sans même les prêcher, le maître ramène ses admirateurs au christianisme [9]. Il lui suffit de prôner la Bible

1. Clavel, *Franc-Maçonnerie*, 177.
2. Funck, *Nord und Süd*, octobre 1897, 53.
3. Cf. la notice de Péricaud sur *le Séjour de Cagliostro à Lyon*, et les ouvrages d'ensemble cités plus haut.
4. Ramond de Carbonnières à Sarazin, 27 décembre 1784.
5. Faut-il dire que cette interprétation ridicule se trouve dans Louis Blanc ? (*Révolution*, 44-45.)
6. Cf. Bulau, *Personnages énigmatiques*, I, 320.
7. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 282.
8. Magneval à Sarazin, 19 mai 1796.
9. Propos du baron de Planta, recueillis par Lavater, *Tagbuch Voyage à Montbéliard*, 17 décembre 1791.

comme « le plus grand livre magique », résumé de la sagesse égyptienne, qui permit à Jésus d'accomplir ses miracles [1]. Mais ne reconnaissons-nous pas dans ces affirmations une des hypothèses constantes de l'illuminisme ? Nous ne nous étonnerons guère d'entendre Cagliostro vénérer Pythagore [2], non plus qu'Énoch ou le prophète Élie ; s'il « enseigne que la religion la plus digne de Dieu et de l'homme était celle des patriarches ; qu'Adam, Seth, Énoch, Noé, Abraham, Isaac et Jacob avaient seuls bien connu la voie pour parvenir à l'intime familiarité de Dieu qui se communiquait sans cesse à eux ; qu'on ne peut mériter les mêmes faveurs qu'en suivant leurs traces [3] » ; s'il revendique ainsi la succession d'on ne sait quelle Église primitive, ne se rencontre-t-il pas avec bien des occultistes, et Gablidone, pour ne citer que lui, ne prédisait-il pas une révolution qui rétablirait en 1800 l'antique foi patriarchale [4] ?

Il expose toutes ces chimères avec une faconde intarissable, qui nous dégoûte un peu, mais dont la désinvolture effarait son auditoire. Sans doute exerçait-il une sorte de fascination physique. « Cagliostro ne cessait de me regarder, conte Mme d'Oberkirch ; je sentis ce regard entrant dans mon sein comme une vrille, je ne trouve pas d'autre expression... Il y avait en lui une puissance démoniaque ; il fascinait l'esprit, domptait la réflexion [5]. » De là vient que l'on toléra son insupportable jactance :

Très chers Frères, écrivait sa Loge lyonnaise au Congrès des Philalèthes, ils existent ces maçons qu'aucun lieu de la terre n'avait encore offert à vos yeux ; leur voix fraternelle ose vous dire :

« Ne cherchez plus. »

Nous avons vu l'immuable vérité s'asseoir au milieu de nous sur les débris du doute et des systèmes. Vous la verrez, très chers Frères, descendre dans vos ateliers dès l'instant où vous abandonnerez à l'insensé qui bâtit sur le sable ces nombreux matériaux qui n'ont d'utile que le motif qui vous les a fait rassembler.

Ah ! bénissez, heureux Philalèthes, le jour où vous attirâtes sur vous les regards de notre Maître [6]...

Et ce bon maître exige, avant que de paraître devant les Philalèthes,

1. Mme von der Recke à Lavater, dans Funck, *Nord und Süd*, octobre 1897, 44-45.
2. *Ibid.*, 48.
3. Abbé Georgel, *Mémoires*, II, 45-47.
4. Lavater, *Protokoll über Gablidone*, 57.
5. Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*, 131, 147.
6. Thory, *Acta Latomorum*, II, 104.

la destruction de leurs archives. Une telle outrecuidance brouille tout : Gleichen, qui mène cette difficile négociation, repousse les injonctions du thaumaturge ; et lui de fulminer : « Nous avons offert la vérité, vous l'avez dédaignée... Malheureux Philalèthes, vous semez en vain, vous ne recueillerez que l'ivraie ! » Il s'aliène ainsi la plupart des théosophes ; mais il gagne en succès mondains ce qu'il perd auprès d'eux ; pour ruiner son crédit, il faudra l'affaire du Collier, et la révélation de ses jongleries. On le divinise presque. « C'est une intelligence bien estimable, écrit un admirateur. J'ai vu peu d'âmes aussi sensibles que la sienne, de cœurs si tendres, si bons et si compatissants. Personne n'a plus d'esprit et de connaissances que lui ; il sait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie, et son éloquence étonne et entraîne même dans celle qu'il parle le moins bien. Je ne vous dis rien de ses cures merveilleuses, il faudrait des volumes[1]... » Tous s'expriment de même ; avant de pénétrer son caractère, Mme von der Recke, son ennemie, avait commencé par le traiter d' « homme vraiment unique, qui a des connaissances surnaturelles, qui renversent toute ma pauvre philosophie[2] ». Plusieurs lui demeurent fidèles, même lors de son procès. « C'est une intrigue, écrit Sophie de la Roche, pour éloigner le Cardinal d'une place qu'il espérait et de celle qu'il occupe comme Grand Aumônier[3]. » Restif de la Bretonne déplore les « calomnies atroces répandues contre le sublime Cagliostro[4] » ; Gleichen, son antagoniste d'un jour, le croit victime de la jalousie médicale[5] ; que dire de ses élèves ! Jusqu'après la Révolution, ils cultiveront sa mémoire.

III

Ses tournées de propagande mènent Cagliostro dans toutes les métropoles. Des bulletins enthousiastes commentent ses succès. A Lyon, où bientôt il inaugurera son temple, il débute par consacrer « deux très grandes salles qu'il y a de plain-pied pour y donner ses nombreuses audiences qui ne font que s'accroître ; il y en a trois par semaine, celles des lundi et mercredi destinées uniquement à la première et seconde classe des citoyens, et la troisième qui est celle du samedi pour les pauvres, les artisans et les gens de la campagne[6] ». A Bordeaux, ancienne

1. La Borde, *Lettres sur la Suisse*, I, 7.
2. Lavater à Gœthe, 26 mars 1781. *Corresp.*, 106.
3. Lettre du 5 mars 1786, citée dans la *Geschichte der Familie Sarazin*, I, 192.
4. Restif de la Bretonne, *Posthumes*, II, 255-256.
5. Cf. les *Souvenirs* de Gleichen, ch. XII.
6. Rey de Morande à Sarazin, 21 décembre 1783.

résidence de Martines de Pasqually, il range sous ses lois un duc de Crillon[1] ; bientôt il « passe pour un être plus qu'humain... tout vient le consulter, il entreprend des cures incurables, mais il ne peut suffire à toutes les visites qu'il reçoit, il mène un très grand train, tous les jours un couvert de vingt-cinq personnes[2] ». Paris l'accueille dès 1780 ; il s'occupe des malades gratuitement et fait l'aumône avec ostentation[3] ; des légendes le peignent déjà comme le valet de chambre du comte de Saint-Germain ou comme le fils d'un directeur des mines de Lima ; à sa table se réunissent Corberon, la marquise de Coislin, le duc de Montmorency-Luxembourg[4] ; ce dernier le patronne officiellement et deviendra bientôt grand-maître de ses Loges. Vergennes, le maréchal de Biron, la princesse de Montbarrey, s'occupent du nouveau prophète[5] ; sa renommée croît encore quelques années, lorsqu'il paraît s'établir définitivement à Paris. Elle résiste même à ses premiers revers. Notre vieille connaissance, Corberon, parle du comte « avec l'admiration qu'on doit à ses vertus, à sa science, à son mérite, et à toutes ses rares et merveilleuses qualités[6] » ; il prend sa défense auprès de Vergennes ; plus tard, effrayé de cette imprudence, il osera nier effrontément qu'il l'ait jamais soutenu[7].

Bavardages, chansons, pamphlets s'entre-croisent. Cagliostro devient la pâture des nouvellistes à la main ; des *Confessions* apocryphes, une *Lettre à Beaumarchais*, usurpent son nom. On cherche des raisons mystérieuses à tous ses actes. S'absente-t-il, Sarazin se plaît à relever les bruits qui le concernent[8]. On le dit :

1. Rey de Morande à Sarazin, 17 janvier 1784.
2. Barbier de Tinan à Sarazin, 1er décembre 1783.
3. Bulletin de Paris, juillet 1781, à la bibliothèque d'Upsal.
4. Corberon, *Journal*, VI, 133 (4 juillet 1780).
5. *Ibid.*, VI, 150-151, 167, 203.
6. Mme de Langlais à Mme Sarazin, 1er mars 1786.
7. Il semble, par une lettre de Corberon, que Vergennes connut certains mystères. « Non, M. le Comte, s'écrie son correspondant, ce n'est pas chaleur du moment, ni enthousiasme personnel sur M. de Cagliostro, croyez-en ma franchise et mon honnêteté ; c'est l'intérêt que je ne puis ne pas mettre à des connaissances sublimes qui doivent être le partage des hommes vertueux et éclairés, qui me font parler ainsi. C'est à vous, c'est au ministre ami du bien qu'il appartient d'être plus éclairé que les autres. Et..., je me tais, pour ne pas confier au papier ce qui ne doit n'être dit qu'à votre oreille... » (Corberon à Vergennes, 17 mars 1787.) Rien de plus drôle que d'opposer à de telles protestations ses palinodies de l'année suivante. « Les mémoires du célèbre Cagliostro vous en auraient-ils imposé, s'exclame-t-il, et parce que vous y voyez mon nom, pourriez vous me croire son partisan? Je ne le pense pas... » (Lettre à un anonyme, 23 février 1787.)
8. Sarazin à Lavater, le 16 août 1783.

A l'armée russe, pour la guérir de la peste ;
A Rome ;
A Constantinople ;
A Riehen, sous la forme d'un animal ;
A Paris, sous la forme d'un prêtre turc qui vient souvent à la cour ;
A Saverne, etc.

Vient le procès du Collier. Il n'affecte point d'abord la renommée du comte. On voit en lui, comme de fait, la victime d'une machination. « Tout le monde est avec nous, peut écrire un des siens, et reconnaît que nous avons été indignement trompés [1]. » Son élargissement met le comble à l'allégresse de la foule. « M. le comte, dit un témoin, fut mis en liberté hier soir, à onze heures, et M. le cardinal à dix. L'un et l'autre ont trouvé chez eux en y rentrant plus de trois à quatre cents personnes, tous les tambours et toutes les fanfares de la ville. C'est un vrai triomphe [2]. » « Un peuple infini l'attendait sur le boulevard, on l'a porté de son fiacre dans son appartement ; en entrant, il s'est écrié, me voilà donc chez moi, et, en même temps, il perdait connaissance, lui d'un côté, sa femme de l'autre ; jamais on n'a vu de spectacle plus attendrissant ; le peuple le demandait à grands cris sur le boulevard, il fut obligé de se rendre à ses instances, de passer sur la terrasse avec la comtesse, et d'y recevoir pendant une demi-heure les témoignages de la joie universelle [3]. » Mais il est banni de France : son public aristocratique l'abandonne, craignant le courroux de la reine ; des pamphlets l'accusent de mœurs dépravées et leur grivoiserie allèche les curiosités ; il passe bientôt pour le roi des escrocs ; ses dupes l'accablent, et ruinent son honneur. Une telle débâcle éclabousse tous les amateurs d'occultisme : ils vitupèrent en vain contre lui ; chacun devient suspect. Cependant, grâce à l'exaltation insatiable de cette époque, leurs écoles ne désemplissent pas : Cagliostro même garde ses fidèles [4].

Leur patience est mise à de rudes épreuves : après l'affaire du Cardinal, après les « indignes et infâmes publications » qui vilipendent leur maître [5], voici qu'à Rome, l'Inquisition, l'ayant convaincu de maçonnerie, édicte contre lui la peine capitale. La *Vie de Joseph Balsamo*

1. Ramond de Carbonnières à Sarazin, 1er juin 1786.
2. Rey de Morande à Sarazin, 1er juin 1786.
3. Barbier de Tinan à Sarazin, 7 juin 1786.
4. Lavater le constate en son journal, le 2 août 1792. (*Handbibliothek*, 1792, VI, 37.)
5. Mme de Tschiffeli, le 26 novembre 1787, demande à Mme Sarazin de les réfuter. — A quoi bon ? répond cette dernière. Nous sommes ses amis, on le sait, et nul ne nous croirait. N'a-t-on pas aussi calomnié Lavater ? (Lettre du 17 décembre 1787.)

révèle son passé fangeux. Gracié par le Pape, il demeure prisonnier à vie. « Quelle triste nouvelle, gémissent les siens, quelle triste nouvelle nous avons de celui qui avait dirigé ses pas vers le Midi !... On pouvait prévoir que telle serait la fin dans un pays pareil, avec un caractère semblable [1]. » Mais bientôt ils se persuadent que « rien ne lui arrive sans qu'il le veuille [2] ». Sarazin décline le concours d'un certain comte d'Estillac, qui voudrait le faire évader [3]. Il partage la douleur de son maître, mais y voit un sacrifice volontaire, et demeure tranquille. Non seulement il juge Cagliostro « beaucoup plus digne de respect que tout autre enfant des hommes [4] », mais il finit par y voir un être surnaturel, une sorte d'apparition symbolique, une entité que n'affligent point les vicissitudes de la matière. « Celui que l'on persécute à Rome est le même qui l'a été en Russie, à Vienne, à Paris, à Strasbourg, à Bienne, etc. Il ne peut changer de nature, et par sa nature il est hors de toute atteinte des mortels : souvenez-vous bien qu'il est Vision nocturne, que nous sommes dans la nuit, et que nous ne pouvons ni voir ni connaître les causes et les effets de cette vision qu'en recevant la lumière d'en haut [5]. » Et les cagliostriens, par ce beau raisonnement, se dispensent d'intervenir :

L'accident de la Bastille m'avait terrassé, parce que je ne connaissais pas alors la Vision nocturne. Celui du château Saint-Ange ou de l'Inquisition ne me fait d'autre impression que celle de partager la peine qu'en ressentent mes amis, qui ne connaissent pas la Vision nocturne, souffrent de la passivité de l'homme, ou pour mieux dire de l'Être, que je sais impassible, et il n'y a de malheureux dans cet accident que ceux qui en sont ou en ont été les instruments, mais Dieu leur fera aussi miséricorde.

... Vous avez parfaitement raison, c'est nous qui sommes en prison... et nous le serons tant que la matière qui enveloppe notre physique... ne sera pas purifiée et dégagée de tout ce qu'elle tient de terrestre [6].

1. Magneval à Sarazin, 30 janvier 1790.
2. Propos du baron de Planta, recueillis par Lavater. (*Tagbuch Voyage à Montbéliard*, 17 février 1791.)
3. « Mes liaisons avec le cardinal Zelada et avec d'autres personnes, mande le comte d'Estillac, m'avaient mis à portée de connaître non seulement toute l'intrigue de la détention de votre ami, mais encore les moyens qui pouvaient la faire cesser et lui éviter une fin funeste dont il est menacé ; quoique resserré très étroitement et très rigoureusement j'étais parvenu jusqu'à lui parler. » (Lettre du 4 janvier 1791.) Mais Sarazin se dit persuadé que son intervention gâterait les choses ; il sait, d'une certitude absolue, que Cagliostro s'en tirera : « Quoique Mirabeau m'ait cru jésuite, je n'entendrais rien à l'intrigue », conclut le banquier bâlois (9 février 1791).
4. Sarazin à Lavater, 10 février 1790.
5. Straub à Sarazin, 27 février 1790.
6. Straub à Sarazin, 29 janvier 1790.

Inconvénients d'une trop grande réputation ! Tandis que de tels propos délectent ses disciples, imaginez l'infortuné thaumaturge en proie à ces accès de désespoir, qui déjà faisaient craindre un suicide au gouverneur de la Bastille[1]. Il se résout à courir une dernière chance ; mandant un confesseur, il tente de l'étrangler, pour revêtir sa défroque : mais le bonhomme, un robuste capucin, le repousse, et c'est la fin. Le bruit de son exécution se répand dès lors[2] : on l'a niée ; peu nous importe. Lorsqu'en 1798, les Français entrèrent à Rome, le thaumaturge était défunt depuis longtemps. Ses disciples ne songeaient plus à lui ; sans doute, pensaient-ils, la Vision nocturne avait accompli son rôle ; et puis ils étaient trop occupés à s'en partager les dépouilles.

Deux d'entre eux — les plus illustres littérairement — avaient abandonné la partie. Le comte de Caylus, archéologue et romancier badin, offrait un exemple des désordres auxquels l'illuminisme peut mener. Sans révérer grandement le caractère du maître, il prisait ses connaissances. Du 28 mars au 2 avril 1782, puis du 1er au 22 juillet, il se rend à Strasbourg, dont il fréquente la Loge égyptienne. Lavater, qui le rencontra, le dépeignait comme « un érudit très tourmenté par des facultés passives de visionnaire, à son grand dam[3] ». Aux prises, depuis son initiation, avec de mauvais esprits de la « région astrale », il ne jurait plus que par « cœur de Satan[4] » ! Obsédé, affolé de la détestable compagnie qui l'environnait, incapable de se soustraire aux persécutions démoniaques, il finit par s'empoisonner : les adversaires de la magie extérieure rappelleront souvent sa triste destinée[5]. Fort heureusement, celle de Ramond de Carbonnières est moins funèbre. Il se désintéresse vite de tout mysticisme ; ses œuvres n'en gardent que des traces superficielles, et nous n'en parlerions guère, s'il ne nous posait un curieux

1. Cf. Funck-Brentano, *Affaire du Collier*, 268.

2. Lavater apprend tout cela d'un certain Hirt, qui le tient du secrétaire pontifical ; il le mande incontinent à Sarazin, le 28 août et le 1er septembre 1793.

3. Lavater à Gœthe, 10 août 1782, *Corresp.*, 215.

4. Dezourchamps, *Souvenirs de Mme de Créqui*, I, 222-223. Rappelons ce que dit Sainte-Beuve de ces mémoires apocryphes. Leur auteur les compila d'après « des correspondances, des journaux manuscrits peut-être, des malles remplies de vieux papiers, mais surtout des souvenirs de conversations à n'en plus finir. Il fit de tout cela un vaste *anecdotier*, un grand *sottisier*, sans suite, sans liaison ». (Introduction aux *Lettres inédites* de la marquise de Créqui à Sénac de Meilhan, p. XXXIV.) Nous ne pouvons donc en tenir compte que dans la mesure où d'autres documents les corroborent.

5. Notice manuscrite sur Caylus, dans les papiers de Sarazin ; lettres de Kirchberger à Eckartshausen, 29 septembre et 13 octobre 1795. Kirchberger tenait du comte de Divonne les détails de cette affaire.

problème psychologique. Cet amateur de sciences exactes, — poète à ses heures et précurseur du romantisme, — a-t-il bien pu subir la fascination de Cagliostro, jusqu'à n'en point voir les supercheries ? Cuvier l'admet : « le thaumaturge, pense-t-il, était parvenu à lui cacher une partie des ressorts qu'il faisait jouer », mais cette épreuve le guérit[1]. Sainte-Beuve hésite, observant que Ramond ne laissa pas de mystifier son maître[2] ; et M. Beraldi, son dernier biographe, ne le croit « pas dupe du tout[3] », puisque ses notes s'expriment fort brièvement sur les expériences du comte : argument peu significatif. Introduit parmi les mystiques comme serviteur du cardinal, Carbonnières s'y plaît d'abord : non seulement il remplit chez Cagliostro l'office de garçon de laboratoire, non seulement il en fréquente intimement les prosélytes, mais il affectionne d'autres illuminés, Lavater, Pfeffel[4], et ce Lenz, qui dissertait religion avec Salzmann, Jung Stilling et Gœthe[5]. Plus d'une fois, Cagliostro se repose entièrement sur lui. Durant son voyage de France, en 1783, Carbonnières et Planta le remplacent, vont et viennent, poursuivent ses expériences d'alchimie et de théurgie[6]. Lors de l'affaire du Collier, le fidèle Ramond détruit les papiers du Grand-Cophte[7]. On comprend la « joie que sa bienvenue cause au maître[8] ». Et pourtant, certaines de ses lettres ne trahissent-elles pas un scepticisme que son enjouement déguise mal ?

Pour ce qui regarde les sottises que vous craignez de faire, mande-t-il à Sarazin, mon expérience très fréquente m'a prouvé que craindre d'en faire n'en fait pas éviter une seule ; ainsi permettez que ce soit non en votre méfiance de vous-même que nous ayons confiance, mais à votre bon esprit qui n'est point du tout terroir à sottises. Quant aux Ave, nous vous en dirons tant que vous voudrez, mais si la Vierge les garde tous pour elle, il n'y aura rien de surprenant.

Quand on est aussi bon et aussi zélé ami que vous, la tisane devrait toujours faire du bien, et le mauvais temps que l'on brave pour rendre service ne doit jamais donner la colique[9].

1. Cuvier, *Éloge de Ramond*, 9.

2. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, X, 466-467.

3. Beraldi, *Ramond de Carbonnières*, I, 150. C'est également l'avis de M. André Monglond, dans son livre sur *la Jeunesse de Ramond* (à Gèdre, 1927). L'acquiescement de Ramond, lorsqu'il s'adresse, par exemple, à Sarazin, s'expliquerait par la simple politesse. Interprétation vraisemblable, mais qui ne m'a pu convaincre entièrement.

4. Cf. à ce propos *la Revue de littérature comparée*, I, 442.

5. Cf. Reboul, *Ramond*, 7.

6. Sarazin, *Tagebücher*.

7. Reboul, *Ramond*, 10.

8. Rey de Morande à Sarazin, 30 janvier 1784.

9. Ramond de Carbonnières à Sarazin, 1784 ?

Pur badinage ? Peut-être ! Mais, à dater du procès du Collier, la circonspection de Ramond devient évidente. Il mentionne, sans commentaires, l'élargissement du comte, se contentant d'affirmer son attachement au cardinal [1]. Ses ouvrages renferment assurément des tirades exaltées. Il invoque la « puissance de l'équilibre, admirable fin de la nature », et les « temps où sa loi doit régner » ; il admire la « sublime unité du plan de l'univers », qu'attestent Pythagore, les Gnostiques, la Cabale [2] ; mais bien des érudits en diraient autant, sans avoir fréquenté des visionnaires. Ramond passe de l'admiration à la froideur, à l'hostilité. Il raconte au pamphlétaire Théveneau de Morande les supercheries de son maître [3] ; bientôt ses amis des Loges égyptiennes renoncent à le convaincre :

> Carbonnières est toujours ici, mande Barbier de Tinan, en 1789 ; nous nous voyons souvent ; nous ne nous parlons plus du tout de ce que vous savez, j'ai évité des explications inutiles, je veux rester dans mon opinion ; c'est à lui à arranger les siennes d'après ses lumières [4].

Il n'en va point ainsi du cardinal, et cet homme d'Église eût pu recueillir la succession de l'aventurier sicilien ; il n'y songe guère, mais son suffrage en influence beaucoup d'autres. Le baron de Planta surtout s'évertue à devenir grand-maître. Ce gentilhomme suisse, incarcéré naguère lors de l'affaire du Collier, y voit quelque droit à la suprématie [5] ; il vénère en son initiateur un pendant du Christ [6] ; blasphème dont frissonne Lavater, mais qui n'effraie point l'archevêque de Strasbourg. Que ne fera point le baron pour en capter la bienveillance ! Il offre, à Berne, un asile au prélat que la révolution exile [7] ; sur son refus, il se rend auprès de lui, et lorsqu'il le quitte, le prince de Rohan-Guéménè soupire : « Comme Job, Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté, que sa sainte volonté soit faite [8]... » ; il parcourt « les trois points du triangle, Paris, Lyon et Bâle [9] » ; mais en vain. A la mort de Cagliostro, ses Loges ont repris leur autonomie ; elles continuent de correspondre, mais sans nulle préséance ; chacune vit de sa vie propre.

1. Ramond de Carbonnières à Sarazin, 2 juin 1786.
2. Ramond de Carbonnières, *Observations faites dans les Pyrénées*, II, 318-319, 346, 591.
3. Cf. Béraldi, *Ramond de Carbonnières*, II, 26.
4. Barbier de Tinan à Sarazin, 7 mars 1789.
5. Cf. les premiers symptômes de ses prétentions dans une lettre de Barbier de Tinan à Sarazin, 30 mars 1789.
6. Lavater à Cuninghame, 15 août 1792.
7. Magneval à Sarazin, 20 août 1796.
8. Le prince de Rohan-Guéménè à Lavater, 9 novembre 1796.
9. Magneval à Sarazin, 9 novembre 1796.

Nous n'insisterons pas sur celle de Strasbourg, que disperse bientôt la tourmente révolutionnaire. Tandis que son adepte le plus illustre, le cardinal de Rohan, s'expatrie, d'autres embrassent avec fougue le parti jacobin. La politique remplace la magie. Du groupe bâlois, que personnifie Jacob Sarazin, bornons-nous à dire qu'il s'occupe surtout d'alchimie [1] mais pratique aussi des évocations par le moyen d'une « pupille [2] » ; après la mort de sa femme, Sarazin espère obtenir la « notion directe » de sa béatitude [3] ; Kirchberger veut le détourner de ces « prestiges » extérieurs et l'amène à lire Saint-Martin [4] ; ses préoccupations maçonniques diminuent graduellement. L'école de Lyon nous intéresse davantage. Elle subsiste plus longtemps [5], malgré l'émigration de son chef, et nous permet de constater des collusions imprévues. Cagliostro l'avait fondée à grand bruit. En présence de vingt-sept membres, « le 27 juillet 5556, suivant leur calcul », il consacra solennellement le nouveau temple, et le nouveau Christ, Moïse, Élie, apparurent aux adeptes éblouis [6]. Rêvait-il d'établir le centre de sa propagande dans cette Loge de la Sagesse triomphante ? En son nom, Saint-Costard et Magneval signèrent le manifeste aux Philalèthes [7]. Bientôt détrompés sur la valeur morale de leur maître, ils convinrent que le nom de Grand-Cophte « ne peut appartenir qu'à Jésus-Christ lui-même [8] » ; mais ils persévérèrent dans sa doctrine, jugeant « que la vérité pouvait, comme les dons de la prêtrise dans l'Église romaine, passer par des canaux impurs sans rien perdre de sa valeur [9] ». Comparaison d'autant plus juste, à leur sens, que leurs innovations se bornent à dissiper les obscurités du dogme. Comme Willermoz, son compatriote, Magneval professe un catholicisme exalté ; son hommage ardent monte vers la sainte Vierge, vers les anges gardiens

1. Cf. les *Tagebücher* de Sarazin, et sa correspondance avec Kirchberger, notamment la lettre de ce dernier du 28 mai 1785.
2. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 121.
3. Sarazin à Planta, 12 février 1791.
4. Sarazin à Kirchberger, 20 septembre 1794 (documents Leboime).
5. On jugera du sérieux de la documentation de M. Joanny Bricaud, le « patriarche des gnostiques » : il soutient que, seule des Loges cagliostriennes, la Sagesse triomphante subsistait en 1789, et qu'elle ne tarda pas à se dissoudre, dès l'arrestation de Cagliostro... (*Revue d'histoire de Lyon*, 1910, p. 376.) Nous ne croirons jamais démasquer assez de tels romanciers, qui prennent des airs d'historiens...
6. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 67-68.
7. *Monde maçonnique*, XIV, 180. Saint-Costard était banquier à Lyon ; Magneval, après 1815, finira comme député à la Chambre introuvable.
8. Magneval à Sarazin, 13 juin 1801.
9. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 205.

vers la Trinité; les sacrements lui paraissent une magie divine[1]. Mais « il y a dans l'Église, pense-t-il, le peuple de Dieu proprement dit et le peuple choisi. Le premier a continué les douze tribus d'Israël, le second la tribu de Lévi... Saint Jean... s'est chargé de conduire le peuple choisi; son œuvre se fait sous la protection de la sainte Vierge, elle a commencé aux pieds de la croix à ces mots : femme, voilà votre fils; Jean, voilà votre mère[2] ». Les initiés ne s'interdiront donc point des pratiques occultes. Jésus-Christ leur apparaît, et, par l'organe d'Anaël, leur indique sa volonté[3]. Ils perçoivent les mystères du monde spirituel; Magneval en retrace le tableau, semblable à ceux de Swedenborg ou d'Oberlin, et décrit « ce vaste champ où règne une verdure continuelle, dans cette plaine immense que dominent les sept montagnes de roses et que le soleil recouvre entièrement de ses rayons éclatants ». Il peint l'escalier qui s'ouvre « à quelque distance des montagnes », et « conduit dans un lieu éclairé, quoique souterrain; de ce lieu, par un second escalier, on descend dans un autre séjour plus lumineux que le premier, qui ne l'était pas d'abord et qui ne l'est devenu que par gradation ». Images poétiques, dignes d'entretenir la rêverie d'un Charles Nodier. Magneval connaît la destinée de l'univers. Il prévoit le jour où toutes les âmes fidèles, lors du Jugement dernier, se trouveront réunies dans le soleil. Il sait que « l'Église fondée par Jésus-Christ » durera quatre âges de cinq cents ans; et, commentant l'Apocalypse, il suppute que « vers l'an 1517 a sonné la première trompette; que le progrès des hérésies et du philosophisme était figuré par les trois trompettes suivantes qui ont sonné à des dates successives; que la cinquième trompette produisant des sauterelles, qui auront pour roi Abaddon, annonce le déchaînement graduel des mauvais esprits du puits de l'abîme, ou autrement les communications qui s'établissent avec les mauvais esprits, c'est-à-dire l'essor de la magie à laquelle se livrent déjà beaucoup de personnes, et que cette cinquième trompette sonne depuis 1789 ». Ensuite viendront l'Antéchrist, le retour d'Énoch et d'Élie, leur martyre, et le Millénaire.

1. Magneval à Sarazin, 1800.

2. Cf. l'importante lettre de Magneval à Sarazin, 13 juin 1801, à laquelle nous empruntons l'exposé qui suit.

3. « Au mois de novembre passé, conte Magneval, notre bon frère Sain ayant le bonheur, dans un de ses travaux, d'être favorisé de la présence du Christ, lui manifesta le désir qu'il avait que je pusse opérer avec mon fils de la manière dont je faisais ci-devant avec le Comte; et à la suite de la bénédiction que donna cet être Divin, il lui répondit par l'organe d'Anaël : « Que ce bon père ne s'afflige pas et surtout ne se décourage pas; je veux qu'il essaye encore trois fois, et s'il ne réussit pas, je me charge de lui donner d'autres pouvoirs. » (Magneval à Sarazin, 9 janvier 1796.)

Quant au « peuple choisi » des initiés, Dieu le destine « à préparer et à aider à la prédication d'Énoch et d'Élie, à rétablir par le secours des anges les vérités de la foi et de la tradition que les hommes ont attaquées et défigurées depuis 1500 et que la philosophie à qui elles ont redonné naissance voudrait anéantir; il est enfin consacré à faire, avec l'aide des bons anges, ce que le démon tente et tentera de faire à l'aide des mauvais, en un mot, à opposer victorieusement l'œuvre de Dieu aux efforts de l'œuvre magique ». Programme de contre-Réformation, dont le protestant Sarazin ne s'effarouche pas; programme conforme, dans ses grandes lignes, à celui des martinistes lyonnais. Willermoz aussi projetait de lutter contre l'irréligion et de réunir les Églises chrétiennes; Martines de Pasqually déjà prétendait évoquer les esprits célestes pour vaincre les cohortes infernales. N'agirent-ils pas sur Magneval? Du moins subit-il profondément l'influence de Lavater. Entiché des mystères de Copenhague, le physiognomoniste fit route avec lui, d'Olten à Aarau; ils s'entretinrent de choses spirituelles; et, dans un moment d'exaltation, Lavater reçut du Ciel l'ordre de bénir Magneval et son frère au nom de l'apôtre saint Jean. C'était en juin 1796[1]. Ainsi fusionnèrent, en ce relais de poste, des idées venues de Lavater, de Charles de Hesse, et celles qu'entretenait Cagliostro; frappé d'une telle coïncidence, ému par sa consécration solennelle, Magneval se persuade qu'il recueille « le fruit de la faveur » que le Zurichois lui a transmise; va-t-il renouveler l'illuminisme? Mais sa secte s'éteint, comme elles toutes, et depuis longtemps la curiosité populaire se nourrissait d'autres illusions.

III

L'aventure de Cagliostro achève de faire délirer toute la société. Rien ne paraît invraisemblable : le tourbillon emporte même les sceptiques. « Je mettrai dans leur esprit assez de variation, ricane le génie du mal, pour qu'il y en ait parmi eux qui ne croient à rien, et qui cependant aillent consulter des sorciers et des tireuses de cartes[2]. » Corberon « remarque que depuis quelques années, l'esprit de philosophie qui rejette les croyances dévotes ne s'oppose pas aux connaissances singu-

1. Correspondance de Magneval avec Lavater; lettres de Magneval à Sarazin, 7 juillet 1796 et 13 juin 1801. Lavater raconte aussi cet épisode à Sarazin, le 28 juin 1796, mais ne souffle pas mot de sa bénédiction mystique.

2. Saint-Martin, *le Crocodile*, 147.

lières[1] ». Lavater, et même André Chénier, l'observent aussi[2]. Les adeptes sortent de terre, leurs mystères s'affichent au grand jour ; « on ne voit autour de soi que des prophètes, des sorciers, des nécromanciens[3] ». Et de rééditer Cornélius Agrippa, le grand et le petit Albert[4] ; et d'expérimenter des recettes magiques. Tous les tableaux de Paris, toutes les études de mœurs, dépeignent ce regain du merveilleux. Les sciences occultes s'étalent, on en tient boutique.

Ici déclame un Rose-Croix « qui prétend avoir six-vingts ans », ailleurs, une nécromancienne, dont les subordonnés, au nombre de trente, recherchent la médecine universelle[5]. Tel mage se vante d'assujettir les esprits, et distribue des talismans[6] ; tel autre, renonçant à obtenir des hommes la pierre philosophale, l'implore de Dieu ; non qu'il désire la transmutation des métaux, mais cette pierre « guérit de toutes les maladies en peu de moments, fait vivre plusieurs siècles sans qu'on soit sujet à la moindre infirmité, rajeunit les vieillards les plus décrépits, et recule les bornes de la vie[7] ». Prolonger indéfiniment son existence ! ne souffrir d'aucune infirmité ! rêves éternels, qui prennent une nouvelle force, et favorisent les supercheries les plus étranges. Plusieurs aventuriers, vers la fin du dix-huitième siècle, se donnent pour le prophète Élie. Un de ces « toucheurs » s'installe à Paris, en 1772 ou 1773, sous la protection du prince de Deux-Ponts[8]. Un autre — ou peut-être le même — se manifeste au cordonnier Loiseaut, en compagnie de saint

1. Corberon, *Journal*, III, 377.

2. « Il n'est point rare de voir des hommes passer de l'impiété la plus acharnée à la superstition la plus folle, que dis-je *passer*? qui, *en même temps*, hébergent ces deux monstres dans un même cœur. Je connais un railleur de toute religion, qui recourt incessamment à un astrologue, et n'entreprend rien d'important sans son avis, de même que je connais des orthodoxes, qui s'appliquent à des opérations magiques aussi opposées que possible à l'esprit du christianisme. » (Lavater, *Handbibliothek*, 1791, V, 182-183.) Et Chénier : « Un jeune homme ayant retenu quelque phrase de Voltaire se moque de tous ces rêves sacrés qu'enfanta le Jourdain... puis il vous dit tranquillement ceci et cela... il croit cela moins ridicule que l'eau changée en vin... Une jolie femme écoutant des expressions de métaphysique vous prouve... elle voit des esprits... elle vous fera voir... soit, j'y consens pour moi. Tout ce qu'elle voudra me montrer, je le verrai avec plaisir. » (*La superstition* : *Œuvres poétiques*, 468-469.)

3. Comte Ducos, *la Mère du duc d'Enghien*, 199.

4. Voir dans C. Bila, *Croyance à la magie*, 14-18, une énumération d'ouvrages alchimiques ou magiques composés lors de la Renaissance, et réédités au dix-huitième siècle.

5. Cf. *les Lettres d'un Indien à Paris*, I, 239-240, II, 226-233.

6. La Borde, *Lettres sur la Suisse*, I, 31, 40.

7. *Ibid.*, I, 19.

8. *L'Antimagnétisme*, 182. Cf. H. d'Alméras, *Cagliostro*, ch. v.

Jean-Baptiste. Plus de cent personnes — « gens très ignorants » — s'assemblent vers le pré Saint-Gervais et Ménilmontant, pour recevoir ses communications. Il séjourne trois ans dans leur groupe, puis disparaît, et « ne se communique plus à eux que par un interprète ». Ses prophéties révolutionnaires piquent la curiosité de Dom Gerle et des illuminés qui composent le cercle de la duchesse de Bourbon. Ne recommandait-il pas « de chanter le *Magnificat* jusqu'à ce que le Seigneur ait consommé l'abaissement des grands du monde[1] »? Cette minuscule Église végète encore après 1792 : elle tourne au jacobinisme ; mais dans le même temps, la police arrête un troisième « prophète Élie », qui prétend se rendre invisible grâce au meurtre des Conventionnels[2].

A l'autre pôle de la société, la marquise d'Urfé s'abandonne à des excentricités toutes semblables. Ne tient-elle pas de famille une doctrine secrète, que le plus illustre de ses ancêtres avait dissimulée sous les allégories de *l'Astrée*[3] ? Sa maison « regorgeait d'empiriques et de gens qui galopaient après les sciences occultes » ; Cazotte, que cette « doyenne des Médées françaises » poursuivit de ses assiduités, la jugeait exposée « aux plus dangereuses communications[4] ». Elle l'était aux escrocs, assurément, et nous renvoyons aux *Mémoires* de Casanova les lecteurs curieux de connaître ses duperies aussi grotesques qu'indécentes[5]. La pauvre dame, férue des Roses-Croix, entichée d'astrologie, persuadée — comme le comte de Gabalis — de l'existence des sylphes et des ondines, avide de s'assurer, par des talismans, par la cabale, de prérogatives surnaturelles, ne s'était-elle pas convaincue qu'elle mettrait au monde un être merveilleux, dans lequel elle revivrait grâce à la palingénésie ? Elle ne manque point de recourir aux procédés de Cagliostro : son « pupille » nous en laisse le récit :

Mme d'Urfé méprisait les gnomes, se croyait en commerce avec les sylphes et les ondines, cherchait à l'être avec les salamandres, elle avait besoin, pour ses opérations cabalistiques, d'un enfant déjà formé, entièrement pur de corps

1. Cf. *le Journal prophétique* de Pontard, I, 43-44, *passim* (notamment le numéro du 27 août 1792) ; Grégoire, *Histoire des sectes* (1828), II, 89 ; Eliphas Lévi donne sur cette secte des détails qui paraîtraient fort intéressants, si l'expérience ne nous apprenait à nous méfier de ses dires. Voir, à titre de curiosité, son *Histoire de la magie*, 447-448.

2. *Mémoires* de Sénart, 180, cités par H. d'Alméras, *Dévotes de Robespierre*, 202.

3. Cf. à ce propos l'ouvrage de Compigny des Bordes, *Casanova et la marquise d'Urfé*.

4. Cazotte à Pouteau, 8 mai 1792.

5. Les passages de ces *Mémoires* concernant la marquise d'Urfé se trouvent réunis et commentés dans le livre de Compigny des Bordes. — Corberon mentionne aussi Mme d'Urfé dans son *Journal*, I, 78 (27 janvier 1775).

et d'âme ; elle jugea que j'étais cet enfant et me combla d'avances et de bontés.

Elle me dit que ma mère était une sylphide revêtue d'un corps de femme ; ah ! je le crus ! ma mère me semblait céleste. Elle me dit que j'étais moi-même un être privilégié : mon amour-propre ne s'éloignait pas de le croire.

Elle me prépara par des raisonnements très logiques et très poétiques sur la chaîne des êtres, depuis la pierre jusqu'à Dieu, au milieu de laquelle l'homme est placé au-dessous des génies, avec qui, disait-elle, il peut communiquer en purifiant son âme, en élevant son cœur et son esprit.

Alors elle me dit que je suis devenu digne de voir les ondines, fait apporter un verre d'eau, le pose sur une table recouverte d'un linge blanc, place une croix sous le pied du verre, fait des conjurations, m'en fait répéter d'autres, m'ordonne de regarder, m'assure que je verrai Uriel. Loin d'oser la démentir, je n'osais douter d'un mot de ce qu'elle avançait. Je regarde et je vois différents reflets colorés. Elle me dit de regarder mieux, de remarquer qu'ils vont prendre une forme et de reconnaître Uriel. Mon imagination, troublée par la fermeté de ses assertions, aide à ma vue, et je crois voir Uriel. J'avais alors treize ans et demi, et me voilà encensé par toute la société, traité avec un respect qui devait rendre fou un enfant disposé aux illusions, à la vanité, à tous leurs funestes effets.

L'expérience est recommencée devant ma mère et en son absence. Elle croit voir une fois, puis ne voit plus, et ne pense pas n'avoir point vu, mais en avoir perdu la faculté. On me consulte comme un oracle : je fais les réponses qui me paraissent raisonnables ; on les admire, et j'ai cru de bonne foi dans les premiers moments qu'elles m'étaient inspirées. J'ai été sur le chemin des fanatiques et des prophètes. La séduction était extrême et le péril imminent pour moi, dans une société où tout concourait à m'enivrer : le luxe, le rang, les titres, jusqu'à celui d'un prince héréditaire, aujourd'hui régnant en Allemagne, qui prenait aussi des leçons de Mme d'Urfé [1].

De peur d'être accusés de « fanatisme », les pouvoirs publics négligent de réprimer ces superstitions dont rient les philosophes. Aussi se multiplient-elles. A côté des évocateurs, voici les alchimistes ; on les écoute d'autant plus volontiers qu'on ne les distingue pas des savants véritables [2]. Voici les chiromanciens et les tireuses de cartes, plèbe de l'illuminisme, dont les grimaces imitent celles de l'élite. La France ignora-t-elle vraiment leurs procédés jusqu'en 1750 [3] ? Ils acquièrent, vers cette époque, une vogue inusitée, et des habiles s'efforcent de leur donner une allure scientifique. Un garçon coiffeur, Alliette, devient, sous le nom d'Etteilla, leur infatigable propagandiste : il prend soin de mar-

1. *L'enfance et la jeunesse de Dupont de Nemours, racontées par lui-même*, 97-98.
2. Confusion sensible dans *le Mémorial d'un mondain* de Lamberg, II, 73, à propos des découvertes de Rouelle.
3. Comte de Bésie, *Histoire et Traité des sciences occultes*, II, 158.

quer l'abîme qui sépare sa « cartomancie égyptienne » du charlatanisme vulgaire [1] ; et ne pourrions-nous entreprendre son apologie paradoxale, puisque d'aucuns s'amusent à réhabiliter Cagliostro ? En quoi, demanderions-nous, un « garçon coiffeur » est-il moins apte qu'un autre à pressentir les mystères de l'au-delà ? Quel préjugé ! N'y devine-t-on pas l'humiliation des grands seigneurs obligés de recourir à ses lumières ! Il ne dissimule nullement les dangers d'une fausse magie [2], et publie ses ouvrages comme « le préservatif contre le crime atroce qu'ont commis les hommes en se forgeant des religions imprégnées de passions humaines, de fanatisme et d'idolâtrie [3] ». Quels accents pleins d'une louable réserve ! Les initiés, « sages par leur instruction, ne cherchent pas à faire des prosélytes ; ils sont trop instruits pour ne pas réfléchir combien il est peu d'hommes dignes de posséder le secret des dieux [4] ». Pernety, Saint-Martin, Lavater s'expriment-ils autrement ? Alliette entend bien leur être assimilé : de même que Cagliostro, il affirme pénétrer les arcanes de la science égyptienne, ceux du livre de Thot et d'Hermès Trismégiste [5]. Il invoque aussi le parrainage de « M. de Saint-Germain l'adepte », sans doute parce que ce défunt maître ne peut le démentir [6]. Ses théories amalgament toutes celles où se délectent les illuminés. Il expose philosophiquement ce qui légitime son art :

> Le germe, l'esprit de la Divination, est dans tous les hommes... Rien n'arrive par destinée ; mais tout est enchaîné, et il ne suffit que de connaître plus ou moins parfaitement la trame de cette chaîne, pour être plus ou moins devin, et il ne faut que m'avoir consulté pour être persuadé qu'il en peut être [7].

« Tous les hommes ont dû naître avec le goût des hautes sciences ; mais sortis du cercle où le Créateur les avait placés, pour entrer dans un cercle de sciences et d'arts tout humains, et dont ils avouent le vide, ils poussent leur ingratitude jusqu'à traiter ces hautes sciences de chimères [8]. » Saluons au passage le dogme martiniste de la déchéance, et la doctrine swedenborgienne des sens internes. Ainsi, « les hautes

1. Alliette, *Cours théorique et pratique du livre de Thot*, 56.
2. Alliette, *Fragment sur les hautes sciences*, p. III.
3. *Cours théorique et pratique du livre de Thot*, 3.
4. *Fragment sur les hautes sciences*, 14.
5. *Cours théorique et pratique du livre du Thot*, 4.
6. *Fragment sur les hautes sciences*, p. III.
7. *Ibid.*, 21-22.
8. *Ibid.*, p. IV.

sciences ne doivent reposer ni sur des apparitions célestes ni sur des évocations démoniaques, mais sur des effets naturels[1] ». Alliette y tient : il ne prêche point une religion, un illuminisme ; il veut chercher la vérité dans toutes les parties de l'univers, « et non, comme le prétendent ces gens oisifs, espérer que Dieu, par un miracle particulier en faveur de leur paresse, leur donne la clef de la science de nature[2] » ; on trouvera pourtant que ses conclusions diffèrent peu des leurs. Du moins peut-il cataloguer une liste impressionnante de sciences : celle des nombres, l'astrologie, la philosophie hermétique, la physiognomonie, la science des génies, l'interprétation des songes, la science des talismans, celle des hiéroglyphes, la chiromancie, la géomancie, la cartomancie, le mysticisme[3] : liste presque aussi prétentieuse et folle que celle des Allemands Printzen et Rosa, ou du professeur de météorologie de M. Jourdain...

Nous aurons tout dit, lorsque nous l'aurons vu professer la triple nature des êtres, — matière, esprit et « forme intellectuelle » intermédiaire[4] ; lorsque nous l'aurons entendu soutenir que « la matière, sans mouvement d'elle-même, est pétrie d'une substance moins terrestre, et dirigée par un Esprit[5] » ; et lorsqu'à l'instar des Roses-Croix, il nous aura dépeint la différence entre les esprits et les génies, — ces derniers munis d'un corps aérien, et « créateurs de la substance des éléments et des âmes des grands hommes[6] ». Il insère leur existence dans son *Credo* : « Je crois aux esprits, comme je crois aux corps ; en outre, je crois à la métempsycose des esprits, quoique infiniment moins brève que celle des corps, parce que je dis, les esprits sont de la matière de l'esprit général du monde[7]... » Et nous aurions beau jeu de l'accabler du nom de panthéiste, si ces phrases représentaient autre chose qu'un assemblage de propositions empruntées à tous les théosophes et juxtaposées sans ordre. Ni leur style ni la pensée qu'elles expriment n'offrent rien de remarquable. Mais il est d'autant plus significatif de voir le rôle que joue ce prestidigitateur dans une partie de la société française. Il fallait avoir perdu tout bon sens pour le consulter pieusement, ainsi

1. *Fragment sur les hautes sciences*, 8.
2. *Cours théorique et pratique du livre de Thot*, 2.
3. *Fragment sur les hautes sciences*, 53-56.
4. *Ibid.*, 33-34.
5. *Ibid.*, 13-14.
6. *Ibid.*, 14, note; 52.
7. *Cours théorique et pratique du livre de Thot*, 31.

qu'en usèrent les maçons égyptiens de la Ciotat[1]. Les Philalèthes le convoquent à leur Congrès, « attendu sa réputation d'instruction dans les sciences occultes[2] » ; il donne enfin des cours avec un succès qui le surprend lui-même : « Rien fut-il jamais plus étonnant, si on en excepte la révolution actuelle, que l'établissement public d'une école de magie, dans la capitale d'une nation, où les savants sont, pour ainsi dire, arrivés au période de toutes les sciences[3] ? »

Mais aussi les savants ne reconnaissaient plus, dans les découvertes modernes, la stabilité de leurs lois ; des phénomènes inconnus forçaient leur attention ; la négation ou l'enthousiasme les partageaient, et déconcertaient leur public.

V

« C'est Mesmer, note Saint-Martin, l'incrédule Mesmer, cet homme qui n'est que matière, et qui n'est pas même en état d'être matérialiste ; c'est cet homme, dis-je, qui a ouvert la porte aux démonstrations sensibles de l'esprit... Tel a été l'effet du magnétisme[4]. » Cette doctrine, qui pouvait demeurer purement médicale, n'excite pas seulement d'âpres disputes au sein de la Faculté ; ses partisans l'adoptent comme une religion. Le chef est vite débordé. Son caractère, ses idées, le rendent impropre à diriger une secte. On lui reconnaît « de la sagacité. Mais lorsqu'une fois il est égaré par l'impétuosité ou la faiblesse de son caractère, et qu'une passion quelconque le domine, il est très possible de lui faire franchir toutes les bornes de la prudence, et de le conduire dans des routes qu'après il s'étonne d'avoir parcourues[5] ». Epicurien, il se voit idolâtré par une foule de mystiques[6]. Court de Gébelin prend véhémentement le parti du magnétisme, qui « doit rétablir l'harmonie primitive qui régnait entre l'homme et l'univers... Un monde physique nouveau, doit nécessairement être accompagné d'un monde moral nouveau[7] » ; et les résistances académiques s'interprètent comme des

1. Documents communiqués par Mme Robert.
2. Thory, *Acta Latomorum*, I, 176. Cf. aussi les documents cités plus haut à propos des Philalèthes.
3. Alliette, *Aperçu de la nouvelle école de magie* (1790), 1.
4. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 251.
5. *Supplément aux observations de M. Bergasse* (1783), 31, note.
6. Cf. Gence, *Vérité du magnétisme*, 99.
7. Court de Gébelin, *Lettre sur le magnétisme animal*, 42-43.

« feux follets », que lance à ses victimes « l'ennemi du genre humain », pour les détourner de la lumière [1]. A l'heure où Montgolfier dompte l'atmosphère, où Franklin capte la foudre, l'asservissement des énergies spirituelles par Mesmer ne marque-t-il pas le triomphe de l'homme sur la nature ? Un même élan se traduit sous toutes les plumes par des expressions quasi millénaristes :

Tandis que le globe entier semble se préparer, par une révolution marquée dans la marche des saisons, à des changements physiques sur la surface de son atmosphère, la science de la nature et la philosophie font les plus grands efforts pour répandre et propager partout leurs lumières bienfaisantes... La fin de ce siècle offre surtout une époque bien intéressante pour l'histoire, celle d'une fermentation subite et presque générale dans les esprits. Cette fermentation est produite par deux circonstances singulières, les *Expériences aérostatiques* et le *Magnétisme animal* [2].

« Voilà une révolution générale, s'exclame un religieux. D'autres hommes vont habiter la terre ; ils l'embelliront par leurs vertus et leurs travaux ; ils ne seront point arrêtés par leur carrière, par les infirmités ; ils ne connaîtront nos maux que par l'histoire [3]. » N'y verra-t-on pas bien davantage, et comme une vérification expérimentale de la croyance ? Le magnétisme, déclare l'abbé Fournié, « nous a été envoyé réellement par Dieu pour nous faire voir que nous avons une âme distincte et indépendante de notre corps... Voilà ce qu'ont vu des milliers d'incrédules et de matérialistes ; en le voyant ils se sont sincèrement convertis à Dieu [4]. » D'aucuns haussent les épaules, et jugent qu'il n'est pas besoin de tant de fracas pour « rajeunir de vieilles observations » ; sans toutes les simagrées de Mesmer, « un homme ardent peut électriser un homme froid par sa seule présence, sans le vouloir et même gratis [5] ». Mais la grande masse admet que « le somnambulisme est venu lever pour la raison humaine elle-même... le voile qui cachait encore la théorie des prophéties [6] ». Que n'en déduit-on pas ! Tieman prouve ainsi l'immortalité de l'âme, et l'existence d' « organes-racines » : il assure avoir vu les yeux fermés [7] ; et nous savons que Lavater vénère

1. Court de Gébelin, préface à la *Lettre sur le magnétisme animal* du P. Hervier, p. VII.
2. Carra, *Examen physique du magnétisme*, 3-4.
3. P. Hervier, *Lettre sur le magnétisme animal*, 66.
4. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 353.
5. A. de la Salle, *Balance naturelle*, I, 197.
6. *Opuscules théosophiques* du capitaine Bernard, 149.
7. Tieman à Lavater, 14 janvier 1791.

« cette force... comme un analogue de ce don prophétique, infiniment plus parfait, des hommes de la Bible [1] ». Un prêtre conjure ses collègues de s'instruire dans la thérapeutique nouvelle, et de pratiquer, à l'exemple des Anciens, la médecine des corps avec celle des âmes [2]. Les résultats que publient les gazettes bouleversent l'imagination :

Si ce qu'on dit du *Somnambulisme* est vrai, quel être est donc l'homme ? quel composé mystérieux, incompréhensible ?... Les crises, les contorsions, et surtout les écrits de Bergasse et de quelques autres magnétiseurs, prêteraient amplement au pinceau du ridicule ; mais... il ne faut pas abandonner au mépris ni à l'indifférence ce qui peut devenir, avec le temps, un moyen de plus pour pénétrer dans les incompréhensibles abîmes de la nature [3].

Les faits surtout, la découverte de l'hypnotisme, révèlent des possibilités inconnues : car dans son fond, la doctrine de Mesmer n'offrait rien qui ne se retrouvât antérieurement. Sa thèse en médecine — *l'Influence des planètes sur le corps humain* — montre la nature de ses sources. Plutôt qu'aux illuminés contemporains, il recourait à ces astrologues, à ces philosophes hermétiques, dont les manuscrits abondent. Deux amis de Corberon ne se passaient-ils pas, en 1775, un traité de l'harmonie du monde [4] ? Adversaires et partisans du magnétisme se jetteront à la tête le nom de Fludd, de Wirdig, de Paracelse, de Vanhelmont, du P. Kircher ; ils rattacheront même la notion de fluide universel aux systèmes de Newton et de Descartes [5]. Court de Gébelin justifiera son enthousiasme par celui des Anciens [6]. D'autres nommeront Pythagore. Ces ancêtres des mystiques ne désapprouveraient pas leurs commentateurs. « Dépouillons-nous de l'homme physique de Paracelse, qui selon le grand philosophe tire son origine d'Adam, pour n'obéir qu'à l'homme invisible et céleste qui tire son origine des astres [7] » : tels sont les propos, dignes de Saint-Georges de Marsais, qu'échangent les nouveaux adeptes ; associant Court de Gébelin et Mesmer, ils les applaudissent d'être « remontés l'un et l'autre à l'unité de moyens, à l'unité, base de l'ordre, à cette harmonie qui brille avec tant d'éclat dans le monde physique et qui brillerait aussi dans le monde moral, si nous connaissions mieux notre dignité ; à

1. Gessner, *Lavater*, II, 404.
2. Le P. Hervier. Cf. Sierke, *Schwärmer und Schwindler*, 167.
3. Mercier, *Tableau de Paris*, XI, 292-293.
4. Corberon, *Journal*, I, 200 (16 juin 1775).
5. Carra, *Examen physique du magnétisme animal*, 5, 17.
6. Court de Gébelin, *Lettre sur le magnétisme animal*, 46.
7. *Traces du magnétisme* (La Haye, 1784), p. 20.

cette harmonie, enfin, qui repose sur la Sagesse éternelle[1] ». Cette unité cosmique expliquait jadis la fascination, la palingénésie, et la baguette divinatoire[2] : elle renforce maintenant l'espoir d'une médecine universelle[3]. Lorsque les magnétiseurs parlaient d'un « fluide universellement répandu », d'une « influence mutuelle entre les corps célestes et les corps animés », d' « effets alternatifs qui peuvent être considérés comme un flux et reflux[4] », ce langage ne rappelait-il point celui des martinistes, des swedenborgiens, des Roses-Croix ? Une telle similitude impressionne ces derniers, et des expériences indéniables persuadent les profanes.

Car « les faits étaient visibles. Il était impossible de les révoquer en doute. Tout Paris voyait et connaissait les malades rendus à la santé[5] ». Certains échecs désabusent assurément ceux qui souhaitent une panacée infaillible. Court de Gébelin valut à Mesmer une aventure fâcheuse. Cet érudit souffrait des reins : féru de la nouvelle doctrine, il y vit des secrets égyptiens, et se remit entre les mains du maître ; bientôt il claironna ses actions de grâce. « On ne vivra pas éternellement, mais on parviendra à l'âge le plus avancé qui soit donné aux mortels, sans être arrêté en chemin par des maladies imprévues[6]. » Hélas ! il mourut subitement, au sortir du baquet magnétique... L'Académie triomphe. Mais si peut-être ce malheur effraie des infirmes, bien d'autres s'obstinent à croire à l'utilisation scientifique des forces occultes. Lorsque Puységur découvrira le somnambulisme lucide, ils s'imagineront commander au monde spirituel. « J'en sais autant qu'aucun sorcier en sut jamais[7] », écrivait La Fayette, dès 1784 ; les authentiques « sorciers », les théurges, les mages, se garderont de négliger cet art miraculeux. A Lyon, à Strasbourg, les martinistes enregistrent les oracles des somnambules[8]. Saint-Martin suit les cours de Mesmer et lit Puységur[9]. Des gens du monde

1. Ch. Moulinier, *Lettre sur le magnétisme animal*, 7.

2. Cf. l'ouvrage hostile de Thouret, *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, 74-75.

3. « De même qu'il n'y a qu'une nature, qu'une vie, qu'une santé, il n'y a, selon M. Mesmer, qu'une maladie, qu'un remède, qu'une guérison. » (D'Eslon, *Observations sur le magnétisme animal*, 33.)

4. Mesmer, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, 74-75.

5. Abbé Fiard, *la France trompée*, 50.

6. Court de Gébelin, *Lettre sur le magnétisme animal*, 43. Cf. sur son aventure Figuier, *Histoire du merveilleux*, III, ch. IX.

7. La Fayette à Washington, 14 mai 1784. *Mémoires*, II, 93.

8. Papiers de Prunelle de Lière ; lettre de Saint-Martin à Willermoz, 10 juin 1788 (Papus, *Saint-Martin*, 204). Cf., sur les expériences magnétiques de Strasbourg, Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, I, 194, 210, et surtout II, 286-317.

9. Saint-Martin à Willermoz, 3 février 1784 et 29 avril 1785 (Papus, *Saint-Martin*, 175-183). Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, *Portraits*, 122.

échafaudent des théories hasardeuses, identifient, comme la marquise de Girardin, l'âme et la lumière[1]. Personne n'ose douter, « après tout ce qu'on a vu et entendu[2] ». Le magnétisme devient un jeu de salons ; il fait l'admiration et l'amusement de la société polie ; « ces objets ont été si communs et si multipliés chez nous, que je doute qu'en aucun lieu du monde ils aient eu plus de singularité et de variété[3] ». La duchesse de Bourbon y puise les premiers linéaments de sa doctrine[4]. Correspondances, mémoires, voire romans et comédies, s'occupent des « docteurs modernes[5] » : Charles de Villers, Restif de la Bretonne, André Chénier, prennent part à la controverse[6] ; mais les adeptes se nuisent par leur forfanterie et par de sottes querelles ; « la découverte n'aurait pas dû sortir d'un cercle choisi de quelques hommes privilégiés[7] ». Chacun l'interprète à sa manière : et les écoles s'entre-déchirent. On se dispute la succession de Mesmer, que ses entreprises financières ont discrédité. Les savants cèdent la place aux visionnaires. C'est « le chevalier de Barberin, homme instruit, homme d'honneur, mais infatué, comme Saint-Martin, son parent et son ami, d'idées extravagantes sur la puissance sans bornes d'une volonté ferme et pure, et convaincu des constants rapports entre celle-ci et la divinité[8] ». C'est d'Eprémesnil, fougueux défenseur des Parlements, gallican déterminé, « commentateur de Nostradamus, dévot janséniste plutôt que pieux chrétien[9] ». C'est Puységur, le fondateur du somnambulisme artificiel ; il se présente comme un pur observateur : « ma mission sur la terre, dit-il, est de remettre le magné-

1. Martin-Decaen, *le Marquis de Girardin*, 188. Kirchberger exprimait une hypothèse analogue dans une lettre à Lavater du 12 juillet 1769.

2. C'est l'expression de Mme d'Oberkirch (*Mémoires*, II, 103) et de Mercier (*Tableau de Paris*, XII, 352).

3. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 183.

4. Cf. son essai sur le magnétisme, *Opuscules*, 179-182 ; sa *Correspondance*, II, 238 ; et le livre du comte Ducos, *la Mère du duc d'Enghien*, 235-236.

5. C'est le titre d'une saynète de l'époque. Cf. les lettres de l'abbé Berthier à Lavater, 15 mai 1787 ; de Turkheim à Willermoz, 17 septembre 1784 ; *les Mémoires et souvenirs d'un pair de France*, II, 39 ; ceux de Dufort de Cheverny ; ceux de Montlosier, I, 134-140 ; et bien d'autres.

6. Ch. de Villiers, *le Magnétiseur amoureux* ; André Chénier, *Œuvres poétiques*, 327 ; anecdote scandaleuse relatée par Restif de la Bretonne dans le ms. fr. nouv. acq. 22772 de la Bibliothèque nationale.

7. Mercier, *Tableau de Paris*, XII, 353.

8. D'Allonville, *Mémoires*, III, 345 ; cf. aussi sur ce personnage Dampierre, *Réflexions impartiales sur le magnétisme animal*, 4. Le chevalier de Barberin est convoqué au Congrès des Philalèthes.

9. D'Allonville, *Mémoires*, I, 246.

tisme aux médecins[1] » ; ceux mêmes qui le raillent conviennent de sa droiture[2]. Mais il vit dans une société trop mystique pour n'en pas subir involontairement le prestige : catholique ardent[3], on le retrouve en 1815 dans le salon de son frère en compagnie de Frayssinous, de Fiévée, de Lamennais, de Genoude, de Bergasse, de Cazotte fils[4] ; comme les premiers, il aimerait bâtir une apologétique nouvelle, et, comme les derniers, il espère que ses recherches y contribueront. Sa fois s'exalte jusqu'à la superstition : il attache une grande importance à ses rêves ; Corberon le trouve, en 1775, fort préoccupé d'un cauchemar qu'il juge prophétique : « il a entendu une voix qui lui a dit très distinctement : *tu seras assassiné demain matin*[5] ». Jusqu'à la fin, il mêlera ses expériences magnétiques aux devoirs de la religion ; il écrit à Bergasse, en 1822 :

> En tout ma destinée a suivi de près le cours qui m'avait été prédit, il y a environ quarante ans, par ma première somnambule Mme de Florange, qui m'avait aussi esquissé la vôtre... Je me suis fait une espèce de liste de mes amis de toutes les époques, vivants ou morts, peu importe. J'en fais l'appel avant ma prière du soir, ainsi que de mes saints patrons, anges gardiens. Ainsi réunis en idée, je fais une espèce de chaîne magnétique, comme à nos anciens baquets, pour m'adresser à Dieu et soutirer de cette source inépuisable la véritable principe de la vie pour nous tous[6].

Mais le destinataire de cette missive, Bergasse, donna plus nettement encore au somnambulisme un caractère religieux. Il humait vaniteusement les adulations féminines qui l'encensaient « comme le grand Lama[7] » : son engouement n'en fut pas moins sincère, et il le poussait assez loin pour que ses ennemis y soupçonnassent de ténébreuses machinations[8]. On lui reprochait à meilleur droit le caractère absolu de son

1. Cf. Blosseville, *les Puységur*, 107.
2. C'est le cas de Tissot : cf. Lavater, *Tagbuch, Voyage à Genève*, 2 août 1785.
3. Cf. Blosseville, *les Puységur*, 110.
4. *Ibid.*, 183.
5. Corberon, *Journal*, I, 347. (14 octobre 1775.)
6. Puységur à Bergasse, 20 mars 1822.
7. C'est l'expression de Brissot. Cf. Camille Desmoulins : « Aujourd'hui, comme Narcisse, Bergasse n'aime que lui seul. Dans sa chaise, à l'ombre d'un *acacia*, il lit sans cesse des projets de loi, là il admire la beauté de son génie, il s'idolâtre lui-même, et tombe dans de longues extases. Il partage ses intervalles lucides entre une femme somnambule qu'il magnétise et la sœur de Philippe d'Orléans qu'il aristocratise. » (*Révolution de France et de Brabant*, n° 23.)
8. Toute la conduite ultérieure du « monarchien » Bergasse dément les intentions que lui prête Brissot : « Bergasse ne me cacha pas qu'en élevant un autel au magnétisme, il n'avait en vue d'en ériger un à la liberté... Le temps est arrivé, me disait-il, où la France a besoin d'une révolution. Mais vouloir l'opérer ouvertement, c'est vouloir échouer ; il faut, pour réussir, s'envelopper de mystère ; il faut réunir les hommes sous prétexte d'expériences physiques, mais dans la vérité, pour renverser le despotisme. » Ce fut dans cette vue qu'il forma, dans la maison de Kornmann où il demeurait, une société composée des hommes qui annonçaient le goût pour les innovations politiques. De ce nombre étaient La Fayette, D'Eprémesnil, Sabatier, etc. » (Brissot, *Mémoires*, 403.)

enseignement ; longtemps il voulut tout ramener au magnétisme[1] ; tendance commune à bien d'autres[2]. Il croit tenir le mot de l'énigme universelle. « Sans nommer le docteur Mesmer, j'ai renversé toutes les bases de son système, et j'ai élevé sur les ruines de ce système un édifice, je crois, beaucoup plus vaste et plus solidement construit que celui dont les premiers élèves ont payé si chèrement les travaux[3]. » Autour de lui gravite tout un groupe d'illuminés. C'est Lavater, qu'il projette d'aller voir, et dont la ridicule nièce, Mme Schweitzer, le qualifie de « Saint-Père[4] » et de « rhétoricien aussi éloquent que Démosthène et Cicéron[5] »... C'est Saint-Martin, Divonne, Vaucroze ; c'est la duchesse de Bourbon, sa fervente admiratrice ; plus tard, il y joindra Mme de Krüdener et Wronski. Impliqué dans l'affaire Catherine Théot[6], cette méprise calomnieuse eût pu lui coûter la vie, sans la chute de Robespierre. Son enthousiasme, à cette époque, avait faibli : mais pour des raisons essentiellement mystiques.

Du magnétisme, il avait cru déduire le système du monde : les trois principes, et la réhabilitation finale de tous les êtres, y trouvaient leur confirmation[7]. Toujours il espéra que, « même dans le temps, une époque arrivera où les ombres qui dérobent à nos regards les plans de l'Éternel se dissiperont[8] » : car « l'Évangile est encore pour nous un

1. « Bergasse, dit Corberon, voulut nous persuader un jour, avec les grâces aisées de la nonchalance, qu'on pouvait expliquer par le magnétisme pourquoi on était bon père, bon fils, bon mari, bon citoyen, par conséquent, le contraire ; d'où il s'ensuivait tout naturellement que nos vertus et nos vices ne dépendent que de nous, etc. » (Corberon à Puységur, 28 décembre 1785.)
2. Cf. notamment cette tendance dans Barbeguine, *Maçonnerie mesmérienne*.
3. Bergasse, *Observations sur un écrit du docteur Mesmer*, 54.
4. Mme Schweitzer à Lavater, 9 octobre 1795. Finsler, *Lavaters Beziehungen*, 42.
5. Papiers de Mme Schweitzer.
6. Cf. son dossier aux Archives nationales, W 479.
7. Cf. Corberon, *Journal*, VI, et tel passage cité par le plus récent biographe de Bergasse : « Le mal n'aurait une durée dans le monde que parce qu'il faut une expiation après une faute commise, et parce qu'encore après une faute commise, une épreuve est nécessaire à l'être coupable pour qu'il obtienne d'être pardonné... Mais après la justice satisfaite, le bien se déploierait dans toute son infinité. » (*Nicolas Bergasse*, 234-235).
8. *Nicolas Bergasse*, 428.

livre fermé[1] » ; pourquoi les manifestations des somnambules ne constitueraient-elles pas la préface d'une troisième révélation ? Mais bientôt il s'en méfie : elles s'éloignent trop du dogme orthodoxe ; convaincu, avec les martinistes, de la lutte des esprits bons et mauvais, Bergasse redoute les maléfices de ces derniers :

> Le somnambulisme est un état naturel produit par des moyens innocents, mais... en somnambulisant quelqu'un, vous le mettez sous la puissance de votre volonté...
>
> Nous sommes actionnés dans cette vie par deux espèces d'esprits, bons et mauvais. Selon que nous sommes bons ou méchants, ces esprits s'approchent ou s'éloignent de nous.
>
> Si nous sommes méchants, nous faisons du mal en les laissant approcher de nous, mais nous faisons un mal épouvantable dans le somnambulisme parce que nous les forçons d'approcher de l'être qui est sous notre puissance.
>
> Si au contraire nous sommes bons, tout va au contraire, et l'être qui est en notre puissance nous perfectionne en se perfectionnant, si bien qu'il finit par quitter le somnambulisme comme il arrive à Thérèse pour arriver à un autre état bien plus simple et plus parfait.
>
> Le somnambulisme donné dans ce moment n'est donc qu'une épreuve, heureux ceux qui en profitent pour changer, malheureux ceux qui en abusent[2].

Il finit donc par approuver « la doctrine des gens qui redoutent l'usage du somnambulisme[3] ». Son expérience personnelle contribue à cette volte-face. « J'ai eu, moi, une aventure épouvantable, dit-il, et que je ne puis confier au papier. Elle m'a singulièrement éclairé sur le magnétisme et sur la nature des esprits qu'il met en jeu. Thérèse et moi nous avons failli périr dans des tourments inexprimables, c'est la prière qui changea tout en un moment, mais je ne l'oublierai de ma vie[4]. » Décidément, mieux vaut ne rien ajouter à la foi traditionnelle. Comment aussi ne point abominer le caquet de ces somnambules « qui raisonnent très bien au physique, mais ne débitent que des ragots sur tout le reste[5] » ! Aucun homme d'esprit ne devait supporter leurs simagrées. Tout délire leur semblait prophétique. Mme Schweitzer étant grièvement malade, « une foule de gens est venue l'entendre : on l'a crue somnambule ou visionnaire parce qu'elle avait dit des choses extraordinaires[6] ».

1. Nicolas Bergasse à son frère Dominique, 1791.
2. Du même au même, 1791.
3. Du même au même, 1791.
4. Du même au même, 1791.
5. Du même à son frère Henri, 28 octobre 1786.
6. Mme Schweitzer à Hess, 20 juillet 1796.

Ces commères, élevées à la dignité de prophétesses, passent les bornes de la vraisemblance. Thérèse, la collaboratrice de Bergasse, lui prédit qu'il recevrait à sa fête un bouquet de la sainte Vierge[1]. Pourquoi des miracles n'annonceraient-ils pas l'établissement de la nouvelle religion ? Car les inspirées tendent bien là : par leur intermédiaire, Dieu va manifester le dogme universel qu'adopteront toutes les races[2]. On en peut trouver l'ébauche dans les notes de Prunelle de Lière : c'est la métempsycose[3], et l'attribution des maladies à l'Esprit malin[4] ; ce sont des dissertations confuses sur la nature des anges et de l'homme, des balbutiements, dont une citation suffit à donner l'idée :

> Êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme. Ils sont tous bons, occupés du bonheur de l'homme. Homme : assemblage d'un moi qui est moi, et d'un moi qui n'est pas moi. Le moi qui est moi existe dans son atmosphère ; il peut s'étendre, etc., et il existe partout où il s'étend. Ce moi qui est moi est heureux lorsqu'il s'élève vers la divinité, et se dégage du moi qui n'est pas moi. Ce moi qui est moi ne périra jamais. Le moi qui n'est pas moi sert de prison au moi qui est moi. Cette prison n'est qu'une écorce grossière qui se détruira[5].

On reconnaît, sous ce jargon maladroit, les notions usuelles de l'occultisme. Toute cette agitation n'aboutit à rien de neuf. Il en reste cependant la conviction accrue que désormais l'homme régira le monde spirituel, comme la matière ; la diffusion de l'illuminisme dans toutes les classes ; l'habitude prise de ne s'étonner de rien, et surtout, cette attente d'un prochain renouveau, d'un âge d'or, où la divinité dissipera les mystères. Par là, malgré les académies qui les combattent, malgré les philosophes qui les bafouent, mesmériens et cagliostriens contribuent, sans le savoir, à l'avènement d'un mysticisme révolutionnaire : la duchesse de Bourbon, qui devait s'y jeter à corps perdu, ne suivait-elle pas dévotement les expériences de l'honnête Bergasse ?

1. Mme Schweitzer à Lavater, 22 juillet 1782. Finsler, *Lavaters Beziehungen*, 35.
2. *Ibid.*, 30 (19 août 1790).
3. Cf. aussi à ce propos Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 113.
4. *Livre des initiés*, 22.
5. *Ibid.*, 17 (1785).

CHAPITRE VI

L'illuminisme révolutionnaire

I. *L'explosion du millénarisme.* — Ses précurseurs. Attente de l'âge d'or, d'une troisième révélation. L'approche de la fin du monde, du « nouveau règne ». Les épreuves préliminaires; le rachat par le sang. Précisions hasardeuses, et prédictions à brève échéance.

II. *La duchesse de Bourbon.* — Ses penchants à la superstition; le magnétisme. Condamnation de l'Église établie, que supplantera le « christianisme intérieur ». Cosmogonie bœhmiste et martiniste. Le quiétisme et l'abdication devant les révolutionnaires.

III. *L'utilisation politique du mysticisme.* — Les divagations de Suzette Labrousse, que Pontard exploite au profit des jacobins. *Le Journal prophétique* interprète diverses prophéties en faveur du clergé constitutionnel. Robespierre et Catherine Théot. Fin misérable de ces idoles d'un moment.

IV. *Vers le néo-paganisme : Restif de la Bretonne.* — Une « religion physique » et sexuelle. Panthéisme matérialiste. Animisme, évolution. La volupté divinisée. Le culte des astres générateurs anéantira l'Église chrétienne.

V. *La religion communiste de Nicolas Bonneville.* — Ami de Restif, dont il partage les tendances, Bonneville veut fonder un culte civique, et donne aux symboles chrétiens une signification libertaire et égalitaire. Avec lui commence la lutte du mysticisme chrétien contre l'illuminisme révolutionnaire en France.

I

Ce millénarisme, que propagent les conquêtes de la science, s'affirme publiquement à l'heure où les bouleversements politiques semblent marquer l'aube d'une ère nouvelle. L'esprit révolutionnaire même n'en est-il pas un signe ? Les « hommes du siècle » ne se croient-ils pas, aussi bien que les mystiques, à la veille de régénérer leurs semblables ? Après avoir détruit les religions, anéanti les prêtres et les rois, n'attendent-ils pas du « progrès des lumières » le retour de cet âge d'or que d'autres espèrent obtenir d'une manifestation divine ? Le somnambulisme noue ces tendances : il prétend expliquer scientifiquement, empiriquement, les mystères du monde spirituel; nous connaissons, d'autre part, ses prétentions religieuses; et nombre de ses porte-parole annoncent la réintégration de tous les êtres, certaine et prochaine [1]. Les apôtres de

1. Cf. Saint-Martin, *Ecce homo*, 105.

l'illuminisme révolutionnaire adopteront leurs expressions mêmes [1]; les désordres populaires paraîtront le prodrome de la consommation des siècles; de telles idées se répandront jusque dans les messages des hommes d'État [2]. Le renouveau des prophéties, coïncidant avec l'inquiétude universelle, semble éminemment apocalyptique; confiants dans un avenir glorieux, les adeptes ignorent la crainte :

> Tout nous annonce une régénération universelle qui, en faisant le bonheur de tous, fera nécessairement la félicité de chacun. L'homme connaîtra sa véritable origine et le bonheur qui lui est préparé. Le Ciel ne changera pas, mais la pureté de nos âmes nous le fera trouver ce qu'il est. Tous les emblèmes, toutes les figures qui nous environnent, disparaîtront pour faire place à la vérité. Sa lumière brille déjà à nos yeux, ne la rejetons pas. Nous sommes arrivés au moment où nous avons plus qu'un espoir de la connaître, on ne nous dit pas : vous verrez la lumière, on nous dit : voilà la lumière; c'est en être bien près [3]. Mais que de choses encore doivent se passer avant qu'elle arrive jusqu'à nous, avant qu'il n'y ait plus qu'un pasteur, qu'un troupeau, et que le genre humain ne soit plus qu'un peuple de frères, amis de la concorde et de la paix [4] !

Plutôt que des agitations extérieures, cet état d'esprit naît de visions mystiques; mais il peut concorder avec l'humanitarisme jacobin. Depuis longtemps, les fondateurs de sectes s'érigeaient en précurseurs du nouveau règne. Pernety ne parle-t-il pas d'un gentilhomme polonais qui l'annonçait dès 1765 [5] ? Fleischbein, en 1773, ne considérait-il pas comme très prochaine « la guerre la plus sanglante de toutes et la révolution générale [6] » ? Ne voyait-il pas les deux témoins de l'Apocalypse dans Molinos et le P. Lacombe [7] ? et que faisait-il, sinon paraphraser Saint-Georges de Marsais ? En 1775, Koch, botaniste de Leurs Excellences

1. Comparer la correspondance de Mme Schweitzer avec les déclamations de Suzette Labrousse et de Pontard en leur *Journal prophétique* (janvier 1792).

2. Dans un mémoire diplomatique de Manderfeldt au chevalier Sparre (1794), conservé à la bibliothèque d'Upsal, on est tout surpris de rencontrer, au beau milieu d'une dissertation sérieuse, des phrases telles que celles-ci : « Ceux qui n'envisagent, dans les grands événements qui vont changer la face de l'Europe, que le pur hasard, ou des causes et des effets produits par la faiblesse des hommes, doivent trembler à chaque pas que fait visiblement cette partie du globe vers *la révolution générale qui précédera la nouvelle création*... Ecoutez, mortels : *tout le mal, tant moral que physique, périra sur la terre; le bien seul y restera éternellement.* »

3. Allusion à l'oracle des swedenborgiens d'Avignon.

4. Gombauld à Reuterholm, 7 juin 1791.

5. Il s'agit d'un certain Rohozinski. (*Cahiers des illuminés d'Avignon*, 33.)

6. Fleischbein à Klinckowström, 31 janvier 1773.

7. Fleischbein à Klinckowström, 1762.

de Berne, constate que les meilleurs princes de son époque ne laissent point de postérité ; il en conclut que le millénaire surviendra de leur vivant ; la suppression des jésuites, que remplace la paisible franc-maçonnerie, le confirme dans cet espoir[1]. Un catholique, féru d'occultisme, soutient, en 1783, que le Verbe Éternel fera surgir une création nouvelle quatre cent soixante-six jours plus tard[2]. Court de Gébelin, joyeux de la tolérance naissante, salue l'avènement d'un monde régénéré :

> Ce temps n'est peut-être pas éloigné : déjà on voit arriver l'aurore; déjà des amis de l'Ordre en font entendre la voix, déjà l'Europe commence à se lasser de carnages, de querelles, de disputes; déjà on sent combien ces erreurs étaient insensées, odieuses, contraires aux droits de l'humanité et de la raison. Avec Virgile, et peut-être avec plus de vérité, nous pouvons dire : « La perfection des temps arrive : la révolution des siècles ramène l'Ordre universel...[3]. »

Battue en brèche de toutes parts, la religion paraît s'effondrer ; « il faut de toute nécessité qu'une nouvelle Église arrive[4] » ; celle qu'instaura le Christ « n'a plus que les signes de sa puissance » ; peut-être Dieu châtiera-t-il son infidèle servante, comme le peuple d'Israël[5] ? Ne surgira-t-il pas, dans sa splendeur terrible ? Indignés par les iniquités sociales, de jeunes écrivains sentent fermenter en eux d'irrésistibles impulsions ; l'Esprit les saisit ; ils se croient les révélateurs de l'affranchissement universel :

> Depuis longtemps le besoin de révéler aux nations une grande pensée ne me laisse point de repos.
>
> ... J'avais réservé dans mon cœur, pour mon âge mur, la rédaction d'un nouveau Testament, le testament d'un ami de la vérité[6].

Point de quartier aux institutions désuètes. Les révoltés croient au pouvoir de l'homme « de ramener l'âge d'or et le règne de la pure

1. Koch à Lavater, 1775.

2. Lavater à Stolz, 17 mai 1783.

3. Court de Gébelin, *Monde primitif*, VIII, p. LXIX. Un esprit aussi pondéré qu'Isaac Iselin abondait dans ce sens. « Lorsqu'un jour ceux qui gouvernent et qui dirigent les hommes seront persuadés qu'il n'y a pour eux qu'un intérêt économique qui est l'abondance, qu'un intérêt social qui est la justice, qu'un intérêt intellectuel qui est la vérité, qu'un intérêt moral qui est la bonté, il n'y aura plus de tyrans, ni d'esclaves, ni d'ignorants, ni de méchants et tous seront heureux. Travaillons tous de concert à accélérer cette époque heureuse. » (Isaac Iselin à Court de Gébelin, 20 août 1775.)

4. Nicolas Bergasse à son frère Louis, 1790. Ce fléchissement chez un homme aussi religieux que Nicolas Bergasse est très significatif.

5. Cf. Martines de Pasqually, *Réintégration*, 368.

6. Bonneville, *Esprit des religions*, I, 13.

innocence sur cette terre corrompue, en y renversant de toute part l'idole affreuse de la superstition, du mensonge et de l'erreur, et sa fidèle compagne, celle du cruel despotisme[1] ». Ils répudient la tradition et semblent s'inscrire d'avance en faux contre une parole célèbre d'Auguste Comte : « Les morts conseillent mal les vivants, s'écrie Antoine de la Salle ; depuis longtemps nos ancêtres, réduits en poussière, nagent dans l'atmosphère, ballottés de climats en climats, et ils nous commandent encore[2]. » Efforçons-nous plutôt de réparer leurs fautes et de rétablir l'égalité première. Heureux temps, où la dignité paternelle existait seule, où nul ne possédait que le nécessaire ! La soif de dominer a tout corrompu[3]. Swedenborg ne diffère pas, sur ce point, des illuminés de Bavière ; et songeons que Weishaupt lui-même prétendait restaurer le vrai christianisme.

Tandis qu'une branche des mystiques unit ainsi religion et révolution, d'autres pressentent l'Antéchrist et frémissent devant les prodiges qu'on leur annonce. Plus que jamais, la carence des pouvoirs publics encourage des visionnaires à prêcher ostensiblement. Saint-Martin en conclut que les derniers temps « sont déjà ouverts sur la terre, par la multitude de visions, d'inspirations, d'associations spirituelles qui s'élèvent de toutes parts, et qui, se dévorant les unes les autres, se précipitent mutuellement vers la destruction[4] ». Aux yeux des survivants du jansénisme convulsionnaire, ce sont là les faux prophètes contre lesquels le Christ nous met en garde[5]. Quoi qu'il en faille penser, « nous sommes au moment dont il est dit : vos enfants auront des visions, vos fils prophétiseront[6] ». Que d'étrangetés, que de révélations bizarres ! En Angleterre, Johanna Southcote se dit la femme-soleil, de qui naîtra le Messie-Roi[7] ; en Italie, en Allemagne, inspirés et savants s'évertuent à trouver le sens de l'Apocalypse[8] ; Lavater suppose qu'un athéisme universel déclenchera

1. Notes de Chatanier à sa traduction du *Dernier Jugement* de Swedenborg, 145.

2. La Salle, *Balance naturelle*, I, 378.

3. Swedenborg, *Sagesse angélique sur la divine Providence*, 167. Cf. les doctrines de Weishaupt exposées dans Le Forestier, *Illuminés de Bavière*, III, v. Rappelons aussi la conception idyllique que l'on se faisait de l'Amérique naissante, et qu'a bien indiquée M. Bernard Faÿ dans son livre sur l'*Esprit révolutionnaire en France et en Amérique au dix-huitième siècle*.

4. Saint-Martin, *le Nouvel homme*, ch. XXIX.

5. Cf. Mlle Fronteau, *Recueil de prédictions*, II, 338-339.

6. Magneval à Sarazin, 11 juin 1796.

7. Cf. Mühlenbeck, *Origines de la Sainte-Alliance*, p. XI.

8. Cf. entre beaucoup d'autres, le journal de Lavater, 14 février 1791 (*Handbibliothek*, 1791, V, 34) et une lettre de Magneval à Sarazin, 6 janvier 1798.

l'intervention directe de Dieu [1] ; Fournié présume que « la fin de la durée du temps créé s'approche avec rapidité [2] ». Un certain Bardin de Lutèce, constatant que le royaume de l'Antéchrist doit durer douze cent soixante ans, en voit la fin dans l'avènement, en France, du calvinisme [3]. Les mystiques les plus divers communient dans une même attente. Voici des jansénistes qui prédisent la destruction de Paris, le retour d'Élie, la conversion des Juifs, la venue de l'Antéchrist sous les espèces d'un Pape défunt qui ressuscitera, enfin la consommation des siècles [4]. A Strasbourg, des réformés leur font écho [5]. D'artificieux politiques se plaisent à recueillir les mandements où s'émurent certains évêques ; ils s'appuient sur une bulle de Benoît XIV [6], et sur des propos attribués à Benoît Labre [7]. Bien des illuminés se persuadent que leur génération sera la dernière. Dès 1789, les Ruer, ces Cagliostros au petit pied qui déçurent Corberon [8], préparent une chambre pour le Maître qui doit venir au moment des désastres [9]. En 1791, meurt un certain chevalier Le Lon, disciple de la secte d'Avignon, « et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on n'a jamais pu lui persuader qu'il pouvait mourir, parce qu'il était convaincu qu'il était destiné à voir toutes les belles choses qui lui furent promises [10] ». Même son de cloche dans un tout autre milieu, chez Pfenninger, l'ami de Lavater. Il « ne pensait point voir la mort. Il croyait voir d'abord l'Élu du Seigneur. Il souhaitait vivre sur terre le règne de Dieu, adorer Dieu sur terre, dans la Nouvelle Jérusalem, comme roi d'Israël [11] ». En 1798 encore, Kirchberger exprime un espoir analogue [12]

1. Gessner, *Lavater*, II, 97.
2. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 320.
3. Bardin de Lutèce, *Oracle divin*, 20.
4. Mlle Fronteau, *Recueil de prédictions*, II, 256, 355.
5. Cf. La correspondance de Klein avec Lavater, dès le 18 décembre 1786.
6. Pontard, *Journal prophétique*, 27 février 1782.
7. « Il m'est ordonné de garder encore le silence sur la liste des événements prédits par Benoît Labre, mais je puis les laisser entrevoir par un mot qui dira tout, et ce mot le voici : La terre avec tout ce qu'elle contient sera prochainement purifiée. Ces signes dans le soleil et la lune annoncés par Jésus-Christ paraîtront-ils cette année ou une autre? je répète que je l'ignore; mais je sais que Benoît Joseph Labre les a vus comme prochains. » (Pontard, *Journal prophétique*, 20 janvier 1792.)
8. Cf. au chapitre des *Sociétés mystiques*, p. 90.
9. Corberon, *Recueil*, 20 août 1789.
10. Divonne à Reuterholm, 2 décembre 1791.
11. Lavater à Catherine Stolberg, 31 juillet 1796.
12. « Je vous approuve grandement au sujet de la révélation du Règne de Dieu. Nous savons qu'il est à notre porte... J'espère... que vous vivrez le grand jour où la Lumière brillera comme un éclair, qui rayonne de l'Orient à l'Occident. » (Kirchberger à Johannès Moser, 23 décembre 1798. *Documents Lehoime.*)

De moins optimistes envisagent surtout les tragédies approchantes. Ils considèrent « qu'il fallait que les plus grands malheurs arrivassent avant que l'ordre ne fût rétabli [1] ». Des groupes de visionnaires s'époumonnent à prêcher la colère de Dieu [2]. « Des personnes tenant à une œuvre qu'elles nomment celle de la Croix » annoncent « que le moment d'une épreuve générale pour les enfants de Dieu s'approche, et des visions peignent avec des couleurs effrayantes les maux dont la nation française va être écrasée sous peu [3]. » Nul ne désespère pourtant. Fuyant Paris à la même époque, la marquise de la Croix se retire chez Cazotte « pour y attendre la fin, s'il doit y en avoir une, de la régénération philosophique de la France. Ce sera un superbe morceau de palingénésie », ajoute le bonhomme [4] : puis il précise :

> Nous croyons voir arriver un événement figuré dans l'Apocalypse et faisant une grande époque. Tranquillisez-vous : ce n'est pas la fin du monde, cela la rejette à mille ans par delà [5].

On scrute donc l'Apocalypse, et le règne terrestre du Christ paraît imminent [6]. Des quiétistes se persuadent « qu'il n'est pas éloigné, quand ils observent que les signes précurseurs paraissent caractérisés par ce qui se passe présentement sur la face du globe [7] ». On en invente, au besoin : en 1797, le bruit se répand que huit mille juifs viennent de se convertir, après l'apparition d'un ange [8] : sans doute leur peuple va-t-il les suivre ? La Révolution offre une merveille plus aisée à vérifier : combien de

1. Prédictions de la somnambule Thérèse. Cf. *Nicolas Bergasse*, 121.
2. « Dans les dernières lettres que j'ai reçues de Naples, écrit Divonne, l'on me mande qu'il vient d'y mourir un homme, que je connaissais de réputation, et qui vivait depuis longtemps dans la plus haute sainteté. Il a laissé beaucoup de papiers contenant des prophéties, qui ont la plus grande conformité avec tout ce qui nous a été annoncé, les plus grands malheurs y sont prédits, et l'on me dit qu'entre autres, il annonce la mort du pape pour cette année : l'on m'a promis de me faire part de tous ses écrits. Il se trouve également à Naples cinq à six personnes dans la classe du peuple qui sont de véritables serviteurs de Dieu et qui, sans se connaître, s'accordent tous à répéter que les plus grands malheurs sont prêts à fondre sur la terre. Je ne puis pas m'empêcher de reconnaître une main plus puissante que celle des hommes dans les malheurs qui ont accablé et bouleversé ma patrie... Il faut avouer que tout était tellement corrompu, et parvenu à un si grand oubli de la vérité, que la main de Dieu ne pouvait plus rester oisive... » (Divonne à Reuterholm, 17 avril 1791.) Remarquez l'accent *maistrien* des dernières phrases.
3. Magneval à Sarazin, 29 août 1794.
4. Cazotte à (Luchet?). A. Bourgeois, *Pages inédites ou ignorées sur Cazotte...*, 33.
5. Cazotte, *Corresp. Œuvres*, I, p. 11.
6. Cf. Jung Stilling, *Theobald oder die Schwärmer. Œuvres*, VI, 45.
7. Briod à Coste, 19 avril 1792. (Documents Bridel.)
8. Lavater à Cölle, 1er mars, 1er avril 1797.

voyants l'annoncèrent ! On exhume de vétustes parchemins : la prophétie de Couillart (1560) qui mentionne la date même de 1789[1] ; d'autres prédictions que l'on tire de l'*Histoire ecclésiastique* d'Arnold[2] ; et surtout le *Mirabilis Liber*, d'origine prétendument bénédictine, qui jouit d'une « réputation tout à fait inopinée[3] », « devient l'objet de la curiosité publique et donne lieu à tant de commentaires qu'on avait jugé à propos de ne pas le communiquer aux lecteurs dans les bibliothèques publiques. Quant à Nostradamus, que n'y a-t-on pas trouvé[4] ? » N'annonçait-il pas en propres termes une « persécution chrétienne en 1792, que l'on cuidera être une rénovation du siècle[5] » ? Ses quatrains réconfortent Cazotte : « Nous avons vu arriver ce qu'ils avaient de désespérant, attendons ce qu'ils nous promettent de consolant[6]. » Au demeurant, cette année 1792 ne se trouve-t-elle pas, en chiffres romains, dans la phrase : *gLorIa In eXCeLsIs Deo, et In terra paX hoMInIbVs bonae VoLVntatIs* ? Pontard fait cette belle découverte[7]. Ainsi, de toutes parts, le tumulte des événements présage des prodiges suprêmes : bête de l'Apocalypse[8] ou manifestation providentielle, le jacobinisme paraît excéder l'ordre naturel.

II

Il est assez amusant qu'une princesse du sang doive ouvrir la galerie des illuminés révolutionnaires. Bathilde d'Orléans, duchesse de Bourbon, mère du duc d'Enghien, mais sœur de Philippe Égalité, avait adopté de bonne heure des convictions démocratiques plus désintéressées que celles de son frère. Tous ceux qui la connurent, même hostiles à ses idées, rendaient hommage à sa vertu. « Il n'y eut rien que de pur et de vrai dans cette âme de feu », dit un émigré, qui n'en approuvait nullement les parades républicaines[9]. « On ne peut pas pousser plus loin, assure Saint-Martin, les vertus de la piété et le désir de tout ce qui est

1. Cf. (avec une certaine prudence) Nodier, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, 226.
2. Cuninghame à Lavater, 25 janvier 1792.
3. Nodier, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, 234.
4. Deleuze, *Manuscrit sur la divination*, 9.
5. Figuier, *Histoire du merveilleux*, IV, 141.
6. A. Bourgeois, *Pages inédites ou ignorées sur Cazotte...*, 42.
7. *Journal prophétique*, I, 58.
8. Ainsi le définit Cazotte. Cf. la lettre 28 de sa correspondance.
9. D'Allonville, *Mémoires*, 278.

bien[1]. » Mais les uns et les autres blâment son enthousiasme pour les nouveautés politiques ou religieuses : elle laissait l'impression d'une naïveté touchant au déséquilibre.

Elle-même nous conte que sa dévotion germa de bonne heure. Lors de sa première communion, à onze ans, elle devint si « pieuse, qu'elle passait chaque jour quelquefois des heures prosternée dans une tribune où elle n'était vue de personne[2] ». L'atmosphère du couvent la pénètre bien plus que ses jeunes contemporaines. On put croire cependant que ses dissipations en effaceraient les traces. Mariée par amour, ce premier roman ne lui suffisait point : bientôt séparée du duc de Bourbon, elle prenait un amant : la mort de ce dernier la rejettera, pour toujours, dans le camp des mystiques. Dès 1770, la franc-maçonnerie l'avait accueillie : neuf ans plus tard, un ancien martiniste, Bacon de la Chevalerie, l'élevait au grade de *maçonne parfaite* ; elle devenait enfin la grande maîtresse des loges d'adoption[3]. Une fois convertie, elle lut Mme Guyon, qui la passionna ; bientôt sa cour devint un rendez-vous d'illuminés : peu s'en faut qu'elle n'y reçût Lavater[4] ; somnambules et magnétiseurs s'y coudoyaient : on y voyait Mesmer, Puységur, Bergasse surtout, et cette bizarre Madeleine Schweitzer, qui papillonnait au milieu de tout ce groupe, se vantant d'avoir « plus de dispositions pour leur religion que n'importe qui[5] ». Les remontrances du prudent Saint-Martin restaient lettre morte : en 1815, de retour d'exil, lorsqu'elle reconstituera son cercle, elle s'empressera d'y recevoir la comtesse de Puységur[6] ; il lui fallait les flagorneries enivrantes des somnambules, promptes à l'indulgence envers « la plus aimable catin du ciel[7] ». « Comme ton âme est belle, lui disait-on, et les méchants te condamnent parce que tu as eu des faiblesses pour les hommes ! Ils ne font point de cas de la virginité de ton âme, et c'est à elle seule que l'on doit faire attention... Je n'ai qu'un reproche à te faire : tu fais des excès de vertu[8]. » Comment résister à de tels propos ? Bergasse, désabusé, finira par la croire en proie aux mauvais esprits :

1. Saint-Martin à Kirchberger, 28 septembre 1792.
2. Cf. ses *Opuscules*, p. VI.
3. Comte Ducos, *Mère du duc d'Enghien*, 173. Bésuchet, *Franc-Maçonnerie*, II, 20.
4. Cf. plus haut, p. 160, et Lavater, *Handbibliothek*, 1791, V, 166, 171.
5. Mme Schweitzer à Lavater, 21 avril 1792. Finsler, *Lavaters Beziehungen*, 33.
6. Cf. Blosseville, *les Puységur*, 132.
7. Expression de Madeleine Schweitzer.
8. Cité par David Hess, *J. C. Schweitzer*, 83.

J'ai dans la duchesse de Bourbon... une preuve du mal qu'on peut faire quand on sacrifie son instinct moral à sa curiosité. Mme de Chast.[1] a quitté l'hôtel de Bourbon avec tous les siens qui ont été successivement frappés de maladie, et cela uniquement parce que Thérèse[2] qui ne savait rien de ce qui se passait dans l'hôtel lui a dit qu'elle faisait de vains efforts pour guérir tout son monde, qu'elle voyait bien éveillée cet hôtel sous une influence funeste, et que tant que cette influence durerait, elle ne donnerait que des remèdes inutiles. Mme de Chast. a tout quitté pour se mettre du côté de l'Évangile et laisser là les miracles et les fantaisies. Depuis ce temps, les remèdes ont agi et tout le monde se porte bien[3].

Saint-Martin s'obstine à jouer auprès d'elle le rôle ingrat d'un Mentor. Il compose à son intention l'*Ecce Homo*, pour la dissuader de ses recherches, et lui conseille de s'abandonner « uniquement à la prière, à l'oraison et à la lecture de l'Écriture sainte, en pratiquant les bonnes œuvres[4] ». Longtemps elle tergiversera : mais elle cède enfin, par attrait personnel plutôt que par raisonnement. Elle recommandera de jeunes prosélytes au Philosophe inconnu. Plus tard encore, elle le cite au premier rang de ceux qu'elle regrette : « Depuis sa mort, ajoute-t-elle, j'éprouve que son esprit s'unit au mien et en développe, les facultés pour comprendre ses écrits[5]. » Pourtant, un malentendu subsiste entre eux : l'influence guyonienne empêchera toujours la duchesse de bien comprendre son maître.

Les œuvres de l' « épouse du Verbe » demeurent son livre de chevet : elle sollicite Saint-Martin de les approuver[6] ; et son cœur bat à l'unisson des quiétistes vaudois, Dutoit ou le comte de Divonne, dont elle possède les ouvrages[7]. Il en résulte très vite une sorte de détachement, de lassitude, d'oblitération de la volonté, trait dominant de son caractère. Qu'est-il d'acquis, qu'est-il de spontané dans ce refus d'agir ? on ne

1. Peut-être la marquise de Chastenay, que Barrère et Vadier dénonceront plus tard à la Convention. « Comme Catherine Théot, elle a le don de prophétie : on la dit inspirée de Dieu ; mais il y a cette différence que sa recette est artificielle ; elle a besoin de se livrer à des procédés où elle mêle le mysticisme à la magie ». On trouve chez elle un volume annoté de Nostradamus, ainsi que la clavicule de Salomon et l'Enchiridion d'Agrippa. Cf. d'Almeras, *Dévotes de Robespierre*, 151-152, 200.

2. La somnambule de Bergasse.

3. Nicolas Bergasse à son frère Dominique, 1791.

4. La duchesse de Bourbon conte elle-même cela, très simplement, dans ses *Opuscules*, p. IX.

5. La duchesse de Bourbon à Ruffein, 1804, *Corresp.*, I, 371.

6. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 29.

7. La duchesse de Bourbon à Ruffein, *Corresp.*, 157, 231.

saurait le distinguer. « Je me trouve dans une espèce de *non-être*, qui n'est point pénible mais qui prive de toute tendance à la puissance, écrira-t-elle encore en 1818 ; j'ignore si cet état est bon ou mauvais, enfin il est tel, et je m'abandonne absolument à la volonté de Dieu pour faire de moi et par moi sa sainte volonté[1]. » Cette faiblesse consentie, non moins que ses idées, la brouilleront avec les autorités religieuses : écartée des sacrements, elle se réfugie dans l'espoir du prochain triomphe de « l'Église intérieure[2] » ; lorsqu'elle entreprendra de convertir un incrédule, elle n'aura garde de confondre les prêtres avec le catholicisme[3], ni de partager l'erreur du philosophe La Harpe, qui, « après avoir tout nié, finit par tout croire aveuglément[4] ». Un de ses contes met en scène, dans un décor de mélodrame, une victime de la tyrannie sacerdotale :

Depuis dix ans gémissait dans les cachots un pauvre prêtre accusé d'errer dans sa croyance et d'enseigner une doctrine nouvelle... La domination ecclésiastique ne lui pardonnait pas d'obéir plutôt à l'Esprit Saint qui l'inspirait qu'à celui de l'Église... Il fut condamné à être renfermé le reste de ses jours dans un cachot, les pieds et les mains liés de chaînes, n'ayant pour nourriture que du pain et de l'eau... Il offrit son sacrifice à Dieu, en implorant sa clémence et ses lumières pour les êtres aveuglés qui se croyaient des docteurs de l'Église, tandis qu'ils se montraient les plus grands détracteurs de son véritable esprit[5].

Poussant à bout l'individualisme des illuminés, la duchesse de Bourbon refuse de confondre l'Église *opérante* avec l'Église romaine ou *enseignante*[6] ; elle s'en tient au christianisme primitif, seul rédempteur[7] ; « l'Église visible est à ses yeux le schisme qui s'est élevé depuis les apôtres, contre la véritable Église intérieure toute-puissante et toute pure en son Divin maître[8] ». La systématisation du dogme ôte à la religion son efficacité. « L'Église a cessé de marcher dans la bonne voie, aussitôt qu'elle a voulu expliquer les mystères par le secours de la philosophie, au lieu de sentir par l'onction de la grâce leurs effets dans le

1. La duchesse de Bourbon à la comtesse de Lasaumet, 1818. Manuscrit conservé dans la collection d'autographes de la bibliothèque de Mantes.

2. Cf. ses *Opuscules*, p. X.

3. La duchesse de Bourbon à Ruffein, *Corresp.*, I, 213.

4. *Ibid.*, I, 293.

5. Duchesse de Bourbon, *Pierre et Alexis*, *Corresp.*, I, 460-465.

6. *Opuscules*, p. XI.

7. La duchesse de Bourbon à Ruffein, *Corresp.*, I, 61-62.

8. *Opuscules*, 82.

cœur. Dès lors *la foi don* est dégénérée en simple croyance [1]. » Aussi « les portes de l'enfer ont prévalu contre l'Église extérieure », mais non contre l'Église intérieure, dont la duchesse croit faire partie [2]. Le clergé s'attache à la lettre en négligeant l'esprit de l'Évangile [3]. Il tombe ainsi dans l'intolérance : le célibat, contraire aux vœux du Christ [4], le soustrait aux préoccupations humaines ; la vérité s'est éparpillée dans beaucoup de sectes, qui toutes y tiennent par certains points, mais la noient dans leurs erreurs [5]. Que l'orgueil des prêtres s'humilie donc ; qu'ils reconnaissent leur éloignement de la doctrine primitive ; et que la charité les unisse, d'un culte à l'autre [6]. Plutôt qu'aux sacerdoces terrestres, les fidèles s'attacheront à leur oracle intérieur : ils prendront la véritable Église dans le fond de leur cœur, où retentiront les décrets de l'Esprit saint [7].

Il faut bien pourtant que d'autres guides la persuadent, car sa conscience ne suffirait pas à lui dicter ses idées théosophiques. Saint-Martin lui vanta sans doute Bœhme : elle n'a guère pu prendre ailleurs sa conception de la Trinité, où le Père est feu et le Fils lumière : « Si, par impossible, cette trinité pouvait un instant se diviser, l'on voit que dans le Père existeraient les ténèbres et l'enfer, et que dans le Fils seraient le paradis et la lumière [8]. » Lorsque l'homme « est trop attaché par ses passions aux choses passagères, dès lors il reste dans les ténèbres du premier principe qui le conduisent au feu dévorant de Dieu le Père ; c'est là qu'il sent les angoisses de l'enfer sans sortir de lui-même [9] ». Mais Saint-Georges de Marsais, tout aussi bien que Bœhme ou Saint-Martin, lui pouvait transmettre sa cosmogonie.

(Lucifer) s'étant concentré en lui-même, en admirant ses qualités et sa puissance, au lieu de se dilater dans l'amour de Dieu, source de sa lumière et de son bonheur, il opéra par cette concentration la condensation de toutes ses puissances en éteignant sa lumière, ce qui forma le chaos et les ténèbres de la matière dans laquelle il se trouva emprisonné.

Dieu alors tira de ce chaos informe le monde visible que nous voyons, y

1. *Opuscules*, 6.
2. *Corresp.*, II, 290-291.
3. Ruffein à la duchesse de Bourbon, *Corresp.*, I, 150.
4. La duchesse de Bourbon à Ruffein, *Corresp.*, I, 267.
5. *Opuscules*, 11.
6. *Ibid.*, 221.
7. *Ibid.*, 48, 105.
8. *Ibid.*, 50.
9. *Ibid.*, 52.

plaça l'homme entre le bien et le mal afin de l'éprouver et qu'il pût lui servir d'intermédiaire entre lui et ses anges déchus. Mais l'homme s'étant laissé séduire par l'attrait des choses terrestres tomba lui-même sous le pouvoir du démon. Depuis cet instant, Lucifer... trouvant son préservatif dans la matière qui l'éloigne du feu pur de la divinité qu'il ne peut plus voir ni soutenir... met tout en œuvre pour écarter les hommes de la foi en Jésus-Christ qui peut seule opérer leur transformation d'êtres matériels en êtres spirituels et divins [1].

Dieu mit en l'homme trois principes ; du quatrième — la matière née de la révolte des anges — il forma l'univers visible : mais Adam s'en éprit, et sa chute l'y renferma [2]. Comme ses devanciers martinistes et quiétistes, comme Bœhme, la duchesse de Bourbon croit à l'androgyne primitif [3]. Nos âmes préexistèrent dès cette époque : « Adam, durant son innocence et avant son sommeil, forma peut-être, par sa pensée pure, les âmes des élus, puis successivement des âmes moins élevées... puis après sa chute... des âmes mortelles, qui se laissaient animer par les esprits diaboliques et renfermés dans le chaos [4]. » Voilà pourquoi nous subissons les conséquences de la faute originelle. Notre corps s'est matérialisé [5] ; nous éprouvons des infirmités et des maladies [6] ; mais nous pouvons nous régénérer, en accomplissant la mission à laquelle se déroba notre premier père. « Tous les esprits des anges déchus... passent successivement dans le corps des hommes à mesure qu'il en naît [7] » : à leurs hôtes appartient de les éveiller à la vie spirituelle. Abdiquons l'orgueil de notre intelligence. « L'amour est Dieu, et Dieu est amour. L'amour embrasse tout. Tout vit et jouit par l'amour [8]. » Renonçons à la propriété, « cause première du mal [9] ». Anéantissons-nous devant Dieu [10]. « L'homme ayant cru être quelque chose hors de Dieu, et ayant voulu être le principe de son action et sa fin à lui-même, voilà l'erreur, voilà le détour de la vérité vers le mensonge et le néant... Son retour au bien... serait... de s'effacer pour ainsi dire du catalogue des êtres pour

1. Duchesse de Bourbon, *Corresp.*, II, 284-285.
2. *Opuscules*, 50-51.
3. *Ibid.*, 229.
4. *Ibid.*, 85.
5. Duchesse de Bourbon, *Corresp.*, I, p. XXIII.
6. *Opuscules*, 240.
7. *Ibid.*, 90.
8. *Corresp.*, II, 76 (à Ruffein).
9. *Ibid.*, II, 219.
10. *Ibid.*, I, 274 (à Ruffein).

y substituer Jésus-Christ[1] ». De là provient cette condescendance à l'égard de la Révolution, qui scandalisait les contemporains. Ce *tolstoïsme* avant la lettre, ce refus de résister à l'oppression, venait spontanément à l'esprit des mystiques de tendance guyonienne. Lavater n'agit pas autrement, lorsque le Directoire le fit déporter. « Les armes du chrétien ne sont pas charnelles, mais spirituelles, s'écriait-il ; prière et sagesse... demander, implorer, supplier[2]. » Dès lors que la Révolution est un châtiment divin, de quel droit la combattrions-nous[3] ? La duchesse de Bourbon se soumet au gouvernement établi, sans en étudier la légitimité ; elle s'humilie avec joie et goûte la paix chrétienne du sacrifice[4]. Ses historiettes prêchent le renoncement avec une candeur qui les rend involontairement humoristiques. Soit *l'histoire du comte et de la comtesse d'Olbac*. Ces gentilshommes, confrontant la Révolution avec l'Évangile, se décident à donner leurs biens aux pauvres et libèrent leurs esclaves noirs. La pratique des vertus chrétiennes rend ainsi les hommes égaux. Un traître, qui jette la zizanie parmi les gens du comte, ne peut résister à ses bontés ; il se repent et se résout à « faire une confession publique de tout ce dont il s'était rendu coupable depuis son entrée au château ». Sanglots, componction : émotion que partage le maître ; ce dernier, « ne méconnaissant pas la touche de la grâce divine sur cette âme humiliée et repentante, ne lui fait aucun reproche. Il l'encourage, au contraire, dans ses bonnes intentions ». L'Eden revit dans ses domaines, et la bonne duchesse de conclure victorieusement : « La morale à tirer de ce petit conte est que la vraie liberté n'existe et ne peut exister que dans l'exercice des vertus évangéliques[5]. »

Malgré la force de ces arguments, madame de Bourbon eut la douleur de ne pouvoir convertir sa famille. Les jacobins eux-mêmes parurent méconnaître ses bonnes intentions, puisqu'elle fut emprisonnée sous la Terreur, et que Fructidor la bannit de France[6]. Qu'importe, le paradis réside en nous, nous y pouvons entrer dès cette vie[7] ; et nous oublierons les misères terrestres dans la contemplation de notre bonheur futur. Songeons à l'époque où nos corps glorieux renaîtront, « où la nature

1. *Opuscules*, 234-237.
2. Lavater, *Freymäthige Briefe über das Deportationswesen*, I, 167.
3. Duchesse de Bourbon, *Apologue sur la Révolution* (1789). *Corresp.*, II, 135.
4. Duchesse de Bourbon, *Pensées religieuses sur la Révolution* (1789). *Corresp.*, II, 310.
5. *Histoire du comte et de la comtesse d'Olbac*, à la suite de la *Correspondance*, II, 325-394.
6. Cf. à ce propos Ducos, *Mère du duc d'Enghien*, 270, 294, 344.
7. Duchesse de Bourbon, *Opuscules*, 53-54.

ressuscitera ainsi que l'homme[1] » ; car « nous sommes tous une des portions de cette âme universelle que l'homme-Dieu est venu racheter[2] ». Douter du salut des pécheurs serait impie. A ceux qui méconnaissent ici-bas leur Rédempteur, Jésus-Christ dispensera sa lumière dans l'autre vie[3]. Quant aux obstinés, la duchesse n'en peut admettre l'éternelle réprobation. Sans doute leurs souillures s'anéantiront-elles « dans le feu qui dégage l'esprit ou la portion spirituelle de leur être qui rentre alors en Dieu, après des souffrances horribles[4] ». La menace de pareilles tortures ne suffira-t-elle pas à détourner les hommes du péché ? L'enfer disparaîtra, « mais que de souffrances ne faudra-t-il pas éprouver avant d'arriver à cette fin bienheureuse ?... Quel feu d'enfer ou de purgatoire ne faudra-t-il pas que le coupable éprouve avant de redevenir or pur[5] » ? Même dans sa conception de la justice divine, madame de Bourbon traduit cette douceur, qui, malgré ses niaiseries, la rend exquise : son œuvre, comme sa vie, se résume toute par le renoncement ; pourquoi faut-il qu'un entourage beaucoup moins sympathique ait exploité son goût du merveilleux ?

III

Chez elle, en effet, un artificieux évêque constitutionnel promenait une fille hystérique. Le contact de Pontard et de Suzette Labrousse dut écœurer, par-dessus tout, Saint-Martin, comme Bergasse. Leurs oracles confirmaient la duchesse dans ses tendances démocratiques : en vain ses anciens amis l'en dissuadaient ; elle faisait imprimer ces élucubrations[6] et subventionnait le *Journal prophétique*[7]. Du moins Pontard lui fut-il fidèle ; il sut, une fois dans sa vie, obéir à un mouvement généreux, le jour où il prit la défense de la princesse que voulaient supplicier les jacobins :

> Le nom des Bourbons est proscrit, s'écriait-il, et leur famille est détestée ; je dis plus, elle mérite de l'être. Eh bien, je connais dans cette famille, une républicaine, et je la réclame au nom de la république même, qui a tant de raisons d'abhorrer ceux qui s'intéressent au sort des Bourbons[8].

1. *Opuscules*, 158-159.
2. *Ibid.*, 232.
3. La duchesse de Bourbon à Ruffein, *Corresp.*, I, 182.
4. Duchesse de Bourbon, *Opuscules*, 200.
5. *Ibid.*, 92. On se souvient d'avoir vu chez Dutoit une conception analogue.
6. Comte Ducos, *la Mère du duc d'Enghien*, 263-264.
7. Pontard, *Journal prophétique*, III, 156.
8. *Ibid.*, III, 152. Cf. Crédot, *Pontard*, 605.

La principale actrice de ce nouvel épisode, Suzette Labrousse, était née en 1747. Son exaltation religieuse la fit, de bonne heure, considérer comme une malade. Toute petite, elle s'efforça de « convertir » son évêque, Mgr de Flammarens ; ses parents cherchèrent vainement à la distraire ; à treize ans, elle entendit l'appel de Dieu : « Quitte la maison de ton père et de ta mère, va parmi le monde en inconnue, et en mendiante, parce que je veux, par une simple fille, réduire plusieurs des grands du monde, et remédier à plusieurs maux de mon Église [1]. » Sa renommée commence à se répandre en 1779 : dom Gerle, prieur des Chartreux, la découvre et l'admire ; il contribuera plus que nul autre à lui créer un cercle, lorsque, siégeant à l'Assemblée nationale, ses interventions en faveur du Tiers et de l'orthodoxie catholique lui vaudront une certaine notoriété. C'était un bon homme que ce moine : indubitablement sincère, il sut affirmer avec courage son attachement à l'Église ; mais son irréflexion l'incitait aux partis les plus extravagants [2]. Son témoignage servait à démontrer l'ancienneté des propos de Suzette. « Elle voyait depuis longtemps le nouvel ordre qui vient d'établir la constitution. Elle l'annonçait par des énigmes, pour ne pas choquer l'opinion ; elle s'en expliquait seulement avec quelques personnes discrètes [3]. » De fait, ces *énigmes* sont bien sibyllines ; on les pouvait prendre en plus d'un sens ; Mme de Thèbes n'a pas mieux fait :

> J'ai vu le fort armé contre moi, ses armes m'agiter et sa puissance déguisée me poursuivre ; mais espérant que, dans la suite, la lumière et la puissance duquel je marche en présence, me purifiant de ma lèpre, qui est pour lui comme une pierre d'aimant, alors moi purifiée, et lui renversé, ma bouche ne s'ouvrira plus que pour parler des chœurs du Seigneur [4].

Toutes les devineresses anciennes ou modernes s'expriment semblablement ; après coup, on interprète ces versets dans un sens conforme aux événements. Faute de l'appui que lui donnèrent certains politiques, Suzette eût sans doute mené l'existence obscure de nombre de ses sœurs en illuminisme ou en chimie [5]. Mais Pontard la découvrit,

1. *Recueil des ouvrages de Mlle Labrousse*, 24. Cf. aussi la bonne monographie de l'abbé Christian Moreau sur *Suzette Labrousse*.
2. Cf. sur Dom Gerle, Moreau, *Suzette Labrousse*, 19, 74, et ch. v ; D'Alméras, *Dévotes de Robespierre*, ch. III.
3. *Recueil des ouvrages de Mlle Labrousse*, 9.
4. *Ibid.*, 85.
5. Car elle s'occupait aussi d'alchimie : on en acquit la preuve lors de sa mort. Cf. Moreau, *Suzette Labrousse*, p. IV.

cependant qu'il cherchait une inspirée. Avec dom Gerle, son ancien cornac, il se mit en frais de réclame. Bientôt tous deux clameront leur succès :

> Aujourd'hui que les prédictions de Mlle la Brousse prennent de la consistance... on se transporte en foule chez Mlle la Brousse, de tous les cantons du royaume ; on vient même des pays étrangers pour la voir, elle répond à tous avec sagesse, et chacun se retire pénétré de vénération et d'étonnement.
>
> Ce qui ajoute à cette célérité (*sic*), c'est l'art heureux quelle a de guérir les malades ;... elle emploie le magnétisme qu'elle estime être un don commun à tous les hommes [1].

Ils exagèrent, mais le fond reste vrai. Ces visiteurs étrangers, ce sont Reuterholm et le baron de Staël, que Gombauld mène chez la prophétesse [2]. Son adresse dans l'art du magnétisme lui vaut l'appui de la duchesse de Bourbon. La voilà reçue dans les Loges : prélats à la mode de la Constitution civile, et politiciens curieux de popularité, s'efforcent de capter son influence [3]. Cazotte s'inquiète de cette devineresse « qu'inspire visiblement l'enfer [4] ». Ses dires flattent les millénaristes : elle annonce des signes autour du soleil, et l'avènement d'une religion universelle [5] ; elle promet « le retour des Juifs, la conversion des peuples et la paix générale [6] ». Mais ses lecteurs peuvent bientôt remarquer sous sa plume des prédictions moins spontanées : qui donc l'inspire en secret, lorsqu'elle prêche « la destruction des ordres, la fin de la noblesse, le dépouillement du clergé » ; qui lui dicte ses palinodies au sujet de Louis XVI ? « Les peuples n'auront plus que des pères pour rois, qui les gouverneront avec tendresse ; la France sera leur modèle [7] » : elle écrivait cette phrase en janvier 1792 ; plus tard on nous soutiendra, non sans aplomb, qu' « elle avait vu que Louis XVI serait le dernier de sa race [8] »... Désir de n'être point contredite par les événements ? Soit ! Mais d'où viennent ses prônes de sans-culotte : « Ne vous y trompez pas, braves citoyens, ce n'est que cette peste d'aristocratie qui vous met des entraves à votre bonheur [9] » ? Et surtout, comment

1. *Renseignements donnés au public par Dom Gerle*, 5.
2. Cf. Geffroy, *Gustave III*, II, 271, et le *Journal* de Reuterholm, 17 janvier 1790.
3. Moreau, *Suzette Labrousse*, p. II.
4. Cazotte à Pouteau, 9 décembre 1791.
5. Mme Schweitzer à Hess, 19 avril 1790.
6. Pontard, *Journal prophétique*, I, 114, 177.
7. *Ibid.*, I, 7.
8. *Ibid.*, III, 112.
9. *Recueil des ouvrages de Mlle Labrousse*, 212-213.

expliquer son enthousiasme pour « cette Constitution, que nous devons maintenir de tout notre pouvoir, parce que non seulement elle nous réintègre dans nos droits, mais encore parce qu'elle est plus l'ouvrage de Dieu que des hommes[1] »? Jamais femme, jamais ignorante se passionna-t-elle pour un texte juridique? Ses amis ne s'y trompèrent pas, et bientôt nombre d'entre eux la quittèrent, lassés de l'ascendant que prenait sur elle Pierre Pontard.

Né le 23 septembre 1742, cet ambitieux, à qui sa roture avait barré la route des dignités, s'efforçait de donner une mystique à l'Église constitutionnelle : il lui devait d'être évêque de la Dordogne[2]. Il s'ingénia longtemps à recueillir les prédictions favorables à son dessein. Un *Journal prophétique* les divulguait ; sans doute il affectait de ne point recourir au surnaturel ; d'autant que « nous voyons dans une multitude d'idées l'exercice des présensations aussi familier que celui des sensations ordinaires[3] ». Mais ses réserves le mettent à son aise. Il exhume nombre d'annonces, toutes « formelles contre l'ancien clergé[4] ». « A bas, à bas, toutes les excommunications, fera-t-il dire à la pauvre Suzette. Le pape n'a pas de moyens pour nous retrancher de sa communion, de l'union en l'Église romaine, tant que nous serons attachés à la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ[5]. » D'autres propos corroborent ceux de la voyante. C'est le *Journal prophétique* qui révèle l'existence de la secte du prophète Élie[6]. Il tire parti de *l'Explication d'Isaïe* par M. Duguet[7], tout aussi bien que de feue Mlle Brohon[8]. Parfois il publie des *Avis prophétiques* :

> Encore quarante jours, et la vérité sera reconnue, l'iniquité dévoilée. Le pape sera justifié par la sagesse de sa réponse. Les évêques ne pourront la rejeter, ils reconnaîtront la souveraineté de la Nation, qui n'a que Dieu au-dessus d'elle ; et les méchants seront confondus[9].

Sa marotte, on le voit, reste la Constitution civile. Il s'abusait d'ailleurs étrangement sur les dispositions du Souverain Pontife. L'avor-

1. *Recueil des ouvrages de Mlle Labrousse*, 211.
2. Cf. à son propos le livre de P. J. Crédot, *Pierre Pontard*.
3. *Journal prophétique*, I, 122, note 92.
4. *Ibid.*, 15 janvier 1792.
5. *Recueil des ouvrages de Mlle Labrousse*, 245.
6. *Journal prophétique*, I, 43-44. Cf. plus haut, p. 218.
7. *Journal prophétique*, II, juillet 1792.
8. Voir l'Appendice V.
9. *Journal prophétique*, I, 362.

tement de ses espérances eût dû guérir à jamais ses lecteurs. Mais il ne se pique pas de constance, et, dès lors que le pape ne s'est pas « justifié par la sagesse de sa réponse », il le vilipende, et prédit la fin du pouvoir temporel[1]. Ses palinodies se multiplient : parfois elles apparaîtront si criantes qu'il sera fort en peine de les excuser :

> J'ai dit dans une de mes feuilles, que les prêtres qui se mariaient violaient les plus saintes règles ; je le répète encore contre ceux qui, avant d'avoir éclairé le peuple, passent au mariage ; et c'est pour obvier à ce scandale qui est déjà très multiplié dans d'autres départements, que je me fais un devoir de rendre mon opinion notoire dans le nôtre, sur la compatibilité du mariage avec le sacerdoce[2].

Car il suit jusqu'au bout le courant jacobin. La crainte et l'ambition le poussent aux extrêmes. Il célèbre les saints mystères, « une pique à la main, en bonnet rouge, faisant placer sa femme près de l'autel », et l'annonce dans son journal[3]. La théocratie des illuminés prend sous sa plume une forme inattendue : « Dieu seul est le souverain individuel des hommes... Nul homme n'est le souverain du peuple[4]. » Alors sombre la renommée de Suzette. L'envahissant Pontard crée le vide autour d'elle. Dom Gerle même, le fidèle dom Gerle, l'abandonne pour Catherine Théot et la couvre de ridicule[5]. Son pamphlet, venant après bien d'autres[6], achève de la discréditer. Cazotte s'ébaudit : « Il y a apparence que la pauvre Suzette Labrousse a fait naufrage dans les ruisseaux de boue de Paris !... L'évêque n'aura pas trouvé d'abonnés pour son journal mystico-mystifiant[7]. » Il lui faut frapper un grand coup pour rétablir ses affaires : et soudain le bruit se répand « que Mlle Labrousse (la prophétesse) est à Rome, où elle est allée à pied en pèlerinage convertir le Pape[8] ».

On disait vrai, mais la folle ne paya pas son équipée aussi chèrement que Cagliostro. Les autorités la considérèrent comme une déséquilibrée ; elle fut internée au château Saint-Ange, et ne s'en plaignit pas. Heureuse de son sort, et d'ailleurs bien traitée[9], elle saisit l'occasion d'une

1. *Journal prophétique*, II, 271 (mai 1792).
2. *Ibid.*, III, 49.
3. Cf. Crédot, *Pontard*, 505.
4. *Journal prophétique*, I, 322.
5. Crédot, *Pontard*, 517.
6. On en trouvera la liste dans Moreau, *Suzette Labrousse*, p. VI.
7. Cazotte à Pouteau, 31 janvier 1792.
8. Mme Schweitzer à Lavater, 21 avril 1792. Finsler, *Lavaters Beziehungen...*, 33.
9. *Recueil des ouvrages de Mlle Labrousse*, 294

nouvelle prophétie. En 1800, assurait-elle, elle monterait aux cieux en présence de tout le peuple. L'invasion française anéantit ce beau projet. Libérée contre son gré, force lui fut de rentrer à Paris, nonobstant l'oracle : elle y retrouva Pontard, et tous deux s'efforcèrent en secret à reconstituer un groupe d'admirateurs [1]. Mais les temps étaient changés : ils se débattirent contre la misère, et moururent obscurément, Suzette en 1821, Pontard en 1832 seulement. Aucun politicien n'éprouva le désir d'utiliser à nouveau leurs services.

Car il faut bien l'indiquer, et cette histoire ne serait pas complète, si l'on ne mentionnait le rôle étrange et mal défini de Robespierre. Le dictateur prétendait-il utiliser un jour les mystiques à ses fins personnelles ? Il apparaît au seuil de plus d'une chapelle, sans que jamais on puisse deviner s'il l'approuve, ou si les flagorneries de ses enthousiastes le compromettent. Il se laisse vénérer comme un Messie : sa belle-sœur, la femme de Robespierre jeune, passe pour une « créature d'une organisation supérieure, qui avait le privilège de lire dans les âmes » ; on soutient « qu'il la conduisait avec lui pour le seconder dans un mystère de rédemption, où elle était chargée de la séparation des bons et des mauvais [2] ». Enfin, l'on n'ignore pas l'aventure de Catherine Théot. Malgré le culte de Mme Schweitzer pour le roi [3], il lui suffit d'adhérer à son groupe pour que le dictateur la rassurât. Cette villageoise, la seconde idole de dom Gerle, ne différait pas extrêmement de Suzette Labrousse. Une exaltation semblable, et la lecture irraisonnée de sainte Thérèse et de sainte Catherine de Sienne, l'amenèrent à se croire l'épouse du Christ [4]. On sait qu'à soixante-dix ans elle prédit qu'elle mettrait au monde un nouveau Christ, dont Robespierre était le précurseur ; on sait que le dictateur vint la voir, sous l'égide de dom Gerle ; ses adversaires publièrent une lettre, sans doute apocryphe, où la vieille lui promettait de « s'élever au trône par les mains des illuminés [5] ». On sait enfin qu'elle paya son imprudence de sa vie, et que cette exécution fut le prélude de Thermidor. Mais on ne sait pas que l'honnête Bergasse, impliqué calomnieusement dans l'aventure, se défendit à grand'peine [6] ;

1. Moreau, *Suzette Labrousse*, 233-234 ; Crédot, *Pontard*, 521, 603.

2. C'est du moins ce qu'affirme Nodier (*Recherches sur l'éloquence révolutionnaire*, 293-294) ; une telle superstition n'a rien que de vraisemblable.

3. Barbey, *Suisses hors de Suisse*, 260. Cf. Finsler, *Lavaters Beziehungen...*, 23.

4. D'Alméras, *Dévotes de Robespierre*, 10. Cf. aussi Moreau, *Suzette Labrousse*, 66-70.

5. *Mémoires* de Sénart, 181 ; texte commenté par d'Alméras, *Dévotes de Robespierre*, 187. Cf. aussi l'ouvrage récent de G. Lenôtre sur *Robespierre*.

6. Nous avons déjà parlé de cette affaire ; le dossier de Bergasse figure aux Archives

d'après son passé, ceux qui l'accusaient jouaient sur le velours. Qu'il nous suffise ici d'exposer les faits : le caractère et les plans de Robespierre offrent à nos yeux une énigme peut-être indéchiffrable ; mais il est troublant que tout un groupe de mystiques ait pu capter sa bienveillance au sortir des salons de la duchesse de Bourbon.

IV

Restif de la Bretonne et son ami Bonneville importent davantage à la littérature. En dépit d'une étude de Gérard de Nerval, on ne connaît guère le premier que comme un pornographe impie. Il demeure pour tous le « Rousseau du ruisseau » : mais il flatte bien d'autres tendances. A vrai dire, ses blasphèmes sautent aux yeux : ils commandent jusqu'à son illuminisme. C'est une sorte de rage, née, peut-être, d'une réaction contre l'intransigeance janséniste :

> J'avoue moi-même que c'est le supplice horrible que m'a fait souffrir la peur de l'enfer, si difficile à éviter, d'après les jansénistes, qui m'a déterminé à m'exercer pour chercher la vérité. Je n'ai pas eu beaucoup de peine à la trouver, et je n'ai eu de tranquillité, de courage, d'énergie, quelque talent, qu'après que j'ai eu absolument secoué le joug religieux et sacerdotal [1].

« Je ne suis rien moins que superstitieux et crédule », affirme-t-il [2]. Le pauvre homme s'illusionne. Il amalgame des réminiscences de toute nature. Dès 1781, sa pensée, dont il amusait les salons, forçait l'attention du public [3] : parmi les sources dont il dit s'inspirer, figurent pêle-mêle Thalès de Milet, Antoinette Bourignon et Mirabeau [4]. De *l'École des Pères* à la *Découverte australe*, à la *Philosophie de M. Nicolas*, aux *Posthumes*, ses idées se précisent et se nuancent. Il trouve un disciple

nationales, W 479, et F⁷ 4595. « Je lis dans les journaux, écrivait Bergasse, qu'il existe à Paris une femme qui se fait appeler la mère de Dieu ; que cette femme est environnée d'une coterie ; que Dom Gerle, et la ci-devant duchesse de Bourbon, sont membres de cette coterie ; que j'y suis moi-même affilié... et cette affaire, dont j'entends parler pour la première fois, devient, à ce qu'il paraît, un des moyens dont on veut se servir pour me perdre... J'ajouterai qu'il y a quatre ans que je n'ai vu la ci-devant duchesse de Bourbon ; que je n'ai jamais eu le moindre rapport avec Dom Gerle ; que je l'ai rencontré une seule fois, dans une maison où il raconta les rêveries de Mlle Labrousse ; et qu'en parlant de cette homme à ceux qui l'écoutaient, je ne leur en donnai pas une opinion bien favorable. » (*Réflexions sur sa détention*, 12-13.)

1. Restif de la Bretonne, *Philosophie de M. Nicolas*, III, 252.

2. *Ibid.*, I, 189.

3. *Monsieur Nicolas*, XI, 3169 ; cité par Lacroix, *Bibliographie de Restif*, 412.

4. *Philosophie de M. Nicolas*, III, 71, 164, 167.

de marque, Bonneville, qui l'édite et collabore à ses ouvrages [1]. Raillé par les uns [2], méprisé par d'autres, ses romans n'en connaissent pas moins une immense popularité [3]. Les esprits positifs le jugent « à peu près insensé [4]. » Car il « ne haïssait tant les prêtres que parce qu'il voulait fonder une religion [5] ». Voilà pourquoi cet ennemi du catholicisme plaide en faveur de l' « universel » préjugé religieux [6]. La seule théologie physique, dont il trace l'esquisse, lui paraît exempte d'imposture [7]. Les autres, qu'inventent d'habiles législateurs, deviennent entre leurs mains « des armes redoutables [8] ». Restif les exècre parce qu'elles oppriment ses penchants : il fondera « la religion de la volupté [9] ». A la base de toute sa doctrine se trouve la négation du péché. Une erreur, d'après lui, provoque la croyance au Diable : on a mal compris les Chaldéens et les Indous, qui l'incorporaient en réalité dans la Trinité divine [10]. La révolte des anges n'est qu'une allégorie [11] : par la Chaldée, par l'Égypte, elle passa au peuple d'Israël ; Moïse « l'arrange à sa manière [12] ». Cet usage de l'allégorie, de l'analogie, reproduit l'architecture de l'univers. « Nous sommes images et nos types sont dans les grands êtres. Dieu lui-même, c'est-à-dire le Principe universel de vie, est le type premier de toute la nature [13]. » Tous les individus se ressemblent, « depuis l'infini en grandeur, qui est Dieu, jusqu'à l'infini en petitesse, qui est le point continu sur un espace imperceptible [14] ». « Il en résulte qu'en connaissant l'*homme*, on connaît tous les êtres, jusqu'à Dieu [15]. » « Je juge de Dieu par moi. Pour l'étudier, je m'étudie, et je remonte à lui par les analogies [16] » : nous verrons où cette méthode conduira Restif, et comment il prête au Créateur ses propres vices.

1. Cf. P. Lacroix, *Bibliographie de Restif*, 493.
2. Cf. notamment *le Magasin encyclopédique*, 2e série, t. III (1796).
3. C'est le cas, entre autres, de *la Découverte australe*. Cf. Boissier, *Restif de la Bretonne*, 6-7.
4. Assézat, *Vie de Restif* (*Contemporaines mêlées*, I, p. XXVIII).
5. Cubières-Palmézeaux, *Notice sur Restif*, 158.
6. *Monsieur Nicolas*, XVI, 4019.
7. *Philosophie de M. Nicolas*, III, 235.
8. *Monsieur Nicolas*, XVI, 4137, 4156.
9. C'est l'expression de Pierre Leroux, *Revue sociale*, mars 1850, p. 8.
10. *Monsieur Nicolas*, XVII, 4137-4138.
11. *Philosophie de M. Nicolas*, II, 61.
12. *Ibid.*, II, 71. — 13. *Ibid.*, I, 60. — 14. *Ibid.*, II, 63.
15. *Les Posthumes*, I, 207.
16. *Philosophie de M. Nicolas*, I, 73.

La nature ne se distingue pas de « son divin Animateur [1] » : ils sont l'un à l'autre comme l'âme et le corps, et l'univers subsiste donc éternellement. De tous les peuples, seuls, « les Juifs-chrétiens [2] » en doutent. Dans un langage prétentieux et bizarre, Restif a maintes fois donné le détail de sa cosmologie. A côté d'un panthéisme matérialiste qui rappelle le *Rêve de D'Alembert*, on y trouve des principes incontestablement théosophiques, et le tout se conclut par une tentative de restaurer le culte sabéen :

Tout est substance dans la nature... Vous devinez la substance divine, qui est l'intelligence, par celle qui est en vous, et par le bel ordre de l'Univers, qui est sa partie corporelle ; et vous conjecturez que la partie intellectuelle est un fluide plus épuré que l'éther, que la chaleur, que la lumière solaire, et qu'on peut la nommer : *le fluide électrico-magnético-intellectuel divin*... Or, le fluide intellectuel, par lequel tout pense et raisonne, est le fluide électrique de Dieu, lequel fluide imboit les êtres de l'univers, propres à le recevoir ; non directement, immédiatement, mais par les intermédiaires naturels, le *Soleil*, les *Cométoplanètes*... Tout, dans la nature, est *type* et *image* [3].

L'alchimie repose sur une grande vérité, « cette éternelle et majestueuse identité des êtres, tous sortis de la même source » ; mais elle méconnaît « que la nature, toujours une, varie sans cesse les formes et les tissus des substances [4] ». L'univers s'est différencié : du Soleil principe, centre de toutes choses, sont émanés d'autres soleils, d'où proviennent à leur tour la terre et les planètes :

Rappelons maintenant en deux mots l'origine de notre globe et des autres planètes. Leur source est le soleil ; il est le générateur et comme la fabrique de notre monde ; les planètes et les comètes en sont nécessairement sortis après leur formation, comme il est lui-même sorti du Soleil principe, ainsi que tous ses pareils, qui s'y doivent absorber, après des révolutions inappréciables par des existences telles que nous, pour être ensuite tour à tour reproduits ; car il n'y a qu'une unité de vie dans la nature... Oh ! quelle idée je me forme de la Divinité centre de tout, embrassant tout, animant tout, absorbant tout, pour tout reproduire, et donnant à tout l'intelligence qui lui convient, soit qu'on le nomme instinct ou raison ! Être unique, combien je t'aime, et que mon existence s'élève et s'anoblit, lorsque je la vois en toi !... Je vous ai fait entendre que je croyais le soleil et les planètes des êtres d'une intelligence proportionnée à leur importance dans l'univers ; que l'immensité de ce que nous appelons *l'espace* est aussi pleine de ces peuples célestes qu'il le peut être

1. *Découverte australe*, III, 435.
2. *Monsieur Nicolas*, XVII, 4118.
3. *Posthumes*, I, 204-205.
4. *Philosophie de M. Nicolas*, I, 245-246.

pour leur laisser la liberté d'agir ; qu'ils ont un langage qui leur est propre, et dont nous pouvons avoir une idée par analogie, puisque nous sommes en petit ce qu'ils sont en grand [1].

Un jour notre monde terrestre se résorbera dans le soleil ; puis ce dernier fera retour à Dieu ; l'univers recouvrera son homogénéité, en attendant que se produisent de nouvelles émanations, identiques aux anciennes ; ainsi le phénix renaissait de ses cendres :

Ce ne sera que dans une autre vie, lorsque notre planète sera tombée dans le soleil, que devenus plus parfaits, à notre dégagement des entraves corporelles, nous pourrons voir tous les autres systèmes planétaires. Mais cette vie même (après la dissolution de notre planète dans le soleil) ne sera pas éternelle : rien n'est éternel que Dieu, ou le Souverain Principe. Notre terre ressortira de l'amalgame général fait dans l'*Astre-Central*, de toutes les planètes, et de tous les soleils de l'univers, dissous en lui, pour recommencer une nouvelle vie ; et toutes les espèces, tant des hommes que des animaux, recommenceront de même à vivre dans les corps, pour redevenir encore libres et dégagés, roulant ainsi, pendant toute l'éternité, de la vie à la vie, en paraissant mourir et renaître. Tout ce qui nous est arrivé, nous arrivera dans une vie nouvelle ; de sorte que nous serons avec un corps composé de matière homogène, sans être précisément la même, tout ce que nous aurons été. Voilà comment, sans nous en douter, nous serons éternels : car ne nous ressouvenant de rien, par la fraction de nos organes, l'être réformé sera toujours nouveau [2].

Toute cette doctrine, malgré certaines réserves [3], respire le panthéisme. Mais, tandis que d'autres illuminés aboutissent à « spiritualiser » le monde, Restif matérialise Dieu. Sans doute le définit-il par l'union de l'intelligence, de la vie et de l'amour [4] ; mais il semble considérer ces facultés comme des substances analogues aux fluides matériels :

Dieu est l'âme universelle, source de toute l'intelligence et de toute la matière. Il a la première par lui-même, et la donne gradativement à chacun des êtres, tous formés de sa substance. Il est également le seul auteur de la matière, qu'il tire entièrement de lui-même, par la cristallisation, c'est-à-dire la densification et l'épaississement de sa propre substance essentiellement activo-volatile [5].

1. Ce passage figure dans *l'École des Pères*, III, 190-192, dès 1776.
2. *Posthumes*, I, 84-85.
3. « Il est source de tout, sans que tout soit lui : ainsi la terre émanée du soleil n'est pas le soleil. » (*Découverte australe*, III, 476.)
4. *Ibid.*, IV, 7.
5. *Posthumes*, IV, 10.

« Dieu n'est donc pas la matière, conclut-il victorieusement, mais la matière cristallisée est formée de Dieu ; c'est sa production, ce qui est très différent [1] ! » Le Créateur renferme en lui « tout le sel volatil, actif par essence ; » il produit et résorbe périodiquement l'Astre central, et par cet astre, le Soleil et les « cométo-planètes [2] ». Longtemps, Restif identifia l'Astre central avec Dieu. « Tout le mouvement de l'univers, écrivait-il dans *l'École des Pères*, est imprimé par le Soleil des Soleils ou Dieu [3] ; » et dans le *Nouvel Abailard* : « Je vois les soleils, ministres de lumière d'un Dieu centre de tout, soleil immense, immuable, éternel de ces soleils commençants, finissants [4]. » Un panthéisme plus conséquent l'empêchera plus tard de localiser ainsi l'Être suprême. Il le distinguera de l'étoile primordiale :

Ce dernier centre puissant, formé par l'infini de la substance divine, est sans doute unique : telle est l'origine du premier individu fini sorti de Dieu : individu immense, puisqu'il est tout ; mais non infini comme Dieu ; puisqu'il n'est que la portion de substance divine, cristallisée, densifiée, dont la matérialisation est commencée par le repos relatif, autrement dit le *gire* moins vif du point du centre [5].

Comme Swedenborg, il pense que tous les êtres forment un grand animal, qui tire sa vie de la Divinité. « Tout ce qui est est le corps du Dieu-cerveau ; il étend ses ramifications nerveuses partout, comme notre cerveau étend les siennes par tout notre corps : ainsi Dieu anime tout [6]. » Pas plus que « le Prophète du Nord », Restif ne craint le ridicule et l'indécence, lorsqu'il décrit l'anatomie de l'univers :

Le Soleil [7] est le cerveau du Grand Animal, les Lunes sont ses testicules ; dans les planètes reposent ses intestins... La queue des comètes est l'urine du Grand Animal. Or, Dieu amène la comète aussi souvent qu'il a besoin de pisser, il pisse à des époques irrévocablement fixées [8].

L'individualisation des êtres et leur retour au foyer central se succèdent éternellement [9]. Nos cosmogonies en conservent le souvenir :

1. *Posthumes*, IV, 100.
2. *Ibid.*, III, 293.
3. *Ecole des Pères*, III, 187.
4. *Nouvel Abailard*, II, 184-185.
5. *Posthumes*, IV, 8.
6. *Philosophie de M. Nicolas*, II, 42.
7. Toujours la même confusion, qui ne disparaît que dans les *Posthumes*, entre l'Astre central et Dieu.
8. *Monsieur Nicolas*, XVII, 4130.
9. *Philosophie de M. Nicolas*, I, 226.

et « la belle allégorie de l'homme chassé du paradis » commémore notre séparation d'avec le soleil [1]. Mais ces vies multiples ne nuisent pas à la cohésion du tout. Par unitarisme, Restif préconise l'évolution et ne voit qu'un animal unique pour le globe, mais différemment modifié, suivant les climats [2] ». Non seulement le genre humain constitue un seul homme [3], mais les diverses espèces naissent les unes des autres [4]. « Il a fallu des milliards de siècles pour nous amener à l'état du hanneton, espèce à laquelle se sont arrêtés des milliards d'individus; d'autres milliards de siècles, pour que l'animalité s'élevât à la taupe : puis au renard; ensuite au singe; enfin à l'homme, chef-d'œuvre de la nature [5]. » « Nous étions, il y a dix mille ans, les premiers des singes », et les géants nous dominaient [6]. « Cependant, dès qu'une espèce est montée au point où elle peut aller, elle s'y fixe : car elle ne peut *ascendre* ni *descendre* que très peu, sans perdre sa caractéristique [7]. »

Que pèsent, dans cet ensemble, nos prétentions individuelles à l'immortalité? Que vaut notre espoir en Dieu? Ne parlons pas de sa bonté : sa justice existe seule, et dès ici-bas [8]. Puisque nous participons à vie infinie, « il est fort indifférent que les individus conservent l'identité du *Moi*, la continuité : ou qu'ils soient en masse [9] ». Notre émanation ne nous retranche pas de son essence [10]. « A la mort corporelle, chaque âme rentre dans la masse générale des Êtres; mais, comme elle est indestructible, elle conserve un sentiment d'existence générale, agréable, si elle a été bonne, aimante; désagréable, pénible, si elle a été égoïste, haineuse. Quoique dans le Tout comme une pierre dans une muraille... elle conserve à jamais le sentiment particulier, une fois reçu. Ce qui fera qu'à la longue, Dieu sera tout composé d'âmes individuelles, jusqu'à la fin d'une grande Révolution, de la Révolution générale, suivie de l'absorption des soleils, où l'Astre central dissout en lui-même toutes ces individualités particulières, qui recommencent à la révolution suivante : chacune de ces révolutions est notre *à jamais*, à nous autres, êtres bornés

1. *Philosophie de M. Nicolas*, I, 79.
2. *Nouvel Abailard*, II, 224.
3. *Philosophie de M. Nicolas*, I, 67.
4. *Ibid.*, II, ch. CCLXXI.
5. *Posthumes*, IV, 5-6.
6. *Philosophie de M. Nicolas*, II, 141.
7. *Posthumes*, IV, 34.
8. *Monsieur Nicolas*, XVII, 1456. *Philosophie de M. Nicolas*, I, ch. LVI.
9. *Posthumes*, IV, 70.
10. *Ibid.*, IV, 96-97. *Philosophie de M. Nicolas*, II, 268.

et finis, parce qu'elle est si longue, qu'elle est une éternité pour des êtres éphémères comme nous [1]. » Restif ne conçoit l'indestructibilité que des molécules organiques [2]; mais notre participation de la nature divine doit suffire à notre orgueil, « en rendant l'homme l'égal de Dieu même, dont il est l'émanation quartaire ou quintaire [3] ».

Toute cette métaphysique aboutit à d'étranges dépravations. « Il est un but fixe auquel aboutit toute la nature, c'est la production et la conservation de la vie [4] » : sa morale, qu'il résume de la sorte, induit Restif à se forger une conception sexuelle de l'univers, qui rappelle certaines mythologies orientales. D'après les *Posthumes*, « la vie est le produit de la copulation ineffable de Dieu, premier et essentiellement mâle, avec la nature, première et essentiellement femelle [5] ». Ainsi jaillissent les soleils : puis « la nature, devenue mâle avec ses enfants, produit avec les soleils, qui sont alors femelles à son égard, les cométoplanètes [6] ». Restif ne conçoit pas la production des êtres autrement que par l'union charnelle : ce raffiné de la débauche se représente les plaisirs de Dieu semblables aux siens, bien qu'infiniment plus intenses [7] : non seulement le Créateur engendre le monde stellaire, mais, « de la même manière que l'homme engendre son semblable, Dieu reproduit Dieu; avec cette unique différence que Dieu, au moment où il a tout absorbé, est mâle et femelle [8] ». Ainsi « Dieu et la nature ne sont qu'un; mais dans la même proportion que le soleil et la terre ne sont qu'un; l'un mâle; la deuxième femelle. Comme l'homme et la femme ne sont qu'un [9]... » Il en résulte que « tout est vivant dans la nature [10] » : et nous voilà ramenés à l'animisme, au sabéisme.

Tendance qui gagnait du terrain à mesure que la théosophie se faisait moins exclusivement chrétienne [11]. On la retrouve jusque chez Novalis [12],

1. *Posthumes*, II, 299-300.
2. *Philosophie de M. Nicolas*, I, 177-178.
3. *Posthumes*, III, 273.
4. *Ecole des Pères*, III, 302.
5. *Posthumes*, IV, 17.
6. *Philosophie de M. Nicolas*, I, 231.
7. *Ibid.*, II, 6. — 8. *Ibid.*, II, 38. *Posthumes*, III, 269.
9. *Posthumes*, II, 336.
10. *Découverte australe*, III, 452.
11. Saint-Georges de Marsais l'exprimait déjà : « Cette terre n'est pas une masse inanimée et sans vie, elle a une vie proportionnée à sa matière; et c'est cet Esprit du monde terrestre, qui lui fait produire ses herbes, ses arbres, ses métaux et tout ce qu'elle pousse. » (*Explication de la Genèse*, 91.)
12. Cf. Spenlé, *Novalis*, 215.

voire chez André Chénier. « Il faut magnifiquement représenter la terre, disait l'*Hermès*, sous l'emblème métaphorique d'un grand animal qui vit, se meut, est sujet à des changements, des révolutions, des fièvres, des dérangements de la circulation de son sang [1]. » Dans quelle mesure le poète doit-il cette métaphore à la fréquentation des illuminés? Dans quelle mesure un restaurateur du paganisme, tel que Restif, en fournit-il les matériaux? On l'évaluerait difficilement : qu'il nous suffise d'indiquer l'extrême probabilité d'une semblable influence [2]. L'animisme expliquait à l'auteur des *Posthumes* tous les mystères de la cosmologie :

> Si la Planète est un individu vivant,... tout s'explique le plus aisément du monde dans le système de l'univers. Car alors, la doctrine un peu occulte des attractionnaires fait place à une intelligence universelle. L'univers, tout vivant, agit en grand comme les nations en petit, gouverné par une raison autant supérieure à la nôtre que ces majestueux individus nous surpassent en importance : l'Homme et sa Planète sont deux êtres analogues, dont le premier sera l'image parfaite de la seconde, par la composition, les idées, etc. L'animal sera sur sa Planète ce que sont les cirons invisibles sur sa peau [3].

Voilà la vraie sagesse, qui doit anéantir les superstitions. Bientôt le monde heureux ne connaîtra qu' « une seule religion, celle du *Soleil-père* et de la *Terre-mère*, véritables médiateurs entre l'homme et Dieu [4] ». Restif de la Bretonne est prêt à s'en déclarer le cérémoniaire. Il invente une liturgie idyllique :

> Que sur un autel de gazon, élevé au sommet d'une montagne la plus proche de la ville centrale, tout le peuple assemblé ayant pour prêtre le plus ancien des vieillards, présente, par une oraison éjaculatoire, l'hommage du genre humain, en ces termes : Père du jour et de la vie! Soleil! et vous, ô Terre sainte et sacrée, notre mère, portez notre hommage, avec le vôtre, à l'Être-principe! Nous vous honorons et vous bénissons, ô Terre! daignez, si vous pouvez entendre notre faible organe, agréer notre hommage et celui de toute l'animalité [5]!

1. André Chénier, *Œuvres poétiques*, 389.

2. Chénier veut aussi tirer parti de la transmigration des âmes : « Il faut que le sage magicien qui sera un des héros de ce bizarre poème ait passé par plusieurs métempsycoses, propres à montrer allégoriquement l'histoire de l'espèce humaine, et qu'il la raconte comme Pythagore dans Ovide, Ennius et Empédocle. » (*Œuvres poétiques*, 383.) On voit cependant que les anciens demeurent ses vrais inspirateurs. Mais il connaissait — et d'ailleurs combattait — les « Roses-Croix modernes » : nous le verrons à propos des *Ennemis de l'Illuminisme*; et nous aurons plus tard l'occasion de confronter certaines phrases de Chénier avec le « polythéisme raisonné » de Joseph de Maistre.

3. Restif de la Bretonne, *Nouvel Abailard*, II, 136. Comparez certaines doctrines d'Antoine de la Salle, que nous étudierons au chapitre des *Survivances*.

4. Restif de la Bretonne, *Posthumes*, III, 174.

5. *Monsieur Nicolas*, XVII, 4175. Cf. la *Philosophie de M. Nicolas*, I, 65.

Car « les âmes procèdent de l'esprit du Grand-Animal, et elles reçoivent de lui leurs pensées, par le moyen d'une émanation perpétuelle [1] » : il faut se le rendre propice. Ne reconnaissons donc « qu'une seule religion raisonnable », le culte des astres; d'ailleurs, « toutes nos actions pensées, tout exercice modéré de nos facultés est un hommage convenable rendu à la Divinité [2] ». Que l'on ne croie pas qu'il s'agisse d'une morale sans obligation ni sanction. Mais les obligations sont douces, et les sanctions se bornent à cette vie. Sans doute, Restif croit l'âme immortelle. Pendant un siècle, elle subsiste au-dessus de son ancienne résidence [3]. Puis elle se réincarne; son existence se perpétue d'éternités en éternités par une série de métempsycoses [4]; sa vie est seulement intermittente durant le repos qui sépare deux révolutions du globe [5]. A chaque vie incorporelle, nous nous remémorons ce que nous fûmes durant cent existences; « un jour, tombés, avec notre soleil, dans le sein de Dieu même, nous nous ressouviendrons de tout ce qui nous est arrivé pendant toute l'éternité précédente [6] ». Comment ces théories s'accorderaient-elles avec la notion de l'enfer [7]? Restif ne reconnaît aux âmes vertueuses qu'un privilège, celui « de choisir ce qu'elles voudront être, lors de leur retour à la corporalité » : avantage précaire, car elles se trompent souvent. « L'âme bonne alors, se trouvant dans un mauvais étui, dont les organes la secondent mal, est malhonnête, méchante, mais avec remords, parce qu'elle ne l'est pas naturellement. Au lieu qu'une monade, déjà précédemment dans un méchant corps, est méchante sans remords [8]. » Après l'évolutionnisme, l'animisme, le panthéisme, voilà notre cerveau brûlé qui professe le déterminisme. Il semble avoir fait le pari d'avilir toutes les doctrines. Que penser, au demeurant, de la portée morale de ces hypothèses, où les méchants jouissent d'un sort préférable aux bons, puisqu'ils ignorent le remords!

Le romancier insiste sur la « physiologie » des intelligences désincarnées. Ses conceptions se ressentent, comme toujours, de l'anthropomorphisme le plus épais. Les âmes entendent les êtres corporés, mais ne

1. *Monsieur Nicolas*, XVII, 4134. Cf. à propos des influx solaires et lunaires, Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, I, 236, et Antoine de la Salle, *Balance naturelle*, I, 115-116.

2. *Philosophie de M. Nicolas*, II, 269.

3. *Posthumes*, I, 1.

4. *Ibid.*, III, 67.

5. *Monsieur Nicolas*, XVI, 4107-4108.

6. *Posthumes*, I, 94-95.

7. *Philosophie de M. Nicolas*, II, 77.

8. *Posthumes*, I, 98-99.

peuvent s'en faire connaître, « parce que les *corporés*, tourmentés par les esprits invisibles, seraient trop malheureux[1] ». Leur existence spirituelle est d'un siècle, plus un nombre d'années égal à celui qu'elles passèrent sur la terre[2]. Elles se reproduisent par l'oreille, et après un éternuement; de là vient l'expression : *Dieu vous bénisse!* « Elles peuvent être blessées, tuées même, et par là se voir forcées à prendre un corps, beaucoup plus tôt qu'elles ne le désirent. Une âme humaine peut être déchirée par une âme lionne ou tigresse, envenimée par une âme serpente[3]. » Quant aux réincarnations, quelle belle manière pour un conteur! Restif se proposait de l'exploiter encore[4]; il se plaît à narrer la seconde existence de Louis XIII et de Richelieu : le cardinal devient le fils d'un meunier, tandis que son maître meurt, à vingt-six ans, à l'hôpital[5]. Aucun des prestiges de la magie manque-t-il d'intérêt romanesque? Nous jugerons « utile, pour refréner les passions humaines, d'entretenir des préjugés comme les anges, les diables, les sylphes[6] »; nous parlerons de la poudre qui rend invisible, de la panacée universelle, de l'eau de Jouvence, d'un élixir d'immortalité[7]; nous inventerons le Multipliandre, qui fait une seule personne de plusieurs amis vertueux[8]; et, d'ailleurs, nous ne goûterons pas le charme désuet des légendes; notre fantastique n'aura rien de commun avec celui d'un Charles Nodier; nous en ferons une machine de guerre, et nous accueillerons toutes les superstitions, mais à la condition qu'elles encouragent la « nature » et sapent la religion chrétienne.

Nous voilà revenus au point de départ. Cette haine de l'ascétisme, qui détermina Restif à se forger de nouvelles croyances, l'inspire jusqu'au bout; l'âge ne l'adoucit guère; dans ses vieux jours, il en arrive « à la monomanie furieuse[9] ». Il en veut surtout à la continence. « Le célibat est un état coupable, impur, contraire aux lois de la Nature et de la Divinité, qui toujours sont les mêmes »; c'est « un crime égal à l'assas-

1. *Posthumes*, I, 73, 142.
2. *Ibid.*, I, 194.
3. *Ibid.*, II, 222.
4. Dans *les Mille et une métamorphoses*. Cf. P. Lacroix, *Bibliographie de Restif*, 445.
5. *Posthumes*, lettre 26.
6. *Monsieur Nicolas*, XVI, 4010 *sqq*. Ailleurs, il y ajoute les gnomes et les ondines : *Découverte australe*, III, 478-479.
7. *Posthumes*, II, lettre 86, réponse à la lettre 158; projet de *l'Enclos et les Oiseaux* (Cf. P. Lacroix, *Bibliographie de Restif*, 443.)
8. Premier volume des *Posthumes*.
9. Boissier, *Restif de la Bretonne*, 59-60.

sinat »; « l'acte saint de la propagation doit être sacré[1] »! Quand donc le culte du Soleil-père et de la Terre-mère viendra-t-il restaurer la vraie morale! Quand donc se réalisera ce rêve d'avenir, dont frémissent les *Posthumes* : « On ferma partout les temples chrétiens; ils furent vendus, ils furent démolis, et chacun suivit en particulier le culte qui lui convint[2]! » Le paganisme, bien qu'imparfait, portait du moins « la joie dans tous les cœurs[3] »; mais les tristes « Juifo-chrétiens », s'emparant de l'allégorie du Phénix, en firent « Jésuah », au nom duquel ils répandirent la crainte[4]. Notez que l'Église contemporaine ruine l'Évangile; « il n'existe pas une plus grande différence entre le blanc et le noir, le jour et la nuit[5] ». « Jésuah, s'il a existé, était un Essénien, qui voulut, faire secte à part. Mais quelle secte! sans mariage, sans devoirs civils, des gueux ou des fakirs. Paul fut le premier qui sentît qu'une secte pareille serait intolérable, si elle s'étendait : il en modifia les maximes... et, comme il le dit lui-même, *il se fit tout à tous*, mais sans réussir à créer une institution politique[6] ». Eût-il abouti que le christianisme moderne s'opposerait encore à son esprit : « par la possession des richesses, qu'il défend; par les titres d'honneur qu'il prohibe, et que les prêtres chrétiens affectent de faire prodiguer; par la messe, par le sacrifice, qui est absolument changé de nature; par un cérémonial que réprouve Jésuah, mais substitué par les faux prêtres à l'esprit et à la vérité qu'il recommande[7] ». Voilà de la révolution, voilà de l'égalitarisme. M'abusé-je pourtant, ou ces phrases ne résonnent-elles pas comme certains accents d'autres illuminés? Combien de plaintes avons-nous entendues sur « la décadence du christianisme »? De même que Bonneville emprunte sa cosmogonie à Restif, ce dernier lui doit sa politique : et n'oublions pas que Bonneville fut l'éditeur de Saint-Martin. Restif s'inspire du même communisme agraire. On le voit avec surprise, dans son dernier ouvrage, railler l'idée d'égalité[8]; espérait-il faire sa cour au Premier Consul? Mais son ami connut des fluctuations pareilles. En dépit de Rousseau qu'il

1. *Posthumes*, II, 12; *Philosophie de M. Nicolas*, I, 117; *Monsieur Nicolas*, XVII, 4183.
2. *Posthumes*, III, 90.
3. *Ibid.*, III, 287.
4. *Philosophie de M. Nicolas*, III, 31.
5. *Monsieur Nicolas*, XVII, 4195-4198.
6. *Philosophie de M. Nicolas*, II, 97-98.
7. *Monsieur Nicolas*, XVI, 4099.
8. « Ainsi, l'égalité n'existe pas dans la nature, même supérieure. Il n'y a qu'un maître, Dieu... L'égalité est une chimère. C'est donc une folie, une déraison de vouloir l'établir entre les hommes. » (*Posthumes*, IV, 10.)

admire, notre romancier proclame la société préférable à l'état sauvage. « même sous le plus affreux despotisme[1] ». Une idée maîtresse — l'identique répartition des biens — commande ses utopies. « Toute société assez bornée pour que les individus y soient égaux, se connaissent tous, aient tous besoin les uns des autres, est nécessairement vertueuse : voilà le nœud[2] » ; et voilà le principe qui suggère leurs constitutions aux peuples fictifs des terres astrales ou des planètes ; voilà d'où proviennent les lois des *Sors*, habitants de Vénus :

I. — Tous les Sors sont égaux.
II. — La justice est de faire à autrui ce qu'on veut qu'il nous fasse, et la négative.
III. — Tous les biens sont communs, ainsi que le travail.
IV. — Tout *Sors* a droit à une *Sorsette*, toute *Sorsette* à un *Sors*, à moins qu'elle ne soit enceinte.
V. — On doit être poli, serviable envers les vivants, et commémoratif des morts.
VI. — Il faut acquérir l'honneur par de bonnes et belles actions, des ouvrages beaux ou utils (*sic*)[3].

O Lycurgue ! ô Bonneville plutôt ! car c'est lui, Bonneville, qui se fit l'intermédiaire entre la république ancienne, la fraternité des premiers chrétiens, et son frénétique ami ; parlons-en, et montrons comment notre communisme lui-même trouve des précurseurs chez les illuminés.

V

Nodier l'aimait beaucoup, « cet excellent Bonneville, le cœur le plus simple et le plus exalté, dit-il, que j'aie connu de ma vie, avec son imagination de thaumaturge et sa science de bénédictin, sa faconde de tribun et sa crédulité de femme, son éducation d'homme du monde et ses mœurs d'homme du peuple[4] » ; il l'aimait beaucoup, et rejetait sur le docteur Saiffert la responsabilité de ses violences. Freymuth Saiffert, Allemand de race et de tempérament, avait mis une « Légion germanique » au service de la révolution ; médecin de la princesse de Lamballe, puis du duc d'Orléans, il s'occupait moins de sa profession que de maçonnerie ; on l'entendra dire « qu'il n'était venu en France que pour y conférer à vingt-huit adeptes le vingt-huitième grade de l'ancien écos-

1. *Nouvel Abailard*, II, 247.
2. *Découverte australe*, I, 141.
3. *Posthumes*, III, 303.
4. Nodier, *Souvenirs et portraits*, *Œuvres*, VIII, 333-334.

sisme d'où il prétendait fièrement qu'avait surgi la révolution[1] ». Il participait à la section de la Montagne siégeant à la butte des Moulins ; des contemporains le prirent pour un agent d'Égalité, qu'ils accusaient de briguer le trône[2] ; lui-même se qualifiait de « philanthrope par sentiments, par principes et par état... qui, depuis vingt ans, a fait tout ce qui est en son pouvoir pour propager les principes d'une fraternité universelle[3] ». Sa lourdeur et son jargon de métaphysicien teuton excitèrent les sarcasmes de Chénier :

Ce gros Seiffert, dont les yeux, dont la voix
Respirent sang, rage, audace et bassesse,
N'est si balourd que son grossier patois[4]...

A l'exemple du conventionnel Carra, il professait, nous dit Nodier, la reconstitution périodique de notre être matériel. Il aurait été l'inspirateur de Bonneville, qui se rattacherait ainsi, peut-être, à l'illuminisme bavarois[5]. Ces tendances, qu'approuvaient sans doute Payne et Kosciusko, s'adoucirent pourtant au contact de nos théosophes de France. Bonneville se lie avec Saint-Martin, qu'il édite[6] ; il loue aussi Court de Gébelin[7], et lui doit beaucoup. Le *Monde primitif* représentait la Bible comme une allégorie agraire ; il assimilait Samson à Hercule ; à n'en considérer que le texte imprimé, l'on songerait à Volney. Fauchet, catholique mais point ultramontain, sympathique à la maçonnerie, mais hostile aux illuminés d'Allemagne, Fauchet, qui fut longtemps le principal collaborateur de Bonneville, put aussi lui suggérer quelques aspects de son mysticisme :

J'ai autant d'éloignement que vous pouvez en avoir pour les illuminés d'Allemagne, de Prusse et d'ailleurs, qui donnent dans les plus cruelles illusions. Mais je suis convaincu qu'ils dénaturent la maçonnerie... Quant à la religion, monsieur, je la crois essentielle au genre humain, et ma conviction est entière. Mais, quelle religion ? Celle qui fait aimer tous les hommes... Je trouve cela dans l'Évangile et nulle part ailleurs... Ce n'est point la petite et

1. Nodier, *Dernier banquet des Girondins*, 216.
2. Cf. D'Espinchal, *Journal d'émigration*, 469.
3. Freymuth Saiffert, *Pièces justificatives pour la légion germanique*, 1.
4. Chénier, *Œuvres poétiques*, 500-501, et note de Gabriel de Chénier. Cf. encore sur Saiffert le récent ouvrage du docteur Cabanès sur *la Princesse de Lamballe*.
5. Nodier, *Dernier banquet des Girondins*, 179.
6. Saint-Martin fait part à Clément de Ris des amitiés de Bonneville, dans une lettre de 4 avril 1791.
7. *Esprit des religions*, I, ch. XVI.

barbare religion des théologiens que je professe... Mon catholicisme embrasse véritablement l'univers dans les liens de l'amour[1].

Bonneville, bien qu'un de ses pamphlets ait attaqué les théosophes, leur doit plus d'une idée. Il en résulte de grandes contradictions. Même chez ce révolutionnaire, on retrouve des vestiges de théocratie. « *Faire* une loi, s'écrie-t-il, *créer* une langue, *fonder* une religion ! Tout cela est fait ! Je te remercie, ô providence universelle, ils ne peuvent rien *faire* de tout cela[2]. » Comme les martinistes, il admet l'enchaînement des êtres : « Une seule des lois de la nature, bien *comprise*, doit conduire l'ami de la vérité à la découverte palpable de son dessein universel[3]. » Il rappelle la théorie des nombres[4]; il croit à la métempsycose[5]; et, tout en professant la tolérance, il malmène curieusement l'athée :

Je classerais l'athée un peu au-dessus de l'orang-outang, puisqu'il parle, mais non parmi les hommes, puisque le germe d'une éternité de bonheur, qui doit agrandir son existence, purifier sa pensée, et le faire homme, ne s'est point encore développé chez lui. Ce n'est pas un affront gratuit que je veux leur faire, c'est la protection des lois humaines que je réclame pour ces infortunés; je voudrais qu'on les traitât toujours avec indulgence, qu'on cherchât à les convaincre, et nullement à les forcer de nous croire; je voudrais qu'on ne les tourmentât point avec barbarie, pour les faire comprendre ce qu'ils ne peuvent pas mieux concevoir que l'orang-outang [6].

Comment se peut-il vanter de résultats conformes à ceux d'Helvétius[7] ? S'il eût nommé Diderot, le matérialisme fougueux du *Rêve de d'Alembert* justifierait peut-être son assertion. Il considère l'univers comme son ami Restif, et distingue mal l'esprit et la matière. « Il y a des esprits, et de l'*esprit* dans tout, dira-t-il, *esprit* dans la pierre, dans le fleuve[8]. » L'unité du monde explique l'importance de notre fraternité :

Le monde... est un grand animal qui vit et se meut au moyen d'une âme universelle, ce qui le remplit dans toutes ses parties; cette âme est Dieu, la nature, tout ce que vous voudrez. Tous les êtres isolés, dont les corps font

1. Fauchet à Clootz, *Bouche de Fer*, 158. L'abbé Fauchet (1744-1797) fut, on le sait, un des apôtres de la Constitution civile du clergé, et un des chefs de la Gironde.
2. Bonneville, *Le vieux tribun et sa bouche de fer*, 27.
3. Bonneville, *Esprit des religions*, I, 1.
4. *Ibid.*, I, 20.
5. *Ibid.*, I, 62.
6. *Ibid.*, I, 95.
7. *Ibid.*, I, 82.
8. *Ibid.*, I, 99.

une partie de ce grand Tout, sont aussi remplis d'une portion de cette âme universelle. Notre âme est donc une émanation de la grande âme; celle des animaux qui n'ont point la *parole* étant moins considérable, est aussi moins parfaite, car plus la portion est grande, et plus grande est l'intelligence. Cette portion diminue par une chaîne ininterrompue, depuis les anges ou esprits aériens, dont l'émanation est la plus volumineuse, jusqu'au polype qui passe pour intermédiaire entre l'animal et la plante, et depuis le polype jusqu'au caillou, qui végète encore, tout insensible qu'il paraît.

...Plus les âmes se rapprochent, se confondent, plus la portion d'intelligence s'agrandit; cela est clair. Voilà pourquoi il serait avantageux que tous les hommes qui, comme vous le voyez bien, sont frères, puisqu'ils ne sont que des fractions du grand Tout, communiquassent entre eux, d'un bout de l'univers à l'autre, et augmentassent leur puissance en resserrant les liens de la fraternité[1].

Avec Restif encore, avec son autre ami, Sébastien Mercier[2], Bonneville admet des migrations interstellaires. Jésus habitait jadis le soleil, disait l'auteur des *Posthumes* : de là venaient ces pouvoirs qui lui permirent d'opérer des miracles[3]. Initié dans les mystères égyptiens, il divulgua la vraie doctrine, que les nations défigurèrent faute de l'avoir comprise[4] : elle se réduisait à l'amour, « à l'égalité, à l'unité entre Dieu et toute la famille humaine sans exception[5] ». Lyriquement, Bonneville nous retrace l'image de ce Christ révolutionnaire :

Comme il arrive dans la Judée, ce beau jeune homme ! comme il enferme en sa poitrine des desseins profonds ! Quelle sagesse, quelle prévoyance !...

... Ceux qui l'entouraient ne pouvaient pas l'entendre ! Il était trop au-dessus d'eux.

Alors il se recueille, enferme les desseins qui lui sont confiés, dans des voiles impénétrables aux tyrans [6].

Qui nous donnera le mot de cette énigme ? « L'homme est Dieu »,

1. *Mercure de France*, 25 décembre 1790, cité dans Le Harivel, *Nicolas de Bonneville*, 44, et, partiellement, dans la biographie de *Claude Fauchet* par l'abbé Charrier, I, 175. L'exemple du polype pourrait bien signifier une influence de Charles Bonnet, qui disserta longuement sur cet être. Déjà, dans son *Choix de petits romans imités de l'allemand*, Bonneville insérait une invocation à la Nature éternelle, qui est le Tout, impassible, bienfaisante.
2. Béclard résume fort bien la théorie de Mercier : « L'âme qui s'est élancée à quelque découverte sublime, celle de Newton, par exemple, franchit les mondes peuplés d'âmes qui lui sont inférieures; elle gagne d'emblée celui de ses pairs. Au contraire, les âmes viles ou criminelles rétrogradent vers les degrés inférieurs de l'existence, revêtant le corps de quelque animal obscur enfoncé dans la matière. » (Béclard, *Sébastien Mercier*, 118-119.)
3. Restif de la Bretonne, *Posthumes*, IV, 61.
4. *Mercure de France*, 25 décembre 1790. *Esprit des religions*, II.
5. Discours de Fauchet reproduit dans *la Bouche de fer*, 177.
6. Bonneville, *Esprit des religions*, I, 58.

s'exclamait avec orgueil un des correspondants de Bonneville[1] : nous instaurerons *le culte de la loi*, « une religion qui fera de la patrie et des lois l'objet de l'adoration de tous les citoyens[2] ». Jamais on n'affirmera plus vigoureusement l'omnipotence de l'État. Qu'il saisisse le pouvoir spirituel : les *clubs* remplaceront l'Église; et qu'étaient les Églises primitives, sinon des assemblées délibérantes[3]? Bonneville combat les Jacobins, « que gouvernent les jésuites[4] »; il les blâme de pourchasser *les quatre-vingt-neuvistes*[5]; mais ses théories outrepassent les leurs. Il revendique la « liberté indéfinie de la presse[6] », et le pouvoir direct du peuple[7]; il exige le partage des terres. Ce communisme, ce babouvisme, paraît avoir sollicité plusieurs théosophes, et non des moindres. « Les propriétés sont étrangères au code primitif, dit Saint-Martin, et le précepte de l'Évangile sur le dénuement des biens est intimement lié aux bases exactes et fondamentales de la véritable justice[8]. » Antoine de la Salle s'exprime de même :

> Otez à l'oisif, qui n'a pas faim, pour donner à celui qui gagne de l'appétit en travaillant, et qui n'a pas de quoi le satisfaire, parce qu'on lui a pris sa part avant qu'il fût né... — Et la propriété? — La violence, la ruse et l'oisiveté ne prescrivent point contre le travail: le temps qu'a duré l'usurpation n'est qu'une raison de plus pour la faire cesser, et un titre pour exiger des dédommagements.
>
> Il n'est point question ici d'opérations violentes, on sait que ce n'est point ma manière de voir; mais, de même que la nature, en minant insensiblement les montagnes qui dominent sur les deux continents, et en répandant, peu à peu, leur poussière dans les plaines, travaille en silence à détruire les inégalités de la surface du globe, ainsi le sage administrateur doit, par des moyens imperceptibles, dégrader sans bruit ces montagnes politiques, dont un côté, échauffé par l'action perpendiculaire du soleil, n'est fécondé qu'aux dépens de l'autre qui reste dans l'ombre; afin que tout soit de niveau dans le champ civil, et que l'astre, découvrant aisément toutes les parties du sol, porte partout la chaleur et la lumière[9].

Quelques réalisations pratiques furent tentées. Avant les fouriéristes,

1. Lettre de Le Clerc, curé d'Ambron, octobre 1790, publié dans *la Bouche de fer*, 12.
2. Bonneville, *Esprit des religions*, I, 66, II, 39.
3. *Ibid.*, I, 77-78; II, 90.
4. Cf. l'abbé J. Charrier, dans son livre sur *Claude Fauchet*, I, 168-169.
5. Bonneville et Fauchet, *Bouche de fer*, octobre 1790.
6. Bonneville, *Esprit des religions*, II, 17.
7. *Bouche de fer*, 9 octobre 1790.
8. Saint-Martin, *Ministère de l'homme esprit*, 159.
9. La Salle, *Balance naturelle*, I, 372-373, note.

Schweitzer, le neveu de Lavater et le mari de la bizarre Madeleine, « songea à fonder, sur ses terres de Virginie, un État modèle où seraient pratiquées la religion de la nature, la communauté des biens, une tolérance universelle. Les milliers d'extraits et de notes qu'il rédigeait lui permettraient d'écrire une *Critique de la Civilisation*, ouvrage immense, unique trésor des sociologues futurs[1] ». C'était en 1798 : Bonneville, à ce moment, habitait aussi l'Amérique; dès auparavant, il entretenait des rêves analogues. Par un double symbolisme, il attaquait certains dogmes et découvrait, sous les autres, l'expression voilée de ses utopies. « La croix est essentiellement composée d'un (*sic*) *équerre* et d'un *compas*[2] », ce qui nous « annonce le partage le plus égal de tous les biens et de toutes les espérances de la terre[3] ». « *Jéhovah*, ou *Ager*, ou *champ*, c'est la même chose[4]. » Isis, nom sous lequel les Scandinaves adoraient la nature, s'identifie avec Jésus[5]. Quant au péché originel, « peut-il être autre chose, pour un ami de la vérité, que les funestes suites de ces lois tyranniques et cruelles qui condamnent un homme, à sa naissance, à souffrir de tous les affronts et de tous les tourments qui attendent le pauvre[6] »? Faute de savoir que le saint Sacrement représentait Dieu sous l'emblème du soleil, des idolâtres l'adorent[7]. Tels sont les artifices par lesquels Bonneville et ses amis se flattent « de renverser d'un souffle tout-puissant l'édifice barbare de haine, de servitude et de discorde élevé par les théologiens sur cette base divine d'amour, de liberté, d'union[8] ».

Pour hâter leur œuvre, ils fondent la *Bouche de fer*. « C'est une institution qui se perd dans la nuit des temps, religieusement consacrée en Égypte, à la Chine, à Delphes, dans les Indes, à Rome, et chez nos anciens Francs[9] » : dans une boîte, représentant effectivement une bouche de fer, chaque citoyen pouvait déposer ses doléances et ses dénonciations. Le *Cercle social* les recueillera : « C'est une association de citoyens épars sur la surface du globe... réunis par la confiance, par les mêmes intérêts, et par le besoin toujours renaissant de briser dans les mains de la tyrannie un cercle de fer[10]. » Avec Fauchet, avec Thomas Paine, Bonne-

1. Cf. Barbey, *Suisses hors de Suisse*, 299.
2. Bonneville, *Esprit des religions*, II, 60.
3. *Ibid.*, I, 49.
4. *Ibid.*, I, 54.
5. *Ibid.*, I, 45.
6. *Ibid.*, I, 64.
7. *Ibid.*, II, 64.
8. Fauchet, *Bouche de fer*, 117.
9. Bonneville et Fauchet, *Prospectus de la Bouche de fer*, 1.
10. *Ibid.*, 3.

ville projette une Confédération universelle des amis de la vérité : ses efforts imposeront au monde « cette religion fraternelle et universelle qui, nécessairement, anéantira toutes les sectes[1] ». Religion, démocratie et maçonnerie fusionneront[2]. L'antique sabéisme druidique renaîtra[3]; nous verrons « un *culte universel*, rendu à la parole[4] ». Malheur aux loges qui repousseront l'esprit nouveau! Bonneville ne se lasse point de les combattre; dès 1788, il les accuse de jésuitisme[5]; peu s'en faut qu'il ne les défère au bras séculier[6]; leurs mystères doivent prendre fin; des cercles ouverts à tous doivent supplanter les palabres occultes[7]. « Bientôt, au lieu des mille et une principautés orientales, nous aurons un Orient national dans chaque empire... Unissez-vous. N'élevez pas autel contre autel[8]. » Ainsi débute et s'envenime le conflit entre la franc-maçonnerie révolutionnaire et centralisée, et l'éparpillement des loges mystiques. Bonneville tient encore à ces dernières par quelques traits. Il s'accommoderait d'une Église constitutionnelle suivant la formule de Pontard revisée par Restif; mais il veut éliminer l'ésotérisme :

> Ne détruisez donc aucune religion. Rendez un culte à la parole, *à la parole qui engendre*... En organisant un sacerdoce constitutionnel, les élus du peuple auront organisé la souveraineté nationale, s'ils parviennent à détruire l'infâme célibat des prêtres...
>
> ... De tous les systèmes religieux ou fédératifs, celui connu sous le nom de *franc-maçonnerie* est le plus général : comme rien ne doit être secret chez un peuple libre, et que leur objet est rempli en France, que leurs temples s'ouvrent[9]!

De même, les mystiques attendaient « une révélation de la révélation[10] » : mais que nous sommes loin de Cazotte, de Divonne ou de Magneval! Que nous sommes loin des théocrates prussiens ou scandinaves! Bonneville marque la transition de la franc-maçonnerie religieuse à la franc-maçonnerie révolutionnaire. Des libertaires plus conscients rejetteront même le léger bagage qu'il emprunte à ses prédécesseurs. Un duel à mort opposera ces deux tendances, que concrétiseront, d'une part la Sainte-Alliance, de l'autre le carbonarisme. Nous en suivrons les péripéties : et nous verrons renaître, avec Fourier, certaines doctrines de Restif et de Bonneville. Elles sommeillèrent jusque-là : les temps n'étaient pas mûrs; et les maîtres en science divine, bien que souvent hostiles à l'Église, glorifiaient toujours l'esprit chrétien. L'exemple de Saint-Martin nous permettra de définir leur attitude; puis nous assisterons au vaste conflit qui bouleversera les destinées de l'illuminisme français.

1. *Bouche de fer*, 29. *Esprit des religions*, I, 82.
2. Cf. abbé J. Charrier, *Claude Fauchet*, I, 163.
3. Cf. Paine, *Origine de la franc-maçonnerie*, trad. Bonneville, 13.
4. Bonneville, *le Vieux tribun et sa bouche de fer*, 33.
5. Voir au chapitre des *Ennemis de l'Illuminisme*.
6. Cf. la dénonciation de deux Loges monarchistes, *Bouche de fer*, 85
7. *Bouche de fer*, 10.
8. *Ibid.*, 34-35.
9. *Esprit des religions*, 90-91.
10. Cf. Pontard : « Le temps de la manifestation des merveilles de la sagesse divine est venu; car celui pour qui elles se font, le merveilleux lui-même va se manifester... Son livre, l'Écriture, qui ne peut être qu'un livre de merveilles, qui jusqu'ici a été dans l'obscurité, en va sortir, et paraître dans la splendeur qui lui convient. » (*Journal prophétique*, III, 113, avril 1793.) Nous trouverons des accents semblables dans Kirchberger (lettre 109 à Saint-Martin); « les temps des hiéroglyphes obscurs et isolés sont disparus », s'exclame Eckartshausen (*Aufschlüsse zur Magie*, II, 251); et cinq ans plus tard, Zacharias Werner, dans une poésie lue en loge, exaltera le jour prochain où la bonne semence aura germé :

> Alors nous abattrons le temple maçonnique!
> Le firmament sera notre temple,
> Et tous les hommes seront nos compagnons!
>
> (*Œuvres*, II, 92.)

CHAPITRE VII

Saint-Martin théosophe et théocrate

I. *La répudiation de l'occultisme.* — Une double déception atteint Saint-Martin : l'insuccès de sa prédication dans les Loges, et la vogue de charlatans tels que Cagliostro ou Suzette Labrousse. Il admet toujours l'authenticité des expériences théurgiques, mais les juge dangereuses. De Martines de Pasqually il passe à Bœhme.

II. *La seconde transformation du martinisme.* — Sous l'influence de Bœhme, Saint-Martin mûrit sa doctrine. Il insiste sur l'identité de l'esprit et de la matière, emprunte certaines croyances nouvelles au philosophe teutonique, mais renonce plus d'une fois aux vues « tolérantes » du dix-huitième siècle. Les théories de ces derniers ouvrages, voilà ce que les romantiques appelleront « martinisme », dès le moment où seront disparus les maîtres authentiques de l'Ordre.

III. *L'expérience révolutionnaire.* — Saint-Martin y voit le doigt de Dieu : ses réflexions l'amènent à une conception de la Providence qui semble annoncer Joseph de Maistre. La théocratie, la tradition.

IV. *Le dépouillement mystique et le retour vers l'orthodoxie.* — Méfiant envers la magie, indifférent à la politique, le Philosophe Inconnu sonde le néant de toute activité humaine; il se réfugie dans la prière. L'Église, qu'il jugeait condamnée en 1795, reprend à ses yeux sa valeur : il s'en rapproche sensiblement, tout en continuant d'opposer « christianisme » et « catholicisme ».

I

Dès 1775, Saint-Martin annonçait à ses frères que des recherches indépendantes l'obligeraient à délaisser quelque peu leurs ateliers[1]. Ses penchants l'entraînaient vers la méditation; il ne recueillait aucun fruit de la « voie extérieure ». Les loges le suivraient-elles? Il leur prodigue ses conseils, et prêche éloquemment celle de Versailles. En vain : on refuse de l'écouter, et sa déception croît lorsqu'il voit le succès des Cagliostros. Un vent de folie jette les illuminés dans les bras de prestidigitateurs. Leur vogue atteint son paroxysme vers 1790. La vertueuse duchesse de Bourbon s'entiche de Suzette Labrousse : quelle société coudoie le Philosophe Inconnu dans ses salons! Il lui faut s'indigner; son mépris

1. Saint-Martin à Willermoz, 30 juillet 1775. Papus, *Saint-Martin*, 115.

éclate dans l'*Ecce homo* (1792) : il s'affirme l' « irréductible adversaire de ce que l'on appelle les *sciences occultes*[1] ».

Aucun des prophètes modernes n'échappe à son blâme. Silverhielm pensa le convertir à son maître Swedenborg : force lui fut de déchanter. A Londres, Saint-Martin visite les temples de la Jérusalem nouvelle, et juge « que cette voie ne mène pas loin[2] ». Attribuerons-nous à l'influence du visionnaire scandinave la mention que fait le *Nouvel homme* des « sociétés spirituelles » d'outre-tombe[3]? Certaines spéculations sur la pluralité des mondes habités proviendraient-elles de la même source[4]? C'est peu; et, pour le reste, Saint-Martin estime que Swedenborg, comme Newton, comme Mme Guyon, dans leurs commentaires de l'Apocalypse, « gâte le métier d'*explicateur* des merveilles divines[5] ». Que dire de ces autres exégètes, qui fourmillent en 1789, et dont Mme de Bourbon hébergeait de si fâcheux représentants! Point de concessions à ceux qui « veulent appliquer à des mouvements politiques de nos temps modernes les diverses prophéties historiques juives[6] ». Ils se trompent, et nous trompent.

Saint-Martin combat le millénarisme, pour autant que l'on nous dépeint l'imminence de la fin des temps : cette catastrophe, bien qu'elle se prépare dès maintenant, n'aura lieu qu'en l'an 6000 du monde[7]. Ne croyons pas que jamais les Juifs retournent à Jérusalem : peut-être seulement embrasseront-ils le christianisme[8]. Patience et prudence! « Attendez que le moment soit venu de rappeler de toute langue, de toute nation, et de toute tribu cette famille divine dispersée aujourd'hui chez tous les peuples. Quand ce rassemblement commencera, c'est alors que l'ennemi rassemblera ses forces à son tour pour venir en empêcher l'effet[9]. » Toute sollicitude prématurée risque d'être un piège de cet ennemi.

1. *Notice historique sur le martinésisme*, p. CIV.
2. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 181.
3. Saint-Martin, *Nouvel homme*, 72.
4. Les astres ne sont pas habités, dit Saint-Martin (*Esprit des choses*, I, 212). Il entend sans doute les étoiles, puisqu'il ajoute ailleurs que « les autres planètes, ayant nombre de rapports de similitude avec la terre, sont très probablement habitées comme elle ». (*Ministère de l'homme esprit*, 117.)
5. *Esprit des choses*, II, 266.
6. *Ecce homo*, 84.
7. Lettre 19 à Kirchberger. Un opuscule posthume admet cependant un millénaire, qui débutera dans deux siècles. (*Du nouveau règne.*)
8. *Esprit des choses*, II, 292.
9. *Nouvel homme*, 82.

Nous condamnerons donc « tous ces professeurs de sciences occultes, auxquels le vulgaire ignorant donne indifféremment le nom d'illuminés; tous ceux qui ont eu et qui ont des esprits de Python, qui consultent les esprits familiers et qui en reçoivent des réponses[1] ». Nous blâmerons « toutes ces extraordinaires manifestations dont les siècles ont été inondés[2] » : l' « agent de Lyon », celui de Copenhague, qu'y verrons-nous, sinon des esprits usurpateurs de l'adoration divine? Comment nier les oracles païens? Les voilà qui se perpétuent; « le pouvoir de l'ennemi de l'homme a pu s'étendre jusqu'à rivaliser par des paroles sensibles avec la vérité même[3] ». Voies pernicieuses que tout cela : le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'elles nous détournent du souverain Bien. Dédaignons « ces tours d'arithmétique », fameux chez les Juifs, qui nous obscurcissent le grand Nom, « seule cabale réelle[4] ». Reconnaissons le peu de fruit et l'incertitude de l'astrologie[5]. Évitons les « savants dans l'art hermétique »; ils nous abusent; ils « injurient la vérité en confondant son œuvre avec la leur[6] ». Méfions-nous surtout des « nombreux inspirés et prophètes, qui se sont élevés en différents temps, et particulièrement de nos jours[7] » : ils servent de truchement au Prince des Ténèbres.

Par crainte du Diable, Saint-Martin immole ses anciennes amours. D'où vient, songe-t-il, le despotisme du mystère? « Il est donc bien terrible l'empire de ces cérémonies secrètes par où ces maîtres m'ont fait passer, — gémit un personnage du *Crocodile*, — puisque, dès que j'y ai eu mis le pied, le joug s'est posé sur moi, et ne m'a laissé, depuis, aucune relâche[8]. » Rien d'humain n'explique cet esclavage. Les thaumaturges se précipitent à l'œuvre, « avant d'avoir reçu la tradition des principes et avant de les avoir sondés »; ils sacrifient ces principes au hasard des communications sensibles[9]. L'attrait malsain du merveilleux, et la loi du moindre effort, étouffent la sagesse et nous écartent des vrais élus[10] pour nous rejeter vers « les gens à secrets ». Nous n'y pouvons entretenir

1. *Ministère de l'homme esprit*, 252.
2. *Ecce homo*, 63.
3. *Esprit des choses*, II, 309.
4. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 86.
5. *Esprit des choses*, I, 191, 194.
6. *Homme de désir*, 149.
7. *Esprit des choses*, II, 319.
8. *Le Crocodile*, 192.
9. *Esprit des choses*, II, 319.
10. Cf. *Le Crocodile*, 191.

que de mauvaises relations. Admettons qu'ils évoquent les morts : il s'agira d'âmes réprouvées[1], ou tout au moins insuffisamment purifiées : comment en apprendre autre chose « que les doctrines réduites et bornées dans lesquelles elles ont été instruites sur la terre, et dont elles n'ont point encore eu le temps de se laver »? Sciemment ou non, tous ces prétendus adeptes participent de l'œuvre diabolique[2]. Saint-Martin leur retire définitivement sa confiance. Il n'attend plus rien de l'initiation, mais de l' « insinuation » directe du Verbe[3]. Il constate, en le déplorant, « combien le goût du merveilleux absorbe et cache pour nous les merveilles que nous pourrions rencontrer dans la prière[4] ». Nulle école ne pourra le revendiquer désormais : « Ma secte, c'est la providence; mes prosélytes, c'est moi; mon culte, c'est la justice[5]. »

Cette réserve, qui froissera les martinistes, restreint le cercle de ses amis. Désireux seulement de se perfectionner, il s'abstient de toute propagande. Peu s'en faut qu'il n'éconduise ceux qui viennent à lui spontanément. « Vous percerez aisément, écrit-il à un certain Vögelin, tous les nuages qui se trouvent encore pour vous dans mes écrits; et même vous apprendrez bientôt à vous passer de mes faibles productions qui n'ont pour but que de persuader aux hommes qu'ils portent dans leur cœur un trésor supérieur à tout ce qu'ils peuvent rencontrer dans les fruits de ma plume[6]. » La duchesse de Bourbon le met vainement en rapport avec son catéchumène Ruffein. « Son esprit, disait-elle du maître, est un puits de science et de lumière, et son cœur un foyer de chaleur et d'amour, auprès duquel on peut s'éclairer et s'embraser du feu céleste. » Mais le mystérieux philosophe se garde de s'ouvrir à ce jeune homme; il lui paraît assurément « un vrai sage... modéré en tout »; cela n'éclaire point ses ouvrages, et Ruffein, plus tard, n'y comprendra rien; la duchesse elle-même avouera sans difficulté qu'il fallut le malheur pour le lui rendre intelligible[7]. Comment accepterait-il de collaborer à des travaux occultes qui lui deviennent indifférents ou même suspects?

1. *Ecce homo*, 97. Cf. la même doctrine chez Saint-Georges de Marsais, *Genèse*, 231, 232; Saint-Martin lut ce quiétiste et ne laissa pas de l'admirer.
2. *Esprit des choses*, I, 193; *Ministère de l'homme esprit*, 177.
3. Cf. *l'Homme de désir*, 187 : « Oh, verbe de vie, quand tu t'insinues dans l'homme, qu'est-ce qui est capable de lui résister? Tu en fais un homme nouveau, un homme incompréhensible aux autres et à lui-même, un homme qui est *activé* dans tous ses membres. »
4. *Œuvres posthumes*, II, 406.
5. *Ibid.*, I, 68.
6. Cf. à l'Appendice cette lettre du 17 mars 1803.
7. Duchesse de Bourbon et Ruffein, *Corresp.*, I, 60, 71, 385-386, 393.

Sans doute il vénère toujours son premier guide. Ne lui doit-il pas son « entrée dans les vérités supérieures[1] »? Il conviendrait même volontiers que Martines de Pasqually posséda la « clef active » des vérités supérieures, qu'il accomplit « l'œuvre spirituel » par « la science des esprits[2] ». Mais « l'œuvre divin » appartient à d'autres : et que l'initiation déplaît[3]! De telles critiques devaient émouvoir Willermoz, fidèle mainteneur du premier martinisme. Bientôt le désaccord s'accentue[4] : le 4 juillet 1790, Saint-Martin se retire des loges, et, s'il le faut, déclare-t-il, « je ferai même le sacrifice de l'initiation, attendu que tout le régime maçonnique devient pour moi chaque jour plus incompatible avec ma manière d'être et la simplicité de ma marche[5] ». Il sera désormais à l'aise pour blâmer les sociétés secrètes[6]; vers la fin, de vraies colères le soulèveront. « Tout ce qui tient encore à ce que je dois appeler la *chapelle*, mandera-t-il à Kirchberger, s'éloigne chaque jour de ma pensée, et finira par n'y plus laisser la moindre trace »; et il ajoute, parlant de Boehme : « Je vous avoue, Monsieur, qu'après de semblables magnificences qui vous sont ouvertes... je souffre quelquefois de vous voir me consulter sur des loges et sur d'autres bagatelles de ce genre[7]. »

II

Car Boehme, dont Mme de Boecklin, en 1788, lui révèle la doctrine, échappe à cette hécatombe d'illuminés. Il y trouve, après vingt-cinq ans d'études, de quoi reviser l'ensemble de ses connaissances; il prise sa lecture plus que les manifestations de l'au-delà[8]. Qu'il aime ce « chérissime Boehme[9] »! et qu'il mérite peu de se voir admirer, lui, pâle reflet

1. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 58-59.
2. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 272; Kirchberger à Divonne, 3 mai 1797 (ms. Leboime); Gence, *Notice biographique sur Saint-Martin*, 7.
3. Cf. la lettre 19 à Kirchberger.
4. Saint-Martin à Willermoz, 3 février 1784. Papus, *Saint-Martin*, 175.
5. *Ibid.*, 208 (à Willermoz).
6. « O vous, instituteurs humains, écrira-t-il dans *le Nouvel homme*, combien vous repentirez-vous un jour d'avoir abusé les âmes en les menant par des voies nulles, figuratives et illusoires... Toutes vos associations emblématiques ne leur auront point communiqué la vie puisqu'elles ne l'ont point elles-mêmes. Vos associations pratiques leur auront été plus funestes encore, si ce n'est pas l'esprit qui les a convoquées...; et où sont-elles ces associations qui nous seraient si salutaires! » (*Nouvel homme*, 39.)
7. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 137-138.
8. Kirchberger à Eckartshausen, 16 juin 1795.
9. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, I, 42.

de ce gigantesque flambeau[1]! Non, s'écrie-t-il, mes ouvrages sont inutiles à qui se pénètre des siens[2] : « Je reconnais n'être pas digne de dénouer les cordons des souliers de cet homme étonnant, que je regarde comme la plus grande lumière qui ait paru sur la terre après Celui qui est la lumière même[3]. » Et de reviser sa philosophie[4] : et de traduire son auteur favori[5]. Pourtant, il lui donne sa marque propre : jusque dans cette métaphysique, on reconnaît l'occultiste désabusé qu'attire une religion plus simple.

De plus en plus, il incline à nier la matière; il ramène tout à l'unité, de même que Restif, mais bien différemment. Comment peut-on l'accuser de manichéisme! Il s'en indigne[6], et nous nous en étonnons. On lui reprocherait à plus juste titre l'erreur inverse. « Unité suprême et universelle, s'écriait-il, oui, nous participons tous à la même pensée. Le même esprit circule chez tous les êtres pensants, nous puisons sans cesse à la même source[7]. » « L'éternité, ou ce qui est, doit se regarder comme étant le fond de toutes choses. Les êtres ne sont que comme les cadres, les vases, ou les enveloppes actives, où cette essence vive et vraie vient se renfermer pour se manifester par leur moyen[8]. » « Ainsi tout est individuel, et cependant tout n'est qu'un. Quel est donc cet Être immense qui de son centre impénétrable voit tous les êtres, les astres, l'univers entier ne former qu'un point de son incommensurable sphère[9]? » A cette question, posée ainsi, la réponse s'impose. Saint-Martin la formule en des termes qui justifieraient le grief de panthéisme :

> Rien n'est mort, Dieu voit tout, et tout dans son empire
> Vit par lui, de son souffle il engendre, il inspire
> L'homme et tous les agents que leur titre divin
> Rend libres et chargés de leur propre destin.
> Des traits de cet auteur ils sont tous l'assemblage :
> Car Dieu ne pense point sans créer son image,
> Sans former d'autres dieux[10].

1. Varnhagen, *Notice inédite sur Saint-Martin*.
2. Saint-Martin, *Ministère de l'homme esprit*, 31.
3. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 31.
4. *Ibid.* — Kirchberger à Eckartshausen, 28 août 1795.
5. Ses quatre traductions — dont deux seulement parurent après sa mort — étaient déjà presque achevées en 1798 (Kirchberger à Johannes Moser, 23 décembre 1798).
6. Accusations de Le Franc (*Conjuration*, 331-332). Saint-Martin les réfute dans *le Ministère de l'homme esprit*, 278. Nous verrons au chapitre prochain ce qu'il faut penser de cette polémique.
7. *Homme de désir*, 19. Cf. *Ministère de l'homme esprit*, 153.
8. *Ministère de l'homme esprit*, 84.
9. *Homme de désir*, 79. — 10. *Phenar* (*Œuvres posthumes*, II).

« La différence qu'il y a de Dieu à nous, dira-t-il encore, c'est qu'il est un Dieu pensant, un Dieu parlant, un Dieu opérant, et que nous, nous sommes un Dieu *pensé*, un Dieu *parlé*, un Dieu *opéré*[1]. » On ne saurait guère s'exprimer plus nettement. Pourtant le panthéisme le contriste. Il cherche un biais, et le trouve en dépit de toute logique. « Dieu ne peut pas cesser d'être l'immortalité en essence, puisque toute essence vient de lui... Mais il peut n'être pas l'universalité en œuvres et en pensées et en facultés, puisque nous sommes des êtres libres[2]. »

Ainsi « Dieu est en tout, mais tout n'est pas Dieu[3] » : nous nous rapprochons de la formule chrétienne; et, si l'on peut très justement parler d' « infiltrations panthéistes » chez Saint-Martin, il serait inique de l'incriminer d'une doctrine contre laquelle il se débat[4].

Mais il adopte volontiers un idéalisme absolu. Peu s'en faut qu'il ne nie la matière. Il y voit « un emblème » de ce monde spirituel, plus voisin de nous que l'univers visible[5]. Tout est symbole[6] : « Nous ne sommes ici-bas que nageant sous une ombre, et dans l'atmosphère des images[7]. » Notre pensée ne reconnaît sur terre « que l'apparence d'un monde[8] »; les objets sensibles ne nous séduisent « que parce qu'ils sont l'assemblage réduit et visible de toutes les vertus et propriétés invisibles[9] ». Comment ne point comparer la création « à un fruit dont tous les objets visibles ne sont que l'écorce[10] »? « La matière est trompeuse et nulle... l'esprit est tout[11]. » Pénétrons-nous de cette vérité : nous retrouverons le sens des correspondances, telles qu'elles existèrent à l'époque perdue où tout vibrait d'un même souffle :

La lumière rendait des sons, la mélodie enfantait la lumière, les couleurs avaient du mouvement, parce que les couleurs étaient vivantes[12]...

1. *Le Nouvel homme*, 97.
2. *Esprit des choses*, II, 68.
3. *Œuvres posthumes*, II, 387.
4. J'empruute cette expression d' « infiltration », qui me paraît le mot propre, au livre de Ch. Huit sur *Ballanche*, 347. Caro, qui raisonnait en logicien, s'est fait le principal accusateur du « panthéisme de Saint-Martin » (*Essai sur Saint-Martin*, 168); mais Matter (*Saint-Martin*, 406) et Franck (*Philosophie mystique*, ch. VI) ont fort bien démêlé sa vraie attitude.
5. *Ministère de l'homme esprit*, 8. *Œuvres posthumes*, II, 247.
6. *Homme de désir*, 404. Cf. *Ministère de l'homme esprit*, 82 : « La matière n'est qu'une représentation et une image de ce qui n'est pas elle. »
7. *Homme de désir*, 20.
8. *Esprit des choses*, I, 205.
9. *Le Crocodile* 83.
10. *Esprit des choses*, I, 90.
11. *Le Nouvel homme*, 281.
12. *Homme de désir*, 88.

Nous avons connu déjà cet âge d'or : nos âmes préexistaient « avant de venir sur ce théâtre d'expiation[1] ». Maintenant encore nous frôlons l'autre monde, et la mort du juste apparaît comme un accident négligeable. « Quand on me demande si je crois aux revenants, je réponds que non, parce que je ne crois pas aux *s'en allant*, attendu que malgré notre mort terrestre, nos esprits ne s'en vont réellement point[2]. » « Les hommes et les enfants qui meurent sont des plants en pépinière que l'on transplante[3]. » Mais, jadis, ils vivaient d'emblée dans leur résidence définitive; nous sommes déchus; sur cette déchéance, Boehme fournit à Saint-Martin de précieuses données, qui développent et confirment celles de Martines de Pasqually.

On y constate, mieux qu'ailleurs, l'emprise du Philosophe Teutonique sur le Philosophe Inconnu. Sa chimie elle-même, les explications ténébreuses qu'il donne de l'origine des planètes, se retrouvent dans Saint-Martin[4]. Tous deux — d'accord, au demeurant, avec l'ancien martinisme — expliquent la chute originelle, non par l'orgueil, mais par l'attrait de ce monde[5]. La nature avait pour « objet de contenir et d'absorber le désordre[6] ». Dieu la tira du chaos, fruit de la révolte des anges[7]. Nous en reçûmes la domination : nous commandions même aux puissances invisibles; depuis notre crime, elles nous ont subjugués[8]. L'influence astrale nous détermine[9]. Et les sciences s'altérèrent encore au cours des âges[10]. Mais nous retrouverons nos privilèges en accomplissant notre mission. Soulageons la nature, venons en aide à nos semblables, affranchissons la Parole[11] : nous jouirons des privilèges de la sagesse.

1. *Homme de désir*, 150.
2. *Œuvres posthumes*, I, 72. — 3. *Ibid.*, I, 182.
4. *Ministère de l'homme esprit*, 100 *sqq.*
5. *Esprit des choses*, I, 56.
6. *Ibid.*, I, 133.
7. *Ibid.*, I, 60-80.
8. *Ministère de l'homme esprit*, 202.
9. « Tout ce qui se passe ici-bas parmi les hommes, dans l'ordre des choses externes, est figuré sur la surface de toutes les sphères qui circulent dans les cieux. » (*Le Crocodile*, 411.) « On s'est moqué de ceux qui ont voulu faire dériver de l'influence astrale tous les événements politiques de la terre. On a eu raison dans le droit, parce que l'homme avait celui d'élever au-dessus de cet astral, tout ce qui tient à son être ainsi qu'à son association; mais on a eu tort dans le fait, parce qu'à mesure qu'il descend au-dessous de ses véritables privilèges, il tombe sous cette influence astrale qu'il n'aurait pas dû connaître, et il en devient véritablement le jouet. » (*Esprit des choses*, I, 192.) Cf. aussi Saint-Georges de Marsais.
10. *Le Crocodile*, 276. Cf. chez Joseph de Maistre la théorie des prévarications originelles du second degré.
11. *Ministère de l'homme esprit*, conclusion de la première partie.

Ceux d'entre nous qui seront insuffisamment régénérés se verront « éprouvés de nouveau » après la mort; ils « paieront double » dans les régions suivantes[1]. Ce langage signifie-t-il la métempsycose? Un moment Saint-Martin y parut enclin. « Il serait bien malheureux pour l'homme, dit-il, qu'après avoir passé par les misères de la vie, cela fût encore à recommencer; et tel est le sort de ceux qui se croient à leur place sur la terre[2]. » Mais il préfère admettre le purgatoire : les doctrines de Charles de Hesse ne lui semblent convenir « à aucun des grands principes de la théorie spirituelle des âmes[3] »; c'est « après ce passage terrestre » qu'il attend de nouvelles épreuves[4]. Certains coupables risquent d'ailleurs de ne s'en point tirer à si bon compte.

Sur ce point encore, Saint-Martin revient à une notion plus voisine de l'orthodoxie, et renonce à l'ambiguïté de Martines de Pasqually. Nous savons la difficulté d'interpréter ce que ce dernier pense de l'enfer. Son ancien disciple réagit vivement contre le laisser aller des sceptiques. « Si tu te rends coupable, les peines que tu subiras porteront l'empreinte de l'éternité. Mais es-tu sûr qu'elles n'en ont que l'empreinte, puisque cette question ne peut se résoudre que hors du temps[5]? » Mieux vaut répondre par la négative. Il est plus qu'imprudent d'annoncer le retour de Satan à Dieu[6]. L'idée d'universalité ne prouve rien; n'y eût-il qu'un homme de sauvé, « cette idée miséricordieuse se trouverait toujours être vraie, puisqu'il n'y a pas un seul homme qui ne soit une universalité[7] ».

On ne peut rien déduire non plus de certains textes bibliques :

> Il n'y aura qu'un seul pasteur et un seul bercail.
>
> Hommes prompts à juger, vous avez cru trouver là la conversion du grand dragon, et la sanctification des abîmes.
>
> Oui, il n'y aura qu'un seul pasteur et un seul bercail, parce que... le culte pur aura conduit les hommes justes aux joies célestes et au repos de leur âme. Le culte impur aura conduit les impies à la rage, à la fureur et au désespoir[8].

Fureur et désespoir qui les tourmenteront éternellement, et qui lassent toute miséricorde[9]. Saint-Martin répudie la tolérance des « philosophes ».

1. *Le Nouvel Homme*, 131.
2. *Œuvres posthumes*, I, 22.
3. Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 113.
4. *Homme de désir*, 147.
5. *Ibid.*, 88.
6. *Ministère de l'homme esprit*, 123.
7. *Ibid.*, 124.
8. *Homme de désir*, 207.
9. Cf. encore dans le même sens, *l'Esprit des choses*, II, 14.

La révolution le force à méditer sur les vengeances divines; il approfondit le problème de l'expiation, de la réversibilité. Le système qu'il adopte lui conquiert la renommée d'un vrai penseur, et non plus seulement d'un excentrique.

III

Au début, il approuve les révolutionnaires. Une Suzette Labrousse l'offusque sans doute : mais il ne hait point Bonneville. Comme Joseph de Maistre, il voit dans la révolution « l'exécution d'un décret formel de la Providence », « un dessein marqué... de dévoiler aux nations ce but sublime qui intéresse la société humaine tout entière, et embrasse l'homme sous tous les rapports[1] ». Penche-t-il vers le millénarisme? Certes, il n'attend point le règne prochain du Messie : mais il espère un rajeunissement de la religion, l'avènement d'un christianisme « spirituel », débarrassé des hypocrisies sacerdotales[2]. La chute de la « ci-devant Église » accroîtra la foi. Dieu s'est proposé de « détruire les abus qui avaient infecté l'ancien gouvernement de France dans toutes ses parties : abus parmi lesquels l'ambition des prêtres et leurs sacrilèges malversations ont bien le premier rang[3] ». Désormais, l'autorité du Créateur s'exercera sans intermédiaire. « La Providence voudrait être le seul Dieu des peuples...; et le clergé a voulu lui-même être pour eux cette Providence. Il n'a cherché qu'à établir son propre règne, tout en parlant de ce Dieu, dont souvent il ne sait pas même défendre l'existence[4]. » Plus tard encore, désabusé du jacobinisme, revenu de ses emportements contre l'ancien clergé, Saint-Martin reconnaîtra la main de Dieu dans les persécutions qui l'éprouvèrent. Il s'agissait « d'émonder, sinon de suspendre ce ministère de la prière, comme le ministère de la prière, lors de son origine, avait eu pour effet de suspendre le ministère de la loi juive[5] ». Tout, dans les événements contemporains, nous révèle une action surhumaine. Que l'on retranche de la Révolution ceux qui n'y

1. *Lettre sur la Révolution*, 74-76.
2. « Loin de nous vouer à l'anéantissement de toute religion, la Providence saura bien en faire naître une du cœur de l'homme qui sera plus pure et moins mélangée que celle que les souverains autorisent et font disparaître par leur seule puissance et par leurs volontés humaines, mais aussi qui ne sera plus susceptible d'être infectée par le trafic du prêtre et par l'haleine de l'imposture, comme celle que nous venons de voir s'éclipser avec les ministres qui l'avaient déshonorée. » (*Lettre sur la Révolution*, 78.)
3. *Lettre sur la Révolution*, I.
4. *Ibid.*, 14.
5. *Ministère de l'homme esprit*, 168.

participèrent point, « et l'on verra d'après tous ces tableaux, à quoi se réduit en France le petit nombre de ceux qui se sont dit et se disent agir et gouverner au nom de la volonté générale [1] ». Des catastrophes nous avaient été prédites, afin que nous puissions les détourner [2]. La « magie noire » agit de son côté par des « sociétés destructrices [3] » : si bien qu'il « n'y a réellement eu dans le monde que deux guerres divines, ou, si l'on veut, que deux guerres de religion ; savoir, la guerre des Hébreux, qui a duré pour ainsi dire de Moïse jusqu'à Titus, et celle de notre révolution actuelle [4] ».

Mais les rigueurs célestes affligèrent des innocents? Saint-Martin doit en convenir ; et c'est là qu'un trait de génie lui révèle cette doctrine de l'expiation qu'illustrera Joseph de Maistre. « Le sort des malheureux qu'a faits la Révolution, est véritablement lamentable. Moi-même j'ai été embarrassé de résoudre cette question ; mais comme j'ai cru à la main de la Providence dans notre Révolution, je puis bien croire également qu'il est peut-être nécessaire qu'il y ait des victimes d'expiation, pour consolider l'édifice [5] ». Tout s'explique par « le péché primitif », qui se perpétue « sans relâche et de toutes les sortes [6] ». « Dans le monde même, nous portons les taches de nos proches, tant au moral qu'au temporel [7]. » En tous pays, à tout âge, « nous verrons l'homme lié au sang... sépulcre de servitude où ce roi idolâtre est englouti tout vivant

1. *Eclair sur l'association humaine*, 63. La rencontre est frappante entre cet ouvrage, paru en 1797, et les *Considérations sur la France*, qui datent de l'année précédente. Il semble bien que Saint-Martin se soit hâté de lire les ouvrages de Joseph de Maistre, et réciproquement, ou de telles rencontres signifieraient une rare parenté d'esprit.

2. *Le Crocodile*, 58.

3. « Je trouve quelques vestiges de ces sociétés destructrices dont vous m'avez parlé autrefois dans vos lettres. Ce n'est pas que celles-ci offrent les mêmes projets, ni surtout la même méchanceté ; mais par leur fanatisme, elles me paraissent atteindre le même but : aussi je me tiens à l'écart de ces rudes chrétiens qui ne prennent que la fureur dans une école qui n'enseigne que l'indulgence et l'amour. Je ne finirais point si je vous racontais toutes les différentes annonces, prophéties, révélations, dont je suis inondé de tous les côtés. J'écoute tout, mais je m'en tiens à mon thème, qui est que nous touchons sûrement à une grande époque, mais qu'il faut être bien en garde contre toutes les assertions qu'on nous fait, et sur le mode et sur le temps de son exécution ; quant à l'époque, elle est annoncée trop généralement pour ne pas y croire ; quant à sa forme et à son heure, elle est annoncée avec trop de variétés pour s'y reposer. » (Saint-Martin à Kirchberger, *Corresp.*, 304.) « Ces rudes chrétiens » : s'agirait-il de Bonneville ?

4. *Lettre sur la Révolution*, 18.

5. *Œuvres posthumes*, 88.

6. *Homme de désir*, 281.

7. *Œuvres posthumes*, 220.

pour avoir voulu s'opposer aux décrets de la Providence [1] ». Il ne s'agit point d'inviter l'homme à supplicier ses pareils : à Dieu seul appartient la peine capitale, puisque seul il y peut apporter « une exacte compensation [2] ». Notre crime nécessite l'effusion du sang : mais aucun holocauste, hormis celui du Calvaire, ne fut assez pur pour nous devenir utile [3].

Bien qu'il vénère, dans la Révolution, un « décret de la Providence », Saint-Martin en combat violemment certains principes. Il réprouve l' « humanitarisme », dont les propagateurs « prennent le bien-être du corps pour le bien-être du véritable homme [4] ». Absolu dans ses idées théocratiques, il ne partage pas la fièvre législatrice de ses contemporains. « Est-ce à l'homme à être législateur? Et n'est-il pas par sa nature le simple ministre d'une loi qui ne peut lui être supérieure qu'autant qu'elle ne vient pas de lui [5] ? » « Les corps du peuple et les gouvernements se forment d'eux-mêmes, et sont les résultats naturels des temps et des circonstances que l'homme occasionne ou laisse naître... Les lois fondamentales ou constitutives des États se présentent avec une imposante majesté sous laquelle elles tâchent de se montrer comme étant consacrées et unies radicalement aux lois supérieures de l'éternelle justice, c'est-à-dire à des lois que l'homme n'a point faites [6]. » Croirait-on que ces phrases devancent d'un an les *Considérations sur la France*? Mais, « si l'on avoue assez généralement que nous avons un Père-Dieu,... comment nier que nous ne puissions avoir un Gouvernement-Dieu [7] »? Saint-Martin le conçoit d'une manière assez chimérique ; il rêve d'un régime prophétique pareil à celui d'Israël ; il voudrait ramener nos associations à leurs origines religieuses [8]. Il y a là bien du millénarisme. Mais que nous sommes loin de l'esprit jacobin ! Quel scandale pour les voltairiens d'entendre proclamer « la sublimité de la théocratie divine, spirituelle et naturelle [9] » ! Quelle surprise, pour les hommes de 1789, de voir consi-

1. *Ministère de l'homme esprit*, 207.

2. *Eclair sur l'association humaine*, 79-82. Pas plus que Joseph de Maistre, on le voit, Saint-Martin n'est un esprit sanguinaire. Il dit aussi détester la guerre (*Corresp. avec Kirchberger*, 44).

3. *Œuvres posthumes*, I, 316.

4. *Ministère de l'homme esprit*, 193.

5. *Homme de désir*, 44.

6. *Lettre sur la Révolution*, 20-21. Cf. une formule presque identique dans *l'Esprit des choses*, II, 239.

7. *Sur le gouvernement divin et le théocratisme* (*Œuvres posthumes*, I, 396-397.)

8. *Eclair sur l'association humaine*, 34-35.

9. *Lettre sur la Révolution*, 75.

dérer la démocratie comme le pire des gouvernements[1] ! Devaient-ils s'indigner ou sourire, lorsque le Philosophe Inconnu prédit le triomphe de la société religieuse sur l'idée laïque ?

L'œil de l'éternelle justice, qui ne se ferme point, ne peut manquer de replacer un jour la religion à son rang naturel et de lui subordonner à son tour cette chose publique, dont elle n'eût jamais cessé d'être le flambeau, si l'homme eût su la conserver dans son intégrité radicale[2].

L'idée de tradition fonde cette théocratie. Un raisonnement pareil à celui de Joseph de Maistre et de Bonald — et dont ils purent tirer parti — persuade Saint-Martin « que les hommes n'inventent rien[3] ». De ce principe, qu'il entrevoyait dès 1775, résultent d'amples conséquences. Dieu ne nous envoie pas sur terre sans que nous y trouvions notre loi toute établie[4]. Outre le souvenir de sa gloire, notre premier ancêtre y transporta les vérités sociales[5]. Elles subsistent, à l'état de germes innés ; cette théorie complète et rectifie le cartésianisme :

Ceux qui ont voulu regarder l'homme comme une table rase, se sont peut-être trop pressés ; ils auraient pu, ce me semble, se contenter de la regarder comme une table *rasée*, mais dont les racines restent encore, et n'attendent que la réaction convenable pour germer[6].

Nous trouverons ces racines dans le langage. Dès 1775, le Philosophe Inconnu rejetait les hypothèses condillaciennes, et définissait la parole : « cette expression secrète et intérieure que le principe intellectuel fait dans nous, avant de se manifester au dehors[7] ». Plus clairement, en 1790, il tançait les idéologues :

Les langues ne sont plus pour eux qu'un agrégat, au lieu d'être l'expression et le fait de la vie même.

Aussi n'en cherchent-ils pas l'origine ailleurs que dans nos rapports élémentaires ;

Tandis qu'on leur a enseigné hautement que la parole avait été nécessaire pour l'institution de la parole,

Tandis qu'ils voient par quelle voie les enfants apprennent les langues, et

1. Il lui préfère la théocratie pure, la monarchie théocratique, et même l'aristocratie (*Eclair sur l'association humaine*, 49).
2. *Eclair sur l'association humaine*, 109.
3. *Erreurs et vérité* (1775), 501.
4. *Eclair sur l'association humaine*, 18.
5. *Ibid.*, 31.
6. *Le Crocodile*, 284.
7. *Erreurs et vérité* (1775), 460.

qu'il n'y a qu'une loi qui se prête et se montre à tous les besoins et à tous les âges[1].

Comment attribuer à l'homme l'édifice des langues, « si imposant, si majestueux, qu'il ne pourrait jamais avoir d'existence si sa base n'était pas aussi vaste que l'universalité, aussi féconde que le principe même de la vie, et si sa hauteur n'avait pas pour mesure la profondeur même de l'éternelle immensité[2] » ! Rousseau l'a dit : « La parole est absolument nécessaire pour l'établissement de la parole[3]. » Ne voit-on pas que « l'homme naît partout au milieu des siens, et que, partout, il a lieu d'attendre d'eux la langue conventionnelle particulière, qu'il est appelé à parler dans le climat où il est né ; qu'ainsi leur premier ancêtre quel qu'il soit et quelle qu'ait été son origine, a dû être assujetti à la même loi[4] » ? « C'est une injustice à l'homme de vouloir nier la source légitime des langues, pour y substituer une de son invention[5] » : il faut admettre une révélation primitive. Lorsque fut créé notre premier père, « les noms de toutes les choses qui l'environnaient durent lui être infusés par son principe simultanément, comme ceux des objets d'aujourd'hui le sont progressivement aux enfants[6] ». Que de choses s'expliquent ainsi ! Une telle doctrine complète heureusement celle de l' « illumination » intérieure.

Car Saint-Martin ne renonce nullement à la vieille théorie des « influx ». Il croit, avec Swedenborg, que toutes nos pensées nous viennent d'esprits bons ou mauvais[7]. Chaque homme est inspiré[8] ; « nous ne sommes rien, si nous ne sentons pas se prononcer en nous la vocation patriarcale, la vocation prophétique et la vocation apostolique[9] ». Cette révélation perpétuelle anéantit les objections que l'on oppose à celle du Christ[10]. Elle s'exerce naturellement, par le canal de nos sens internes[11].

1. *Homme de désir*, 13.
2. *Esprit des choses*, 101.
3. *Ibid.*, II, 121. *Le nouvel homme*, 23.
4. *Esprit des choses*, II, 125.
5. *Ibid.*, II, 143.
6. *Ibid.*, II, 212. Cette théorie du langage se trouve exposée en détail dans le passage cité de *l'Esprit des choses*, dans *le Crocodile* et dans la *Conférence avec Garat* publiée en appendice de la *Lettre sur la Révolution*. Cf. Matter sur les circonstances de cette conférence.
7. *Le nouvel homme*, 28. *Œuvres posthumes*, II, 21.
8. *Lettre sur la révolution*, 31.
9. *Esprit des choses*, II, 155.
10. *Le nouvel homme*, 109.
11. *Esprit des choses*, I, 103.

Voilà pourquoi « le cœur de l'homme est un foyer où toutes les paroles divines se pressent et s'accumulent[1] » ; voilà pourquoi « il ne peut y avoir d'athée complet[2] » : partout nous rencontrons l'Être universel[3], et nous trouvons en nous « une révélation naturelle, c'est-à-dire authentique par elle-même, et ne tirant sa force ni des livres ni de la fragilité des équivoques traditions[4] ».

Mais ces traditions, malgré leurs équivoques, « attestent une concession primitive[5] ». La nature ne suffisait point à démontrer l'amour divin ; l'idée même de religion ne pouvait naître spontanément[6]. Elle requiert l'intervention de Dieu. Ainsi germa cette tradition mère, dont les nôtres constituent les débris[7]. Elles se déformèrent après la chute originelle :

> L'opinion sur l'altération de l'homme... a commencé, pour ainsi dire, avec le monde... sur toutes les mythologies quelconques répandues sur la terre, vous n'en verrez pas une qui n'ait cette doctrine-là pour base ; malgré les variétés que la forme de cette base a reçues en passant par la main des hommes, ces mythologies ont été primitivement un échelon pour aider à l'esprit à monter plus haut ; mais elles sont bientôt devenues les enfants de l'imagination humaine habillés avec quelques-unes des couleurs primitives, et leurs habits s'usent encore avec le temps, elles sont restées le produit de l'ignorance, de l'illusion, du fanatisme, etc., et c'est alors que chacun y a vu ce qu'il a voulu, et que beaucoup ont fini par n'y plus rien voir du tout[8].

Pour nous y retrouver, confrontons-les avec « les vérités invariables écrites de la main de l'Éternel dans le cœur de l'homme[9] ». Leur unité foncière nous apparaîtra ; la diversité des cultes ne pourra s'expliquer que par « l'ignorance et la corruption des hommes[10] ». Et de ce consentement universel ne surgira pas un vague déisme, ni le syncrétisme auquel tendaient les théosophes : la Bible nous éblouira de cette vérité suprême dont les autres croyances ne reproduisent que de pâles reflets :

> Plus les diverses traditions des peuples annoncent entre elles d'analogies,

1. *Le nouvel homme*, 103.
2. *Esprit des choses*, I, 9.
3. *Ministère de l'homme esprit*, 149.
4. *Esprit des choses*, I, 36.
5. *Œuvres posthumes*, II, 26.
6. *Esprit des choses*, I, 85-86.
7. *Ibid.*, II, 148.
8. Saint-Martin à Clément de Ris, 27 fructidor-13 septembre 1791.
9. *Esprit des choses*, II, 144.
10. *Œuvres posthumes*, I, 271.

> plus elles prouvent la nécessité d'un tronc qui leur soit commun. Les traditions juives semblent être ce tronc général. Les branches de ce grand arbre se sont répandues dans le Midi, où elles ont engendré mille espèces d'idolâtries ; dans l'Orient, où les monuments des sciences se sont conservés visiblement, et où, par conséquent, il y a eu moins d'idolâtrie. Les fruits sont tombés dans l'Occident, comme au pied de l'arbre, quand ils ont été mûrs[1].

L'Évangile résume toute sagesse ; Saint-Martin l'adopte exclusivement. Désormais hostile à l'occultisme, las de la Révolution, il travaille à se dépouiller des sentiments terrestres, à se faire la chose de Dieu. Cet effort achève d'amender ce que son caractère offrait d'inquiétant, et, dans ses dernières années, le dispose plus favorablement à l'égard du catholicisme.

IV

Disparaissez, mages et devins, visionnaires et théosophes ; humiliez-vous, esprits orgueilleux ; convenez de votre impuissance à découvrir la vérité. C'est l'un des vôtres qui vous le crie ; libéré des entraves mystérieuses, il proclame l'urgence de mettre « notre esprit en pension dans les Écritures saintes[2] ». Là, nous découvrirons le « guide éclairé » qui nous introduira dans les régions spirituelles[3]. D'autres ouvrages nous présentent sans doute « des idées plus développées » : mais il faut, pour les bien goûter, avoir déjà progressé dans l'œuvre régénératrice ; la Bible seule convient « à la mesure et à l'intelligence actuelles de l'homme[4] ». Que pèsent, devant ses merveilles, celles des poètes profanes !

Young, Klopstock, frappent Saint-Martin d'admiration : « mais un seul passage de nos prophètes efface tous les prodiges de leur plume[5]. » Les hommes de lettres qui s'emparent des richesses de l'Écriture « les ont plutôt altérées qu'embellies » ; toute parure amoindrit leur éclat[6]. De là vient que l'on ne peut goûter la thèse du *Génie du Christianisme*. « Ce n'est point pour apprendre aux hommes à faire des poèmes, et à se distinguer par de charmantes productions littéraires, que la parole est venue dans le monde ; elle y est venue, non pas pour faire briller l'esprit de l'homme aux yeux de ses semblables, mais pour faire briller l'esprit

1. *Œuvres posthumes*, I, 312.
2. *Ibid.*, I, 40.
3. *Le nouvel homme*, 305. Cf. *Corresp. avec Kirchberger*, 45.
4. *Esprit des choses*, II, 168.
5. *Œuvres posthumes*, I, 59.
6. *Ministère de l'homme esprit*, 385.

éternel et universel aux yeux de toutes les immensités[1]. » Abjurer toute gloriole d'auteur, renoncer même à l'émotion esthétique, telle sera la première étape du « dépouillement mystique » de Saint-Martin. Puis il se détachera de la science : il lui suffit pour cela d'aimer les hommes, qu'elle égare à tous les pas[2]. Comment admettre l'empirisme ? « Les faits ne sont que la confirmation de l'intelligence et ne méritent que le second rang[3]. » Et, d'autre part, nous fierons-nous à cette « raison humaine, funeste instrument dont nous abusons[4] » ? Seule, « elle ne peut guère nous mener qu'à l'erreur » : il faut que Dieu porte ce « fanal[5] ». « Infiniment précieuse » néanmoins, elle nous aide à repousser les attaques philosophiques[6] ; mais ce serait avilir la religion que de l'y soumettre :

> Malheur à vous, froids métaphysiciens, qui ne faites de l'être divin et de toutes les conséquences qui en résultent, qu'un simple objet de dissertations et de raisonnements ! Malheur bien plus à vous, spéculateurs, publicistes, qui ne donnez à la chose religieuse d'autre base que la politique, pendant que sa base essentielle est l'éternelle parole, sans laquelle rien ne se peut soutenir[7].

Il est pénible de voir négliger les principes au profit des livres et des miracles[8]. L'homme ne constitue-t-il pas un miracle perpétuel, qui efface les autres[9] ? L'étude attentive de notre nature dissipera toute incertitude : et surtout, « ce n'est pas la tête qu'il faut se casser pour avancer dans la carrière de la vérité, c'est le cœur[10] ». Les erreurs, les doutes, les disputes, viennent de l'avoir méconnu :

> La science est grande, elle est fille de la lumière, elle est l'éclat vivant du soleil éternel ; mais elle ne veut pas reconnaître d'autre organe et d'autre voie que le cœur de l'homme ; quand on la force de se présenter par une autre entrée, elle souffre de se voir prostituée, et elle se sauve aussitôt qu'elle le peut[11].

« Ainsi, au lieu de ne présenter la chose religieuse que par des traditions écrites ou non écrites, ce qui est la seule ressource des instituteurs

1. *Ministère de l'homme esprit*, 375.
2. *Œuvres posthumes*, I, 29.
3. *Homme de désir*, 208.
4. *Ibid.*, 47.
5. *Esprit des choses*, II, 91.
6. *Œuvres posthumes*, I, 261.
7. *Ministère de l'homme esprit*, 321.
8. *Lettre sur la Révolution*, 14.
9. *Esprit des choses*, II, 75-90.
10. *Œuvres posthumes*, I, 82.
11. *Le nouvel homme*, 59.

ordinaires, nous aurions droit d'aller puiser directement dans les profondeurs que nous portons avec nous-mêmes, puisque les faits les plus merveilleux ne sont que postérieurs à la pensée[1]. » Unissons la culture de l'intelligence à celle de la sensibilité ; n'imitons pas ces malheureux, qui « ne se cherchent que par le cœur qui est vide ou corrompu, ou que par l'esprit qui est égaré[2] ». Surtout, abandonnons-nous à la Providence : elle nous remplira de ses trésors. « Aimez Dieu, et vous serez aussi savants que tous les sages[3] » : c'est là cette merveille spirituelle, ce commerce sublime « qui a produit la science[4] ». Même lorsqu'il s'agit de nos contestations humaines, « commençons par nous aimer ; nous nous corrigerons ensuite, et nous nous perfectionnerons réciproquement, si toutefois l'amour ne nous perfectionne pas lui-même[5] ». Ouvrons-nous à l'infinie bonté de notre Père céleste ; abdiquons notre pensée ; « notre raison, nos connaissances s'évanouissent là, devant la grande lumière[6] ». Faisons-nous la chose de Dieu : nous trouverons le vrai bonheur. « Si nous pouvions parvenir à n'avoir plus de volonté, comment y aurait-il des contradictions et des chagrins pour nous ? » Réduisons-nous « à l'état d'un canon qui attend qu'on vienne poser la mèche[8] ». Notre vie terrestre nous devient alors indifférente, et « la mort n'est plus pour nous que l'entrée dans le temple de la gloire[9] ». Un tel dépouillement rappelle le quiétisme : pourtant Saint-Martin ignora longtemps Mme Guyon[10], et ne la tint jamais qu'en médiocre estime. Dans cette abnégation, comme dans l'ensemble de ses croyances, il faut voir plutôt « un besoin radical et constitutif de son être[11] ».

« Tous les hommes peuvent m'être utiles, s'exclame Saint-Martin ; il n'y en a aucun qui puisse me suffire. Il me faut Dieu[12]. » Cet appel

1. *Ministère de l'homme esprit*, 27.
2. *Esprit des choses*, II, 94.
3. *Œuvres posthumes*, I, 258. « La religion, dira-t-il encore, est la science du cœur ; c'est le fruit de la bonne foi et de l'humilité, c'est un sentiment intérieur contre lequel tous les raisonnements viennent échouer et qu'ils ne peuvent jamais donner. » (*Œuvres posthumes*, I, 292.)
4. *Homme de désir*, 295.
5. *Ibid.*, 102.
6. *Corresp. avec Kirchberger*, 238.
7. *Œuvres posthumes*, I, 229.
8. *Corresp. avec Kirchberger*, 16.
9. *Esprit des choses*, II, 48.
10. Il ne l'avait pas encore lue au début de sa liaison avec Kirchberger (*Corresp.*, 14). Cf. Caro, *Essai sur Saint-Martin*, 259, au sujet de leurs affinités.
11. *Ministère de l'homme esprit*, 322.
12. *Œuvres posthumes*, I, 2.

incessant, cette soif d'infini, de plus en plus ardente, nous émeut profondément ; en l'entendant, Matter s'écriait : « Il n'est pas beaucoup d'âmes plus belles sur la terre[1] ! » Le Philosophe Inconnu trouve pour l'exprimer des formules amoureuses : « Si je n'avais pas trouvé Dieu, jamais mon esprit n'eût pu se fixer à rien[2] » : il vibre au nom de Dieu, qui « fait arriver en nous comme à l'improviste une affection, pour ne pas dire une sensation si neuve, si douce et si consolante qu'il semble que notre première existence soit abolie et effacée ». Quelles délices il trouve dans la prière ! non point dans une formule toute faite, mais dans ses effusions spontanées ; tout entretien avec la divinité doit être « un hymne ou un cantique enfanté de son cœur » ; il souhaite « créer lui-même ses psaumes, et non pas se contenter d'en lire[3] ». Le besoin d'admirer le tourmente, et lui prouve Dieu. « L'univers entier, malgré toutes les magnificences qu'il étale à nos yeux, n'aurait jamais pu manifester les véritables trésors divins[4]. » Ceux qui vantent les harmonies de la nature « oublient que la nature est dégradée[5] ». Mais comment se dérober à l'aveu de nos exigences spirituelles ?

Il faudrait surtout observer que l'âme de l'homme ne peut vivre que d'admiration... que ce besoin d'admiration dans l'homme suppose au-dessus de nous une source inépuisable de cette même admiration qui est notre aliment de première nécessité ; sans quoi, notre principe-mère nous aurait trompés, en formant avec un appétit impérieux qu'il n'aurait pas pu satisfaire ; ce qui démontre à la fois, d'un seul trait, l'existence d'un Être suprême et admirable qui vive de sa propre admiration, la supériorité absolue que nous avons sur tous les êtres de la nature, puisque nous sommes les seuls qui puissions participer aux douceurs de cette admiration, et, enfin, nos immortels rapports et notre sainte analogie avec le foyer éternel et inextinguible de la vie et de la lumière[6].

Bien loin que la nature nous démontre Dieu, il faut, pour la comprendre, connaître l' « industrieuse tendresse de son Créateur[1] ». Par-dessus les querelles scolaires, par-dessus les concupiscences charnelles, Saint-Martin n'aspire qu'au nom de « diviniste[2] ». Philosophie, théosophie, magie ne le distrairont plus. Les querelles religieuses lui semblent un avis de renoncer à notre orgueil :

O vous qui siégez sur des trônes de lumière, pourquoi les hommes trouvent-ils tant de difficultés à concilier leurs systèmes ?

N'est-ce pas pour qu'ils soient obligés tous de plier sous le joug divin, et de reconnaître l'unique souverain des êtres, pour le seul savant et le seul maître[3] ?

Il ne pardonnera jamais entièrement à l'Église son exclusivisme ; mais elle l'attire. Sans doute, il lui reproche de céder au « fanatisme », et à l' « ignorance » ; il hait « les abominations que des monstres ont commises en son nom[4] ». A Chateaubriand, il reprochera « de confondre à tous les pas le christianisme avec le catholicisme[5] » ; ce dernier constitue seulement le premier degré de l'initiation ; la vérité n'apparaît entière que dans le mysticisme « intérieur » :

Le catholicisme... est la voie d'épreuve et de travail pour parvenir au christianisme.

Le christianisme montre Dieu à découvert au sein de notre être, sans le secours des formes et des formules. Le catholicisme nous laisse aux prises avec nous-mêmes pour trouver Dieu caché sous l'appareil des cérémonies.

... Le christianisme n'a aucune secte, puisqu'il embrasse l'unité, et que l'unité étant seule, ne peut être distinguée d'avec elle-même. Le catholicisme a vu naître en son sein des multitudes de schismes et de sectes...

... Le christianisme repose immédiatement sur la parole non écrite. Le catholicisme repose, en général, sur la parole écrite ou sur l'Évangile, et plus particulièrement sur la messe[6].

« Où se trouve l'esprit de Jésus-Christ, là est l'Église ; où cet esprit ne se trouve pas, il n'y a plus que des squelettes et des monceaux de pierres[7]. » Rome ne transmet pas les grâces divines, bien que certains de ses représentants « puissent transmettre quelquefois, soit par leur vertu personnelle, soit par la foi des ouailles, soit par une volonté par-

1. Matter, *Saint-Martin*, 267.
2. *Œuvres posthumes*, I, 19.
3. *Œuvres posthumes*, I, 11.
4. *Ministère de l'homme esprit*, 2.
5. *Ibid.*, 395-396.
6. *Lettre sur la Révolution*, 6. Cf. *Œuvres posthumes*, II, 356-358. Court de Gébelin prouvait déjà l'existence de Dieu « par la prière faite avec piété ». (*Plan d'un cours de religion*). Gence, disciple de Saint-Martin, en résumera la doctrine dans une formule heureuse : « L'âme humaine décèle plus la Divinité que l'économie elle-même de cet univers : *Deum quidem Cœli enarrant ; sed homo demonstrat* » (*Dieu l'être infini*, 47, note). Voir au chapitre des *Survivances*.

1. *Le Crocodile*, chant 23.
2. *Œuvres posthumes*, I, 72.
3. *Homme de désir*, 36.
4. *Le Crocodile*, 82.
5. *Ministère de l'homme esprit*, 368.
6. *Ibid.*, 371-374.
7. *Œuvres posthumes*, I, 212.

ticulière de Dieu [1] ». Faute d'avoir sauvegardé le sens caché de l'Évangile, les Pères se mirent à l'école des philosophes antiques, « tandis qu'ils auraient dû en être les maîtres [2] ». Puis le catholicisme « devient barbare et féroce avec les peuples féroces et barbares... On peut dire que telle a été son existence pendant près de dix siècles [3] ». Saint-Martin partage certains préjugés de l'Encyclopédie et du protestantisme. Il reproche surtout aux prêtres de verrouiller la science divine, et de s'en tenir à la lettre. Dès lors que Dieu nous inspire directement, et que le Christ totalise nos aspirations religieuses, n'y a-t-il pas quelque abus à vénérer les saints? « Combien de personnes, en priant ces êtres secourables, se surprennent-elles à croire prier la divinité même [4] ? » Notre philosophe dissuade Kirchberger d'invoquer la Vierge : élevons-nous plus haut, jusqu'au Fils divin [5]. Souvent, par la « vertu magique » du sacrement de mariage, les prêtres forcent le Tout-Puissant à sanctifier l'iniquité [6]. « Le christianisme vif n'aurait pas interdit le mariage entre Zaïre et Orosmane [7]. » Mais nous dénaturons cette loi d'amour. Les ministres du culte la remplacent par un esprit de « fureur » et d'ignorance [8]. Ainsi les ténèbres s'obscurcissent, alors que nous naissions « pour des croyances aussi lumineuses que la vérité [9] ». Heureusement les docteurs traditionnels vont perdre leur crédit, « eux dont les ignorances et les maladresses servent de reflet à l'orgueil du philosophe qui voit leur incapacité [10] ». L'Évangile se prêchera « par la force et l'autorité de l'esprit, puisque les hommes ne l'ont pas voulu écouter, lorsqu'il le leur a prêché dans la douceur, et que les prêtres ne nous l'avaient prêché que dans leur hypocrisie [11] ». Les disputes s'évanouiront [12] : un culte universel remplacera

1. *Corresp. avec Kirchberger*, 207. « Il est au fond un ennemi, dit Sainte-Beuve, et il se croit d'avance l'héritier et le successeur. Il est hostile et volontiers méprisant à l'Église, et il croit à sa propre petite Eglise qu'il voit déjà en idée dominante et universelle. » (*Lundis*, X, 304.) Nous verrons quelles restrictions il convient d'apporter à ce jugement. Il est surtout valable pour les ouvrages de la période révolutionnaire. Plus tard, Saint-Martin atténue ses critiques.

2. *Ministère de l'homme esprit*, 378. — 3. *Ibid.*, 379. — 4. *Ecce homo*, 90.

5. *Corresp. avec Kirchberger*, 86.

6. *Esprit des choses*, II, 204-205.

7. *Œuvres posthumes*, II, 325.

8. *Ecce homo*, conclusion.

9. *Esprit des choses*, II, 144. *Ministère de l'homme esprit*, 280.

10. *Le Crocodile*, 87. Notez que ces citations violentes datent toujours de 1790 à 1795.

11. *Corresp. avec Kirchberger*, 150. *Le Crocodile* (chant 7e) met en scène un prédicateur qui professe intérieurement le contraire des vérités que son métier l'oblige d'enseigner.

12. « Le mot dispute et le mot religion sont absolument contradictoires. » (*Esprit des choses*, I, 87.)

les croyances particulières [1] ; et le christianisme atteindra son but : il s'agit pour lui d'être moins d'être une religion que le terme et le lieu de repos de toutes les religions [2] ».

Que l'on ne se méprenne point : Saint-Martin n'envisage nullement le « syncrétisme » : le Christ demeure à ses yeux notre unique Rédempteur. Et par là — malgré son aversion pour le clergé — il retourne insensiblement aux croyances traditionnelles. Il apprécie le culte catholique :

> Notre culte religieux, tel qu'il est devenu par l'ignorance, n'avance pas beaucoup l'homme; mais, malgré son efficacité précaire, il a une pompe qui fixe les sens grossiers et inférieurs, et qui les empêche au moins pour un moment, de s'extratiquer et de s'extravaser, comme ils le font sans cesse. En outre, les âmes pures comme les âmes fortes, ont toujours, dans ce culte, des profits à faire [3].

Par moments, il semble pencher vers une entière adhésion. « Quelle douceur ! s'écrie-t-il ; quelle divine charité dans l'administration des faveurs de l'Église !... Une pareille religion peut avoir vu naître des abus dans son sein, et de la part de ses ministres mêmes ; mais, à coup sûr, elle est la véritable, et les égarements de ses ministres ne feront jamais rien sur un esprit raisonnable [4]. » « La parole est immuable, et quelque peu de lumière qu'ait le prêtre, la chose sainte sera toujours profitable à celui qui s'y unit avec crainte, confiance, respect et humilité [5]. » Qu'importent les défaillances individuelles ! Elles n'entachent point l'exemple de Celui qui se fit pour nous « l'homme de la volonté [7] ». Et toute l'œuvre de Saint-Martin, chercheur longtemps avide de révélations nouvelles, s'achève en un cri d'amour et de reconnaissance pour la Victoire ineffable dont l'holocauste nous racheta :

> C'est le seul sacrifice qui ait été terminé par ces paroles à la fois consolantes et terribles, *consummatum est;* consolantes par la certitude qu'elles nous donnent que l'œuvre est accomplie, et que nos ennemis seront sous nos pieds, toutes les fois que nous voudrons marcher sur les traces de celui qui les a vaincus; terribles, en ce que, si nous les rendons vaines et nulles pour nous par notre ingratitude et notre tiédeur, il ne nous reste plus de ressources.

1. *Homme de désir*, 232.

2. *Ministère de l'homme esprit*, 370.

3. *Œuvres posthumes*, I, 93-94.

4. *Ibid.*, 327.

5. *Ibid.*, I, 310.

6. *Ibid.*, I, 284.

7. *Esprit des choses*, II, 325-326.

parce que nous n'aurons plus d'autre Dieu à attendre, ni d'autre libérateur à espérer [1].

Un grand nombre de ses disciples — glorieux ou infimes, Joseph de Maistre ou Prunelle de Lière — tireront la conclusion de son attitude en professant le catholicisme ; au surplus, ne suivaient-ils pas l'exemple du vieux Willermoz ? Mais, tandis que Saint-Martin médite, et répudie plus qu'à moitié ses collègues en occultisme, l'orage gronde sur leurs têtes : des polémistes les dénoncent, et réduisent leurs triomphes à néant.

1. *Ministère de l'homme esprit*, 277.

CHAPITRE VIII

Les ennemis de l'illuminisme

I. Imprudence des illuminés, qui s'attaquent à la fois au rationalisme et à l'orthodoxie.
II. *L'offensive contre les rationalistes.* — Projets d'union des Églises au profit de Rome ou du christianisme intérieur. Le front unique contre les incrédules. Les Jésuites ressusciteront-ils ? Le « crypto-catholicisme ». La réaction théocratique en Allemagne.
III. *La bataille.* — Voltairiens contre illuminés. Catholiques contre illuminés. La fusion des deux polémiques.
IV. *Après la bataille.* — Accueil fait au livre de Barruel : réfutation peu convaincante, mais scepticisme des monarchistes. De nombreux théosophes encouragent la polémique contre les illuminés de Bavière. Ils sont d'ailleurs très divisés politiquement. Toute la gamme des partis se trouve représentée parmi eux. Au fond, la politique ne les intéresse guère.

I

Se placer au-dessus des polémiques ; mépriser toutes les anciennes doctrines auxquelles ils substitueront leur foi nouvelle : attitude imprudente, et qui brouille les illuminés avec les meneurs de l'opinion. Elle leur vaut les sarcasmes des incrédules et la colère des théologiens. Hostiles au bigotisme comme « au progrès des lumières [1] », coincés entre le charlatanisme et la négation, les adeptes cherchent vainement l'équilibre, et n'aboutissent qu'à surexciter les haines. Kirchberger marque les limites étroites où se glisse « la voie intérieure » :

Un ouvrage peut-être intéressant à composer... serait la vie d'un ami de la vérité, que l'on ferait passer par le labyrinthe de toutes les erreurs modernes qui ont trait à la fausse maçonnerie et à l'incrédulité, avant que de lui faire faire connaissance avec un élu respectable qui le conduirait dans le bon chemin... Les baron de Hund, les Schröpfer, les Gugomos, les Gabrielis, les Serpelli, les Cagliostro, et comme tous ces prestidigitateurs s'appellent, serviraient de remplissage pour la fausse maçonnerie ; les Nicolaï, les Biester, les Gedike, les Voltaire, les Boulanger, pour les fausses idées religieuses et philosophiques, et l'on conduirait notre biographe jusqu'à ce que la faim et la soif de

1. Cf. Eckartshausen, *Blicke in die Zukunft*, 99.

la vérité aient acquis chez lui toute leur mesure. Alors l'élu lui indiquerait la route du *centre*, sans aucun détour et avec tous ses avantages[1].

Ces excommunications prononcées, le troupeau des élus paraît maigre. Ils s'en aperçoivent, et s'en glorifient. La duchesse de Bourbon distingue « deux principaux mystères : le *mystère de vérité*, et le *mystère d'iniquité* »; mais « il est une troisième classe plus élevée » :

> Ce sont ceux qui, étant rejetés des autres partis, sont sans cesse en contradiction avec les uns et les autres, pour soutenir la vérité contre tous. Le nombre de ceux-ci est très petit, à peine sont-ils connus, ne faisant partie ni du monde ni des chrétiens extérieurs attachés à la doctrine enseignée par les prêtres[2].

Et d'attaquer, à la fois, ces « chrétiens extérieurs » et les hommes du monde. Les premiers ont « persécuté les messagers... en les rendant suspects d'hérésie[3] »; « l'ignorance et l'hypocrisie » de leur sacerdoce affligent l'Europe depuis des siècles[4]. Mais le vrai péril réside aujourd'hui dans « la corruption et l'abomination des systèmes philosophiques[5] ». Les illuminés dirigeront contre eux leur effort principal. Il leur est douloureux de voir comme l'on mésuse de la raison, ce présent divin[6]. Ils n'épargneront ni Kant, ni d'Alembert, ni quelque forme que ce soit de « cet affreux déisme[7] ». Ils abomineront la secte encyclopédiste, « mélange incohérent de bel esprit et de raison pure; instrument destructeur, habile à tout renverser, inhabile à rien édifier, ami des ruines sur lesquelles il plane avec orgueil[8] ». Surtout ils détestent « le secrétaire sorti de l'abîme pour écrire sur la terre avant que d'y rentrer, M. de Voltaire (cela s'entendrait tout seul sans le nommer s'il n'y en avait d'autres qui le

1. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 33-34.

2. Duchesse de Bourbon, *Corresp.*, I, 482-483. Lavater est en butte à l'hostilité simultanée des orthodoxes et des incrédules (Gessner, *Lavater*, I, 339); Saint-Martin les condamne en une même phrase : « Et ils voudraient encore douter de la divinité du Réparateur ! Et ceux qui disent n'en pas douter font de sa voie de grâce une voie de rigueur, une voie de tyran ! » (*Homme de désir*, 99.)

3. Fleischbein, préface à Saint-Georges de Marsais, *Discours spirituels*, 4.

4. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 152.

5. Saint-Martin à Willermoz, 10 juin 1788. Papus, *Saint-Martin*, 204.

6. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, I, 219.

7. Sur Kant, cf. une lettre de Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 204; sur d'Alembert, une lettre de Kirchberger à Iselin, 19 octobre 1771 : l'athéisme superficiel du Français s'y trouve opposé à la « profondeur » allemande. L'expression d' « affreux déisme » est de Dutoit (*Apologie de M. Dutoit*, 1769).

8. Fabre d'Olivet, *Histoire philosophique*, II, 310.

valent bien)[1] »... Son exécration les réunit tous, y compris Bonneville et ses amis[2]. Bientôt l'on niera qu'il ait écrit spontanément. « Voltaire n'agissait pas par lui dans toutes ces diatribes; il était poussé par des gens de poids qui s'étaient concertés pour détruire jusqu'aux moindres vestiges de religion, et persécuter ceux qui en avaient... Trois ministres fameux ont passé pour être du complot, le duc de Choiseul, le marquis de Pombal et le comte d'Aranda[3]. » Dès 1772, Kirchberger jette un cri d'alarme. Il révèle des projets impies : les partisans de Wieland et de Jacobi procèdent par insinuations, sapent l'Écriture sainte, annoncent le pardon de toutes les fautes, et trompent le public en affectant de défendre la morale chrétienne[4]. Les *Aufklärer* de Nicolaï préciseront la menace : ils « ont leurs affiliations, leurs observateurs et leur correspondance très bien montée; pour chaque département, ils ont un provincial qui dirige les agents subalternes; ils tiennent les principaux journaux allemands dans leurs mains[5] ». Enfin, — confusion voulue, — les révolutionnaires usurpent le nom d'*illuminés* : « clique hideuse, qui travaille à la destruction de la religion chrétienne et de tous les gouvernements civils; ce sont les anarchistes et les désorganisateurs de l'Allemagne, qui ont aussi leurs affiliations en France[6] ». La lutte s'engage de toutes parts entre les mystiques et « l'infâme association existant, en Europe, contre les pouvoirs divins et humains[7] ». La Franc-maçonnerie se partage : plusieurs esprits religieux s'en écartent à tout jamais[8]; d'autres continuent à distinguer entre les sectes occultes[9] : ils combattront l'ennemi sur son propre terrain. Bacon de la Chevalerie, membre de la loge des Neuf Sœurs, dénonce « la lecture, faite dans le cours des travaux maçonniques,

1. Dutoit, *le Signe du Fils de l'Homme* (inédit).

2. *La Bouche de fer* publie successivement deux discours de Fauchet contre Voltaire. « Ses railleries légères n'ont épargné ni Dieu, ni les hommes, ni la nature » (p. 170).

3. Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, II, 343-344. Proyart datait aussi le complot philosophique du ministère de Choiseul (*Louis XVI détrôné avant d'être roi*, 100-101).

4. Kirchberger à Lavater, 11 janvier 1772.

5. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 195.

6. *Ibid.*, 284.

7. Cazotte à Pouteau, 29 novembre (1793?).

8. Cf. sur ses dissensions la thèse de Le Forestier; celle de Spenlé sur *Novalis*, 249; et le témoignage contemporain de Fabre d'Olivet, *Histoire philosophique*, II, 318. Il convient d'ajouter à la retraite de Saint-Martin la violente répudiation de Cazotte : « A Bordeaux, les clubs se sont combinés sur le modèle de ceux qui travaillaient, depuis vingt-cinq ans, l'Allemagne pour la conduire où nous en sommes; on a envie d'établir ce monde franc-maçonnique dans toute la France... Après cela, le monarque qui souffrira les francs-maçons dans ses États en répondra devant Dieu. » (*Corresp.*, *Œuvres*, I, p. XLVIII.)

9. Ainsi Lavater, *Handbibliothek*, 1791, II, 26-35.

d'ouvrages littéraires, non pas seulement non maçonniques, mais tellement contraires aux opinions reçues, et tellement scandaleux pour quelques-uns des auditeurs, qu'il en est parvenu des plaintes aux ministres de la religion et aux magistrats chargés de la police[1] » : il obtient la dissolution de ce foyer d'athéisme, — mais pour un temps seulement. Le procès de Weishaupt, la publication de ses papiers éclairent les dessous de ces organisations dont on vantait la bienfaisance[2]. En vain le baron de Knigge, « fin négociateur », tente de justifier l'illuminisme bavarois[3] : les mystiques n'auront de repos qu'une fois anéantis « Belzébuth-Knigge, cet ange de Satan et consorts[4] ». Contre eux, ils fonderont des sociétés secrètes « pour propager le christianisme[5] » : Puységur les anathématise[6] ; Jung Stilling les compte parmi les damnés[7], et son groupe fournit les premières armes à Barruel. Avec un zèle infatigable, Kirchberger propage les pamphlets anti-maçonniques : l'année 1796 paraît la plus féconde en libelles de ce genre[8]. Considérons auparavant les premières phases de la bataille, les projets d'union des Églises et de réaction théocratique.

II

La tolérance de l'époque se prêtait à la fraternité des confessions chrétiennes. Philanthropes, philosophes, visionnaires, tous y tendaient[9]. Idéologues et théosophes s'accordent à reconnaître la vanité des controverses humaines. « Pouvoir souverain et caché de l'univers ! s'exclame Volney ; moteur mystérieux de la nature ! âme universelle des êtres !...

1. Cf. sur cet épisode l'ouvrage d'Amiable sur *la Loge des Neuf Sœurs*, 99, et 109-128. Rappelons que Bacon de la Chevalerie avait débuté sous les auspices de Martines de Pasqually.

2. Schweitzer, pour ce motif, adhérait à Weishaupt avec enthousiasme (David Hess, *J. C. Schweitzer*, 97) ; en 1785 encore, Sarazin reste dans l'expectative. (Lettre à Lavater, 21 septembre 1785.)

3. En 1783, il cherche à séduire Lavater (lettres du 3 février et du 14 septembre) ; en 1794 encore, il s'insinue auprès de Brabeck, ami du nonce Caprara, qui reconnaît son habileté. (Brabeck à Lavater, 17 décembre 1794.)

4. Cuninghame à Lavater, 1794. Cf. les attaques de Lavater contre les illuminés de Bavière, *Handbibliothek*, 1790, IV, 217.

5. Kirchberger à Saint-Martin, *Corresp.*, 282.

6. Cf. Blosseville, *les Puységur*, 105.

7. Jung Stilling, *Scenen aus dem Geistereiche*, II, I.

8. Nous verrons plus loin ses rapports avec Köster et Jung Stilling. Il envoie à Eckartshausen, le 14 juin 1796, un livre sur « la ligue, grande mais invisible, contre la religion chrétienne », avec un autre pamphlet sur « le destin final de la franc-maçonnerie ».

9. Cf. un bon tableau de ce mouvement dans Lichtenberger, *Novalis*, 176.

Dieu... Que sont pour toi les vermisseaux qui s'agitent sur la poussière ? Qu'importe à ton immensité leur distinction de partis, de sectes[1] ? » Tel swedenborgien, Chatanier, exprimait des sentiments tout semblables : « Heureux âge, dont j'entrevois la venue, âge où tout ce qu'on appelle article de foi ne fera plus l'objet d'aucune dispute et d'aucune dissension parmi les hommes. Il y aura bien alors autant de diversité en toutes ces matières, qu'on ne regardera plus que pour ce qu'elles sont réellement, c'est-à-dire comme des formes extérieures, qui ne doivent absolument rien changer à la substance même, qui est la charité[2]. » Mais beaucoup, dans cette réconciliation des croyants, verront l'établissement d'un « front unique », et les commencements d'une lutte contre « l'indifférentisme presque universel, et les fausses lumières des philosophes[3] ».

Une alliance atténuera le schisme. « Nous vivons en un temps où, moins que jamais, l'on ne doit parler du catholicisme et du protestantisme comme de deux choses contradictoires ; où les âmes sincères des deux partis doivent s'unir pour sauvegarder l'essentiel du christianisme, — la foi au Christ, source de la charité chrétienne[4]. » Plus d'une voix répond à cet appel de Lavater. Gassner ne souhaitait-il point l'embrassement de toutes les âmes, où ne subsistent qu'un Dieu, un baptême, une foi[5] ? Zinzendorf déjà travaillait pour « l'Église universelle », dont il pénétrait l'essence « à travers ces dénominations diverses de *luthéranisme*, de *réforme*, de catholicisme, auxquelles ses contemporains attachaient tant d'importance[6] ». A Vienne, un certain Salis veut intéresser l'empereur à cette réconciliation[7] : il tombe mal, et Joseph II l'éconduit ; Mme de Krüdener choisira mieux son prosélyte. Plutôt qu'un prince, songent d'autres mystiques, utilisons la franc-maçonnerie ; c'est l'espoir de Joseph de Maistre :

> Il est aussi sûr qu'extraordinaire qu'au moment où le scepticisme paraît avoir éteint dans toute l'Europe les vérités religieuses, il s'élève de tout côté des sociétés qui n'ont d'autre but et d'autre occupation que l'étude de la religion.
>
> Une autre chose fort extraordinaire et non moins vraie, c'est que, dans toute l'Allemagne protestante, une foule de ces spéculateurs penchent au catholi-

1. Volney, *Ruines*, *Œuvres*, I, 66.
2. Chatanier, trad. Swedenborg, *Dernier Jugement*, 152-153.
3. Kirchberger à Sarazin, 5 août 1794.
4. Lavater, cité par Gessner, *Lavater*, III, 295-296.
5. *Ibid.*, II, 201.
6. Cf. Bovet, *le Comte de Zinzendorf*, p. VI et 4.
7. Gessner, *Lavater*, II, 64-65.

cisme, en sorte que, dans ces contrées, on accuse un homme de *catholicisme* comme on accuse un homme parmi nous d'être *esprit fort*. Le fameux Lavater de Zurich composa, il y a quelques années, une hymne à Jésus-Christ en vers allemands, qui fit un très grand bruit en Allemagne, parce qu'elle fut trouvée entièrement catholique[1].

Il n'est pas seul à conseiller l'union sous les auspices de Rome. Un autre martiniste, Fournié, la préconise, et tance les disciples de la Réforme : il souhaite un concile interconfessionnel qui mette fin à leur révolte[2]. Les dispositions de certains protestants semblent hâter cette heure. N'avons-nous pas vu combien de saints catholiques les quiétistes vénèrent? Jung Stilling même, en dépit d'une hostilité tenace, leur rend hommage :

> Qu'on se rappelle seulement le peu de noms suivants : François d'Assise, Catherine de Sienne, Catherine de Gênes, Grégoire Lopez, Jean de la Croix, Ruysbroeck, Thomas Petersen, Thomas d'A-Kempis, Tauler, le cardinal-archevêque Charles Borromée, Mme Guyon, l'archevêque Salignac-Fénelon et bien d'autres; quel chrétien bien pensant se refusera, dès qu'il aura lu l'histoire authentique de ces âmes catholiques, à s'unir avec elles à l'instant[3]?

La tolérance n'est plus une vertu passive : elle consiste à témoigner ostensiblement son respect aux divers cultes. On verra le même homme « assister le matin, étendu de son long, le front dans la poussière, à la messe dans l'église catholique, prêcher ensuite dans son église, visiter le soir la communauté des Frères Moraves, la loge ou la synagogue[4] ». Luther, Calvin encourront des blâmes : « les Réformateurs, confondant les vérités et les cérémonies avec l'abus qu'on en avait fait, ont trop rejeté; leur esprit réformateur n'était pas en même temps un esprit conciliateur[5]. » Vraiment, les pamphlétaires ne font qu'exagérer une tendance réelle, lorsqu'ils nous dépeignent un pasteur « auquel on aurait fait prendre un à un tous les sacrements de la prêtrise catholique sous prétexte que tout le christianisme n'est pas dans la Bible et que les premiers chrétiens ont possédé des secrets qui se sont transmis par tradition et maintenus dans le seul catholicisme[6] ». Le *crypto-catholicisme* existe. Au besoin, tel illuminé nous en donnerait la théorie :

1. J. de Maistre, *Mémoire à Vignet des Étoles*.
2. Fournié, *Ce que nous avons été*, ., 349.
3. Jung-Stilling, *Siegesgeschichte*. *Œuvres*, III, 90.
4. Il s'agit du théosophe Mayr, initiateur de Zacharias Werner. Cf. Vierling, *Zacharias Werner*, 39.
5. Court de Gébelin, *Plan d'un cours de religion*.
6. Cf. Blum, *Starck et le Crypto-catholicisme*, 96.

> Je vous donnerai l'explication du mot crypto-catholicisme et vous ferai franchement ma profession de foi à cet égard : je donne mon assentiment à la plupart des dogmes de l'Église catholique, qui ne sont pas adoptés par les protestants; je regrette que le schisme ait eu lieu quoique vous l'ayez un peu provoqué de votre côté; je vois que l'extension dangereuse de la liberté évangélique a ramené une grande partie des protestants à l'arianisme et même au rationalisme antichrétien; je désire sincèrement la réunion de l'Église chrétienne en un seul troupeau; je révère le pasteur qui dirige la vôtre aujourd'hui et suis certainement bien libre des préjugés de l'enfance, mais je n'imiterai pas l'exemple de Stolberg, Senft et Haller, parce que ma conviction n'est pas encore *entière*, que je craindrais de donner un scandale et de faire plus de mal que de bien; que je vois dans notre Église un noyau de vrais chrétiens attachés de cœur et d'âme aux dogmes essentiels de notre sainte religion; à la chute de l'homme, au besoin d'une réconciliation qui n'a pas pu s'opérer par la force seule de l'homme, mais qui a eu besoin du sacrifice sublime du Dieu-Homme; qu'il nous a donné son sang et son corps pour nourriture spirituelle dans la Sainte Cène, etc., et je ne voudrais pas scandaliser cette communion de vrais chrétiens, par une démarche à laquelle on supposerait d'autres motifs[1]; je cherche, en attendant, à m'instruire, à m'élever à Dieu par la prière et par le sacrifice de ma volonté propre, et à me rendre de plus digne de sa miséricorde, que j'implore avec un sincère repentir de mes fautes passées[2].

Charles de Hesse applaudit à ces vues. Elles se propagent dans tous les groupes mystiques. Cuninghame, protestant, ami de Lavater, donne le baptême catholique au fils de son jardinier, — pensant l'initier ainsi au christianisme et non pas à telle ou telle confession[3]. Les ennemis du « papisme » s'inquiètent. Ils soupçonneront le franc-maçon Starck d'avoir embrassé secrètement la foi romaine[4]. De fait, plusieurs théosophes la favorisent. Empaytaz, futur disciple de Mme de Krüdener, projetait de s'y convertir[5]; Hund, fondateur de la Stricte Observance templière, s'y était rallié, par amour pour une grande dame[6]; ceux mêmes qui demeurent fidèles à la Réforme se piquent d'amitiés catholiques. Zinzendorf compose des poésies à l'intention de tels amis, et songe à demander l'approbation du Saint-Siège[7]; Lavater s'épanche dans

1. « Pour m'être souvent expliqué avec franchise, on m'a soupçonné quelquefois, surtout depuis mon retour de Rome, d'être en secret attaché à votre Église, ou *crypto-catholique* » (note du baron de Turckheim).
2. Turckheim à Willermoz, 4 août 1821.
3. Cuninghame à Lavater, 7 janvier 1793.
4. Cf. Blum, *Starck et le Crypto-catholicisme*, 44-45, et l'ensemble du livre.
5. Muhlenbeck, *Sainte-Alliance*, 177, note.
6. Blum, *Starck et le Crypto-catholicisme*, 10. Cf. aussi l'article de Bulau sur Hund. *Personnages énigmatiques*, I.)
7. Bovet, *le Comte de Zinzendorf*, liv. IV.

toutes les âmes pieuses indistinctement [1]; Mme de Krüdener, liée avec un vieux capucin [2], recommande à Benjamin Constant de consulter le curé de Clichy [3]. Leur étude, et celle d'autres théosophes, ramènent Auguste-Guillaume de Schlegel vers le catholicisme [4], et convaincront son frère. Fabre d'Olivet, huguenot d'origine, accepterait le Pape comme souverain Pontife, « pourvu qu'il y soit universellement reconnu, et qu'il reconnaisse lui-même la suprême puissance dont seule il tiendra son autorité [5] ». Bornons-nous à ces témoignages : on constate qu'un pareil mouvement emporte les âmes les plus diverses.

Il n'y faut pas voir une abdication : et s'il n'aboutit pas, c'est que les illuminés ne s'y livrèrent qu'à titre provisoire. Que leur servirait d'insister sur les différences confessionnelles, dès lors qu'ils adhèrent à l' « Église intérieure », dont ils prévoient l'avènement ? Patientons, et tolérons-nous, sans être « protestants ni catholiques » : respectons « la morale uniforme et divine de toutes les religions », et soumettons-nous au culte de notre patrie [6]. « Soyez catholique, écrit Oberlin, soyez luthérien, Dieu vous regardera avec la même faveur, si vous suivez les leçons tracées par son divin Fils [7]. » La Providence hâtera cette unité vers laquelle nous aspirons. « Dieu jettera tout ce qu'il trouvera bon et admissible dans toutes les religions dans un fourneau brûlant, l'épurera par le feu le plus persistant et fondra de tout une image admirable de lui-même [8]. » Nous apprendrons qu' « il n'y a qu'une religion, dont la vérité simple s'est propagée dans toutes les religions comme dans des branches, pour retourner de la multiplicité dans une religion unique [9] ». Nous éprouverons que « le Judaïsme est au christianisme ce que ce dernier est à un troisième terme supérieur dans lequel chacun des deux doit être transfiguré [10] ». Alors commencera le règne du *catholicisme transcendantal* :

1. Gessner, *Lavater*, II, 518.
2. Eynard, *Mme de Krüdener*, I, 309.
3. Mme de Krüdener à Mme Récamier, 15 novembre 1815. Mme Récamier, *Souvenirs et Correspondance*, 210.
4. Cf. ses lettres à Mathieu de Montmorency (Mme Lenormand, *Coppet et Weimar*, 196, 200).
5. Fabre d'Olivet, *Histoire philosophique*, II, 444.
6. Dupont de Nemours, *Enfance et Jeunesse*, 92. Cf. Favre, *Jean-Philippe Dutoit*, 101, et Eynard, *Mme de Krüdener*, II, 187.
7. Leenhardt, *Vie d'Oberlin*, 393.
8. Lettre d'un pasteur de Zurich (peut-être Lavater), vers 1800. Bib. Fac. théol. libre de Lausanne, *Lettres de divers mystiques inconnus*.
9. Eckartshausen, *la Nuée sur le sanctuaire*, 70-71.
10. Baader, *les Enseignements secrets de Martinès de Pasqually*, 5.

> Le catholicisme est le premier moment; il est le christianisme dans sa manifestation la plus immédiate. Puis celui-ci progresse vers la phase dialectique... ainsi se constitue, non pas *un* protestantisme, mais *plusieurs* protestantismes... Mais, à présent, le moment spéculatif, si je puis dire, amènera une ère éternelle par l'institution d'un catholicisme spéculatif, positif, rationnel [1].

L'athéisme s'effondrera devant cette grande lumière. Dès maintenant, il le faut combattre : et les illuminés de projeter la résurrection des Jésuites. En pays protestants surtout, ils admirent l'Ordre sans le bien connaître, et croient pouvoir le restaurer sous la forme de sociétés secrètes. Maîtres en sciences occultes, les confrères du P. Kircher fournirent leurs principes aux théosophes, démasquèrent les charlatans, et n'abusèrent nullement de leur savoir au profit d'ambitions cachées [2]. Ils opposaient une digue à la « philosophie des lumières »; la tempête menace de nous emporter, faute de ce rempart [3]. Hâtons-nous de le rebâtir. « La France répand un protestantisme mondial. De nouveaux Jésuites ne devraient-ils pas surgir, et l'histoire des derniers siècles ne se renouvellera-t-elle point [4] ? » Ainsi rêve Novalis. Il espère que « les araignées porte-croix » étrangleront les incrédules [5]. Les loges rosicruciennes s'apprêtent à cette besogne.

Projets anciens, et qui s'ébruitent. Dès 1765, Louis, duc de Wurtemberg, prévoyait une vaste société secrète, qui recouvrirait « l'Europe, et peut-être l'univers entier [6] ». Mais sa philanthropie, sa « tolérance », ne rendait ce projet dangereux à personne. Il en va tout autrement plus tard. Les rationalistes inquiets s'exagèrent le péril. Ils prennent Lavater et Cagliostro pour des « agents des Jésuites ». Nicolaï lance l'accusation ; Mirabeau la divulgue en France [7] ; le voltairien Luchet s'en fait l'écho [8]. Longtemps, de telles méfiances persisteront outre-Rhin : lorsqu'il aura

1. Rothe, cité par Spenlé, *Novalis*, 285.
2. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, I, 222-224.
3. Jung Stilling, *Heimweh*, 837.
4. Novalis, *Schriften*, II, 283.
5. Cf. Spenlé, *Novalis*, 225. Il y a d'ailleurs quelque chose de naïf, chez Novalis, à se représenter cette horrifique conjuration.
6. Louis, duc de Wurtemberg, à Lavater, 21 décembre 1765.
7. Mirabeau, *Lettre sur MM. Cagliostro et Lavater*, *Œuvres*, IV, 490-491, 512; cf. sur ses sources Stern, *Vie de Mirabeau*, I, 240. Pour documenter Vignet des Étoles sur la franc-maçonnerie, Joseph de Maistre lui conseille de lire Mirabeau, « en observant seulement que ce qu'il blâme est bon, et ce qu'il loue mauvais ».
8. « Il est apparent que les illuminés ont trouvé dans le système des Jésuites des bases... Mais jusqu'à quel point ont-ils abusé des idées d'Ignace de Loyola ? C'est ce que le temps nous apprendra. » (Luchet, *Essai sur la secte des Illuminés*, 38.)

préconisé la philosophie indoue, Auguste-Guillaume de Schlegel ne devra-t-il pas se défendre contre le grief, décidément inepte, de « jésuitisme[1] » ?

Voir la main de Rome dans la franc-maçonnerie, c'était ridicule ; mais on craignait à bon droit « un christianisme philosophico-cabalistique qui mène droit au fanatisme, à l'intolérance[2] ». Partout, les sectes occultes, imbues de théocratie, entravent les progrès de la révolution : certaines d'entre elles se réclament de saint Ignace[3] ; encore en 1797, elles se croient à la veille d'édifier un temple dont l'ombre noiera celui des Jacobins[4]. Leur influence, en certaines cours allemandes, leur permet de passer aux actes. Elles accompliront le programme que Jung Stilling propose aux princes : rendre obligatoire l'éducation religieuse des enfants, interdire l'expression de pensées incrédules[5]. La destruction de l'Ordre bavarois marque les débuts de la réaction[6]. Simultanément, Woellner, Waechter, Mayr circonviennent Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse : des apparitions le poussent à sévir contre les impies ; Nicolaï, leur chef, est banni ; la censure est rétablie ; en 1788, un édit proscrit toute doctrine déiste et rationaliste[7]. Les illuminés triomphent et rabrouent vertement ceux qui s'obstinent à des propos négateurs :

Monsieur — dit Cuninghame à un imprimeur — vous avez honte d'imprimer un ouvrage de Lavater ? Ce n'est pas de monsieur votre père, que je connais et qui est un excellent homme, que vous avez appris ces sentiments. C'est sans doute à l'école d'un Nicolaï et de pareilles gens. Mais sachez, monsieur, que leur règne

1. A. W. von Schlegel, *Werke*, VIII, 259.

2. Mirabeau, *Lettre sur MM. Cagliostro et Lavater*, 512.

3. Les Roses-Croix. Cf. Findel, *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, I, 315, et les *Souvenirs*, de Gleichen.

4. « Les grands travaux qui regardent l'Église de notre maître prennent peu à peu une forme sur le continent. La religion se rétablit en France, et j'ai des lettres très satisfaisantes de l'Allemagne, je connais deux architectes dans ce pays qui travaillent avec un zèle infatigable (Jung Stilling et Köster). Il y a aussi de grandes communautés, où le bâtiment est autant qu'achevé, ce sont les disciples du défunt comte de Zinzendorf. » (Kirchberger à Divonne, 23 mai 1797.)

5. Jung Stilling, *Heimweh*, *Œuvres*, V, 113.

6. Cf. Spenlé, *Novalis*, 249.

7. *Ibid.*, 250. Vierling, *Zacharias Werner*, 38. Benjamin Constant écrit, à propos du *Geisterseher* de Schiller : « Je crois que le fond est véritable. Vers la fin du siècle dernier, et sous le règne du feu roi de Prusse, les apparitions et la magie étaient fort à la mode, et plusieurs sociétés secrètes s'étaient fondées pour s'emparer, par ces moyens, des individus et des gouvernements. Comme le protestantisme se plaît moins à ce genre de crédulité que le catholicisme, la tendance de ces sociétés était vers la religion catholique... La Révolution française a englouti toutes ces petites vagues, par le déluge universel. » B. Constant, *Lettres*, 451-452. (21 novembre 1811.)

est passé, et que sous votre roi actuel et sous un ministre comme M. de Hertzberg, on ne fera plus sa cour comme autrefois, en affichant l'irréligion et le mépris du christianisme, mais que tout au contraire ceux-là seront méprisés et auront lieu de rougir qui imprimeront encore de mauvais ouvrages, comme votre Berlin en a produit pendant longtemps[1].

III

La bataille s'engage donc en Allemagne. Menacés par l'illuminisme, les libres penseurs, Nicolaï en tête, se défendent violemment. Ils perfectionnent la légende jésuitique ; non seulement la franc-maçonnerie tend à restaurer l'Ordre défunt, mais, d'après ses adversaires, elle le perpétue à l'insu de ses membres. De telles accusations impressionnent les contrées protestantes. Il ne semble pas qu'en France on s'en soit vite préoccupé. Mesmer, Cagliostro prêtent surtout au ridicule : cette arme suffira, pensent les philosophes, à discréditer les sectes nouvelles. On les chansonne ; des pamphlets traitent leurs adhérents de cerveaux brûlés ; sur la scène, ils jouent le rôle de grotesques. Fanny de Beauharnais, protectrice de Restif de la Bretonne, publie, en 1786, une comédie intitulée *les Illuminés* : leurs excentricités désorganisent une famille ; « ils sont une vingtaine qui prétendent être illuminés, deviner toutes les pensées des autres, guérir toutes les maladies par signes ; ils se parlent de mille lieues, et tout cela par des rapports d'âmes, d'atomes, de... que sais-je ? cent autres folies qu'ils débitent très sérieusement ; ils ont des assemblées, cela s'appelle tenir Loge[2] ». Panacée universelle, magnétisme, pierre philosophale, élixir de longue vie, tout y passe. Le raisonneur de la pièce se plaint que sa femme ait « la tête tournée depuis qu'elle fait des cours de science avec les illuminés[3] ». On reconnaît enfin leur chef pour une manière de Tartuffe. Semblablement, André Chénier s'inquiète de ce renouveau de superstition. « Il y a maintenant en Europe un germe de fanatisme... Dans les glaces du Nord, des cerveaux brûlants... magnétisme... martinisme... Swedenborg... Cagliostro[4]. » L'*Hermès* ne doit « pas oublier de parler de la magie et des sorciers qui ont été mis à mort comme tels et de leur aveu[5] ». Et, tout comme Fanny de Beauharnais, il projette une comédie contre les charlatans modernes :

1. Cuninghame à Lavater, 4 février 1791.

2. Fanny de Beauharnais, *les Illuminés*, 176.

3. *Ibid.*, 223.

4. André Chénier, *la Superstition*. *Œuvres poétiques*, 467.

5. *Hermès*. *Œuvres poétiques*, 399.

La scène peut s'ouvrir par le richard avec deux des sycophantes qu'il a recueillis chez lui, qui arrangent toutes choses pour l'expérience (les diables dans le flacon)... Il a, lui, et il admire deux énormes diamants que le charlatan lui dit avoir composés de dix à douze petits qu'il lui avait confiés... Il racontera cela à tous les messieurs et dames qui arriveront; comment il les lui a fait peser... que c'était le même poids... Alors, tout le monde (quand il sera entré) lui confiera les diamants en le priant d'en faire de gros... Il les mettra tous dans sa poche... (C'est avec cela qu'il s'en ira à la fin. Il dira à ses confidents, dans le cours de la pièce, qu'il a toujours tous ses diamants en poche; et qu'il en a maintenant pour une somme énorme, pour 100 000 écus.)

Il séduira les hommes par l'espoir de faire de l'or, etc.; les femmes, jeunesse éternelle, ne point mourir, etc. (Il leur fait aussi voir des esprits [1].)

Ces sarcasmes partent de néo-païens, qui ne laissent pas de professer eux-mêmes un semblant de mysticisme. Chez les purs rationalistes, l'ironie devient de la fureur. Après s'en être pris, en 1785, au seul Cagliostro [2], ils généraliseront leurs attaques : trois livres, en 1788, dénonceront les dangers que de nouveaux fanatiques font courir au « progrès des lumières ».

« Aurait-on prévu, s'indigne le marquis de Luchet, que la patrie des Fontenelle, des Montesquieu, des Voltaire, des Diderot, des Helvétius, des d'Alembert, accueillerait un S(aint-Martin, ou Swedenborg?), « un W(illermoz), un Cagliostro, un Lavater, un d'E(prémesnil), vingt autres théosophes [3]? » Cette phrase donne le ton de tout son *Essai sur la secte des Illuminés*. Voltairien, il n'aspire point à venger l'orthodoxie; mais le mysticisme offusque sa raison; il juge que ses adeptes n'en veulent « ni à Dieu ni à son culte, mais aux rois et à leur sceptre [4] ». Rien, dans ce qu'il dit, ne prouve cette accusation; il se borne à mentionner, à mots couverts, l'envoûtement de Frédéric-Guillaume : exemple effrayant pour les idéologues, mais nullement pour les absolutistes. Croit-il vraiment à des menées révolutionnaires? La réaction théocratique le contriste bien plus. Elle travaille lentement « à détruire l'ouvrage de dix siècles, pour rendre la terre aux préjugés, aux visionnaires, aux nécromanciens [5] ». Luchet recueille tous les racontars susceptibles de ridiculiser ses adversaires; il en invente au besoin. De lui date la légende de Cagliostro :

1. *Les Charlatans. Œuvres poétiques*, 343-345.
2. Luchet, *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro*. Mirabeau, *Lettre sur MM. Cagliostro et Lavater*. Nous savons qu'en ce qui regarde Lavater, ce dernier pamphlet encourut les critiques de Brissot.
3. Luchet, *Essai sur la secte des Illuminés*, 2-3.
4. *Ibid.*, 101.
5. *Ibid.*, 112.

son initiation par Saint-Germain, ses réceptions obscènes, le banquet auquel il conviait les morts [1]. Il reproduit les anecdotes les plus hilarantes sur Saint-Germain, Schrœpffer, l'esprit Gablidone [2]. Barruel puisera dans son œuvre à pleines mains. Il n'excepte de ses critiques que la franc-maçonnerie anglaise, dont « l'humanité n'a, jusqu'à nos jours, recueilli que des bienfaits », et qu'il trouve « respectable par son antiquité et par ses deux bases premières, l'égalité et la charité [3] ». Contre les mystiques, il espère une conjuration des loges rationalistes :

Ne sera-t-il pas possible de diriger la franc-maçonnerie même contre les Illuminés, en démontrant que, pendant qu'ils travaillent à conserver l'ordre dans la société, ceux-ci jettent partout les semences de la discorde et préparent la destruction des francs-maçons dans tout pays où la succession des règnes amènera seulement une fois un souverain philosophe [4]?

Bonneville arrive à la rescousse, avec ses *Jésuites chassés de la Maçonnerie*. On en devine le thème, d'après le titre et ce que nous savons de l'auteur. Avec lui se divulguent, de ce côté du Rhin, les polémiques qui divisaient l'Allemagne. Bode, ami de Nicolaï et de Weishaupt, l'avait documenté [5]. Que d'interprétations savoureuses il découvre! Son pamphlet est un poème, — héroï-comique, mais que d'aucuns prendront au sérieux Il dénonce les menées horrifiques qui se trament derrière les hauts grades. « A la place des allégories obscures, il est vrai, mais que leur antiquité, du moins, engageait à méditer, on a fait accepter à des millions d'hommes l'espérance de mériter l'explication d'une foule de mystères importants dont la clef est, dit-on, entre les mains de Supérieurs Inconnus [6]. » Des « millions d'hommes »? Peste! Dans quel but ce flot de mystères? A quoi tendent les allégories empruntées aux Templiers? Ce nom même dupe les niais : « chez les Templiers, le but de l'Ordre était d'ôter aux

1. Cf. Beraldi, *Ramond de Carbonnières*, I, 336-337.
2. Luchet, *Essai sur la secte des Illuminés*, 143, 145, 228.
3. *Ibid.*, 80. Robison écrira de même : « Ayant pris quelque part dans ma jeunesse aux travaux (oserai-je me servir de cette expression) de la franc-maçonnerie, et ayant principalement fréquenté les Loges du continent, j'avais eu connaissance de plusieurs doctrines et cérémonies absolument ignorées dans le système simple des francs-maçons de notre pays. Ces observations m'avaient amené à me convaincre que ce sujet méritait les réflexions les plus sérieuses, ce que je n'avais jamais pensé d'après les connaissances que j'en avais prises avant mon voyage, puisqu'une Loge de francs-maçons n'était considérée parmi nous que comme un prétexte pour se réunir et pour passer quelques heures à des occupations raisonnables et à des repas, où régnait la décence. » (Robison, *Preuves de conspiration*, 2.)
4. Luchet, *Essai sur la secte des Illuminés*, 165.
5. Blum, *Starck et le Crypto-catholicisme*, 163, note.
6. Bonneville, *les Jésuites chassés de la Franc-Maçonnerie*, I, 6.

prêtres leur pouvoir; chez les maçons francs et acceptés tout y prépare la *Toute-Puissance* des prêtres célibataires et le délire de la superstition [1]. » La franc-maçonnerie, « c'est tout simplement l'allégorie de l'Ordre des Jésuites [2] ».

En veut-on des preuves ? il suffira d'élucider, avec subtilité, le symbolisme des loges. Observons d'abord que « le Collège de Saint-Jean se trouve placé parmi les autres collèges des Jésuites, pour exprimer que la maçonnerie est *entre les mains* des Jésuites [3] ». Mais considérons surtout les rites eux-mêmes : nous y retrouverons d'amples vestiges des « hommes noirs ». La lettre G, qu'inscrivent les adeptes sur leur étoile flamboyante, « ne peut symboliser que le Général de l'Ordre [4] ». On y trouve également un œil. « Cet œil est expliqué dans le livre Jachin et Booz par l'œil de la *Providence* ou le *Grand-Sur-Intendant* de tous les ouvrages de l'Univers. » Or, « Providence — P — le Grand-Sur Intendant — G. S. — c'est-à-dire *Praepositus P. Generalis Societatis*, G. S. — Général de la Société [5]. »

Comment ne pas se convaincre en lisant de telles étymologies ? Et bien d'autres les corroborent. Se doute-t-on de ce que signifient ces deux mots, *Jachin* et *Booz* ?

Au commencement, suivant le catéchisme de Samuel Pritchard, on voyait toujours *Booz* avant *Jachin*, c'est-à-dire B avant J, au Tapis d'Apprentif, ce qui exprimait fidèlement *Beatus Ignatius*, B. J.

Il doit être fort rare en France de trouver le B avant l'I; car les Jésuites s'aperçurent bientôt que l'allégorie était un peu trop claire, et ils changèrent le chiffre de leurs colonnes [6].

Applaudissez à ces divinations, et reconnaissez partout l'infâme Compagnie. Jésuites, les Supérieurs inconnus. « Les Supérieurs inconnus, ou Philosophes inconnus veulent exprimer cette même chose : *Superiores Incogniti*, S. J., c'est-à-dire *Societas Jesu*, S. J. [7]. » Jésuite, Saint-Martin. « Dans le livre *Des Erreurs et de la Vérité* le nouveau prophète s'appelle le philosophe inconnu, — P. I., *Pater Jesuita* [8]. » Outre l'alphabet,

1. *Les Jésuites chassés de la maçonnerie*, I, 127.
2. *Ibid.*, I, 130.
3. *Ibid.*, II, 38.
4. *Ibid.*, II, 49. Eckartshausen s'en prend également à cette lettre G, dont il ignore si elle signifie *Gott*, *Gold* ou *Ge ellschaft* (*Aufschlüsse zur Magie*, II, 226).
5. *Les Jésuites chassés de la Maçonnerie*, II, 50.
6. *Ibid.*, II, 51.
7. *Ibid.*, II, 53.
8. *Ibid.*, II, 60.

l'arithmétique s'en mêle. « Le corps du maître *Hiram*, suivant leurs modernes *lectures* ou *légendes* allégoriques, fut cherché par neuf maîtres; l'ancien catéchisme dit que le corps d'Hiram fut cherché par quinze maîtres, ce qui revient au même. I est J ou *Jésuitae*, Jésuites. Quinze donne P, Patres, *Pères Jésuites* [1]. » Et notre homme de s'exclamer avec épouvante : « Voltaire lui-même est mort jésuite. En avait-il le moindre soupçon [2] ? »

On dit que le ridicule tue; cette fin du dix-huitième siècle tend à prouver le contraire. Bonneville ne laisse pas de recueillir des éloges, et ceux même de Mirabeau. Le tribun, à Berlin, s'était abouché avec les illuminés de Bavière; Bode apportait son expérience à ceux qui préparaient les troubles de France. Une même haine les anime contre la réaction théocratique, et le traité de *la Monarchie prussienne* vitupérera contre les associations occultes qui tentent d'étrangler l'esprit moderne :

Quand on réfléchit que c'est par une association secrète que la Suède a vu renverser sa constitution... quand on réfléchit qu'il est une société qui, très probablement, a le projet infernal de plonger les hommes dans le cloaque de la superstition... on frémit à l'idée des associations secrètes. Voyez comment, chassée au sud de l'Europe, la redoutable société dont nous parlons, prend racine au nord, d'où elle semblait entièrement bannie. Voyez ce souverain [3], à à qui une des branches de cet ordre a mis la verge du despotisme entre les mains, rapporter de son voyage d'Italie une sorte de passion pour les principes ultramontains, que la seule crainte du zèle luthérien de son peuple l'empêche encore de manifester. Voyez en Allemagne tant de princes, ivres de l'espoir et de l'attente de moyens surnaturels de puissance, évoquer les esprits, explorer l'avenir et tous ses secrets, tenter de découvrir la médecine universelle, de faire le grand œuvre, et, pour étancher leur soif insatiable de domination et de trésors, ramper à la voix de leurs thaumaturges que dirige un sceptre inconnu. Voyez des ministres protestants, oubliant tous les motifs qui les séparent du catholicisme, leur antagoniste éternel, imbus de toute la mysticité du seizième siècle, publier eux-mêmes des écrits pour proclamer les rites du catholicisme, recevoir les ordres sacrés tout en restant ministres protestants, ou, du moins, en être publiquement accusés, sans pouvoir s'en défendre nettement et sans ambages; voyez toutes ces choses, et tremblez sur les dangers des associations secrètes [4].

D'un point de vue tout philosophique, Volney fera chorus, et réfutera

1. *Les Jésuites chassés de la maçonnerie*, II, 69.
2. *Ibid.*, II, 74.
3. Gustave III, roi de Suède.
4. Mirabeau, *De la monarchie prussienne*, V, 85-87.

les initiés dans leur propre jargon[1] ; retournant contre Bonneville ses propres armes, André Chénier l'enveloppera dans la réprobation que lui suggère l'illuminisme[2]. Mais, après 1789, la polémique se déplace ; les rationalistes se taisent, trouvant des auxiliaires inattendus en certains pamphlétaires monarchistes ; ils laisseront ces maladroits travailler à leur place, et ruiner les sociétés mystiques.

L'homme est ainsi fait, qu'il ne peut admettre les explications naturelles des grandes catastrophes : lorsqu'elles déconcertent ses prévisions, il leur cherche des causes occultes ; une révolution lui paraîtra l'effet nécessaire d'un complot. D'autre part, ceux qu'étonnent les excentricités des théosophes y soupçonneront toujours de ténébreuses pensées. Ils imagineront des entreprises politiques, et la Révolution les convaincra. Les théologiens voient dans l'Église intérieure une nouvelle hérésie : ils craignent que ses aspirations à l'unité ne mènent à l'indifférentisme ; un tel sentiment domine les premières condamnations pontificales contre la franc-maçonnerie, et des œuvres telles que celles de Lenglet-Dufresnoy[3]. Bientôt ils éprouveront d'autres inquiétudes. Étudiant Court de Gébelin, l'un d'entre eux signale le danger de « vouloir ainsi réformer le monde suivant des idées abstraites[4] » ; lorsque s'effondrera la monarchie, ils se

1. « L'homme reporte en vain ses malheurs à des *agents obscurs et imaginaires* ; il recherche en vain à ses maux des causes mystérieuses... Sans doute, son existence est dominée par des *puissances supérieures* ; mais ces puissances sont... des *lois naturelles*, régulières dans leurs cours, conséquentes dans leurs effets, immuables dans leur essence ; et ces lois, *source commune des biens et des maux*, ne sont point écrites au loin dans les astres, ou cachées dans des codes mystérieux ; inhérentes à la nature des êtres terrestres... en tout lieu elles sont présentes à l'homme... Que l'homme connaisse ces lois ! *qu'il comprenne la nature des êtres qui l'environnent, et sa propre nature*, et il connaîtra les moteurs de sa destinée ; il saura quelles sont les causes de ses maux, et quels peuvent en être les remèdes. » (Volney, *Ruines*. *Œuvres*, I, 26-27.)

2. « J'aurais voulu trouver l'occasion de dire aussi un mot de ces politiques illuminés, de ces Roses-Croix patriotiques, qui, suivant l'éternel usage de leurs pareils, adaptant toujours aux idées de leur siècle tous ces amas d'antiques superstitions qui ont toujours infecté la terre, prêchent la liberté et l'égalité comme les mystères d'Eleusis ou d'Ephèse, traduisent la déclaration des droits de l'homme en doctrine occulte et en jargon mythologique et changent les législateurs en d'obscurs hiérophantes. Ceux-là pourraient n'être que ridicules, si pourtant il n'était pas toujours prudent de se méfier de ces gens à qui la franche et simple vérité ne suffit pas ; à qui la raison ne saurait plaire, si elle n'emprunte les habits de la folie et du mensonge ; et qui ont plus de plaisir à voir une agrégation d'initiés fanatiques, qu'une vaste société d'hommes libres, tranquilles et sages. (A. Chénier, *De l'esprit de parti*, 23.)

3. Lenglet-Dufresnoy, *Apparitions*, I, 291. Point de vue que perpétuent, jusqu'après la Révolution, des ecclésiastiques tels que Chassanis. (*Du Christianisme et de son culte contre une fausse spiritualité*.)

4. Le Gros, *Analyse de Rousseau et de Gébelin*, 253.

remémoreront les attaques de Luchet, et rejetteront sur la franc-maçonnerie la responsabilité des événements.

Leurs assertions se précisent — et s'égarent — au cours de la polémique. Le Franc, dans un premier livre, ne s'en prenait qu'aux sociétés secrètes, en général ; il leur attribuait une origine socinienne, leur reprochait leurs rites de vengeance, et concluait qu'elles tendent à l'établissement de la religion naturelle[1] ; il n'était point question d'illuminisme. Tout au plus soulignait-il les prétentions des loges à restaurer le véritable christianisme :

> Les francs-maçons, se regardant comme de vrais successeurs de Jésus-Christ, prétendent réunir, sous leur gouvernement, tous ceux qui tiennent à sa religion... Or, les prêtres catholiques sont ceux qui ont le plus en horreur cette doctrine ; ils doivent, par conséquent, être infiniment odieux aux francs-maçons[2].

Mais ceci peut s'appliquer aux philosophes comme aux théosophes, à Lessing bien plus qu'à Novalis. Le ton change dans l'ouvrage suivant. On a documenté Le Franc sur les illuminés révolutionnaires ; il connaît le journal de Pontard, et, par lui, Suzette Labrousse et « mademoiselle Brounhe » (Brohon)[3] ; il a fait l'analyse de Bonneville, et de *l'Esprit des religions*[4] ; saisi d'horreur, il reconstitue les étapes du complot maçonnique :

> C'est là qu'on a préparé les mystères d'une religion symbolique, qu'on a initié des Français qui avaient déjà renoncé dans leur cœur à la religion de leurs pères, qu'on les a accoutumés à mêler les symboles de la religion judaïque à ceux de la religion chrétienne ; qu'on leur a fait entendre qu'il n'y a que des symboles dans toutes les religions, qu'il en est ainsi dans toute la nature ; qu'on les a conduits, pas à pas, et comme par degrés, à travers les ombres et les ténèbres, jusqu'à admettre que tout est figure dans le langage le plus clair et le plus expressif du dogme et de la morale évangélique.
>
> Parvenus à ce point, on leur a proposé une religion sociale, politique et nationale, qui recevra son organisation des chefs de la société ; parce que dans leurs mains doit résider l'autorité sacrée nécessaire pour régler le culte religieux, comme pour établir les lois civiles. Ce plan a été offert avec toutes les idées de paix, d'union, de fraternité, d'égalité qui pouvaient en imposer à un peuple simple, facile à tromper. Sous le prétexte de l'affranchir du joug des prêtres, on l'a rendu profanateur, sacrilège, schismatique, rebelle à l'autorité que Jésus-Christ a déposée dans les mains des pontifes de son Église[5].

1. Le Franc, *Voile levé pour les curieux* (1791), 33, 74, 95, etc.
2. *Ibid.*, 125.
3. Le Franc, *Conjuration* (1792), 343, 348.
4. *Ibid.*, chap. II, III.
5. *Ibid.*, 21-22.

Comment tabler sur la sincérité des mystiques ? Leurs allégories dissimulent sans doute, comme celles de Bonneville, des principes libertaires. N'oublions pas non plus que certains charlatans — Hund, Schroepffer ou Saint-Germain — parodient l'idée religieuse[1]. Nous n'épargnerons donc ni Swedenborg ni Saint-Martin. Le premier « est arien, socinien, et il n'entasse les hérésies les plus monstrueuses qu'afin de bouleverser l'Église catholique, en pervertissant la doctrine des vrais fidèles[2] ». Quant à l'autre, son système « renverse toute la religion catholique... Voilà le grand but de la mysticité de notre nouveau dogmatisant ; il faut, si on l'en croit, reléguer la religion hors du monde[3] ». Des hypocrites : on doit ainsi considérer les théosophes ; leurs écrits alimenteront désormais la polémique, et l'on oubliera les fils de Voltaire.

Maint pamphlétaire s'inspire du réquisitoire de Le Franc pour fulminer contre les Loges. Il leur enseignait le mépris des nuances. Chassaignon accuse, en bloc, illuminés et francs-maçons d'avoir sapé la monarchie[4]. Dans une vaste compilation, l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau reproduit de larges extraits de son prédécesseur[5]. Cinquante ans plus tard, les mensonges éhontés de Louis Blanc feront-ils autre chose que romancer leurs hypothèses[6] ? La propagande anti-mystique s'exerce même dans le privé. Un certain M. de Marsanne communique à Kirchberger ce qu'il sait des sociétés secrètes : sa lettre offre un mélange des légendes qu'on s'efforçait d'accréditer :

> Il y a deux sortes de Rose-Croix... Depuis 1789, on s'occupe utilement en France à démasquer les illuminés actuels comme descendants et cruels bâtards de vos tribunaux secrets de Westphalie. On les poursuit jusqu'au théâtre où il existe une pièce intitulée *Robert, comte de... chef de brigands*.
>
> La secte des enfants de Bacon n'a pas resté les bras croisés dans la crise qui convulse l'Europe, mais j'ai même été à portée de constater ici sur des originaux signés que les magnétiseurs, avec leur Directoire et leur Tribunal suprême existant à Paris, dès 1788, une société philosophique de Cophtes

1. *Conjuration*, 248-249.
2. *Ibid.*, 307.
3. *Ibid.*, 334.
4. Chassaignon, *les Nudités ou les Crimes du Peuple*, 121.
5. Abbé d'Hesmivy d'Auribeau, *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française*, Rome, 1795.
6. Nous avons déjà mentionné ses inepties dans la Préface ; voici comme il interprète Saint-Martin : « La cause active et intelligente... c'était l'amour... Au fameux cri de Luther : « Tous les chrétiens sont prêtres », Saint-Martin, à trois siècles de distance, répondait par ce cri sublime : « Tous les hommes sont rois... » « Liberté, égali é, fraternité », formule que, dans son style symbolique, il appelait le Ternaire sacré. » (Louis Blanc, *Révolution*, 46-47.) Et penser qu'on a pris Louis Blanc pour un historien sérieux !

> prétendant avoir découvert les secrets d'initiation des anciens prêtres égyptiens... toutes ces diverses coalitions meurtrières n'ont pas dédaigné d'adopter une grande partie des rêveries absurdes du savant Swedenborg, ainsi que le hasard vient de me mettre à portée de le vérifier[1].

Les illuminés se débattent contre de telles confusions, mais rendent le public d'autant plus perplexe qu'eux-mêmes s'en prennent aux Bavarois. En 1795, tout un groupe d'Allemands, auquel adhèrent Jung Stilling et Köster, inaugurent le journal *Eudämonia*, hostile à Nicolaï, à Weishaupt, au jacobinisme ; ils répandent à poignée le factum qu'ils intitulent : *Nouvelles d'une ligue invisible contre la religion et la monarchie*[2]. Mais des brouillons empêcheront les contemporains d'y voir clair. Cadet-Gassicourt, en son *Tombeau de Jacques Molai*, enchevêtre les légendes les plus disparates. C'est d'abord la légende templière. Les fantaisies du baron de Hund prennent sous sa plume une couleur de mélodrame. L'Ordre proscrit, dit-il, poursuivit en secret des menées criminelles. « Les quatre Loges de francs-maçons créées par le grand maître s'organisent, et tous les membres y prêtent serment d'exterminer tous les rois et la race des Capétiens ; de détruire la puissance du Pape ; de prêcher la liberté des peuples, et de fonder une république universelle[3]. » Leurs successeurs ne valent pas mieux : ils forment une ligue restreinte et maléfique. « Les vrais maçons Templiers ne sont que cent huit sur la terre : ce sont eux qui, par vengeance, par ambition et par système, ont juré le massacre des rois et l'indépendance de l'univers[4]. » Autre légende, celle de Rosencreutz, qu'il nomme Martinès, Dieu sait pourquoi[5]. Mais surtout, Cadet-Gassicourt tire parti de la « conspiration jésuitique ». Il l'embellit encore. Eugène Suë a pu se documenter chez lui. « Les supérieurs des Jésuites étaient initiés. Les Jésuites qui ont fait assassiner Henri IV et Louis XV, qui ont poignardé le stathouder Maurice de Nassau, qui ont empoisonné Henri VII, empereur, dans une hostie saupoudrée par la main sacrilège de Monte-Pulciano, ont été convaincus de trente-neuf conspirations et de vingt et un régicides[6]. » On connaît maintenant leurs crimes ; on n'ignore plus leurs procédés de recrutement ; on sait « qu'ils avaient dans leurs maisons une chambre noire ou

1. De Marsanne à Kirchberger, 1796.
2. Nombreuses lettres de Köster à Kirchberger, 1795 et 1796.
3. Cadet-Gassicourt, *Tombeau de Jacques Molai*, 19-20.
4. *Ibid.*, 84.
5. *Ibid.*, 59-60.
6. *Ibid.*, 28-29.

cachot dont les murailles peintes représentaient les enfers. C'est là qu'ils mettaient les novices pour les éprouver [1] ». Mais de telles atrocités n'ont pris fin qu'en apparence :

> Ceux que l'étude a convaincus de la puissance et de la perfidie des Jésuites applaudissent à leur destruction; ils ignorent que la bulle de Ganganelli n'a supprimé que leur habit, leur grand chapeau; mais leurs doctrines, leurs liaisons subsistent; il y a des Jésuites partout, dans les conseils et près du Directoire, dans les tribunaux, dans les administrations, à la tête des armées; il y en a dans le Parlement d'Angleterre, au Vatican, dans l'Escurial... Les gouvernements les reconnaîtront un jour... peut-être trop tard [2]!

Ce sont eux qui conspirèrent au profit des Stuarts, avec Derwentwater, premier grand maître des Loges de France [3]; qui firent assassiner Gustave III, pour mettre à sa place l'initié Charles, duc de Sudermanie [4]; ce sont eux dont les chefs devinrent les premiers Jacobins [5]. Ils inspirèrent les mômeries de Cagliostro, de Saint-Germain, de Swedenborg et de Schröpffer [6]; ils s'identifient avec la Franc-Maçonnerie. Cadet-Gassicourt va si loin, sa naïveté paraît si extravagante, qu'on peut suspecter sa bonne foi. Se proposerait-il d'égarer l'opinion publique? Il adhérera plus tard à la maçonnerie politique de l'Empire, unifiée sous l'égide du Grand-Orient; en 1805, il sera vénérable de la Loge l'Abeille [7]; ce revirement paraît étrange.

D'autres ouvrages, d'allure plus sérieuse, amalgameront toutes ces accusations : certains historiens y puisent encore; Robison et Barruel effacent les réquisitoires antérieurs. Abondamment documentés, ils amoncellent des matériaux disparates, que leur imagination rend cohérents. Ils mettent en pleine lumière ce qu'avaient de subversif les théories des Illuminés bavarois : mais, comme Le Franc et Cadet-Gassicourt, ils les confondent avec les mystiques. Dans la Franc-Maçonnerie allemande, Robison redoute l'influence des Jésuites autant que celle des Jacobins :

> Je remarquai que la franc-maçonnerie avait eu beaucoup de part aux dissensions et aux schismes qui s'étaient élevés dans la religion chrétienne; que les Jésuites y avaient souvent eu recours, et que la plus grande partie des dissensions et des innovations condamnables, s'y étaient introduites au temps de la suppression de l'ordre de Loyola; ce qui porterait à croire que ces moines intrigants avaient essayé de conserver leur influence par le secours de la Maçonnerie. Je m'aperçus qu'elle avait été très agitée par les rêveries mystiques de Jacob Bœhme et de Swedenborg, par les doctrines fanatiques et coupables des Rose-Croix modernes, et par les magiciens, les magnétiseurs, les exorcistes, etc. Et je remarquai que toutes ces sectes se taxaient réciproquement, non seulement de répandre des opinions fausses, mais même d'en introduire de contraires aux religions et aux autorités civiles établies en Allemagne. Ils s'accusaient aussi d'erreurs et de corruptions, dans la doctrine et dans la pratique; particulièrement de falsifier les premiers principes de la Maçonnerie, et de n'en connaître ni l'origine ni l'histoire [1].

1. Cadet-Gassicourt, *Tombeau de Jacques Molai*, 115.
2. *Ibid.*, 127.
3. *Ibid.*, 33.
4. *Ibid.*, 43.
5. *Ibid.*, 52.
6. *Ibid.*, 65-93.
7. Cf. Bésuchet, *Franc-Maçonnerie*, II, 58.

Toutes les polémiques fusionnent ici. Mais les conspirations jacobites et catholiques appartiennent au passé [2] : depuis Weishaupt s'est formée « une association ayant pour but unique de détruire jusque dans leurs fondements tous les établissements religieux existants en Europe [3] ». Bien que découvert, l'Ordre qu'il dirigeait « avait eu le temps de jeter des racines si profondes, qu'il a toujours subsisté depuis, sans être publiquement manifesté, et s'est répandu dans tous les pays de l'Europe [4] ». On peut suspecter à bon droit jusqu'aux associations théosophiques : « rien de plus dangereux [5] » ; lisez entre les lignes, et vous trouverez les pires maximes dans le livre des *Erreurs et de la Vérité* [6]. La Révolution française naquit de menées occultes :

> Il n'est pas douteux que les Illuminés et d'autres sociétés cosmopolites n'aient beaucoup contribué à opérer la Révolution française, ou du moins à l'accélérer. J'ai toujours été surpris, en lisant la correspondance secrète, de n'y rien trouver qui ait rapport à la France, ni le moindre indice du projet d'y envoyer une mission [7].

La seconde phrase semble démentir la première; mais Robison ne se documente pas uniquement dans les papiers de Weishaupt. Il accuse Mirabeau d'avoir, en 1788, communiqué les principes bavarois à la Loge des Amis Réunis. Bode et Knigge, la même année, parurent au congrès des Philalèthes, et propagèrent leurs idées républicaines, qui, jointes à

1. Robison, *Preuves de conspiration*, I, 8-9.
2. Il les mentionne cependant, *ibid.*, I, 28.
3. *Ibid.*, I, 15-16.
4. *Ibid.*, I, 21.
5. *Ibid.*, I, 256.
6. *Ibid.*, I, 59.
7. *Ibid.*, II, 111.

l'ambition coupable du duc d'Orléans, déterminèrent enfin la catastrophe[1]. Ainsi la multiplicité des sectes se trouve ramenée à l'unité : leurs querelles paraîtront mensongères ; on interprétera fâcheusement tous leurs écrits : Barruel trouvera le moyen de renchérir, aux applaudissements de son prédécesseur[2].

Au mépris du bon sens, ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* groupent en un faisceau l'Encyclopédie, les sociétés mystiques et l'illuminisme bavarois. D'innombrables erreurs, de multiples confusions de faits et de dates ôtent toute valeur à certaines parties de l'ouvrage, et gâtent même celles qui reposent sur un fondement plus sérieux. Il eût été possible de montrer comment les idées révolutionnaires se répandirent et s'aggravèrent dans les *clubs* : mais il y fallait du recul, et surtout un tempérament plus calme et moins naïf que celui de l'honnête abbé. Son histoire de la propagande voltairienne tient debout, encore que systématisée : de même, il dépeint exactement les vicissitudes de l'Ordre bavarois, sur lesquelles Starck l'avait renseigné. Mais on souhaiterait à sa réputation qu'il n'ait point étudié les Loges de France. Il les divise en Maçonnerie hermétique, cabalistique, éclectique[3] : la première — celle des alchimistes — se trouve inculpée de panthéisme[4] ; passons, bien qu'il soit grotesque de rappeler, à ce propos, Spinoza. Mais comment pardonner à Barruel son étude superficielle de Saint-Martin ? Pourquoi n'en cite-t-il que le seul livre des *Erreurs et de la Vérité*, le plus obscur et le plus facile à travestir ? Il y voit deux hérésies contradictoires, le panthéisme et le manichéisme ; il l'accuse de nier l'enfer ; et, brochant sur le tout, il y découvre une politique libertaire. Ne lui demandons pas, bien entendu, des notions exactes sur la secte martiniste : il en situe le chef-lieu à Avignon[5], comme s'il la confondait avec le swedenborgisme ; loin de répudier une telle assimilation, il l'érige en système :

> A l'époque où nous sommes, il suffit de savoir que le chef-lieu des swedenborgiens était dans Avignon, qu'ils avaient encore à Lyon une fameuse Loge ; qu'ils se répandaient plus spécialement en Suède et faisaient des progrès en Allemagne. Leurs mystères, dès lors, s'étaient mêlés à ceux des martinistes ; ou, pour mieux dire, les mystères des martinistes n'étaient guère qu'une nouvelle forme donnée à ceux de Swedenborg. Aussi les connaissait-on également en France sous ces deux noms d'illuminés et de martinistes[1].

1. Robison, *Preuves de conspiration*, II, 158, 159, 158. Allégations reprises par nombre de contemporains, notamment l'abbé Georgel en ses *Mémoires*, II, 441-442.
2. Robison ajoute un *post-scriptum* à l'édition française de son livre pour recommander celui de Barruel. (*Preuves de conspiration*, II, 339.)
3. Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, II, 359.
4. *Ibid.*, II, 360.
5. *Ibid.*, II, 386.

Au surplus, il interprète Swedenborg tout aussi partialement que Saint-Martin. En s'y prenant comme lui, on démontrerait le matérialisme de la Bible. « Qu'est-ce donc que le Dieu de Swedenborg, si ce n'est tout le feu ou toute la matière en feu, et cessant d'être Dieu, quand elle cesse d'être brûlante et lumineuse ? Et qu'est-ce que la scélérate hypocrisie, s'il suffit de changer ainsi les noms des choses pour nous prêcher le pur matérialisme[2] ? » Demandons-nous à notre tour de quel nom qualifier une telle exégèse : lui-même nous suggère celui de « scélérate hypocrisie » : mais nous préférons n'y voir qu'un inconcevable parti pris. On devine quel roman deviendra sous sa plume l'histoire de la Franc-Maçonnerie, et comme il accueillera toutes les légendes.

Économistes, Amis des Noirs, francs-maçons, s'entendent d'après lui comme larrons en foire : il n'en ignore point les querelles, mais néglige de les élucider. Qu'importent les origines des sociétés secrètes, Templiers ou « duellistes » (manichéens) : vers le milieu du siècle, elles s'acoquinèrent avec la cabale des philosophes, et « c'est à la réunion des maçons aux sophistes que se fit la métamorphose des arrière-maçons duellistes en maçons athées, déistes ou panthéistes[3] ». De preuves, néant. Poursuivons. Après une histoire de l'illuminisme bavarois, que les renseignements de Starck lui permettent de narrer sans trop d'inexactitudes, il conclut à la survivance de l'Ordre proscrit : Dietrich et Mirabeau le transportèrent en France[4] ; il se ramifia dans les Loges préexistantes. Et de mentionner celle d'Ermenonville, où, sur le tombeau de Jean-Jacques, Saint-Germain présidait aux mystères[5]. — Saint-Germain traînait en réalité ses dernières années dans les domaines de Charles de Hesse : ce qui n'empêche point Barruel d'affirmer, ultérieurement encore, sa présence à la Loge de Savalette de Langes, pêle-mêle avec Cagliostro, Dietrich et Condorcet ; le congrès des Philalèthes devient ainsi l'assemblée ténébreuse où Savalette et Bonneville reçurent les chefs de la conspiration[6] :

1. Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, IV, 163-165.
2. *Ibid.*, IV, 157.
3. *Ibid.*, II, 480.
4. *Ibid.*, V, 68.
5. *Ibid.*, V, 83.
6. *Ibid.*, V, 85 *sqq.*

une réunion secrète, en 1787, pouvait-elle avoir d'autre but? Et l'évidence ne nous interdit-elle pas de solliciter des preuves? De pareilles affirmations se justifient d'elles-mêmes, et tous ceux qui les combattent seront suspects de mauvaise foi.

IV

Néanmoins, les *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* n'eurent pas, au début, le succès qu'elles obtinrent dans la suite. Trop de témoins gênants vivaient. Que pesaient les inventions de polémistes devant leur loyalisme incontestable? Plus tard seulement, l'évolution des Loges vers une démocratie irréligieuse réveillera les attaques de leurs adversaires[1]. Quiconque se donnait la peine d'approfondir la question touchait du doigt certaines erreurs flagrantes. Rien de plus aisé que de retrouver les sources de Barruel, et de montrer l'inanité de ses griefs. Il doit à Le Gros sa mention des économistes[2], à Le Franc sa confusion du martinisme avec l'illuminisme d'Avignon[3]; l'accusation d'indifférentisme religieux se pouvait déduire de Fauchet et de Bonneville[4]; quant à la partie sérieuse de l'ouvrage, — celle qui traite de l'illuminisme bavarois, — il utilise les documents de Starck[5]. Nous avons mentionné quelques-unes de ses innombrables erreurs : examinées de près, toutes ses accusations s'effondrent; c'est ainsi qu'il n'y eut point de loge à Ermenonville[6], et que tel passage de Swedenborg réfute à lui seul le grief de matérialisme :

1. Les francs-maçons révolutionnaires accueillent volontiers ces attaques, et se vantent d'avoir préparé la Révolution : cf. les histoires de Louis Blanc, d'Amiable et Colfavru, etc. Ou bien, gênés par leur attitude ultérieure, ils se perdent en réticences : cf. un bon exemple dans Findel, *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, I, 24. — Sur le caractère et les procédés de documentation de Barruel, voir P. Vulliaud, *Joseph de Maistre franc-maçon*, 171-181.

2. Le Gros, *Analyse de Rousseau et de Gébelin*, 310.

3. Le Franc, *Conjuration*, 329.

4. « Les francs-maçons ordinaires *jurent* par *l'Évangile*; et dans cette *Société universelle*, on n'ignore pas que tout s'y confond, Juif, Musulman, Persan, Franc, Anglais, Germain, Espagnol, Romain, etc. » (*Bouche de fer*, 117). Cependant Joseph de Maistre affirme le contraire; il paraît bien que tout au moins les martinistes n'aient admis que des chrétiens.

5. Blum, *Starck et le Crypto-catholicisme*, 162-163. Starck était martiniste : lors de l'assemblée des Philalèthes, il « refuse de prendre part au Convent, annonce qu'il le croit plus dangereux qu'utile, et conseille aux chercheurs français, vraiment Philalèthes, de donner leur confiance au frère de Willermoz et à Saint-Martin ». (Séance du 11 mars 1786 : *Monde maçonnique*, XIV, 730.)

6. Cf. Martin-Decaen, *le Marquis de Girardin*, 182-183.

Le soleil du monde matériel est pur feu, et par ce soleil a existé et subsiste le monde de la nature.

De là, tout ce qui procède de ce soleil, considéré en soi, est mort[1].

Les monarchistes initiés haussent les épaules. L'aventurier Fauche-Borel, agent des princes, n'éprouvera point de honte à narrer son affiliation, tout en admettant que plus tard le jacobinisme utilisa certaines Loges :

Il me fut impossible de quitter Paris sans écouter les vives sollicitations de mes amis qui me pressaient de me faire agréger dans une Loge maçonnique : c'était le besoin et l'obligation du moment; qui ne pouvait se dire maçon n'était rien dans le monde. Je me félicitai alors de mon admission, ne voyant rien que de très moral dans tout ce qui me fut proposé.

Cependant, je suis convaincu que, deux années plus tard, la révolution s'est emparée des symboles et des affiliations maçonniques... bien que je sois éloigné de partager, à cet égard, les opinions exagérées de l'abbé Barruel[2].

Plus nettement encore, Mallet du Pan traitera de sornettes le pamphlet du véhément abbé :

Attribuez la chute de la monarchie française à l'Ordre des Templiers et à ses successeurs, aux rêveries inintelligibles de quelques pédants d'Allemagne que vous ne comprenez pas vous-même... Montrez-nous que dans son ensemble et dans ses détails, la Révolution fut préméditée, organisée et déployée comme un automate dans les mains de Vaucanson. Qu'il n'y ait rien pour vous d'obscur ni de douteux. Soyez content dans vos interprétations et vos jugements; copiez des sottises de parti et des bruits de société; écrivez l'histoire comme l'*Almanach boiteux*, vous aurez des prôneurs et une pension de votre libraire[3].

Deux émigrés de marque, — très divers de tendance et de tempérament, — Mounier et Joseph de Maistre, entreprennent une réfutation en règle des *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*. Un trop grand zèle nuit au premier; contester l'ensemble des allégations de Barruel n'était point le moyen d'emporter notre conviction; la faiblesse de son plaidoyer en faveur des Encyclopédistes rejaillit fâcheusement sur sa défense des théosophes. Mais il souligne l'absurdité des critiques adressées à Swedenborg et à Saint-Martin; il décrit cette multiplicité de systèmes, cette guerre intestine, qui rendait illusoires les chances d'un

1. Swedenborg, *Commerce de l'âme et du corps*, 14.

2. Fauche-Borel, *Mémoires*, I, 54.

3. Mallet du Pan, *Mercure britannique*, I, 549.

complot ; le témoignage unanime des participants lui prouve l'innocence du congrès de Wilhelmsbad [1] ; et « le nombre des francs-maçons martinistes qui se sont opposés aux progrès de l'anarchie surpasse de beaucoup le nombre de ceux qui les ont favorisés [2] ». « L'empire des jongleurs », et non celui des intrigants politiques, menace les sociétés secrètes [3]. Joseph de Maistre, en son opuscule inédit, s'anime jusqu'à l'emportement : d'après quels misérables indices l'accuse-t-on de participer à des menées contraires à toute sa conduite ! Quelques initiés passèrent au jacobinisme : et après ? qu'est-ce que cela prouve ? « J'aimerais autant dire que le clergé de France était un corps détestable dont le vrai secret n'était connu que du cardinal de Brienne et de l'évêque d'Autun [4]. » Vous reprochez à la Franc-Maçonnerie ses tendances égalitaires ? Accusez donc aussi les Ordres religieux [5]. Dans l'analyse de Saint-Martin par Barruel, tout « est si faux, si calomnieux, qu'on a droit d'être étonné. Quant à l'accusation de manichéisme faite à cet écrivain, elle cesse d'être calomnieuse à force d'être ridicule [6] ». Cette fermeté peut impressionner ceux qui connaissent personnellement Joseph de Maistre ou Mounier : mais pour le grand public, d'autres témoignages les contredisent ; le groupe de Bonneville revendique hautement d'avoir préparé la révolution.

A Wilhelmsbad même, en dépit de la victoire officielle du martinisme, les Illuminés bavarois, nous l'avons dit, exercèrent une action souterraine : ils s'entendirent vraisemblablement avec quelques Loges rationalistes de France ; on sait que les décisions du Convent ne purent jamais être appliquées. De là proviendrait l'abattement de Virieu, et son mot à Gilliers, s'il est authentique : « La conspiration qui se trame est si bien ourdie, qu'il sera pour ainsi dire impossible à la Monarchie et à l'Église d'y échapper [7]. » Pourtant ceux des républicains qui s'engagent dans les Loges voient leur attente frustrée, en dépit d' « horribles serments [1] » ; il faut que Bonneville et Thomas Paine les réconfortent, et leur assurent qu'ils en jugent mal. Le groupe qu'ils dirigent se complaisait, on le sait, dans une philosophie communiste, et Fauchet s'enthousiasmera pour les vérités républicaines qui se dégagent des mystères :

> Ces mystères, j'oserai le dire, ont tenu éloigné des Sociétés maçonniques l'homme le moins mystérieux qu'il y ait au monde, celui qui en parle en ce moment, non sur la donnée de sa propre expérience, mais sur celle de l'esprit et du cœur humain. L'on avait raison de ne point admettre aux mystères des Loges ces adorateurs impatients de la vérité, qui se seraient inutilement perdus pour la répandre.
>
> La philosophie, à force de réflexions, a trouvé les vérités premières qui cachaient le voile de traditions antiques perpétuées par les initiés, qui ne comprenaient pas toujours eux-mêmes les secrets profonds de leur doctrine. Ces vérités, si longtemps obscurcies, et comme perdues pour la société, dégagées tout à coup de leurs enveloppes allégoriques, ont été répandues par des philosophes hardis qui, en dépassant souvent les bornes de la nature, les ont, du moins, éclairées [2].

Et cependant Bonneville et ses amis, hostiles aux Jacobins, les accusaient « d'être livrés à une secte maçonnique dont le duc d'Orléans et le comte d'Artois étaient les grands maîtres [3] ». Que de rivalités, même parmi les Illuminés révolutionnaires ! Pourtant certains mystiques redoutent leur influence : ils craignent que de nombreuses Loges n'aient adopté des convictions antichrétiennes :

> Considérez notre époque et la masse des sociétés secrètes, des sectes et des savants; tous enseignent le Christ; mais les uns seulement comme un prophète, d'autres comme un sage; quelques-uns même comme un trompeur... On étudie la nature, on analyse le merveilleux, et l'on veut expliquer par des raisons naturelles tous les miracles qu'il opéra, de manière à nier la divinité de sa personne et à détruire la vérité de l'Évangile [4].

Cazotte, passé du martinisme à la marquise de la Croix, maudira « toute espèce d'association particulière [5] » ; sous ses yeux, nombre de braves gens passent à la démagogie : « le démon est maître d'eux [6] ». Son ami Bret ne le sollicite-t-il pas de l'assister à son lit de mort, plutôt

1. Mounier, *De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux illuminés sur la Révolution de France*, 174.
2. *Ibid.*, 184.
3. *Ibid.*, 157.
4. Cf. Dermenghem, *Joseph de Maistre mystique*, 90.
5. *Ibid.*
6. J. de Maistre, *Réfutation de Barruel* (1805).
7. Cf. Costa de Beauregard, *Roman d'un royaliste*, 44. Il est d'ailleurs inexact de dire de Virieu : « Ce ne fut plus dès lors sans effroi qu'il entendit parler de la Maçonnerie. » Il demeure, au contraire, un des membres les plus actifs de l'Ordre martiniste. Sa déclaration ne peut guère, par conséquent, s'appliquer qu'aux illuminés bavarois : et même les historiens prudents douteront qu'elle ait jamais été prononcée.

1. Brissot, *Mémoires*, 115.
2. Discours de l'abbé Fauchet, *Bouche de fer*, 22-23.
3. Cf. abbé J. Charrier, *Claude Fauchet*, I, 168.
4. Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, IV, 406.
5. Cazotte à Luchet : A. Bourgeois, *Pages inédites ou ignorées sur Cazotte...*, 34.
6. Cazotte, *Corresp. Œuvres*, I, p. XXXVII.

qu'un de ces prêtres dont les mômeries le dégoûtent[1] ? D'autres martinistes, demeurés fidèles à leur Ordre, accusent Cagliostro[2], Weishaupt, et n'épargnent point le Grand Orient[3]. Encore de nos jours, leurs disciples adoptent ce point de vue. Les Templiers, le Grand Orient auraient préparé la Terreur, et fait « guillotiner la plupart des chefs du martinisme[4] ». Ils se débarrassèrent des mystiques, par l'emprisonnement et l'exil :

Parmi les Philalèthes, les uns, comme Savalette de Langes, étaient aux armées; d'autres, comme Gleichen, de Bray, avaient quitté la France; d'autres enfin, comme Roëttiers de Montaleau, qui avait remplacé l'abbé Rozier au Grand Orient, ou de Saint-Léonard, étaient emprisonnés comme suspects. Et si quelques élus Coëns, dont d'Eprémesnil, Amar et Prunelle de Lière, qui avaient voté le bannissement de Louis XVI, siégeaient encore aux Assemblées, tous les autres, comme Salzac, de Calvimont, l'abbé Fournié, d'Ossun, de Bonnefoy, avaient disparu ou émigré[5].

Napoléon achèvera d'unifier une Franc-Maçonnerie hostile aux théosophes. En 1810, le Grand Orient supprime les loges provinciales[6]. Rebelles

1. La veuve Bret à Cazotte, 12 mars 1792.

2. On utilise surtout les exhortations de Cagliostro à détruire la Bastille : « Quelqu'un me demandait si je retournerais en France, dans le cas où les défenses qui m'écartent seraient levées. Assurément, ai-je répondu, pourvu que la Bastille soit devenue une place publique. Dieu le veuille !... Oui, mon ami, je l'annonce, il régnera sur vous un prince qui mettra sa gloire à l'abolition des lettres de cachet, à la convocation de vos États généraux, et surtout au rétablissement de la vraie religion... Que dis-je, mon ami, les temps sont peut-être arrivés; il est certain, du moins, que votre souverain est propre à ce grand œuvre. » (*Lettre au peuple français*, reproduite dans Haven, *Cagliostro*, 212.) Un anonyme écrit de Saint-Domingue à Cazotte : « Voilà votre prédiction accomplie sur Cagliostro, sa secte a fait bien du mal, je n'oublierai jamais qu'il me dit qu'il ne mettrait pas le pied à Paris que la Bastille ne fasse un jardin, que cela serait prompt et que je le verrais, il leva les yeux au ciel, versa des larmes et dit : Pauvre France, si l'on pouvait concevoir les malheurs qui vont fondre sur elle, l'on frémirait. » (Lettre du 20 novembre 1791.)

3. Chefdebien l'attaque nettement, lorsqu'il écrit à son grand maître : « Je vois avec surprise, et encore plus de tristesse, que dans la volubilité de la composition, vous avez écrit : « Toute Loge qui se tient isolée est pour ce seul fait dangereuse. » De bonne foi, T. R. F., est-ce dans les Loges isolées que s'est tramée l'atroce conspiration de Philippe et de Robespierre ? — Est-ce des Loges isolées qu'étaient sortis ces hommes marquants qui, réunis à l'Hôtel de ville, souffièrent la révolte, la dévastation, l'assassinat ? Et n'est-ce pas dans des Loges liées, co- et sub-ordonnées que le monstre Weishaupt avait établi ses leçons d'épreuve et fait préparer ses horribles principes ? » (Chefdebien à Roëttiers de Montaleau, 12 mai 1806. B. Fabre, *Franciscus Eques*, 423-424.)

4. Cf. Eliphas Lévi, *Histoire de la Magie*, liv. VI, ch. IV ; Papus, *Martinésisme*, 11 ; et *Martinès de Pasqually*, *passim*.

5. Bricaud, *Revue d'histoire de Lyon*, 1905, 207-208.

6. Cf. Thory, *Acta Latomorum*, Vacheron, *Franc-Maçonnerie à Lyon*, etc.

à cet organisme, les occultistes modernes tendent à rejeter sur lui toutes les accusations de Barruel. Joseph de Maistre pourtant n'y voyait rien de subversif[1]. Admettrons-nous que certains de ses chefs, certaines de ses ramifications, aient lié partie avec les Illuminées de Bavière ? C'est le plus vraisemblable : ils auraient pris contact à Wilhelmsbad, où Charles de Hesse apprit déjà « qu'on préméditait une révolution[2] ». Notons qu'il ne vit rien de mieux, pour y soustraire son pays, que de présider en personne la Franc-Maçonnerie scandinave. Les polémistes eurent surtout le tort de généraliser : ils accablent toutes les Loges d'une réprobation que mériteraient seulement quelques-unes ; et leurs invectives deviennent grotesques lorsqu'ils s'en prennent aux mystiques. Parcourez tous les documents que nous ont laissés ces derniers ; lisez des journaux aussi confidentiels que celui de Corberon, dont une partie est cryptographiée : vous n'y trouverez pas un vestige d'entreprises révolutionnaires ; et Corberon jouissait d'une autorité suffisante pour accueillir dans la Franc-Maçonnerie, à son gré, n'importe qui[3]. Les théosophes eux-mêmes condamnent ces associations politiques, dont « sont issues ces idées d'indépendance qui se répandent et bourgeonnent presque partout... sous le prétexte spécieux de tout ramener à une égalité impossible[4] ». Il est sage de ne point confondre, avec Barruel, les choses et les noms[5] ; d'admettre que plusieurs sortes d'Illuminés existèrent simultanément[6], et que ceux de Bavière prirent des autres seulement « quelques signes pour se reconnaître[7] » ; de comprendre que la Franc-Maçonnerie évolua fort au cours des âges, que les inimitiés qui la partageaient excluent l'idée d'un

1. En son mémoire à Viguet des Etoles, il justifie l'affiliation de la Parfaite Union au Grand Orient : « Rien de plus innocent que cette affiliation : elle fut faite, il y a plus de dix ans, et dans un moment où Dieu seul savait ce qui devait se passer en France. »

2. Ch. de Hesse, *Mémoires de mon temps*, 138; le prince danois voyait même une intention dans le choix de la prison du « Temple » pour Louis XVI : cf le *Journal* inédit du maréchal Bülow, 20 septembre 1792. Les déclarations de Schweitzer à Reichardt, en 1786, sont également troublantes, si l'on songe que ce neveu de Lavater adhérait aux Illuminés bavarois : « Lorsque, de nouveau, vous serez dans votre terre d'Allemagne, souvenez-vous de ma prophétie. Vous entendrez bientôt des choses auxquelles on ne s'est jamais attendu hors de France. Hier soir j'ai assisté de nouveau à une de ces assemblées... Toute la nuit, je me suis occupé de ce que j'avais vu et entendu, et je me suis demandé : « Ne l'as-tu pas rêvé ? tout cela est il véritablement arrivé ? » (Stern, *Vie de Mirabeau*, I, 334.)

3. Corberon, *Journal*, I, 394 (14 novembre 1775).

4. Dutoit, *Philosophie divine*, I, 153-154, note.

5. Jung Stilling à Berger, *Briefe*, 135 (23 juin 1799).

6. Cf. la lettre, citée dans ma préface, de Kirchberger à M. de Marsanne, 1er novembre 1796.

7. Mme de Staël, *Allemagne*. *Œuvres*, I, 502.

complot, et de reconnaître, avec Robison, que lors des troubles de France « il y avait des maçons dans toutes les opinions[1] ».

Le même Robison en convient : « La conduite ultérieure de quelques-uns de ces personnages ne se rapporta pas en tous points avec l'idée que j'avais, que les principes des Illuminés avaient été adoptés en tout[2]. » M. Gustave Bord observe aussi que, « parmi les maçons... il y eut plus de victimes que de bourreaux », et qu' « on retrouve presque tous les maçons de 1788 et 1789, soit hors de France, soit sous le couteau de la guillotine[3] ». D'une manière générale, les théosophes reflètent les diverses nuances de l'opinion : comme la plupart de leurs contemporains, ils souhaitent des réformes, mais réprouvent les violences[4]. Parcourons la gamme des partis. Pfeffel, ami de Lavater, mais plus touché que lui par l'esprit du siècle, s'accommode du culte de la Raison, puisque le Christ est la souveraine raison[5]. Dans cette même Alsace républicaine, le martiniste Saltzmann défend la Terreur, en rappelant le sang qui coule dans l'histoire des Israélites[6]. Nous ne nous étonnerons pas de voir les époux Schweitzer partager son enthousiasme[7]. Parmi les swedenborgiens, Reuterholm s'entend reprocher ses liaisons « avec les plus fanatiques Jacobins[8] » ; et les sectaires d'Avignon acclament les signes avant-coureurs d'une renaissance universelle :

Nos sottises me persuadent encore plus que nos succès que la Providence veille sur nous, et que notre Révolution n'est pas faite par la main des hommes. Tout ce qui a été entrepris pour la renverser n'a servi qu'à l'accélérer. Nos victoires, trop extraordinaires pour être naturelles, ressemblent beaucoup à celles que les Juifs remportaient sur leurs nombreux ennemis qui les méprisaient sans daigner les craindre,.. Si toutes les associations humaines se réduisaient en dernière instance chez tous les peuples à donner aux contributions publiques un autre mode, aux marques dignitaires et aux vêtements une autre forme, aux autorités et aux administrations un autre nom, tous les sens de la raison ne se révolteraient-ils pas de voir tous les gouvernements se tourmenter

1. Robison, *Preuves de conspiration*, II, 160. Cf. sur les transformations de la Franc-Maçonnerie, les témoignages contemporains et contradictoires de Ch. de Villers, *Réformation*, 330, et d'Eckartshausen, *Aufschlüsse zur Magie*, II, 315.

2. Robison, *Preuves de conspiration*, II, 169.

3. Bord, *Franc-Maçonnerie*, p. XVI et XXIII.

4. Cf. J. de Maistre, *Quatrième chapitre sur la Russie*, *Œuvres*, VIII, 329.

5. Muhleabeck, *Sainte-Alliance*, 124, note. Cf. sur son attitude religieuse, *Geschichte der Familie Sarazin*, I, 145.

6. Saltzmann à Lavater, 11 décembre 1792.

7. Cf. David Hess, *J. C. Schweitzer*, 60.

8. Bombelles à Lavater, 31 décembre 1793. Il est vrai que Bombelles figure, lui, parmi « les plus fanatiques » émigrés : aussi doit-on rabattre de son affirmation.

pour n'avoir à prononcer que sur de si pitoyables différences! Non, l'énigme des choses de ce monde doit avoir un mot plus important et plus significatif, et, ce mot, je crois le voir dans notre étonnante Révolution qui intéresse la société humaine tout entière et qui doit nous faire retrouver le véritable usage de nos facultés[1].

On voit que ce millénarisme demeure indifférent aux institutions concrètes. Aussi porte-t-il ombrage aux Jacobins. Ils ne pardonneront pas à Willermoz d'avoir sauvé l'Hôtel-Dieu de Lyon pendant le siège ; ils le proscrivent : son frère et collaborateur Pierre-Jacques meurt sur l'échafaud[2]. Oberlin, arrêté sous la Terreur, en réchappera sur l'intervention de Grégoire ; il ne laisse point de donner asile à des émigrés, et vit en bons termes avec tous les gouvernements successifs[3]. Beaucoup d'Illuminés n'acquiescent au nouveau régime que parce qu'ils y vénèrent l'idée évangélique d'égalité[4] ; cette égalité, cette tolérance doivent au surplus « être purifiées et sanctifiées par les principes religieux[5] ». Ils admirent surtout « les décrets de la Providence et la manière dont la justice divine s'exerce[6] » ; si parfois des innocents en pâtissent, inclinons-nous devant les desseins insondables de Dieu : nous pouvons espérer des compensations dans un monde meilleur[7]. Ne réprouvons que la méchanceté des hommes. Lavater, à mesure qu'elle se manifeste, se détache des révolutionnaires ; il proteste contre la loi des émigrés et juge la république impossible en France[8] ; dès 1792, il exprime à son égard un dégoût qui sans cesse croîtra :

Ne disons plus rien de la Révolution. Je modifie mon jugement sur elle en même temps qu'elle-même se modifie ; telle qu'elle paraît maintenant, en août 1792, comment un homme sage, paisible, honnête, comment un politicien

1. Gombault à Reuterholm, 10 mai 1786.

2. Terme, *Notice sur Willermoz*, 8-9.

3. Leenhardt, *Vie d'Oberlin*, 313, 393, 398, 541.

4. Lavater, *Œuvres posthumes*, I, 161.

5. Willermoz, *Réponse aux assertions du F.·. a Fascia*, 47.

6. Barbier de Tinan à Sarazin, 1er août 1789. Ce cagliostrien d'Alsace embrasse avec ardeur les idées nouvelles : mais ses coreligionnaires redoutent l'excès de son « patriotisme » (Straub à Sarazin, 20 mars 1790).

7. Sarazin écrit au cardinal de Rohan : « Vous, Monseigneur, avez perdu par les décrets inexplicables de la Providence tout ce qu'on ne devrait jamais craindre de perdre dans ce monde, et le doigt de Dieu a été visiblement sur vous comme sur toute la France... Peut-être veut-il vous préparer d'autres rangs, d'autres jouissances et une autre patrie dans un monde meilleur. » (5 février 1791.)

8. Correspondance entre Lavater, Roland et Mme Roland, publiée dans Finsler, *Lavaters Beziehungen zu Paris*.

un philanthrope, un ami de l'ordre et de la liberté, comment un ennemi des despotes pourrait-il l'estimer[1]?

De même, Ramond de Carbonnières, qui se vante, en 1790, d'avoir « joué son rôle de citoyen », qui salue l'accomplissement des vœux de son enfance républicaine[2], change d'avis deux ans plus tard, et gémit « de voir gâter la plus belle cause que l'homme ait jamais soutenue — par la violence et la déraison[3] ». D'autres avaient embrassé, dès le début, le parti monarchiste. Ils ne peuvent admettre les atteintes au principe d'autorité. Le quiétiste Dampierre, en 1816, traitera Louis XVIII et Richelieu de Jacobins[4]. Le martiniste Fournié range les ennemis des rois parmi les démoniaques[5]. Le swedenborgien de Paul, en 1782, prêchait l'obéissance au pouvoir : « Les rois sont les images de Dieu sur la terre. Nous leur devons amour, fidélité et obéissance. Le monarque sous les lois duquel j'ai le bonheur de vivre est bien fait pour faire chérir tous les liens qui attachent le sujet à son souverain[6]. » L'irréligion surtout, la persécution, épouvantent les mystiques. Protestants et catholiques rivalisent de prévenances à l'égard des prêtres exilés[7]. La Suisse offre asile au chef des cagliostriens de Lyon, Magneval, que les violences jacobines décident à fuir : « Je ne rentrerai pas dans ma patrie, s'écrie-t-il, que je n'y retrouve le Dieu de mes pères, ou que je n'aie une mission pour rappeler ce Dieu fort et terrible à ceux qui l'auront oublié[8]. » Il suppute la venue de l'Antéchrist, d'après ses révélations et les calculs que lui suggère le calendrier républicain :

> Le monde devient bien mauvais et malheureusement jusqu'au moment qu'attendait le croyant Lavater, il ne tend qu'à devenir plus dépravé encore. Lors même que tant d'événements contradictoires, tant de changements qui vont à la destruction des choses les plus fondamentales ne nous en avertiraient pas; lors même que nous ne verrions pas le nombre des cornes de la Bête succéder à l'ordre septenaire mis à la création de toutes choses; nous en particulier, nous ne saurions en douter. C'est sur ce temps futur et sur sa grande et rapide corruption que l'on fixe à présent nos idées[1].

1. Lavater, *Handbibliothek*, 1792, I. 384.
2. Ramond de Carbonnières à Sarazin, 13 août 1790.
3. Du même au même, 6 février 1792.
4. Rosalie de Constant à son frère Charles, 8 novembre 1816.
5. Fournié, *Ce que nous avons été...*, 84. Autre diatribe, p. 94.
6. De Paul à Gustave Adolphe Nordenskjöld, 22 février 1782. — De Paul jouera un certain rôle dans le congrès des Philalèthes.
7. Nous avons vu la bienfaisance de Lavater : cf. des efforts analogues chez Kirchberger (Kirchberger à Eckartshausen, 9 août 1796).
8. Magneval à Sarazin, 23 août 1794.

Sarazin nargue ce même calendrier en datant une lettre du « 5 mars 1794 de l'Église de Jésus-Christ une et indivisible[2] ». Quant à Lavater, il maudit « le pire des despotismes, celui des démocrates[3] » ; il pressent, en 1796, « un bouleversement terrible en France, qui se terminera par un nouveau roi muni d'un sceptre de fer[4] » ; il se dit « sûr que le despotisme gagnera le dessus sur toutes les parties, car, si l'Évangile est vrai, l'Antéchrist est le plus grand despote de tous les despotes, et il me semble s'annoncer par les démocrates français[5] ». Cette préoccupation l'absorbe et le déprime. D'autres agissent : Köster cherche à restaurer la Franc-Maçonnerie selon les décisions de Wilhelmsbad[6] ; Jung Stilling, son allié, combat l'esprit de révolution : « Liberté, égalité... rien de plus insensé ne se peut concevoir ; cet esprit est bien le plus puissant et le plus nuisible que Satan puisse envoyer sur terre pour corrompre les hommes[7]. » Ceux-là prennent la chose à cœur : ils constituent pourtant une minorité ; la plupart ne se laissent point affliger par les ruines temporelles. Comment Barruel, comment un politique, un homme du monde, eût-il compris leur état d'âme? Ils vivent dans la désappropriation et dans la confiance en des vérités supérieures ; avec un beau dédain, ils se refusent aux agitations terrestres :

> Si, dans mes lettres, mon digne ami, je ne vous parle pas de ces événements politiques qui paraissent si furieusement agiter toutes les têtes dans ce moment-ci, c'est que je les regarde tous trop au-dessous de vous, pour oser interrompre par là un seul moment vos utiles méditations, et que, d'ailleurs, il me paraît une espèce de profanation de mêler quelque chose d'aussi étranger à une correspondance qui n'existe et ne doit exister que pour le sentiment[8].

Reuterholm s'exprimait de la sorte : et voici comment Kirchberger s'adresse à l'émigré Divonne, dont les lettres se sont égarées :

> Sans doute que les personnes qui les ont retenues ont cru qu'on ne pouvait

1. Magneval à Sarazin, 4 mars 1801.
2. Sarazin à Kirchberger.
3. Gessner, *Lavater*, III, 191.
4. Lavater à Stolberg, 31 juillet 1796.
5. Lavater à Bombelles, 16 janvier 1794. Cf. *Geschichte der Familie Sarazin*, I. 138.
6. Köster à Kirchberger, 15 avril 1795.
7. Jung Stilling, *Scenen aus dem Geisterreiche*. *Œuvres*, II, 202. Cf. un autre écrit contre l'esprit de révolution, au t. XI de ses œuvres.
8. Reuterholm à Lavater, 12 octobre 1791.

parler dans ces lettres que de politique, ils ont apparemment ignoré ce que notre divin Maître a dit dans le temps : mon royaume n'est pas de ce monde ; ils ont ignoré que les soins pour une existence éternelle étaient bien plus importants que ceux qui ne regardent qu'une vie longue de 6 ou 7 pouces[1].

Non, « ces personnes » soupçonneuses qu'animent les haines terrestres ne s'expliqueront pas une telle attitude : elles ne verront d'associations que politiques ; leurs accusations trouveront créance, et hâteront la ruine des Illuminés. Combattus, dans les Loges même, par ceux qui rêvent d'une maçonnerie révolutionnaire ; dispersés, fugitifs, bannis ; suspects de rêveries pernicieuses aux yeux du grand public, ils verront s'effondrer la fédération des croyants, entrevue à Wilhelmsbad ; leur prestige décroît ; ils cessent de se répandre ; bientôt leurs chefs meurent, Kirchberger en 1799, Lavater en 1801, Sarazin en 1802, Saint-Martin en 1803. Le Grand Orient s'empare de l'ensemble des sociétés secrètes : de plus en plus, les conciliabules mystiques se réduiront à de petits groupes isolés. Après leur triomphe d'un jour, ils sont trop heureux de continuer une vie souterraine. Mais, tandis que des thaumaturges s'obstinent à réveiller, devant de rares auditeurs, le spectre des grandeurs passées ; tandis que d'autres surgissent çà et là, en secret, et chacun pour soi, la légende de l'illuminisme s'élabore, et son cadavre sert à nourrir les fictions des grands écrivains.

1. Kirchberger à Divonne, 1er juin 1798.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 1

CHAPITRE PREMIER

Aux sources de l'illuminisme 17

AVANT-PROPOS. — La théosophie définie par les théosophes. 17
I. — Comment on devient théosophe : des chrétiens évoluent graduellement vers un mysticisme indépendant des orthodoxies ; des incrédules cherchent anxieusement une vérité religieuse hors des Églises établies ; des sceptiques révoquent en doute l'ordre rationnel comme l'ordre surnaturel. — L'initiateur et ses promesses. 19
II. — *Les précurseurs.* Que lisent les Illuminés ? Devanciers hypothétiques et réels. Quatre œuvres émergent : chez les Anciens, Platon ; au moyen âge, l'*Imitation* ; au dix-septième siècle, Bœhme et Mme Guyon. . . . 25
III. — *Le véhicule de la doctrine.* La société mystique. Ses rites et ses légendes. Elles concordent avec la vogue du genre « troubadour » et ces aspirations au mystère que refoulent les salons du siècle 33
IV. — A quelles doctrines communes ces diverses sources donnent naissance ; quelles influences, quelles superstitions parallèles les renforcent à la fin du dix-huitième siècle. 37

CHAPITRE II

Le premier martinisme. 45

I. — Le fondateur : énigmes et certitudes de sa destinée. Son origine, son caractère, sa vie 45
II. — L'aspect extérieur du martinisme : la théurgie. Dans quelle mesure elle réalisait les espoirs des chercheurs de surnaturel. 50
III. — La doctrine : théorie des nombres ; émanation ; « crime primitif » de l'homme ; la réhabilitation des êtres sera-t-elle universelle? . . . 54
IV. — Les disciples. Le martinisme se scinde vite en diverses écoles : Paris, Lyon, Bordeaux. Quelques disciples marquants. Fournié, Saint-Martin : ce que ce dernier doit à son initiation ; en quoi, dès lors, il tend vers une doctrine personnelle 63

CHAPITRE III

Les Swedenborgiens 71

Swedenborg : sa vie ; son caractère placide ; rien d'un enthousiaste. . . . 71

I. — Le théologien ; l'hérésiarque ; il attaque le catholicisme, le luthéranisme et l'Église chrétienne en général, qui se trompe sur la Trinité. — L'heure de son jugement a sonné et Swedenborg fondera une nouvelle Église. 74
II. — Il étudie le sens mystique de la Parole : en déduit la théorie des influx, et la morale quiétiste. 77
III. — Le visionnaire : « Croyez-moi sans preuves ». — « Ce que mes yeux ont vu ». — Ciel, enfer, terres astrales. — La manière d'être des trépassés. — Quelques verdicts sur des personnages illustres. 80
IV. — L'influence. Jugements des autres théosophes et des premiers disciples. — Elie Artiste. — Les premières Loges swedenborgiennes en France et à l'étranger. 85
V. — Les Illuminés d'Avignon. — Naissance de la secte à Berlin et en Pologne. — Les pérégrinations des chefs. 89
VI. — Les Illuminés d'Avignon : doctrine de la secte. — La Vierge magnifiée. — De l'alchimie à la théurgie : les cérémonies sur la montagne : les Archanges et leurs oracles. 92
VII. — 1789 et les approches du nouveau règne. — L'apogée de la secte. — Les néophytes illustres : Henry de Prusse, la duchesse et les princes de Wurtemberg, Staël et Reuterholm. — Échec des prédictions ; dissensions des adeptes ; les escroqueries d'Octavio Capelli. — Fin de la secte et passage des derniers survivants au martinisme. 98

CHAPITRE IV

Les sociétés mystiques 104

I. — *La poussière des sectes* : Les tâtonnements du baron de Corberon. — Pullulement et variété des Loges étrangères. — Évocations et oracles. — Un exemple de ramification internationale : Falc, Salvert de Toux, Duchanteau. — Toutes ces sociétés participent de deux types. 104
II. — *Premier type : la société contemplative* ; exemple : les quiétistes vaudois. — « Église intérieure » et crypto-catholicisme. — Dutoit-Membrini et sa doctrine : Théorie de l'astral, — révélations divines à l'âme « passive », — cosmogonie (Elohim, chute d'Adam, métemsomatose), — règne de mille ans, réintégration. — L'influence de Dutoit. 111
III. — *Deuxième type : la société de mages* : exemple : les Illuminés de Copenhague. — Charles de Hesse : sa piété, ses allures de Pape. — L'image du Christ du maréchal Bülow. — Lavater à Copenhague : l'oracle. — La métempsycose et le petit jeu des réincarnations. — Saint Jean, apôtre. — La défection de la comtesse Reventlow, la persistance de Ch. de Hesse et les vicissitudes de la société de Copenhague. 130
IV. — *Les tentatives d'union ; leur promoteur* : Willermoz. — Évolution du martinisme à Lyon et Strasbourg. — Le christianisme exalté. — L' « agent de Lyon ». — Quelques adeptes. 139
V. — *Les convents*. Le convent de Lyon et les préparatifs de l'Assemblée de Wilhelmsbad. — F. de Brunswick, Ch. de Hesse, Willermoz. — Triomphe éphémère du martinisme. — Manœuvres des vaincus : rationalistes et sectes mystiques dissidentes. — Les Philalèthes essaient de reprendre l'œuvre d'union à leur profit ; mais on ne les suit pas ; ils doivent bientôt recourir à Willermoz lui-même. — Échec final de toutes ces tentatives. 145

CHAPITRE V

L'Illuminisme des salons et des carrefours 159

PREMIÈRE SECTION

Le premier vulgarisateur : Lavater. 159

I. — *Le chrétien*. Intransigeance et tolérance simultanées. — Un crypto-catholicisme conditionnel. Individualisme religieux. — L'Église intérieure. Les Élus. — Métaphysique unitaire et « tolérante » : les correspondances ; la réintégration de l'être pervers. Le millénaire et la béatitude des justes. 159
II. — *Le mystique*. Théorie de la perpétuité des dons et de l'intuition mystique. Les expériences : Swedenborg, Saint-Martin, Cagliostro, Mesmer, les Frères Initiés de l'Asie, etc. Il n'adhère pleinement à aucune secte, mais ses enquêtes les divulguent 161
III. — *Le prophète*. Physiognomonie et prescience. Étendue de son rayonnement. — Attaques des rationalistes ; réserves de certains amis. — Dirigés, correspondants, visiteurs. — L'Ami des hommes, la Providence des émigrés. 171

DEUXIÈME SECTION 180

I. — *L'exemple des cours*. Quelques témoins de la vogue du mysticisme. — Peu de choses à dire de l'Angleterre. — La Prusse de Frédéric-Guillaume II. Les petites cours allemandes et scandinaves. — D'une manière générale, toute l'Europe non catholique adopte les tendances de l'illuminisme. Mais il se répand aussi à la cour de France, surtout par l'intermédiaire des princes d'Orléans. 180
II. — *Littérateurs et savants*. Symptômes d'illuminisme chez Sébastien Mercier. — Que penser de Hérault de Séchelles et de Volney ? — Bernardin de Saint-Pierre, Beaumarchais. — Un théosophe érudit : Court de Gébelin. — La vogue de l'orientalisme, la science comparée des religions et leurs rapports avec certaines recherches des mystiques. . . . 184
III. — *Saint-Martin, prédicateur mondain*. Le galant homme ; ses dissertations sur Pascal, sur les « philosophes », sur Rousseau. — Sa conception du poème philosophique tient de la versification voltairienne ; mais par son admiration de la Bible, par son amour de la nature, il annonce le romantisme. 188
IV. — *Cazotte et la marquise de la Croix*. Cazotte martiniste. — Le salon mystique de la marquise. — La théurgie contre-révolutionnaire. — De la *prophétie de Cazotte* et de son degré d'authenticité. 195

TROISIÈME SECTION 200

I. — *Précurseurs de Cagliostro.* La vie énigmatique du comte de Saint-Germain. 200

II. — *Cagliostro.* Ses aventures, ses procédés, sa doctrine, n'offrent rien qui le distingue essentiellement de la plupart des illuminés. Par là s'explique sa gloire, et l'ardeur avec laquelle les mystiques le défendront même après son procès. 204

III. — *La légende de Cagliostro ; ses disciples.* Leur évolution, à Lyon, Paris, Strasbourg et Bâle. Ramond de Carbonnières. Cagliostro, victime de l'Inquisition, est divinisé. La rencontre d'Aarau, où Lavater transmet à ses disciples la bénédiction de saint Jean l'Évangéliste 208

IV. — *Alchimistes, nécromans, guérisseurs, tireurs de cartes.* Les apparitions de saint Jean-Baptiste. La folie de Mme d'Urfé. Les prétentions d'Alliette. 217

V. — *Le magnétisme.* Théorie purement médicale au début, il devient bientôt, pour la foule, une interprétation de l'univers, la preuve de son unité, l'explication des miracles, et comme une révélation nouvelle. Les polémiques accentuent ce caractère. Bientôt, les somnambules prêcheront une religion universelle. 223

CHAPITRE VII

L'Illuminisme révolutionnaire. 232

I. — *L'explosion du millénarisme.* — Ses précurseurs. Attente de l'âge d'or, d'une troisième révélation. L'approche de la fin du monde, du « nouveau règne ». Les épreuves préliminaires ; le rachat par le sang. Précisions hasardeuses, et prédictions à brève échéance. 232

II. — *La duchesse de Bourbon.* Ses penchants à la superstition ; le magnétisme. Condamnation de l'Église établie, que supplantera « le christianisme intérieur ». Cosmogonie bœhmiste et martiniste. Le quiétisme et l'abdication devant les révolutionnaires. 238

III. — *L'utilisation politique du mysticisme.* Les divagations de Suzette Labrousse, que Pontard exploite au profit des jacobins. Le *Journal prophétique* interprète diverses prophéties en faveur du clergé constitutionnel. Robespierre et Catherine Théot. Fin misérable de ces idoles d'un moment. 245

IV. — *Vers le néo-paganisme : Restif de la Bretonne.* Une « religion physique » et sexuelle. Panthéisme matérialiste. Animisme, évolution. La volupté divinisée. Le culte des astres générateurs anéantira l'Église chrétienne. 251

V. — *La religion communiste de Nicolas Bonneville.* Ami de Restif, dont il partage les tendances, Bonneville veut fonder un culte civique, et donne aux symboles chrétiens une signification libertaire et égalitaire. A lui commence la lutte du mysticisme chrétien contre l'illuminisme révolutionnaire, en France. 262

CHAPITRE VII

Saint-Martin théosophe et théocrate. 269

I. — *La répudiation de l'occultisme.* Une double déception atteint Saint-Martin : l'insuccès de sa prédication dans les Loges, et la vogue de charlatans tels que Cagliostro ou Suzette Labrousse. Il admet toujours l'authenticité des expériences théurgiques, mais les juge dangereuses. De Martines de Pasqually, il passe à Bœhme. 269

II. — *La transformation du martinisme.* Sous l'influence de Bœhme, Saint-Martin mûrit sa doctrine. Il insiste sur l'identité de l'esprit et de la matière, emprunte certaines croyances nouvelles au Philosophe Teutonique, mais renonce plus d'une fois aux vues « tolérantes » du dix-huitième siècle. Les théories de ces derniers ouvrages, voilà ce que les romantiques appelleront « martinisme », dès le moment où seront disparus les maîtres authentiques de l'Ordre. 274

III. — *L'expérience révolutionnaire.* Saint-Martin y voit le doigt de Dieu : ses réflexions l'amènent à une conception de la Providence qui semble annoncer Joseph de Maistre. La théocratie ; la tradition. 279

IV. — *Le dépouillement mystique et le retour vers l'orthodoxie.* Méfiant envers la magie, indifférent à la politique, le Philosophe Inconnu sonde le néant de toute activité humaine ; il se réfugie dans la prière. L'Église, qu'il jugeait condamnée en 1795, reprend à ses yeux sa valeur : il s'en rapproche sensiblement, tout en continuant d'opposer « christianisme » et « catholicisme ». 285

CHAPITRE VIII

Les ennemis de l'Illuminisme. 292

I. — Imprudence des illuminés, qui s'attaquent à la fois au rationalisme et à l'orthodoxie. 292

II. — *L'offensive contre les rationalistes.* Projets d'union des Églises, au profit de Rome ou du christianisme intérieur. Le front unique contre les incrédules. Les jésuites ressusciteront-ils ? Le « crypto-catholicisme ». La réaction théocratique en Allemagne. 296

III. — *La bataille.* Voltairiens contre illuminés. Catholiques contre illuminés. La fusion des deux polémiques. 303

IV. — *Après la bataille.* Accueil fait au livre de Barruel ; réfutations peu convaincantes ; mais scepticisme des monarchistes. De nombreux théosophes encouragent la polémique contre les illuminés de Bavière. Ils sont d'ailleurs très divisés politiquement. Toute la gamme des partis se trouve représentée parmi eux. Au fond, la politique ne les intéresse guère. 316

ACHEVE D'IMPRIMER
LE 22 AVRIL 1965
PAR JOSEPH FLOCH
MAITRE - IMPRIMEUR
A MAYENNE
n°2345